ENCYCLOPÉDIE

DE LA

PRÉDICATION

CONTEMPORAINE

ENCYCLOPÉDIE

DE LA

PRÉDICATION

CONTEMPORAINE

RECUEIL

DE CONFÉRENCES, SERMONS, PANÉGYRIQUES,

DISCOURS DE CIRCONSTANCES, &c., &c.

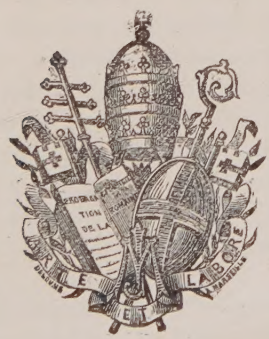
d'après

NN. SS. LES ÉVÊQUES, LES RR. PÈRES DES DIVERS ORDRES RELIGIEUX

MISSIONNAIRES APOSTOLIQUES ET AUTRES PRÊTRES DISTINGUÉS.

HOMÉLIES

V



ALMA COLLEGE
252
LIBRARY
M663
Los Gatos Calif.

MARSEILLE

J. MINGARDON, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR

11, PLACE SÉBASTOPOL, 11

1880

Tous droits réservés.

65761

HOMÉLIES

HOMÉLIES SUR LES PARABOLES DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

PAR LE R. P. VENTURA

LE TRADUCTEUR AU LECTEUR

Le dix-huitième siècle, à tout prendre, fut pour notre pays le siècle des décadences. Mœurs, politique, éloquence, poésie, beaux-arts, tout glissa sur la pente du déclin. Rien d'étonnant; on se laissait aller insensiblement aux insinuations d'une fausse sagesse; peu à peu l'on devenait moins attentif et moins docile à l'admonition divine : « Gardez-vous de vous laisser séduire par une vaine philosophie (1).

Sous le drapeau de la philosophie cartésienne, on sembla vouloir réaliser dans le monde intellectuel la fiction du solitaire Robinson Crusoé. Chaque intelligence individuelle osa vouloir se suffire pleinement pour tout reconstruire et se reconstruire elle-même. On oubliait tout simplement cette recommandation préservatrice : « Interrogez les anciens, et ils vous diront la vérité (2). » On oubliait jusqu'au langage du bon sens. Au nom du progrès, on s'encourageait au mépris du passé, comme si tout *progrès* n'était pas l'acte de celui qui marche en avant de quelque chose et ne supposait pas pour point de départ quelque réalité; comme si celui qui marche pouvait mettre un pied en avant sans appuyer en arrière l'autre pied. Il arriva donc ce qui devait rationnellement arriver. Au lieu de progrès réel, il y eut reculade; il y eut dépérissement général.

L'éloquence de la chaire ne devait pas échapper à la décadence commune. Ici même le dépérissement dut être et plus sensible et plus prompt. Tout ce qui appartient au christianisme doit vivre de tradition et d'unité. Toute institution catholique qui oublie le passé ou s'isole du centre de vie ne peut que languir et dépérir.

Or, il faut bien l'avouer, et ne pas se laisser aveugler par un patriotisme excessif. Une malheureuse tendance s'était successivement manifestée en France, en matière de religion, tendance à l'isolement, en regard du passé et

(1) Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam. Coloss. II, 18. — (2) Memento dierum antiquorum; cogita generationes singulas; interroga patrem tuum et annuntiabit tibi; majores tuos et dicent tibi. Deuter. XXXII, 7.

en regard du centre de vie. Casuistique, liturgie, droit canon, histoire ecclésiastique, rien ne sut échapper à la fatale contagion. L'étude des saints Pères fut peu à peu négligée, abandonnée ; et c'est à cet abandon qu'il faut attribuer la principale cause de la dégénération dans l'éloquence de la chaire.

Prenons bien garde : cette haute importance que nous attachons à l'étude des Pères, il ne faut pas la faire reposer précisément sur la prépondérance naturelle que devra toujours leur assurer leur grand génie ; encore moins sur la pureté de leur goût et sur les types du beau qu'ils peuvent présenter à l'imitation. Sous ce dernier rapport, il y aurait certes quelque chose à dire ; car, comme l'a remarqué Fénélon, « les Pères élevés par les mauvais rhéteurs de leurs temps, furent souvent entraînés, sous le rapport du goût, dans le préjugé universel (1). » Mais c'est comme témoins vivants de la doctrine de l'Eglise, en chaque siècle ; c'est comme dépositaires incorruptibles et de ses méthodes et de son esprit, qu'ils sont pour nous des maîtres indispensables.

On oublia trop, au dix-huitième siècle, tout ce qu'avaient dû à l'étude des saints Pères les grands maîtres du dix-septième Avec un peu d'attention l'on aurait vu que Bossuet, par exemple, après quelques essais de sa première jeunesse sacerdotale, s'éloigna de la capitale pour vaquer à une profonde étude des Pères. L'on aurait vu que Bourdaloue, pendant dix-huit années de professorat en théologie à Bourges, avait eu tout le temps d'étudier à fond les sources ecclésiastiques. Il ne faut d'ailleurs qu'examiner la contexture de leurs discours, pour voir à quel point ils se sont approprié la substance des Pères.

On devra donc bien se garder, dans l'élan d'une admiration exagérée, de ne voir dans nos grands prédicateurs français que des génies créateurs, ou les produits immédiats d'une école nationale. Qui ne serait tenté de sourire des singulières hyperboles de l'abbé Maury, quand il s'écrie : « Voulez-vous con-« naître et mesurer la révolution que Bossuet opéra dans la chaire ? Lisez « les sermons de Bourdaloue, dont il fut le précurseur et le modèle. Un génie « original et créateur se signale ainsi dans chaque genre par son école plus « que par ses productions (2). »

Pour nous, quelque générale que puisse être, sous l'influence du cartésianisme, la manie d'assigner ainsi dans tous les genres les génies créateurs, et d'imaginer que le monde intellectuel doit progresser à coups de révolutions, nous pensons que le véritable esprit catholique saura toujours donner moins à l'œuvre de l'homme et plus à l'œuvre de Dieu, roi immortel des siècles. Sans avoir à nous occuper de tant de prétendus créateurs dans l'ordre des sciences profanes, et pour nous en tenir à notre objet, nous pensons que l'éloquence sacrée vit surtout de tradition, parce qu'il faut qu'elle remonte toujours à sa véritable source, à la prédication des apôtres, lesquels se sont bien gardés de prêcher comme d'eux-mêmes, et ne se sont présentés à l'univers que comme les témoins, les échos, les voix du Christ (3). Telle est la raison première et capitale de la nécessité pour l'orateur chrétien d'étudier les écrits des Pères.

(1) *Lettre sur l'éloquence.* — (2) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, ch. XVIII. — (3) Cujus nos testes sumus. Act. III. In Christo loquimur. II Cor. II. Qui in me loquitur Christus. *Ibid.* XIII.

Etudier l'un des grands maîtres dans les temps modernes ne saurait suffire. D'abord, parce que, du point de vue même purement rationnel et artistique, c'est s'appauvrir, ou du moins négliger de grandes richesses, que de se borner à étudier les copies sans remonter aux originaux. L'art a constaté que les copies vont toujours en pâlissant et perdant de la beauté primitive. Combien cela est-il plus vrai dans l'éloquence sacrée! Les grands maîtres modernes doivent nous servir de guides pour remonter aux Pères, comme ceux-ci pour remonter à la véritable source sacrée, à l'Ecriture sainte. Mais l'Ecriture seule ne peut nous suffire elle-même; sous peine de tomber dans toutes les aberrations du sens privé ou dans toutes les hallucinations de la Gnose et du Piétisme. Etude de l'Ecriture au flambeau de la traditon, voilà la seule école, la seule méthode catholique.

C'est en ce sens que nous souscrirons sans reserve à ces sages conseils de l'abbé Maury : « Vous ne prêcherez qu'une morale vague ou purement humaine, « et vous ne donnerez jamais à votre style la précision et l'énergie du mot « propre en traitant les mystères, tant que vous n'aurez point acquis à l'école « des Pères cette sûreté de principes, cette netteté d'enseignement et cette « fermeté d'expression dont ils ont été les organes et les modèles (1). »

Voyez, en effet, ce qui est advenu au dix-huitième siècle, à mesure que l'on voulut se borner à l'étude des modèles du siècle précédent. Comme les grands maîtres du dix-septième siècle avaient donné une forme plus systématique à leurs discours que les anciens; comme ils avaient plus que les Pères isolé chaque sujet, et ne s'étaient pas bornés à n'être comme eux généralement que des commentateurs éloquents des livres de l'Ecriture, peu à peu l'on sentit moins que ces grands maîtres l'étroite liaison qui existe entre la morale et le dogme, entre les mystères et les conséquences qui en découlent. Bourdaloue n'avait jamais compris que la morale pût être disjointe des mystères, même des panégyriques; et l'on a eu grand tort de l'en blâmer (2). Bossuet avait profondément compris tout le danger qu'il y aurait, dans l'intérêt de la morale chrétienne, à la séparer trop de l'enseignement des mystères : « On veut de la morale dans les sermons, disait-il, et on a raison; pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme (3). »

Ces grands principes échappèrent à leurs imitateurs. Peu à peu, en cessant de se nourrir aussi substantiellement de l'Ecriture commentée par les Pères, on crut pouvoir se jeter dans des voies nouvelles.

Sans doute, nous n'attribuerons pas au *Petit Carême* de Massillon une aussi grande influence que l'ont prétendu quelques-uns touchant la dégénération de l'éloquence sacrée. Il faut d'ordinaire à une grande déviation une plus grande cause que l'exemple d'un seul. Toujours est-il qu'il donna un fâcheux exemple dans la composition de son *Petit Carême*. Toujours est-il que son succès ne pouvait qu'inspirer une émulation dangereuse et porter à désapprendre le chemin qui conduit aux véritables sources de l'éloquence sacrée. Toujours est-il que parmi les successeurs de Massillon un grand nombre ne méritèrent que

(1) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, ch. LXX. — — (2) *Ibid.*, ch. XXVIII, Panégyriques de Bourdaloue. — (3) Sermon sur l'unité de l'Eglise.

trop la censure que leur a infligée l'abbé Maury, sans que peut-être il ait assez fait ressortir la véritable cause du mal :

« On ne put sanctifier la philosophie ; on sécularisa pour ainsi dire la reli-
« gion. L'ancienne et belle méthode des grands maîtres..... fut remplacée par
« le bel esprit, par le philosophisme, par le mauvais goût, par le jargon de la
« métaphysique, par la manie de réduire toute la morale à la *bienfaisance*,
« mot nouveau dont on fait, pour ainsi dire, le sobriquet de *charité*. On
« s'efforça de traiter philosophiquement les sujets chrétiens et chrétiennement
« les sujets philosophiques, en les ralliant et les suspendant, du mieux que
« l'on put, à l'étendard de la religion, On prêchait alors, je m'en souviens avec
« douleur, sur les petites vertus, sur le demi-chrétien, sur le luxe, sur l'hu-
« meur, sur l'égoïsme, sur l'antipathie, sur l'amitié, sur l'amour paternel, sur
« la société conjugale, sur la pudeur, sur les vertus sociales, sur la compassion,
« sur les vertus domestiques, sur la dispensation des bienfaits, enfin sur la
« sainte agriculture, etc., etc., etc., et on aurait pu suivre un carême tout
« entier des prédicateurs à la mode, sans entendre parler des quatre fins de
« l'homme, du délai de la conversion, d'aucune homélie, d'aucun sacrement,
« d'aucun précepte du décalogue, d'aucune loi de l'Eglise, d'aucun mystère et
« d'aucun péché mortel (1). »

Il y eut pourtant une école au sein de laquelle se soutint avec plus de persévérance la culture des antiquités ecclésiastiques, nous voulons dire l'école de Port-Royal, continuée par celle de l'Oratoire. Mais à ces écoles manqua le véritable élément de vie, l'union avec le centre de l'unité catholique, ou pour mieux dire ces écoles n'existèrent que pour professer un antagonisme passionné contre l'unité essentielle. Quelle riche moisson n'auraient pas léguée à la postérité les Nicole, les Quesnel, les Duguet, s'ils avaient étudié les Pères, et en particulier S. Augustin, avec cet amour de l'unité qu'ils auraient dû puiser dans tous ces saints écrits ! Mais, bien que les compositions de Port-Royal et de l'Oratoire ne semblent être que la mise en œuvre de tous ces joyaux antiques, partout se fait sentir le froid glacial de la mort. Malheur à l'orateur sacré qui ira chercher là ses inspirations ! On peut comparer les écrits de cette école à ces engrais mal choisis qui brûlent le terrain qu'ils devaient féconder. Ou bien encore, c'est la torpille qui paralyse et engourdit tout être vivant que son contact peut atteindre. Cette remarque, au surplus, est applicable à tout ce qui sort des creusets du schisme ou de l'hérésie. L'esprit de Dieu, par un secret jugement, leur a refusé sa fécondité. Au frontispice de toutes leurs œuvres, on peut graver l'éternelle parole : « Sans moi vous ne pouvez rien faire (2). »

A toutes les autres causes de décadence vint se surajouter l'influence des encyclopédistes. Les orateurs sacrés ne surent pas se prémunir assez contre les éloges ou le blâme partis des rangs de l'incrédulité rationaliste de toute nuance. Nous trouvons, en vérité, par trop modestes les appréhensions d'un écrivain de nos jours (3) qui croit nécessaire de brûler quelque encens à l'adresse du philosophisme, avant d'oser formuler les appréciations d'une juste critique : « Qui s'aviserait, dit-il, de ne pas trouver bons des sermons recommandés par

(1) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, ch. XXIV. — (2) Sine me nihil potestis facere. Jo. XV. — (3) M. Nisard, *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1857.

« Voltaire ? » C'est justement cette recommandation qui nous fait nous tenir en garde contre les sermons qui en sont l'objet. Oh ! pour sûr, M. de Voltaire ne se laissait prendre à aucune magie de style, ni même précisément à aucun attrait de vertu, alors qu'il écrivait : « J'aime les livres qui exhortent à la vertu, depuis Confucius jusqu'à Massillon. » Il servait précisément en cela ses passions les plus antichrétiennes, enchanté qu'il était de voir l'éloquence de la chaire s'engager dans une fausse voie. Pouvait-il ne pas entrevoir le triomphe du rationalisme, quand il voyait la chaire catholique ne plus connaître la puissance de ses meilleures ressources, rougir en quelque sorte de la révélation, et, sous prétexte de se faire toute à tous, renoncer spontanément à ses armes propres pour revêtir l'armure brillante, autant que peu solide, d'une raison parée d'ornements profanes ? Aussi ne se refusait-il pas le malin plaisir de placer sur une même ligne les orateurs chrétiens et le Théosophe Chinois, qui lui semblait parler tout aussi bien au nom du bon sens que les prédicateurs contemporains.

Le dix-neuvième siècle, qui n'eut à recueillir que des débris, ne pouvait de longtemps édifier ni restaurer. Les discours officiels et les éloges de commande étaient peu favorables au retour de la saine et mâle éloquence qui doit caractériser la chaire. Ce n'est pas en *saupoudrant* de quelques textes bibliques des dissertations purement rationnelles (1), que l'on pouvait retrouver les inspirations de l'éloquence sacrée. Une œuvre entre toutes mérite d'être remarquée : ce sont les homélies du cardinal de la Luzerne, et cette œuvre doit plutôt être considérée comme un produit du dix-huitième siècle. Sans doute, la Luzerne, n'a eu garde de séculariser l'éloquence ou de trop la *philosophiser*. Mais une remarque doit être faite par tout lecteur attentif : on jurerait au premier abord que ces homélies n'ont jamais été prêchées, tant elles manquent de cette vie et ce mouvement nécessaires au discours parlé. Aussi la Luzerne ne laisse-t-il voir nulle part qu'il ait été familier avec l'étude des saints Pères, bien qu'il invoque ça et là leur autorité, sur la foi sans doute des commentateurs. Accoutumé au genre des dissertations apologétiques dans la controverse contre les philosophes contemporains, il n'a guère changé de ton ni adopté une autre marche, pas plus qu'un autre style dans ses homélies. Ce sont d'autres dissertations, mais toujours des dissertations.

Vers 1830, le romantisme, qui avait un moment faussé le goût dans tous les genres d'éloquence, sembla vouloir faire son apparition dans la chaire. Mais la sève vigoureuse qui vivifie partout l'arbre de l'Eglise n'a pas permis, ne permettra pas l'invasion générale et durable des caprices de la mode. On dut promptement comprendre qu'il y avait dans le romantisme beaucoup de sensualisme, très-peu de gravité, encore moins de facilité à formuler exactement les dogmes et les préceptes de la vérité évangélique. Aussi ce genre bâtard fut-il presque aussitôt abandonné qu'essayé.

La génération présente et celle qui va suivre, aura certainement de grandes facilités pour se tenir dans la bonne voie. Les écrits des saints Pères et des

(1) On raconte que le cardinal Maury, quand il avait à peu près terminé la rédaction d'un mandement, disait avec une aimable désinvolture à son secrétaire intime : « Maintenant, *saupoudrons* un peu tout cela d'Ecriture sainte. »

grands commentateurs de l'Ecriture sainte, mis par la presse à la portée du grand nombre, donneront toute aisance pour recourir aux sources. Les bibliothèques des presbytères cesseront de se meubler uniquement des recueils de sermonnaires et de prônes légués par le dix-huitième siècle. Les cours de patrologie établis dans les facultés de théologie et dans les séminaires révéleront aux jeunes ecclésiastiques les trésors qui semblaient perdus, tant ils étaient oubliés. L'exemple des esprits d'élite sait déjà prouver combien il est facile d'approprier à notre temps, et pour le fond et pour la forme, les richesses de l'antiquité ecclésiastique.

On devra rendre cette justice au P. Ventura, qu'il ne s'est pas mis en retard pour ouvrir la voie, non pas à une révolution, mais à une heureuse restauration de l'éloquence de la chaire. Il avait compris ce qui fit la force et le triomphe de l'éloquence de la chaire dans les beaux siècles de l'Eglise. Certes ce n'avait pas été par impuissance, ni à défaut de culture littéraire, que les saints Pères s'étaient bornés la plupart du temps à n'être autre chose que les commentateurs du texte sacré. Dans ces simples commentaires, ils trouvèrent toujours sous leurs mains toutes les ressources de l'éloquence, profondeur, fécondité, variété, savantes analyses du cœur humain, puissante autorité contre les mauvaises mœurs et contre les fausses doctrines. Partout dans leurs discours, le dogme et la morale s'entrelaçant, ou plutôt sortant l'un de l'autre, montraient que le Christianisme a tout embrassé et l'esprit et le cœur, et qu'il a porté partout l'unité de vie, de cette vie qui est éternellement en Dieu.

Nous devons savoir d'autant plus gré au P. Ventura d'être entré résolûment et de s'être tenu dans la bonne voie, que les traditions et les habitudes locales pouvaient bien ne pas agir toutes dans le même sens. C'est effectivement une question assez curieuse et difficile à résoudre de prime abord que d'expliquer pourquoi la catholique Italie, avec toutes ses saines traditions, s'est trouvée parfois en retard quant à l'éloquence de la chaire, ou même, à certaines époques, sembla être plus promptement arrivée au déclin. Le dix-septième siècle qui fut, dans notre pays, le siècle d'or de l'éloquence de la chaire, avait été pour l'Italie une époque de décadence et d'éclipse. Les Italiens eux-mêmes ont noté d'une épithète mal sonnante les écrivains, littérateurs et orateurs appartenant à cette époque. *Seccntista* (1) veut dire pour eux tout orateur infecté du mauvais goût qui régnait alors, et qui consistait à se complaire dans la recherche du faux bel esprit, des jeux de mots, des métaphores outrées, des idées disparates et bizarres, des comparaisons tirées à tort et à travers de tous les arts, de toutes les sciences. Le Père Segneri, dont on a dit quelquefois et trop de bien et trop de mal, le P. Segneri, malgré d'éminentes qualités, malgré la fécondité de son imagination et la vigueur de son éloquence, paya quelque peu tribut aux défauts de son siècle. Si, pour se consoler, ses nationaux l'ont appelé le Bourdaloue de son pays, il faut leur pardonner cette hyperbole du patriotisme. L'un de ses principaux mérites fut certainement sa supériorité à manier l'idiome national. D'autre part, il ne faudrait pas récriminer contre les traditions religieuses de ce pays aimé du ciel. Il faut, en toute loyauté, reconnaître que quelle que soit la puissance du catholicisme, il paie partout un tribut plus ou moins

(1) C'est-à-dire écrivain appartenant à la période de 1600 à 1700.

onéreux aux préjugés, aux déviations, aux mauvaises tendances des divers pays. La véritable source du mal ce fut d'abord la Renaissance, cette invasion des corruptèles païennes qui tomba tout d'abord sur l'Italie. Ensuite les sociétés littéraires et artistiques, en s'attachant trop à ce qui est pure forme dans les beaux-arts, furent loin de remédier au mal. Bien qu'une certaine réaction se prononçât au dix-huitième siècle contre les *Secentisti,* on peut dire que le mal persista, en partie du moins, jusqu'au siècle présent, en ce sens que les natures italiennes ont eu presque toujours une grande tendance à donner trop de prépondérance à la forme. Les Homélies de Turchi, dignes d'attention pour l'onction et la piété qui y règnent, on eu en Italie un succès qu'elles n'auraient peut-être pas eu en France, du moins au même degré. Car, malgré l'élégance et le bon goût qui distinguent ces Homélies, on ne saurait s'empêcher d'avouer qu'elles sonnent un peu le creux, et ne présentent pas cette solidité, cette abondance de pensées que nous exigeons en France de l'orateur sacré.

Un génie aussi mâle que celui du P. Ventura ne pouvait s'arrêter à toutes les vaines amusettes de l'oreille, de l'imagination et des pointilleries de l'esprit. Et toutefois nous n'aurons garde de vouloir trop faire honneur de ses succès à son intelligence et à son goût. Sa grande ombre se lèverait contre nous, et elle répéterait ces mots de sa dernière Homélie : « Vous avez applaudi à « une parole sans ornement mais sincère, inculte mais pure, simple mais « fidèle, qui n'a d'autre mérite que celui qu'elle tire de la doctrine évangé- « lique, de l'exposition des Pères, du sentiment de l'Eglise et d'une religieuse « conviction. »

Appelé à prêcher le carême de 1846, dans la basilique du Vatican, le P. Ventura résolut de fournir la station entière par une suite d'Homélies empruntées aux seules paraboles de l'Evangile. L'entreprise, au premier aspect, pouvait sembler téméraire ; d'autant plus qu'à Rome, pendant la station quadragésimale, on prêche presque tous les jours de la semaine. On pouvait craindre de deux choses l'une : ou que les sujets traités n'eussent que peu de liaison avec le texte des paraboles, ou que les développements ne fussent pas assez en harmonie avec les pensées qui doivent surtout préoccuper un auditoire chrétien pendant la sainte quarantaine. La difficulté fut vaincue sur tous les points ; et ce qui à l'avance pouvait sembler un tour de force, parut à l'exécution la chose du monde la plus simple. Rien ne fut sacrifié, rien ne fut écourté, rien ne fut laissé à désirer de ce qui doit entrer dans le plan d'un carême complet : ni les fins dernières de l'homme, ni les plus puissants motifs de conversion et de pénitence, ni les plus salutaires directions pour la vie pratique, ni les expositions des plus hauts mystères, propres à éclairer et à raffermir la foi. Partout la parabole lui fournit, dès l'ouverture du discours, une exposition du sujet également claire et saisissante. Partout le développement du sens mystique fut également facile, instructif, riche d'applications. En un mot, il demeura prouvé une fois de plus, que l'Evangile, mais l'Evangile expliqué par la tradition vivante, suffit à tous ; et que dans cette riche minière du texte sacré, l'orateur chrétien, s'appuyant sur nos véritables ancêtres, trouvera de quoi rassasier, en chaque siècle, les cœurs affamés de vérité et de sainteté.

Il est certainement à regretter que le puissant orateur n'ait pu vivre assez

pour veiller lui-même à l'impression de ces Homélies. Outre qu'il en manque, je crois, quelques-unes à la collection, il a été par-ci par-là impossible de reconstruire le texte en entier, au moyen de lambeaux épars et quelquefois illisibles. D'assez considérables lacunes ont dû être indiquées çà et là par les éditeurs italiens. En plus d'un endroit, il est évident que le P. Ventura ne nous a laissé que le croquis à peine ébauché de sa pensée. On sait d'ailleurs que le P. Ventura, malgré sa prodigieuse mémoire, se livrait assez souvent à une inspiration subite et toujours heureuse. Ceux qui, en France, ont pu sténographier certains passages de ses discours imprimés, ont pu maintes fois constater les heureuses variantes entre le discours prononcé et le discours imprimé.

Nous ne voulons pas être partial au point de nier absolument la réalité de certains défauts qui pourront être reprochés au P. Ventura, défauts qu'il sut plus tard atténuer notablement dans les discours prononcés en France, par exemple certaines oppositions antithétiques, qui sentiraient la recherche, et dont il avait pu contracter l'habitude dans la familiarité même avec les écrits des saints Pères; par exemple encore, certaines énumérations qui seraient fatigantes si elles n'étaient rachetées par une abondance d'idées toujours soutenue et prévenant toujours la satiété. Il avait obtenu, par la méditation de l'Ecriture et des Pères, ce précieux avantage que partout sa diction, comme sa pensée, est pleine et substantielle; jamais fade et amaigrie. Ce sont partout des muscles et une charpente osseuse, comme taillés dans le marbre. La sévérité même d'un BRUTUS, n'aurait pu lui reprocher, comme à Cicéron, que son éloquence manquait de *reins*.

Les lecteurs délicats trouveront à dire que le P. Ventura ait porté en chaire certains aperçus trop mystiques, certaines pensées et certains rapprochements par trop ingénieux, et qui demandent plus de sagacité et de haute instruction religieuse que n'en possèdent le commun des auditeurs, même dans une grande ville. On pourrait opposer pour apologie l'exemple des saints Pères, auxquels l'illustre orateur a généralement emprunté ces passages.

Mais nous ne prétendons pas tout justifier, tout proposer à l'imitation. L'essentiel est qu'il y ait partout matière à édifier et tendance à élever les cœurs à Dieu. Si parfois, trop fidèle au texte des saints Pères, le P. Ventura vient à se trouver en désaccord en quelque point avec les sciences naturelles, nous pensons qu'on y verra simplement de légères taches et non des crimes irrémissibles.

Les lecteurs français pourront aussi parfois, et de prime abord, être choqués de certaine crudité d'expression, de certaine virulence de diatribe, toujours cependant fortement imprégnée de zèle vraiment apostolique. Mais il sera bon de remarquer que la chaire italienne est en général plus franche et plus libre, je dirai presque plus audacieuse dans ses allures, que ne l'est la prédication dans les autres contrées catholiques. Il faut remarquer aussi que les auditoires romains, tels surtout qu'ils se formaient autour du P. Ventura, beaucoup plus complets et plus variés dans leur composition que ne le sont, par exemple, nos auditoires français, à Paris, offrent bien plus de prise au zèle, je dirais presque à la fougue du missionnaire.

Au surplus, il est bon que les Français sachent bien que dans les Etats

pontificaux, et en particulier à Rome, il y a eu toujours une large part faite à la liberté. L'Eglise, pour y être libre, n'a pas besoin d'attendre qu'elle ait passé sous un Etat plus libre.

Nous croyons pouvoir affirmer que ces Homélies sur les paraboles trouveront place dans toutes les bibliothèques. Le clergé y puisera une sainte émulation et un saint zèle pour approprier sans cesse notre ministère aux temps et aux mœurs au milieu desquels nous vivons, tout en demeurant fidèles aux saines traditions de l'antiquité catholique. Les hommes du monde qui cultivent les lettres, viendront aussi y faire des études dont les résultats tourneront au profit de la doctrine chrétienne, autant qu'au profit des saines traditions de l'art sacré. Les personnes qui font profession de piété, trouveront dans ces Homélies, cette nourriture complète de l'âme, qui se fait regretter dans un assez grand nombre de productions contemporaines, cette nourriture substantielle qui ne s'affadit point par une fausse sentimentalité, et qui nourrit en même mesure l'esprit par la doctrine, le cœur par les élans de la foi et de la charité, la vie pratique par une sage correction de tous les travers, de tous les abus.

Nous ne saurions nous flatter d'avoir fait passer dans notre langue ni la mâle énergie de l'original, laquelle ne nuit jamais à la lucidité, ni une certaine naïveté non dépourvue d'atticisme, ni une majesté toujours simple, qui caractérisent le style de l'éloquent Théatin. Mais les beautés que nous avons eu à reproduire sont trop substantielles et trop persistantes, pour avoir pu complétement s'évanouir dans une traduction qui s'efforce au moins d'être fidèle. Les amateurs chrétiens de l'éloquence sacrée, quels qu'ils soient, pourront se convaincre que la foi sincère qui fit de l'illustre Théatin un flambeau également capable d'éclairer et de réchauffer, était au fond le grand secret de sa puissante éloquence.

L'abbé FALCIMAGNE

De l'Académie de la religion catholique de Rome.

LE TRÉSOR ENFOUI

Ou le prix et l'importance du service de Dieu et de notre salut

Aperiam os meum in parabolis. Eructabo abscondita a constitutione mundi.
J'ouvrirai ma bouche pour raconter des paraboles. Je révèlerai les choses cachées depuis la création du monde. MATTH., C. XIII.

Avec autant d'élégance et de grâce que de profondeur, le Prophète avait dit autrefois : « Seigneur, la splendeur de votre face radieuse s'est réfléchie sur nous (1). » Et par là, le Prophète nous montrait ce qu'est la connaissance produite en nous par la foi ; elle n'est qu'un reflet de la lumière de l'intelligence divine, illuminant l'intelligence humaine. Mais comme l'intelligence humaine occupe le rang le plus bas dans la série des intelligences, comme elle est débile, infirme et emprisonnée dans un corps, il était nécessaire, selon S. Denis l'Aréopagiste, que le rayon divin qui vient la réveiller, l'illuminer, la vivifier, lui arrivât recouvert d'une forme et d'une enveloppe corporelle. Il fallait que la divine sagesse, avec une bonté toute affectueuse et toute paternelle, descendit jusqu'à nous, se rapetissât en nous et pour nous, et que, par le moyen des choses sensibles et humaines qui nous sont familières, elle nous instruisît des choses spirituelles et divines (2).

Or c'est là justement, ajoute S. Grégoire, ce qu'a fait notre divin Maître, qui est venu au monde pour nous éclairer par la manifestation de sa céleste doctrine, aussi bien que pour nous racheter par l'effusion de son précieux sang. Il nous a présenté les choses célestes dans des paraboles, des similitudes, des allégories empruntées aux choses de la terre ; et par là il nous a, pour ainsi dire, tendu une main affectueuse, afin que notre intelligence encore enfantine, par un sentier facile et uni, sans effort et sans fatigue, parvînt à s'élever des choses de l'ordre naturel et visible jusqu'aux choses de l'ordre surnaturel qui échappent à la vue (3).

D'ailleurs, comme les choses sensibles sont continuellement sous nos yeux et que leur nom est continuellement sur nos lèvres, nous ne pouvons les voir ou en parler sans nous ressouvenir des choses

(1) Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine. Ps. IV. — (2) Neque enim aliter fas erat infirmitati nostræ lucere divinum radium, nisi his quæ nobis familiaria sunt providentia paterna naturæ mortali sese accommodante vestitum. S. Dion. — (3) Cœlorum regnum ideo terrenis rebus simile dicitur, ut ex his quæ animus novit surgat ad incognita quæ non novit. *Ibid*

spirituelles dont Jésus-Christ a trouvé en elles la figure et l'image. Ainsi lorsqu'il daignait, par des paraboles, par des allégories, par des figures, nous donner ses sublimes leçons, il voulait, dit S. Jérôme, nous les rendre plus faciles, non-seulement à concevoir, mais encore à retenir (1).

Voici donc, ainsi que le Prophète l'avait prédit, voici le grand dessein qu'avait en vue le Seigneur, lorsqu'il parlait aux hommes le simple langage des paraboles et des figures : il voulut par ce moyen rendre intelligibles à l'esprit et mieux imprimer dans le cœur les grands secrets de sa sagesse et de son tendre amour qui étaient restés inconnus aux hommes depuis l'origine du monde : « J'ouvrirai ma bouche par le récit des paraboles ; je révélerai les secrets tenus cachés depuis la création de l'univers (2). »

Tel sera donc l'intéressant programme de nos prédications pour cette année : après avoir jadis commenté les principaux miracles opérés par Notre-Seigneur, je me propose cette année d'interpréter les principales allégories et paraboles de ses discours.

En commençant aujourd'hui par l'allégorie du Trésor enfoui, et rapprochant de cette allégorie ce que le Seigneur dit dans l'Evangile de ce jour sur l'acquisition des richesses, je veux vous montrer que servir Dieu et se sauver est le véritable trésor caché, le véritable trésor que nous devons faire en sorte de retrouver dans le ciel, au prix du sacrifice de tous les biens de la terre (3).

Père éternel, qui vous plaisez à révéler les mystères et les doctrines de votre Fils aux intelligences humbles, aux volontés dociles, aux cœurs sincères, aux désirs fervents ; et qui les cachez à la curiosité présomptueuse, à la vaine science, à la duplicité à l'orgueil (4), ah ! nous vous en supplions, par les mérites de ce même Fils, par l'intercession de Marie sa mère, et du prince des apôtres, dans ce temps de lumière, de miséricorde et de pardon, accordez à nous tous cette intelligence pratique des grandes vérités que votre Fils a reçues dans votre sein, et qu'il nous a révélées dans son Evangile : vérités si indispensables pour la règle de notre vie, pour notre consolation à la mort et pour l'acquisition de la bienheureuse éternité.

Donc, ô Esprit-Saint, daignez vous-même parler pour moi et par moi à ces auditeurs, afin que leurs dispositions et votre grâce me tiennent lieu des talents et de l'onction qui me manquent, et

(1) Ut quod per simplex præceptum non potest, per similitudinem et exempla teneatur. S. Hieron. — (2) Aperiam in parabolis os meum, eructabo abscondita a constitutione mundi. Matth. XIII. Ps. 77. — (3) Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra ; thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo. Matth. VI. — (4) Abscondisti hæc a sapientibus et revelasti ea parvulis. *Ibid.* XI.

que mon ministère devenant la continuation du vôtre, tourne à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

PREMIER POINT.— Le Seigneur avait en ce jour recommandé la prière pour humilier l'esprit ; le jeûne pour mortifier la chair ; l'aumône pour triompher de l'attache aux biens extérieurs ; et il avait eu soin de recommander dans toutes ces œuvres le secret, afin que la vanité ne vînt point en altérer les fruits et nous en faire perdre le mérite et la récompense. Puis voulant nous indiquer l'intention et le but que nous devions toujours avoir devant les yeux dans la pratique de ces œuvres, il se prit à dire d'un ton solennel et en même temps triste et sévère : Croyez-moi ; ne prenez pas tant de peine à entasser des trésors sur cette terre, où ils sont toujours exposés à l'action de la rouille et à la rapacité des voleurs (1). Mais au contraire ayez soin d'amasser, pour le ciel, des trésors que les vers ne peuvent ronger, que la rouille ne peut décomposer, que nul voleur ne peut vous ravir (2). Parce que, ajoute encore le Seigneur, tu dois savoir, ô homme, que là où est ton trésor, là aussi est toujours fixé ton cœur (3).

Or, tout ce discours parabolique et figuré a une relation manifeste avec la parabole dans laquelle, selon le même S. Mathieu, le Seigneur a dit : Le royaume des cieux est semblable à un trésor enfoui dans un champ, qu'un homme vient à découvrir et qu'il enfouit de nouveau avec soin, jusqu'à ce qu'il ait joyeusement vendu tout ce qu'il possédait et qu'au prix de tout son avoir il ait acquis le champ et le trésor qu'il renferme (4).

O discours! ô allégorie ! l'un comme l'autre sont pour nous le champ précieux qui recèle le riche trésor des plus salutaires doctrines. Ne séparons donc pas le discours d'avec la parabole, et interprétons l'une à l'aide de l'autre.

Dans le sens mystique et spirituel, le véritable royaume des cieux est Jésus-Christ lui-même, qui par sa présence dans les cieux produit la gloire et la félicité des saints. Ce royaume des cieux est comparé à un trésor caché, parce que, dit S. Jérôme, le Verbe éternel par son incarnation s'est caché dans notre humanité (5), et c'est pour cela que tant de siècles auparavant, le Prophète l'avait salué comme le Dieu profondément caché (6).

(1) Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi ærugo et tinea demolitur et ubi fures effodiunt et furantur. Matth. VI. — (2) Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo, ubi neque ærugo, neque tinea demolitur, et ubi fure non effodiunt nec furantur. *Ibid.* — (3) Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum. *Ibid.* — (4) Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro quem qui invenit homo abscondit, et præ gaudio illius vadit et vendit universa quæ habet et emit agrum illum. Matth. XVII. — (5) Thesaurus absconditus est Verbum in carne. S. Hieron. (6) Vere tu es Deus absconditus. Is. XLV.

Mais dans le sens moral et anagogique le royaume des cieux est encore autre chose. Servir Dieu, c'est dès maintenant régner avec Dieu et en Dieu (1). Le royaume des cieux, dont Notre-Seigneur parle si souvent dans son Evangile, n'est donc pas seulement l'éternelle béatitude ; c'est encore l'ensemble des moyens nécessaires pour l'obtenir ; ce n'est pas seulement la possession et la jouissance de Dieu dans la vie à venir, mais c'est aussi le service de Dieu et le bonheur de le posséder par la grâce au sein de la véritable Eglise, dans la vie présente (2).

Or, cela présupposé, considérez d'abord qu'un trésor est pour les avares ce qu'ils aiment le plus, ce qu'ils mettent au-dessus de tout, qu'ils ne confient à qui que ce soit, qu'ils veulent avoir toujours avec eux. Qu'a donc voulu dire le Seigneur, lorsqu'il a dit que servir Dieu et se sauver, c'est un trésor (3)? Il a voulu, dit Haymon, nous inculquer par une figure sensible que notre pensée la plus sérieuse et la plus fixe, notre affaire la plus importante, notre occupation la plus assidue, l'objet le plus précieux pour nous et le plus cher à notre cœur, devait être le service de Dieu, le bon plaisir de Dieu, l'espoir d'obtenir sa grâce et de le posséder un jour dans la gloire (4).

En second lieu on ne cherche pas, on ne désire pas un trésor pour lui-même, mais parce que dans l'ordre des choses corporelles et humaines, avec l'or on peut tout acheter, et qu'avec l'or on a tout (5). De même aussi dans l'ordre spirituel et divin, l'acquisition et la possession de tous les biens dépendent uniquement du zèle à servir Dieu et à se sauver.

Jésus-Christ nous l'a dit en ce jour : Là où est le trésor de l'homme, là aussi doit se trouver son cœur : il y est captif et pour ainsi dire cloué. Donc si le cœur de ceux qui aspirent à la possession des richesses, des honneurs, des plaisirs d'ici-bas est enseveli dans la terre, dans la fange et dans l'ordure ; d'autre part ces heureux chrétiens qui ne respirent que pour le service de Dieu, pour leur salut et pour l'acquisition du ciel, ont leur cœur toujours fixé en Dieu et avec Dieu, toujours retiré dans les hauteurs du ciel. Là où est votre trésor, là est votre cœur (6).

Or, qui pourrait imaginer et encore moins expliquer les richesses ineffables qu'ils y trouvent? Heureux celui qui, las des vains bruits du monde, détrompé de ses plaisirs funestes, s'enfuit aux

(1) Servire Deo regnare est. Liturg. Eccl. — (2) Cœlorum regnum presentis temporis Ecclesia dicitur. — (3) Simile est regnum cœlorum thesauro. — (4) Illarum rerum similituninem adhibuit quas homines plurimum diligere solent ; ut cœlestem Dei gloriam adamandam doceret. — (5) In pecunia continentur omnia. — (6) Ubi est thesaurus tuus, ibi estet cor tuum. Matth. VI.

champs, court chercher dans la solitude du cœur, dans le silence des passions les richesses de la grâce, le doux repos que procurent les conversations divines, le bonheur de goûter combien le Seigneur est doux ! La foi l'inonde de ses lumières, l'espérance l'élève au-dessus des objets créés, la grâce le nourrit, l'onction divine le console, l'amour divin qui remplit son cœur le tient étroitement uni au souverain bien ; il se fait alors un grand calme dans son esprit ; un profond recueillement absorbe tout son être intellectuel et sensitif ; il semblerait que le ciel s'abaisse, l'homme devient semblable à un ange terrestre ou à un élu du ciel ; Dieu s'abaisse jusqu'à converser familièrement avec sa créature ; Dieu se montre à elle sous un voile ; mais un voile diaphane au travers duquel l'âme l'aperçoit sans le voir clairement, le reconnaît et entend sa voix suave, qui lui dit dans le secret du cœur : « Viens, touche-moi, mets tes doigts dans mes plaies, ta main dans mon côté ; approche tes lèvres ; goûte les délices ineffables, qui ont leur source dans ces marques de ma douleur. Je me suis fait petit pour que tu me prennes dans tes bras ; je me suis fait homme pour que tu puisses me voir. » Et en parlant ainsi, il se donne à elle tout entier, il s'unit à elle, il s'abandonne à elle pour en être possédé, aussi pleinement qu'il la possède : mon bien-aimé est à moi et je suis à lui (1). Imaginez, si vous pouvez, cette richesse, cette affluence de tout bien ! L'être intelligent créé, l'homme charnel, l'homme misérable et chétif, peut-il être plus riche, plus fortuné, plus heureux ? Ah ! tel est le trésor céleste de ceux qui ne cherchent que Dieu sur la terre, dont le cœur est tout en Dieu, de Dieu et avec Dieu !

Mais en troisième lieu Jésus-Christ nous dit que ce riche trésor est enfoui dans un champ (2), parce que, dit S. Hilaire, les richesses de l'espérance et de la grâce, qui forment toute la consolation et la richesse du juste, sont déposées dans son cœur avec le Dieu qui en est le principe (3). Et c'est pour cela que Jésus-Christ a dit ailleurs : le règne de Dieu, celui de sa grâce est en vous et avec vous (4).

Ce trésor est caché, ajoute le vénérable Bède, parce que, à la différence des trésors terrestres qu'ils laissent voir ce qu'ils ont d'attrayant et de précieux, tandis qu'ils cachent ce qu'ils ont de vain, d'ignoble, d'inquiétant et d'amer, le trésor céleste, au contraire, ne montre au dehors que la solitude où il se trouve, les

(1) Dilectus meus mihi et ego illi. Cant. II. — (2) Thesauro abscordito in agro. — (3) Per similitudinem thesauri absconditi in agro spei nostræ opes intra se positas ostendit. S. Hilar. — (4) Regnum Dei intra vos est. Luc XVII.

épines qui le recouvrent, les privations, les peines, les sacrifices nécessaires pour le trouver et pour le conserver après l'avoir trouvé mais il cache tout ce qu'il recèle de grand, de précieux, de doux et d'attrayant (1). Voilà pourquoi aussi dans l'Apocalypse il est appelé une manne cachée, dont la douceur spirituelle n'est connue et n'est comprise que par l'âme qui la possède cachée dans son sein (2). L'apôtre S. Paul a dit dans le même sens : L'homme terrestre, l'homme animal, l'homme *bête*, ne comprend ni ne connaît les secrètes richesses, les opérations ineffables de l'esprit de Dieu dans l'homme ; à ses yeux, la vie triste, solitaire, humble, obscure, pauvre, mortifiée, pénitente des vrais chrétiens ne semble que sottise et absurdité (3).

Aussi entendons-nous chaque jour ces hommes terrestres, ces hommes qui ne sont qu'une masse de matière, ces hommes dont l'âme est, pour ainsi dire, toute concentrée dans le ventre, s'écrier : Quel dommage ! une jeune personne si belle ! Quelle stupidité ! un jeune homme aussi distingué, aussi riche, d'un si brillant avenir, aller s'ensevelir dans la poussière d'un cloître ! Il n'y a là pour eux que stupidité, ils n'y comprennent rien : *Stultitia enim est illi, neque intelligit.*

En attendant, ces vrais chrétiens, pour être pauvres, abjects, désolés, malheureux aux yeux du monde, n'en sont pas pour cela moins riches, moins grands, moins contents et heureux devant Dieu ; leur union avec Dieu, pour être un trésor caché dans le champ de leur cœur, n'en est pas moins un trésor très-riche et par les prémices de la récompense céleste qu'il leur assure, et par la paix profonde qu'il leur apporte, et par le secret contentement qu'il leur inspire. *Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro.*

Nous avons à faire une quatrième réflexion. Le Seigneur dit que celui qui a trouvé un trésor le cache, afin que personne ne le lui enlève (4). Et par là, dit S. Grégoire, il a voulu insinuer avec quelle sollicitude, quel soin jaloux nous devons cacher les grâces et les dons célestes du précieux trésor qui nous assure le salut éternel. Hélas ! dit S. Grégoire, durant la vie présente qui n'est qu'un voyage vers la patrie céleste, les malins esprits de toute sorte, visibles et invisibles, plus rusés et plus malicieux les uns que les autres, nous épient le long du chemin comme des

(1) Regnum cœlorum thesauro abscondito comparatur ; quia ejus divitiæ nondum omnibus manifeste apparent Vener. Bed. — (2) Manna absconditum quod nemo scit nisi qui accipit. Apoc. II. — (3) Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei ; stultitia enim est illi, neque intelligit. I Cor. II. — (4) Quem qui invenit homo abscondit.

voleurs avides pour nous dépouiller de nos biens spirituels (1).

Certes, celui qui, en voyage, porte à découvert un trésor et le montre à tout le monde, a tout l'air de vouloir se le faire enlever (2). Voilà pourquoi la sainte Ecriture nous dit de garder avec un soin jaloux notre propre cœur, dans lequel est renfermé le trésor de la grâce divine, avec l'espérance de la gloire (3). Et S. Paul nous avertit qu'autant est précieux ce trésor, autant sont fragiles les vases dans lesquels nous le portons, nous le portons dans des vases d'argile (4). Donc si nous voulons conserver la grâce acquise, ou retrouver la grâce perdue, il faut nous séparer du monde corrupteur et corrompu ; il faut éviter les spectacles et les réunions profanes, la compagnie des hommes impies et libertins, celle des femmes vaines et sans modestie. Certes exposer en public, dans ces réunions, avec de telles personnes, le trésor de la grâce, ce serait s'exposer à perdre l'esprit de recueillement, le goût de la prière, les pratiques de la dévotion, le goût de la modestie chrétienne, le zèle pour notre sanctification ; ce serait s'exposer à perdre le trésor inestimable de la grâce pour le temps, et du salut pour l'éternité ; celui-là veut-être pillé, qui porte ostensiblement son trésor en voyage (5). Hélas ! notre cœur est trop faible, notre volonté est trop inconstante, notre chair trop rebelle, nos forces trop débiles, et le vase dans lequel nous gardons le trésor des biens spirituels trop fragiles ! Il n'y a d'autre ressource que de prendre le sentier étroit et solitaire, que de se cacher derrière la porte étroite et désolée qui conduit au ciel, c'est à dire la fuite du monde et des occasions, l'amitié concentrée dans un petit nombre, la fréquentation des églises, l'usage fréquent des sacrements, la conversation des saints, la retraite, le silence et la prière ; non, il n'y a pas d'autre moyen que de cacher ce trésor avec une précaution égale à la joie que nous cause sa découverte.

Enfin, ajoute encore le Seigneur, celui qui sait qu'un trésor est caché dans un champ n'hésite pas un seul instant, mais il court joyeusement vendre tout ce qu'il a, tout ce qu'il possède, pour acheter ce champ, et avec le champ le trésor qui y est caché.

Or voici, dit S. Grégoire, la condition nécessaire et unique pour acquérir le trésor céleste de la grâce et de la gloire de Dieu : il faut fouler aux pieds toutes les voluptés charnelles, toutes les

(1) In præsenti etenim vita quasi in via sumus qua ad patriam pergimus : maligni autem spiritus iter nostrum quasi quidam latrunculi obsident. S. Gregor. — (2) Deprædari ergo desiderat qui thesaurum publice portat in via. *Ibid* — (3) Omni custodia serva cor tuum Prov. IV. — (4) Habentes thesaurum in vasis fictilibus. II Cor. IV. — (5) Deprædari desiderat qui thesaurum publice portat in via. S. Greg.

dignités et toutes les ambitions de la terre, en se passionnant vivement pour les choses du ciel et pour la discipline qui y conduit (1). Or, remarquez bien que Jésus-Christ a dit que celui qui ambitionne le trésor a vendu tout, *universa*, et que rien n'est excepté. Oh ! la grande parole que ce mot tout ! *universa*, employé ici par le Seigneur. Il veut nous faire entendre qu'il faut tout abdiquer, renoncer à tout et sacrifier tout l'homme, tous les biens de l'homme. Nul intérêt mondain, nulle affection terrestre, nul respect humain, nul égard humain, nul vice, nulle passion n'est exclue de ce renoncement, de cette abdication, de ce sacrifice, pour entrer dans le champ de l'Eglise catholique, s'il s'agit de ceux qui sont encore dehors, et pour jouir du riche trésor de la grâce divine qui s'y trouve, s'il s'agit de nous qui avons le bonheur d'être dans le bercail.

Ah ! il nous semble que par là le Seigneur a voulu dire : Pour acquérir un trésor terrestre, les hommes n'épargnent rien, ils sacrifient tout : *Vendit universa*. Considérez, en effet, quels travaux ils entreprennent, quelles fatigues ils endurent, que de sueurs ils répandent, que d'affronts, d'humiliations, de rebuts ils dévorent ! comme ils veillent la nuit, comme ils se livrent à une continuelle activité pendant le jour, comme ils étudient, comme ils spéculent, comme ils s'excèdent de fatigues, comme ils sacrifient tout sans rien épargner ! *Universa quæ habet*. Or, si vous faites tant pour n'aboutir qu'à vous vautrer et vous souiller dans la fange des biens terrestres, pourquoi ne faire absolument rien pour vous orner et vous embellir de l'or pur des biens spirituels ? Si vous faites tant pour l'acquisition des richesses terrestres qui périssent avant vous ou tout au moins avec vous, pourquoi ne vouloir rien faire pour les richesses du ciel, qui, une fois possédées, ne périssent plus jamais ? Si vous faites tant pour vous perdre, pourquoi êtes-vous si négligents, si paresseux, si délicats, si pusillanimes, si difficiles, quand il s'agit de faire le plus petit effort pour vous sauver ?

C'est pour cela encore que d'un ton tout à la fois sévère et plein de commisération, le Seigneur nous a dit aujourd'hui : Ne soyez pas assez stupides et insensés pour chercher les trésors terrestres qui ne peuvent sans diminution servir à notre usage, ou qui périssent avec le temps, ou qui du moins un peu plus tard nous seront arrachés des mains par le grand spoliateur, la mort (2). Mais appliquez-vous à amasser des mérites pour le ciel, à vous ménager la grâce et à vous assurer la possession de Dieu, ce vrai trésor iné-

(1) Quando profecto agrum venditis omnibus comparat qui, voluptatibus carnis renuntians, cuncta sua terrena desideria disciplina studii cœlestis calcat. S. Greg. — (2) Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi ærugo et tinea demolitur et ubi fures effodiunt et furantur. Matth. VI.

puisable, incorruptible, inadmissible, éternel. Thésaurisez pour les cieux!

C'est donc la même doctrine que le Seigneur voulut nous inculquer une autre fois par ces graves et sentencieuses paroles : Que sert-il à l'homme d'accaparer toutes les richesses, tous les honneurs, toutes les délices du monde, si ensuite il perd son âme et consomme sa propre ruine pour toujours (1) ? Hélas ! de tout le bien qu'il aura acquis en ce monde, il ne lui restera pas même une obole pour se racheter et se libérer dans l'autre (2) ! Que servit-il à Salomon d'avoir été si heureux et à Nabuchodonosor d'avoir été si redouté; à Assuérus d'avoir été si riche, à Alexandre d'avoir été si grand conquérant? Que sert-il à tant d'ecclésiastiques d'être parvenus aux premières dignités de l'Eglise, à tant de citoyens de s'être élevés aux premiers postes de l'Etat? *Quid prodest ?* Le temps avec son ver rongeur, la jouissance qui dévore et consume, la mort, ce voleur avide, se sont mis à leur œuvre de destruction, ils ont tout enlevé, délices et grandeurs terrestres; et pour ceux qui se seront damnés, le souvenir de leur grandeur et de leurs beaux jours en ce monde pourra-t-il peut-être leur offrir quelque misérable dédommagement et quelque soulagement passager dans les tourments de l'enfer ? Pourra-t-il faire réformer le jugement qui les a condamnés pour une éternité ? Quelle rançon pourra offrir l'homme en échange de son âme (3) ? Ou bien à quoi nous servira-t-il que tout en cette vie nous réussisse au gré de nos désirs et de nos caprices ? Que nous parvenions à ce poste, que nous obtenions cet héritage, que nous possédions ce titre après lequel notre ambition et notre convoitise aspirent si ardemment depuis tant d'années ? A quoi bon tout cela, si nous avons le malheur de nous perdre nous-mêmes ? *Quid prodest ?* Peut-être que nos titres, notre dignité, nos richesses, notre orgueil, notre luxe qui nous attirent plus d'envie que d'hommages, plus de mépris que d'amour de la part des peuples; peut-être que tous ces avantages de fortune et de condition, dont nous jouissons maintenant ou dont nous pourrons plus tard jouir en ce monde, serviront de quelque chose pour nous soustraire à l'épouvantable désastre qui nous attend dans le monde à venir ? Peut-être qu'il y aura là un motif d'indulgence, ou une garantie de sécurité, ou un gage de rédemption, ou un moyen de salut pour l'autre vie ? *Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua ?*

(1) Quid prodest hominisi mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur. Matth. XVI. — (2) Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua. *Ibid.* — (3) Quam dabit homo commutationem pro anima sua? *Ibid.* XVI.

Hélas ! tout passe, tout fuit, tout s'évanouit, tout se perd ici-bas ! Toute vie s'envole, toute jeunesse tend à la décrépitude, tout honneur s'éclipse, toute grandeur décline. Semblables, dit Origène, aux courtisanes qui prodiguent à tous un amour simulé, sans être fidèles à aucun, les biens de la terre passant de l'un à l'autre et flattant tout le monde, ne rendent qui que ce soit vraiment riche et heureux (1).

L'acquisition de tous les biens de la terre ne saurait compenser la perte des biens du ciel ; au contraire, l'acquisition de la grâce, la possession de Dieu dans le temps par la grâce, et dans l'éternité par la gloire, compensera toutes pertes, toutes les privations, toutes les injustices, toutes les peines, que nous aurons souffertes dans le monde ; parce que servir Dieu et se sauver, c'est un trésor caché, il est vrai, mais aussi un trésor seul réel, seul riche, seul précieux, seul important, seul tenant lieu de tout. *Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito.*

Gardons-nous donc, si nous sommes sages, de prostituer notre talent, nos affections, nos forces, notre vie pour accumuler sur cette terre des biens si incertains, si trompeurs, si vains, si fugitifs : *Nolite thesaurizare vobis thesauros super terram.* Mais appliquons-nous, dans le service de Dieu, à nous enrichir de grâces et de mérite, et à nous assurer la possession du ciel ; ce sont là les seuls biens vrais et durables ; aucun laps de temps ne les consume, aucun accident ne les altère ; aucun voleur ne peut nous les ravir : *Thesaurizate vobis thesauros in cœlo, ubi neque ærugo, neque tinea demolitur et ubi fures non effodiunt nec furantur.*

Second point. Le grand S. Augustin expliquant, lui aussi, la belle allégorie du trésor caché, nous dit que le champ dans lequel on peut trouver le céleste trésor, n'est autre que la vraie Eglise ; et cela, dit-il, parce que dans l'Eglise seule nous pouvons trouver dans toute leur pureté et les dogmes révélés de Dieu, et les lois qu'il nous a imposées et le culte qu'il exige. Tout cela l'Eglise le possède dans les deux testaments ; et il n'y a pas autrement moyen de plaire à Dieu et de parvenir au salut éternel (2). Dans ce champ se trouvent les hommes expérimentés qui savent le lieu précis où ce trésor est déposé et qui peuvent soit l'indiquer, soit aussi suggérer les moyens et les secours nécessaires pour le déterrer, le recueillir et s'approprier chacun personnellement ce dont il a besoin. En d'autres termes, c'est dans la véritable Eglise seule que se trou-

(1) Divitiæ ab alio in alium transeunt, meretricio opere, amorem fingentes et nemini fidem servantes. Origines. — (2) Thesaurus in agro absconditus duo testamenta in Ecclesia. S. Aug.

vent le véritable successeur de S. Pierre, les vrais successeurs des apôtres, les vrais prêtres qui annoncent la véritable doctrine, qui préparent les véritables secours de la grâce, qui peuvent guider les âmes dans les droits sentiers du ciel. Hors de ce champ élu de Dieu, hors de cette terre privilégiée de Jacob et que le Seigneur a bénie, que la rosée céleste humecte assidûment, que protège le mur de l'assistance divine, que cultive par sa grâce et féconde par sa parole Dieu le Père, véritable agriculteur ; hors de ce champ élu et béni, les champs de l'infidélité, du schisme, de l'hérésie, ne nous offrent que des hommes discordants, contradictoires, inconstants, variables, comme toutes les opinions des hommes qui les ont forgés : la morale y est sans consistance, sans force, dépourvue de sanction, parce qu'elle y est diversement étendue ou restreinte, dans ses obligations les plus essentielles, selon la volonté, le caprice, les passions de l'homme. Le culte y est absolument arbitraire, vain et inefficace, parce qu'il est privé du sacrifice qui est l'âme de la liturgie ; le ministère ecclésiastique y est stérile, la prédication sans fruit. Or bien que dans le dogme, dans la morale et dans le culte des hérétiques, il puisse y avoir certaines choses fondées sur la sainte Ecriture, qui est parole de Dieu ; toutefois, comme cette parole de Dieu y est arbitrairement interprétée par l'homme, et qu'en passant ainsi par l'intelligence et par la bouche de l'homme, elle est devenue chose tout humaine, il n'en résulte aussi qu'une religion tout humaine, politique et terrestre. Ce n'est pas d'ailleurs avec la religion de l'homme que l'on peut servir Dieu, plaire à Dieu, s'unir à Dieu par la grâce et le posséder dans la gloire. Hélas ! c'est chose pénible à penser et plus encore à dire, mais pourtant c'est une vérité également réelle et triste, que dans le champ de l'hérésie on ne trouve pas Jésus-Christ, mais l'Antechrist ; non pas Dieu, mais le démon ; non pas des trésors, non pas de l'or, mais de la fange ; et si l'on y trouve de l'or, ce n'est plus l'or pur du vrai christianisme, du christianisme primitif ; mais un or altéré par l'alliage des scories de la terre ; ce n'est plus que l'apparence de l'or ; ce n'est plus qu'un or décevant et faux qui se convertit en une boue impure. Non, vous n'y trouverez point le trésor céleste ; hors de l'unique Eglise de Jésus-Christ, il n'y a ni vraie religion, ni salut éternel.

Félicitons-nous donc, nous qui avons l'avantage d'appartenir à l'Eglise catholique, à cette Eglise en laquelle se trouve la vraie religion, la voie qui conduit sûrement au salut, le véritable trésor de Dieu ! Félicitons-nous d'y posséder tout ce qui nous est nécessaire : la vérité qui nous illumine, la grâce qui nous sanctifie, la

nourriture qui nous sustente, la filiation divine qui nous ennoblit, la force qui nous soutient, les mérites de Jésus-Christ qui sont notre ornement, la mère qui nous enfante et nous nourrit de son lait, le médiateur qui nous réconcilie, le rédempteur qui donne pour nous la rançon, l'ami qui nous console, le père qui nous lègue son héritage, le rémunérateur qui nous prépare la couronne. Oui, nous sommes riches en toute sorte de richesses spirituelles : *In omnibus divites facti estis* (1) ! Nous avons trouvé le vrai, l'unique trésor du ciel, qui, caché dans le champ de l'Eglise catholique, ne se trouve que là et nulle part ailleurs.

Mais pour participer à tous ces biens, il ne suffit pas d'appartenir à l'Eglise par le corps, il faut lui appartenir aussi par l'esprit ; il ne suffit pas de porter le nom de catholique, il faut en avoir les œuvres. De même que beaucoup d'âmes simples et sans instruction, dans les pays où règne soit l'hérésie, soit le schisme, excusées qu'elles sont par une ignorance invincible, ne sont séparées qu'extérieurement du corps de la véritable Eglise et ne laissent pas d'appartenir à son esprit, de même aussi beaucoup de catholiques qui ont la foi de l'Eglise sans en avoir les œuvres, demeurent étrangers à l'Eglise, bien qu'ils appartiennent à son corps. Tout ainsi donc que ceux qui sont en apparence dehors, sont en réalité dedans ; ceux aussi qui sont en apparence dedans, sont en réalité hors du champ de la véritable Eglise, du champ qui recèle le céleste trésor. Hélas ! près de la source de la véritable richesse, ils demeurent pauvres ; voisins du véritable trésor, ils n'y participent nullement, ils n'en retirent ni jouissance ni profit.

Faisons donc en sorte non-seulement de conserver intact le dépôt de la vraie foi, par lequel nous appartenons au corps de l'Eglise ; mais aussi d'en pratiquer les œuvres, par le sacrifice de toutes les passions, indispensable et unique condition pour appartenir à l'esprit de l'Eglise et pour acquérir et posséder ce trésor de richesse et de félicité ; alors, riches sur la terre, nous aurons dans les cieux le trésor vraiment impérissable : *et habebitis thesaurum in cœlo* (2). Ainsi soit-il.

(1) I Cor. IV. — (2) Matth. XIX.

HOMÉLIE POUR LE JEUDI APRÈS LES CENDRES

L'INVITATION AU BANQUET DÉDAIGNÉE

Ou les causes de l'incrédulité

Noluit intelligere ut bene ageret.
Il n'a pas voulu comprendre, pour n'être pas amené à faire le bien.
Ps. XXXV.

Il faut dire que la foi d'Abraham devait être devenue bien rare, bien faible et bien imparfaite parmi le peuple élu, pour que le Seigneur ait pu affirmer qu'il n'avait nulle part trouvé même dans les prêtres juifs une foi aussi vive, aussi pure que celle d'un centurion étranger et Gentil : « Non, je n'ai pas trouvé une aussi grande foi en Israël (1) ! »

Et en effet, sauf un petit nombre d'âmes d'élite, qui, ayant conservé intact le dépôt de la foi, attendaient avec une ferme confiance, sollicitaient par d'incessantes prières, par leurs désirs embrasés, le règne de Dieu et la rédemption du monde, on ne trouvait presque plus, parmi tout le reste du peuple juif aucun vestige ni de la foi pure des anciens patriarches, ni de la connaissance du sens spirituel des Ecritures, ni de l'idée d'une vie à venir, ou d'un médiateur divin, Quelques-uns croyaient mal, d'autres ne croyaient plus du tout. La religion avait dégénéré en superstition, le culte en un vain appareil de cérémonies traditionnelles, l'observance de la loi en un zèle hypocrite pour les pratiques extérieures qui ne gênent nullement les passions. Maîtres et disciples, laïques et prêtres, peuple et magistrats travaillaient à l'envie comme pour donner le coup de grâce à la religion divine, les uns par les séductions de doctrines erronées, les autres par le scandale de mœurs corrompues.

Mais d'où pouvait provenir, parmi le peuple saint, une apostasie si honteuse, si universelle ? Le Prophète l'avait prédit : un jour viendrait où Israël ne voudrait plus de la règle de la foi, parce qu'il ne voudrait plus de la règle du bien vivre : *Noluit intelligere ut bene ageret.*

Or ce que le Prophète n'avait indiqué qu'en deux mots, Jésus-Christ l'a pleinement développé dans la parabole des conviés au festin qui ne voulurent pas répondre à l'invitation. Il est donc utile, il est important de faire bien comprendre cette parabole, ainsi que je me propose de le faire aujourd'hui, parce que les cau-

(1) Non inveni tantam fidem in Israël. Matth. VIII.

ses honteuses de l'apostasie des Juifs étant les mêmes que celles qui conduisent à l'incrédulité ou à l'hérésie un grand nombre de chrétiens, nous devrons nous garder de marcher par les mêmes voies, si nous ne voulons pas aboutir au même terme, c'est-à-dire si nous ne voulons pas perdre la foi en perdant la charité : *Noluit intelligere ut bene ageret.*

Premier point : Comme Notre-Seigneur parlait de la gloire et de la félicité des saints, il arriva qu'un des auditeurs fit entendre cette exclamation : Heureux celui qui aura le bonheur de manger du pain dans le royaume de Dieu (1) ! Or, N.-S. J.-C. voulant montrer que ceux-là seuls mangeraient le pain de Dieu dans le ciel, qui sur la terre seraient dociles aux invitations de la grâce divine, proposa la parabole suivante : Un homme fit un jour préparer un splendide festin avec l'intention d'y inviter un grand nombre de convives (2). Or l'*homme* dont parle Jésus-Christ, c'est, selon Eusèbe d'Emèse, son divin père, qui dans les Ecritures prend, par exemple, le titre de Lion, quand il veut faire connaître la sévérité de sa redoutable justice, mais qui prend le titre modeste, humble et tout affectueux d'*homme* semblable à l'un de nous, quand il veut manifester sa miséricorde (3). Nous remarquerons ensuite que les grands festins ont lieu au déclin du jour. Le banquet préparé par cet homme généreux et charitable, c'est donc, selon S. Cyrille, le grand banquet spirituel qu'au sixième âge du monde, à la fin des siècles, le Dieu de bonté et d'amour nous a préparé en Jésus-Christ et par Jésus-Christ son Fils, et ce banquet n'est autre que le propre corps de ce Dieu Sauveur (4).

Il est dit que ce fut un grand festin, *cœnam magnam*, soit à cause du grand nombre d'invités qui sont tous les hommes, car dans la sainte Ecriture *beaucoup* est souvent synonyme de tous, et ici tous les hommes sont invités ; soit encore, dit Eusèbe d'Emèse, parce que dans le grand festin que Dieu, par la Rédemption, nous a préparé dans sa maison qui est l'Eglise, sa bonté a réuni en abondance tout ce qu'on pourra jamais désirer de plus noble, de plus délicieux, de plus exquis, de plus délicat (5). De fait, on y trouve en abondance le pain choisi et l'eau très-pure de la parole divine, de la doctrine évangélique qui restaure l'intelligence et procure le salut et la vie. Il les nourrira, dit l'Ecriture, du pain

(1) Beatus qui manducabit panem in regno Dei. Luc xiv. — (2) Homo quidam fecit cœnan magnam et invitavit multos. — (3) Quoties suam punitivam virtutem indicare vult, leo nuncupatur ; quando vero vult exprimere misericordiam dicitur homo. Euseb. Emyss. — (4) In novissimis diebus et quasi in occasu sæculi, Dei Filius dabit nobis proprium corpus. Merito ergo cœna dictum est paratum in Christo convivium. S. Cyrill. — (5) Magna quidem hæ ccœna est cunctisque deliciis plena. Euseb Emyss.

de vie et d'intelligence, il les abreuvera de l'eau de la sagesse qui sauve (1). On y trouve à profusion le vin exquis du sang de Jésus-Christ qui apaise et réjouit le cœur de Dieu, en même temps qu'il console et fortifie l'homme (2). On y trouve la chair délicate et suave de l'Agneau divin, qui, préparée au feu de sa Passion, devient notre aliment spirituel, qui ranime sans cesse la foi en ses mystères, soutient l'espérance du pardon et donne sans cesse une nouvelle activité à son tendre amour. On y trouve la manne délicieuse de l'Eucharistie, dans laquelle le corps réel et véritable du fils de Dieu nous est donné en aliment miraculeux, aliment qui a tous les goûts, parce qu'il apaise tous les désirs et guérit toutes les infirmités (3). On y trouve les fruits les plus rares, c'est-à-dire les règles, les exemples des plus parfaites vertus ; le bain de la rémission des péchés ; la chaleur de la communication des grâces par le Saint-Esprit ; on y trouve un rang honorable par l'adoption des enfants de Dieu. On y trouve, en un mot, un banquet unique pour l'abondance des viandes, pour leur qualité exquise, pour leur variété, dans tant de sacrements, d'instructions, d'indulgences, de grâces intérieures et extérieures, de secours et de soutiens pour toutes les faiblesses de l'âme et pour les misères du corps ; grâces, soutiens et secours qui ne se trouvent que dans la véritable Eglise, à la table du père de la grande famille. O bonté ! ô générosité ! ô amour de ce Dieu qui, par amour pour l'homme, est descendu jusqu'à la tendresse et à la familiarité de l'homme, et qui nous a préparé à tous cet abondant, ce magnifique, ce somptueux festin : *Homo quidam fecit cœnam magnam et vocavit multos.*

Mais entre les délices corporelles et les délices spirituelles, il y a, dit S. Grégoire, cette différence profonde (4) : les plaisirs du corps, on les désire ardemment tant qu'on ne les a pas, et ils produisent satiété, dégoût et nausée dès qu'on en est en possession ; au contraire, les délices spirituelles ne se présentent à nous que comme choses fastidieuses et insipides, tant qu'on n'en a pas goûté ; mais à mesure qu'on y goûte, elles éveillent un désir, un appétit, qui ne dit jamais c'est assez (5) !

Que fait donc la divine bonté ? Elle rappelle sans cesse à notre mémoire, elle nous met continuellement sous les yeux ces mets, ces délices du cœur dont nous n'avons nul souci, parce que nous

(1) Cibabit illum pane vitæ et intellectus et aqua sapientiæ salutaris potabit illum. Eccli. xv, 3. — (2) Vinum quod lætificat Deum et homines. Jud. ix, 13. — (3) Omne delectamentum in se habentem. Sap xvi, 20. — (4) Hoc distare inter delicias corporis et cordis solet. S. Greg. — (5) At contra spirituales deliciæ, cum non habentur, in fastidio sunt, cum habentur, in desiderio. *Ibid.*

ne les connaissons pas. Et avec la plus indicible tendresse elle nous convie à les goûter, afin de vaincre le dégoût qu'elles inspirent à première vue (1).

Or tel est notre aveuglement, telle est notre misère et notre faiblesse que, laissés à nous-mêmes, nous ne soupçonnerions même pas l'existence, et nous redoutons l'accès de cette table qui seule peut nous offrir un aliment de salut et de vie. Nous avons donc besoin que Dieu pense d'abord à nous, afin que nous pensions à lui, qu'il fasse les premiers pas, qu'il nous révèle les délices de sa table, qu'il nous invite affectueusement, qu'il nous fasse une douce violence : sans cela l'homme ne saurait se résoudre à se présenter (2). C'est ce mystère d'insigne bonté que le Seigneur a voulu nous dépeindre dans l'homme de l'Evangile : cet homme, après qu'il eût tout disposé pour un grand banquet, envoya son serviteur de toute part dire aux invités que l'heure du repas était arrivée, qu'ils eussent hâte de venir (3).

Ce serviteur, selon S. Grégoire, représente l'ordre des apôtres et des prédicateurs (4). Et en effet, selon S. Augustin, Jésus-Christ ayant été immolé, l'œuvre de la rédemption étant accomplie, les apôtres furent envoyés pour inviter d'abord le peuple Juif au grand banquet, déjà annoncé par les prophètes (5).

Mais hélas ! comme le raconte la parabole, les premiers invités furent aussi les premiers à refuser avec de feintes excuses, sous des prétextes simulés (6). Par là Jésus-Christ prophétisait ce qui ne s'est que trop réalisé. S. Pierre, le serviteur fidèle, fut envoyé pour inviter les Juifs, de la part de Dieu, à reconnaître dans Jésus-Christ le Messie, à faire pénitence pour l'avoir crucifié, à recevoir le baptême et à s'asseoir à la table divine nouvellement servie. Or, à l'exception d'un petit nombre, ils répondirent à cette affectueuse invitation par un superbe dédain, par un insultant mépris.

Le maître de l'Evangile, justement indigné du refus des invités, dit à son serviteur : Eh bien ! ils n'ont pas voulu venir. Peu m'importe ! Je n'ai nul besoin d'eux. Va-t-en à la ronde, le long des rues et des places publiques, et tous les malheureux que tu rencontreras, infirmes, estropiés, aveugles, tu les conduiras tous chez moi (7). Or le serviteur étant revenu rapporter qu'il avait fidèle-

(1) Sed superna pietas nec se deserentes deserit ; contemptas illas delicias nobis proponit, atque ut fastidium nostrum repellere debeamus invitat. S. Greg. — (2) Noverit anima se præventam ; nisi quæsita, non quæreret. *Ibid.* — (3) Et misit servum suum hora cœnæ dicere invitatis ut venirent quia jam parata sunt omnia. Luc XIV. — (4) Per hunc servum prædicatorum ordo significatur. S. Greg. — (5) Immolato Christo, missi sunt Apostoli ad quos missi fuerant prophetæ. S. Aug. — (6) Et cœperunt simul omnes excusare. Luc XIV. — (7) Exi cito in plateas et vicos civitatis, et pauperes et debiles et cœcos et claudos introduc huc. *Ibid.*

ment exécuté les ordres et qu'il y avait encore de la place pour d'autres convives (1) : — Va, reprit le maître, sors encore une fois, visite les rues et les quartiers les plus ignorés, amène de gré ou de force tous ceux que tu rencontreras ; je ne serai satisfait que lorsque je verrai la salle pleine et la table au complet (2).

Ceci fut encore une prophétie de Notre-Seigneur, et cette prophétie encore s'est réalisée de point en point. Lorsque les Juifs eurent repoussé l'invitation divine, Jésus-Christ envoya les apôtres vers les parties du monde les plus reculées, pour inviter nos pères les Gentils à participer au bienfait de la Rédemption, et à s'asseoir à la table que son amour avait préparée. Aussi lorsque les princes des Apôtres partirent de Jérusalem pour se transporter à Rome, ils ne manquèrent pas de dire aux Juifs : « La première invitation d'entrer dans le royaume de Dieu a dû vous être faite à vous, les fils de la promesse (3), mais puisque vous rejetez la parole d'amour, l'invitation privilégiée que nous vous avons faite de la part de Dieu, voici que nous vous abandonnons, et nous allons porter la même invitation aux Gentils (4).

Mais remarquez que, d'après le récit de la parabole, les seconds invités furent tous des pauvres, des infirmes, des estropiés, des aveugles (5). Or, les défauts corporels de ces invités signifient, selon S. Grégoire, les vices qui déformaient les âmes des Gentils (6). En effet les Juifs, grâce à la connaissance et au culte du vrai Dieu que seuls ils possédaient, grâce au dépôt des saintes Ecritures qu'ils avaient entre les mains, grâce à la révélation de la religion véritable qu'ils avaient reçue de Dieu et de son divin Fils, possédaient par là même sans l'ordre spirituel les sources de la santé, de la lumière, et auraient pu facilement marcher libres et en toute sécurité dans les voies qui conduisent au salut éternel ; mais les Gentils qui avaient laissé se perdre presque toutes les traditions primitives, et qui n'avaient d'autre doctrine, d'autre religion que celle d'une abominable idolâtrie, ou des systèmes philosophiques plus ou moins contradictoires, licencieux et absurdes, étaient réellement pauvres, débiles, en proie à toute sorte de maladies spirituelles ; et non-seulement ils n'avaient même pas la force de faire un seul pas, mais ensevelis dans les ténèbres d'une profonde cécité, dans les ombres de la mort, ils ignoraient complétement le sentier qui mène à la vie : *Pauperes, debiles, cœci et*

(1) Domine, factum est ut imperasti et adhuc locus est. Luc XIV. — (2) Exi in vias et sepes ; compelle intrare ut impleatur domus mea. *Ibid.* — (3) Vobis oportebat primum loqui Verbum Dei. Act. XIII. — (4) Sed quoniam repellitis illud, ecce convertimur ad gentes. *Ibid.* — (5) Pauperes, debiles, cœcos et claudos introduc huc. Luc XIV. — (6) Morum vitia in membrorum debilitate signantur. S. Greg.

claudi. Pourtant ces pauvres infirmes connaissaient leur misère, leur maladie, ils en cherchaient le remède, et ils appelaient de tous leurs désirs la nourriture, la guérison, la vérité et la grâce qui viennent de Dieu. Aussi se rendirent-ils à l'invitation céleste, et c'est à cette docilité de nos pères que nous sommes redevables de l'avantage d'être aujourd'hui chrétiens. Alors, selon la prophétie de la très-sainte Vierge, ils furent guéris et rassasiés au banquet divin ; tandis que les Juifs avec santé, richesses, force et lumière, ont mérité par leurs refus opiniâtres d'être délaissés et réduits au dénûment et à l'indigence de tout bien. Dieu ainsi a comblé de ses biens les indigents, et a laissé les riches s'en aller les mains vides (1).

Toutefois, non content de cette première conquête, le bon père de famille n'a cessé depuis d'envoyer de nouveau ses serviteurs dans les villages les plus obscurs, pour forcer les peuples à venir dans sa maison, dans son Eglise : tant est vive l'ardeur de son zèle à répandre ses dons et à réunir de nombreux convives à sa table ; aussi ni dans le passé, ni même de nos jours, ne voit-on jamais défaillir la sainte hardiesse des prédicateurs et des vrais missionnaires évangéliques, qui, héritiers de la mission et de l'esprit des premiers apôtres, s'en vont parcourir les contrées les plus inhospitalières et les plus barbares, les régions du monde les plus reculées ; et qui par leurs exhortations, par leurs prières, par les pieux artifices de leur zèle et par les industries de leur charité, par la prédication et surtout par la sainteté de leur vie, par leurs prodiges et par leurs vertus, par leur constance à supporter toute espèce de travaux, de fatigues, de peines, de tourments, et la mort même, justifient la divinité de leur mission, et ne se bornent pas à inviter, mais encore font une douce violence à l'esprit et au cœur des Gentils, et les contraignent en quelque sorte d'entrer dans l'Eglise. Nous sommes, dit S. Paul, les ambassadeurs de Jésus-Christ, et c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche (2). Cette invitation n'est pas faite seulement aux infidèles afin qu'ils viennent au christianisme ; elle est faite aussi aux hérétiques et aux schismatiques, afin qu'ils rentrent dans le sein de l'Eglise ; elle est faite enfin aux catholiques eux-mêmes, afin que les pécheurs viennent à la pénitence et au pardon. Toujours et partout, dit S. Grégoire, le Seigneur invite les âmes à sa table divine. Il les invite par des voix intérieures, et par des grâces extérieures, ou par les sollicitations de ses apôtres, ou par les bien-

(1) Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes. Luc I. — (2) Pro Christo ergo legatione fungimur tanquam Deo exhortante per nos. II Cor. V, 20.

faits de sa miséricorde, ou par des fléaux qui sont les menaces de sa justice. Moi-même, à l'instant où je vous parle, tout indigne que j'en suis, je ne laisse pas, et comme prêtre, et comme prédicateur, et comme ministre de la sainte parole de Jésus-Christ, je ne laisse pas d'être son serviteur qui viens vous porter l'invitation de vous asseoir au banquet de la foi, de la grâce, de la réconciliation et du pardon : *Pro Christo legatione fungimur.*

Mais hélas ! dit S. Grégoire avec gémissement, si un pauvre est invité à la table d'un riche de la terre, il s'estime heureux et s'empresse de se rendre à l'invitation. Le grand monarque des cieux nous invite à sa table divine, et nous dédaignons une invitation pour nous si avantageuse et si honorable (1). Or d'où peut provenir cette répugnance et ce dédain pour la table divine ? C'est ce que Jésus-Christ nous révèle dans sa parabole.

Le premier des invités dit au serviteur envoyé vers lui : J'ai acheté une propriété ; il faut que j'aille aujourd'hui la voir ; je vous prie de présenter à votre maître mes excuses (2). Un autre répondit : Je suis en marché pour l'acquisition de cinq paires de bœufs ; aujourd'hui même est le jour fixé pour en faire l'essai ; dites à votre maître qu'il veuille bien m'excuser, si pour cette fois je ne viens pas (3). Un troisième et dernier répondit : J'ai pris femme ; et ainsi dites à votre maître qu'il y a pour moi impossibilité absolue d'y venir (4).

Or l'homme qui a acheté une maison de campagne, dit S. Augustin, c'est l'homme possédé par la superbe et l'ambition, l'homme qui aspire et se complaît à dominer au dessus des autres (5). Les bœufs attelés à la charrue retournent la terre sens dessus dessous. L'homme qui a acheté les cinq paires de bœufs et s'en va les essayer, c'est, dit encore S. Augustin, tout homme qui emploie ses cinq sens et toutes ses facultés à tout remuer, bouleverser en ce monde pour s'enrichir, et qui n'a d'autre règle de ses volontés et de ses actions que l'intérêt et la cupidité (6). La jeune épouse est, dit S. Grégoire, le symbole des voluptés charnelles (7) ; car bien que le mariage en lui-même soit chose bonne et légitime, toutefois comme un grand nombre n'y cherchent que la satisfaction des désirs charnels, rien n'empêche de se servir d'une chose en soi inno-

(1) Ecce homo dives invitat et pauperes accurrunt; ad Dei convivium invitamur et excusamur. S. Greg. — (2) Villam emi et necesse habeo videre illam ; rogo te, habe me excusatum. Luc XIV. — (3) Juga boum emi quinque, et eo probare illa: rogo te, habe me excusatum. *Ibid.* — (4) Uxorem duxi, et ideo non possum venire. *Ibid.* — (5) In villa empta dominatio notatur et castigatur superbia. S. Aug. — (6) Sunt homines terrenis dediti qui in quinque sensibus solius voluntatis sibi regulas ponunt : boves enim versant. *Ibid.* — (7) Per uxorem voluptas carnis accipitur. S. Greg.

cente et légitime, pour signifier ce qui est mauvais et criminel (1).

Cette parabole met donc à découvert les trois causes funestes et honteuses de l'apostasie des Juifs, savoir : l'ambition, l'avarice et la volupté. Le voilà donc révélé ce grand mystère d'iniquité, consommé par les Juifs du vivant même de Notre-Seigneur, alors qu'ils repoussèrent ses invitations affectueuses, qu'ils refusèrent de croire à ses enseignements, d'accepter sa doctrine, et de s'associer au banquet de son amour ; ils le persécutèrent, le calomnièrent, et le mirent en croix. Après sa mort encore, ils dédaignèrent les invitations que leur fit sa miséricorde par l'organe de ses apôtres, ses fidèles serviteurs. C'est à dire que la corruption de leur cœur forma de si épaisses ténèbres dans leur esprit, qu'à force de violer la loi de Dieu, ce peuple infortuné en vint jusqu'à nier son Fils, à combattre ceux qui y croyaient, et à rejeter tous les mystères de la rédemption ; ils ne voulurent pas comprendre, de peur d'être obligés de bien agir (2).

Mais hélas ! combien n'y a-t-il pas de chrétiens dont l'histoire a été par avance écrite dans celle des Juifs ? Jésus-Christ, en nous révélant la cause pour laquelle les Juifs sont demeurés dans le judaïsme, nous a révélé aussi la véritable cause pourquoi beaucoup de Chrétiens, au grand scandale et à la grande désolation de l'Eglise, perdent tous les jours la véritable foi dans le sein même du christianisme et tombent dans l'abîme de l'incrédulité. Ah ! ne nous faisons pas illusion sur leur compte : s'ils ont cessé de croire à la religion catholique, ce n'est pas qu'à force d'examen et d'études ils se soient sérieusement convaincus de sa fausseté ; c'est parce qu'à force d'asservissement à tous les vices, avec un cœur misérablement affaibli, ils n'ont plus le courage de pratiquer leur religion. Ce n'est pas qu'ils aient découvert de nouvelles raisons de douter ; c'est uniquement parce qu'ils ont contracté une habitude invétérée de pécher ; ce n'est pas qu'ils aient trouvé que la religion est fausse, c'est parce qu'elle leur est devenue insupportable.

Quiconque après avoir cru cesse de croire, ne croit plus qu'à l'intérêt de ses passions ; s'il est un petit nombre de gens que les erreurs conduisent au vice, dans le plus grand nombre ce sont les vices qui engendrent les erreurs. La corruption du cœur traîne à sa suite les délires de l'intelligence ; et l'on ne cesse de croire, que pour n'être plus obligé à bien vivre : *Noluerunt intelligere, ut bene agerent.*

(1) Nam quamvis conjugium sit bonum, nonnulli tamen per hoc desideria expetunt voluptatis ; et idcirco non incongrue per rem justam res injusta potest significari. S. Greg. — (2) Noluit intelligere, ut bene ageret. Ps. xxxv.

De fait, si Jésus-Christ eût borné sa doctrine à la sublime théorie de quelques vérités incompréhensibles; s'il n'y avait pas joint la sévérité des principes; s'il n'avait été que le docteur des nations, sans en être le législateur; s'il s'était contenté d'exiger l'hommage de l'esprit, sans enchaîner le cœur; si, content de la soumission de l'intelligence, il avait dispensé les hommes de la pratique des vertus, l'univers entier se serait accordé à reconnaître en lui les caractères de Fils de Dieu et de sauveur des hommes; la terre entière serait son temple; le genre humain, tout entier devenu chrétien, formerait son Eglise et son peuple, et il aurait autant de disciples et d'adorateurs qu'il y a d'hommes au monde.

Mais le sauveur de l'homme devant diriger, réformer tout l'homme, n'a pas séparé la règle de la foi d'avec la règle des mœurs; et il commande non-seulement d'observer ses dogmes, mais encore de pratiquer ses lois; c'est pour cela que sa religion trouve dans le monde tant d'indifférents qui la négligent, tant d'adversaires qui la combattent, tant de détracteurs qui la discréditent, tant de tyrans qui la persécutent, tant d'apostats qui l'abandonnent. Hélas, c'est parce que la morale chrétienne est gênante, que la foi devient suspecte à un grand nombre. C'est parce que le Décalogue est insupportable aux passions, que la raison trouve le symbole absurde. C'est parce que le joug des devoirs est trop pesant, que l'on rejette le joug des croyances. C'est parce que l'homme s'irrite contre la sainteté de la loi divine, qu'il se soulève contre la vérité de la foi : *Noluerunt intelligere, ut bene agerent.*

Chaque homme est dominé par une passion, et toute passion est toujours en lutte contre la foi. La passion et la foi se heurtent, se combattent, et aspirent à la destruction l'une de l'autre, dans le cœur de l'homme. Le triomphe de la foi dans une âme est la défaite de la passion; et par contre le triomphe de la passion est à son tour l'assoupissement, et, à la longue, la destruction de la foi.

Ainsi, et c'est la sainte Ecriture qui l'affirme, les habitudes vicieuses corrompent le cœur, La corruption du cœur, à laquelle on ne résiste pas d'abord, conduit bientôt le chrétien de désordre en désordre, d'excès en excès à un état de conscience qui le rend abominable, non-seulement aux yeux du souverain juge, mais à ses propres yeux, « ils se sont corrompus en suivant leurs penchants, et ils sont devenus abominables (1). » Ensuite, d'au milieu du cloaque de toutes ces passions et de tous ces vices, commencent à s'exhaler de funestes vapeurs qui s'en vont obscurcir jusques à la

(1) Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis. Ps. XIII.

croyance en Dieu, et le cœur devient ainsi le berceau de l'irréligion : « L'homme que ses passions ont rendu insensé a dit dans son cœur : Dieu n'est pas (1) ! »

Remarquez enfin que les deux invités qui avaient acheté l'un une maison de campagne, l'autre des bœufs, firent présenter leurs excuses, avec prière de vouloir bien les agréer : *Rogo te, habe me excusatum.* Seul celui qui avait pris femme, répondit avec insolence à l'invitation : « Je ne puis absolument venir. » *Non possum venire.* Or cela signifie qu'entre toutes les industries inventées par le génie du mal pour affaiblir la foi dans le cœur de l'homme, entre toutes les passions qui empêchent les hommes de se rendre aux invitations de la grâce, quand elle les appelle à la véritable Eglise, ou qui les entraînent hors de son sein, l'impudicité est la plus puissante et la plus funeste. Oui, le démon de la chair est le plus terrible adversaire de la religion chrétienne, qui est une loi de chasteté.

De fait, l'histoire sacrée et l'histoire profane n'ont qu'un cri pour attester qu'avec le venin de l'impureté entre toujours le venin de l'erreur ; que la pudeur et l'impiété tendent à s'éliminer mutuellement ; que les vices opposés à la religion et à la pudeur marchent d'un pas égal ; et que ce double phénomène est contemporain dans toute âme, aussi bien que dans toute société.

Salomon qui avait dit que « le vin et les femmes conduisent à l'apostasie les hommes les plus sages (2), » fut lui-même une confirmation terrible de la vérité qu'il avait proclamée (3). Oui, les passions sensuelles conduisirent aux sacriléges extravagances de l'idolâtrie cet homme si sage, et comblé de la part de Dieu de tant de bienfaits. Sur toute la surface de la terre aussi l'impudicité avait été l'une des plus puissantes causes d'idolâtrie. Les dieux de bois et de pierre ne commencèrent parmi les hommes qu'à l'époque où leur cœur se fut prostitué à des divinités charnelles. On n'aurait jamais adoré un Jupiter incestueux, si déjà les incestes n'eussent été connus parmi les hommes ; et si déjà l'impureté n'eût été un vice assez commun, on n'aurait pas adoré une Vénus impudique.

Aux premiers siècles du christianisme ce fut aussi l'impureté qui produisit les désertions publiques de la foi. Tertullien observe que comme les martyrs les plus courageux ont été les plus purs dans leurs mœurs, et que comme les vierges les plus pures ont été

(1) Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus. Ps. XIII. — (2) Vinum et mulieres apostatare faciunt sapientes. Eccl. XIX. — (3) Les critiques modernes n'attribuent pas à Salomon le livre de l'Ec- clésiastique. (Note du Traducteur).

les héroïnes les plus fermes et les plus courageuses, ainsi les apostats les plus vils qui aux jours de la persécution abjurèrent le christianisme, furent des hommes corrompus ; des corps livrés à la mollesse, à la volupté n'étaient plus aptes à souffrir les tourments et le martyre ; les esclaves de la luxure étaient indignes de l'honneur d'être prisonniers de J.-C. ; les adorateurs de la chair passaient facilement à l'adoration de l'esprit impur qui est le Dieu de la chair.

Dans tous les siècles on a toujours observé que comme la plupart des athées déclarés ont été au moins en secret impudiques, aussi la plupart des impudiques consommés ont été athées, du moins en pratique et dans le cœur.

Sous le masque de tous les systèmes d'incrédulité, au fond de toutes les hérésies, vous trouvez l'impureté. Elle en est le premier mobile, le soutien, le principe commun et la fin. Ce que l'orgueil commence, ce que la cupidité continue, c'est la luxure qui le propage et le couronne.

Quel est l'hérésiarque qui n'ait recherché ou subi l'avilissant concours de l'impudicité ? Qui ne sait ce que furent les Nicolaïtes, les Gnostiques, les Manichéens, et dans quelle fange se vautrèrent les impurs Donatistes ? Arius, le grand ennemi de Jésus-Christ, en dépit de certains dehors d'austérité, s'appuya dès le principe sur le désordre des mœurs. Mahomet attira les peuples à lui, bien moins encore par la gloire que par la facilité à permettre, comme choses légitimes ou indifférentes, les excès contre nature, et par l'appât de la volupté présentée comme un honnête passe-temps en cette vie et comme la plus belle récompense après la mort. Les Albigeois, bien moins par les prédications que par la licence de leurs mœurs, groupèrent autour d'eux ces hordes cruelles qui saccagèrent l'Europe. En ces derniers temps les nouvelles hérésies, sous le titre spécieux de réforme, ne se sont produites que du sein de la corruption. C'est des lieux de débauche que sont sorties les erreurs. C'est un moine incestueux, c'est un chanoine débauché, c'est un roi concubinaire et adultère qui ont donné naissance aux monstrueuses erreurs du Luthéranisme, du Calvinisme, de l'Anglicanisme. Les mêmes armes qui attaquèrent l'insolubilité du mariage et la profession du célibat attaquèrent aussi la vérité des saints mystères (1).

(1) Luther ne consolida son hérésie qu'en permettant la polygamie et le divorce. Il dut pour cela proclamer l'adultère chose indifférente, et donner lui-même l'exemple d'un sacrilège inceste. Le jour où lui, moine, il épousa publiquement Catherine Bora, religieuse cloîtrée, il assura et fixa ses redoutables succès. Luther, disait Calvin, est réellement vicieux. Fasse le ciel qu'il puisse maîtriser l'intempérance qui chez lui déborde de toute part! Ce que Calvin disait de Luther, Luther le disait ingénument et de lui-même et de ses sectateurs. Nobles et plébéiens, disait-il, mes sectateurs vivent

L'extrême corruption du dix-septième siècle enfanta l'incrédulité du dix-huitième. Le philosophisme du même siècle, alors qu'en 1793 il triompha d'avoir pu placer une prostituée sur les autels, ne fit qu'arborer son propre symbole, et confesser à la face du monde épouvanté, que l'athéïsme, proclamé une religion, était fils de l'impudicité devenue loi morale. Vous avez peut-être connu de ces chrétiens avilis qui, dans Rome même, à cette époque d'infernal vertige de 1797, voulurent se débaptiser et abjurèrent publiquement le Christianisme. Or, quelles étaient les mœurs de ces apostats éhontés? Il est inutile de le demander : l'impiété même fut réduite à rougir de pareilles conquêtes. Ronge et Czerchi, ces nouveaux satellites de l'enfer, ces nouveaux fabricateurs du schisme germanique, se trouvant pères deux mois après s'être sacrilégement mariés, tout prêtres qu'ils étaient, ont bien fait voir qu'ils n'étaient devenus docteurs orgueilleux de l'erreur qu'après avoir été les esclaves avilis de la volupté. Aussi, quand on voit que tous ceux qui franchissent les barrières du catholicisme se jettent dans la voie des plaisirs charnels, est-il facile de reconnaître quel est le feu qui les dévore, quel est l'appât qui les attire, quel est le honteux intérêt qui les fascine et les traîne après lui. De nos jours pareillement et dans notre pays, c'est auprès des riches, c'est auprès des grands, c'est dans les cours, c'est dans les armées, c'est parmi la fleur de la jeunesse, c'est à dire là ou l'impudicité et le libertinage règnent avec plus de licence, que l'incrédulité est plus fréquente, et se montre avec plus d'effronterie et d'impudeur. C'est donc une triste vérité, confirmée par l'expérience universelle et constante, que l'impudicité ouvre les portes de l'erreur, en aplanit les voies et ferme toute issue dès qu'une fois on y est tombé : *Uxorem duxi et non possum venire.*

On ne comprend pas à première vue, on ne voit pas d'abord facilement qu'est-ce qu'il peut y avoir de commun entre le désordre des mœurs et l'incrédulité; et pourtant la chose n'est que trop réelle : il y a entre ces deux aberrations de l'esprit et du cœur des relations nécessaires, des liens essentiels. Voilà le fait; en voici les raisons.

La première raison en est que le libertinage inspire le dégoût des choses de Dieu, et rend l'âme incapable soit de saisir l'impor-

comme ils croient. Ils ne croient pas plus que des porcs ; ils vivent et meurent comme de véritables porcs. A quoi ses sectateurs osaient répondre : C'est vrai ; mais sache, ô Luther, qu'en vivant ainsi, nous vivons comme toi ; nous vivons à la luthérienne ; *hodie lutheranice vivimus.* Est-il nécessaire, après cela, de rappeler les impudicités sacriléges de Calvin, qui se montrait si sévère? Faut-il dire ce que devint Genève quand il y eut fixé son séjour? Qui ne sait pour quel honteux motif Henri VIII se fit pape? Voilà les puissantes séductions des nouvelles doctrines!

tance, soit de goûter les délices de la foi. Dieu dit un jour à Osée : Prophète, tu as beau prêcher à ce peuple mes promesses et mes menaces, les récompenses et les châtiments qu'il peut attendre, il n'y comprendra jamais rien (1). Et quelle est la raison de cette stupidité ? C'est, ajoute le Seigneur, que l'esprit de fornication domine et règne au milieu de ce peuple ; et les habitudes charnelles leur font oublier et méconnaître leur Dieu (2). De fait, l'homme chair cesse d'être l'homme esprit ; l'esprit devient en lui grossier, pesant ; il ne s'occupe que de ce qui est matériel et sensible ; il lui devient presque impossible de réfléchir sur les choses sérieuses, de s'appliquer aux choses spirituelles. En cela, rien qui doive étonner : l'habitude transforme l'homme. L'âme, selon la profonde doctrine des saints livres, par ses actes réitérés, se transporte, pour ainsi dire, vers l'objet qui l'occupe, qui l'attire ; elle y fait sa demeure ; bien plus, elle se transforme en lui ; elle en prend en quelque sorte la nature ; si elle s'occupe des choses spirituelles ; si elle en fait ses délices, elle devient spirituelle, si elle s'attache à la chair, elle devient charnelle : « Ils sont devenus, dit le prophète, comme ce qu'ils ont aimé (3). »

Horribles métamorphoses, mes chers frères. Nous lisons avec horreur les métamorphoses que les poètes païens font subir à leurs dieux, lorsque, par exemple, ils les dépeignent changés en bêtes à cause de leurs impudicités. Mais ces infâmes fictions, selon la belle remarque de Clément d'Alexandrie, expriment une vérité qui, hélas ! n'est que trop commune. Elles nous enseignent que le vice de la chair offusque dans les plus grandes âmes les plus brillantes empreintes de la divinité, il les obscurcit, les éclipse, les efface et les rend tout à fait méconnaissables.

« Tout homme charnel, dit conséquemment S. Paul, devient, dans toute la force du terme, une brute en tout ce qui se rapporte aux choses de l'esprit de Dieu (4). » Ces saintes et sublimes choses deviennent trop sublimes pour lui ; elles lui sont supérieures, étrangères, antipathiques ; elles lui paraissent difformes, extravagantes ; elles ne sont plus de sa compétence. Il lui est impossible de les comprendre, parce qu'elles sont esprit et qu'il est chair (5). Aussi la foi elle-même, la foi qui rend accessibles les plus sublimes vérités aux âmes les plus ignorantes et les plus grossières, pourvu qu'elles soient plus pures, parce que Jésus-Christ garantit à la pureté le privilège de voir Dieu dès cette vie, de le goûter, de

(1) Non dabunt cogitationes suas ad Dominum. Os. v. — (2) Quia spiritus fornicationis in medio eorum est et Dominum non cognoverunt. *Ibid.* — (3) Facti sunt sicut ea quæ dilexerunt. *Ibid.* — (4) Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei. I Cor. II. — (5) Non potest intelligere ; quia spiritualiter examinatur. *Ibid.*

l'aimer, la foi elle-même n'a-t-elle plus pour l'âme impure aucun attrait, aucun prix, aucune importance ; et tout ce que la foi lui présente de vérités, de grâces, d'avantages, de récompenses, ne la touche ni ne l'intéresse, parce que tout cela ne se voit ni ne se sent; tout cela lui paraît chimère et sottise (1). Aussi peu à peu le voluptueux s'éloigne-t-il de tout ce qui a trait aux enseignements divins, et il finit par y renoncer absolument : *Uxorem duxi et non possum venire.*

En second lieu la foi domine le cœur, elle incline la volonté vers le bien ; et c'est là justement son mérite, sa victoire, son triomphe (2). Pour croire, il faut vouloir croire. La foi n'est pas seulement un assentiment de l'intelligence ; elle est encore un hommage de la volonté. Or le libertinage plie la volonté dans le sens opposé, lui crée une honteuse nécessité de ne pas croire, et lui inspire non pas seulement le dégoût, mais encore l'aversion et la haine secrète de la religion.

Voyez ce jeune homme dans lequel vous remarquez avec douleur l'esprit d'indifférence et le mépris pour les enseignements de la foi. Les premières impressions d'une éducation toute chrétienne parurent l'incliner à la vertu ; dès ses plus tendres années, il fut conduit au pied des autels et il adora d'un cœur affectueux le Dieu de ses pères; peut-être les prémices de sa piété naissante firent-elles concevoir à ses parents le doux espoir de voir bientôt se développer en lui l'amour de la sagesse avec celui de la religion. Mais, hélas ! les lectures obscènes, les spectacle scorrupteurs, les compagnons pervers, les exemples, causes encore plus terribles de corruption, l'entraînèrent dans les voies de l'impudicité. Les premiers assauts de la passion ne firent qu'ébranler son cœur ; mais l'attrait des plaisirs l'emporta bientôt sur les appréhensions d'une conscience encore timide et non suffisamment affermie contre la tentation. Il tomba donc ; mais la multiplicité des chutes vint multiplier ses tourments ; son cœur devint le théâtre et la proie des secrets épouvantements, des cruelles angoisses réservées à quiconque s'éloigne de Dieu et brave la rigueur de ses jugements. Mais ces remords, ces terreurs, ces angoisses ne naissent que de la croyance à une révélation divine, à un jugement universel, à l'éternité des peines, à l'immortalité de l'âme. Or voici que du fond du cœur esclave de la luxure et désireux de porter sans trouble le joug de ce honteux servage, commence à poindre et s'élève jusqu'aux hautes régions de l'intelligence cette pensée : Eh ! qui sait après tout, si ces choses sont bien vraies ?

(1) Stultitia enim est illi. I Cor. II. — (2) Corde enim creditur ad justitiam. Rom. X.

Dans le principe, ces doutes ne sont accueillis qu'avec une secrète horreur. Mais à mesure que le cœur se corrompt davantage, ces doutes deviennent nécessaires à son repos. Son intérêt le porte à chercher sa paix dans le sacrifice de sa foi. La morale chrétienne lui devient un poids insupportable, la foi un système odieux, la religion l'ennemie de son bonheur. Dès lors il n'a plus pour la religion que les yeux d'un censeur intéressé à la discréditer; il lui faut terrasser cette ennemie inquiétante, irréconciliable, qui bannit loin de lui la paix et répand l'amertume sur tous ses plaisirs. Le voilà enfin arrivé à une crise décisive. Les passions l'attirent par le mirage des plus séduisantes voluptés; la religion l'épouvante par ses plus terribles menaces; il se sent plus que jamais entraîné à pécher, et la religion vient se placer importune entre son péché et son cœur. Que fera-t-il parmi ces agitations de sa conscience, qui suffisent pour troubler et empoisonner tous les plaisirs auxquels il s'abandonne? Comment sortir de cet état violent, dans lequel il ne peut ni goûter les chastes délices de la vertu, ni empêcher de se convertir en tourments les plaisirs qu'il se promettait parmi les habitudes vicieuses? Il faut nécessairement renoncer aux plaisirs, ou détruire la cause des remords qui les empoisonnent, se déclarer contre les passions, ou apaiser par tous les moyens possibles les aboiements de la conscience importune qui ne cesse de condamner les passions.

Le moyen de s'arracher à tant de peines et de déchirements de cœur, serait de retourner au Seigneur qu'on a abandonné; mais on n'en a plus le courage, ni la force, ni même le désir. L'incrédulité promet impunité pour l'avenir, paix pour le présent, si le jeune homme parvient à secouer le joug de la foi; il croit avoir assuré à sa passion un règne paisible; le voilà donc qui prend hardiment son parti. Son souverain délice est de discréditer complétement les ministres de Jésus-Christ; de découvrir leurs faiblesses sans aucune retenue ; de généraliser les imputations sans preuve comme sans discernement, de les amplifier sans mesure, ou le plus souvent de les inventer d'un bout à l'autre sans aucune pudeur; aussi l'habitude de censurer insolemment la conduite des prêtres est-elle le signe certain d'un cœur corrompu qui couve contre la religion une haine secrète. De là mépris des vérités chrétiennes; plaisanteries sacriléges sur les choses saintes, sur les personnes honnêtes, sur les âmes pieuses consacrées à Dieu; allusions sacriléges aux paroles, aux faits de la sainte Ecriture; railleries froides mais pleines d'impiété sur les peines de l'enfer et sur les récompenses du ciel. Les livres impies, les discours des

philosophastres athées ou déistes ; commencent à l'intéresser et bientôt à faire ses délices intimes. Une ombre de difficulté sur les mystères chrétiens, quelque raillerie d'un bouffon sacrilége, une contradiction seulement apparente font sur lui une bien autre impression que toutes les démonstrations évangéliques. Il se forge des difficultés imaginaires, et il évite d'en écouter la solution ; il s'appuie sur les plus légères conjectures, et sur les plus vains sophismes ; il embrasse des opinions téméraires, et il se défie des plus solides preuves. A la fin il déposera tout scrupule, il foulera aux pieds toute convenance ; et pour secouer le joug de la morale du christianisme, il en niera ouvertement les dogmes ; pour se jouer des menaces de Jésus-Christ, il lui disputera sa divinité ; pour se persuader que la religion ne l'oblige pas, il déclarera n'y voir qu'une invention humaine.

Ainsi, dogmes sacrés du christianisme, l'impie ne vous attaque, ne vous combat, que parce que vous êtes étroitement liés aux préceptes, qui lui sont devenus insupportables ! Sainte religion, il n'est votre ennemi que parce que vous êtes ennemie de ses vices ! Supplices éternels, il ne s'obstine à vous traiter de chimères que parce que vous vous présentez à son âme épouvantée comme le châtiment réservé à toutes les turpitudes de son cœur ! Et vous, la portion la plus noble de l'être humain, ô âme, esprit immortel, l'impie ne s'obstine à dire que vous périrez avec le corps que parce qu'il trouve un honteux intérêt à ne pas être immortel ! Vainement il s'en ira dire mille et mille fois qu'il changerait à l'instant de vie et de conduite, s'il pouvait se résoudre à admettre les croyances du christianisme. La vérité est qu'il croirait à l'instant même, s'il pouvait se résoudre à bien vivre. L'illusion diabolique qui lui fait espérer de trouver dans l'irréligion la paix du cœur, et dans la licence des passions l'exemption de remords, voilà le seul, le honteux intérêt qui a fait naître et consommé en lui l'impiété.

Nous ne devons donc pas regarder comme de vrais incrédules ceux qui en prennent orgueilleusement le masque. Ces gens-là dans l'aveuglement de leurs passions confondent au dedans d'eux-mêmes la haine de la religion avec l'incrédulité, dont ils n'ont fait qu'emprunter les apparences et parler le langage. Oh ! si vous saviez comme ils tremblent sur l'état et le sort de leur âme ! Ils se disent mécréants, et ils ne sont que vicieux ; ils n'ont embrassé l'impiété que comme moyen sûr de pécher sans trouble ; ce n'est que dans le fol espoir de se rendre heureux qu'ils s'efforcent de devenir incrédules ; et enfin après qu'ils se sont bien saturés de toutes les doctrines de l'impiété, ils ne sont que de vrais miséra-

bles et de faux impies. Non, ils ne sont pas incrédules ; peut-être se persuadent-ils qu'ils le sont à force de le dire et de le désirer ; mais en réalité, ils ne le sont nullement. Il n'est pas nécessaire de les réfuter, il suffit de les faire rougir ; ce n'est pas l'analyse des preuves de la religion, c'est l'analyse de leur propre cœur qu'il faut leur présenter. Pour combattre leurs doutes imaginaires, il n'est besoin que d'en mettre à jour la source honteuse. Au lieu de leur présenter une série de principes solides, de conséquences non contestables, il suffit de leur rappeler l'origine de leurs égarements et l'état présent de leur âme ; pour rougir de leur incrédulité, ils n'ont besoin que de se connaître eux-mêmes. Il est raconté du fameux Théodore Bèze, que, combattu, subjugué par le zèle, l'éloquence et le savoir de S. François de Sales, il s'avoua vaincu, confessant que sa doctrine était erronée et que seule la doctrine de l'Eglise catholique était vérité. Mais pressé par le saint évêque d'abjurer l'une et de retourner à l'autre, il fit venir la malheureuse femme avec laquelle, lui prêtre, il vivait dans des liens sacriléges et, la montrant, il dit avec un soupir profond : Voilà ce qui m'empêche de retourner à l'Eglise catholique. Il persévéra et mourut dans son apostasie. *Uxorem duxi et non possum venire.*

Oh ! si pareille sincérité pouvait se trouver dans le cœur de tous ceux qui de catholiques se font hérétiques, ou de chrétiens deviennent incrédules, eux aussi confesseraient tous qu'avec le venin de l'impudicité est entré dans leur cœur celui de l'incrédulité et de l'erreur ! Oui, ils confesseraient que, comme la chasteté les avait faits pieux, de même l'impudicité seule a pu les rendre impies ; que la perte de la chasteté a été le prélude et le signal de leur apostasie ; que la ruine de la pudeur a précédé celle de la foi ; et qu'après leur ruine, la difficulté d'être purs les retient dans la honteuse nécessité de demeurer incrédules ; *Uxorem duxi et non possum venire.*

Mais, hélas ! les malheureux !... Jésus-Christ conclut sa parabole par cette terrible menace : En vérité, je vous le dis, aucun de ceux qui, invités par moi, ont dédaigné l'invitation, ne goûtera de mon festin dans l'éternité (1). Or, si cela est vrai de ceux qui, invités par la grâce de la prédication à sortir de l'infidélité et de l'hérésie dans laquelle ils sont nés et à se convertir au christianisme, ou à reconnaître l'Eglise, opposent à cette invitation une résistance diabolique ; combien cela sera-t-il plus vrai, pour ceux qui, nés dans le christianisme et dans l'Eglise, en sont sortis par une horrible apostasie ! S. Paul l'a dit : Ceux qui, éclairés d'abord

(1) Amen dico vobis, quia nemo virorum illorum qui vocati sunt gustabit cœnam meam.

par la lumière de la véritable foi, l'ont ensuite abandonnée, sont dans une sorte d'impossibilité de revenir à elle par une sincère pénitence (1). C'est pour cela encore, d'après la remarque de S. Grégoire, que le festin de Dieu est appelé le *souper* et non pas le *dîner ;* parce que, de même que si l'on manque le dîner, il reste encore le souper, mais si l'on manque le souper, il ne reste plus rien ; de même ceux qui étant nés dans l'infidélité ou l'hérésie, ont passé leur premier âge hors de l'Eglise, peuvent en y entrant y passer leurs dernières années ; mais ceux qui nés dans la véritable Eglise, dans la véritable foi, l'abandonnent dans la dernière période de leur vie, s'exposent à perdre pour toujours et l'occasion et la grâce qui les y eût fait rentrer (2). De fait, que voyons-nous, même de nos jours ? Nous voyons que d'une part c'est par milliers, c'est par provinces entières que du sein de l'hérésie et du paganisme on vient à l'Eglise, tandis que ceux qui se détachent de l'Eglise n'y rentrent plus jamais. Les infidèles et les hérétiques se convertissent et persévèrent ; mais les apostats s'endurcissent et périssent finalement. Oh ! condition désespérée ! oh ! châtiment épouvantable réservé à quiconque repousse la règle de la foi, parce qu'il ne veut pas de la règle des mœurs ! *Noluit intelligere ut bene ageret.* Pour s'être éloigné volontairement de la table du Seigneur dans le temps, on en sera pour toujours exclu dans l'éternité : « En vérité je vous le dis, aucun des invités ne goûtera de mon festin (3). »

Deuxième point. — L'exemple de tant de malheureux, qui en perdant la charité et la grâce ont perdu la foi, doit être un motif qui nous pénètre en même temps et de gratitude envers Dieu et de crainte pour nous-mêmes. De gratitude envers Dieu, parce que parmi nous il pourra se trouver de ceux qui ont acheté une maison de campagne et veulent la visiter ; qui ont acheté des bœufs et veulent les essayer ; qui se sont mariés, et ne veulent prendre souci de quelque autre chose que ce soit ; c'est-à-dire, qu'il peut bien y avoir parmi nous des chrétiens qui ont été et sont peut-être encore dominés par l'orgueil, l'avarice, la luxure ; et qui sous l'empire de ces passions se sont portés à de honteux excès, à d'énormes scandales, sans que pour cela ils aient opposé un refus formel de s'asseoir au divin banquet ; c'est-à-dire que dans le naufrage et la ruine de toutes les vertus, ils ont cependant conservé

(1) Impossibile est eos qui semel sunt illuminati et prolapsi sunt rursum renovari ad pœnitentiam. Hebr. vi. — (2) Idcirco hoc convivium Dei cœna, non prandium nominatur. Quia post prandium restat cœna ; post cœnam nihil est quod restat, et pertimescere debemus ne tempus gratiæ quod præsto est pereat. S. Greg. — (3) Nemo virorum illorum qui vocati sunt gustabit cœnam meam. Luc xiv.

la foi. Or, comment ces chrétiens n'apprécieraient-ils pas cet insigne bienfait de la divine bonté, qui non-seulement les a fait naître dans le sein de la véritable Eglise, mais les y a conservés jusqu'à cette heure, comme malgré eux ; et les a préservés de ce fatal aveuglement, de cette avilissante et sacrilége apostasie, conséquence ordinaire de la corruption des mœurs ?

Mais je dis encore que l'exemple de tous ces apostats doit être un motif de crainte salutaire pour nous-mêmes ; parce que, hélas ! ce qui ne nous est pas encore arrivé dans le passé peut facilement nous arriver dans l'avenir. La faible lueur de vérité catholique qui subsiste encore dans notre cœur peut s'éteindre en nous par l'effet du souffle infernal de tant de vices. En continuant de courir sans retenue après nos passions, nous pourrions bien, nous aussi, être entraînés jusque dans l'abîme de l'impiété. Ne nous flattons pas, mes T.-C. F., de pouvoir perpétuellement vivre partagés entre la religion et le libertinage, et de retenir toujours l'esprit soumis aux vérités de la foi, en même temps que le cœur serait toujours rebelle aux obligations de la loi. Combien d'impies, parmi ceux que peut-être nous connaissons, qui, au commencement de leurs désordres, se flattèrent de cet espoir ! Ah ! ils ne soupçonnèrent même pas alors, encore moins crurent-ils que leurs inclinations dussent exercer une si funeste influence sur leurs jugements, et que leur foi pût dépendre à ce point de leurs mœurs. Ils ne crurent point qu'à force d'offenser le Seigneur, ils pourraient arriver à le méconnaître ; qu'à force de violer les préceptes du christianisme, ils en viendraient à attaquer même ses dogmes ; et qu'à force de mériter l'enfer, ils en seraient réduits à le nier. La foi est une fleur aussi délicate que la pudeur ; ces deux vertus sont fragiles à l'excès ; de même que l'une à la moindre tâche s'altère, ainsi l'autre au premier doute délibéré, n'existe plus : « Douter en matière de foi, c'est déjà être infidèle (1) ; » et comme la foi sainte ne tient pas longtemps contre une vie perverse, à force de brèches faites au devoir, nous en viendrons aussi à faire brèche au symbole de foi.

Mais que dis-je ? nous en viendrons !... Hélas ! combien qui en grande partie en sont déjà venus à ce point ! En effet, je ne parlerai pas de ces doutes sur les vérités de la foi, qui de temps en temps s'élèvent dans votre esprit, ou de ces désirs infernaux qui s'agitent au fond de votre cœur, tels que : « Plût au ciel qu'il n'y eût ni loi, ni foi, ni enfer, ni éternité, ni religion, ni Dieu !... » Je ne parle pas des répugnances, des dégoûts, des dédains, des terreurs que vous inspirent les ministres de Dieu, les temples de

(1) Dubius in fide est infidelis corde.

Dieu, la parole de Dieu. Je ne parle pas de l'horrible sympathie que vous avez pour les livres des incrédules, pour leurs personnes, pour leur société. Je ne parle pas enfin de l'indifférence avec laquelle vous écoutez les blasphèmes de l'incrédule, et du zèle avec lequel vous réclamez une tolérance politique, en faveur de l'hérésie et de l'irréligion. Je ne parle pas de toutes ces preuves manifestes de l'affaiblissement et de la prochaine extinction en vous de la foi combattue ainsi par les œuvres, car cette foi n'est pas seulement mourante, elle est morte ; et vous-mêmes vous la considérez comme telle ; aussi ne suivez-vous point ses lumières ; vous n'écoutez aucune de ses inspirations ; vous ne demandez ni ses consolations, ni son appui ; et il ne vous reste qu'à jeter dehors son cadavre, en vous déclarant hautement incrédules : encore un pas dans les voies du libertinage et peut-être que votre apostasie sera consommée ! Oh ! arrière, âmes inconsidérées que je vois en un tel péril ! arrière, arrière ! Peut-être, hélas ! qu'un pas de plus dans le désordre sera le dernier, et vous serez du nombre de ceux qu'une sentence irrévocable exclut du banquet céleste : *Nemo virorum illorum qui vocati sunt gustabit cœnam meam.* Ah ! tandis qu'il en est encore temps, renoncez à vos vices ; rompez vos attaches ; ayez soin de raviver avec l'huile des bonnes œuvres la lampe de la foi qui est sur le point de s'éteindre. Tournez vos regards languissants vers la chasteté qui vous laissa de si doux ressouvenirs de calme et de bonheur. Elle seule rouvrira devant vous les portes de la foi vivante que vous ferma l'impudicité. Alors cesseront vos doutes sur la religion ; alors elle vous paraîtra divinement vraie, parce que vous vous serez mis de nouveau à la pratiquer comme sainte. Alors vous ne serez plus le secret ennemi de la foi que vous professez et de l'Eglise dans laquelle vous vivez. Cherchez la paix du cœur dans l'humble adhésion aux vérités de la foi, et dans la constante soumission aux prescriptions de la loi divine. Pour rentrer dans la maison de Dieu dont vous êtes sur le point de vous exiler, pour vous asseoir de nouveau au divin banquet que vous allez déserter, profitez des dégoûts, des remords, des tourments que Dieu lui-même vous suscite. Ce sont là les invitations, les stimulants, les pieux efforts de sa tendresse qui veut doucement vous contraindre : *Compelle intrare.* Je veux, dit le Seigneur, que toujours assis à la même table ici-bas sur la terre, en ma compagnie et en celle de tant de frères bien-aimés, vous puissiez tous aussi vous trouver associés à mon banquet éternel dans mon royaume des cieux (1). Ainsi soit-il !

(1) Ut edatis et bibatis super mensam meam in regno. Luc XXII.

LE MÉCHANT SERVITEUR

Ou le Pardon des offenses

Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros ; benefacite his qui oderunt vos ; orate pro persequentibus et calumniantibus vos.

Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. MATTH. v.

Il ne doit pas en être du vrai chrétien comme des pharisiens juifs, qui faisaient consister toute leur sainteté dans les observances extérieures ; le vrai chrétien, dit Jésus-Christ dans l'Evangile, doit s'élever plus haut : il doit à la sainteté des œuvres ajouter la pureté d'intention et la droiture du cœur. A cette seule condition, nous pouvons espérer la possession des cieux : « Si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux (1). » Ainsi selon les prescriptions et l'esprit de la loi évangélique, de même que l'on est adultère non-seulement pour avoir outragé l'épouse d'autrui, mais encore pour l'avoir seulement désirée ; de même que l'on est voleur non-seulement pour avoir ravi le bien d'autrui, mais encore pour l'avoir uniquement convoité ; ainsi, selon la parole expresse de S. Jean, on devient homicide, non-seulement en ôtant la vie au prochain, mais encore par le seul fait que l'on a de la haine contre lui (2).

C'est pour cela que le Seigneur, se posant aujourd'hui comme maître, comme docteur, comme législateur, comme Dieu, nous a dit : Je vous ordonne d'aimer quiconque vous hait, de faire du bien à qui vous fait tort ; de recommander à Dieu et de bénir quiconque vous persécute, vous calomnie et vous outrage (3).

Grand et difficile devoir, qu'un Dieu seul a pu inposer, et que seul il peut par sa grâce nous faire accomplir ! Devoir sublime et parfait non pratiqué des Juifs, inconnu aux Gentils, et tout à fait propre à nous chrétiens ! Mais néanmoins devoir important, obligatoire, rigoureux et indispensable : puisque de ce devoir dépend la paix de l'âme, l'union fraternelle, la paix dans la famille, l'ordre dans la société. Aussi le divin Sauveur ne s'est-il pas contenté

(1) Nisi abundaverit justitia vestra plus quam Scribarum et Pharisæorum, non intrabilis in regnum cœlorum. Matth. v. — (2) Qui odit fratrem suum homicida est. I Jo. III. — (3) Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros ; benefacite his qui oderunt vos ; orate pro persequentibus et calumniantibus vos. Matth. v.

de nous en donner le précepte en termes clairs et précis, il a voulu encore dans la parabole du mauvais serviteur, avec une admirable sagesse, nous en découvrir l'onction, la convenance, le mérite, et nous le montrer comme en action, pour mieux l'imprimer dans nos esprits et dans nos cœurs.

Etudions donc aujourd'hui ensemble ce précepte dans la parabole du méchant serviteur, et que la parabole nous porte à aimer cordialement ceux qui nous offensent, à pardonner sincèrement aux hommes, afin d'obtenir, nous aussi, notre pardon auprès de Dieu.

Premier point. L'apôtre S. Pierre avait dit à Jésus-Christ : « Seigneur, si mon frère m'offense, combien de fois devrai-je lui pardonner ? suffira-t-il que je lui pardonne jusqu'à sept fois (1) ? — Non, répondit le Seigneur, sept fois ce n'est pas assez ; mais tu dois pardonner à ton frère en tout et toujours (2). »

Vous devez savoir, continua le Seigneur, vous devez savoir que dans mon Eglise, qui est le règne des cieux sur la terre, a lieu continuellement ce qui eut lieu une fois entre un roi et ses serviteurs et ministres appelés à lui rendre leurs comptes (3). Oh ! comme c'est avec raison que tout d'abord le Seigneur nous dit que celui qui appelle ses serviteurs à la reddition des comptes, est un roi : *Homini regi !* Par là Jésus-Christ nous donne à entendre que la grande loi du pardon, des offenses et de l'amour des offenseurs, dont il est traité dans cette parabole, est une loi qu'il a intimée comme maître absolu à ses serviteurs, comme universel monarque à ses sujets. Et voilà pourquoi encore dans l'Evangile de ce jour, lui-même en personne, de sa propre bouche, d'un ton solennel et avec une autorité infinie, il vient nous dire : Et moi je vous intime, je vous ordonne, je vous commande absolument d'aimer vos ennemis, non-seulement ceux qui vous ont fait du mal une seule fois ; mais encore ceux qui actuellement vous persécutent ; non-seulement ceux qui vous louent, mais encore ceux qui vous calomnient ; et je vous commande de répondre aux injures par des actes de courtoisie ; aux vexations par des bienfaits ; aux imprécations par des prières, à la haine par l'amour (4).

Remarquez bien cette opposition : et moi, *ego autem*. Ailleurs par condescendance pour notre faiblesse, ce divin législateur se

(1) Domine, quotiescumque peccabit in me frater meus et dimittam ei ? usque septies? Matth. xviii. — (2) Non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies. *Ibid.* — (3) Ideo assimilatum est regnum cœlorum homini regi qui voluit rationem ponere cum servis suis. *Ibid.* — (4) Ego autem dico vobis ; Diligite inimicos vestros ; benefacite his qui oderunt vos ; orate pro persequentibus et calumniantibus vos. *Ibid.* v.

contente d'exhorter ; ses plus graves préceptes ont l'air d'une invitation et d'une prière. Mais ici, comme il s'agissait d'imposer à la plus violente de toutes les passions, il parle en souverain : *Homo rex !* Il emploie le ton de son autorité sans bornes, de son absolu pouvoir, de son éternel empire ; il exprime tous les titres auxquels il peut nous commander et comme Dieu et comme Sauveur : *Ego autem dico vobis.* Ainsi nous pouvons dire de ce seul mot, *et moi,* ce que l'Ecclésiaste a dit de la loi, que c'est un discours plein d'autorité et d'empire : *Sermo illius potestate plenus* (1). Et en effet, c'était la même chose que de dire : Moi, votre créateur, votre Seigneur, votre Dieu, moi l'auteur de votre existence, le conservateur de votre vie, le maître de votre intelligence et de votre cœur ; moi qui ai à ma disposition une éternité de peines pour venger vos désobéissances et une éternité de contentement pour récompenser votre fidélité, c'est moi qui l'ordonne ainsi, qui le veut ainsi : *Ego dico vobis.* Or comme c'était encore peu, il a appelé ce précepte un commandement nouveau, parce que lui seul l'a proclamé le premier dans le monde : *Mandatum novum* ; il l'a appelé le précepte de sa prédilection, le précepte de son amour et de son cœur (2). Le précepte dont l'observation devra distinguer de tous les autres hommes ses vrais disciples, ses véritables sectateurs (3) ; le précepte qui élève les enfants des hommes à la haute dignité d'enfants de Dieu (4) ; le précepte que lui seul a inséré dans la formule de la prière, comme le grand pacte entre les cieux et la terre ; comme le véritable contrat social et la grande charte de l'humanité : « pardonnez-nous comme nous pardonnons (5). » Le précepte enfin qu'il a laissé comme sa dernière volonté et son testament, en l'accomplissant lui-même le premier, lorsque du haut de la croix il demanda paix et pardon pour ses bourreaux eux-mêmes : « Mon Père, pardonnez-leur (6). » Oui, ce précepte, il l'a sanctionné par son exemple ; il l'a écrit de son sang ; il l'a scellé de sa mort ; il l'a consacré par son amour.

Or, en présence d'un précepte si clair, si précis, promulgué de Dieu avec tant de magnificence, avec tant de fermeté, avec tant d'autorité, il ne s'agit plus de raisonner curieusement, dit S. Augustin. Le tonnerre de la voix divine a éclaté ; il n'y a plus qu'à obéir à l'aveugle (7).

Mais revenons à la parabole : Le premier, dit le Seigneur, qui

(1) Eccles. VIII. — (2) Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem. Jo. XV. — (3) In hoc cognoscent homines si discipuli mei eritis, si dilectionem habueritis ad invicem. *Ibid.* — (4) Ut sitis filii Patris vestri. Matth. V. — (5) Dimitte nobis debita nostra. *Ibid.* VI. — (6) Pater, dimitte illis. Luc XXIII. — (7) Divino intonante præcepto obediendum est non disputandum. S. Aug.

se présenta à la liquidation générale intimée par le roi de l'Evangile à ses serviteurs, fut un ministre de son palais qui tout bien calculé fut convaincu de prévarication, c'est-à-dire d'avoir dérobé au prince dix mille talents ; somme qui, selon le chiffre le plus bas, d'après les commentateurs, correspondrait à dix millions de notre monnaie (1).

Or, où et comment trouver un tel capital pour combler un si grand déficit ? Le malheureux se trouvant donc hors d'état de restituer, le roi ordonna à l'instant, que non-seulement tout son avoir fût mis en vente pour compte de sa dette, mais encore qu'il fût lui-même vendu comme esclave avec sa femme et ses enfants, ainsi qu'il se pratiquait alors à l'égard des débiteurs insolvables, d'après les lois romaines introduites en Judée (2).

En entendant cette sentence, le malheureux consterné, couvert de honte et de confusion, et voyant qu'il avait contre lui la justice, songea à implorer la miséricorde de son maître. Il se jeta donc à ses pieds, et la face contre terre, éclatant en sanglots : Sire, lui dit-il, vous avez grandement raison de me traiter ainsi ; j'eus tous les torts en détournant votre bien et je mérite toute sorte de châtiment ; mais, de grâce, prenez pitié d'un ancien serviteur et de sa famille. J'implore merci, et je ne demande pas que vous me remettiez ma dette ; je ne vous demande seulement qu'un peu de temps parce que je veux vous restituer jusqu'à la dernière obole tout ce que je vous dois (3).

Le prince était aussi bon que puissant, et aussi miséricordieux qu'il était juste. Touché de ce repentir dont la sincérité semblait attestée par tant de larmes et de prières, non-seulement il laissa le ministre infidèle s'en aller libre, mais il lui fit encore remise de toute sa dette (4).

Or à peine était-il sorti de l'audience royale, qu'il trouva sur ses pas un des serviteurs ou employés subalternes du palais, lequel lui devait la misérable somme de cent deniers (moins de cent francs). A la vue de son débiteur, l'impitoyable créancier est emporté par son indignation, il se jette sur lui, il le saisit par le cou, il le serre presque jusqu'au point de l'étouffer. Allons ! lui dit-il, allons ! coquin, paye-moi sur l'heure ce que tu me dois (5). Vainement le débiteur s'humilie, se prosterne, prie son créancier avec

(1) Cum cœpisset rationem ponere, oblatus est ei unus, qui debebat ei decem millia talenta. Matth. XVIII. — (2) Cum autem non haberet unde redderet, jussit eum Dominus ejus venumdari, et uxorem ejus et filios ejus et omnia quæ habebat, et reddi. *Ibid.* — (3) Procidens autem servus ille, rogabat eum dicens : patientiam habe in me et omnia reddam tibi. *Ibid.* — (4) Misertus autem Dominus dimisit eum et debitum dimisit ei. *Ibid.* — (5) Egressus autem invenit unum de conservis suis qui debebat ei centum denarios, et tenens suffocabat eum dicens : redde quod debes. *Ibid.*

la même humilité, avec le mêmes expressions que celui-ci avait employées auprès de leur commun maître peu d'instants auparavant : « Prenez patience et je vous restituerai le tout (1) ».

Le barbare créancier n'admet pas d'excuses, n'écoute pas de supplications, n'a nul souci des larmes versées. Quoi ! de la patience ! Ah ! j'en ai bien eu assez jusqu'à présent ; et à cet heure je ne puis ni ne veux plus attendre. Allons donc ! tout de suite, ou de l'argent ou la prison ; plus de pitié ! Ainsi cette même prière qui lui avait servi à attendrir et à émouvoir le prince, jusqu'à obtenir la remise de l'énorme dette de dix millions, le trouve implacable au point qu'il refuse, à son propre camarade, tout délai pour la misérable somme de cent deniers. Avec le souvenir encore tout récent de l'insigne miséricorde avec laquelle il a été traité lui-même rien que pour avoir prié, il n'a que rigueur et dureté pour celui qui le prie à son tour ; pardonné lui-même, non-seulement il ne pardonne point, mais encore il persécute, il traîne et jette en prison son pauvre débiteur, jusqu'à ce qu'il l'ait satisfait (2).

O homme brutal ! ô homme détestable et inique !... Mais doucement, chrétiens ; pas tant de colère, pas tant d'indignation contre ce méchant serviteur. C'est nous-mêmes qui sommes ce méchant serviteur : *Tu es ille vir* (3). Jésus-Christ, selon S. Jean-Chrysostome, a voulu, dans l'histoire de cet homme dur, injuste, et cruel, retracer notre dureté, notre injustice, notre cruauté (4).

Ce serviteur impitoyable, ce débiteur de dix mille talents, c'est dit Alcuin, le pécheur coupable devant Dieu d'innombrables péchés (5) ; parce que, selon la remarque d'Haymon, dans la sainte Ecriture, les pécheurs sont appelés débiteurs, et les péchés des dettes (6). Or remarquez, dit encore Alcuin, le nombre de dix mille talents. Le nombre de *dix* signifie le pécheur qui a violé les dix commandements du Décalogue ; le mot *mille* est employé pour indiquer l'habitude et la persévérance dans le même péché ; le mot *talents* exprime la malice et l'horreur du péché, parce que le talent, dans la numération antique, était la plus haute somme, l'expression de la plus haute valeur (7).

En effet, comme l'offense croît à proportion de la dignité de l'of-

(1) Et procidens conservus ejus rogabat eum, dicens : Patientiam habe, et omnia reddam tibi. Matth. XVIII.— (2) Ille autem noluit, sed abiit et misit eum in carcerem, donec redderet debitum. *Ibid* — (3) II Reg. XII. — (4) Hæc nobis dicuntur, qui crudelitate occupati, nemini miseremur. S. Jo. Chrys. — (5) Debitor plurium talentorum est homo reus multorum peccatorum. Alcuin. — (6) Debitores in sacro eloquio dicuntur peccatores. Haymon. — (7) Decem millia talenta habet, qui omnia Decalogi præcepta iniqua consuetudine violavit. Talenti nomine apte gravissima peccata designantur, sicut hoc genus ponderis gravis simul est. Alcuin.

fensé, et comme par le péché nous offensons un Dieu d'infinie majesté, en conséquence, dit Cornélius à Lapide, le péché mortel est une dette exorbitante, une dette infinie (1).

Il est dit du méchant serviteur, qu'il avait bien pu contracter une dette aussi exorbitante, mais qu'il n'avait pu la payer (2); or voici justement, comme le dit Haymon, notre condition à tous tant que nous sommes pécheurs. Nous avons pu, avec notre volonté perverse, offenser Dieu ; mais avec nos seules forces nous ne pouvons lui offrir une satisfaction suffisante (3). La condamnation que nous partageons avec notre épouse et nos fils, c'est-à-dire comme l'explique le vénérable Bède, avec notre chair et nos mauvaises œuvres, était une condamnation à la prison éternelle de l'enfer; elle nous avait été intimée et était inévitable. Epouvantés d'avoir à comparaître au tribunal de Dieu, nous l'avons mainte et mainte fois prié d'user de patience envers nous, de nous prendre en pitié : *Patientiam habe in me.* Nous l'avons supplié de pardonner nos péchés : *Dimitte nobis debita nostra.* Et lui, ce maître miséricordieux, attendri par nos prières, ému de nos larmes, compatissant à notre misère, il nous a mainte et mainte fois pardonné toutes nos fautes dans le sacrement de pénitence, il nous a épargné la peine éternelle : *Et omne debitum dimisit ei.* Mais, hélas ! ingrats, insensibles, égoïstes, orgueilleux que nous avons été ! A peine peut-être sortis de l'Eglise, et encore tout pénétrés de la bonté avec laquelle le maître souverain nous avait déliés de toute dette, nous avait pardonné toute offense, voilà que, parce que l'un de nos frères a eu le malheur de nous offenser par un mot sans conséquence, souvent imaginaire, ou inventé par la calomnie, ou exagéré par la malignité d'un semeur de zizanie, il nous est devenu affreusement antipathique, insuportable, odieux. Nous nous sommes laissé emporter à la colère ; nous n'avons voulu admettre aucune excuse, écouter aucune prière. Nous avons revendiqué une satisfaction complète, une compensation rigoureuse : *Redde quod debes.* Et en attendant, nous lui avons juré une haine implacable, une inimitié éternelle. A sa vue nous tournons les épaules nous regardons de travers , nous lui refusons un salut. Puis sans aucun égard ni pour la personne, ni pour la famille, nous nous sommes hâtés de lui intenter procès, d'ourdir des fraudes, de forger des calomnies, pour lui faire perdre son emploi, le faire déchoir de son crédit, le traverser dans la voie de l'avancement, lui susciter des

(1) Peccatum mortale est debitum infinitum, summum debitum. Corn. à Lap. — (2) Cum non haberet unde redderet Matth., XVIII. — (3) Quia voluntate nostra peccare possumus, sed nostris viribus Deo satisfacere non possumus. Haymon.

querelles et des inimitiés. Non contents de l'injurier, d'être envers lui maussades, dédaigneux, de nous échapper contre lui en murmures, en satires, en critiques partout, et dans les lieux publics, et dans les sociétés intimes, dans les conversations et les repas nous nous plaisons à ramener sans cesse le discours sur lui afin d'avoir occasion d'en dire du mal.

Remarquez, dit S. Jérôme, que s'il y a une énorme différence entre quelques deniers et dix mille talents (dix millions), il y en a une bien plus grande entre les offenses que nous pouvons avoir reçues de la part des hommes et celles dont nous sommes coupables envers Dieu (1).

Le prochain vis-à-vis de nous n'est peut-être coupable que de quelque maladresse irréfléchie, d'une raillerie innocente, d'un manque de quelques égards d'étiquette que, dans notre orgueil, nous revendiquons rigoureusement pour notre maison, pour notre magasin, pour notre livrée, pour notre nom, pour notre famille; peut-être même n'est-il coupable que d'avoir fait son devoir, de n'avoir pas voulu seconder, au préjudice d'autrui, nos vues ambitieuses, nos injustes et extravagantes prétentions Enfin peut-être n'est-il coupable que de n'avoir pas voulu prostituer à nos passions l'honneur, la probité, la conscience, la pudeur. Et quand bien même il nous aurait fait tort dans nos biens, notre réputation, notre personne, nouveau Séméï, il n'a été, dans son injustice que l'aveugle instrument de la justice divine, qui a voulu par ce moyen punir dans de nouveaux Davids leurs adultères et leurs prévarications occultes.

Mais nous, en présence de Dieu, nous sommes coupables, nous sommes débiteurs de fautes dont le nombre est incalculable, la malice monstrueuse, l'obstination horrible. Nous sommes coupables, nous sommes débiteurs envers Dieu de tant de bienfaits non payés de retour, de tant de lois transgressées, de tant d'églises profanées, de tant de scandales donnés, de tant d'injustices consommées, de tant de sacriléges, de tant d'impiétés commises en dépit de toutes les dictées de la raison, de tous les remords de la conscience, de toutes les lumières de la foi !

Ah ! le prochain ne nous doit comparativement que des centimes, et nous, nous devons à Dieu par millions les écus, les louis, les *talents !* Et chose *étonnante !* après que Dieu nous a remis les énormes dettes contractées envers sa justice, nous avons encore nos susceptibilités, nos airs hautains ; nous ne pouvons consentir à

(1) Quantum decem denarii distant a decem talentis, tantum, immo vero multo plus peccata in hominem distant ab iis quæ contra Deum committuntur. S. Hieron.

remettre au prochain les dettes minimes contractées envers nous. On nous verra encore nourrir des antipathies opiniâtres ; nous refuserons de faire cesser le scandale des inimitiés qui nous divisent et qui sautent aux yeux de tout le monde ; nous ne voudrons jamais céder ; nous craindrons de nous abaisser en accordant la paix que le prochain sollicite et que Dieu même sollicite pour lui ! *Redde quod debes ! Redde quod debes !*

Mais, malheureux ! combien sera terrible le traitement que devra nous attirer une si grande injustice et une si grande cruauté ! Nous pouvons le voir dans ce qui arrive au serviteur de l'Evangile.

Témoins de la barbarie avec laquelle il avait traité son infortuné confrère, les autres serviteurs, frémissant d'indignation, vont aussitôt raconter au prince ce qu'ils avaient vu de leurs propres yeux (1). Le monarque lui-même en frémit aussi d'indignation et d'horreur. Il fait venir à ses pieds le ministre inhumain. Homme indigne, lui dit-il, vous étiez resté mon débiteur pour une somme énorme, par suite de votre mauvaise foi et de vos dilapidations. Or à peine m'en eûtes vous prié, je vous fis remise de la totalité de la dette, et je ne vous fis pas attendre un seul instant le pardon. Et maintenant prévenu par un tel acte de bonté, ne deviez-vous pas aussi vous montrer bon envers un camarade (2) ? Arrière donc, ce monstre d'iniquité et de barbarie ! qu'il y ait une nouvelle reddition de comptes. Qu'il soit livré aux mains des exécuteurs, qui ne cesseront de le tourmenter, jusqu'à ce qu'il ait payé une dette qu'il ne pourra jamais solder (3).

Or sachez, dit le Seigneur en concluant ce récit allégorique, sachez, vous aussi, que mon Père céleste procédera de la même manière avec chacun de vous, si après avoir reçu de lui le pardon, vous le refusez à ceux qui vous auront offensés vous-mêmes (4).

Il est donc de foi que, si nous ne pardonnons au prochain ses torts envers nous, tout en voulant trouver grâce pour nous-mêmes auprès de Dieu, nous sommes, nous aussi, des serviteurs méchants, injustes et pervers. *Servi nequam !* Car nous manquons à un devoir de justice, en refusant au prochain une miséricorde qui est pour nous d'étroite obligation, après que Dieu l'a déployée si grande envers nous (5). Oh ! la grande parole que celle-ci : « C'était pour

(1) Videntes autem conservi quæ fiebant, contristati sunt valde ; et narraverunt domino suo omnia quæ facta fuerant. Matth. XVIII — (2) Serve nequam, omne debitum dimisi tibi, quoniam rogasti me ; nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui, sicut et ego tui misertus sum. *Ibid.* — (3) Tradidit illum tortoribus, quoad usque redderet universum debitum. *Ibid.* — (4) Sic Pater vester cœlestis faciet vobis si non remiseritis unicuique fratri suo de cordibus vestris. *Ibid.* — (5) Oportuit et te misereri conservi tui, sicut et ego tui misertus sum. *Ibid.*

vous un indispensable devoir d'user de miséricorde envers votre confrère. » Dans cette parole est renfermé le principe fondamental, la raison, l'équité de la loi du pardon des offenses. Cette parole signifie évidemment que la société humaine est une grande famille, un grand Etat qui subsiste et ne peut subsister qu'appuyé sur la loi de la charité réciproque ; loi en vertu de laquelle les membres qui la composent doivent se pardonner mutuellement l'un à l'autre leurs offenses.

De fait, où trouver jamais un homme tellement réservé dans ses jugements, si mesuré dans ses paroles, si irrépréhensible dans sa conduite, qu'il n'offense jamais personne ? Ici même, dans ce vaste auditoire, où est le chrétien à qui sa conscience ne reproche, sinon des machinations iniques, des inventions malignes, d'injustes dédains, des calomnies étudiées, de manifestes médisances, du moins des censures peu équitables, des manières hautaines, de grossières invectives, des procédés peu courtois, et des jugements pour le moins précipités, ou enfin quelques paroles indiscrètes contre le prochain ? Où est l'homme qui peut avec vérité soutenir qu'il n'a jamais nui, ou ne peut jamais nuire à autrui dans sa réputation, dans ses biens, dans sa personne même, sinon d'une manière directe et positive, au moins par omission ; sinon par malice réfléchie, au moins par inconsidération et par légèreté ? Si vous êtes quelquefois les offensés, vous êtes d'autres fois les offenseurs. Si donc il était permis à chacun de nous de haïr quiconque nous a offensés, et d'en tirer nous-mêmes vengeance ; par la même raison que nous aurions contre les autres un droit de haïr et de nous venger, de même aussi ils auraient contre nous un droit tout semblable. Par la même raison que nous pourrions impunément attenter à la vie, à la propriété, à l'honneur d'autrui, de même les autres à leur tour pourraient impunément attenter à notre honneur, à nos biens, à notre vie. Ceux qui nous auraient offensés devraient à tout instant redouter les effets de notre haine ; mais, nous aussi, nous devrions à tout instant trembler par l'appréhension des effets de leur haine ; nul d'entre les autres n'aurait de sécurité en notre compagnie ; et nul de nous n'en aurait dans la compagnie d'autrui.

Chacun devenu juge des torts que l'on peut avoir envers lui, et exécuteur de sa propre sentence, étendrait sa rigueur jusqu'au point où il conviendrait à sa passion. Chacun aurait à tout instant à redouter ou des embûches occultes, ou des insultes ouvertes, ou le poison dans l'enceinte des murs domestiques, ou le poignard d'un sicaire sur la voie publique ; et dès lors chacun, pour préve-

nir les coups de son ennemi, devrait lui ôter la vie pour garantir la sienne propre. Le plus fort, le plus fourbe serait le plus heureux à se soustraire à la vengeance d'autrui. Il faudrait se réfugier dans les forêts ; nul ne serait en sûreté même près de son foyer, même au milieu des siens. Chacun devrait trembler de trouver un assassin même dans un parent. Et pendant que les uns se tournant contre les autres ne seraient attentifs qu'à s'entre-détruire, la famille deviendrait une geôle ; la société, non pas une réunion de citoyens, mais une arène de gladiateurs ; non pas une assemblée d'êtres humains, mais un repaire de bêtes féroces ; tout lien de nature et de société serait brisé, toute confiance bannie, toute sécurité impossible, tout commerce à chaque instant interrompu, tout ordre détruit et la société dissoute. Hélàs ! Dieu pouvait-il ne pas faire une loi du pardon des offenses ? Oui, cette loi est une loi naturelle, une loi sociale, une loi nécessaire ; elle est le fondement, le lien de toute société : *Oportuit, oportuit misereri conservi tui* ! Oh ! qu'elle est belle, qu'elle est juste, qu'elle est simple, qu'elle est nécessaire cette loi ! oh ! cette loi, loin d'être contre nous, est toute pour nous : les avantages en sont universels comme le devoir.

O vous donc, dit S. Pierre Chrysologue, vous qui vous plaignez de la rigueur du précepte qui vous oblige à pardonner, songez que cette loi oblige aussi les autres à vous pardonner à vous-mêmes (1). Le même Dieu qui vous ordonne de pardonner les offenses reçues ordonne aussi à vos frères de vous pardonner celles qu'ils ont reçues de vous. Tandis que par mon organe ce Dieu plaide la cause de vos ennemis auprès de vous, il plaide aussi la vôtre auprès d'eux. Tandis qu'il s'efforce de mettre à l'abri des attaques de votre haine et de votre ressentiment, la réputation, la vie, la fortune d'autrui, il en fait autant pour vous. Vous ne savez nullement ce qui se passe dans le secret de la conscience. Combien y en a-t-il que vous ne connaissez pas, et qui par esprit de religion, par le conseil d'un confesseur, à la suite d'une prédication sur l'amour des ennemis, ont déposé la pensée de vous nuire ; ont mis au feu certaines preuves, certaines satires, certaines accusations, certaines calomnies, qui auraient pu vous perdre à jamais ! Si vous êtes aujourd'hui tranquilles, heureux, généralement honoré, si vous avez conservé votre emploi, ou si vous avez amélioré votre position, vous le devez à la loi que Dieu a faite aux autres de vous pardonner. Ah ! si les autres en obéissant à cette loi ont tout fait pour votre propre avantage, pourquoi ne feriez-vous rien à l'avan-

(1) Audis quia remittere debes, et quod tibi remitti debeat non audis ?

tage des autres, en vous y soumettant vous-même? Vous prétendriez donc qu'il y ait une loi pour lier leur langue, arrêter leur bras prêt à vous frapper; et vous prétendriez pouvoir impunément contre les autres aiguiser les traits de votre langue et armer votre bras! Vous voulez donc être pardonné, sans pardonner aux autres! Vous voulez qu'on fasse justice des torts d'autrui envers vous; mais vous voudriez que vos propres torts fussent oubliés, effacés et à jamais pardonnés. Vous voulez justice entière contre les autres, et pour vous seul la miséricorde. Puisque les autres, supérieurs, inférieurs, égaux, vous ont pardonné, vous deviez en faire autant de votre part. Vous ne le faites pas? consentez donc à n'être que le serviteur injuste, inique, méchant : *Serve nequam, omne debitum dimisi tibi.*

Le serviteur mauvais fut en punition de son injuste conduite livré aux bourreaux, pour être torturé (1). Et telle est aussi la peine que nous avons à subir, nous aussi, dès l'instant que mille et mille fois pardonnés de Dieu, nous nous obstinons à refuser à nos frères leur pardon.

Oui, celui qui ne pardonne point commence même dès cette vie à subir une torture morale, punition bien juste et bien convenable de son incroyable dureté. La loi qui nous prescrit de nous réconcilier avec notre ennemi est, comme toutes les lois de Dieu, une loi médicinale; en même temps qu'elle est sévère, elle est aussi consolante; elle est amère, mais elle est salutaire en même temps. Cette loi, dûment observée, devra éteindre en nous la haine et tous ses ressentiments; elle nous délivrera des noirs soupçons, des inquiétudes importunes, des désirs impatients, des perplexités embarrassantes, des accès furieux, des cruels dépits qui accompagnent toujours cette passion. En nous réconciliant avec notre frère, elle nous réconciliera avec nous-mêmes. La paix accordée à un ennemi est un bien dont jouit celui qui le donne plus que celui qui le reçoit; en sorte, dit S. Jean Chrysostome, que Dieu en nous commandant le pardon des offenses, a pourvu bien plus à nos propres intérêts qu'à ceux de notre ennemi (2).

Mais en nous révoltant contre un commandement et si juste et si sage, nous nous sentons aussitôt condamnés à d'horribles tortures; et dans ces tortures, le bourreau est la passion même de la haine qui ne connaît pas de modération : *Tradidit illum tortoribus.* Hélas! que la vengeance est préjudiciable à celui qui la prépare, plus qu'à celui contre lequel elle est dirigée! Dans l'exécu-

(1) Tradidit illum tortoribus. — (2) Puto quod non tam pro inimicis nostris ista mandavit quam pro nobis. S. Jo. Chrys.

tion, la vengeance est souvent difficile et le plus souvent sans effet. Notre malignité, ni notre envie ne change rien à la condition de notre ennemi. Lui vouloir du mal n'est pas lui en faire. Le plus souvent nos machinations n'aboutissent pas. Les médisances ne lui ôtent pas toujours son crédit; les intrigues ne lui causent souvent aucun dommage; les imprécations ne lui portent pas malheur. Si notre ennemi est honoré, quel dépit pour nous! S'il est bien vu, quelle rage! S'il monte en dignité, quel tourment! S'il devient riche, quel crève-cœur! S'il est mis à l'abri de toute attaque, quel désespoir! S'il devient assez puissant pour nous nuire, et si nous tombons entre ses mains, quelle consternation! Quelle épouvante! Hélas! comme il est vrai que la haine est un venin qui empoisonne toutes les innocentes douceurs de la vie! Oui, c'est un serpent qui dévore; c'est un chevalet qui tiraille et déchire; c'est un bourreau qui tourmente avec acharnement; c'est une furie qui flagelle et fait éprouver un enfer anticipé; et tous ces tourments qu'on ne s'est imposés que pour nuire à autrui, bien souvent finissent par ne nuire, qu'à nous-mêmes : *Tradidit illum tortoribus.*

Mais le méchant serviteur fut condamné à la prison et aux tortures pour un temps indéterminé, indéfini, jusqu'à payement total de sa dette, c'est à dire pour toujours, puisqu'il lui était impossible de s'acquitter (1). Or c'est ainsi, conclut le Seigneur, c'est ainsi que vous traitera mon Père céleste. C'est à dire qu'outre les tourments et les tortures de la vie présente, vous aurez à subir tout ce qui vous est réservé après cette vie : vous serez condamnés à la prison et à l'éternelle torture de l'enfer, si vous ne pardonnez de cœur à vos frères (2). *Sic pater meus faciet vobis. Sic! Sic!* L'oracle est clair; il est précis; il est juste; il est immuable. La mesure avec laquelle nous aurons mesuré les autres, Dieu saura nous l'appliquer à nous-mêmes. Si nous ne pardonnons pas les offenses reçues de la part des hommes, le Père céleste ne nous pardonnera pas non plus les offenses bien autrement graves qu'il a reçues de nous (3).

Si nous sommes durs envers les serviteurs, nous ne pourrons pas trouver faveur auprès du maître. Si nous sommes sans pitié pour l'homme, Dieu n'en aura pas non plus pour nous. S'il est un seul homme avec qui nous ne soyons pas en paix, nous ne le serons pas avec Dieu; un seul homme sur la terre que nous n'aimions

(1) Tradidit in carcerem tortoribus quoad usque solveret universum debitum. Matth. XVIII. — (2) Sic Pater meus faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris. *Ibid.* — (3) Si non dimiseritis hominibus peccata eorum nec Pater vester dimittet vobis peccata vestra. *Ibid.* VI.

pas comme un frère, nous n'aurons point Dieu comme notre père dans le ciel. Si l'offenseur dans ses besoins présents ne trouve pas auprès de nous un appui charitable, nous ne pourrons espérer de trouver grâce auprès de Dieu. Si nous ne voulons plus avoir de rapports avec notre ennemi, si nous ne voulons plus le voir, Dieu non plus ne voudra plus nous voir et nous garder en sa compagnie. Enfin, si votre ennemi n'occupe aucune place dans votre cœur, vous aussi vous serez étranger au cœur et à l'amour de votre Dieu. « On se servira pour vous de la même mesure dont vous vous serez servi pour les autres (1). »

Tant que vous aurez dans le cœur de la haine et du ressentiment, la religion n'aura pour vous que des anathèmes ; les chaires de vérité n'auront pour vous que des menaces ; les tribunaux de la pénitence que des arrêts de condamnation ; même sur le lit de mort vous ne pourrez participer au bienfait de l'absolution sacramentelle. Ni la longueur de vos prières, ni la profusion de vos aumônes, ni l'austérité de vos jeûnes, ni les rigueurs de vos pénitences ne pourront vous réconcilier avec Dieu. Le sacrifice de Jésus-Christ ne vous est nullement propice ; sa grâce ne vous soutient pas ; sa miséricorde ne plaide pas pour vous ; son sang ne vous purifie pas ; sa rédemption ne vous sauve pas, parce qu'il n'y a point de pardon dans le ciel pour quiconque ne veut point pardonner sur la terre. Mourant dans cet état, vous serez condamné par le maître du ciel à l'éternelle torture, à l'éternelle prison : *Misit eum in carcerem, tradidit illum tortoribus.* Bien plus, dit S. Jean Chrysostome, ce sera moins le souverain juge qui au moment de la mort, dans la suprême reddition de comptes, vous condamnera, que vous-même qui vous serez condamné dès maintenant. En effet, lorsqu'en récitant l'Oraison dominicale, vous dites : « Remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à nos débiteurs ; » vous êtes censé dire alors : « J'y consens, je le veux et je vous en supplie ; traitez-moi comme je traite les autres ; » ou bien : « Pardonnez-moi, comme je pardonne aux autres. » De sorte que, ne pardonnant pas ou pardonnant mal, vous dites à Dieu par cette prière : « Si je ne pardonne pas à ceux qui m'offensent, je vous en prie, ne me pardonnez pas à moi-même. Si le pardon des offenses est de ma part équivoque, si mon amour n'est qu'apparent, je consens à ce que tel soit de votre part et le pardon et l'amour : *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.*

Ainsi lorsque le cœur plein de haine, d'envie, de ressentiment contre le prochain, vous récitez cette prière, vous défiez Dieu et

(1) Eadem mensura qua mensi fueritis remittatur vobis. Luc, VI.

vous le provoquez à vous déclarer guerre pour guerre, haine pour haine. Vous vous résignez à ce qu'il n'ait pour vous ni pardon, ni amour; vous acceptez votre réprobation. Votre prière alors se change en imprécation, la bénédiction en excommunication; ce qui devrait vous obtenir le pardon provoque le châtiment. Vous-même alors, dit S. Jean Chrysostome, vous invoquez la loi sévère que devra observer la divine justice; vous-même vous signez votre sentence; vous-même vous déterminez votre châtiment (1).

Mais par ces mêmes paroles : « Ainsi vous traitera mon Père, si chacun de vous ne pardonne du fond du cœur à son frère, » Jésus-Christ, en même temps qu'il intime leur condamnation à ceux qui refusent le pardon, promet récompense à quiconque pardonne. Car de même qu'il est vrai que nos dettes envers Dieu revivent, si nous ne remettons au prochain ses dettes envers nous; ainsi, et pour la même raison, si nous faisons remise au prochain de ses dettes envers nous, dès lors s'évanouiront et seront effacées nos dettes envers Dieu. Aussi, d'après S. Augustin, semble-t-il que Dieu par ces graves paroles, dit à l'homme : « Tu me demandes, ô homme, que je te fasse remise de tes dettes? Eh bien! je t'en fais remise. Mais je veux de toi quelque chose. Allons, que me donneras-tu (2)? »

Hélas! nous n'avons de nous-mêmes rien qui soit digne d'être agréé de Dieu et qui tienne lieu de satisfaction et de payement : nous sommes ce débiteur qui n'avait rien pour s'acquitter (3). Nous sommes en effet pauvres et mendiants comme hommes et bien plus encore pauvres et mendiants comme pécheurs (4).

Et pourtant, dit le Seigneur, quelque pauvre que tu sois, tu as une chose que tu peux me donner, et dont je me déclarerai très satisfait. Tu es mon débiteur pour les nombreuses offenses commises contre moi; mais ton frère est aussi ton débiteur à son tour, peut-être pour quelque manque d'égard, peut-être pour quelque dommage qu'il t'a causé (5); maintenant je m'engage à faire avec toi, mon débiteur, ce que tu feras avec l'homme, ton débiteur à toi (6). Le pardon que tu accorderas aux autres pour les offenses commises contre toi, je l'accepte pour satisfaction des offenses dont tu es coupable envers moi. Offre-moi ce pardon et soyons amis. La paix donnée à ton frère est la seule condition que je mets pour te donner la mienne (7).

(1) Tu legem scribis de venia et pœna; tu in tui causa fers sententiam. S. Jo. Chrys. — (2) Quid mihi das ut ego dimittam tibi. S. Aug.? — (3) Cum non haberet unde redderet. Matth. XVIII. — (4) Omnes mendici Dei sumus. S. August. Ego vero egenus et pauper sum. Ps. LXIX. — (5) Tu debitor meus es, sedille tuus. S. August. — (6) Facio ego tibi debitori meo quod tu facis debitori tuo. *Ibid.* — (7) Hoc mihi offer munus unde peperceris debitori. *Ibid.*

O bonté! ô condescendance de Dieu! ô échange! ô contrat, qu'il nous propose dans sa miséricorde! Les offenses dont nous nous plaignons sont souvent plus imaginaires que réelles; souvent elles sont plutôt appréhendées de nous que réellement commises. Souvent elles ont eu lieu sans malignité ni intention de nuire; souvent elles ont été provoquées et méritées de notre part; mais les offenses contre Dieu ont été réellement commises par nous, avec malice réfléchie, avec excès de monstrueuse ingratitude, pour tous les biens dont il nous avait comblés. Pour nous, l'offenseur est un homme qui en nous a offensé un autre homme; c'est un serviteur qui a offensé un autre serviteur. Au fond, il n'y a eu qu'une affaire entre deux créatures misérables, également dignes de mépris. Nous, nous avons offensé un Dieu d'infinie majesté et d'infinie grandeur, le créateur de toutes choses, notre Père, notre seigneur et maître, le monarque de tout l'univers, digne d'infini respect, d'amour infini.

Et pourtant ce Dieu veut être compris dans la loi qu'il a faite pour les hommes; il s'assimile à eux comme l'un d'eux; il se place dans la même condition, dans le même rang, sur la même ligne, dans le même état; il égale aux droits du Très-Haut les droits de la créature; il s'impose comme un devoir, il s'oblige, il s'engage par serment à nous pardonner, si nous pardonnons à nos frères : *Amen, dico vobis : si dimiseritis hominibus peccata eorum, et Pater meus cœlestis dimittet et vobis delicta vestra.*

Heureux donc le chrétien qui pardonne généreusement les offenses reçues de l'homme, parce que lui-même il s'assure avec certitude le pardon des offenses commises contre Dieu; et il peut de sa propre main, avec le sang de Jésus-Christ, inscrire son nom dans le livre des élus. L'amour des ennemis est un sacrifice plus agréable à Dieu que le martyre lui-même; et S. Grégoire de Nazianze ne craint pas de dire de S. Etienne qu'il mérita plus pour avoir prié pour ses bourreaux, que pour avoir donné sa vie pour la cause de Jésus-Christ (1). C'est en effet l'acte le plus sublime, le plus héroïque, l'acte auquel la nature répugne le plus, et qui ne peut s'accomplir qu'avec la grâce de Dieu, laquelle, du reste, ne manque jamais; c'est un sacrifice dont le fruit est d'autant plus certain, la récompense d'autant plus ample, qu'il coûte davantage à consommer. S. Jean Gualbert après avoir pardonné de cœur au meurtrier de son frère, après lui avoir accordé et la vie sauve et la facilité de s'échapper, parce qu'il l'en avait supplié au nom de Jésus-Christ, entra dans une église pour demander à Dieu pardon de ses propres fautes, et il mérita de voir le crucifix devant lequel

(1) Majus aliquid morte offerens, dilectionem inimicorum. S. Greg. Nazianz.

il priait, incliner vers lui la tête avec une expression de tendre amour, comme s'il lui eût dit : « De même que tu as pardonné, de même aussi je te pardonne. » Oh ! en sortant de ce temple, courons ensevelir dans la plaie du côté de Jésus-Christ, le souvenir des offenses reçues. Renonçons à tout dessein de nuire à nos ennemis. Rendons-leur notre amitié, notre amour ; et si ce n'est des oreilles du corps, ce sera du moins, au plus intime de notre cœur, que nous entendrons le Saint-Esprit nous répéter des paroles d'amour qui nous garantiront notre pardon et nous feront goûter les douceurs de la charité et de l'onction céleste. Nous commencerons dès lors à goûter la récompense temporelle de notre générosité, avec l'expectative de la récompense éternelle.

Deuxième point. C'est encore une grande parole que le Seigneur a prononcée, quand il a dit que le pardon des offenses devait sortir du fond de notre cœur : *Ex cordibus vestris*. Par cette parole, il a condamné non-seulement les discordes manifestes, les inimitiés publiques, les haines brutales qui se produisent au dehors par de honteuses trahisons, par de cruels homicides, et que la civilisation a reléguées dans les rangs des plus basses classes de la société ; mais il a condamné encore ces haines, pour ainsi dire, adoucies, ces inimitiés timides, ces secrets ressentiments, qui, s'ils n'arment pas la main de l'offensé jusqu'à verser le sang de l'offenseur, arment toutefois son esprit et sa langue suffisamment pour déchirer la réputation et l'honneur auquel souvent on tient plus qu'à la vie : haines, inimitiés, rancunes, qui se rencontrent même entre personnes bien nées, entre personnes qui se piquent de culture intellectuelle et même de religion.

En effet, on entend dire : « Moi, je ne hais pas mon ennemi, mais je ne puis oublier le mal qu'il m'a fait. Je ne lui en veux pas, mais je ne veux plus avoir affaire à lui ; je n'ai pas de rancune dans le cœur, mais je ne veux pas le voir en face. » Voilà une manière de pardonner qui est bien plus dans les paroles que dans les effets. Et certes, dit S. Jean Chrysostome, seriez-vous bien aise que Dieu vous pardonnât de la sorte ? Seriez-vous bien aisè que Dieu vous dit : « Va ! je te pardonne les offenses commises envers moi ; mais je n'en déposerai point le souvenir ; je ne t'en veux pas, mais je ne veux ni te voir, ni t'avoir pour voisin. » Seriez-vous bien aise que Dieu vous faisant absoudre en apparence par son ministre sur la terre, refusât ensuite de vous pardonner lui-même dans le ciel (1) ? Serait-ce bien là un pardon véritable de la part

(1) Numquid ita tibi vis fieri propitium Deum, ut non quidem te lædat ; avertat tamen se, peccatorum tuorum memoriam gerens et te videre nolit. S. Jo. Chrysost, ?

de Dieu ? Eh bien ! votre pardon n'est non plus qu'un pardon tout d'apparence, d'intérêt, de politique, et non un véritable et sincère pardon, parce qu'il ne part pas du cœur : *Si non dimiseritis ex cordibus vestris.*

Après cela, d'autres plus politiques, ou, pour mieux dire, plus hypocrites, ne se refusent pas à visiter celui qui les a offensés ou à le recevoir chez eux ; ils le saluent, l'invitent, le comblent en sa présence de politesses et de louanges ; mais en même temps ils ne cesseront en arrière de rabaisser son mérite, d'en atténuer l'éloge, de discréditer son talent, de révoquer en doute sa pudeur, sa probité, sa religion ; de censurer sa conduite, de calomnier jusqu'à ses intentions. Ils ne cesseront, par de secrètes intrigues, de diminuer ses profits, de détourner ses chalands, de traverser ses entreprises. Ils ne cesseront de le constituer en suspicion avec ses amis, en défiance avec ses supérieurs, en hostilité avec ses proches. Or tout cela aussi n'est que véritable haine, véritable envie, véritable esprit de vengeance d'autant plus damnable, qu'au péché d'inimitié réelle se joint celui de la dissimulation, de la perfidie et de l'hypocrisie : *Non dimiseritis ex cordibus vestris.*

Et aussi nonobstant cette fausse générosité de parade, ces manières de politesse affectée, nous n'en serons pas moins punis comme de mauvais serviteurs : *Sic Pater meus cœlestis faciet vobis, si non dimiseritis ex cordibus vestris.*

Je n'entends pas dire toutefois qu'il faille regarder comme la marque d'une haine damnable, de se sentir monter le rouge au visage, de sentir son sang bouillonner et son cœur s'émouvoir, d'éprouver certaine répugnance, certaine antipathie, rien qu'à la rencontre d'un ennemi personnel, rien qu'au son de sa voix, rien qu'à entendre parler de lui, surtout si la plaie est fraîchement ouverte, et l'offense toute récente. Ces mouvements subits, instantanés (appelés *primo-primi*) d'impatience et de colère, qui précèdent la raison, qui surgissent en nous sans nous, sont des mouvements de la nature irascible, qui ne nous rendent pas par eux-mêmes coupables devant Dieu, et qui même peuvent devenir matière de mérite, lorsqu'on a soin de les refouler et de les réprimer. Ce n'est pas un péché que d'éprouver certaine répugnance pour ceux qui nous ont fait du mal. Le péché consisterait à fomenter cette répugnance, à la manifester par des actes réfléchis et par les discours. Mais si malgré l'aversion que vous inspire votre ennemi, vous vous abstenez de donner cours à aucun acte de vengeance contre lui, si vous vous évertuez à lui faire du bien, c'est là vraiment ce pardon du fond du cœur qui assure le

divin pardon : *Sic Pater vester cœlestis dimittet vobis delicta vestra.*

Rappelez-vous le grand martyr S. Christophe. Il avait reçu en pleine place publique un soufflet de la part d'un vaurien. Son cœur bouillonne de colère. Il court sus à l'offenseur, le terrasse, et dégaînant son glaive, il va le transpercer. Mais à l'instant, se rappelant le précepte évangélique du pardon des offenses, il réprime sa colère, il remet son glaive dans le fourreau, et se tournant vers le peuple qui criait : Mort à l'insolent ! il répond : Je le ferais, si je n'étais chrétien ! *Facerem, si non essem christianus !...* Après cet acte de générosité, il devint un grand saint, et plus tard un grand martyr, généreux sur la terre, glorieux dans le ciel. C'est ainsi que nous devons répondre à la passion qui nous aiguillonne, au monde qui nous excite à la vengeance. Ne sommes-nous pas chrétiens? Et le chrétien, c'est l'homme qui pardonne : *Facerem, si non essem christianus !*

Que notre pardon soit donc surnaturel dans ses motifs, sincère dans ses déterminations, efficace dans les œuvres, s'étendant à tous les devoirs, embrassant toutes les offenses ; et tel aussi sera le pardon que nous obtiendrons de Dieu, qui nous consolera dans la vie, nous fortifiera à l'heure de la mort, et nous ouvrira les portes de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il !

LA DISTRIBUTION DES TALENTS

Ou la fin de l'Homme

Servi facti Deo habetis fructum in sanctificationem, finem vero vitam æternam.

Affranchis du péché et faits esclaves de Dieu, vous recueillez pour fruit la sanctification de vos âmes, et la fin qui vous est proposée, c'est la vie éternelle.

S. Paul aux Rom. vi.

De toutes les questions qui, avant la prédication de l'Evangile, furent vivement agitées dans Athènes et dans Rome, et profondément discutées, la plus grave, la plus sérieuse, la plus importante, fut certainement celle du souverain bien ; ou, en d'autres termes, la question de la fin pour laquelle l'homme existe en ce monde et dont la réalisation peut assurer son parfait bonheur.

Mais, hélas ! quelle est et quelle sera jamais, en ce qui touche l'homme, la question que pourra définir et résoudre la raison de l'homme abandonnée à elle-même ? Varron compte sur cette seule question plus de quatre-vingt-quatre opinions diverses des philoso-

phes, qui partagèrent la philosophie païenne en autant d'écoles et de sectes contradictoires. Effectivement, il y eut des philosophes qui placèrent la fin et le bonheur de l'homme dans l'affluence de tous les plaisirs (Aristippe); d'autres dans la fuite de la douleur (Hiéronyme). L'un la plaça dans la science et tel autre dans la force; celui-ci dans la pénétration du génie, celui-là dans la beauté du corps; tel dans le commandement exercé sur les hommes, tel dans le dévouement à les servir; celui-ci dans la possession de toutes choses, celui-là dans l'exonération de toute propriété; l'un dans les joies intimes de l'âme, l'autre dans les plus sales jouissances du corps; un autre dans l'insensibilité et un autre encore dans la frénésie; qui dans le sommeil et qui dans l'ivresse; qui dans l'abandonnement sans frein à tous les vices et qui dans la pratique de toutes les vertus sans mérite et sans compensation. Les uns firent de l'homme une bête, les autres une divinité; et après tant de questions et de discussions, la fin de l'homme, le souverain bien, demeura chose indéfinie et incertaine; l'homme continua d'être pour l'homme une énigme obscure, un incompréhensible mystère.

A Dieu, créateur de l'homme, il était réservé de révéler à l'homme le mystère de son existence et de sa souveraine félicité. De même que l'homme n'a dû l'existence qu'à la toute-puissance de Dieu, ainsi, sans la lumière de Dieu, il ne saurait connaître sa propre nature et sa destination. Or cette importante doctrine, dans laquelle se résume toute la vie et tout l'être de l'homme, Dieu nous l'a clairement notifiée par ces simples mais profondes paroles de son apôtre : « Vous avez été créés pour vivre en vrais serviteurs de Dieu, pour vous sanctifier par là en ce monde, et obtenir dans l'autre la vie éternelle » : *Servi facti Deo, habetis fructum in sanctificationem, finem vero vitam æternam.*

Or comme il est pour nous du plus haut intérêt d'avoir toujours devant les yeux cette vérité capitale, Jésus-Christ, sagesse infinie, a voulu nous la présenter d'une manière sensible dans la belle parabole de la distribution des talents; parabole qui retentit souvent aux oreilles, et ne va guère jusqu'au cœur; parabole que l'on entend souvent, que l'on comprend très peu, et que l'on pratique moins encore. Nous l'expliquerons donc aujourd'hui, et nous y verrons retracée l'économie entière de notre existence et de notre vie. La conclusion logique sera que nous prendrons la résolution d'être tout à Dieu et pour Dieu, en ce jour où le fils de Dieu, de sa voix magistrale, nous intime le commandement « d'adorer Dieu seul et de ne servir que lui seul (1). »

(1) Dominum tuum adorabis et illi soli servies. Matth. IV.

Premier point. « Un homme riche, dit Jésus-Christ en S. Matthieu, voulant partir pour des pays lointains, fit venir devant lui ses serviteurs et leur distribua tout ce qu'il possédait : à l'un il donna cinq talents, à l'autre deux, à un troisième un seul, à chacun selon qu'il avait plus ou moins d'aptitude ; et cela fait il partit (1). »

Cet homme riche, c'est Dieu, qui prend ici la qualification d'homme, *homo quidam*, parce que, nous dit S. Jean Chrysostome, il est descendu jusqu'à l'homme non par nécessité de nature, mais par excès de miséricorde (2) : ses serviteurs, dit encore Haymon, ce sont tous les hommes, que Dieu a tout exprès créés intelligents et libres, afin qu'ils puissent le connaître, le servir et le louer (3).

Il est dit du maître de la parabole que devant voyager, il commença par distribuer tous ses biens (4). Ce qui signifie que Dieu avant de rentrer, pour ainsi dire en lui-même après la création, avant de retourner au ciel après la rédemption, distribua aux hommes, comme l'a dit le Prophète, tout ce qu'il y avait de plus précieux tant dans l'ordre de la nature que dans l'ordre de la grâce (5).

En effet, de même qu'en Dieu, le Père ou l'intellect infini, se contemplant lui-même engendre le Fils ou le Verbe, la parole, le discours infini, et de même que le Père et le Fils se complaisant l'un dans l'autre, produisent l'Esprit-Saint, ou l'amour infini ; de même aussi dans l'homme l'intellect fini, se repliant sur lui-même, engendre sa pensée, son verbe, sa parole intérieure, sa raison finie ; puis l'intellect et la pensée, placés en regard l'un de l'autre, produisent la volonté ou l'amour fini. Or tout ainsi que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, bien qu'ils soient en Dieu trois personnes distinctes, néanmoins parce qu'ils absorbent chacun la même nature divine tout entière, ne sont qu'un seul Dieu ; de même dans l'homme, l'intellect, la pensée, la volonté, bien que ce soient trois puissances distinctes, ne sont toutefois qu'un seul et même esprit, parce que ces trois puissances absorbent tout entière la même nature spirituelle.

Ensuite de même que le Verbe éternel, sans se séparer de l'intellect infini qui l'engendra, se rendit visible dans la réalité de la chair, ainsi, selon la remarque de S. Augustin, la pensée ou le verbe intérieur de l'homme, sans déserter l'âme qui l'engendre,

(1) Homo quidam peregre proficiscens vocavit servos et dedit illis omnia bona sua, et uni dedit quinque talenta, alii duo, alii vero commisit unum, unicuique secundum propriam virtutem, et profectus est statim. Matth. xxv. — (2) Voluntate misericordiæ homo, non necessitate naturæ. S. Jo. Chrys. — (3) Hujus hominis servi homines sunt, quos ad serviendum sibi et laudandum rationabiles condidit. Haym. — (4) Peregre proficiscens dedit illis omnia bona sua. Matth. xxv. — (5) Ascendens in altum dedit dona hominibus. Ecclesia ex Ps. lvii, 19.

se rend sensible, se manifeste dans la réalité de la voix (1). Et de même que Jésus-Christ est une personne divine incarnée dans l'homme, de même l'homme est un esprit incarné dans le corps. De même que Jésus-Christ est Dieu et homme en unité de personne, de même aussi l'homme est âme et corps en unité de nature.

L'homme est donc un livre mystérieux, dans lequel en caractères divins sont écrits les plus grands mystères de Dieu, l'unité et la trinité de son être ainsi que l'incarnation du Dieu sauveur. L'homme est une peinture vivante qui exprime au naturel les plus beaux traits de la divinité. Que dis-je? Une peinture! C'est un être semblable à Dieu, sans toutefois être son égal. Il tient à Dieu par un lien plus que d'affinité, par un lien de parenté; il participe de son être, de sa nature même : *Divinæ consortes naturæ* (2). C'est un Dieu limité, c'est un Dieu en petit. « Je l'ai dit, s'est écrié le Psalmiste, vous êtes des Dieux (3). »

Ce n'est pas encore tout : Dieu voulant me donner une règle, un guide de l'activité de mon intelligence, de l'ordre de mes pensées, de la rectitude de ma volonté, m'a manifesté ses préceptes, ses lois immuables et éternelles qui sont l'expression des rapports nécessaires et naturels entre l'homme et Dieu, et qui dérivent de la nature de Dieu et de celle de l'homme. Il leur a donné, dit le livre de l'Ecclésiastique, il leur a donné des préceptes, une loi de vie, une discipline des mœurs (4).

Ceci ne suffit pas encore. Lorsque l'homme perdit la ressemblance, la parenté avec Dieu par le péché, il perdit presque toute idée des lois divines. Alors Dieu lui même vint à l'homme, il recommença à l'instruire de ses mystères, de sa loi; il souffrit, il mourut pour l'homme; il le rendit participant de ses propres mérites, de ses droits, de ses priviléges, de sa gloire; il lui laissa en dépôt sa sagesse dans son Evangile; sa grâce dans les sacrements, tout son sang, tout lui-même dans l'Eucharistie. En sorte que Dieu a fait part à l'homme de tout ce qu'il a de plus précieux, de son intelligence, de sa sagesse, de sa liberté, de son amour; il lui a donné sa vérité, sa grâce, sa vie, son sang. Ah! dit S. Augustin, après tout ce que Dieu a fait pour nous, après tout ce qu'il nous a donné, on peut dire qu'il a épuisé toute sa puissance, toute sa richesse : avec sa toute puissance il ne pouvait plus faire, avec son infinie richesse il ne pouvait plus donner (5). Il est donc le maître

(1) Verbum Dei apud Patrem erat et processit in carnem; verbum meum apud me est et procedit in vocem. S. August. — (2) II. Petr. I. — (3) Egodixi : Dii estis. Ps. LXXXI. — (4) Dedit illis præcepta et legem vitæ et disciplinæ. Eccli. XLV. (5) Cum esset omnipotens plus dare non potuit : cum esset ditissimus plus dare non habuit. S. August.

vraiment généreux, qui en nous appelant, nous ses pauvres serviteurs, du néant à l'existence, des ténèbres de notre ignorance à la lumière du christianisme, nous a distribué absolument tous ses biens et ne s'est rien réservé ; « le maître appela ses serviteurs et leur confia tous ses biens (1). »

Oh ! s'écrie ici Haymon, avec combien de raison il appelle ces ineffables largesses, ses biens ! *bona sua !* Ils ne sont en effet qu'un écoulement de sa bonté, une manifestation généreuse de son tendre amour (2).

Puis, selon S. Jérôme, les talents par le nombre cinq, deux et un, signifient la mesure diverse des grâces actuelles, personnelles, particulières, que le bon maître accorde à chacun dans l'ordre naturel et dans l'ordre spirituel (3). Or ces grâces, est-il ajouté dans la parabole, sont données à chacun en mesure inégale, selon l'aptitude de chacun (4), pour nous faire entendre dit encore S. Jérôme, que si Dieu ne donne pas à tous les mêmes grâces, ce n'est pas qu'il n'en ait suffisamment pour donner à tous, mais parce que tous n'ont pas la même capacité pour en recevoir (5). Un grave auteur ajoute : « Il est évident, d'après ce mot de l'Evangile, que la divine bonté dans la distribution des grâces ne fait pas acception des personnes ; mais elle ne regarde qu'aux dispositions du cœur et à l'aptitude de chacun (6).

Les serviteurs de la parabole qui avaient reçu les uns cinq talents, les autres deux, aussitôt après le départ du maître se hâtèrent de les faire valoir, selon ses ordres et ses intentions ; et ils gagnèrent chacun le double de la somme employée. Par là, continue le même auteur, le Seigneur a voulu nous révéler que si nous avons été créés de Dieu comme hommes, et si nous avons ensuite été faits chrétiens, ce n'est pas seulement pour que nous ayons à nous faire un titre oiseux et stérile soit de la nature humaine, soit de notre qualité de chrétiens ; mais c'est afin que nous les mettions à profit pour la gloire du Christ, et qu'avec le capital de notre intelligence, de notre libre volonté, de notre foi nous puissions, aidés de sa grâce, acquérir aussi le mérite de toutes les vertus (7).

De fait, comme la loi primitive donnée par le Dieu créateur,

(1) Vocavit servos suos et tradidit illis omnia bona sua. Matth. xxv. — (2) Bona sua, quia de ejus bonitate nata sunt. Haym. — (3) In quinque, duobus vel uno talentis, diversas gratias intelligimus quæ inicuique traditæ sunt. S. Hieron. — (4) Unicuique secundum propriam virtutem. *Ibid.* — (5) Non pro parcitate alteri plus, alteri minus, sed pro accibientium viribus. *Ibid.* — (6) Manifestum est autem quod in danda gratia non personas aspexit, sed virtutem uniuscujusque consideravit. Op. imperf. in Matth. — (7) Nec enim propter hoc solum unusquisque fit christianus ut servet talentum fidei suæ, sed ut operetur justitiam. Op. imperf. in Matth.

confirmée de nouveau et perfectionnée par le Dieu Rédempteur, n'est que la manifestation de la suprême volonté de Dieu; se conformer à cette loi par ordre de Dieu, c'est obéir à Dieu, c'est servir et glorifier Dieu, et à cette condition les chrétiens sont dignes d'être appelés serviteurs de Dieu : *Vocavit servos suos.* Or comme cette loi est l'expression de la nature de Dieu et de l'homme, il s'ensuit que vivre selon cette loi c'est vivre selon la nature de Dieu et selon sa propre nature; c'est se perfectionner, c'est se sanctifier soi-même; parce que tout ce qui est naturel à l'être le met en harmonie avec lui-même et le perfectionne. Voici donc qu'elle se découvre clairement à nous dans cette parabole, la grande et importante doctrine inconnue jadis à la sagesse profane d'Athènes et de Rome; inconnue à quiconque cherche à pénétrer la destinée de l'homme sans demander pour cela des lumières à celui qui a créé l'homme; la grande et importante vérité de la fin immédiate pour laquelle nous avons été créés et rachetés, et qui est de servir Dieu en bons et fidèles serviteurs, et en le servant nous perfectionner et nous sanctifier par l'exercice de toutes les vertus : *Servi facti Deo habetis fructum in sanctificationem.*

Oh! la grande et l'importante vérité! En ce monde il y a une grande variété d'états, d'emplois, de conditions. Celui-ci est riche, celui-là est pauvre; celui-ci est noble, celui-là est plébéien; celui-ci est docte, celui-là est ignorant; celui-ci vit de son bien propre, celui-là vit sur le bien d'autrui; celui-ci commande, celui-là obéit; celui-ci est sujet, celui-là est souverain. Or nul de ces gens-là n'est au monde pour être à toujours ce qu'il est; mais comme tous sont hommes et qu'ils ont tous la même nature, ils ont tous aussi la même fin, le même devoir de connaître Dieu, de servir Dieu, et de ne servir que lui seul : *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies.*

O homme! ô chrétien! Entendons bien cette vérité capitale : Non, non, tu n'existes, tu ne vis pas en ce monde pour élever l'édifice de ta fortune, pour contracter un mariage avantageux, pour obtenir un emploi brillant, pour gravir l'échelle de l'intrigue, de la bassesse, de l'infamie, pour parvenir à de grands honneurs, à de hautes fonctions; non, tu n'es pas au monde pour goûter les plaisirs, pour t'abîmer dans les voluptés, pour nager dans le luxe, pour exercer le commandement. Non, tu n'existes pas pour être esclave de ta chair, de ton ambition, de ta cupidité; pour t'adorer toi-même, idole de toi-même; mais uniquement pour adorer et servir ton Dieu, Dieu ton maître et Seigneur, qui pour cela t'a fait part de tous ses biens : *Dedit omnia bona sua.*

Que fait un serviteur chargé d'une mission par son maître, si quelqu'un veut l'arrêter en chemin ? Laissez-moi aller, dit-il, il faut que je coure exécuter les ordres de mon maître. De même nous aussi, quand le démon nous tente, quand le démon nous convie, quand la chair nous flatte, quand les ministres de l'irréligion et du libertinage veulent nous séduire pour nous arrêter dans le chemin qui conduit par la foi humble à la révélation de Dieu, nous devrons répondre résolûment : Loin de moi, imposteurs ! traîtres ! pervers ! *Declinate a me, maligni* (1) ! Je suis le serviteur de Dieu ; Dieu est mon vrai et légitime maitre; c'est lui qui me conserve la vie, qui me donne sa lumière, qui m'accorde sa grâce ; il m'entretient dans sa maison pour ne servir que lui, pour ne plaire qu'à lui. Je ne puis faire attention à vous; je ne puis vous écouter ; mais je dois être tout attentif et tout occupé à complaire à Dieu en tout ce qu'il me demande, en tout ce que je lui dois : *In his quæ sunt Patris mei oportet me esse* (2).

Voyez les courtisans : avec quelle attention ils préviennent jusqu'au simple désir ! avec quel empressement ils épient le moindre signe ! avec quelle promptitude ils exécutent les ordres des rois, des maîtres de la terre ! Oh ! avec combien plus d'attention devrions-nous obéir et complaire au grand maître, au grand monarque des cieux ! Vouloir s'affranchir et se débarrasser du service d'un si bon maître, c'est tomber dans la plus honteuse et la plus humiliante de toutes les servitudes, dans la servitude du monde et des passions ; tandis qu'à son service on acquiert la véritable indépendance, la véritable liberté (3). Et en effet, en servant Dieu l'homme se réforme, s'ennoblit, se sanctifie lui-même : *Servi facti Deo habetis fructum in sanctificationem.*

Mais tout être a une double fin : l'une prochaine, l'autre éloignée, l'une immédiate, l'autre médiate, la fin dernière. Or servir Dieu et se sanctifier c'est la fin prochaine, la fin immédiate en cette vie. Quelle sera donc la fin dernière en l'autre ? C'est ce que nous trouvons clairement indiqué dans la parabole des six talents. Car Jésus-Christ nous dit que le maître de l'Evangile étant revenu de son voyage après un long temps, appela auprès de lui ses serviteurs pour lui rendre leurs comptes (4).

Maître, dit l'un, vous m'avez, à votre départ, confié cinq talents ; et voici que sans rien perdre de votre capital, j'ai pu réussir à en gagner cinq autres. A moi, dit l'autre, vous ne m'en avez

(1) Ps. CXIII. — (2) S. Luc. XI. — (3) Huic servire summa libertas est ; ab ejus servitute recedere turpissima servitus est. S. Greg. — (4) Post multum vero temporis venit dominus servorum illorum et posuit rationem cum eis. Matth. XXV.

confié que deux, et voici que j'en ai gagné deux autres. Or que dit le bon maître à ces serviteurs diligents et fidèles ? d'un air de souveraine satisfaction et de familière tendresse, il leur dit : « Bien ! très-bien ! mes bons serviteurs ; vous avez exécuté mes ordres. Vous avez montré on ne peut plus de zèle, de diligence et de fidélité à procurer mes intérêts. Vous vous êtes étudiés à me plaire dans les plus petites choses. Il est juste maintenant que vous receviez en retour une grande et magnifique récompense. Allons ! venez avec moi ; entrez dans la joie de votre maître (1). Oh ! la belle allégorie ! voilà le sort réservé aux fidèles serviteurs de Dieu, pour le jour où, à peine sortis de cette vie, ils seront cités au jugement particulier : ils auront le bonheur de s'entendre louer et préconiser par le divin maître, par le Dieu rédempteur, en face de toute la cour céleste et de s'entendre appeler à l'éternelle récompense.

Ici, remarquez d'abord, dit S. Jérôme, que le serviteur qui avait gagné deux talents et celui qui en avait gagné cinq reçoivent le même éloge, obtiennent la même récompense, sont traités avec le même amour ; parce que Dieu, lorsqu'il récompensera ses serviteurs, ne regardera pas précisément à ce que chacun aura fait, mais à la bonne volonté, au bon cœur, au désir, à l'empressement, au zèle et à l'amour avec lequel il aura agi (2). Une seule obole que nous aurons donnée, comme la pauvre veuve de l'Evangile, par amour pour Jésus-Christ, ne pouvant dans notre misère donner davantage, nous vaudra une récompense mille fois plus grande que les copieuses aumônes faites par les riches. Nous recevrons le prix, non-seulement du bien que nous aurons fait, mais encore du désir affectueux que nous aurons eu d'en faire davantage, s'il nous eût été possible.

Remarquez encore, dit Druthmar, que selon la remarque du bon maître, la fidélité de ses serviteurs ne s'était montrée qu'en de petites choses : *Super pauca fuisti fidelis*. Or par là Notre-Seigneur a voulu nous faire comprendre que le sacrifice de toutes les choses terrestres, tout ce que nous pourrons jamais faire de grand, de vertueux, d'héroïque dans la vie présente, est peu, très-peu de chose, est un rien, en comparaison de la riche récompense, qui nous est réservée dans le ciel pour la vie à venir (3).

Remarquez enfin, dit un commentateur (4), que le maître de

(1) Euge ! serve bone et fidelis, super multa te constituam. Intra in gaudium domini tui. Matth. XXV. — (2) Et qui de quinque talentis decem fecerat ; et qui de duobus quatuor simili recipit gaudio, non considerans lucri magnitudinem sed studii voluntatem. S. Hieron. — (3) Pauca, id est terrena : quia terrenæ res cœlestibus comparatæ pauca et vilia sunt. Druthmar. — (4) Non dixit : intra ad gaudium, sed in gaudium ut possessor sit gaudii, non tantum spectator ; et jam non quasi minister Domini in gaudio ejus, sed quasi particeps gaudiorum. Auct. op. imperf. in Matth.

l'Evangile n'a pas dit au serviteur fidèle : approchez de la joie, mais entrez dans la joie : *Intra in gaudium domini tui.* Par là le Seigneur a voulu nous révéler qu'il n'admettait pas ses serviteurs fidèles, comme simples spectateurs, mais comme vrais possesseurs de ses joies éternelles, et que ce ne sera plus comme serviteurs, mais comme compagnons et associés, comme amis, qu'ils participeront à sa propre gloire, à sa propre félicité (1). Or quelle plus riche, plus magnifique récompense, dit Druthmar, pour un fidèle serviteur de Dieu, que d'être toujours avec Dieu, d'admirer et de contempler Dieu, goûter la joie et la félicité de Dieu lui-même (2) ?

O Dieu plein d'affection, de générosité et de munificence pour vos serviteurs ; vous ne les faites venir à vous que pour les récompenser. Comme vous êtes leur principe et leur fin, comme vous voulez qu'ils ne servent que vous, vous seul aussi serez leur récompense. *Ego ero merces tua magna nimis* (3). Oh ! combien est noble cette dernière fin de l'homme ! Je ne suis donc pas au monde, je n'ai pas été placé en ce monde pour figurer dans une scène frivole de quelques instants, en m'enivrant des douceurs homicides d'une volupté éphémère. Eh quoi ! serait-il vrai qu'après avoir vécu dans les larmes, toujours tourmenté, affligé, misérable jouet des injustices des hommes et des caprices de la fortune, après avoir passé un petit nombre de jours dans l'ennui et la douleur, arriverait enfin pour moi le moment où, la vie corporelle terminée, cesserait aussi pour moi toute existence, et que m'évanouissant comme une ombre, j'irais me perdre dans l'abîme du néant !...

Non, non ! Dieu en me créant n'a pas pu me préparer une fin si misérable, un sort aussi affreux. L'Evangile me révèle une tout autre destinée : Je suis au monde pour servir Dieu, pour faire valoir les dons et les grâces de Dieu, et pour avoir un jour comme récompense la joie même de Dieu. Je suis au monde pour me sanctifier dans le temps et obtenir dans l'éternité la souveraine béatitude : *Servi facti Dei habetis fructum in sanctificationem, finem vero vitam æternam.* Oui, comme l'a dit S. Augustin, l'homme a été créé de Dieu, pour connaître Dieu, et en le connaissant l'aimer, et en l'aimant le posséder, et en le possédant être à jamais heureux par lui et avec lui (4).

Je trouve donc dans cette belle parabole retracée, comme dans un tableau, toute l'économie de mon existence. Dieu m'a créé, et,

(1) Quod autem majus dari potest fideli servo, quam esse cum deo et videre gaudium Domini sui. Druthmar. — (2) Genes. xv. — (3) Auct. op. imperf. in Matth. — (4) Creatus est homo ut Deum intelligeret, intelligendo amaret, amando possideret, possidendo frueretur. S. August.

en me créant, il m'a donné une intelligence spirituelle qui est un reflet de la sienne. Il a fait briller en moi un rayon de sa lumière ; c'est lui-même qu'il a copié en me formant ; et cette intelligence il me l'a donnée pour le connaître lui-même avant tout, comme souveraine vérité. Il m'a encore donné un cœur capable de l'aimer avant toute autre chose, comme souverain bien ; pour aimer aussi les créatures, mais seulement par rapport à lui et pour l'amour de lui. Enfin il m'a donné une activité prodigieuse, pour réaliser les œuvres de la vérité de ma pensée et la rectitude de mes affections. En tout cela il a voulu donner pour règle à l'usage de mes facultés, les lois immuables et éternelles qui sont l'expression des rapports naturels, nécessaires de l'homme avec lui-même, de l'homme avec les autres hommes, de l'homme avec Dieu, et qui dérivent du fond même de la nature de l'homme.

Or comme les lois de Dieu, qui bien observées font de moi un serviteur de Dieu, sont les lois éternelles de la société des esprits dont Dieu est le monarque ; donc quand je me conforme à ces lois, je suis en relation intime, en société avec Dieu, je lui assujettis mon intelligence, mon cœur, ma conduite. Même au sein des ténèbres de la vie présente, je participe à la vérité qui est une irradiation de l'intellect divin, à la grâce qui est une émanation du divin amour ; je participe donc à la nature divine, je jouis de Dieu, je possède Dieu ; Dieu est à moi et je suis à Dieu. Mon intelligence le possède par la foi, mon cœur par l'amour et par l'espérance, laquelle est une continuation de l'amour, mais de l'amour retardé dans la possession de l'objet aimé.

Vient enfin la mort ; et que fait-elle à son tour ? Elle ne fait autre chose que déchirer le voile qui me dérobe la vue de mon Dieu et briser les liens qui me tiennent attaché à la terre ; mais elle ne saurait altérer les relations intimes, les ineffables relations qui m'unissent à Dieu ; et ainsi je me trouverai face à face avec Dieu : *Possidendo frueretur*. Je verrai à découvert le Dieu que j'aperçois seulement aujourd'hui au travers des ombres du mystère, au travers des obscures ténèbres de la foi ; je passerai du Dieu qui se cache au Dieu qui se voit ; du Dieu que j'espère au Dieu que j'embrasse ; du Dieu que je cherche au Dieu que je trouve ; du Dieu que j'aime au Dieu que je possède : *Intra in gaudium*. Et tout cela de telle sorte, ajoute S. Paul, que je serai pour toujours plongé, pour toujours abîmé dans la joie de mon Dieu : *Et sic semper cum Domino erimus* (1). Oh ! quelle douceur se trouve recélée dans ces paroles : toujours avec Dieu ! toujours en Dieu ! sans jamais

(1) I Thess. VI.

perdre Dieu ! sans jamais s'éloigner de Dieu ! et toujours pouvoir jouir de la compagnie de Dieu ! *Et sic semper cum Domino erimus* !

C'est donc quelque chose de vraiment noble et sublime, que le but de mon existence et la condition de mon être !

Je n'existe, je ne vis que pour servir Dieu en tant que comme souverain maître et pour jouir de Dieu en tant que rénumérateur. Dieu qui a été mon premier principe, est aussi ma fin dernière. Créé de lui, je n'existe que pour lui ; le terme de mon existence est aussi honorable, aussi noble, aussi sublime, aussi parfait que mon origine. Je viens de Dieu, et je dois retourner à Dieu. Je suis la propriété de Dieu, j'appartiens tout entier à Dieu par les deux points extrêmes de mon existence, par mon principe et par ma fin. Je suis donc chose sacrée, chose noble, précieuse et divine : *Deus meus et omnia* ! Je ne suis donc créé pour rien de ce qui un jour finira ; pour rien de ce qui se voit, se sent, se goûte par le corps. Tout ce qui m'environne, m'est étranger. J'ai l'usage des créatures, je n'ai pas la propriété ; et encore n'en ai-je qu'un usage précaire, de peu d'années, de peu de jours, puisque je dois toutes les laisser ici-bas. Je porte en moi gravés en caractères indébiles les titres d'une plus haute destinée. Je suis le seul être du siècle présent fait pour le siècle à venir. Vous connaissez la réponse de l'angélique Stanislas Kostka à son frère, qui voulait l'entraîner dans les voies corrompues du monde : « Non, disait-il, je ne suis pas fait pour les choses d'ici-bas ! » Voilà ce que tout chrétien devrait aussi répéter : Voyageur de la terre, je suis un candidat des cieux. Dieu ne m'a créé dans le temps que pour me rendre heureux dans l'éternité. La terre est l'exil ; le ciel est la patrie. La terre est le lieu du mérite et du travail ; le ciel est le lieu du repos et de la récompense : les créatures ne sont que des moyens, Dieu est ma fin suprême : *Finem ero vitam æternam* !

En présence de cette doctrine sur l'homme, doctrine si noble, si pure, si consolante, si magnifique, si grandiose, née dans le ciel, au sein de la sagesse, de la sainteté et de l'amour infini ; ah ! comme elle paraît misérable, ignoble, vile, dégradante, funeste, cette doctrine tout humaine, née sur la terre, dans les antres de la prostitution et de la débauche, comme naissent les vers au sein de la corruption ; et qu'une secte nouvelle ne rougit pas de prêcher au monde en plein dix-neuvième siècle, en ce siècle qui se fait appeler siècle de lumières, de progrès, de civilisation !... Oui, dans ce siècle, sous le nom de *communistes*, les nouveaux disciples d'Epicure ne craignent pas de dire à l'homme : « O homme, « te satisfaire toi-même, te satisfaire en tout ; te procurer tout ce

« que tu pourras de plaisirs, de commodités, de jouissances cor-
« porelles dans la vie présente, sans t'attrister de l'idée d'un faux
« avenir, voilà ton unique tâche, voilà ta véritable fin. »

Mais, ô hommes aussi dangereux qu'absurdes, ennemis de Dieu que vous blasphémez, ennemis de l'homme que vous dégradez jusqu'à l'abrutissement pour le rendre heureux, si telle était ma fin, tout en ayant une nature infiniment plus noble que celle de la bête de somme qui m'obéit, je n'aurais pas une condition meilleure que la sienne (1).

Je devrais donc descendre du trône de gloire sur lequel Dieu m'a placé, et roi de la création je devrais me prosterner aux pieds de l'animal, lui demander en grâce d'être admis en sa société; prendre son aveugle instinct pour règle de mon intelligence, de cette intelligence capable de connaître l'infini; je devrais marcher sur ses traces, recueillir les jouissances qu'il me laisse sans peine, et rassasier des misérables restes de sa brutale félicité, ce cœur dont l'univers entier ne saurait remplir le vide!

Mais non! dans cette horrible hypothèse, demeurer dans la société de la brute, ce serait encore trop de présomption et trop d'orgueil. Il faudra que je me place au-dessous d'elle dans la catégorie des êtres sensitifs. La brute qui n'est tourmentée ni par le funeste ressouvenir du passé, ni par les sinistres appréhensions de l'avenir; la brute toujours concentrée dans le présent, se livrant à ses instincts qui pour elle sont des lois de conservation, est parfaite et heureuse autant qu'elle peut l'être. Mais en moi, au contraire, mes désirs, mes appétits sont des principes de désordre, de tourment et de douleur. Plus je veux me suivre moi-même, plus je suis malheureux, et moins je me retrouve moi-même. Il est donc impossible que par ma destinée je ne sois qu'une brute, lorsque par mon intelligence je suis un Dieu : *Si hic esset finis tuus quid amplius haberes jumento*!

Loin de moi donc, ô vous, qui de l'homme conservez à peine la figure. Puisque vous avez un penchant si décidé à passer pour des brutes, je ne vous le dispute pas. Peut-être en pensant ainsi vous rendez-vous justice; vous devez vous connaître, et vous prenez spontanément la place qui vous revient; courbez donc vers la terre ce front qu'à l'homme seul le créateur a formé tourné vers le ciel, afin que même dans la forme extérieure du corps il portât le signe de la destinée réservée à son âme. Pliez-vous vers le sol; changez vos mains en griffes; substituez à la parole le braiment; à la raison l'instinct; au pain l'herbe des prés; à la table la man-

(1) Si hic esset finis quid amplius jumento haberes?

geoire ; au lieu d'écrire des livres ; évertuez-vous à traîner des chariots et à porter des charges ; retracez en vous-mêmes la manière de vivre des brutes dont vous enviez tant la condition. Mais cessez de vous tenir ainsi parmi nous, et d'insulter à l'espèce humaine qui vous regarde avec mépris et vous fuit avec horreur ! ô aveuglement ! ô dégradation ! ô outrage ! C'est ainsi que l'homme en niant l'Eglise, en niant le christianisme, en niant la religion, en niant Dieu, abjure sa propre intelligence, et apostat de l'humanité, va jusqu'à tout nier, jusqu'à se nier lui-même. Voilà où aboutit la raison humaine : l'homme placé au faîte de l'honneur n'a pas compris sa destinée ; il s'est mis au rang des animaux privés d'intelligence ; et il leur est devenu semblable (1).

Second point. Parmi les serviteurs auxquels le maître de l'Evangile avait à son départ distribué tous ses biens, celui qui avait reçu un seul talent le cacha sous terre, et laissa ainsi improductif et oiseux le capital de son maître (2).

Aussi, appelé à son tour à rendre ses comptes, fut-il convaincu de négligence et d'infidélité ; et dépouillé de tout, il fut condamné à être jeté dehors dans une prison ténébreuse et à s'y repaître de larmes et de douleur (3).

Or dans ce serviteur négligent et infidèle, qui alla enfouir le talent reçu, le Seigneur, dit un commentateur déjà cité, a voulu figurer les mauvais chrétiens, qui, ayant reçu le précieux talent de la connaissance, de la foi, de la loi de Jésus-Christ, n'ont nul souci de mener une vie sainte et spirituelle, mais se livrant à la volupté, à l'ambition, à la cupidité, s'enterrent pour ainsi dire dans les plaisirs charnels, étouffent sous les épines des sollicitudes mondaines le grand don de Dieu, toutes les grâces du christianisme (4).

Or ces serviteurs négligents, sans affection, sans fidélité, qui laissent oisif le talent de la foi et de la grâce, et qui ne se donnent aucune peine pour servir Dieu, leur légitime et premier maître, sont-ils par hasard en petit nombre aujourd'hui parmi les chrétiens ? Ste Marie-Madeleine de Pazzi s'en allait répétant sans cesse avec douleur : « Comment donc jamais l'amour ne sera-t-il aimé ? » Or de nos jours, parmi les mœurs actuelles de notre prétendue ci-

(1) Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. Ps. xlviii. — (2) Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram et abscondit pecuniam Domini sui. Matth xxv. — (3) Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores. Ibi erit fletus et stridor dentium. *Ibid.* — (4) Abscondit talentum suum in terra qui, accipiens notitiam Christi, contemnit vitam spiritualem, et in terrenis actibus conversans, obruit in carne sua, et in sollicitudinibus sæculi, quasi spinis, suffocat donum fidei et fructum non affert. Op. imperf. in Matth.

vilisation, nous pouvons bien avec l'accent d'une plus grande tristesse encore et d'une plus grande douleur répéter que Dieu, le souverain maître de l'univers, n'est pas servi par nous chrétiens, par nous catholiques, par nous qu'il a tant favorisés et distingués dans la distribution de ses dons, par nous à qui il ne s'est pas contenté de donner un seul et unique talent, mais bien les cinq talents, c'est-à-dire, l'abondance des lumières, des grâces, des soutiens, des exemples, que dans cette cité, siége et centre du christianisme, nous rencontrons à chaque pas, à chaque instant, pour servir Dieu et nous sauver.

Hélas ! à toute personne qui demande un service, une recommandation, un plaisir, on répond gracieusement: Je suis tout à vous ; et l'on n'épargne ni peine, ni fatigue pour paraître courtois. Je suis à vous, disposez de moi, dit-on encore aux personnes haut placées par leur rang et leur dignité ; et avec un empressement tout servile, non-seulement on exécute leurs ordres et on soigne leurs intérêts, mais l'on se prête même à leurs extravagances et à leurs caprices. Je suis à vous, dit-on du moins par sa conduite, à l'ambition, à la volupté, à la cupidité. Pour peu même qu'une beauté terrestre, un peu de boue enchâssée dans de l'or, vienne à captiver notre cœur, on ne dit pas seulement je suis à vous, mais je me sacrifierai pour vous plaire. Et en effet nous voyons chaque jour de stupides, de vils adorateurs de ces idoles de chair, leur sacrifier, avec un horrible sang-froid, non-seulement les patrimoines entiers, la réputation, la santé, la vie, mais l'âme elle-même et l'éternité. Ce n'est que lorsqu'il s'agit de servir Dieu, de rendre un culte à Dieu, de remplir les commandements de Dieu, qu'alors seulement nous sommes faibles, négligents, sans force, sans courage. Courtois, affables, prévenants, généreux jusqu'à la folie envers tous, ce n'est qu'avec Dieu que nous sommes difficiles, revêches, superbes et rebelles. Ce n'est que sa loi qui nous pèse. Nous n'avons nul souci de son amour ; sa volonté nous incommode ; son existence nous inquiète. A lui seulement nous répondons : Je ne puis, je ne veux pas. Ainsi au crime de ne pas servir Dieu, nous ajoutons encore le mépris, en ne refusant qu'à lui seul de le servir : « O homme, tu as brisé mon joug ; tu m'as dit : je ne te servirai point (1). »

Mais c'est encore peu. L'homme ne saurait concevoir une pensée, faire un pas, réaliser une action quelconque sans le secours de Dieu. Créés de Dieu, nous n'existons, nous n'avons de vie,

(1) Confregisti jugum meum ; dixisti : non serviam. Jerem. XI.

d'activité, de mouvement qu'en Dieu (1). Or cette existence, ce concours, cette force, cette vie que Dieu nous donne et nous conserve, nous les retournons contre Dieu, nous le forçons de concourir à nos péchés, et par la santé, et par les forces, et par la vie qu'il nous conserve ; c'est-à-dire que non contents de ne pas servir Dieu, non contents de servir tout autre que Dieu, nous contraignons Dieu de nous servir nous-mêmes, nous nous constituons les maîtres de Dieu, nous exigeons que Dieu nous serve dans notre péché (2).

Ceci ne suffit pas encore. S'il nous avait placés dans une condition plus humble, s'il nous avait donné un esprit plus obtus, une figure plus ingrate, une santé plus chétive, une fortune plus mince, nous aurions été certainement plus modestes et plus réservés, sinon par vertu, au moins par nécessité de condition. Mais parce qu'il nous a mis dans une position élevée et distinguée, parce qu'il nous a donné esprit, fortune, dignité, puissance, faveur, rang éminent au-dessus des autres, comme si c'était à Dieu un tort de nous faire du bien, voilà précisément pourquoi nous sommes plus orgueilleux, plus insolents, plus sans pudeur. Dieu est souvent moins bien servi et plus outragé dans les conditions les plus hautes, dans les fortunes les plus brillantes ; nous le punissons de ses bienfaits ; et à mesure qu'il multiplie sur nous ses dons, nous multiplions davantage contre lui nos péchés ; plus il s'est rapproché de nous, pour nous combler de biens, plus nous nous obstinons à nous éloigner de lui par nos transgressions : « Ils ont dit à Dieu : éloigne-toi de nous ! alors même que Dieu faisait regorger de biens leurs maisons (3). »

Certes Dieu en nous favorisant de tant de connaissances et de lumières, en nous donnant les moyens de cultiver notre intelligence par les études, en nous élevant beaucoup au-dessus de notre mérite en rang et en dignité, en bénissant et faisant prospérer nos trafics, nos cultures, nos fortunes, a prétendu faire de nous a de zélés ministres du sanctuaire, des chrétiens édifiants, de dévots adorateurs, des hommes religieux, des serviteurs fidèles. O intentions déçues ! ô espérances trahies ! Avec tout le bien qu'il nous fait, avec toutes les distinctions qu'il nous a accordées, il n'a réussi qu'à former et à défrayer des ingrats !

Tout cela est encore peu. Non-seulement on ne sert pas Dieu, on sert tout autre que lui, on force Dieu à nous servir nous-mê-

(1) In ipso vivimus et movemur et sumus. Act. XVII. — (2) Servire me facitis in peccatis vestris. Is. XLIII. — (3) Qui dicebant Deo recede a nobis !... Cum ille implesset domus eorum bonis. Job. XXII.

mes, et plus il est bienfaisant, plus il se voit outragé ; mais encore, comme si notre propre indocilité n'était rien, non contents de ne pas le servir nous-mêmes, nous faisons tout pour qu'il ne soit pas mieux servi par les autres. Qu'est-ce, s'il vous plaît, que ridiculiser la piété, railler la dévotion, discréditer les ministres de l'Eglise, critiquer la fréquentation des sacrements, le célibat ecclésiastique, la vie religieuse, la sévérité de la pudeur, le détachement du monde, la modestie des vêtements, les pratiques de piété, la ferveur de la dévotion ? Qu'est-ce que cette manie infernale d'inoculer dans les âmes simples et bornées, nos vices, notre libertinage, notre licence dans le parler et le vivre, notre orgueil, notre luxe, notre colère, notre paresse, notre incrédulité, ou nos doutes, ou notre indifférence, ou notre dédain pour tout ce qui est religion ? Qu'est-ce que propager le goût des spectacles, la licence du langage, de la conduite, du vêtement, mettre à découvert les scandales, taire toujours les exemples de vertu chrétienne et donner toujours des applaudissements aux vices ? Qu'est-ce enfin que tout cela, si ce n'est que peu contents de ne pas servir Dieu, nous ne voulons même pas que les autres le servent ; si ce n'est que peu contents de désobéir nous-mêmes à Dieu, de l'offenser et de l'outrager, nous voulons encore qu'il soit désolé, offensé, outragé par les autres ? Qu'est-ce enfin que tout cela, si ce n'est pas travailler à diminuer le nombre de ses serviteurs, de ses adorateurs ; si ce n'est pas se révolter contre Dieu, exciter contre lui une rébellion aussi générale que possible ; lutter et combattre contre lui en ennemis déclarés ?

Or quelle sera la punition que doit attirer sur nous un procédé aussi indigne et aussi monstrueux ? Serviteurs ingrats et rebelles, nous dira le Seigneur, soyez-en vous-mêmes les juges : si l'un de ces malheureux, que pour quelques *paolis* vous entretenez à votre service, que vous savez encore, à la faveur de vos emplois, payer avec la bourse d'autrui, et desquels vous exigez qu'ils vous sacrifient non-seulement leurs journées, mais encore leurs nuits, non-seulement leur travail, mais encore leur vie, non-seulement le corps, mais encore l'âme, la conscience et Dieu même ; si quelqu'un de ces pauvres serviteurs, avec lesquels vous êtes un maître d'autant plus injuste, sévère, exigeant et superbe, que vous êtes envers Dieu un serviteur plus lâche et plus infidèle ; s'il arrive qu'un de ces serviteurs vienne, je ne dirai pas à vous voler, à soulever les autres serviteurs contre vous ; mais seulement à ne pas répondre assez promptement à vos ordres, à vos caprices, à vos moindres signes, que faites-vous, s'il vous plaît ?

Vous vous emportez ; vous mettez en émoi toute la maison ; tout le voisinage est en alerte ; il n'y a pas d'épithètes si injurieuses, de traitement si dur que vous leur épargniez ; vous ne voulez ni entendre raison, ni admettre sorte d'excuse, de médiation, de prière ; vous leur ôtez leur livrée, vous les privez de leur salaire, et vous finissez par les chasser de chez vous. On vous entend sans cesse répéter : il est ici pour me servir ; c'est pour cela que je l'entretiens, que je le nourris, que je l'habille et que je le paye ; il ne me sert pas ou me sert très-mal. Allons donc ! hors de chez moi ce coquin !... Doucement ! doucement ! vous dit le Seigneur ; vous, serviteur bien plus injuste envers moi que votre serviteur n'a pu être envers vous infidèle et ingrat, je vous prends au mot. Ce même jugement que vous prononcez contre votre serviteur, je le prononce avec bien plus de raison contre vous : *Serve nequam, de ore tuo te judico.* Comme vous traitez votre serviteur négligent, moi aussi je traite mon serviteur infidèle. Je vous ôterai, moi, votre livrée, le vêtement de la grâce, je vous retirerai votre salaire, les moyens efficaces de conversion ; je vous ôterai la nourriture que vous prenez chez moi, l'usage des sacrements ; je vous chasserez de ma maison ; je permettrai que vous tombiez dans l'erreur qu'on vous retranche de mon Eglise ; je vous ôterai l'usage de cette raison dont vous êtes si fier, je vous ôterai votre emploi, votre fortune, votre charge, votre dignité, votre santé, la vie même que je vous avais donnée pour l'employer à mon service, et dont vous abusez pour m'outrager avec tant de hardiesse et d'impudence. Ensuite, lors de la suprême reddition de compte, je vous chasserez de devant moi dans les ténèbres infernales, où vous ne ferez que gémir, vous lamenter et vous désespérer pendant une éternité entière : *Inutilem servum mittite in tenebras exteriores.*

Prévenons, mes chers frères, une punition si rigoureuse et si terrible, mais pourtant si juste et si équitable. Jurons aujourd'hui de consacrer à Dieu tout ce que nous avons reçu de Dieu et pour Dieu ; jurons de nous livrer tout entier, au service de Dieu et à notre sanctification, ce qui se fera par l'exacte observance de sa loi, et ce qui est notre fin immédiate. Or nous aurons ainsi le bonheur d'atteindre aussi notre fin dernière, savoir la joie du Seigneur et la vie bienheureuse dans l'éternité. *Servi facti Deo, habetis fructum in sanctificationem, finem vero vitam æternam.* Ainsi soit-il !

LES PRÉPARATIFS DU JUGEMENT DERNIER (1)

. . . . . .

. . . . . .

Ils accourent vers la grande vallée, pour former comme un océan immense de tous les peuples confondus ensemble, appartenant à tous les siècles, à toutes les régions du globe, c'est comme le renouvellement de cette parole prononcée à l'origine des choses : « Que les eaux se rassemblent en un seul lieu. » *Et congregentur aquæ in loqum unum* (2).

Oh ! comme les justes volent légèrement dans l'espace portés sur les ailes de la charité ! Comme les pécheurs se traînent misérablement sur la terre ! Oh ! comme ces derniers sentiront l'aiguillon invincible de cette force qui les chasse en avant, de cet esprit de Dieu qui ne leur permet pas de s'arrêter ! — O force, diront-ils, ô esprit invisible qui m'entraînes ! un instant encore ! laisse-moi trouver un parent qui m'assiste, un ami qui me console, un protecteur qui me secoure, un avocat qui me défende ! — Non, non ! nous ne sommes plus dans le temps ! — c'est toute la réponse, d'ailleurs en ce jour, chacun a bien assez à faire de songer à lui-même, sans se préoccuper de secourir autrui. Chacun aujourd'hui doit seul se mettre en chemin, seul se présenter au tribunal redoutable ; bien qu'à vrai dire il ne soit pas absolument seul. En effet, comme les eaux primitives portèrent avec elles leur limon et leurs immondices, ainsi chaque pécheur dans cet horrible voyage porte avec lui le triste bagage de ses œuvres. Leurs œuvres les suivront, est-il dit au livre de l'Apocalypse (3).

Quel spectacle de voir ces peuples de pécheurs s'avancer, gémissant vainement sous le poids immense de leurs péchés ! Oh ! comme chacun se lamente ! Hélas ! qu'elles sont pesantes à mes épaules ces œuvres d'iniquités que j'estimai si légères ! qu'elles sont insupportables à ma conscience, odieuses à mon cœur ! Oh ! elles pèsent sur moi telles qu'un roc immense, et pourtant j'avance toujours. Je frémis et pourtant je chemine. Je suis glacé d'horreur et pourtant je vais ; il me répugne d'aller plus outre, et je ne puis m'arrêter ; je suis haletant d'angoisse, et pourtant j'arrive. Cet

(1) N'ayant pu retrouver dans les manuscrits de l'auteur les premières pages de cette homélie, nous croyons faire plaisir aux lecteurs en la donnant ainsi tronquée, telle qu'elle est venue entre nos mains, parce que d'ailleurs elle présente un cachet tout particulier entre les autres. — (2) Genes. I. — (3) Opera enim illorum sequuntur illos. Apoc. XIV.

horrible fardeau de mes œuvres qui m'écrase, est un mobile qui me pousse en avant. *Congregentur aquæ.*

Mais comme elle est mystérieuse, comme elle est profonde cette parole, pour exprimer en ce jour la réunion de tous les peuples (1) : « Les grandes eaux, ce sont les multitudes des peuples. » Cette parole nous fut expliquée d'avance par le prophète Isaïe lorsqu'il disait : « Dieu seul sera exalté dans ce jour-là (2). » Elle signifie que dans ce jour tous sont peuple et que Dieu seul est monarque, Dieu seul est grand ! *Exaltabitur Dominus solus in die illa.* O étrange métamorphose ! ô funeste nivellement ! Dans le monde qui n'est plus, la mort détruisait les grands et laissait subsister la grandeur. Les nobles, les riches mouraient ; mais la noblesse et la richesse, en passant d'une tête à une autre, semblaient immortelles. Les monarques tombaient, mais les monarchies ne tombaient pas avec eux ; les rois périssaient, mais la royauté qu'ils laissaient après eux allait bientôt trouver un successeur. Or en ce jour sont abolies avec les rois les royautés, avec les grands les grandeurs, avec les riches les richesses, avec les nobles toute noblesse. Aujourd'hui sont abolis tous les titres. Aujourd'hui disparaît tout signe de supériorité, toute distinction sociale. Personne n'a pour les grands ni admiration, ni déférence ; personne ne les respecte, personne ne les craint. De la grandeur si enviée, si aimée du monde, il ne reste plus qu'un affligeant souvenir, une entière désillusion, un dévorant remords. Il n'y a plus que des peuples : *Populi* ! Vous voilà donc tous, pontifes, mais sans tiare ; évêques, mais sans crosse et sans mitre ; monarques, mais sans couronne ; potentats, mais sans pompe ; magistrats, mais sans insignes ; capitaines, mais sans épées ; généraux, mais sans armées ; hauts seigneurs, mais sans faste ; grandes dames, mais sans luxe. Il n'y a plus que des eaux limpides et des eaux impures qui se mêlent ensemble pour un moment ; il n'y a plus que des peuples de justes et de coupables qui pour un moment sont tous ensemble confondus : *Aquæ multæ populi multi.*

Aussi quelle étrange confusion de rangs, quel mélange d'origines, de langages, de nations, de cultes ! Le domestique marche de pair avec son maître, le plébéien avec le noble, le sujet avec le monarque, l'esclave avec celui qui le tenait à la chaîne, la soubrette méprisée avec la grande dame ; l'homme obscur qui rampait dans la poussière marche côte à côte avec le grand du siècle qui foulait aux pieds l'or et le marbre ; le Grec avec le Romain, le barbare avec l'homme civilisé, le chrétien avec l'infidèle, le ca-

(1) Aquæ multæ populi multi. Apoc. XVII. — (2) Exaltabitur Dominus solus in die illa. Is. XI.

tholique avec le dissident. La nouvelle naissance que les hommes ont prise dans le tombeau, a effacé toutes les distinctions de la première origine ; il n'y a plus d'autre distinction que celle de créature et de créateur, d'homme et de Dieu. Dieu fort de sa puissance, menaçant, terrible, et les hommes tout tramblants, consternés, éperdus. Aujourd'hui Dieu domine au-dessus de ces vastes eaux ; Dieu seul est grand, Dieu seul règne sur tous ces peuples : *Exaltabitur Dominus solus in die illa.* Or de même que les eaux de toute la terre réunies en un même lieu ne formèrent qu'une seule mer immense ; ainsi les peuples du monde entier réunis dans la grande vallée, ne formeront plus qu'un seul et immense peuple : alors apparaîtra le rapprochement entre ces paroles prononcées à l'origine des choses : « Que les eaux se rassemblent en un même lieu (1) ; » et ces paroles qui regardent les derniers temps : « Je rassemblerai toutes les nations dans la vallée de Josaphat (2). »

Septième allégorie : le triage des poissons (3).

Le dernier acte du règne des cieux sur la terre, a dit Notre-Seigneur dans l'Evangile, est semblable à l'opération des pêcheurs qui lancent en mer leur filet. Ils y recueillent des poissons de toute qualité, de toute grandeur ; et lorsqu'ils le sentent rempli, ils le tirent à terre, et là, s'asseyant sur le rivage, ils trient les bons poissons d'avec les mauvais ; ils déposent ceux-là dans des corbeilles à part, et pour ceux-ci ils les abandonnent et les rejettent (4). Or le Sauveur lui-même nous a donné la terrible explication de cette parabole, en ajoutant ces mots : « Il en sera ainsi lors de la consommation des siècles (5). » Les anges de Dieu sortiront et sépareront les justes d'avec les pécheurs, les élus d'avec les réprouvés ; réservant les uns pour la gloire, ils prépareront les autres à brûler dans la fournaise du feu éternel, où il n'y aura qu'à gémir et à se désespérer éternellement (6).

Lors donc que les célestes pécheurs, les anges, auront attiré comme dans un vaste filet et recueilli l'humanité entière dans la terrible vallée, qui forme comme le rivage, le terme, la frontière entre le temps et l'éternité, alors siégeant pour prononcer avec l'autorité, avec l'indépendance d'arbitres souverains (7), ils sépareront les poissons vivants, intacts et savoureux, d'avec les pois-

(1) Congregentur aquæ in unum locum. Gen. 1. — (2) Congregabo omnes gentes et deducam eas in vallem Josaphat. Joël. III. — (3) Il paraît évident que cette première partie devait, dans le plan de l'auteur, présenter le développement de sept allégories dont les six premières sont perdues pour nous sauf quelques fragments sans suite, relatifs à la sixième. — (4) Matth. XIII. — (5) Sic erit in consummatione sæculi *Ibid.* — (6) Exibunt angeli et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis: ibi erit fletus et stridor dentium. *Ibid.* — (7) Quam cum impleta esset educentes et secus littus sedentes. *Ibid.*

sons morts, piétinés et infects; c'est-à-dire les âmes justes et saintes de tous les siècles et de tous les pays, d'avec la vile et ignoble multitude des pécheurs: *Separabunt malos de medio justorum.*

Hélas! combien terrible sera cette scène! Quel mouvement s'opérera tout à coup dans ce vaste océan de peuples! Quelle agitation! Quelle confusion! Quel murmure! Quelles tristes lamentations! Quels cris de désespoir! On ne verra plus comme précédemment justes et pécheurs confondus et mêlés dans une même ville, dans une même famille, dans une même église. Il faut que chacun se range à gauche ou à droite: *Separabunt malos de medio justorum.*

Les cruels Caïn, les avares Esaü, les Ammon incestueux, les Absalon rebelles, les Jéroboam auteurs d'hérésies ou de schismes, les injustes Achab, les superbes Nabuchodonosor, les Antiochus persécuteurs, les impudentes Tamar, les lascives Jézabel, à gauche! Mais à droite les innocents Abel, les dociles Isaac, les patients Jacob, les chastes Joseph, les David pleins de mansuétude, les pieux Josias, les zèlés Néhémie! A droite, les prudentes Sara, les courageuses Judith, les pudiques Suzanne!

Nul égard pour les liens de parenté, pour les relations sociales, ou pour la complicité des actions, ou pour les sympathies du cœur. Chacun selon ce qu'il a été, au moment de la mort, ou pécheur ou juste, sera ou appelé vers la droite ou poussé vers la gauche. Toute autre distinction est abolie; toute autre considération est oubliée, tout autre titre est anéanti. On ne tient compte que de la vertu ou du vice. Le seul motif de séparation est le péché: *Malos de medio justorum.* Le genre humain tout entier ne formera que deux peuples, deux familles: d'une part le peuple, la famille des élus qui, à droite, se livre sans contrainte à tout l'élan de la joie; et de l'autre part le peuple ou plutôt l'immonde troupeau des réprouvés qui grogne, qui frémit, qui se désespère à gauche: *Malos de medio justorum.*

Ils furent citoyens de la même patrie, enfants de la même famille, religieux du même institut, évêques, prêtres de la même église, marchands dans la même place de commerce, magistrats dans la même cour, rois du même royaume, complices des mêmes fautes, infectés des mêmes vices; et selon que l'un fut innocent et l'autre coupable, l'un pénitent sincère, l'autre pécheur obstiné, ils sont séparés l'un de l'autre: *Separabunt.* Avance ici, toi pauvret, et toi, misérable, arrière! Que ceux-ci restent là, que ceux-ci avancent! Toi, que fais-tu là? ce n'est pas là ta place; viens ici à droite. — Et moi? Et toi, demeure là tremblant à gauche. —

Vainement la mère coupable veut s'accrocher aux vêtements de sa fille; vainement le frère oppresseur veut se serrer contre le frère jadis opprimé; vainement l'ami infidèle saisit d'une étreinte fiévreuse la main de son ami; la fille, le frère, l'ami comptés parmi les justes se débarrassent de toutes ces étreintes; et tout joyeux et glorieux ils volent pardessus la tête des pécheurs et les laissent aux mains de la colère divine, pour aller se placer parmi les rangs des saints. Ainsi, selon la parole de l'Evangile, « l'un sera pris, l'autre sera laissé (1). »

O amère séparation! ô cruels adieux! Et puis quels frémissements de rage! quelles plaintes! quels douloureux sanglots!

Remarquez ensuite avec l'Ecriture un effet particulier de cette amère séparation : c'est que chacun ayant été placé à son poste ou parmi les incrédules ou parmi les hérétiques, parmi les sacriléges ou parmi les hypocrites, parmi les assassins ou parmi les voleurs, les faussaires, parmi les parjures ou parmi les calomniateurs, parmi les adultères ou parmi les incestueux, sera sans énigme et sans voile reconnu pour ce qu'il est : et de là l'étonnement et la stupeur des uns par rapport aux autres : *Unusquisque ad proximum suum stupebit* (Is. XIII).

O misérable condition de l'hypocrite, qui passa pour un saint, et qui se trouve à cette heure parmi les scélérats et parmi les réprouvés! que de regards fixés sur lui! que de mains qui le désignent! que de bouches qui prononcent son nom! Lui aussi, dit-on çà et là, cet homme si considéré, ce religieux, ce prêtre, aujourd'hui avec le signe du péché sur le front, avec la confusion sur le visage, avec le tremblement de tous ses membres, avec le désespoir dans le cœur! Est-il possible? dit-on plus loin, je n'en crois pas mes yeux! Il est donc parmi les hypocrites ce prédicateur qui paraissait si zélé? parmi les sacriléges ce prêtre regardé comme si pieux? parmi les vindicatifs, parmi les intrigants, parmi les ambitieux, ce religieux, cet ecclésiastique qui passait pour avoir tant de mansuétude et de modestie? Qui ensuite se serait attendu à voir aujourd'hui parmi les voleurs ce négociant qui paraissait si loyal; parmi les adultères cette dame qui semblait si vertueuse; parmi les prostituées cette demoiselle qui semblait si pure et si chaste; parmi les incontinents ce jeune homme qui paraissait si angélique; parmi les traîtres cet ami qui paraissait si fidèle; parmi les hérétiques et les mécréants ces hommes qui paraissaient si catholiques et si religieux? Oh! quelle confusion, quelle honte, de se voir tous découverts, dénoncés, moqués et devenus

(1) Unus assumetur et alter relinquetur. Luc XIII.

les objets des sarcasmes, des railleries et de la stupeur d'un monde entier ! *Unusquisque ad proximum suum stupebit.*

Et pendant que les pécheurs se regardent ainsi, se reconnaissent les uns les autres, que de rixes, que de tumultes, que d'imprécations, que de reproches, que de blasphèmes ! — Je vous reconnais ! diront les uns. — Ah ! de grâce, ô ouvriers, taisez les salaires dont vous avez été frustrés ! Pauvres, taisez les secours refusés ; enfants, taisez les scandales reçus. Et vous aussi veuves, orphelins, jeunes filles, taisez les biens qui vous furent enlevés par moi ; taisez l'honneur et l'innocence que je vous fis perdre ; la piété, la pudeur, la religion dont j'éteignis les sentiments dans vos cœurs. Gardez le silence, ô vous tous que je devais sauver par mes exemples et que je perdis par mes scandales !

Mais pourquoi nous taire ? reprendront les autres aussitôt. Non, non, il n'en est plus temps. Père dénaturé, il ne tenait qu'à vous que je devinsse catholique. Mère inhumaine, vous m'empêchâtes de prendre l'habit religieux. Pervers et infâme hérésiarque, c'est toi qui me fis sortir du sein de l'Eglise catholique. Compagnon perfide, c'est toi qui me fis abandonner les sentiers de la piété et du salut éternel. Séducteur infâme, tu m'arrachas avec le sacrifice de la pudeur, celui de la foi. Ah ! vous êtes ici comme moi, détestables auteurs de ma perdition ! Soyez donc maudits, exécrés, opprimés, écrasés ! Que ma douleur, que mon châtiment retombe sur votre tête, et redouble votre enfer, votre châtiment et votre douleur !

O jour ! ô rencontre ! ô manifestation ! ô apparition ! Qu'il est horrible de se trouver en ce jour parmi les maîtres d'erreur, parmi les auteurs de schisme, parmi les artisans de scandale, parmi les pécheurs, parmi les ennemis de Dieu !

Deuxième point. Lorsque vous serez invité à une fête quelconque, a dit le Sauveur en S. Luc, gardez-vous de prendre la première place, de peur que si ensuite il venait quelqu'un plus digne que vous, vous ne soyez contraint, à votre grande honte, de descendre à la dernière place ; mais placez-vous au dernier rang, afin que le maître de la maison vous fasse monter au premier. Car sachez que quiconque s'élève sera abaissé, et que quiconque s'abaisse sera élevé (1).

Or dans cette brève parabole, est contenue toute l'histoire des pécheurs et des justes soit pour le monde présent, soit pour le monde à venir. Considérez les pécheurs dans le monde présent : ils usurpent dans la société humaine les premiers postes ; ils se

(1) Quia monis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur. Matth. xxiii.

placent en tête et au-dessus de tous : pour un titre vain, pour une décoration qu'on étale sur une poitrine déshonorée, pour une poignée d'écus, ou hérités par hasard ou obtenus sans mérite, ou mendiés, ou extorqués par l'injustice, par la bassesse, par l'intrigue ; pour quelques mois d'étude consacrée à la politique, à la philosophie, à la littérature, on se donne de grands airs de nobles, de riches, de chevaliers, de savants, de littérateurs, de philosophes, d'hommes d'Etat. Privés de véritable science comme de vertu, aussi courts d'intelligence que bas de sentiments, aussi pleins de préjugés que chargés de péchés; jaloux d'attirer à eux tous les regards comme tous les honneurs, ils n'ont que hauteur, indifférence et dédain pour l'habit ecclésiastique, pour l'humble piété, pour le chrétien modeste, pour la pudeur timide, pour la vraie sainteté, pour la vraie religion. Grand Dieu ! quel orgueil, quelle hauteur ! comme ils se rengorgent ! comme ils se pavanent, comme ils s'exaltent, comme ils se divinisent ! C'est un prêtre, disent-ils, c'est un moine, c'est un bigot, c'est une religieuse, c'est une femmelette, c'est un imbécile ! et c'est à grand'peine qu'il leur laissent la dernière place et un peu de pain pour se sustenter, l'air pour respirer et les yeux pour pleurer. Les justes au contraire plus désireux d'obéir que de commander, de s'instruire que d'enseigner, d'écouter que de discourir, modestes, doux, patients, se résignent à se voir humiliés, opprimés dans les derniers rangs, et laissent sans aucune envie aux pécheurs les premiers postes avec tous les avantages de la vie sociale.

Or sous le gouvernement d'un Dieu juste cette grande injustice doit être réparée. Il doit y avoir un jour où les justes, les saints, les élus seront reconnus pour ce qu'ils furent, pour des âmes nobles, héroïques, sublimes, et où ils recevront de l'univers entier des hommages qui les vengeront de tous les dédains dont ils furent victimes. Il doit y avoir un jour où ceux qui par orgueil s'étaient avancés jusques aux premiers postes parmi les hommes, soient relégués dans les derniers rangs ; et où ceux qui par humilité s'étaient contentés des derniers postes soient promus à leur tour jusques aux premiers : où l'orgueil sera abaissé et ou l'humilité triomphera. Or c'est dans le jugement dernier que s'accomplira ce grand acte de justice. Là s'accomplira à la lettre l'oracle divin d'après lequel seront abaissés tous ceux qui voulurent s'élever eux-mêmes et seront élevés tous ceux qui s'abaissèrent volontairement (1). Contemplez en effet comment s'accomplit cet oracle

(1) Quia omnis qui se exaltat humiliabitur et omnis qui se humiliat exaltabitur. Matth. XIII.

par la position respective des justes et des pécheurs dans la vallée de Josaphat.

Pendant que les pécheurs sont entraînés par le poids de leurs corps, humiliés et couchés en masses compactes sur la terre, semblables à un hideux troupeau de boucs puants; les justes au contraire, ainsi que nous l'a révélé S. Paul, nullement embarrassés de leurs corps, agiles, légers, glorieux, divisés en bandes joyeuses, se soutiendront dans les airs au-dessus des nuages, comme pour aller à la rencontre de Jésus-Christ; et étincelants de splendeur, semblables aux étoiles fixes du firmament, ils seront l'ornement des cieux et l'admiration de la terre (1).

Quel spectacle! Les voici mêlés parmi les substances spirituelles, avec les anges, et ils ne paraissent presque plus différer d'avec eux (2). Quelle n'est pas la beauté dont ils brillent, la grâce qui les distingue, la majesté qui les environne! Leur corps, vêtement lumineux, est moins un voile qu'une décoration translucide et radieuse (3). Comme ils ravissent le regard et l'affection de quiconque les contemple! ô exaltation! ô gloire! comme ils sont admirables dans le poste qu'ils occupent! leur regard est majestueux, leur front est serein, leur cœur satisfait, leur attitude sublime! Quel air de supériorité, de liberté, de sécurité, d'intrépidité, de constance, d'empire, tandis qu'ils contemplent humiliés et vaincus à leurs pieds les infâmes auteurs de leurs persécutions, de leurs longs martyres, de leurs ignominies, de leurs affronts! il est écrit : « Les justes se tiendront pleins de constance en face de ceux qui les opprimèrent (4). »

Quelle humiliation dès lors! quelles angoisses! quelle douleur poignante pour les pécheurs! à cette vue ce seront et des grincements de dents, et des fureurs retournées contre eux-mêmes; qui se mordant les lèvres, qui se tordant les bras; ce seront des gémissements et des pleurs, et des accès de rage, et des cris de tardif repentir, de douleur désespérée (5).

Ah! se diront-ils, nous nous sommes donc mépris et la méprise est à jamais irréparable (6)! Nous appelions insensé ce jeune homme, cette demoiselle, qui ayant dit au monde nn adieu généreux, allèrent ensevelir dans le cloître toutes les espérances d'ici-bas. Nous faisions une risée de la générosité des martyrs, de la religion des dévots, de la vie austère des pénitents, de l'esprit de réserve, de retraite, de vigilance et de prière qui caractérise les vrais chrétiens. Nous traitions d'imbécilité leur vie, de scrupule

(1) Simul rapiemur obviam Christo in aera. I. Thess. IV. — (2) Erunt sicut angeli Dei in cœlo Matth. XXII. — (3) Amictus lumine sicut vestimento. Ps. CIII. — (4) Stabunt justi in magna angustia adversus eos qui se angustiaverunt. Sap. V. — (5) Præ angustia spiritus gementes. *Ibid.* — (6) Ergo erravimus. *Ibid.* !

leur délicatesse, de superstition leur piété. Nous les avons persécutés, méprisés, raillés, tournés en dérision. Nous les appelions esprits faibles, imbéciles, insensés. Nous crûmes que comme leur vie avait été obscure, ils seraient aussi sans honneur après la mort (1). Mais maintenant nous reconnaissons que tout au contraire c'est nous qui avons été les vrais insensés, les vrais imbéciles, les vrais idiots; et eux les vrais sages, les vrais philosophes, les vrais savants, les vrais habiles gens, qui surent bien ajuster leurs comptes, qui surent mettre à profit le temps et la vie : *Nos insensati!* Certes, pendant que nous sommes ici humiliés, avilis, martyrisés, affligés, déchirés de désespoir, comblés d'opprobre, pendant que sous les pieds de tous nous sommes ici réduits à trembler et à nous agiter parmi les démons ennemis de Dieu, voilà au contraire les justes qui sont, eux, au comble du bonheur ! Voyez comme ils resplendissent de gloire ! comme ils régnent pacifiques ! comme ils tressaillent de joie ! comptés qu'ils sont dans les légions des saints, entourés des hommages de l'univers entier comme vrais fils de Dieu (2) !

O grandeur, ô gloire, ô exaltation des justes ! ô humiliation ! ô opprobre ! ô avilissement des pécheurs ! c'est ainsi que s'accomplira le divin oracle : « Quiconque s'humilie sera exalté; quiconque s'exalte sera humilié (3).

Or quelle sera dans ce jour la condition de chacun de nous ? Serons-nous triomphants parmi les saints, ou humiliés parmi les superbes ? Notre vie d'à présent décidera de notre sort à venir; et peut-être la résolution que nous prendrons aujourd'hui, ou de ressusciter à la grâce, ou de continuer à vivre dans le péché, décidera de notre sort pour une éternité. Mettons-nous donc à réfléchir dès maintenant comme nous voudrons avoir réfléchi alors; prenons notre décision dès à présent comme nous voudrons alors l'avoir prise; déterminons-nous à vivre dès aujourd'hui comme nous voudrons alors avoir toujours vécu. Nous pouvons être assurés qu'en imitant la vie dissipée, corrompue, superbe, ambitieuse des pécheurs, nous partagerons leur humiliation et leurs opprobres; et qu'au contraire nous partagerons la gloire, l'exaltation, la béatitude des saints, si nous savons nous faire à leur vie de prière et de pénitence. Quiconque s'élève sera rabaissé, quiconque s'abaisse sera exalté. Ainsi soit-il (4) !

(1) Vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem illorum sine honore. Sap. v. — (2) Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est. *Ibid.* — (3) Omnis qui se humiliat exaltabitur, et qui se exaltat humiliabitur. Luc XIV. — (4) Simple traducteur nous avons dû conserver à ce deuxième point la place qu'il occupe dans l'édition Italienne. Nous doutons cependant beaucoup que le prédicateur ait jamais rangé sous un même titre et prononcé dans le même discours ce deuxième point et les fragments qui le précèdent. (Note du traducteur).

LE ROI SUR SON TRIBUNAL ET LES SUJETS REBELLES

Ou le Jugement dernier

In manu forti et in brachio extento et in furore effuso regnabo super vos.
Je régnerai sur vous par ma puissance, le bras prêt à frapper et rien ne saura contenir ma fureur
EZECH. XX.

C'est en ces termes que le souverain Juge fit annoncer par l'organe du prophète Ezéchiel, le dernier acte de sa justice, le jugement universel. Mais qu'est-il besoin de ce jugement? Le ciel n'a-t-il pas déjà ses élus? L'enfer ne possède-t-il pas ses victimes? Le péché ne reçoit-il pas déjà son châtiment, et la vertu sa récompense? Quelle nécessité y a-t-il donc de réviser une sentence qui ne peut plus être révoquée, une condamnation qui reçoit depuis des siècles son exécution? — O insensés que nous serions, si telles étaient nos pensées, si tel était notre langage! Eh quoi! n'est-il pas vrai que le Dieu Très-Haut est à présent méconnu, oublié, offensé par les fils des hommes? Ici l'on accusera sa sainteté, à l'occasion de la tolérance du mal; là, sa providence, à propos de la distribution des biens; tel violera audacieusement ses lois, tel autre osera révoquer en doute son existence même. N'est-il pas vrai que Jésus-Christ méconnu et en butte à la contradiction, est combattu, persécuté ou dans sa personne, ou dans ses membres mystiques, ou dans sa doctrine, ou dans sa religion, ou dans son Eglise? N'est-il pas vrai que, Rédempteur de tous les hommes, il ne règne que sur un très petit nombre de ceux qu'il a rachetés? Il est donc nécessaire qu'une fois au moins tous les hommes soient réunis en une grande audience; que là Dieu soit reconnu et publiquement révéré de tous les hommes par un seul acte d'adoration. Il est donc nécessaire que là aussi Jésus-Christ se montrant tel qu'il est, roi infini, tout puissant, éternel, et révélant toute sa majesté et toute sa gloire, fasse autant sentir aux hommes la sévérité de sa justice, qu'il fait preuve aujourd'hui de longanimité, de patience et d'infatigable miséricorde; il est nécessaire enfin qu'il règne dans la splendeur de son indignation sur tous ceux qui ne voulurent pas du règne de son amour.

Or c'est justement ce qui arrivera et ce qui rend nécessaire et souverainement juste le jugement universel : *In manu forti et in brachio extento et in furore effuso regnabo super vos.*

Nous avons vu hier les préparatifs de ce terrible jugement de

Jésus-Christ ; étudions-en aujourd'hui l'accomplissement dans l'explication de la parabole du roi tenant ses assises pour juger des sujets rebelles. Nous verrons que le Sauveur lui-même nous y a représenté l'histoire de son dernier jugement sur les pécheurs. Imaginons donc que nous nous trouvons présents dans cette grande vallée de Josaphat où nous avons laissé hier réunis tous les hommes partagés en deux peuples. Voici le jour, voici l'heure de la venue du juge éternel et de la sentence qui doit décider de notre dernière destinée. Malheureux que je suis ! que pourrai-je dire à cette heure suprême pour me disculper ? Quel avocat pourrai-je trouver pour présenter ma défense ? En ce jour où le juste à peine trouvera quelque sécurité, que deviendrai-je, moi misérable pécheur (1) ?

Un instant donc encore, ô Seigneur, pour que je tombe à vos pieds et que je vous demande ce pardon pour lequel alors il ne sera plus temps. Oui, ô juge éternel, juste et sévère vengeur du péché, faites-nous concevoir aujourd'hui la crainte que doivent inspirer vos jugements. Faites qu'en moi les larmes de l'homme pénitent effacent les fautes de l'homme pécheur, avant qu'arrive le jour où les pleurs seront superflus, le repentir inutile, la douleur inefficace : *Juste judex ultionis, donum fac remissionis, ante diem rationis.*

Premier point. A force d'entendre le Seigneur parler fréquemment du règne de Dieu, les Juifs imaginèrent que ce règne de Dieu ne serait autre que leur délivrance d'une domination humaine et toute politique ; et que ce serait un règne, comme les autres règnes d'ici-bas, purement temporel, humain et terrestre. Jésus-Christ voulant donc rectifier ces fausses idées et montrer que le règne de Dieu sur les hommes est un règne céleste, spirituel et divin, se mit, d'après l'évangéliste S. Luc, à raconter la parabole du juge (2). Un homme, dit-il, illustre par sa naissance et par sa position, dut partir pour un pays lointain, afin d'y prendre possession d'un royaume et revenir ensuite (3). Ayant donc appelé devant lui les dix principaux d'entre ses serviteurs, il leur distribua dix grosses pièces de monnaie. Voici, dit-il, de l'argent, faites-le valoir dans le négoce pendant mon absence, en attendant mon retour (4).

(1) Quid sum miser tunc dicturus, quem patronum rogaturus. Prosa defunct. — (2) Quia existimarent quod confestim regnum Dei manifestaretur, dixit parabolam. Luc XIX. — (3) Homo quidam nobilis abiit in regionem longinquam accipere sibi regnum et reverti. *Ibid.* — (4) Vocatis autem decem servis suis dedit eis decem mnas et ait ad illos : Negotiamini dum venio. *Ibid.*

Ce bon prince était à peine parti que, sauf quelques-uns qui firent réellement valoir l'argent reçu, et en retirèrent de profit les uns dix, les autres cinq fois autant, plusieurs mirent l'argent dans un sac et l'ayant enfoui en terre le laissèrent improductif; et d'autres plus perfides et plus ingrats, devenus hostiles à leur maître, bien qu'ils fussent ses concitoyens, lui envoyèrent dire qu'il était inutile de penser à revenir régner sur eux, parce qu'ils ne voulaient plus entendre parler de lui, et qu'ils ne voulaient ni l'accepter ni le souffrir pour leur maître et leur roi (1).

Ce prince, de retour dans sa patrie, après avoir pris possession de son royaume, fit appeler tous ses serviteurs devant lui pour lui rendre compte de leur conduite et des gains respectifs qu'ils avaient dû faire pendant son absence (2). Or quant aux fidèles serviteurs qui avaient exécuté les ordres de leur maître dans les plus petites choses et qui furent à même de rapporter, qui plus, qui moins, quelques gains effectués sur la somme reçue, le maître les loua avec enthousiasme et les récompensa magnifiquement (3). Mais malheur aux autres! Il leur reproche d'abord leur négligence, pour n'avoir pas placé l'argent reçu dans les banques publiques, sachant bien qu'il ne leur avait été confié qu'à cette intention (4). En vain ils veulent s'excuser ; en vain ils cherchent des défaites. Le monarque tire de leurs propres excuses des raisons de les condamner comme des serviteurs méchants et infidèles (5); et il ordonne à ses ministres présents de les dépouiller, de leur ôter les sommes qu'ils avaient laissées improductives, et de les distribuer aux autres selon qu'ils avaient gagné davantage sur celles qui leur avaient été respectivement confiées (6). Et il ajouta que ceux qui avaient mieux su faire valoir l'argent devaient présentement en recevoir davantage et abonder de tout; et que celui qui n'avait eu nul souci d'augmenter son avoir devait encore être dépouillé de ce qu'il possédait auparavant (7). Ensuite il fit amener devant lui tous les sujets rebelles, qui n'avaient pas voulu le reconnaître pour souverain, ni se soumettre à ses lois, et il les fit mettre à mort sous ses yeux (8). Après le récit de cette parabole, le Seigneur, ajoute l'évangéliste, accompagné de ses apôtres et de ceux du peu-

(1) Cives autem ejus oderant eum et miserunt legationem post illum dicentes : Nolumus hunc regnare super nos. Luc XIX. — (2) Factum est ut rediret accepto regno, et jussit vocari servos suos quibus dedit pecuniam ut sciret quantum quisque negociatus esset. *Ibid.* — (3) Euge, bone serve, quia in modico fuisti fidelis, eris potestatem habens super decem civitates. *Ibid.* — (4) Sciebas quia homo austerus sum. Quare non dedisti pecuniam ad mensam ; ut ego veniens cum usuris utique exegissem illam. *Ibid.* — (5) Serve nequam de ore tuo te judico. *Ibid.* — (6) Adstantibus dixit: Auferte ab illo et date illi qui decem mnas habet. *Ibid.* — (7) Quia omni habenti dabitur et abundabit, ab eo autem qui non habet, et quod habet auferetur ab eo. *Ibid.* — (8) Verumtamen inimicos meos illos qui noluerunt me regnare super se, adducite huc et interficite ante me. *Ibid.*

ple qui lui étaient dévoués, fit son entrée triomphale dans Jérusalem (1).

Grande et magnifique parabole! s'écrie S. Cyrille. Notre-Seigneur y a représenté, comme dans un tableau, tous ses plus grands mystères, depuis le premier jusqu'au dernier (2). Car, ajoute Euthyme, bien que le Sauveur semble n'y avoir parlé que d'un évènement passé, il y raconte l'histoire anticipée des plus grands événements à venir (3).

Combien justement d'abord, dit S. Basile, le Seigneur se donne-t-il à lui même le titre d'homme illustre, d'homme d'une haute noblesse! Eh! qui plus que lui est vraiment noble, lui qui, descendant du roi David par sa naissance temporelle, est aussi par sa génération éternelle vrai fils de Dieu, et se trouve ainsi doublement noble, placé au plus haut faîte de la noblesse et de la grandeur, et par son extraction royale et par sa nature divine (4)?

Cet homme illustre est parti pour un pays vraiment lointain, mais avec l'intention de revenir ensuite (5). Et en effet, dit Eusèbe d'Emèse, Jésus-Christ, après avoir accompli le grand œuvre de la Rédemption en ce monde, monta aux cieux (6). Il s'éloigna des hommes, dit S. Basile, non comme Dieu, puisque, comme Dieu, il est toujours et partout présent, non par la distance des lieux, mais par la sage économie des desseins de sa Providence et des choses (7). Et il doit, dit Euthyme, revenir sur la terre au jour du jugement dernier avec un immense appareil de majesté et de gloire (8).

C'est pour prendre possession d'un royaume que cet homme illustre se rendit dans une contrée lointaine (9). En effet, dit S. Augustin, Jésus-Christ est monté aux cieux pour siéger à la droite de son divin Père, et de là régner sur l'Eglise des Gentils qui s'étend jusqu'aux extrémités du monde. Ce règne, son Père le lui avait promis par l'organe du prophète-roi : Je te donnerai pour ton héritage les nations et pour ton domaine l'étendue entière du globe jusqu'à ses dernières limites (10).

Remarquez, dit ensuite Eusèbe d'Emèse, que le nombre dix est le nombre le plus grand et le plus parfait; parce que tous les nombres sont contenus dans le nombre dix, et c'est pour cela que dans

(1) Et his dictis præcedebat ascendens in Jerusalem. Luc XIX. — (2) Describit hæc parabola a primo usque ad ultimum mysteria Christi. S. Cyrill. — (3) Tanquam jam facta dicit ea quæ futura sunt. Euthym. — (4) Nobilis non solum secundum deitatem, sed etiam secundum humanun genus ex semine David. S. Basil. — (5) Abiit in regionem longinquam accipire sibi regnum et reverti. *Ibid.* — (6) Per hoc ascensum ejus de terra designat. Euseb. Emyss. — (7) Longinquam, non locorum distantia, sed rerum conditione. S. Basil. — (8) Reverti: de secundo adventu hic sermo est, quod revertetur cum potestate magna et gloria. Euthym. — (9) Accipre sibi regnum. Evang. — (10) Dabo tibi gentes hæreditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ. Ps. II.

l'Ecriture le nombre dix signifie tantôt un grand nombre et tantôt la totalité (1). L'homme de haut rang qui, avant de partir pour la conquête de son nouveau royaume, donne dix pièces de monnaie à dix serviteurs pour les faire valoir, c'est Jésus-Christ lui-même qui, avant de monter au ciel, voulut envoyer les apôtres prêcher la foi et la loi divine dans le monde entier, et par leur ministère léguer à tous les hommes le riche fonds, l'inappréciable dépôt de toutes les grâces, de tous ses trésors spirituels, afin qu'ils les missent à profit par une sainte vie et que leur salut fut ainsi assuré (2).

Ce riche capital de sa révélation et de sa grâce, il veut qu'à son dernier avénement nous puissions le lui restituer avec usure (3), c'est à dire, ajoute le vénérable Bède, que nous devons accroître ce capital spirituel par la pratique de la doctrine proposée à notre foi (4). Mais pour faire fructifier ce capital, le maître veut qu'on le mette dans une banque publique, « Pourquoi ne l'avez-vous pas mis entre les mains d'un banquier (5)? » Or cette banque publique, dit Eusèbe d'Emèse, c'est l'Eglise (6). Car l'Eglise est ouverte à tous, c'est dans le sein de l'Eglise seulement que l'on peut négocier avec fruit pour le salut éternel.

Qu'arrivera-t-il pourtant? Sans doute les vrais chrétiens, les vrais fidèles, qui se font un titre d'honneur et de mérite, un vrai délice de se soumettre et d'obéir au véritable roi de gloire Jésus-Christ, ceux-là mettent à profit les révélations de la foi qu'ils professent, la multitude des grâces intérieures et extérieures qu'ils reçoivent dans la véritable Eglise, et ils y trouvent force, émulation, aide et courage. Ensuite progressant en toute espèce de vertu ils doublent leurs mérites, ils réalisent, à proportion de leurs forces, un gain quintuple ou décuple; et ce gain consiste dans une augmentation de grâces pour la vie présente et de mérites pour la gloire dans la vie à venir.

Mais la très grande majorité des chrétiens, même des catholiques, laissent improductif ce capital d'une valeur infinie : savoir, la grâce de la rédemption, qui implique la connaissance de toutes les vérités et la force de pratiquer toutes les vertus. Ils enveloppent ce capital comme dans un suaire et ils l'enfouissent; c'est à dire que leur vie n'est qu'une vie de vanité, de légèreté, de baga-

(1) Hoc numero nullus alius major est, quia omnes numeri hoc solo continentur, et ideo decem aliquando multos aliquando omnes significant. Euseb. Emiss. — (2) Euntes in mundum universum prædicate evangelium omni creaturæ, docentes servare omnia quæcumque mandavi vobis. Qui crediderit et baptizatus fuerit salvus erit. Matth. XVI. — (3) Ut cum venissem cum usuris exegissem illam. Evang. — (4) Qui pecuniam a doctore accipit credendo, necesse est ut ea cum usuris reddat operando. Vener. Bed. — (5) Cur non posuisti admensam. Evang. — (6) Mensa est Ecclesia. Euseb. Emiss.

telles, une vie tout entière concentrée dans les soins et les désirs d'ici-bas ; vie dans laquelle s'il ne se trouve pas grand mal, il ne se trouve non plus aucun bien ; vie exempte de vices grossiers, mais aussi stérile de vertus ; vie en un mot aussi inutile pour l'existence future que pour l'existence présente.

Remarquez bien, nous dit là-dessus S. Jean Chrysostome, que selon les Ecritures Jésus-Christ a deux espèces d'empire et de souveraineté en ce monde : il règne d'abord sur tous les hommes, en tant qu'il est le Dieu créateur, seigneur et maître de toutes choses. Il est ensuite roi et seigneur particulier des chrétiens en tant que Rédempteur reconnu, accepté, servi volontairement. L'une de ces souverainetés est appuyée sur les titres mêmes de sa nature ; l'autre souveraineté est basée sur les opérations de sa grâce ; l'une s'exerce sur toute espèce de personne, l'autre particulièrement sur les cœurs de ses fidèles (1). La première souveraineté est essentielle à Jésus-Christ, elle est nécessaire, elle est absolue, immortelle, éternelle, inamissible, indépendante de la volonté des hommes. Mais la souveraineté de sa grâce sur les cœurs, parce qu'il l'a voulu ainsi, n'est qu'une acquisition accidentelle, exempte de toute violence morale ou corporelle, dépendant de notre volonté ; et par conséquent il nous est possible de la lui contester, de la lui ravir, de la nier, de l'anéantir sinon quant au droit, au moins quant à l'effet. Avec tous nos efforts, avec tout notre mauvais vouloir, nous ne pourrons jamais faire que le Dieu créateur et maître de l'univers ne soit pas, par essence, notre roi et seigneur ; mais nous pouvons faire qu'il ne règne point par sa vérité, par sa lumière divine dans notre esprit, par sa grâce dans notre cœur, par ses exemples et par ses lois dans toute notre conduite ; car il a laissé à notre libre choix ou de demeurer dans son obéissance et sa sujétion, ou de nous y soustraire, de sorte que nonobstant nos obligations, malgré notre devoir, malgré tous nos intérêts, nous pouvons repousser son empire et nous révolter contre lui.

Les sujets dont parle la parabole, et qui pleins de haine pour leur bon et puissant roi, bien qu'il fût leur compatriote, se hâtèrent aussitôt après son départ de lui envoyer dire hardiment qu'ils ne voulaient plus le reconnaître pour leur souverain (2), représentent à la lettre les Juifs qui, animés d'une haine infernale contre leur véritable roi et messie, Jésus-Christ, né parmi eux et de leur race, se mirent aussitôt après son ascension à persécuter ses apô-

(1) Duo regna Dei novit scriptura, alterum ex creatione secundum quod est rex omnis creaturæ, alterum ex approbatione secundum quod justis dominatur. S. Jo. Chrys. — (2) Cives autem ejus oderant eum et legationem mittentes dixerunt : Nolumus hunc regnare super nos. Evang.

tres, rejetèrent publiquement et légalement sa religion, et firent tout pour se soustraire à son pacifique empire. Mais, en outre, ces sujets rebelles représentent aussi les infidèles qui s'opposent avec une obstination infernale à la prédication des missionnaires évangéliques venus pour établir parmi eux le règne de Jésus-Christ. Ce sont aussi les mécréants qui, en pleine lumière du christianisme, ne veulent pas entendre parler de la doctrine ni de la religion de Jésus-Christ. Ce sont encore les hérétiques qui n'en veulent conserver absolument que ce qu'il leur plaît; c'est à dire qui admettent l'Evangile, non comme expression de la volonté divine et comme règle imposée d'en haut à l'homme, mais comme un dépôt indifférent dont l'homme puisse prendre et retenir ce qui lui convient, et du reste, sans se soucier de Dieu, rejeter licitement ses mystères et ses lois, ou plutôt se faire en définitive juge de Dieu même.

Ceux qui violent audacieusement les lois de Jésus-Christ, ceux qui en ridiculisent les observateurs comme des superstitieux, des imbéciles, ou des hommes à préjugés, ceux qui ne se soucient ni de ses menaces, ni de ses promesses; qui n'ont que dédain pour cet esprit de crainte de Dieu, d'abnégation, de sacrifice qu'inspire l'Evangile, pour la délicatesse de conscience, pour la piété et la dévotion des vrais fidèles; ceux qui prennent pour règle de leur conduite les principes, les idées, les maximes du monde, les jouissances de l'ambition, de l'intérêt, de la volupté, oui, ceux-là déclarent réellement qu'ils ne veulent pas de Jésus-Christ pour leur messie, pour leur roi, puisqu'ils rejettent les conditions essentielles de sa royauté, de sa fonction de rédempteur, les conditions indispensables du salut qu'il leur promettait. Tout comme les Juifs, les infidèles, les incrédules, les hérétiques, ils repoussent d'une manière réelle et positive le règne de Jésus-Christ sur eux : *Nolumus hunc regnare super nos.* Ils préfèrent, comme le firent jadis les Juifs, le règne de César, le règne du démon et du péché au règne de la loi, de la grâce et de la gloire de Jésus-Christ.

Ce n'est pas tout. Ces faux catholiques sont exactement figurés dans la parabole par ces hommes pleins de haine pour le roi leur concitoyen. Ils sont les concitoyens de Jésus-Christ, puisqu'ils se disent ses vrais sectateurs, bien qu'en réalité ils le haïssent : *Cives ejus oderant eum.* Leur vie toute charnelle, profane, terrestre s'allie avec un désir infernal qui se remue au fond de leur cœur, désir de voir d'autres qu'eux pécher aussi à leur exemple et abandonner la suite de Jésus-Christ comme ils l'ont abandonnée eux-mêmes; désir de voir disparaître d'au milieu du monde la foi comme trop mystique, sa loi comme trop sévère, sa prédication comme trop impor-

tune, son esprit de charité, de pudeur, d'humilité, de pénitence comme trop incommode ; ou du moins désir de voir Jésus-Christ, avec son culte et sa religion, se renfermer dans ses temples, se contenter de régner sur le bas peuple, sur les femmelettes, les enfants, les simples, les imbéciles, sans aucune action, sans aucune influence sur les personnes, sur les familles, sur la société, inconnu ou méconnu, moqué, abreuvé d'ignominie et de douleur. Or tout cela qu'est-ce autre chose que haïr cordialement Jésus-Christ? *Cives autem ejus oderant eum.*

Mais malheureux rebelles! voici que le roi de l'Evangile revient enfin après avoir pris possession de son royaume ; et il fait comparaître devant lui tous ses serviteurs (1). Par là, selon Eusèbe d'Emèse, Jésus-Christ a voulu nous révéler qu'après avoir établi son règne dans le cœur de tous les élus, après avoir complété le nombre des prédestinés, après avoir, par la puissance de son commandement, ressuscité et réuni dans la vallée de Josaphat tous les hommes, il viendra comme possesseur d'un nouveau royaume, avec l'appareil d'un conquérant et d'un Dieu ; et cette seconde apparition sera aussi glorieuse et solennelle que la première fut humble et cachée (2).

Oh! qui peut sans frémir penser à la majesté, à la gloire, à l'épouvante de ce second avénement dans lequel Jésus-Christ viendra en Dieu qui juge, règne et punit? Quel regard pourra en soutenir la vue? Quel esprit en supporter seulement la pensée (3)?

Une fois tous les fils des hommes réunis et distribués en deux classes, en deux peuples, voici que tout à coup le ciel s'ouvre ; il s'en échappe des globes de feu, des torrents impétueux de flammes ; et c'est ce feu, dont parle David, feu qui d'une part se change pour les élus en rosée céleste, en brise vivifiante, en lumière de gloire, et d'autre part va investir et dévorer les ennemis de Dieu (4). Quels sinistres éclairs! Quels sillonnements rapides de la foudre! Quels sourds et horribles mugissements du tonnerre! L'univers entier est ébranlé; et la terre émue et tremblante, agitée par d'horribles secousses, semble se dérober sous les pas (5). Qu'allons-nous devenir, malheureux pécheurs! montagnes, collines, venez nous écraser sous votre poids, venez mettre fin à notre existence et nous épargner la vue de sa terrible présence (6)! Mais à qui parlons-

(1) Factum est autem ut rediret, accepto regno, et jussit vocari servos. Evang.— (2) Secundum apparitionem designat gloriosam et regiam; nondum enim in prima regia dignitate fungebatur. Euseb. Emiss. — (3) Quis poterit cogitare diem adventus ejus, quis poterit stare ad videndum eum. Malach. III. — (4) Ignis ante ipsum præcedet et inflammabit in circuitu inimicos ejus. Ps. XCVI. — (5) Illuxerunt fulgura ejus orbi terræ ; vidit et commota est terra. Ps. XCVI. — (6) Incipient dicere montibus: Cadite super nos. Luc XXIII.

nous? ni collines ni montagnes n'existent plus; à la seule approche du feu, à la seule présence du Seigneur, montagnes et collines se sont dissoutes comme une cire molle, et la terre tremblante, éperdue, semble prête à rentrer dans le néant (1)!

Ainsi les cieux qui s'agitent, les astres qui errent à l'aventure, les sphères qui se confondent, les voûtes du firmament qui s'ébranlent, proclament en présence de tous les peuples l'infinie justice, la gloire et la puissance infinie de celui qui arrive (2).

Hélas! si la seule pensée de son apparition nous consterne et nous glace d'horreur, comment pourrons-nous soutenir sa présence (3)? Ah! qu'on s'en tienne là pour aujourd'hui! N'est-ce point assez déjà d'humiliations et de tourments? A quoi pourrait servir l'apparition de ce Dieu de justice? Qu'il arrête sa marche! qu'il ne vienne pas!... Ah! j'ai parlé à la male heure! Le voici qui vient. Voici le glorieux étendard du royaume qu'il a conquis! *Redit accepto regno.* Voici la bannière triomphale qui le précède, portée par les anges, environnée d'une immense splendeur! Voici la croix, le véritable signe du Fils de l'Homme (4)! A cette vue, quel universel émoi et quel universel murmure s'éveille dans toute l'étendue de la vallée! oh! comme toutes les tribus de la terre poussent un cri unanime! quels sanglots! quels pleurs universels (5). Seulement à la vue de ce signe auguste du salut, les justes pleurent de tendresse, les pécheurs de remords et d'épouvante. Ceux-là saluent la croix, cette clef de David qui leur ouvre les portes des cieux, cette clef qui ouvre sans que personne puisse fermer ce qu'elle a ouvert (6). Ceux-ci frissonnent à la vue de la croix, qui est pour eux une de ces flèches foudroyantes du prophète Habacuc, destinée à les transpercer jusque dans les enfers (7). Grand Dieu! les anges sont quatre-vingt-dix-neuf fois plus nombreux que tous les hommes qui se trouvent réunis dans la grande vallée. Or les voici, comme l'avait prédit Jésus (8), ils se présentent tous, nul ne fait défaut, ils se présentent tous pour lui faire cortège et lui rendre hommage en présence du monde entier. Les voici qui descendent rangés en longues files; et leurs brillantes légions viennent en belle ordonnance se placer dans les immenses espaces de l'air. Que de beaux et majestueux visages! Que d'attitudes diverses, gracieuses tout à la fois et terribles!

(1) Montes sicut cera fluxerunt a facie Domini, a facie Domini omnis terra. Ps. XCVI. — (2) Annuntiaverunt cœli justitiam ejus; viderunt omnes populi gloriam ejus. *Ibid.* — (3) Ante faciem frigoris ejus quis sustinebit. *Ibid.* CXLVII. — (4) Tunc parebit signum filii hominis. Matth. XXIV — (5) Et plangent omnes tribus terræ. *Ibid.* — (6) Clavis David quæ aperit et nemo claudit Apoc. III. — (7) In splendore fulgurantis hastæ. Habac. III. — (8) Omnes angeli cum eo. Matth. XXV.

Et voici, ô terreur ! ô tremblement ! ô épouvante ! Voici qu'il s'avance lui-même, majestueusement assis sur un trône de gloire, au dessus des nuées grosses de tempêtes, environné de mille splendeurs ! Il vient non pas inconnu ou déguisé, mais à découvert ; non plus pour être jugé, mais pour juger lui-même ; non plus comme sujet, mais comme monarque ; non plus pour obéir, mais pour régner, pour régner en homme et en Dieu ; comme père outragé, pour déshériter des fils ingrats ; comme roi trahi, pour juger des sujets révoltés : *Accepto regno et reverti.*

Combien est grande la majesté, la gloire, la puissance de ce roi et seigneur, que je ne voulus ni reconnaître, ni servir, ni aimer !

Qu'il est beau, qu'il est majestueux et terrible, ce visage divin, ce visage qui ne respire que la sainteté ! Quels sentiments douloureux, quelles frayeurs il éveille en moi ! L'enfer, mille fois l'enfer ! Qui me donnera qu'il s'entr'ouvre et m'engloutisse ! qu'il me dérobe à la vue de son indignation et de sa fureur (1). Mais non, non, ô supplice ! ô confusion ! ô crève-cœur ! ô épouvante ! Je suis obligé de me trouver face à face devant lui, de fixer un regard tremblant et consterné sur son visage plein de dédain, de soutenir à mon tour son redoutable regard, et de porter tout le poids de la majesté et de l'indignation de son front majestueux et sévère (2).

Venez le contempler, ô Juifs ! voilà celui en qui vous n'avez pas voulu reconnaître le caractère de Rédempteur. Contemplez-le, ô infidèles ! voilà celui dont vous n'avez pas voulu accepter l'Evangile. Contemplez-le, ô hérétiques ! voilà celui dont vous avez nié la divinité et les sacrements, et dont vous avez corrompu la morale et la doctrine. Contemplez-le, ô schismatiques ! voilà celui dont vous avez voulu déchirer l'Eglise, comme un vêtement mis en lambeaux. Contemplez-le, ô catholiques inconséquents ! voilà celui dont vous violâtes les lois, dont vous profanâtes les temples, dont vous prétendîtes discréditer les ministres, ridiculiser les sectateurs, mépriser les sacrements, fouler aux pieds le sang adorable ! Contemplez et voyez aujourd'hui, hélas ! trop tard, quel mal ce fut d'avoir abandonné, d'avoir traité ainsi le Seigneur votre Dieu (3) !

Ah ! il est le vrai fils de l'homme ; mais dans son humanité, avec la personne du Verbe, il concentre toute sa majesté, toute sa puissance, toute sa gloire de Fils de Dieu ; et c'est précisément parce

(1) Quis mihi det ut in inferno... Abscondas me donec pertranseat furor tuus. Job. XIV. — (2) Vultus autem Domini super facientes mala. Ps. XXXIII. — (3) Scito et vide, quia malum et amatum est reliquisse te Dominum Deum tuum. Jer. II.

que, étant Fils de Dieu, il s'est fait Fils de l'homme, pour racheter l'homme et le sauver, qu'il a reçu du divin Père le pouvoir de juger tous les hommes (1).

Le voilà donc qui dresse son tribunal dans les hauteurs des cieux. Voilà qu'il fait apporter et ouvrir les livres de la loi : ceux de la loi naturelle, pour confondre les infidèles ; ceux de la loi écrite pour confondre les Juifs ; ceux de la loi évangélique, pour confondre les hérétiques, les schismatiques, les faux catholiques, et toutes les sortes de pécheurs (2). Voici en belle ordonnance rangés à ses côtés sur de brillantes nuées, les patriarches, les prophètes, les martyrs, les vierges, les confesseurs, les saints, tous les élus : car eux aussi doivent prendre part à la sentence suprême et prononcer une condamnation dernière non-seulement contre les hommes, mais encore contre les anges prévaricateurs et rebelles (3).

Mais ce jugement, comme tout autre, doit être précédé d'un acte d'accusation ; les méfaits de chacun doivent être connus et prouvés avant le prononcé de l'arrêt. Or je vois que cet examen et cette preuve se font précisément comme l'avait dit S. Paul : c'est à dire que chacun n'est pas interrogé pour être amené à l'aveu de ses fautes, mais une immense et divine lumière descend du trône majestueux et éblouissant du juge éternel ; elle produit un jour d'une clarté toute nouvelle, d'une clarté qui dissipe non-seulement les ténèbres matérielles du monde, mais encore les ténèbres spirituelles du cœur ; une clarté dont les divines splendeurs sont telles que tout ce qui était caché se manifeste, tout ce qui était oublié revient en mémoire, tout ce qui était enseveli reparait un jour, et enfin l'histoire de chacun vient se peindre sur son visage (4). Or comme un miroir à la faveur de la lumière qu'il réfracte, tout en illuminant l'objet qui lui est présenté, en reproduit fidèlement en lui-même l'image, ainsi cette clarté divine, tandis qu'elle découvre toutes les profondeurs cachées du cœur humain, répète fidèlement en elle-même toute l'histoire des cœurs qui sont présents. De même aussi que Notre-Seigneur avec quelques caractères représenta sur la poussière du sol, comme dans un miroir, tous les péchés des malicieux accusateurs de la femme adultère, en sorte que chacun d'eux pût y lire distinctement ses propres péchés et ceux des autres, ainsi en ce jour, dans la lumière même de Dieu, comme dans un immense miroir, se trouve représentée et écrite distinctement l'histoire de chaque homme ; et chaque homme la porte reproduite

(1) Dedit ei potestatem judicium facere, quia filius hominis est. Jo. v. — (2) Judicium sedit et libri aperti sunt. Dan. VII. — (3) An nescis quoniam et angelos judicabimus ? I Cor. IV. — (4) Illuminabit abscondita tenebrarum et manifestabit consilia cordium. I Cor. IV.

sur son propre visage, en sorte que chacun peut y connaître sa propre histoire et celle des autres. Que dirons-nous encore? cette manifestation est comme un livre ouvert, grand ouvert à tous les yeux, écrit en caractères parfaitement lisibles, intelligibles à tous, où chaque âme sans pouvoir plus feindre ni se déguiser, sans pouvoir plus dissimuler ni mentir, sans pouvoir plus se disculper ni s'excuser, se connaît elle-même et est connue des autres, telle réellement qu'elle fut depuis le berceau jusqu'à la tombe. Enfin l'œil de chacun à la puissante réverbération de cette lumière divine devenant aussi pénétrant que l'œil même de Dieu, peut remonter le long de l'histoire de tous les hommes, les suivre dans tous leurs errements. Le monde ne fut précédemment qu'une vaste masse d'hommes trompeurs et trompés. Nul homme, si clairvoyant et si habile qu'il fût, ne pouvait pénétrer ou deviner tout ce que renfermait le cœur d'autrui; les plus sincères dissimulaient toujours quelque chose. Tous les pécheurs furent plus ou moins hypocrites; les plus effrontés, les plus éhontés, voulurent toujours cacher certains vices, certaines bassesses. Mais aujourd'hui Dieu ne veut rien laisser ignorer; il veut tout peser, ne rien pardonner; il veut que tout soit connu, parce que tout doit être récompensé ou puni : *Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium.*

O manifestation ineffable! ô jour! ô lumière! ô clarté! Comme tout aujourd'hui se connaît, se voit, se comprend sans énigmes, sans mystères, sans clinquant, sans déception? Comme on aperçoit clairement les plans de la Providence divine, l'économie de la rédemption, la juste distribution de ses grâces, tout ce qu'il y avait de raisonnable dans la foi, la douceur des lois divines, la facilité des voies qui conduisaient au salut éternel! On voit maintenant qu'à aucun homme ne manqua la lumière nécessaire pour connaître la vérité, ni le secours pour la mettre en pratique, et que nul ne s'est perdu sans le vouloir. Toutes les difficultés sont levées, tous les doutes dissipés, toutes les vérités manifestées, toutes les erreurs confondues, tous les vices mis à découverts, tous les torts constatés.

Où sont les airs dédaigneux du philosophe, l'humeur facétieuse du sceptique, le sourire moqueur de l'impie, la superbe outrecuidance de l'incrédule, le ton dictatorial de l'hérétique, l'insolente effronterie du libertin? Personne n'ose plus soutenir comme plausibles certaines erreurs, comme raisonnables certains blasphèmes, comme licites certains profits, comme permises certaines libertés, comme innocentes certaines amitiés, comme pardonnables certaines boutades, comme justes certaines vengeances. O le beau triom-

phe pour la religion divine, pour la sainte morale, pour la véritable vertu ! L'impiété connaît ses délires, la philosophie son orgueil, l'hérésie ses détours hypocrites, la corruption toutes ses turpitudes. En ce jour, tous, la tête basse, le front incliné, le regard abattu, demeurent silencieux, humiliés, confondus : « Toute iniquité, a dit le Prophète, fermera sa bouche (1). » Et, en effet, nul ne peut fermer les yeux à la lumière qui l'investit, nul ne peut s'obstiner contre l'évidence par laquelle il est convaincu ; nul ne peut mentir contre le témoignage de son propre cœur qui le condamne. *Illuminabit abscondita tenebrarum.*

Ils sont là tous les fabricateurs de fausses religions, tous les docteurs d'hérésie ! Oh ! comme apparaissent écrits sur leurs fronts les honteux motifs, les vils intérêts, les malignes intentions, qui poussèrent un Bélus à introduire l'idolâtrie, un Caïphe à s'obstiner dans le Judaïsme, un Mahomet à imposer le Coran, un Arius à infecter l'Eglise orientale, un Eutychès à séduire l'Egypte, un Donat à ravager l'Afrique, un Photius à déchirer la Grèce, un Luther à entraîner l'Allemagne dans l'erreur, un Calvin à infester la France, un Henri VIII l'Angleterre ! On voit clairement aujourd'hui que tous ces hommes n'étaient point eux-mêmes persuadés de ce qu'ils voulaient persuader aux autres ; ils ne croyaient pas eux-mêmes ce dont ils voulaient faire des articles de foi. Non, il ne fut pas vrai, on le verra, qu'ils voulussent conduire les autres dans le chemin de la vérité; ils voulurent seulement s'ouvrir à eux-mêmes une voie plus libre, et immoler des victimes sans nombre à leurs passions. L'imposture, la mauvaise foi, la calomnie, la fraude, le mensonge furent leurs seules armes pour séduire les peuples et les entraîner dans les voies de l'enfer : « L'iniquité s'est mentie à elle-même (2). »

Ils sont là aussi leurs malheureux sectateurs ! Oh ! comme ceux-ci furent en contradiction avec eux-mêmes, absurdes, insensés ! Insensés, jusqu'à croire que la raison publique des Pères, des conciles, de l'Eglise, s'était trompée dans l'interprétation de l'Ecriture, et que dans cette même interprétation la raison privée ne se trompe pas ! Insensés jusqu'à reconnaître pour chef de la religion un prince usurpateur, une femme cruelle, un conquérant heureux, tandis qu'ils ne voulaient pas reconnaître le successeur de S. Pierre ! Insensés, jusqu'à rejeter les décisions de l'Eglise en matière de foi, pour recevoir celles des tribunaux et des parlements ! Pleins d'orgueils contre la tiare et la houlette du vicaire de Jésus-Christ, ils

(1) Omnis iniquitas oppilabit os suum. Ps. XVI. — (2) Mentita est iniquitas sibi. Ps. XXIX.

se montrèrent vils sous la couronne de fer et le cimeterre ! Ils rejetèrent les vérités incompréhensibles pour embrasser d'incompréhensibles erreurs ; ils se révoltèrent contre l'autorité établie de Dieu dans l'Eglise, pour courber la tête sous le joug et l'autorité usurpatrice de l'homme.

Là sont les incrédules ! Oh ! comme ils paraissent tous ensemble infâmes et ridicules, ignorants et abjects ! On voit bien aujourd'hui ce qu'était ce profond examen qu'ils prétendirent avoir fait de la religion et qui ne les empêcha pas de devenir les curieux auditeurs d'hommes corrompus. On voit bien qu'ils ne dogmatisèrent contre l'Evangile que pour n'avoir pas eu le courage de le pratiquer ; que du jour où ils cessèrent de marcher dans les voies de la pudeur, ils commencèrent à vaciller dans la foi ; que l'opposition de leur raison aux dogmes révélés fut bien le prétexte, mais que l'opposition de leurs cœurs aux lois divines fut le vrai motif de leur irréligion ; que stoïques en fait de doctrine, ils furent constamment épicuriens dans leurs mœurs ; faux impies et véritables libertins ; ils ne voulurent pas de la pureté de la foi, parce qu'ils ne voulurent pas de la pureté des mœurs. Le Prophète l'avait dit : « Ils n'ont pas voulu comprendre, de peur d'être obligés de bien vivre (1). »

Ils sont là aussi la triste engeance des hypocrites ! Les malheureux ! de quoi leur a-t-il servi de composer avec des airs de modestie leur visage, avec un ton de piété leurs discours, avec simplicité leur vêtement, avec les dehors de l'amitié toutes leurs manières ? « Vous avez mis votre confiance dans le mensonge (2), » avait dit le Prophète. Enfin, il est reconnu que le zèle de cet ecclésiastique n'était que de l'ambition ; que l'extérieur modeste de cette jeune personne cachait d'abominables intrigues ; que les démonstrations d'amitié de ce prétendu ami cachaient de honteuses trahisons et de véritables perfidies ; et que sous le masque de la religion et de la régularité cet homme sérieux cachait un cœur impie, une vie licencieuse. Maintenant, quelle confusion ! La rougeur, comme un feu dévorant, leur monte au visage, alors qu'ils se voient découverts publiquement pour ce qu'ils furent !

Là est la multitude des pécheurs ! Sous les regards de tous se déroule le tableau de chaque vie. Oh ! comme ils souillèrent leur robe d'innocence, la pudeur, la piété de leurs premières années et par des mensonges astucieux, et par d'arrogants dédains, et par des discours obscènes, et par de secrètes turpitudes, et par des

(1) Noluit intelligere ut bene ageret. Ps. xxxv. — (2) Confisa es in mendacio. Jerem. xiii.

communions sacriléges ! Oh ! comme, devenus adultes, croissant en âge, ils croissaient en malice ! Que de fois ils s'attaquèrent et par des médisances et par des calomnies à la réputation d'autrui ! Par combien d'usures palliées, d'extorsions manifestes, par combien d'usurpations, d'injustices criantes, ils portèrent préjudice au prochain dans ses possessions ! Avec quelle audace ils osèrent convoiter et séduire l'épouse d'autrui, corrompre et puis abandonner la fille d'autrui. Ils ne respectèrent ni liens de parenté, ni égards d'amitié, ni lois de religion. Les murmures et les insultes, les imprécations et les blasphèmes, les parjures et les obscénités mêlées à tous leurs discours, les rivalités et les trahisons, les inimitiés et les vengeances, les intempérances et les scandales, les fraudes et les supercheries, les injustices, les jeux, les orgies et toutes les abominations que S. Paul défendit même de nommer et qu'il est bien plus honteux de commettre. Voilà quel fut l'emploi de toute leur vie !

Celles qu'on voit ici furent des femmes du monde. Oh ! comme on voit bien aujourd'hui qu'elles s'adorèrent elles-mêmes ! Idolâtres qu'elles furent de leur esprit, de leurs qualités extérieures, de leur beauté, de leurs grâces, elles sacrifièrent à leur idole et leur temps par les divertissements du monde, et leurs biens par le luxe de la représentation, et la modestie par l'indécence de la mise, et la pudeur par des liaisons licencieuses. Non contentes de porter leur idole en triomphe dans les rues, dans les cercles, dans les spectacles, dans les réunions de plaisir pour attirer à elles les regards licencieux des assistants, elles osèrent la porter jusque dans les temples saints pour y usurper les adorations et les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu seul. Mais à cette heure on voit combien elles furent vaines, légères, dissimulées, menteuses, infidèles; comment sous des dehors séducteurs elles conservaient un cœur perfide, un caractère abject, une âme criminelle. Ah ! les voilà donc ces honteuses divinités auxquelles tant d'hommes imbéciles sacrifièrent du matin au soir, auxquelles ils jurèrent fidélité et amour, désolant pour leur complaire une famille auparavant aimée, maltraitant, conduisant au tombeau, quelquefois par un crime, leurs innocentes et chastes épouses, ne reculant devant la perte ni de leur âme, ni de leur Dieu, ni de leur éternité ! On ne saurait décider qui fut plus vil et plus infâme ou de telles idoles ou de leurs adorateurs, ni en ce jour de qui doit être plus grande la honte et la confusion. « Oui, ils seront confondus, a dit Isaïe, par les idoles auxquelles ils auront sacrifié (1). »

(1) Confundentur ab idolis quibus sacrificaverunt. Is. I.

Ceux-là furent riches dans le monde ; ils furent nobles, dignitaires, princes, seigneurs, puissants, mais aujourd'hui tout le monde voit comment ils le devinrent, et quel triste usage ils firent de leur grandeur. Celui-ci fut riche parce qu'il hérita d'un spéculateur avare, d'un heureux usurpateur ; cet autre parce qu'il ne secourut jamais les pauvres, parce qu'il ne paya pas les salaires dus, ne satisfit pas ses créanciers, n'accomplit pas les legs ; ou bien encore parce qu'il manqua de bonne foi dans les contrats, pratiqua l'usure, s'appropria des dépôts, usurpa le patrimoine de la veuve et de l'orphelin. Ah ! l'on sait donc aujourd'hui, on a la preuve que celui-là parvint à la grandeur par la voie de la bassesse, de l'intrigue, de la calomnie ; celui-ci par la prostitution et le déshonneur. On sait que tous ces hommes ne furent riches et grands que pour s'enivrer d'orgueil, pour opprimer les inférieurs, pour supplanter les égaux, pour abuser du besoin, de la dépendance, de la pauvreté ; pour fouler aux pieds impunément la pudeur ; pour soutenir le luxe et le jeu ; pour nourrir des bouffons, des parasites, des courtisanes.

Ceux-ci furent des chefs de famille. Oh ! comme on voit aujourd'hui que c'est par leurs connivences, par leurs enseignements, par leurs scandales, que se sont perdus les gens de leur maison et leurs enfants ! Père barbare, ce fut lui le premier qui, par ses déclamations contre les pratiques et les ministres de la religion, éteignit la foi dans le cœur de son fils. Mère criminelle, ce fut elle qui jeta dans le cœur de sa fille les premiers germes de vanité ; elle qui, par son exemple, lui inspira la passion de l'idolatrie d'elle-même, le désir de plaire au monde, le goût des spectacles, des divertissements, des parures immodestes, des manières libres, et qui plus tard altéra tout à fait, anéantit en elle tout sentiment de pudeur et de piété.

O honte alors ! ô rougeur ! ô angoisse ! s'écrie le pécheur. Je suis connu de tous, mieux que je me connais moi-même. Tous voient à découvert ce torrent d'iniquités qui sans cesse alla se grossissant de nouvelles fautes ; en sorte que je ne cessai de pécher qu'en cessant de vivre. Tous pénètrent les fibres les plus subtiles et les plus intimes de mon être ; et ils y lisent toutes les pensées qui ont occupé mon esprit, tous les mouvements qui ont déshonoré mon cœur, et mes desseins chimériques, et mes transports fiévreux, et mes folles espérances, et mes désirs insensés ! Rien n'échappe, ni mes plus secrètes malices, ni la bassesse, la turpitude et la vileté de mes intentions, avec toute leur criminalité et tous leurs ridicules. Quoi encore ? pensées fugitives et désirs

d'un moment, images voluptueuses, auxquelles je ne m'arrêtai qu'autant qu'il le fallait pour me rendre coupable ; complaisances cachées presque à mon propre cœur, qui s'y abandonnait sans presque s'en apercevoir et que j'oubliai aussitôt après la faute commise. Tout cela se présente à moi dans sa réalité, c'est-à-dire comme de véritables péchés ; et tels je les vois, tels aussi les voit tout le monde. Hélas ! tout le monde voit aussi ces honteux excès que j'osais à peine tout tremblant confier aux ténèbres de la nuit, à la solitude de ma demeure, et que j'eus soin d'oublier aussitôt après les avoir commis, par suite de la honte qu'ils me causaient ; et maintenant ils sont connus de mes supérieurs, de mes égaux, de mes sujets, de mes amis, de ceux à qui je crus avoir plus intérêt de les cacher par mille mensonges, par mille fictions, mille parjures. A quoi donc m'a-t-il servi de me cacher au ministre de Dieu dans le tribunal de la pénitence, si aujourd'hui j'apparais dans toute la turpitude, dans toute l'ignominie de mon âme, tel que j'ai été réellement, si je suis connu de tout le monde, si aujourd'hui chacun peut en chuchoter, s'en railler et en rire ? « Je révélerai, dit le Seigneur, ta nudité aux nations ; je dévoilerai ton ignominie à des royaumes entiers (1). » Mais la lumière divine, puisqu'elle illumine toutes les âmes, puisqu'elle pénètre tous les cœurs, non-seulement découvre toutes les ténébreuses abominations, toute la profonde malice des pécheurs, mais encore elle dévoile tous les nobles desseins, toute la vraie sainteté des justes. Le grand apôtre l'a dit : « Dieu illuminera les secrets des ténèbres ; il manifestera les replis les plus cachés des cœurs (2). »

Gloire donc et triomphe aux humbles enfants de l'Eglise, aux vrais serviteurs de Dieu, aux dévoués disciples de Jésus-Christ, aux observateurs fidèles de toutes les lois du christianisme ! Dans le monde, eux, ils furent réputés petits esprits, âmes faibles, gens à préjugés. Leur assiduité à l'église fut taxée de penchant à l'oisiveté, leur dévotion de pratiques superstitieuses, leur mortification de pieuse extravagance, leur réserve de singularité affectée, leur modestie de timidité scrupuleuse, leur éloignement pour le monde de misanthropie, le pardon des injures et le renoncement à la vengeance de bassesse et d'abjection ; leur opposition au torrent corrupteur des maximes et des coutumes scandaleuses fut taxée d'originalité bizarre. Mais aujourd'hui que l'humilité ne cache plus leur héroïsme, aujourd'hui que sont dissipées les ténèbres volontaires dont ils enveloppèrent leur vertu, aujourd'hui ils appa-

(1) Ostendam gentibus nuditatem tuam et regnis ignominiam tuam Nah. IV. —
(2) Illuminabit abscondita tenebrarum, manifestabit consilia cordium. I Cor. IV.

raissent tels qu'ils furent en réalité. Tous les jugements qui se formèrent sur leur compte sont changés ; toutes les âmes perfides et noires, toutes les langues médisantes et sacriléges qui osèrent jeter sur eux le voile de la calomnie et du déshonneur sont silencieuses et confuses (1).

Oh ! comme la justice apparaît aujourd'hui dans toute sa lumineuse clarté ! Le caractère soi-disant étrange et bourru de cette honnête dame n'était que la profonde habileté d'une sagesse toute chrétienne qui visait à écarter de la maison un tentateur insidieux, sans éveiller les soupçons d'un mari jaloux, et prévenir ainsi des haines sanglantes. Sous les dehors les plus simples et les plus communs, cette jeune personne cachait une grande âme, un profond sentiment de religion, un cœur plein de générosité qui ne respirait qu'amour et zèle pour Dieu, charité et tendresse pour le prochain. Que d'aumônes faisait cet homme qui paraissait si dur ! Combien de fois de cette maison qui passait pour si avare étaient partis des secours qui, sans laisser aucune trace de leur passage, étaient allés consoler secrètement l'indigence honteuse de se montrer. Oh ! que d'œuvres de charité réalisait cette dame qui passait pour aimer trop peu son domicile ! Que d'œuvres secrètes de pénitence pratiquait cet homme du monde qui paraissait si jovial et si gai ! Que de ferventes prières adressait à Dieu cette jeune femme si élégante ! Oh ! que de secrets martyres endurèrent ces autres personnes dans le secret de leurs demeures pour conserver et défendre leur honneur et leur vertu ! On voit maintenant qu'il était un chaste Joseph ce jeune homme qu'on réussit à faire passer pour un impudique. Elle était une chaste Suzanne celle qui passa pour adultère. Il était un grand saint cet homme qui fut décrié comme un hypocrite ; si celui-ci perdit un emploi, si celui-là une grande protection, si cet autre sa fortune, ce fut parce qu'il ne voulut pas trafiquer de l'honneur de sa compagne, blesser la justice ou coopérer à l'iniquité d'autrui par l'oppression. Comme il fait beau voir dans les Saints tant d'humilité à côté de tant de science, tant de modération parmi tant de richesse, tant de modestie parmi tant de grandeurs, tant de pudeur unie à tant de beauté, tant de mépris de soi uni à tant d'attraits, tant de foi au milieu de tant de corruption ! Comme il fait beau voir tant de sentiments généreux, tant de désirs sublimes, tant d'efforts héroïques de vertus, à peine éclos dans un cœur et à l'instant même ensevelis dans un impénétrable secret, toutes les vertus du sanctuaire parmi la dissipation et les scandales du siècle profane ! O années passées dans

(1) Muta fiunt labia dolosa quæ loquebantur adversus justum iniquitatem. Ps. xxx.

l'indigence, dans la persécution, dans l'humiliation, dans la douleur, comme vous êtes bien compensées en un seul jour ! Quelle plus douce compensation pour les justes que d'avoir aujourd'hui pour admirateurs les censeurs mêmes de leur vertu ! que de trouver écrits en caractères d'or dans le livre de vie leurs noms, voués jadis à l'obscurité et à l'infamie par l'injustice du monde ; que de se voir constitués juges des mêmes hommes, qui dans leurs jugements furent si peu équitables envers eux ! Et après avoir été foulés aux pieds par les impies, de se voir aujourd'hui élevés sur des trônes, pour fouler aux pieds les impies les plus fameux et les plus insignes scélérats, comme on foule la poussière et la boue (1) ! Qu'il sera beau de se trouver en ce jour-là parmi vos fidèles amis, ô Dieu très-haut ! Quelle gloire ! quel éclatant triomphe ! quelle majesté de commandement ! quelle puissance d'autorité ! « Vous avez beaucoup honoré vos amis, ô mon Dieu ! vous avez puissamment affermi leur domination (2). »

Deuxième point. — Mais à la manifestation claire, lumineuse, invincible de la scélératesse des pécheurs et de la sainteté des justes, voici que Jésus-Christ, comme il l'avait ailleurs révélé lui-même, ajoutera les louanges et les reproches, ainsi que la proclamation des récompenses et des châtiments. Ce roi de la parabole évangélique qui gourmande et blâme les serviteurs négligents et rebelles (3) ; qui tourne en preuves de culpabilité tout ce qu'ils osent dire pour leur justification (4) ; qui ordonne de les dépouiller de tout et qui les fait mettre à mort sous ses yeux (5), c'est Jésus-Christ lui-même qui, se tournant vers les pécheurs rangés tout tremblants à sa gauche, leur dira : Me reconnaissez-vous maintenant ? Je suis, ô Juifs, ô incrédules, ce Jésus, dont vous ne voulûtes pas reconnaître le caractère comme Messie et Rédempteur, et dont vous ne voulûtes pas admettre les divines révélations ! Que pouvez-vous dire pour votre défense ? Dites, dites si vous avez quelque légitime excuse (6) ! Direz-vous peut-être que vous étiez nés dans les ténèbres de la gentilité, dans les préjugés du judaïsme, dans les erreurs de l'hérésie ? Mais, coupables serviteurs, c'est là justement ce qui motive votre condamnation. Ces ténèbres mêmes, si denses et si palpables, ne devaient-elles pas vous engager à chercher la lumière ? Et si vous l'aviez cherchée, les préjugés mêmes dont vous connaissiez la honteuse origine, les vices des

(1) Calcabitis impios, cum fuerint cinis sub planta pedum vestrorum. Matth. IV. — (2) Nimis honorati sunt amici tui, Deus, nimis confortatus est principatus eorum. Ps. XXXVIII. — (3) Serve nequam. Luc XIX. — (4) De ore tuo te judico. *Ibid.* — (5) Interficite ante me. *Ibid.* — (6) Narra, si quid habes ut justificeris. Is. XLIII.

fondateurs de fausses religions dont vous saviez la scandaleuse histoire, ne devaient-ils pas vous ouvrir les yeux et vous faire voir que vous n'étiez pas dans le vrai? Ah! vous fûtes dans l'erreur, et vous vous y complaisiez, et vous vous obstinâtes à y persévérer. Vous fîtes toujours marcher devant vous la mauvaise foi, l'imposture, l'insincérité, la duplicité, l'intérêt de vos passions, et vous les fîtes toujours prévaloir dans l'examen des questions religieuses. Puis, pour satisfaire vos passions, vous vous mîtes à persécuter mon enseignement, ma loi et mon Eglise, au lieu d'en étudier la vérité, la doctrine et les fondements. D'ailleurs, ne fis-je pas briller à vos yeux ma religion d'un double éclat, et par les miracles qu'opéraient mes prédicateurs et par les prodiges de vertu que pratiquèrent mes disciples? Ne plaçai-je pas à côté de vous les chrétiens catholiques pour vous les faire reconnaître? N'auriez-vous pas dû mettre à profit ma bienveillante révélation en la faisant fructifier par l'industrie de la bonne foi et de la prière dans la banque de mon Eglise? Et vous vous trouveriez aujourd'hui riches du gain de ma foi, et de mérites fécondés par ma grâce! « Pourquoi, dit à ses serviteurs le maître de la parabole, n'avez-vous pas confié mon argent aux banquiers? Et lorsque je serais revenu, j'aurais recouvré le capital avec les intérêts (1). »

Et vous, ô catholiques, vous placés par moi au sein de la véritable Eglise, éclairés dès le berceau des lumières de la vraie foi; vous, élevés à mon école, cultivés par mes leçons, nourris de ma propre chair, honorés par tant de priviléges et tant de grâces; vous qui en retour avez déshonoré ma religion sainte par une vie de scandales; vous, que l'on vit, catholiques, rivaliser avec la perfidie des hérétiques, chrétiens, surpasser en abomination les idolâtres, que pouvez-vous alléguer pour excuse? *Narra, si quid habes ut justificeris.* L'ignorance? O malheureux! ce mot même vous condamne! *Serve nequam exore tuo te judico!*

L'infidèle pourrait à certains égards l'invoquer, cette ignorance! Mais vous, dès votre enfance, ma loi vous fut intimée; vous l'entendîtes expliquer dans les catéchismes, inculquer dans les prédications, rappeler par les confesseurs, recommander encore mieux et préconiser par les exemples! Peut-être alléguerez-vous les tentations, les périls? Ah! oui, les périls! Et ce n'est pas vous qui de vous-mêmes allâtes les chercher? Avec un cœur aussi faible, une imagination aussi ardente, avec une chair aussi rebelle, qui donc vous obligeait à fréquenter les cercles et les spectacles, à vous lier

(1) Quare non posuisti pecuniam meam ad mensam ut cum venissem, cum usuris exegissem illam? Luc XIX.

avec des compagnons aussi pervers, à vous trouver souvent parmi des gens perdus de mœurs, à vous engager dans des occasions dont les terribles influences et les séductions auraient pu faire tomber même les saints? Et dans les occasions non cherchées par vous n'aviez-vous pas l'appui de mon secours qu'il suffisait d'invoquer? Ne vous donnai-je pas des anges pour vous garder, des saints pour vous protéger, Marie, ma mère, pour vous défendre, mes ministres pour vous diriger et pour vous soutenir? Alléguerez-vous la faiblesse et les misères de la nature? Mais ne vous laissai-je pas la prière pour vous fortifier, la pénitence pour effacer toutes vos souillures, le sacrifice pour vous enrichir de tout mérite, la confirmation pour posséder toute force, l'Eucharistie pour recevoir toute consolation et tout encouragement? Or, pourquoi n'en fîtes-vous pas usage? Alléguerez-vous les affaires et les emplois du monde? Eh! ne saviez-vous pas que je ne vous avais pas mis au monde pour jouir du monde et y chercher le bonheur, mais seulement pour vous en servir? Quoi! ne trouvâtes-vous pas du temps, des ressources, de la santé, de l'argent, pour les plaisirs, l'oisiveté, les orgies, les spectacles, les inutiles causeries, et en un mot pour contenter toutes les passions? Ce n'est que pour servir Dieu et sauver votre âme que vous n'eûtes pas une heure à prendre sur votre journée, un jour à prendre sur votre vie entière? Combien d'autres plus occupés que vous, plus exposés, plus faibles surent tenir ferme contre tous les périls, et trouver du temps pour se sauver? vous, vous n'en trouvâtes que pour vous perdre! Si vous n'aviez rien à me donner de votre propre fonds, que ne profitiez-vous de mes largesses, des habitudes de vertus que vous aviez reçues infuses, des grâces que je vous accordai, des doctrines que je vous révélai, et enfin du pardon que je vous offris? N'aviez-vous pas à votre disposition la banque de mon Eglise, où vous pouviez faire valoir pour l'éternité la grâce de ma foi, le fruit de mes sacrements: *Quare non posuisti pecuniam meam ad mensam, ut cumvenissem, cum usuris exegissem illam.* Vous objecterez peut-être enfin les péchés une fois commis? Ah! combien ne vous offris-je pas de moyens, combien ne vous accordai-je pas de temps pour vous reconnaître? Je vous appelai et vous fîtes le sourd; je m'approchai et vous prîtes la fuite; je vous cherchai et vous ne fîtes aucune attention à moi; je vous menaçai et vous ne vous rendîtes pas; je parlai à votre esprit par mes lumières, à votre cœur par mes inspirations, à vos yeux par les saintes images des saints et par les exemples de tant de personnes vertueuses. Je vous attirai par les désirs; je cherchai à vous éveiller par des craintes salu-

taires, par les amertumes du remords; je fis le siége de vos âmes et par les bienfaits et par les châtiments; et rien ne put vous faire retourner en arrière, ni vous subjuguer, ni vous convertir. Ah! je n'ai pas laissé passer un jour, une heure, un instant, sans vous accorder quelque nouvelle grâce de salut; et vous, en retour, deviez-vous vous obstiner à ne pas laisser passer un jour, une heure, sans commettre quelque nouveau péché digne de la damnation?

C'est donc vous que je n'ai pu ni gagner par la douceur ni vaincre par la sévérité; pécheurs insolents pendant la vie, et désespérés à la mort! Donc, loin de moi, loin de moi! *Discedite a me!* Vous n'avez pas voulu de moi; eh bien! vous ne m'aurez pas. Vous me mîtes au-dessous des plaisirs les plus sales, des gains les plus honteux, des plus misérables intérêts; vous fîtes marchandise de moi aux prix les plus vils. Loin de moi!... puisque vous n'avez tenu compte, ni du sang que je répandis, ni du bien que je voulais vous faire, ni des récompenses que je vous promis, ni des châtiments dont je vous menaçais. Vous rejetâtes mes lumières; vous changeâtes en poison ma chair divine; mes grâces en occasions de nouveaux péchés; le temps et la vie en motifs d'impénitence! Loin de moi! je fus votre Dieu et je ne le suis plus; je fus votre sauveur et je le fus en vain; je fus votre fin suprême et je ne le serai plus jamais: *Discedite a me!*

Vous ne voulûtes pas de ma bénédiction; ayez ma malédiction maintenant! Vous ne voulûtes pas de mon amour; ayez mon indignation! Vous ne voulûtes pas des éternelles délices de ma gloire; ayez le feu éternel de l'enfer; *In ignem æternum!* Ce feu n'avait pas été allumé pour vous; il l'avait été pour l'ange apostat et ses satellites. Mais vous, qui l'avez eu pour maître, ayez-le pour tyran; vous l'eûtes pour docteur, ayez-le pour bourreau; vous suivîtes ses inspirations et ses maximes, partagez désormais éternellement sa peine: « Allez au feu éternel, qui a été préparé au démon et à ses anges (1). »

Ensuite se tournant vers les justes qui sont placés à sa droite: Et vous, leur dira-t-il, Lazares mendiants, femmes pieuses, humbles dévotes, chrétiens pauvres aux yeux du monde, mais apôtres zélés, martyrs généreux, vierges sublimes, nobles confesseurs, austères pénitents, âmes sublimes, dont l'unique passion fut mon culte, l'unique pratique ma loi, l'unique amour celui de ma personne, l'unique espérance le paradis, l'unique trésor ma grâce, les seules délices mes sacrements, l'unique lieu de récréation mes

(1) In ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus. Matth. xxv.

temples, pour vous, non contents de me respecter et de m'aimer dans ma personne, dans mes sacrements, dans ma foi et dans mon Eglise, vous m'avez encore respecté, aimé, secouru et choyé dans la personne de mes infirmes et de mes pauvres (1). O serviteurs vraiment fidèles, ô amis vraiment affectueux, réjouissez-vous, jouissez aujourd'hui, bondissez de joie. Il est venu le temps de la récompense infinie qui vous était réservée et au prix de laquelle tous vos sacrifices, toutes vos peines, tous vos efforts, bien que grands et héroïques, ne sont vraiment rien (2). Soyez bénis dans vos lèvres qui prononcèrent tant de prières ferventes, dans votre esprit qui entretint tant de saintes pensées, dans votre cœur qui fut le centre de tant de pures et généreuses affections ! Soyez bénis dans votre corps qui résista à tant de mortifications ! Soyez bénis dans vos oreilles qui entendirent tant de prédications, dans vos pieds qui visitèrent tant d'hôpitaux, fréquentèrent tant d'églises ! En un mot, vous qui avez été bons de la bonté divine, venez avec moi, soyez revêtus, comblés de la bénédiction divine que vous recevrez de mon Père et de moi : *Venite benedicti Patris mei.* Oui, venez avec moi, vous qui, n'ayant voulu que moi seul dans le temps, ne devez jamais être séparés d'avec moi pendant l'éternité. Vous m'imitâtes dans Bethléem, vous me suivîtes au Calvaire, vous partageâtes mes misères, mes peines, mes affronts, mes humiliations, mes opprobres ; venez donc partager ma gloire et ma félicité. Possesseurs de ma grâce, soyez-le du royaume que mon Père céleste vous a préparé dès l'origine du monde pour le posséder sans fin (3).

A ces mots, voici que le ciel s'ouvre de toute part, et un torrent de lumière trace aux élus la voie triomphale. En même temps les élus, précédés de la croix et de Jésus-Christ qui se met à leur tête, entourés des anges qui volent autour d'eux, portent des palmes dans leurs mains et ceints de leurs radieuses couronnes, enveloppés de splendeur, environnés de gloire, brillant tous d'une joie pure, se balancent doucement dans les airs en chœurs joyeux ; ils jettent vers la terre un regard de dédain, et la frappant du pied, ils s'élancent vers les demeures célestes.

Cependant d'un autre côté l'horrible gouffre de l'enfer s'entr'ouvre, et les réprouvés, ignoble cohue, immonde troupeau, la confusion sur le visage, le désespoir dans le cœur, vainement dans leur rage se déchirent de leurs propres dents, vainement poussent

(1) Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. Matth. xxv. — (2) Euge, serve bone, quia in modico fuisti fidelis, etc. — (3) Venite, benedicti Patris mei, possidete regnum quod vobis paratum est a constitutione mundi. Matth. xxv.

les cris les plus désespérés; entassés qu'ils sont les uns sur les autres, écrasés sous le poids de la colère divine, précédés de Lucifer, poussés et repoussés par les démons, ils sont précipités dans un océan de feu. L'abîme se referme sur leurs têtes maudites; le temps a pris fin, et pour eux commence l'interminable éternité de peines et de tourments; comme aussi commence pour les justes l'interminable éternité de félicité et de joie : « Ils iront, ceux-là, dans le supplice éternel, et les justes dans l'éternelle vie (1). »

O jour ! ô jugement sans miséricorde ! ô procès sans défense, ô accusation sans réplique, ô sentence sans révision, ô condamnation sans appel, ô peine sans adoucissement, ô désespoir sans consolation, ô éternité sans fin !

Malheureux pécheurs! notre méprise est donc pour l'éternité!... Mais non; nous sommes encore dans la vie, nous avons donc encore et le temps et le moyen d'échapper à un sort aussi terrible et aussi funeste. Ah! rangeons-nous du parti de Jésus, de ses vrais disciples, de ses vrais sectateurs. Séparons-nous de la cité du démon, de la cité de l'erreur, du vice, du péché. Hâtons-nous de sortir de Gomorrhe avant que le déluge de feu ne vienne nous surprendre. Ainsi nous n'aurons pas lieu de nous rappeler avec un tardif et inutile repentir cette prédication, peut-être dernière invitation de Dieu, dernier appel, grâce dernière.

LE PUBLICAIN ET LE PHARISIEN

Ou l'humilité et l'orgueil

Omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur.
Quiconque s'élève sera abaissé ; quiconque s'abaisse sera élevé.
LUC XVIII.

De même que la bonté de l'arbre se reconnaît à la qualité des fruits qu'il donne, ainsi la divinité de la Religion est principalement attestée par la singularité et l'excellence des vertus qu'elle persuade. En effet, une doctrine ne peut pas n'être point divine dès qu'elle enfante des vertus, qui, même au prix des plus grands efforts, ne pourront jamais être le produit d'une doctrine purement humaine.

Par conséquent la plus forte preuve, la preuve la plus sensible, qui tombe sous les yeux de tous, et que même les plus grossiers et les plus ignorants sont en état de peser et d'apprécier, la preuve

(1) Et ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam. Matth. XXV.

la plus universelle, la preuve permanente, la preuve perpétuelle de la divinité de la Religion chrétienne ne repose point tant sur les miracles et les prophéties qui l'accompagnent que sur les vertus plus qu'humaines qu'elle produit et seule peut produire ; et de fait dans tous les temps, dans tous les lieux, les infidèles de toutes les religions, de toutes les sectes ont toujours conclu de la vie divine des vrais chrétiens à la divinité du christianisme.

Or la première entre ces vertus, précieux fruit, indice et preuve tout à la fois de la divinité de la doctrine chrétienne, c'est précisément l'humilité, vertu dont les philosophies et les religions païennes, loin d'avoir jamais pu persuader la pratique, n'ont pas même soupçonné l'existence ; l'humilité dont les langues des Gentils ne possèdent même pas le nom, parce que leur esprit n'en eut pas l'idée ; l'humilité enfin dont Jésus-Christ, fils de Dieu fait homme, a le premier donné l'exemple et ensuite la leçon ; l'humilité qui est la vertu propre de l'Evangile exclusivement, parce que Dieu seul forme les humbles, comme le démon forme les superbes.

Mais entre toutes les leçons d'humilité que nous a données notre divin maître, la plus claire, la plus persuasive, la plus efficace me parait être celle qu'il nous a présentée dans l'admirable parabole du Publicain et du Pharisien, parabole qu'il a conclue par ces graves paroles : « Quiconque s'élève sera abaissé, quiconque s'abaisse sera élevé. » Apprenons donc aujourd'hui dans cette parabole une si importante et si précieuse leçon, afin qu'en la pratiquant nous obtenions les grâces et les récompenses des humbles et que nous évitions les châtiments réservés aux superbes.

Premier point. — Ce qui donna occasion à cette parabole, d'après l'évangéliste S. Luc, c'est que le Seigneur vit autour de lui certains juifs, qui, présomptueux et fiers de leur prétendue sainteté et de leur prétendue justice, étaient dans la même mesure, insolents, altiers et dédaigneux envers les autres (1). Mais ces hommes orgueilleux, ce n'étaient pas seulement des pharisiens, des sacrificateurs, des lévites ; c'étaient encore des séculiers de toute condition, de tout rang, de tout état, de tout sexe : *Il dit à quelques-uns* (2). D'ailleurs cette parabole ne fut pas racontée dans le temple ; elle fut racontée sur la place publique, en présence de tout le peuple. Car comme tous étaient plus ou moins gravement atteints de la maladie de l'orgueil, c'est à tous qu'il propose le grand remède de l'humilité. Voici donc la première et importante leçon que nous donne ici le Seigneur, c'est que l'humilité n'est

(1) Dixit Jesus ad quosdam qui in se confidebant tanquam justi et adspernabantur cæteros, parabolam istam. Luc XVIII — (2) Dixit ad quosdam. Evang.

pas seulement la vertu des religieux et des ecclésiastiques, mais encore celle des séculiers et des hommes du monde ; elle n'est pas seulement une vertu mystique et privée, la vertu propre du sanctuaire et du cloître ; mais elle est encore une vertu civile, une vertu politique, nécessaire à l'Etat et à la société.

En effet la société parfaite se compose de classes subordonnées les unes aux autres ; de conditions diverses, qui, quelque égales qu'elles doivent être en face de la loi, ne peuvent pourtant jamais être absolument nivelées ; enfin d'individus parmi lesquels les uns doivent être premiers, les autres derniers, selon la hiérarchie sociale. Or pour la réalisation de l'ordre véritable, ceux qui commandent ne doivent pas abuser de leur position ; et au contraire ceux qui obéissent doivent patiemment se résigner à la leur. C'est-à-dire que les uns et les autres ont besoin d'être sincèrement humbles ; parce que l'humilité comprend dans ses principaux devoirs l'acceptation volontaire de la position modeste, même inférieure et pénible que la Providence a bien voulu nous assigner dans la hiérarchie sociale ; c'est l'humilité qui inspire, et qui persuade efficacement le respect pour la supériorité, l'estime des égaux, un saint amour pour les inférieurs. Sans l'humilité, le puissant tendra toujours à opprimer, le petit à se révolter ; sans l'humilité la hiérarchie sociale ne sera que despotisme et révolte ; il n'y aura plus des princes et des sujets, mais des esclaves et des tyrans ; le commandement ne sera plus qu'un caprice, l'obéissance qu'une nécessité fatale ; sans l'humilité enfin le souverain n'aura d'autre règle pour le diriger dans le commandement que son égoïsme ; le peuple d'autre frein pour le contenir dans la sujétion, que la force ; et de là fatalement la nécessité sociale et philosophique de l'esclavage dans tous les pays non chrétiens, c'est-à-dire dans tous les pays qui n'ont pas écouté la grande leçon, ni connu la grande vertu de l'humilité. Et de fait si nous parcourons le monde, qu'y verrons-nous partout ? Là où la croix n'est pas arborée, il y a ignorance de Dieu, oppression de l'homme ; là où n'est pas arborée la croix du fils de Dieu, c'est l'homme qui est crucifié ; en d'autres termes : là où ne s'élève pas la croix du Christ, ce grand emblême, cet éloquent symbole de l'humilité, là où par conséquent l'humilité n'est ni pratiquée, ni connue, il y a tyrannie, il y a esclavage, il n'y a qu'une apparence d'ordre social, qui ne se maintient que sous l'abri de la nécessité et sous la protection de la force, oh ! combien il est vrai que sans l'humilité la hiérarchie sociale parfaite, l'ordre, l'harmonie de l'obéissance et du commandement sont impossibles.

Et maintenant, si dans beaucoup de pays habités par des chrétiens nous voyons avec douleur le pouvoir méditer sans cesse de nouvelles conquêtes sur le peuple, le peuple aspirer à renverser de son poste le pouvoir ; les grands sans compassion, les petits sans respect ; le riche s'amollissant dans les raffinements de la volupté, le pauvre frémissant dans le gouffre de sa misère ; en haut des orgies scandaleuses, en bas de féroces rancunes et les appétits sauvages d'une misère sans résignation ; la haine qui monte vers les sommités, et le mépris qui en descend et va remplir de fiel tous les cœurs ; une soif inextinguible d'élévation qui dévore les conditions basses et obscures ; partout l'impatience de l'ordre et une agitation inquiète, funeste indice d'un malaise social, signe avant-coureur de quelque chose de plus funeste encore, de l'entière ruine de la société ; tout cela n'a lieu que parce que en ces derniers temps on a toujours parlé à l'homme de ses prétendus droits, jamais de ses devoirs ; parce que à l'aide des doctrines d'incrédulité et d'indifférence on a versé à pleine coupe aux peuples tous les poisons de l'esprit infernal, qui est un esprit d'orgueil ; parce que en même temps l'esprit du christianisme, qui est un esprit d'humilité, s'est trouvé banni de presque tous les cœurs ; parce que enfin, par un sort commun aux autres vertus de l'Evangile, la vertu de l'humilité n'a plus aucune place, je ne dirai pas seulement dans la pratique de la vie, mais même dans le langage et les idées. Ainsi cette précieuse vertu, la seule qui puisse inspirer aux grands la mansuétude et la charité pour les classes du peuple, et qui puisse faire pardonner et tolérer de la part du peuple l'élévation des grands, cette importante vertu, premier fondement, premier rempart de l'ordre social et parfait, a été exilée d'au milieu du monde et reléguée dans les cloîtres, ou bien piteusement abandonnée comme un vil héritage à quelques âmes pieuses, tandis que la société entière est demeurée la proie de l'orgueil. Aussi plus que jamais se vérifie le mot de Théophilacte, que de toutes les passions humaines, la superbe est celle qui travaille et tourmente plus affreusement le cœur de l'homme (1).

Le grand besoin social n'est donc pas aujourd'hui d'entendre parler des droits de l'homme, puisque ces droits vrais ou imaginaires, l'homme les connaît déjà assez de lui-même ; il se les exagère assez de lui-même, ayant dans l'orgueil un maître intime et secret qui ne l'en instruit que trop, et n'a nul besoin qu'on lui en parle. Les désordres actuels n'ont commencé que par la déclaration des droits de l'homme, et ne peuvent finir que par la déclara-

(1) Quia superbia plus quam aliæ passiones vexat hominum mentes. Theophil.

tion légale, politique des droits de Dieu. Le mal n'a commencé que par la propagation de l'orgueil, et il ne peut finir que par la précaution d'inculquer dans les cœurs la vertu d'humilité. Donc dans l'intérêt de la société dont l'existence est à tout instant compromise par l'orgueil des hommes, il est aujourd'hui plus que jamais nécessaire de leur prêcher et de leur inculquer la morale de la parabole évangélique, la doctrine de Jésus-Christ sur l'humilité. Ce sera le moyen de combattre la force qu'ils cherchent dans leur prétendue justice, dans la chimère d'une probité purement naturelle, et de les éclairer sur cette vaine confiance en eux-mêmes qui les porte à n'avoir plus que haine et mépris pour tous les autres.

Deux hommes donc, nous dit le Seigneur, deux hommes montèrent au temple pour prier (1). Mais pourquoi le Seigneur a-t-il voulu employer cette expression : ils montèrent au temple ? La raison immédiate de cette expression, c'est qu'effectivement le temple de Jérusalem étant situé sur la haute roche de Sion, il fallait monter pour y arriver ; mais outre cette raison littérale il y en a une autre toute morale et toute mystique, beaucoup plus importante.

Le Prophète avait dit que le lieu saint où Dieu réside est une montagne très-haute, escarpée, difficile et où l'homme ne peut arriver que rarement : « Qui donc s'élèvera jusqu'à la montagne de Dieu ? Qui habitera dans le lieu saint où il réside (2) ? C'est pour cela que le même prophète a dit dans un autre psaume que pour prier l'homme doit méditer une ascension, voler en haut sur les ailes du cœur (3). Le Seigneur donc en nous disant que le Pharisien et le Publicain montèrent au temple pour prier, a voulu nous faire entendre que, pour prier avec succès, il faut mettre sous ses pieds les intérêts et les objets de toute passion ; il faut s'être isolé des choses de la terre, monter et se placer en esprit dans le ciel ; il faut se séparer du tumulte des hommes, se recueillir et se concentrer tout entier par le cœur en Dieu : *Ascensiones in corde suo disposuit.* Et en effet, dit S. Augustin, la prière n'est au fond que l'élévation de l'âme vers Dieu (4).

Mais comment se fait cette ascension si difficile ? Comment faire pour traverser l'espace infini qui sépare le ciel d'avec la terre, l'homme d'avec Dieu ! Le Publicain de la parabole peut nous instruire là-dessus. Mais avant de nous dépeindre l'homme humble dans le Publicain, Notre-Seigneur nous a représenté dans le Pha-

(1) Duo homines ascenderunt in templum ut orarent. Luc. XVIII. — (2) Quis ascendet in montem Domini ? aut quis stabit in loco sancto ejus? Ps. XXIII. — (3) Ascensiones disposuit in corde suo. Ps. LXXXIII. — (4) Oratio est elevatio mentis ad Deum. S. Aug.

risien l'homme superbe et orgueilleux ; car il nous a dit que le Pharisien étant entré dans le temple, et s'étant arrêté, le front haut, debout sur ses pieds en face de l'autel, priait ainsi en lui-même : « Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères ; ni même comme ce Publicain, qui prie ici en même temps que moi (1). »

Or comme pour être vraiment juste, il ne suffit point de ne faire aucun mal, mais qu'il faut encore faire le bien, le Pharisien, en homme instruit de la loi, après s'être lui-même proclamé innocent de tout péché, se loue aussi lui-même comme rempli de toute sorte de vertus, et il ajoute : « Pour moi, je jeûne deux fois par semaine, et je paye exactement la dîme de tout ce que je possède (2). »

Maintenant remarquez d'abord, dit Théophilacte, cette particularité que le Pharisien est debout (3) ; et par là le Sauveur a voulu indiquer le premier caractère de l'orgueil qui est de manifester à l'extérieur, par l'attitude hautaine du corps, la fierté et la superbe qui sont dans l'âme (4).

Remarquez en second lieu, dit S. Basile, une autre circonstance : Le Pharisien priait en lui-même (5). Par là Notre-Seigneur a voulu signaler le second caractère de l'orgueil qui consiste en ce que l'homme orgueilleux ne sort pas de lui-même, demeure comme concentré en lui-même, et ne s'élevant pas au-dessus de son individualité, demeure à une infinie distance de Dieu, n'ayant par conséquent rien à espérer de lui (6).

Remarquez en troisième lieu, dit encore Théophilacte, que le Pharisien ne dit pas : Seigneur, je vous remercie de ce que par l'effet de votre grâce et de votre secours, je ne suis pas, etc. Mais uniquement : je vous remercie de ce que je ne suis pas un grand pécheur, et de ce que je suis au contraire juste en tout et pour tout. En d'autres termes il n'attribue qu'à lui-même, à ses propres forces, tout son mérite, toutes ses vertus (7). Et voilà, dit S. Augustin, le troisième caractère de l'orgueil : la négation et le mépris de Dieu. N'est-ce pas en effet nier et mépriser Dieu, que d'attribuer à son propre talent, à sa propre habileté, à son propre

(1) Deus, gratias tibi ago quia non sum sicut cæteri homines raptores, injusti, adulteri, velut etiam hic publicanus. Luc XVIII. — (2) Jejuno bis in sabbato, decimas do omnium quæ possideo. *Ibid.* — (3) Stans. *Ibid.* — (4) Stans, elatum ejus animum notat. Ipse enim corporis habitu superbissimus videtur. Teophil. — (5) Apud se orabat. Evang. — (6) Apud se, quasi non apud Deum ; quia per peccatum superbiæ ad seipsum redibat. S. Basil. — (7) Non dixit : Gratias ago quia fecisti me abstinere ab injustitia ; sed dixit : Non sum ; et sibi ipsi et suo robori bonum opus attribuit. Theophil.

mérite, à sa propre vertu quelque espèce de bien que ce soit? puisque, pour si petit qu'il puisse être, il vient toujours de Dieu (1). Si du moins, ajoute S. Augustin, si du moins le Pharisien se fût contenté de se mettre au-dessus de quelques hommes! Mais non; en disant qu'il n'est pas comme le reste des hommes, il se met au-dessus de tous; et c'est absolument comme s'il eût dit: moi seul je suis juste, et tous les autres sont pécheurs (2). Or, continue S. Augustin, voilà le quatrième caractère de l'orgueil; il fait de l'homme même le premier et unique objet de la connaissance, de l'attention, de l'admiration de l'homme lui-même. Il fait que l'homme s'aime, s'estime d'une manière exclusive, se préfère à tous, se place au-dessus de tous; il le fait devenir centre, fin dernière, idole de lui-même; car l'orgueil n'est autre chose que le désir passionné d'une élévation perverse et contre nature (3).

Il ne lui a pourtant pas suffi encore, fait observer S. Jean-Chrysostome, d'avoir méprisé tout le genre humain en masse; il faudra de plus qu'il méprise ce pauvre Publicain qui ne lui a fait aucun mal (4). Voilà donc un cinquième caractère de l'orgueil. Autant l'orgueil est un sentiment vil et bas; autant il est inhumain et cruel. L'orgueil est comme la forme de l'égoïsme élevé à sa plus haute puissance; de même que d'autre part l'humilité est la forme extérieure de la charité. L'orgueil conclut toujours à la haine des supérieurs, à l'envie envers les égaux, au mépris des inférieurs, au désir de voir tous les autres dégradés, avilis; parce que ce n'est que par la dégradation et l'avilissement de tous les autres que l'homme superbe peut obtenir dans son propre monde, dans sa propre sphère, la suprématie unique et universelle à laquelle il aspire.

Vous avez enfin entendu, dit S. Augustin, la prière du Pharisien. Il n'a rien demandé à Dieu; comme s'il n'avait besoin de rien. Il est venu au temple en apparence pour prier; en réalité il n'a fait qu'oublier Dieu, insulter son compagnon, se louanger lui-même (5).

Et voici le dernier et le plus funeste caractère de l'orgueil, c'est de faire naître dans le cœur de l'homme le dégoût de la prière. C'est-à-dire, selon S. Jean-Chysostome, que par ce moyen le dé-

(1) Est autem superbia contemptus Dei. Quoties enim aliquis non Deo, sed sibi adscribit bona quæ facit, quid est aliud quam negatio Dei? S. Aug. — (2) Diceret saltem : sicut multi homines ! Quid cæteri homines? nisi omnes præter illum. Ego, inquit, sum justus; cæteri peccatores. *Ibid.* — (3) Quid est aliud superbia nisi perversæ celsitudinis appetitus ? *Ibid.* — (4) Non satiaverat contemptum ejus tota humana natura, sed et publicanum agressus est. S. Jo. Chrys. — (5) Quære in verbis ejus : nihil invenies, quod Deum rogaverit. Ascendit quidem orare et noluit Deum rogare, sed se laudare, roganti insultare. S. Aug.

mon ferme à l'homme superbe tout accès, tout entrée, toute voie par où le céleste médecin, par où sa céleste opération, la grâce, pourrait arriver jusqu'à lui et le guérir, puisque Dieu et sa grâce ne descendent dans l'âme que par la prière ; et ainsi la maladie de l'orgueil, la plus pernicieuse de toutes les maladies de l'âme, devient tout à fait incurable et entraîne l'âme dans la mort éternelle (1).

Le Pharisien est donc un type parfait, un modèle achevé de l'homme orgueilleux ; et dans ce seul homme le Seigneur a voulu présenter à tous les orgueilleux, comme un miroir dans lequel ils peuvent se mirer, se reconnaître tels qu'ils sont, et demeurer couverts de confusion et saisis d'horreur (2).

Mais ils sont peut-être en petit nombre les Pharisiens orgueilleux, qui peuvent voir leur effigie dans ce miroir et se reconnaître à cette portraiture ? Hélas ! vous n'avez qu'à jeter un regard dans nos églises, aux grands jours de fête ; et vous apercevrez une foule nombreuse de soi-disant chrétiens, hommes et femmes qui, à l'exemple du Pharisien, assistent à la grande prière, à la messe, droits sur leurs pieds, la tête haute, le regard licencieux et le front sans pudeur : c'est bien le Pharisien debout : *Pharisæus autem stans !* Au lieu de se mettre en présence de Dieu et de traiter avec lui des intérêts de leur âme et de leur salut éternel, ils ne sont occupés que de ceux qui les regardent, de ceux qui les admirent, de ceux qui leur plaisent et à qui ils peuvent plaire ; leur prière se réduit à s'entretenir d'eux-mêmes avec eux-mêmes : *Apud se orabat.* Or, n'ayant pas à se prévaloir même des chétives vertus du Pharisien, ils s'entretiennent en eux-mêmes de leurs propres avantages ; ils se complaisent, non en Dieu, mais en eux-mêmes, qui de sa taille, qui de sa barbe, qui de ses mains, qui de son visage, qui de son habit, qui de ses grâces, qui de son maintien et de sa manière de représenter ; ils s'applaudissent intérieurement de n'être ni si pauvres, ni si mal vêtus, ni si peu considérés et perdus confusément dans la foule comme les autres : *Non sum sicut cæteri homines.* Ils jettent un regard indigné, dédaigneux et superbe sur les humbles fidèles qui, cachés dans un coin, craignant autant de voir que d'être vus, se tiennent à genoux et prient, tremblent et gémissent. Ceux-là ce sont aussi pour les premiers des sortes de Publicains, des imbéciles, des superstitieux, des bigots ; ils ne manquent pas de se préférer à eux, de se pavaner en eux-mêmes de ce qui ne sont pas des superstitieux ou des imbéci-

(1) Fores, aditus ad Deum tibi vult diabolus occludere. S. Jo. Chrys. — (2) Unum apposuit in quo quasi in speculo omnes quales essent se agnoscere potuissent. *Ibid.*

les aussi ignobles qu'eux : Je ne suis pas non plus comme ce Publicain. Demandez-leur quand ils vont à l'Eglise, ce qu'ils vont y faire ? Ils répondent qu'ils vont à la messe, qu'ils vont à la prière. Mais en réalité, semblables au Pharisien, ils n'ont nul souci, ni de prière, ni de sacrifice. Il ne sort de leur bouche ni un *Pater* ni un *Gloria* ; ils ne font même pas un seul signe de croix. Observez bien tout ce qu'ils disent, tout ce à quoi ils pensent ; ils ne font pas une seule demande, comme s'ils se suffisaient à eux-mêmes et pour le temps et pour l'éternité ; comme s'ils n'avaient pas de pardon à demander à Dieu, de satisfaction à lui présenter, de grâce à obtenir ; comme s'ils avaient à leur disposition la grâce et le paradis. O orgueilleux Pharisiens, ô menteurs que vous avez été en voulant donner à entendre que vous veniez au temple pour prier, tandis que vous n'articulez même pas une seule prière, que vous n'avez fait qu'insulter aux autres, et qu'avec tout l'étalage de votre luxe et de vos parures peu décentes, vous ne venez en réalité que vous montrer vous-mêmes et accaparer pour vous seuls l'admiration et les louanges (1). Mais, malheureux, vous saurez bientôt quel sort vous attend ! Imitateurs de l'orgueil du Pharisien dans votre insultante prière, vous partagerez le même châtiment.

Il en fut tout autrement du Publicain. Humilié, confus, il se tenait loin de l'autel (2). Il se reconnait coupable, dit Héric, de s'être éloigné de Dieu par son péché (3). La tête inclinée vers la terre, il n'ose regarder le ciel, confessant ainsi et reconnaissant qu'il avait mérité l'enfer (4). Il se frappe la poitrine à coups redoublés (5), parce que le Seigneur a dit que du cœur sortent toutes les intentions, tous les actes du péché ; et qu'ainsi se frapper la poitrine avec une vraie componction est un signe de véritable pénitence (6). Humilié de cœur, la douleur dans l'âme, il ne cesse de répéter : O Dieu, soyez-moi propice à moi qui suis pécheur (7). Sentiment profond de sa propre indignité et de sa propre abjection ; persuasion intime de n'avoir mérité autre chose que mépris et châtiment de la part de la justice divine ; ferme confiance d'obtenir de la divine miséricorde son pardon ; prière dont les qualités ressortent jusque dans le maintien extérieur, simple, résignée, modeste ; voilà le type parfait, le modèle accompli d'une âme vraiment humble.

(1) Ascendit quidem orare ; et noluit Deum rogare, sed se laudare et roganti insultare. S. Aug. — (2) Publicanus autem a longe stans. Luc XVIII. — (3) A longe stabat, quia peccando longe à Deo recessisse noverat. Heric. — (4) Nolebat nec oculos ad cœlum attollere. Luc XVIII. — (5) Percutiebat pectus suum *Ibid.* — (6) Tunsio pectoris pœnitentiæ indicium est. Haym. — (7) Dicens : Deus, propitius mihi peccatori. Luc. XVIII.

Oh ! que le Publicain est heureux ! s'écrie ici S. Augustin, pendant que de corps il se tient à distance, il s'approche de Dieu par l'esprit et par le cœur (1) ! Et Dieu, comme s'il était à côté de lui, comme s'il était près de son oreille, près de son cœur, l'accueille et l'écoute. Car, comme le dit l'Ecriture sainte, le Dieu très-haut abaisse son regard vers ce qui est humble, et tenant éloignés de lui les esprits altiers et superbes, ne les aperçoit que pour les punir (2). Le Publicain s'avoue pécheur, et il devient juste ; il n'ose fixer les yeux au ciel, et c'est au ciel que sa prière est accueillie ; il meurtrit sa poitrine par des coups multipliés, et il force ainsi le cœur de Dieu à user de miséricorde envers lui ; il punit lui-même le péché qu'il confesse ; et Dieu l'épargne, l'absout et le pardonne (3).

Quel sera donc le dénoûment de ce drame divin ? Vous avez entendu le Pharisien, qui accuse orgueilleusement les autres et s'absout lui-même ; vous avez entendu le Publicain qui humblement s'avoue coupable ; écoutez maintenant la décision du juge qui prononce sur l'un et sur l'autre (4) : « En vérité, je vous le dis, ces deux hommes sortirent du temple dans des conditions bien autres qu'ils n'y étaient entrés. Le Publicain y était entré pécheur et il en sortit justifié ; le Pharisien y entra se croyant juste et il en sortit condamné (5). » Oh ! l'admirable tableau ! dit ici Euthyme, l'admirable tableau que nous présente Jésus-Christ dans ce peu de paroles ! Il nous montre le temple changé en tribunal, l'autel en siége de justice, lui-même siégeant comme juge ; le Pharisien, qui s'était tant loué et justifié lui-même, condamné et réprouvé de Dieu, et le Publicain, qui s'était lui-même accusé, absous de la bouche même de Dieu et sauvé (6).

Ainsi, ajoute S. Jean-Chysostome, ces deux hommes qui étaient montés au temple pour prier, ont été comme deux cochers qui, avec deux chars différents, ont fait le voyage du ciel, le voyage vers Dieu (7). Au commencement il semblait que nous avions à féliciter le Pharisien et à plaindre le pauvre Publicain : le Pharisien, en effet, avait avec lui la justice qui mène naturellement à Dieu ; le Publicain avait avec lui le péché, qui place l'homme à une distance infinie de Dieu. Mais le Pharisien, con-

(1) De longinquo stabat, Deo tamen appropinquabat. S. Aug. — (2) Et Dominus de prope eum attendebat illic. Excelsus enim Deus humilia respicit et alta a longe cognoscit. *Ibid.*— (3) Pœnas a se exigebat et Dominus confitenti ignoscebat. *Ibid.* — (4) Audisti superbum accusatorem ; audisti humilem reum ; audi nunc judicem dicentem. *Ibid.* — (5) Amen dico vobis quia descendit hic justificatus in domum suam ab illo. Evang. — (6) Qui sese adeo justificaverat condemnatus est ; qui sese adeo condemnaverat a Deo justificatus est. Euthym. — (7) Geminos aurigas et duas bigas præsens nobis sermo proponit. S. Jo. Chrys.

jointement avec la justice, avait aussi avec lui dans son char la Superbe, et le Publicain, conjointement avec le péché, avait dans son char l'Humilité (1). Or telle est la pesanteur de l'orgueil qu'elle retarde, embarrasse et rend impossible tout élan, tout essor de la justice vers le ciel et précipite dans l'enfer. Le Publicain, d'autre part, a avec le péché l'humilité ; or telle est la force d'ascension de l'humilité, qu'elle allége et bientôt anéantit le poids du péché, poids capable d'entraîner jusqu'aux enfers ; et soulevant l'âme vers le ciel, elle la conduit jusqu'en présence de Dieu (2). Aussi, tandis que l'un vascille sur son siége, l'autre se tient ferme ; tandis que l'un tombe de haut, l'autre s'élève des bas-fonds ; tandis que pour l'un l'austérité de sa vertu ne le dérobe pas à la condamnation, pour l'autre l'énormité de ses péchés ne met aucun retard à sa grâce ; tandis que le Pharisien superbe, dans son char rendu pesant par l'orgueil, tombe, comme un autre Lucifer, avec la rapidité de la foudre dans le gouffre infernal (3), le Publicain, dans son modeste char rendu léger et guidé par l'humilité, s'élève doucement dans les airs, traverse les sphères, pénètre dans les cieux, fend la foule des saints et des anges qui entourent le trône de Dieu, se présente devant l'Eternel, lui fait agréer sa prière, le persuade, l'émeut, l'apaise, triomphe de son courroux, l'incline à l'indulgence et à la pitié, et joyeux d'une si grande victoire, revient avec le pardon, la grâce, le salut et la vie. « L'un s'en retourna chez lui justifié, et non l'autre (4). »

Maintenant méditez la grande sentence par laquelle le Seigneur conclut cette parabole : « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé ! »

Mais de quelle manière et en quel lieu se vérifiera ce divin oracle ? pour quelques rares occasions où nous aurons vu les superbes humiliés et les humbles relevés, ne voyons-nous pas presque toujours en ce monde le pécheur orgueilleux monter de dignités en dignités, couler ses jours au sein de la gloire et du bonheur, tandis qu'au contraire le juste modeste est toujours confiné dans les derniers rangs, au sein de l'oubli, de l'humiliation et de l'opprobre ? Ah ! M. C. F., rappelons-nous qu'ici il ne s'agit pas pour la vie présente d'une humiliation visible dont Jésus-Christ menacerait les superbes, telle que fut celle de Nabuchodonosor dans son faste orgueilleux et celle de Manassès dans ses iniquités ; une telle

(1) In altera justitia cum superbia, in altera cum humilitate peccatum. S. Jo. Chrys. — (2) Superbia ob sui molem justitiam deprimit ; humilitas per sui eminentiam pondus superat et attingit ad Deum. *Ibid.* — (3) Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem. Luc. x. — (4) Descendit hic in domum suam justificatus ab illo. *Ibid.* XVIII.

humiliation est bien souvent un effet de la miséricorde divine, plutôt qu'un châtiment infligé par sa justice ; il s'agit d'une humiliation intérieure, qui pour être invisible n'en est que plus terrible et plus funeste.

Oui, les hommes dominés par la superbe et par l'orgueil, les hommes présompteux et altiers, les hommes qui ne respirent que vanité, honneurs, représentation, titres, gloire, prééminence ; les hommes amoureux de leurs propres opinions, obstinés dans leur propre jugement, impatients de toute réprimande, de toute censure, de toute autorité, qui croient pouvoir se suffire à eux-mêmes, n'avoir besoin que d'eux-mêmes, qui, censurant tout dans les autres, veulent cependant être loués, applaudi en tout ce qu'ils décident, même dans leurs extravagances, dans leurs délires et dans leurs caprices ; les hommes qui croient être seuls savants en tout, les prudents qui remédient à tout, les habiles qui prévoient tout, les infaillibles qui décident et tranchent sur toutes choses ; ceux-là sont toujours et partout humiliés de Dieu : « Quiconque s'élève sera abaissé. » En effet, et dans la chute de l'ange, et dans la prévarication du premier homme, et aussi dans tous les péchés qui se commettent, le premier principe du mal, le premier germe funeste, selon l'oracle de l'Ecriture, a toujours été et sera toujours l'orgueil (1).

Tous ces hommes infatués de présomption, d'orgueil, de vanité, même avec l'apparence extérieure d'une vie honnête et régulière, comme le Pharisien, ont toujours une affinité secrète avec Lucifer, père de l'orgueil ; ils ont au fond du cœur d'infernales sympathies pour le vice et l'erreur ; ils y recèlent ce levain funeste qui résiste à l'action secrète de la grâce, et qui, aveuglant insensiblement l'intelligence, finit par corrompre le cœur. Telle est la cause secrète de ces chutes que l'histoire ecclésiastique raconte avec horreur, des chutes de certains martyrs qui, après avoir rendu hommage à la foi de Jésus-Christ par la générosité de leur confession, l'ont ensuite déshonorée par le scandale de leur apostasie ; des chutes de certains docteurs qui, après avoir défendu l'Eglise par l'éclat de leur doctrine, ont fini par combattre contre elle avec les blasphèmes de leurs erreurs ; des chutes de tant de fidèles qui, après avoir édifié d'abord le peuple chrétien par l'héroïsme de leur vertu, l'ont ensuite contristé par le désordre de leur vie. Qu'importe après cela que l'orgueilleux ne soit pas humilié publiquement aux yeux du monde par la perte des charges, des honneurs, de la grandeur, de la fortune ? Qu'importe, s'il est toujours

(1) Initium omnis peccati est superbia. Eccl. x.

humilié en secret et à ses propres yeux, et à ceux de Dieu? Dieu prend soin de l'humilier par la soustraction de toutes les grâces, puisqu'il est dit que pour l'orgueil il n'y a pas de grâce, mais bien de la part de Dieu résistance, opposition, refus : oui, Dieu résiste au superbe (1). Dieu l'humilie en particulier en permettant qu'il tombe dans les vices charnels qui humilient le plus l'homme, qui le dégradent le plus, en sorte, dit Théophilacte, que c'est une règle générale que tout homme superbe est en même temps luxurieux et immonde (2). Dieu l'humilie en laissant tomber d'épaisses ténèbres sur son intelligence, en laissant son cœur et sa volonté s'endurcir toujours de plus en plus; et à l'exemple du superbe Pharaon, son âme concevra un diabolique orgueil de ses propres péchés (3). Or, après que Dieu a ainsi humilié le pécheur en cette vie, il l'humilie encore plus dans l'autre, en le maudissant au jugement dernier, en le chassant de sa présence et en le précipitant de compagnie avec les réprouvés et les démons, dans le gouffre du feu éternel. Ainsi toujours se vérifie cet oracle divin, que la superbe de l'esprit mène droit à l'humiliation, à l'opprobre : *Omnis qui se exaltat, humiliabitur.*

Au contraire, les hommes qui s'humilient, qui s'abaissent, qui se confessent et se reconnaissent coupables et indignes de tout bienfait aux yeux de Dieu, qui ne courent jamais après les honneurs, les hommes humbles, qui n'ont aucune haute estime d'eux-mêmes, qui se défiant de leurs propres lumières et de leurs propres forces, cherchent en dehors d'eux-mêmes la vérité qui les instruise, un appui qui les soutienne, un conseil qui les guide, qui aiment mieux croire que discuter, écouter que décider, obéir que commander; ceux-là, bien qu'il puisse advenir qu'ils tombent ou dans le vice ou dans l'erreur, ceux-là se relèveront tôt ou tard. Même au milieu de leurs égarements, au milieu de leurs désordres, ils tiennent encore par une affinité secrète, par un fil caché, à Jésus-Christ, maître et modèle de l'humilité; ils ont de célestes sympathies pour la vérité et la vertu; ils conservent libre et ouverte la voie et l'entrée qui conduit à leur cœur : cette voie, c'est le sentier, c'est la porte de l'humilité par où peut toujours s'introduire et s'introduit de fait dans leur cœur la grâce qui le convertit, le

(1) Deus superbis resistit. S. Jac. IV. — (2) Omnis superbus est immundus. Theophilact Ainsi Dieu agit-il autrefois avec les anciens philosophes, qui, selon saint Paul, furent, en punition de leur orgueil, abandonnés à leur sens réprouvé, en sorte qu'ils tombèrent non-seulement dans toutes les erreurs, mais encore dans tous les désordres, dans tous les excès de l'impudicité, même contre nature, et parce qu'ils avaient voulu se déifier par l'orgueil, ils furent humiliés jusqu'au-dessous de la brute par la luxure : Evanuerunt in cogitationibus suis, propter quod tradidit illos Deus in passiones ignominiæ, in reprobum sensum, in operationem immunditiæ. Rom. I. — (3) Induratum est cor Pharaonis. Exod. VII.

transforme et en devient maîtresse. Telle est la cause de tant de changements éclatants, de tant de conversions admirables, dont on entend parler chaque jour : d'idolâtres devenus chrétiens et puis martyrs de la foi, de ministres et sectateurs de l'erreur devenus disciples et docteurs de la vérité catholique, de pécheurs scandaleux devenus des saints. Qu'importe donc que l'homme humble ne soit pas, comme Joseph, exalté visiblement et transporté de la prison au palais de rois, pourvu que Dieu prenne soin de l'élever d'une manière invisible, mais qui n'en est pas moins noble et moins glorieuse ? Cet homme n'est-il pas sûr d'obtenir toutes les faveurs du ciel, puisque Dieu a mis sa grâce à la disposition des âmes humbles. Et en effet les humbles n'ont qu'à étendre la main pour recevoir la grâce et pour la posséder. Dieu l'a dit : « Il donne sa grâce aux humbles (1). » Dieu élève l'homme humble en lui accordant la lumière divine qui éclaire et porte en haut l'intelligence, en le mettant par la foi vive en communication avec la vérité infinie ; il l'élève par la grâce qui l'ennoblit et l'unit à l'amour infini ; il l'élève en le délivrant de la servitude du péché, en l'initiant à la gloire, à l'adoption des enfants de Dieu ; et après l'avoir ainsi élevé en cette vie, il l'élève bien plus dans l'autre, en le bénissant lors du jugement dernier, le traitant comme ami, comme fils, l'appelant à la possession même de son royaume : « Venez, les bénis de mon Père (2). » Et ainsi il devient tout à fait manifeste que l'humilité est la porte de la véritable élévation, de la véritable exaltation, de la véritable gloire et de la véritable grandeur : *Omnis qui se humiliat exaltabitur*.

O vous donc, qui, au sein de l'incrédulité, de l'hérésie ou du schisme, vous trouvez incertain, flottant, fatigué, soucieux, et qui gémissez sous le poids de vos doutes ; vous qui êtes dévoré de la soif d'un symbole de vérité solide, précis, uniforme ; vous qui coulez de si tristes jours dans un état où vous ne pouvez vivre et d'où vous n'avez pas le courage de sortir, humiliez-vous, prosternez-vous, comme Augustin, le front contre terre ; oui, mettez-vous à genoux, priez et faites prier pour vous ; oui, recourez à Marie, prenez de l'eau bénite, armez-vous de la médaille miraculeuse. Ceci vous paraît une sottise, une folie ? Ah ! c'est que vous ne connaissez pas la force surnaturelle de ces petits actes de dévotion ! Par là vous feriez acte d'humilité, vous remporteriez un premier triomphe sur votre raison orgueilleuse, et c'est alors que vous auriez fait vous-même quelque chose pour votre salut. Or, Dieu qui ne nous connaît que trop, et qui ne nous demande jamais

(1) Humilibus dat gratiam. Jac. IV.— (2) Venite benedicti Patris mei. Matth. XXV.

beaucoup, accepte souvent ce peu que nous faisons, amollit notre cœur de bronze, éclaire et fait plier ce cœur jusqu'ici aveugle. L'expérience nous apprend que soit hommes, soit femmes, tous les esprits superbes, dédaigneux, enflés de leur propre lumière, idolâtres de leur propre raison, qui se donnent les airs de prétendre à la vérité comme à leur conquête, au lieu de la recevoir de Dieu comme un don, demeurent aveugles en plein midi, obstinés et durs aux impulsions de la grâce, aux exemples d'un si grand nombre de leurs coréligionaires qui se convertissent; au contraire, les personnes humbles, modestes, qui connaissent leur aveuglement, le confessent; qui demandent avec humilité, et cherchent avec sincérité la lumière divine, se convertissent et se convertissent soudainement; s'étant agenouillés incrédules, ils se relèvent chrétiens; s'étant agenouillés hérétiques, ils se relèvent catholiques; et Dieu les prenant dans la misère, dans l'abjetion de l'erreur et du doute, les élève à la gloire de la foi et jusqu'à la précieuse possession de l'éternelle vérité.

Et vous, catholiques, vous aussi vous gémissez sous le poids de vos fautes, dans l'esclavage d'une passion que vous ne sauriez aimer, par appréhension de l'avenir, mais que, par attachement au présent, vous ne savez pas réprimer; vous soupirez, vous aussi, après une conversion dont vous sentez le besoin impérieux pour votre cœur, mais que vos criminelles habitudes vous font regarder comme impossible. Humiliez-vous : voilà la seule voie facile et sûre pour parvenir à triompher de vous-mêmes. Ouvrez le chemin à la grâce par la pratique de l'humilité, présentez-vous à Dieu avec la confusion du Publicain. Sentez votre faiblesse et confessez-la; la grâce divine trouvant un esprit soumis forme tout d'un coup et sans peine un cœur plein de componction, et voilà pourquoi le prophète a dit que l'humilité de l'esprit va de conserve avec la componction du cœur, à la conquête du pardon de Dieu : « Non, Dieu ne dédaignera pas un cœur contrit et humilié (1). » Alors votre conversion est certaine, et du profond abaissement du péché vous serez élevé jusqu'à la gloire de la grâce et de l'amour de Dieu. Persuadons-nous bien, en un mot, que l'humilité est la mère de toutes les vertus, comme la superbe l'est de tous les vices.

Donc pas tant de fracas pour la naissance, les talents, les connaissances acquises, les dignités! Pas tant de fureur de recueillir des louanges, de se distinguer, de commander! Pas tant de luxe, pas tant de faste dans l'habitation ou dans les vêtements! Mais humilions-nous de cœur devant Dieu et devant les hommes. Hu-

(1) Cor contritum et humiliatum Deus non despiciet. Ps. L.

milions-nous, parce que comme le Fils de Dieu s'est fait homme, comme la mère de Dieu s'est faite sa servante, ainsi tout chrétien doit se faire enfant s'il veut servir Dieu et se sauver (1). Humilions-nous par vertu, pour éviter que Dieu nous humilie par châtiment. Humilions-nous si nous sommes justes, parce que de l'humilité procède la force qui peut nous faire persévérer dans la grâce; humilions-nous si nous sommes pécheurs, parce que l'humilité fraye la voie à la contrition et assure le pardon de la faute; humilions-nous tous et toujours quels que soient notre état, notre condition, parce que l'humilité chrétienne est le fondement de la foi, l'appui de l'espérance, l'avant-courrière de la charité, la gardienne de la chasteté, l'école de la prière. Humilions-nous afin d'être élevés pendant cette vie, lorsque Dieu nous élèvera des imperfections à la sainteté, de l'erreur à la vérité, du péché à l'état de grâce, et afin que nous soyons après la mort élevés de la vie de la grâce à la vie de la gloire.

Deuxième point. C'est une plainte assez commune des chrétiens de nos jours, que celle-ci : Nous, quand nous sommes à l'église, nous ne savons que dire; nous ne sommes pas théologiens, nous ne savons pas prier; comment voulez-vous que nous soyons toujours en prière? Mais le Publicain du temple nous a fait connaître aujourd'hui le peu de fondement de cette plainte et l'absurdité de cette excuse. Loin d'être un théologien, il n'était pas même homme d'église; loin d'être juste, il était pécheur et grand pécheur; non-seulement c'était un séculier, mais encore un gentil. Et pourtant il a su prier, et il a mérité d'être exaucé. Or quelle a été sa prière? Une seule parole : « Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur (2)! » Cette seule invocation prononcée, répétée avec un cœur profondément humble, avec un cœur sincèrement repentant, a suffi pour lui valoir le pardon de tout péché, pour lui obtenir toute grâce, pour lui faire acquérir tout mérite, pour le justifier, le sanctifier et le sauver. « Il s'en retourna justifié (3). »

Or pourquoi ne pourrions-nous pas, nous aussi, en faire autant? Avons-nous besoin peut-être de devenir théologiens, d'avoir fait beaucoup d'études, d'avoir reçu beaucoup d'instruction, pour nous rendre à l'église, choisir là un coin obscur et bien caché, nous mettre à genoux, et nous remettre en mémoire la multitude de nos péchés, le désordre de nos passions, la lourde charge de nos vices,

(1) Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. Matth. XVIII. — (2) Deus propitius esto mihi peccatori. Evang. — (3) Descendit hic justificatus. *Ibid.*

la profonde misère de notre cœur ; puis humiliés et confus de cette revue et de tous ces souvenirs, nous tenant la tête penchée vers la terre, les yeux baissés, dire et répéter à Dieu comme le Publicain : Mon Dieu, ayez compassion de moi qui suis un grand pécheur ! Y a-t-il peut-être un seul homme, pour si grossier et ignorant qu'il soit, qui puisse trouver une semblable prière difficile, au-dessus de ses forces, de sa capacité et son intelligence ? Y a-t-il quelqu'un qui prétende ne pouvoir ou ne savoir en faire autant ? Et, toutefois, si nous faisons cela et seulement cela, Jésus-Christ, par l'exemple du Publicain qu'il nous met aujourd'hui sous les yeux, nous enseigne que cela seul suffit pour bien prier, pour être exaucé et pour se sauver. Ah ! il nous l'avait dit encore ailleurs : « Quand vous prierez, gardez-vous de parler beaucoup (1). » Or voici qu'aujourd'hui il confirme ce même précepte par l'exemple du Publicain ; et il nous dit que pour prier point n'est besoin de discours étudiés, mais de sentiments sincères ; point n'est besoin de parler beaucoup, mais de beaucoup s'humilier. Ainsi ne fissions-nous que répéter une courte et simple prière, nous saurions toujours assez bien prier, si nous savions être humbles.

L'humilité, dit S. Jean Chrysostome, agit pour nous à peu près comme un avocat, qui, se plaçant à côté de notre supplique, l'élève au-dessus de terre, l'introduit dans le ciel au milieu des anges, la présente sous le regard de Dieu, lui donne un crédit auprès de son tribunal, la défend, la fait valoir auprès du juge éternel, tant qu'enfin il soit désarmé, apaisé, amené à nous traiter avec miséricorde (2). En effet, il l'a promis par son prophète : il ne se montrera jamais ni dédaigneux ni sourd à la prière des humbles, mais au contraire il l'écoutera avec des dispositions de compassion et de bonté ; il l'accueillera et l'exaucera (3). Observez la conduite de la Chananéenne. L'importunité avec laquelle elle insista, et la confiance avec laquelle elle sut prier, lui préparèrent les voies auprès du cœur de Jésus ; mais c'est l'humilité qui lui valut d'être exaucée. Elle fit plus que s'avouer pécheresse ; elle ne recula pas devant l'humiliation d'être comparée à une chienne ; et par là même elle devint fille du Seigneur, elle se déclara indigne même de se tenir aux pieds de Jésus-Christ ; et elle fut invitée à s'asseoir à sa table ; elle ne demanda que les miettes que l'on jette aux chiens, et elle mérita d'être nourrie de l'aliment de choix réservé aux élus.

Donc, si toujours et partout nous devons nous humilier, com-

(1) Orantes autem nolite multum loqui. Matth. VI. — (2) Humilitas assistet tibi tribunali divino, in medio angelorum, cum fiducia multa. S. Jo. Chrys. — (3) Respexit in orationem humilium et non sprevit preces eorum. Ps. CI.

bien plus le devrons-nous dans la prière! C'est bien alors que nous devons nous confondre en présence de la majesté d'un Dieu, nous confondre à la vue des péchés par lesquels nous l'avons offensé, des châtiments que nous avons mérité de sa part. Oui confondons-nous; et que l'attitude humble et modeste de notre corps soit un sincère indice de l'humilité de notre esprit. Alors, alors exaucés, pardonnés de Dieu, sa main miséricordieuse ira nous chercher dans l'abîme de notre misère et de notre péché. Elle nous élèvera jusqu'à la possession de la grâce, jusqu'au rang d'amis, d'enfants de Dieu. Alors s'accomplira sur nous et en nous l'oracle divin : celui qui s'élève sera abaissé, celui qui s'abaisse sera élevé : *Et omnis qui se exaltat humiliabitur et qui se humiliat exaltabitur*. Ainsi soit-il.

LES DIX VIERGES

Ou les difficultés de la conversion à l'heure de la Mort

Quæretis me et non invenietis; et in peccato vestro moriemini.
Vous me chercherez et vous ne me trouverez point; et vous mourrez dans votre péché. Jo. VIII.

La mort si funeste d'Antiochus, telle qu'elle nous est minutieusement décrite dans les saintes Ecritures, nous révèle une bien triste vérité et peut devenir un moyen salutaire de désillusion.

La mort ne vint pas enlever à l'improviste cet infâme persécuteur du peuple de Dieu; une longue maladie dut le préparer lentement à descendre dans la tombe. « Il tomba malade et garda le lit pendant de longs jours (1). » Ni l'amour de la vie, ni la force de sa constitution, ni la vigueur de l'âge, ni les adulations des courtisans, ne purent l'illusionner au point de ne pas apercevoir le grave danger où il se trouvait, et de ne pas demeurer convaincu qu'il mourrait certainement de cette maladie (2). Il rentre donc sérieusement en lui-même; il se rappelle tous les scandales donnés à ses sujets; il les condamne en présence de toute sa cour, et s'en déclare profondément affligé et repentant (3). Il se rappelle les iniquités commises particulièrement à Jérusalem, et il les déteste (4). Il se souvient de l'injuste captivité qu'il a fait souffrir aux habitants de la Judée (5). Il voit dans le mal qui le tourmente la main vengeresse de Dieu qui punit, et il s'incline sous cette

(1) Decidit in lectum et erat ibi multos dies. I. Macch. VI. — (2) Et arbitratus est se mori. *Ibid.* — (3) Vocavit omnes amicos et dixit : In quos fluctus tristitiæ deveni, qui jucundus eram in potestate mea. I. Macch. — (4) Nunc reminiscor malorum quæ feci. *Ibid.* — (5) Misi auferre habitantes Juda, sine causa. *Ibid.*

main : « C'est pour cela, dit-il, que ces maux sont venus fondre sur moi (1). » Néanmoins, avec toute cette sérénité d'esprit, avec toute cette abondance de lumières, avec toute cette rectitude d'idées, de jugements et de sentiments, déjà plus qu'à moitié converti, Antiochus ne se convertit point ; et avec toutes ces démonstrations de pénitence, Antiochus meurt impénitent et désespéré.

Mais comment cela ? Est-il possible que le pécheur se repente et ne se convertisse pas ? Qu'il demande pardon à Dieu et ne l'obtienne point ? Ah ! nous ne savons pas comment cela peut arriver ! Sachons pourtant et tenons pour certain qu'il en est réellement ainsi de la majeure partie des pécheurs à l'heure de leur mort. Et en effet, Jésus-Christ nous a clairement révélé dans l'Evangile de ce jour qu'il vient un temps où le pécheur cherche Dieu et ne le trouve point, veut faire pénitence et meurt dans son péché : « Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché. » Oh ! l'importante et redoutable vérité ! C'est à cause de son importance que le Seigneur a voulu nous la faire encore mieux comprendre dans la parabole des dix vierges, que je me propose de vous expliquer aujourd'hui. Nous méditerons donc cette vérité telle qu'elle nous est présentée dans la parabole, et cela afin de nous déterminer tout de suite à chercher le Seigneur pendant la vie et afin que nous puissions éviter le malheur de voir s'accomplir en nous la terrible menace : « Vous me chercherez sans me trouver, et vous mourrez dans votre péché. »

Premier point : Pour bien comprendre cette parabole, il faut savoir que c'était l'usage en Palestine, usage qui au rapport des missionnaires est encore en vigueur à présent, que pendant la nuit où l'époux devait prendre sa fiancée dans la maison de ses parents et la conduire dans sa propre maison pour célébrer les noces, dix vierges allaient à sa rencontre avec des lampes allumées.

Or, faisant justement allusion à cet usage, le Seigneur a dit : Le royaume des cieux est semblable à dix vierges qui, prenant chacune sa lampe, allèrent à la rencontre de l'époux (2). Or cinq d'entre elles étaient sottes et insouciantes, et les cinq autres sages et avisées : aussi les premières, prenant en main leurs lampes, n'eurent pas l'attention d'emporter avec elles de l'huile ; les secondes, au contraire, prirent avec elles, outre leurs lampes, de petits vases contenant l'huile nécessaire pour entretenir les lampes (3).

(1) Propterea invenerunt me mala ista. I. Macc. — (2) Simile est regnum cœlorum decem Virginibus, quæ accipientes lampades suas exierunt obviam sponso et sponsæ. Matth. xxv. — (3) Fatuæ autem non sumpserunt oleum secum ; prudentes vero acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. *Ibid.*

Or ce royaume de Dieu composé de dix vierges est, selon S. Grégoire, l'Eglise dans la voie, l'Eglise militante encore sur la terre (1), car dans cette Eglise militante se trouvent réunis et confondus ensemble les pécheurs et les justes, les réprouvés et les élus; voilà pourquoi il est dit dans la parabole que, des dix vierges, les unes étaient prudentes et les autres inconsidérées (2). Et en effet, sous le nom d'homme sage, d'homme prudent, les saintes Ecritures entendent toujours l'homme saint, fidèle et juste, parce que seul il sait faire un bon usage de la vie et du temps, et sait s'assurer les vrais biens, les biens solides de la vie à venir, au prix de quelque léger sacrifice dans la vie présente. Au contraire, sous la désignation d'homme stupide, insensé, il faut toujours entendre le pécheur, qui réellement stupide, inconsidéré et insensé, fait si mal ses comptes, pourvoit si mal à ses propres intérêts, que pour jouir de quelque plaisir fugitif dans le temps, il se ruine et se perd pour l'éternité entière.

Notez encore que le nombre dix est le nombre par excellence, le nombre parfait, qui contient en soi tous les nombres, qui exprime la collection complète, l'universalité des choses; et ainsi le nombre des dix vierges est très-convenablement employé pour désigner l'universalité des fidèles et leur multitude dont se compose la véritable Eglise, laquelle seule, vu sa constitution divine et son admirable hiérarchie, forme une société complète et parfaite. Mais comment, se demande S. Augustin, tous les fidèles sont-ils comparés aux vierges, puisque tous ne sont pas vierges? Et comment l'Eglise peut-elle être appelée vierge, puisqu'elle comprend aussi des veuves et des personnes dans l'état du mariage (3)? La première réponse à cette question est d'Origène, qui nous dit: « Le Verbe éternel de Dieu, par la pureté, par la virginité de sa lumière, de sa doctrine, de sa parole, délivre de leur souillure, purifie, et, selon le mot profond de ce grand homme, *virginise* les âmes des hommes qui viennent à lui d'au milieu des turbitudes du paganisme (4), c'est-à-dire que la pureté, la sincérité de la véritable foi est une véritable virginité de l'âme; comme c'est aussi une impudicité, un adultère de l'âme que toute doctrine d'hérésie et d'erreur, parce que de telles doctrines altèrent la sincère parole de Dieu (5). C'est encore pour cela que les erreurs et les adultères intellectuels finissent presque toujours par les adultères et les

(1) Regnum cœlorum præsentis temporis Ecclesia dicitur. S. Greg. — (2) In qua quia mali cum bonis, reprobi cum electis admixti sunt. recte decem virginibus prudentibus et fatuis similis esse perhibetur. *Ibid.* — (3) Quare tota Ecclesia quæ constat etiam ex conjugatis et viduis, est virgo appellata? S. Aug. — (4) Verbum Dei de sua munditia accommodat omnes qui recesserunt ab idolorum cultura; et virginificantur per Verbum Dei. Orig. — (5) Adulterantes Verbum Dei. II Cor. II.

souillures du corps. Il y a entre ces deux désordres une réelle affinité. L'esprit d'erreur est un esprit de luxure. Or comme les chrétiens qui composent la véritable Eglise sont ceux qui ont reçu et professent la véritable foi, ils sont donc très-convenablement tous ensemble comparés aux vierges ; et ils sont tous vraiment vierges, quant à l'esprit, par la foi (1). Une autre raison encore, non moins belle et profonde, pour laquelle Notre-Seigneur a pu appeler *vierges* tous les chrétiens, c'est, selon S. Augustin, que la virginité est la vertu fondamentale, la première grâce, la grâce exclusivement propre du christianisme ; de sorte que s'il est vrai que quelques-uns seulement aient la virginité du corps, tous les vrais chrétiens sont obligés d'avoir celle du cœur (2). En effet, tandis que chez les gentils la virginité même est charnelle et impure, chez les chrétiens le mariage lui-même, à raison de la sainte pudeur qui s'y observe, par la chasteté inviolable qui y préside, a quelque chose de saint, de spirituel et de virginal, qui répond à la sainteté, à la spiritualité de la foi (3). D'ailleurs, en considération de Jésus-Christ et par le rapport qu'ils ont avec Jésus-Christ, tous les chrétiens ont dû être appelés vierges (4).

Or Jésus-Christ, en mille endroits de l'Ecriture, prend le nom d'époux. Donc cette société vierge, composée de tant de membres vierges, dit S. Bernard, est la noble Vierge, la Vierge mystérieuse et pure, qui, selon S. Paul, a été consacrée et offerte par les apôtres, à l'unique et divin époux Jésus-Christ (5). Ces dix vierges qui, prenant en main leurs lampes, sortent à la rencontre de l'époux et de l'épouse, c'est nous tous chrétiens, qui, professant le véritable christianisme, n'avons pas d'autre destination dans la vie présente que d'aller à la rencontre de Jésus-Christ lorsqu'il vient vers chacun de nous, au moment de notre mort, pour nous inviter au banquet de ses noces spirituelles et éternelles.

La lampe, dit S. Hilaire, signifie la vrai foi qui illumine les âmes, et qui commence à briller en nous du moment où nous la recevons dans le baptême (6). Aussi le prophète disait-il à Dieu : Votre parole, Seigneur, votre foi, est pour moi une véritable lampe qui éclaire tous mes pas et me montre toujours la voie droite et sûre (7).

(1) Omnes qui receperunt Verbum Dei virgines sunt. S. Aug. — (2) Pauci virginitatem in corpore, omnes habere debent in mente. *Ibid.* — (3) Non solet dici virginitas in conjugatis; tamen etiam ibi est fidei virginitas quæ exhibet pudicitiam conjugalem. *Ibid.* — (4) Virgines sunt omnes animæ Christianorum. *Ibid.* — (5) Sponsus est Christus : huic nos despondit Apostolus Virginem castam exhibere Christo. S. Bern. — (6) Lampas animarum splendentium lumen est quæ sacramento baptismi splenduerunt. S. Hilar. — (7) Lucerna pedibus meis verbum tuum et lumen semitis meis. Ps. CXVIII.

L'huile, ce sont les bonnes œuvres ; le vase qui contient l'huile, la conscience de tous les fidèles (1) ; et remarquez, dit un autre docteur, que ce n'est pas l'huile qui allume la lampe, mais bien la flamme ; et ainsi ce ne sont pas les bonnes œuvres qui produisent la foi ; ce qui la produit, c'est la grâce et la parole de Dieu (2). Mais de même que si l'huile n'allume pas la lampe, c'est pourtant l'huile qui entretient la lampe une fois allumée, et que l'huile venant à manquer la lampe s'éteint ; ainsi les œuvres bonnes et vertueuses, si elles ne produisent pas la foi, sont cependant comme le foyer qui alimente sa lumière ; et si elles viennent à manquer, la lumière de la foi s'affaiblissant peu à peu finit par s'éteindre, selon ce qu'a dit S. Jacques, que la foi sans les œuvres est comme un flambeau éteint (3).

Les vierges prudentes qui avec leurs lampes en main et l'huile dans leurs burettes, vont à la rencontre de l'époux et de l'épouse, représentent donc, d'après S. Grégoire, les vrais fidèles, qui avec la véritable foi dans leurs intelligences, avec le petit trésor de leurs bonnes œuvres dans leur cœur, trésor qu'ils vont sans cesse augmentant, se tiennent tout prêts à mourir à l'heure où leur divin époux Jésus-Christ viendra pour célébrer avec eux en particulier dans le ciel, les noces commencées avec l'Eglise en général sur la terre. Les vierges insensées au contraire, qui songent bien elles aussi à marcher à la rencontre de l'époux avec leurs lampes, mais sans se pourvoir à temps de l'huile nécessaire pour l'entretien de ces lampes, sont les mauvais chrétiens, qui ne conservent uniquement que la lampe de la foi, sans l'approvisionner de l'huile des bonnes œuvres, et s'avancent vers la mort sans avoir réalisé la préparation nécessaire durant la vie (4).

Mais comme l'époux tardait à venir, il arriva que les dix vierges se laissèrent toutes surprendre au sommeil et s'assoupirent (5).

Ce retard que met l'époux à venir signifie le temps de la vie que le Seigneur nous laisse pour faire pénitence (6). Dans ce temps d'attente, les justes et les pécheurs, puisqu'ils croient tous également, semblent, dit S. Hilaire, se reposer tous également et dormir (7). Seulement le sommeil des vierges prudentes, qui avaient

(1) Oleum bona opera sunt. Vas est conscientia fidelis animæ. S. Hilar. — (2) Sicut lampas non accenditur ex oleo, sed ab igne ; sic fides non ex operibus, sed ex Verbo Dei, quia fides ex auditu ; auditus autem per Verbum Christi. Auct. op. imperf. — (3) Lampas per oleum tamen nutritur et nisi oleum subministraveris extinguitur ; sic fides per bona opera nutritur et nisi bona opera subministraveris deficit, quia fides sine operibus mortua est *Ibid.* — (4) Qui recte credunt et recte vivunt assimilantur quinque prudentibus, reliqui vero quinque virginibus fatuis, qui profitentes fidem Christi non præparant se bonis operibus ad salutem. S. Greg. — (5) Moram autem faciente sponso, dormitaverunt omnes et dormierunt. Evang. — (6) Mora sponsi pœnitentiæ tempus est. S. Greg. — (7) Expectantium somnus, credentium quies est. S. Hilar.

porté avec elles de l'huile pour leurs lampes, fut sans inconvénient et sans risque ; il n'en fut pas ainsi des vierges inconsidérées qui n'avaient en main que des lampes vides. Hélas ! qu'il est différent aussi, le sommeil et le repos des justes d'avec celui des pécheurs ! Les justes en état de grâce, toujours disposés à se rendre à l'appel de Dieu, toujours préparés à la mort, pleins d'une confiance juste et bien fondée en la divine bonté, se reposent constamment en Dieu, sans aucune sollicitude, sans aucune crainte, comme sans péril : « Je me reposerai dans la paix, je m'endormirai dans le sein de Dieu, » *In pace in idipsum dormiam et requiescam* (1). D'autre part le sommeil, la paix, l'insouciance des pécheurs, qui renvoient au moment de la mort l'amendement de leur vie, c'est bien un sommeil, mais un sommeil téméraire, insensé, funeste !

Qu'arrive-t-il en effet ? Jésus-Christ nous l'a prédit, nous en a avertis dans la suite de sa parabole, et d'une manière tout à fait sensible et bien capable de faire une profonde et durable impression. Comme les dix vierges étaient encore assoupies, poursuit le Seigneur, tout à coup vers le milieu de la nuit on entend un grand mouvement de gens qui criaient : Voici l'époux qui arrive ! Levez-vous vite pour aller à sa rencontre (2) ! A ce bruit, à ces cris, les dix vierges sont toutes sur pied ; elles saisissent leurs lampes et et s'empressent de les mettre en état (3).

Les vierges prudentes n'y eurent aucune peine, parce qu'elles avaient suffisamment d'huile pour garnir leurs lampes. Mais les vierges inconsidérées, qui manquaient d'huile, s'adressèrent aux autres en leur disant : De grâce, donnez-nous un peu de votre huile, car nos lampes sont sur le point de s'éteindre (4). Elles reçurent pour réponse : L'huile que nous avons suffit à peine pour nous-mêmes. Si nous la partagions avec vous, il n'y en aurait assez ni pour les unes, ni pour les autres. Vous êtes peut-être encore à temps ; allez donc en acheter chez les vendeurs (5). Mais pendant que ces malheureuses vierges courent çà et là vers les magasins pour trouver de l'huile, l'époux arriva. Les vierges prudentes, qui se trouvaient prêtes à le recevoir, entrèrent avec lui et eurent part au festin des noces. La porte fut ensuite fermée et l'entrée inexorablement refusée à toute autre personne (6). Vainement les vierges inconsidérées arrivant enfin, frappent à la porte,

(1) Ps. IV. — (2) Media autem nocte clamor factus est: Ecce sponsus venit ; exite obviam ei. Evang. — (3) Tunc surrexerunt omnes Virgines illæ et ornaverunt lampades suas. *Ibid.* — (4) Fatuæ autem sapientibus dixerunt : Date nobis de oleo vestro, quia lampades nostræ extinguuntur. *Ibid.* — (5) At illæ dixerunt: Ne forte non sufficiat nobis et vobis, ite potius ad vendentes et emite vobis. *Ibid.* — (6) Dum autem irent emere, venit sponsus et quæ paratæ erant intraverunt cum eo ad nuptias ; et clausa est janua. *Ibid.*

prient, conjurent l'époux de leur ouvrir, en l'appelant maître et seigneur : « Il est trop tard, leur est-il répondu, vous ne m'appartenez plus, je ne vous connais pas (1). » « Apprenez donc tous de là, conclut le Seigneur, à vous tenir toujours prêts et en éveil ; car vous ne connaissez ni le jour ni l'heure de votre mort (2). »

O paroles ! ô épiphonème ! ô sentence qui nous découvre en son entier le sens terrible caché sous le voile des simples circonstances de la parabole ! En effet, sous le symbole de trois circonstances pour lesquelles les vierges imprudentes se trouvèrent exclues du festin des noces, le Seigneur nous a insinué les trois principales causes pour lesquelles, à la mort, les pécheurs demeurent exclus du festin des cieux.

La première circonstance pour laquelle ces vierges se virent exclues du festin, fut qu'elles s'imaginèrent que, ne portant pas de l'huile avec elles, il leur serait toujours facile d'en trouver ou d'en acheter. Mais, s'écrie ici S. Jean Chrysostome, ô vierges insensées, qui crurent facile de se procurer de l'huile ou à force de prières auprès des personnes qui pourraient bien n'en pas avoir à donner, ou à prix d'argent au beau milieu de la nuit ! Devait-il être bien facile, à l'heure de minuit, de visiter les magasins, de frapper aux portes, d'éveiller les vendeurs pour trouver de l'huile ? Or voilà justement la première raison pour laquelle les pécheurs ne se convertissent pas à l'heure de la mort ; le temps leur manque pour se convertir. Oui, dit un Père, l'heure de minuit, à laquelle survient l'époux, c'est le moment de la mort, véritable nuit obscure, dans laquelle la lumière divine est plus rare, dans laquelle la foi vacille et l'espérance se trouble et se perd (3). C'est ce temps funeste dont Notre-Seigneur a dit qu'il était difficile d'opérer alors son salut : « La nuit vient, a-t-il dit, la nuit, ce temps impropre à l'action (4). »

Or, voici ce qui arrive aux pécheurs. Dans l'anxiété où les jette la crainte d'être surpris par la mort, ils se tournent vers les saints qui sont dans le ciel, vers les bons chrétiens, vers les âmes pieuses de la terre, afin qu'ils les aident de leurs mérites, de leurs intercessions, de leurs prières : « Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes vont s'éteindre (5). » Mais au moment de la mort chacun doit et peut seulement compter sur ses propres ressources : « Leurs œuvres seules les suivent, » est-il dit des morts (6). A

(1) Novissimi vero veniunt et reliquæ virgines dicentes : Domine, Domine, aperi obis. At ille respondens ait : Nescio vos ! Evang. — (2) Vigilate ergo ; quia escitis diem neque horam. *Ibid.* — (3) Quid est media nox, nisi quando non creitur ? — (4) Venit nox quando nemo potest operari. Jo. IX. — (5) Date nobis de sleo vestro, quia lampades nostræ extinguuntur. Evang. — (6) Opera enim illorum equuntur illos. Apoc. XIV.

cette heure suprême il ne faut pas vouloir s'appuyer sur les vertus d'autrui, car ceux qui en sont pourvus ont alors à s'en servir pour eux-mêmes, et non à en céder aux autres (1). Ils peuvent, il est vrai, s'adresser aux prêtres, mystiques vendeurs de la grâce du pardon, parce qu'ils l'accordent et ne peuvent la refuser à quiconque se présente pour l'acheter par les larmes, par la confession, par la douleur de la pénitence (2). Mais il ne fut pas facile aux vierges imprudentes d'aller, au plus épais de la nuit, parcourir les boutiques, éveiller les vendeurs pour se procurer de l'huile (3).

C'est en effet une vérité traditionnelle dans l'Eglise, fondée sur la nature du cœur humain et confirmée par l'expérience journalière, que dans le cours ordinaire de la grâce, la conversion des pécheurs s'opère lentement et par degrés ; aussi ne leur accorde-t-on le bénéfice de l'absolution qu'après de sages délais, après une épreuve proportionnée aux désordres passés, parce que dans les choses spirituelles, pas plus que dans l'ordre physique, les grands changements et les grandes transformations ne s'opèrent pas en un instant (4).

Et en effet, comment est-il possible que sur le lit de mort l'on passe, comme tout d'un saut, de l'amour du monde à l'amour de Dieu, de l'esclavage des passions à la liberté de l'esprit, du péché à la grâce ? Qu'on nous dise s'il est facile au plus habile calculateur de débrouiller des comptes très-anciens et très-compliqués, au moment même où il faut les présenter ? Est-il facile à un malade de passer instantanément sans convalescence d'une maladie de plusieurs années à un état de santé parfaite ? Est-il facile à un architecte de terminer un édifice le jour même qu'il en jette les fondements ? Pareillement aussi sera-t-il facile, dans la nuit du dernier moment, de réparer par une conversion bien sincère les excès d'une vie pleine de hontes ? Bien que certains pécheurs se confessent quelquefois dans l'année, pourtant, comme ils retombent peu après dans leur péché, on peut dire qu'il passent dans l'état du péché l'année entière et toute la durée de leur vie. Or, à force de vivre ainsi en état de péché, à force de se familiariser avec cet état, le péché passe, pour ainsi dire, dans le sang, se change en seconde nature, devient un besoin, une sorte de nécessité, et son venin mortel s'infiltre jusqu'à la moelle des os. Maintenant sera-t-il facile de se dépouiller en peu d'instants de cette horrible

(1) Ne forte non sufficiat nobis et vobis. Evang. — (2) Venditores sunt sacerdotes, qui peccatores per pœnitentiam absolvunt pretio confessionis placati. Ite potius ad venditores et emite vobis. S. Jo. Chr. — (3) Fatuæ quia existimaverunt ibi se accepturas ubi importune quæsierunt. *Ibid.* — (4) Repentinas mutationes natura non sustinet.

nature ? Autant vaut dire que l'Ethiopien pourra, par l'effet d'un bain, changer de couleur, que le tigre ou le lion vont s'apprivoiser et déposer toute leur férocité native sous la main qui les enchaîne. Ah ! nos passions ne changent pas en un instant comme nos désirs ; nos habitudes ne se déposent pas en un instant comme nos idées.

Dans la foule des pécheurs il s'en trouve beaucoup à qui il pèse de vivre dans l'état de péché. Pourquoi donc ne se convertissent-ils point ? Parce qu'il leur semble difficile de corriger certaines habitudes, de rompre certaines liaisons, de mettre fin à certaines intrigues, de renoncer à certaines affections, de rendre certains biens mal acquis, de réparer certains scandales, de vaincre le respect humain, d'adopter certaines pratiques, d'accomplir certains devoirs, de changer, en un mot, et son propre cœur et tout soi-même par une transformation absolue et complète. Et voilà pourquoi ces pécheurs persévèrent dans un état de conscience qu'ils ne peuvent haïr, captivés qu'ils sont par l'amour du présent ; et qu'ils ne peuvent aimer, par crainte de l'avenir. Ils maudissent chaque pas qu'ils font dans leur maudite carrière, mais ils ne s'arrêtent point ; ils mouillent de larmes leurs chaînes sans se résoudre à les rompre ; ils s'emportent contre eux-mêmes, mais ils ne se convertissent pas. Et cela, dit S. Augustin, parce qu'il est par trop difficile de s'arracher à la terre, de lever la tête vers le ciel quand l'horrible poids de l'habitude criminelle nous opprime et nous courbe vers les choses d'ici-bas (1).

Or cette conversion déjà si difficile au grand jour de la vie, comment deviendra-t-elle facile dans la nuit de la mort ? Il est difficile de se convertir sincèrement quand la santé est parfaite, le cœur libre, l'esprit serein, quand les forces soutiennent, quand les lumières abondent, quand les exemples fortifient et que l'on a, si l'on veut, le temps et la facilité de se renfermer dans une retraite pour méditer, lire, s'examiner, prier. Que sera-ce donc dans la nuit de la dernière maladie, au milieu des tortures du corps, avec des forces qui nous abandonnent, avec un esprit qui se trouble et s'échappe sans cesse, le cœur agité en proie aux peines du présent et aux appréhensions de l'avenir, lorsqu'on n'a plus ni le temps de s'examiner, ni le désir de prier, ni la possibilité de méditer, de réfléchir, de remédier à quoi que ce soit ? Hélas ! il n'est que trop vrai, ce qui n'était que difficile en plein jour devient impossible dans l'obscurité de la nuit : *Venit nox quando nemo potest operari.*

(1) Difficile surgit quem moles malæ consuetudinis premit. S. Aug.

Et c'est au milieu de la nuit que le céleste époux viendra nous surprendre : *Media autem nocte !...*

S. Pierre Chrysologue avait bien raison de se moquer des Gentils qui tiraient leurs augures des entrailles d'animaux morts. Insensés, leur disait-il, comment vous persuadez-vous qu'une bête qui fut stupide pendant toute la durée de sa vie, puisse devenir un livre de secrètes intelligences lorsqu'elle ne vit plus (1) ? Disons-en autant d'un chrétien qui a la présomption de mourir comme un juste, après avoir vécu toute sa vie en pécheur. Mourir de la mort des justes, c'est mourir avec une vive foi, avec une ferme espérance, avec une charité ardente, avec une contrition sincère, avec une humilité profonde, avec un entier détachement des choses d'ici-bas et de soi-même, avec une haine souveraine pour le péché, avec une résignation parfaite. Or comment est-il possible que l'homme accomplisse à la mort ces actes sublimes de vertu, qu'il n'a peut-être jamais accomplis et dont il ignora peut-être jusqu'au nom durant sa vie ? *Ut animal quod nihil sciret vivum, divinaret occisum ?*

L'âme vraiment chrétienne et pieuse, qui est familiarisée avec ces vertus, et qui a toujours su au besoin en réaliser les actes, possède l'huile céleste qui peut enflammer de plus en plus sa foi, animer son espérance et la conduire à la rencontre de Jésus-Christ. Mais le pécheur qui n'a jamais pratiqué ces actes de vertu, ou ne les a pratiqués que très-mal et très-superficiellement ; le pécheur qui n'a pas l'huile de l'habitude vertueuse pour rallumer la lampe de sa vertu, comment pourrait-il en une heure résumer une vie de tant d'années passées dans le péché, se mettre en peu d'instants en état d'aimer Dieu par-dessus tout, ce Dieu qu'il a toujours oublié ? Comment pourra-t-il tout d'un coup détester par-dessus toute chose ce péché qu'il a toujours aimé, passer du goût des plaisirs au goût de la vertu, s'élancer du sein des grossières jouissances de la volupté aux plus purs sentiments de la religion ? Comment en quelques rapides instants purifier une imagination corrompue, refondre un cœur lascif, éteindre d'impures flammes, vaincre des attaches invétérées, résister à de violentes tentations ? Comment faire dans l'affaissement de la maladie ce qu'il ne sut jamais faire en santé ? Il lui faudra penser, parler, agir en chrétien, en un moment de faiblesse, de peine, d'angoisse, où il n'est même plus homme. Quand donc la mort a-t-elle eu la singulière propriété de rendre à l'esprit sa vigueur en abattant le

(1) Ut animal quod nihil sciret vivum, divinaret occisum. S. Petr. Chrys.

corps ; et en glaçant le corps du froid de la nuit, rallumer dans le cœur le flambeau et les ardeurs de la charité ?

Mais les cris qui annoncèrent l'arrivée de l'époux ne signifient-ils pas le tumulte et l'agitation qui se produisent dans une âme quand on lui annonce que l'heure de mourir est arrivée ? Les vierges qui se lèvent toutes ensemble, l'empressement avec lequel elles préparent leurs lampes, tout cela ne représente-t-il pas ce que nous voyons arriver chaque jour, c'est-à-dire qu'à la funeste annonce d'une mort prochaine, tout mourant s'éveille, s'émeut, s'agite, tient grands ouverts les yeux de l'esprit, s'interroge lui-même, examine l'intensité et la lumière de sa foi, calcule le nombre et le caractère de ses œuvres (1).

Les vierges imprudentes, qui s'apercevant que l'huile leur manque, s'en vont en chercher de toute part, afin de s'avancer elles aussi à la rencontre de l'époux, ne signifient-elles pas le désir qu'à l'heure de la mort manifestent la plupart des pécheurs de réparer le mal qu'ils ont fait ? Et ce repentir et cette douleur ne doivent-ils pas suffire pour obtenir le pardon et être sauvé ? Oui, certes, ils suffisent s'ils sont vrais et sincères. Mais, hélas ! il arrive à plusieurs ce qui arriva aux vierges inconsidérées qui, loin de désirer la venue de l'époux, s'attristèrent intérieurement de ce qu'il était venu si inopportunément les éveiller, et ne lui dirent, Seigneur, Seigneur, que parce qu'il les avait punies de leur négligence et exclues du festin. Leurs larmes, leur insistance ne partaient pas d'un cœur affectueux envers lui, mais uniquement de leur intérêt personnel. Or voici la deuxième raison qui rend difficile la conversion au moment de la mort : le manque d'une sincère douleur des péchés commis.

Mais comment est-il possible, direz-vous, qu'au moment de la mort, le pécheur ne conçoive pas un repentir sincère et une véritable douleur ? Quoi ! à la vue de l'éternité qui l'attend, de l'enfer qui s'entr'ouvre sous ses pieds, du juge qui le réclame, du jugement qui ne lui laisse pas de répit, est-il possible qu'il ne fasse pas tous ses efforts pour échapper au feu éternel, dont le voisinage semble déjà se faire sentir ? Est-il encore temps de se flatter ? Y a-t-il encore à ce suprême moment philosophie qui tienne, fermeté qui résiste, courage qui ne soit ébranlé ? Est-il possible qu'il ne se mette pas alors sincèrement à vouloir apaiser le Dieu qui doit le juger, qu'il ne demande pas sincèrement son pardon et ne l'obtienne ? Hélas ! il n'est que trop vrai que l'on craint Dieu alors ! On ne le craint que trop ! Et c'est pour cela même, dit S. Léon,

(1) Interrogabunt conscientias suas, discutient fidem suam, considerabunt opera sua.

que nous devons craindre pour la sincérité de ces conversions. Les pécheurs ont alors cette crainte de Dieu qui est le tourment d'une conscience coupable, non cette religieuse crainte de Dieu qui justifie et qui sauve. Ils ont cette crainte désespérée qui laisse subsister au fond du cœur un désir secret de continuer à pécher, et qui n'attend que l'éloignement du danger pour recommencer à pécher de plus belle (1).

Et, en effet, que voyons-nous tous les jours? Nous voyons que si ces pénitents improvisés au lit de mort recouvrent la santé et la vie, ils redeviennent ce qu'ils étaient jadis. Leurs plans de réforme s'évanouissent avec les symptômes de la maladie; en congédiant les médecins, ils congédient aussi le confesseur; avec la convalescence reparaissent tous leurs vices. L'avare revient à ses usures, l'impudique à ses anciens passe-temps, le vindicatif à ses anciennes haines, l'hypocrite à ses anciens sacriléges, l'impie à ses anciens blasphèmes. Qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que le mouvement, l'agitation de ces vierges inconsidérées furent inspirés bien plus par la crainte du châtiment que par aucune affection pour l'époux. Cela prouve, dit S. Grégoire, que ce sont de véritables Saüls dont le repentir, manifesté en face du péril, était la crainte du châtiment, et non la détestation sincère de la faute : ce qui l'inspirait, c'était l'intérêt personnel, non l'amour de Dieu, sans lequel il n'y a ni véritable repentir, ni conversion sincère, ni espérance fondée du salut éternel (2).

Mais, dira-t-on, comment peut n'être pas sincère la conversion de ce pécheur qui meurt avec de si belles démonstrations de religion? Voyez, s'il vous plait, comme le malheureux tourne souvent ses regards vers le prêtre pour implorer aide et merci! Oh! comme il étend ses mains tremblantes vers la croix! Comme d'une voix entrecoupée par les pleurs, il fait de belles prières, il exprime d'édifiantes résolutions, il prie itérativement, et répète avec larmes qu'il se repent de ses péchés!

Oui ; mais les vierges inconsidérées qui, après maintes prières, insistaient encore en disant : Seigneur! Seigneur! n'en furent pas moins exclues du festin nuptial, et leur sort, vous en conviendrez, est une preuve de ce que Jésus-Christ a dit ailleurs que tous ceux qui crient à Dieu : Seigneur! Seigneur! n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux (3). Non, les démonstrations extérieures de pénitence et de piété ne prouvent rien par elles-mêmes.

(1) Habentes timorem non quo fides vera justificatur, sed quo conscientia iniqua torquetur. S. Leo. — (2) Quia non eos tetigerat pœnitentiæ dolor. S. Greg. — (3) Non omnis qui dicit, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum. Matth. VII.

Car, dit S. Jérôme, cette belle invocation : Seigneur ! est une précieuse confession, est un beau témoignage de foi ; mais que sert-il à l'heure de la mort d'invoquer en paroles le Dieu que l'on a toute sa vie nié par les œuvres (1) ? J'ai péché, dit Saül, et il voulut évoquer l'ombre de Samuel. J'ai péché, répéta aussi Antiochus, et il voulut réparer le mal qu'il avait fait. Judas lui-même s'écria à la fin : J'ai péché ! et il restitua aux prêtres le prix du déicide. Et pourtant ces hommes-là, avec toutes ces démonstrations de repentir, moururent impénitents. Toutes ces marques d'humilité, de repentir, de foi, seraient les indices certains d'une mort précieuse, s'ils venaient couronner une vie chrétienne ; mais parce qu'ils ne viennent terminer qu'une vie de désordre, il est fort à craindre, dit S. Augustin, que ces prières ne soient nullement les tendres effusions du cœur, que ces larmes ne soient pas le produit d'une douleur sincère, que ces discours édifiants ne soient pas le langage de l'amour divin, que ces actes de religion ne soient pas inspirés par une véritable piété, que ces plans de réforme ne soient pas réellement des résolutions dictées par un sincère attachement à la loi de Dieu. Ces pénitents tardifs sont le plus souvent des esclaves maintenus momentanément dans le devoir par la proximité du supplice, non des fils prodigues ramenés par l'amour. Tous ces beaux mouvements ne viennent pas d'un cœur contrit, mais d'une imagination bouleversée ; ce n'est point la preuve qu'ils aient une haine sincère du péché, mais qu'ils ont une peur terrible des châtiments (2).

Ah ! si nous pouvions dire toute notre pensée, quand nous sommes appelés auprès des pécheurs moribonds, avec combien de raison nous dirions à ces pénitents tardifs, qui ne se tournent vers Dieu qu'au dernier moment, quand Dieu va les traîner à son tribunal : Mon frère, croyez-nous, ces apparences de conversion sont tout simplement des piéges que dans votre personne le démon veut tendre à d'autres pécheurs comme vous. Il veut par de tels exemples les encourager au péché, en leur faisant espérer une sainte mort après une vie déplorable. Quant à vous, ces invocations que vous adressez au Seigneur, et ces marques extérieures de conversion, tout cela vient un peu tard. Ces larmes coulent d'une source suspecte. Vous recourez à Dieu, parce que finalement vous êtes tombé entre ses mains et que vous n'avez plus rien à espérer des hommes. Vous ne faites jusqu'ici que vous arrêter devant le péril,

(1) In Domini appellatione egregia confessio est indicium fidei est ; sed quid prodest voce invocare quem operibus negaveris ? S. Hieron. — (2) Ardere metuunt, peccare non metuun. S. Aug.

et céder à la nécessité. Vous mettez à profit pour votre salut des moments que, dans le fond, vous êtes bien fâché de ne pouvoir plus donner au plaisir. Vous ne pensez au ciel que parce que vous vous sentez violemment arraché à la terre. Vous destinez aux œuvres pies vos biens, parce que vous ne pouvez les faire servir au luxe et à la volupté; vous renoncez au monde, parce que le monde vous échappe. Votre repentir d'avoir péché ne commence qu'au moment où il ne vous était plus possible de pécher. Ce n'est donc pas vous qui abandonnez le péché, c'est le péché qui vous abandonne (1).

Hélas! combien vainement les pécheurs répètent à la mort des actes de religion! Oui, parce que ce langage leur est étranger et inusité, parce que tout cela n'est pas prononcé avec cet accent de véritable piété qui vient du cœur et de Dieu ; parce que ce ne sont que des actes artificiellement composés et le plus souvent mis dans la bouche du mourant par le confesseur, et arrachés par l'appréhension de la mort ; parce que ce sont des actes purement naturels et humains, qui laissent subsister une secrète attache au péché, et qu'ils ne rendent pas meilleur celui qui les prononce, il arrive que munis du Saint Viatique, préparés par les dernières onctions, environnés des prières du prêtre et de l'invocation des saints, tout en nommant Jésus et Marie, ils rendent aux mains du démon une âme souillée, et avec ces faux semblants de pénitence, ils meurent impénitents : C'est que la douleur de la pénitence n'avait pas pénétré jusqu'à leur cœur (2).

Hélas! combien de ces sortes de morts, dit S. Augustin, qui à l'extérieur ressemblent à la mort des justes, et devant Dieu ne sont que la mort très-mauvaise des pécheurs (3)!

Mais le plus terrible mystère, la menace la plus redoutable renfermée dans la parabole des dix Vierges, se trouve dans cette circonstance que les vierges étant revenues avec cette huile achetée à la hâte, et voyant la porte fermée ne reçoivent à toutes leurs instances, à toutes leurs prières, que cette dure réponse de l'époux : « Je ne vous connais point. » Terrible sentence! elle sera répétée pour le pécheur mourant. Mais, se demande S. Augustin, comment sera-t-il vrai qu'il ne connaisse pas ces âmes, le Dieu qui connaît tout (4)? Ah! ce n'est pas qu'il ne les connaisse de la connaissance de sa sagesse; mais il ne les connaît pas de la connaissance de sa miséricorde et de son amour. Je ne vous connais pas,

(1) Dimiserunt te peccata tua, non tu illa S. Aug. — (2) Quia non eos tetigerat pœnitentiæ dolor. S. Greg. — (3) Oh! si intus videres, quæ mors tibi bona videtur pessima est. S. Aug. — (4) Num non illas novit qui omnia novit? *Ibid.*

signifie donc : je vous répudie, je vous rejette, je vous abandonne (1). Ah ! ce Dieu de bonté reconnaît pour siens ceux qui sont véritablement à lui, et desquels il a été réellement connu et aimé (2).

Mais comme S. Jean a dit que tout homme qui pèche méconnait Dieu, l'oublie, l'efface de son souvenir et de son cœur (3), ainsi, ajoute un docteur, Dieu au moment de la mort, abandonne, néglige, comme étrangers et inconnus, ceux qui dans la vie ne s'inquiétèrent pas d'être des siens par la sainteté et par le mérite des bonnes œuvres, ni de se faire reconnaître pour tels (4). C'est-à-dire qu'il les laissera avec les secours suffisants qui ne sont refusés à personne, avec lesquels ils pourraient se convertir, et avec lesquels pourtant ils ne se convertiront pas de fait. Il leur refusera toute grâce efficace qui seule pourrait triompher de leur endurcissement. Et voilà la véritable raison pourquoi il est difficile de se convertir à la mort, c'est qu'il manque au mourant non pas seulement le temps, non pas seulement la volonté sincère, mais encore la grâce efficace. « Je ne vous connais pas, » *Nescio vos*, signifie un refus absolu, une volonté bien déterminée de ne pas accorder la grâce efficace, la grâce triomphante.

Mais comment est-il possible que le pécheur à la mort frappe à la porte du ciel et ne la voit pas s'ouvrir devant lui ? qu'il implore une grâce de salut et qu'il ne l'obtienne pas ? Le Seigneur lui-même n'a-t-il pas dit : Celui qui demande obtient ; celui qui frappe obtiendra qu'on lui ouvre (5). Est-il possible que le Fils de Dieu rétracte sa promesse et manque à sa parole ? Non, non, dit S. Augustin, il n'y a nulle contradiction entre ces deux passages de l'Evangile. La promesse que la porte des cieux sera toujours ouverte a été faite pour le temps de la vie, qui est un temps de miséricorde et de pardon ; mais non pour quiconque ne se retourne vers Dieu qu'au moment de la mort qui est un temps de justice et de punition (6). Et S. Grégoire ajoute : Cette porte du ciel, qui durant la vie s'ouvre tous les jours au pécheur repentant, se trouve fermée à la mort devant le pécheur qui se lamente (7).

Je ne dis pourtant pas qu'il soit absolument impossible que le pécheur se convertisse à l'heure de la mort et se sauve. Il est

(1) Nescio vos, id est, improbo vos, reprobo vos. S. Aug. — (2) Cognovit Dominus qui sunt ejus. II Tim. — (3) Omnis qui peccat non videt Deum et non novit eum. Jo. II. — (4) Tunc veluti incognitos Dominus deserit quos modo suos per vitæ meritum non agnoscit. Auct. op. imperf. in Matth. — (5) Omnes qui petit accipit ; et pulsanti aperietur. Matth. VII. — (6) Non fallaciter dictum est : Pulsate et aperietur vobis. Dictum est enim pulsate, sed modo, quando tempus est misericordiæ, non quando tempus est judicii. S. Aug. — (7) Tunc cœli janua lugentibus clauditur, quæ nunc quotidie peccatoribus aperitur. S. Greg.

certain que tant qu'il y a un souffle de vie, il y a matière à espérance. Tant que dure la vie, le salut du pécheur n'est jamais désespéré, pas plus que le salut du juste n'est infaillible. Par conséquent ni le pécheur ne doit jamais cesser d'espérer, ni le juste de craindre. Je dis seulement que, dans la conduite ordinaire de sa Providence, Dieu, par respect pour la vérité de sa parole, pour sa miséricorde même et pour sa justice, ne fait ni ne doit faire grâce à celui qui le cherche seulement au dernier instant de sa vie. Je dis d'abord par respect pour la vérité de sa parole, puisqu'il a dit dans les livres saints . . . . . .
. . . . . .
. . . . . (1).

Cherchons donc le Seigneur présentement, pendant qu'il est près de nous, pendant qu'il jette sur nous un regard de miséricorde et que nous n'avons autre chose à faire pour le trouver, que de nous tourner vers lui (2). La mort est le temps où il ne nous connaîtra plus ; où il sera si loin de nous que nous le chercherons en vain ; et ainsi nous mourrons dans le péché où nous aurons vécu. « Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas ; et vous mourrez dans votre péché. »

Deuxième point. La mort est un écho de la vie ; dans la mort même se répètent toutes les idées et tous les sentiments de la vie. La mort est un miroir dans lequel se concentrent et se reproduisent toutes les habitudes et toutes les passions de l'homme. La mort est le dernier acte, le dénouement fatal du grand drame de la vie humaine. C'est l'instant où l'homme recueille l'héritage entier de tous ses mérites et démérites, de toutes ses vertus ou de tous ses vices, de toute son existence, en un mot l'instant où il est et se montre exactement ce qu'il fut toujours.

Je ne sais si vous avez fait attention que dans tout ce que nous avons dit jusqu'ici, nous avons supposé que la mort viendra pour vous dans le temps et en la manière la plus conforme à vos désirs et à vos espérances. Nous avons supposé que vous, ô pécheurs, vous mourrez de mort naturelle et dans votre lit, que vous mourrez par l'effet d'une maladie, pendant laquelle la mort, avant de porter le dernier coup, vous laissera longtemps contempler l'épée qui doit vous frapper ; et que vous n'aurez pas le malheur de tomber victime d'un de ces coups imprévus, devenus aujourd'hui si fréquents, par suite desquels l'homme meurt avant d'être malade,

(1) Il y a ici une lacune dans le manuscrit. (Note de l'Editeur). — (2) Quærite Dominum dum inveniri potest; invocate eum dum prope est. Is. LV.

sans avoir même le temps de dire : Jésus, mon Dieu ! Nous avons supposé qu'avec vous les médecins ne seront pas assez flatteurs, les proches assez inhumains, les amis assez perfides pour vous cacher le mortel danger où vous êtes. Nous avons supposé que vous ne vous le cacheriez pas à vous-mêmes, par l'effet de cet espoir séduisant qui attache à la vie, et que vous ne seriez pas de ceux qui prennent pour des crises heureuses de santé et de vie, des améliorations apparentes qui ne sont que les funestes avant-courrières de la mort; mais que vous serez dans la ferme persuasion que vous devez réellement mourir. Nous avons supposé que vous ne serez pas de ceux qui, par une juste peine, dit S. Augustin, pour s'être peu ou point souvenus de Dieu pendant la vie, s'oublient eux-mêmes au moment de la mort (1); qui, bien que persuadés qu'ils vont mourir, cependant préoccupés des remèdes du corps, négligent, comme encore prématurés, les remèdes spirituels, diffèrent d'un jour à l'autre, du matin au soir, et qui, ne pouvant plus disputer à la pénitence les années et les jours, lui disputent jusqu'aux heures et aux moments, et temporisent d'autant plus pour recevoir les derniers secours de la religion, qu'ils approchent de plus près du temps où il n'y aura plus de temps. Nous avons supposé enfin que les douleurs du corps n'altéreront en aucune sorte les facultés de l'esprit ; que vous conserverez votre sérénité dans les angoisses du mal, votre force d'âme au milieu de la prostration des sens, et que vous pourrez avec calme, sur les confins du temps, vous occuper de la grande affaire de l'éternité.

Mais, je le répète, ce ne sont là que des suppositions, qui peuvent absolument se vérifier pour nous à l'heure de notre mort, mais sans qu'il nous soit possible d'en avoir aucune certitude, ou même aucune probabilité ; car voici les terribles paroles par lesquelles Jésus-Christ conclut sa parabole : Apprenez de tout ceci à être toujours vigilants, parce que vous ignorez tout à fait l'heure et le mode de votre mort (2).

Or nous avons vu que, bien que la mort vienne pour nous avec toutes les circonstances qui ont été supposées, il est pourtant très-difficile que nous puissions nous convertir alors et bien mourir après avoir mal vécu, parce que tout nous manquera pour pouvoir nous convertir, et le temps nécessaire, et la sincérité de la volonté, et l'efficacité de la grâce. Que sera-ce donc si quelqu'une des circonstances supposées vient à manquer ? si la mort ne nous vient ni de la manière, ni au temps que nous désirons et que nous nous

(1) Ut qui vivens oblitus est Dei, moriens obliviscatur sui. S. Aug. — (2) Vigilate quia nescitis diem neque horam. Evang.

flattons de la rencontrer? Que sera-ce si la mort nous enlève à l'improviste, et que ou la rapidité, ou la violence du mal ne nous laisse ni le temps ni le moyen de penser à nous-mêmes? Est-ce que, dans ce cas, la damnation du pécheur ne sera pas assurée et infaillible? Or, sur quelle donnée, sur quelle garantie pouvons-nous fonder la certitude d'une mort chrétienne et paisible, puisque Jésus-Christ nous déclare hautement que les circonstances de notre mort sont l'impénétrable secret de sa sagesse, et que nous ne pouvons déterminer quoi que ce soit de certain touchant l'heure et le mode de notre mort?

Tout ce que vous pouvez affirmer, c'est, comme vous le dit S. Augustin, que Dieu, arbitre de la vie, maître du temps, vous donnera PEUT-ÊTRE la latitude de faire pénitence (1). Tout ce que vous pouvez affirmer, c'est que le cas d'une mort imprévue peut se réaliser pour vous ou ne pas se réaliser; qu'il peut se faire que la chance tourne à votre désavantage et que vous perdiez au jeu; mais qu'il peut se faire aussi que la chance vous soit favorable et que vous gagniez le pari pour toujours. Mais, hélas! quel langage est le vôtre, quand il s'agit de pareils intérêts! PEUT-ÊTRE!... Ah! il s'agit d'une âme, et vous dites: « PEUT-ÊTRE!... IL POURRA SE FAIRE QUE... (2)! » Il s'agit d'une âme unique, spirituelle, éternelle, qui, une fois perdue, que ce soit à dessein ou par hasard, sera perdue, et perdue pour toujours!

Que tardons-nous donc de nous convertir à cette heure que nous sommes sûrs d'en avoir le temps, que rien n'empêche d'en avoir la sincère volonté, que Dieu est tout prêt à nous accorder la grâce du pardon et du salut? Ah! n'abusons pas plus longtemps des divines miséricordes; ne différons pas plus longtemps notre conversion, n'endurcissons plus nos cœurs à la voix de Dieu qui aujourd'hui nous invite à rentrer en nous-mêmes et à nous sauver, afin que la mort n'ait pas à nous surprendre dans l'état du péché et à consommer notre ruine éternelle. *Quæretis me*, etc. Veillons en un mot, conclurai-je avec le divin Sauveur, veillons de telle sorte que l'incertitude elle-même du jour et de l'heure de notre mort, après nous avoir sans délai ramenés à Dieu, nous soutienne continuellement dans la voie de la justice, et nous procure la certitude de notre salut éternel. *Vigilate ergo, quia nescitis diem neque horam?...* Ainsi soit-il!

(1) Fortasse, inquis, dabit! S. Aug.— (2) Memento quod de anima deliberas! *Ibid.*

LES OUVRIERS DE LA VIGNE

Ou les œuvres du Salut

Fratres, magis satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis. Sic enim abundanter ministrabitur vobis introïtus in æternum regnum Domini Nostri Salvatoris Jesu Christi.

Mes frères, attachez-vous de plus en plus à rendre votre vocation et votre élection certaines par les bonnes œuvres ; et ainsi vous sera ouverte une facile entrée au royaume éternel de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. (II Petr. I, 10).

A la différence de la véritable religion, dans laquelle Dieu a toujours fait de la vertu une loi indispensable et universelle pour l'homme, toutes les religions de fabrique humaine ont toujours proclamé une morale plus ou moins favorable au vice, plus ou moins amie et protectrice des passions ; et c'est à cette sympathie, à cette connivence qu'elles doivent principalement leur force, leur propagation et leurs succès.

Ainsi, sans parler de tant d'autres, cet infâme hérésiarque des derniers temps, Luther, ayant résolu d'établir sur les ruines du vrai christianisme de Jésus-Christ un christianisme de sa façon, et je dirais volontiers fait à son image, n'oublia point cette condition nécessaire à l'établissement de toute religion humaine, qui est de flatter et de favoriser les passions de l'homme. En conséquence, il se hâta d'enseigner que les mérites de l'Homme-Dieu sont à eux seuls plus que suffisants pour sauver l'homme, et que les bonnes œuvres, les actions vertueuses, loin d'être nécessaires au salut éternel, sont une injure et un tort véritable fait par elles à l'abondance de la grâce du Rédempteur.

Or, on comprend tout d'abord que les sectateurs d'une doctrine aussi commode pour toutes les passions ne l'eurent pas plus tôt adoptée, qu'ils se firent scrupule de préjudicier à la grâce du Rédempteur ; et qu'abjurant la pratique de toute les vertus, ils s'abandonnèrent sans contrainte à tous les vices. Aussi, dans les malheureuses contrées où pénétra la Réforme, tout frein étant ôté aux passions, toute pudeur au crime, tout remords au pécheur, toute loi étant foulée aux pieds, tout ordre social étant détruit, les sociétés humaines se seraient changées en repaires de bêtes fauves, si le bon sens des gouvernements n'avait opposé à cette horrible théologie le code criminel, à ces docteurs le magistrat, à ces chrétiens le bourreau .

Hélas ! cette funeste erreur, que la force matérielle a réprimée et non éteinte, est passée des pays protestants dans les pays catholiques, non plus comme doctrine religieuse, mais comme pratique de conduite. Et en effet, combien, même parmi les catholiques, qui espèrent se sauver en se livrant à toutes sortes de désordres et sans pratiquer aucune vertu ! Or qu'est-ce autre chose, que professer, au moins par la conduite, la doctrine qui enseigne que les bonnes œuvres ne sont pas nécessaires pour le salut?

Pourtant cette erreur, soit spéculative, soit pratique, le prince des apôtres l'avait prévenue et réfutée par cette exhortation : « Mes frères, il ne suffit pas que Dieu nous ait choisis et appelés au christianisme ; il faut travailler par les bonnes œuvres à s'assurer le fruit de cette vocation et de cette élection. C'est à cette condition uniquement que nous sera octroyée l'entrée dans le royaume éternel de notre divin sauveur Jésus-Christ. » *Fratres, magis satagite*, etc.

Mais avant de nous faire annoncer, dans ces belles paroles, cette importante doctrine, par l'organe de son disciple, le divin Maître nous l'avait lui-même inculquée dans la parabole des ouvriers de la vigne que j'entreprends de vous expliquer aujourd'hui. Je le ferai avec un véritable zèle ; vous m'écouterez, j'en suis sûr, avec un véritable intérêt, car il s'agit d'une condition nécessaire pour l'acquisition du salut éternel.

Premier point. Le royaume des cieux, dit le Seigneur, est semblable à un père de famille qui, un jour, de grand matin, sortit de chez lui dans le dessein de louer des travailleurs pour sa vigne ; et les ayant loués, il fit marché avec eux à raison d'un denier pour le prix de leur journée (1). Etant de nouveau sorti à la troisième, à la sixième et à la neuvième heure, tous ceux qu'il trouva sans occupation sur la place publique, à ces diverses heures, il les envoya pareillement dans sa vigne, leur promettant un juste salaire (2). Enfin vers la onzième heure, c'est-à-dire une heure seulement avant la nuit, s'étant de nouveau rendu sur la place publique, et y voyant d'autres travailleurs : Que faites-vous là, leur dit-il, comment passez-vous toute la journée à ne rien faire? Hélas ! répondirent-ils, c'est parce que personne ne nous a loués (3). Eh

(1) Simile est regnum cœlorum homini patri familias qui exit primo mane conducere operarios in vineam suam. Conventione facta ex denario diurno misit eos in vineam suam. Matth. xx. — (2) Et egressus circa horam tertiam sextam et nonam horam vidit alios stantes in foro otiosos et dixit illis : Ite et vos in vineam meam et quod justum fuerit dabo vobis. *Ibid.* — (3) Circa undecimam vero exiit et invenit alios stantes et dicit illis : Quid hic statis tota die otiosi? Dicunt ei : Quia nemo nos conduxit. *Ibid.*

bien ! reprit le bon maître, si personne ne vous a pris à la journée, moi, je vous prends. Bien que l'heure soit avancée, allez, vous aussi, travailler à ma vigne, et vous aussi vous aurez votre salaire (1).

Or nous trouvons dans cette simple parabole, fidèlement décrite par Jésus-Christ, toute l'économie de la Providence divine envers les hommes, dans l'ordre du salut éternel. La durée entière du monde présent, dit Origène, peut être considérée comme un seul jour (2). La vigne de Dieu, ajoute S. Hilaire, c'est la religion et la loi divine, à laquelle on travaille en s'y soumettant et la mettant en pratique (3). Le denier, qui est promis pour le salaire de la journée, est, selon un autre docteur, la vie éternelle qui, après la mort, sera le salaire et la récompense de quiconque aura travaillé à l'accomplissement de la loi de Dieu durant la journée de la vie présente (4). La place ou le marché, c'est le siècle présent; puisque, comme en un marché, tout dans le monde se vend et s'achète (5).

Les journaliers qui demeurent sans ouvrage sur la place, à moins que le maître n'aille les appeler au travail, ce sont donc, dit S. Hilaire, les hommes qui ne peuvent se tourner vers Dieu, si lui-même n'est le premier à les rechercher. Ils ne peuvent, en effet, travailler à la vigne de la loi et de la religion divine, si Dieu lui-même ne la leur révèle et ne les invite par ses inspirations, s'il ne les soutient par le don de sa grâce, et s'il ne les attire par la promesse de sa gloire. Or le bon père de famille, qui sort à diverses heures du jour pour inviter les ouvriers à travailler à sa vigne, c'est le Verbe divin si bon, si affectueux, qui, prenant soin du genre humain tout entier, n'a cessé dans aucun temps d'appeler tous les hommes à la culture de la loi pour leur faire part de ses récompenses (6).

Et en effet, dit S. Jérôme d'après Origène, Dieu est sorti une première fois pour conduire des travailleurs à sa vigne de grand matin, *summo mane,* lorsque dès le commencement du monde, selon le récit de l'Ecriture, ils conduisit Adam et Eve dans le paradis terrestre pour le cultiver et le garder (7), et lorsqu'il lui révéla sa loi et l'engagea, par promesses et par menaces, à l'observer et à y demeurer fidèle. Il sortit de nouveau à la troisième heure, lors de la seconde révélation faite par le ministère de Noé ;

(1) Dicit illis : Ite et vos in vineam meam. Evang. — (2) Totum hoc sœculum præsens dicere possumus unum diem. Orig. — (3) Vinea legis ipsius opera et obedientia. S. Hilar. — (4) Conductionis merces promissio vitæ æternæ est. Auct. op. imperf. in Matth. — (5) Forum est mundus ubi omnia venalia sunt. *Ibid* — (6) Hunc Patrem familias Dominus nostrum existimare necesse est qui totius humani generis curam habens, omni tempore universos ad culturam legis vocavit. S. Hilar. — (7) Posuit eum in paradiso ut operaretur et custodiret illum. Gen. II.

il sortit à la sixième heure par la célèbre promesse faite à Abraham et à sa postérité ; il sortit à la neuvième heure par la magnifique révélation de Moïse ; et enfin à la onzième heure, il sortit encore pour appeler les hommes, lorsque, par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, il appela les apôtres et par eux tous les Gentils, demeurés pendant de longs siècles inactifs pour le bien et hors des voies du salut éternel. Aussi est-il à remarquer que S. Jean l'Evangéliste appelle la dernière heure le temps de la venue de Jésus-Christ et de la rédemption du monde (1).

Origène dit aussi : La vigne est le royaume de Dieu qui ne s'annonce et ne se manifeste que dans l'Eglise. Ceux qui sont hors de la vigne signifient tous les malheureux infidèles ou hérétiques, qui sont hors de la véritable Eglise de Jésus-Christ (2). Vainement donc les infidèles ou les hérétiques, qui sont hors de l'Eglise, cherchent-ils avec leurs prétendues vertus à se sauver, s'ils n'entrent pas dans la véritable Eglise, dans laquelle seule on peut travailler à l'acquisition du royaume de Dieu. Toutes leurs vertus sont vides de mérite, toutes leurs œuvres sont vaines, tous leurs efforts sont infructueux ; et tant qu'ils travaillent à leur guise dans le terrain humain de l'erreur, c'est absolument comme s'ils ne faisaient rien, c'est une vie tout entière oisive par rapport à la culture du terrain divin, du terrain de la vérité. C'est le *Quid statis tota die otiosi?* Que faites-vous, oisifs que vous êtes, tout le long du jour ? Donc s'ils ne veulent pas se perdre, il faut qu'ils se rendent à la voix de Dieu, qui les appelle à la véritable vigne de l'Eglise, à la véritable religion. Là seulement ils peuvent travailler avec fruit et obtenir la nourriture, non celle qui n'empêche pas de périr, mais celle qui vivifie pour la vie éternelle (3).

Mais en même temps que, selon le sens allégorique, cette belle parabole nous décrit l'économie de la Providence divine touchant l'humanité en général, elle nous représente encore, dit Origène, suivi en cela par S. Grégoire, selon le sens moral, l'économie de cette même Providence tout affectueuse envers chaque homme en particulier. En ce sens la vie entière de l'homme peut être considérée comme un seul jour ; et le maître qui aux diverses heures de la journée embauche les ouvriers pour sa vigne est Dieu lui-même, qui, outre l'appel adressé à tous en commun, appelle les infidèles à sa religion, les pécheurs à la pénitence et tous à leur salut ; mais les uns, il les appelle dès l'aurore de leur vie, c'est-à-dire dès

(1) Undecima hora apostolos et populum gentium vocavit, unde Joannes : Filioli mei, novissima hora est. S. Hieron. — (2) Vineam intelligimus regnum Dei quod in Ecclesia prædicatur. Quidquid est extra vineam foris est extra Ecclesiam. Orig. — (3) Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam. Jo. VII.

l'enfance, les autres dans l'adolescence, d'autres dans l'âge mûr, d'autres dans la vieillesse et quelques-uns à l'heure même de la mort (1).

Ce maître qui jusqu'à cinq fois dans le même jour sort de chez lui pour chercher des travailleurs nous représente à merveille les pieuses industries, les tendres sollicitudes de la divine bonté, qui, oubliée de nous, ne nous oublie jamais ; abandonnée, méprisée de nous, ne nous abandonne, ni ne nous méprise jamais ; elle nous souffre rebelles et nous protége bien qu'ennemis ; elle nous prend en pitié dans notre obstination, elle nous tolère malgré nos insolences ; elle invite des dédaigneux, elle appelle des sourds ; elle nous cherche fugitifs, elle nous attire tout revêches que nous sommes ; elle nous bénits ingrats ; et à toutes les époques de notre vie, bien qu'en croissant en âge nous ne fassions que croître en malice, elle vient au-devant de nous, et par ses lumières, et par ses grâces, et par les prédications de ses ministres, et par les exemples de ses serviteurs, et par les soins de son Eglise ; elle nous appelle à nous convertir, elle nous appelle à la pratique du bien, elle nous appelle au travail de la vertu pour nous donner le denier précieux du salut éternel. Dieu se montre plus empressé à nous sauver que nous ne le sommes à être sauvés ; il est plus impatient à nous faire du bien que nous à le recevoir ; il nous aime, il nous recherche, il nous veut à sa suite pendant la vie, pour nous avoir en sa compagnie après la mort ; comme si, dit S. Bernard, quelque heureux qu'il soit en lui-même, puisqu'il est Dieu, il avait besoin de quelqu'un pour être heureux au gré de ses désirs, comme si son cœur ne pouvait être satisfait, s'il n'est heureux en compagnie de l'homme, comme si, sans nous, quelque chose pouvait manquer à son bonheur (2).

Sur le soir, le bon maître de l'Evangile fait réunir les travailleurs et leur fait donner le salaire promis, en commençant à rebours et appelant tout les premiers à la distribution ceux qui étaient venus les derniers au travail (3). Or à ces derniers il fit donner le même salaire qui fut ensuite donné aux premiers, selon la convention faite avec eux, de sorte que ceux-ci s'en plaignaient : « Comment, disaient-ils, ceux-là n'ont travaillé qu'une heure seulement, et vous leur donnez le même salaire qu'à nous qui avons porté le poids du travail et de la chaleur pendant toute une jour-

(1) Omnis vita est dies unus. Secundum hanc parabolam ergo ostenditur quod quidam a pueritia, alii viri perfecti, alii senes, alii in ipso vitæ exitu ad operandum opera Dei accedunt Orig. — (2) Quasi sine homine Deus beatus esse non possit. S. Bern. — (3) Cum sero factum esset dicit Dominus vineæ procuratori suo : Voca operarios et redde illis mercedem, incipiens a novissimis usque ad primos. Evang.

née (1)? » Il leur fut répondu : « Mes amis, je ne vous fais aucun tort. N'avez-vous pas reçu ce que j'avais promis de vous donner? Que vous importe donc si je donne à ceux-ci le même salaire qu'à vous (2) ? Est-ce peut-être que je vous ferais devenir mauvais en vous donnant cet exemple de bonté ? Ne suis-je pas maître de faire ce que je veux (3) ? » Or, lorsque le Seigneur eut terminé ce récit, se tournant vers ses disciples, il ajouta : Apprenez de tout ceci que pareillement dans l'ordre du salut, les derniers seront les premiers, et les premiers les derniers ; car il y en a beaucoup d'appelés et peu d'élus (4).

Or dans cette histoire, selon un ancien docteur, le Seigneur a voulu prophétiser d'abord notre condition à nous Gentils par rapport aux Juifs. Les Juifs furent appelés les premiers et seront sauvés les derniers, puisque S. Paul a dit qu'après que la multitude des Gentils sera entrée dans l'Eglise, alors s'opérera le salut du peuple d'Israël (5). O bonté du Seigneur! Il semblait que, tout occupé de la nation des Hébreux, il eût oublié le reste du monde. Les Gentils, dit S. Grégoire, demeurés pendant tant de siècles sans patriarches et sans prophètes, pouvaient dire avec sincérité : Nul ne nous a appelés (6). Mais voici qu'enfin on peut voir que l'indifférence manifestée de la part de Dieu pour les peuples Gentils s'est changée pour eux en démonstrations d'une prédilection bien prononcée et d'un tendre amour. Jacob est entré dans les droits du premier-né Esaü. Les Juifs nos pères et nos maîtres dans la foi, seront nos disciples. Un jour ils viendront à nous pour nous demander le Messie, né parmi eux, et que nous avons reçu d'eux. Les premiers appelés à la grotte de Bethléem, seront les derniers à s'y rendre. Ainsi les derniers seront les premiers et les premiers les derniers. Les anciens patriarches, les anciens justes, quelque saints et parfaits qu'ils fussent, en mourant n'allaient pas au ciel. Ils portèrent vraiment tout le poids du jour et de la chaleur, ayant attendu, pendant plusieurs milliers d'années dans les limbes, la récompense de la bienheureuse éternité, qui leur avait été promise, dès l'origine du monde, alors que commença leur travail. Mais pour nous Gentils qui avons été appelés à la dernière

(1) Hi novissimi una hora fecerunt et pares illos nobis fecisti, qui portavimus pondus diei et æstus? Evang. — (2) Amice, non facio tibi injuriam. Nonne de denario convenisti mecum ? Tolle quod tuum est et vade. Volo autem et huic novissimo dare sicut et tibi. *Ibid.* — (3) An non licet mihi facere quod ego volo ? An oculus tuus nequam est quia ego bonus sum ? *Ibid.* — (4) Sic erunt novissimi primi et primi novissimi. Multi enim vocati, pauci vero electi. *Ibid.* — (5) Primi novissimi et novissimi primi, quia Judæi ante gentes vocati sunt et salvati sunt post gentes ; quia postquam ingressa fuerit multitudo gentium salvus fiet Israël. Op. imperf. — (6) Nemo nos conduxit : nullus quippe ad gentiles patriarcha, nullus propheta venerat. S. Gregor.

heure, nous n'avons point à passer par les limbes après notre mort : si nous sommes justes, nous recevrons incontinent cette même récompense, ce même denier céleste, pour lequel les premiers patriarches, les saints des premiers âges durent si longtemps soupirer (1). Vous ne voyez point cependant, dit Théophilacte, que les saints de l'ancienne loi aient réellement murmuré et se soient plaints auprès de Dieu de cette prédilection que Dieu a pu montrer pour les saints de la nouvelle alliance. L'envie ne pénètre point, la jalousie ne trouve pas de place dans le ciel où la charité est pure, et le bonheur parfait (2). Mais par cette parabole le Seigneur a voulu nous faire entendre que ce même Dieu qui jadis sembla si partial en faveur de la nation juive, se montrera si bon, si miséricordieux, envers nous Gentils et nous fera tant de bien, que si la chose était possible, les saints des anciens temps si aimés et si favorisés jadis, croiraient avoir lieu de se plaindre et de nous porter envie (3) Il a voulu nous faire entendre qu'il est le maître absolu de ses dons (4) ; que sa Providence contre laquelle on murmure en cette vie, n'a fait tort à personne, comme on le verra dans la vie à venir (5) ; qu'il est fidèle à sa parole et que ces mêmes dons auxquels nous n'avons aucun droit, deviennent, dès qu'il nous les a promis, notre propriété (6) ; en un mot, que sa miséricorde ne blesse point sa justice, et que sa justice ne l'empêche pas d'être miséricordieux et bon avec les plus misérables et les plus désespérés (7).

Mais en nous présentant des ouvriers qui, pour une seule heure de travail, reçoivent la même récompense que les autres pour le travail d'un jour, le Seigneur, selon Origène, a voulu nous donner une autre leçon non moins importante, c'est que Dieu fait attention non au long temps, mais à la manière et au zèle avec lequel nous l'avons servi ; et souvent ne nous étant donnés à la piété et au zèle que dans l'âge mûr, n'ayant même été appelés au service de Dieu qu'à la dernière heure, nous pouvons avoir le même mérite et obtenir la même récompense que ceux qui dès l'âge le plus tendre se sont préparés à servir Dieu dans l'état religieux et dans la carrière ecclésiastique (8).

Et en effet, qu'arrive-t-il ? Voyez tous ces peuples qui chaque

(1) Nos regnum mox ut corpore eximus sine mora percipimus quod antiqui patres quantum libet juste vixerint cum magna dilatione percipere meruerunt. S Greg. — (2) Non invident sancti iis qui exæquo accipiunt. Theophil. — (3) Sed ostendit quod tanta et talia sunt dona quæ dantur justis ut et invidiam excitare possint. *Ibid.* — (4) Numquid non licet mihi quod volo facere ? Evang. — (5) Non facio tibi injuriam. *Ibid.* — (6) Nonne de denario convenisti mecum ? tolle quod tuum est et vade. *Ibid.* — (7) An oculus tuus nequam est quia ego bonus sum? *Ibid.* — (8) Quoniam affectus, non tempus, respicitur, propterea omnibus æqualiter tribuitur merces salutis. Orig.

jour, appelés du sein des ténèbres de l'idolâtrie au christianisme, de la nuit de l'hérésie à la lumière de l'Eglise catholique, viennent au déclin de la vie travailler à la même vigne du Seigneur, dans laquelle nous catholiques nous avons été appelés à travailler dès l'enfance. Quelle docilité dans la foi ne montrent pas ces nouveaux convertis ! Quelle tendresse d'amour pour Jésus-Christ, quelle dévotion à Marie, quelle activité, quel esprit de prière, quel goût pour les choses saintes, quelle piété tendre, délicate, fervente, quelle pureté de cœur, quel zèle pour les bonnes œuvres, quelle sainteté de vie, quelle conduite exemplaire, quels élans de charité, quel zèle de religion, quelle onction de piété !

Nous ne devons pas être étonnés que ces nouveaux fidèles qui par leurs beaux exemples de désintéressement, de générosité et de courage font tant louer et bénir Dieu et son Eglise, se trouvent, au bout de peu d'années, après une seule heure de travail, enrichis de plus de mérites, plus avancés auprès de Dieu que nous dont la vie entière est si indigente de bonnes œuvres, si étrangère au véritable sentiment chrétien, si froide, si paresseuse, si indifférente. Nous qui avant eux avions été appelés au grand travail de la sainteté, nous serons peut-être à grand'peine admis comme les derniers ; et peut-être ne sera-ce qu'après des années de purgatoire, si toutefois nous avons le bonheur d'obtenir le denier de la gloire éternelle : « Et les derniers alors se trouveront les premiers ; et les premiers les derniers (1). »

Mais remarquez toutefois que ces ouvriers de la vigne, bien qu'ils n'aient pas travaillé tous de la même manière, ni pendant le même temps, tous cependant qui plus qui moins, ont travaillé dans la même journée, et nul n'a reçu de récompense sans travail.

Voilà donc la précieuse et importante leçon qui résulte de toute cette parabole : c'est que nul, même appelé à la foi, même déjà admis dans la vigne mystique de l'Eglise, ne recevra la récompense de la vie éternelle, s'il n'a pas en quelque manière pris part à l'exacte observance de la loi de Dieu. Qui ne travaille pas ne doit pas manger ; et cette maxime qui a cours parmi les hommes, est encore plus une loi inviolable auprès de Dieu. Car, si, sans aucun mérite de notre part, il nous a créés, rachetés, appelés à la vraie foi, il ne nous sauvera pourtant pas, ni ne voudra nous sauver sans coopération de notre part (2).

Ah ! les pauvres Gentils ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie, si on leur demande pourquoi ils ne travaillent pas à l'acqui-

(1) Et erunt novissimi primi et primi novissimi. Evang. — (2) Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te. S. Aug.

sition des vertus et du salut éternel, ils peuvent, pour leur excuse, répondre : Nul ne nous a appelés au travail, *Nemo nos conduxit !* C'est-à-dire, comme l'explique S. Grégoire, nul ne nous a prêché, nul ne nous a fait connaître la voie de la vie éternelle (1). Mais nous chrétiens, nous qui dès l'âge le plus tendre, nous qui dès le sein maternel, avons été appelés à la foi, avons entendu les oracles de la vérité, quelle excuse pourrons-nous apporter pour justifier notre indolence, notre tiédeur à nous occuper de notre salut (2) ?

Pénétrons-nous bien de cette doctrine, nous dit S. Jean Chrysostome ; le manger, le boire, le dormir, en un mot tous les moyens nécessaires pour l'entretien de la vie et de l'existence présente, sont comme la nourriture et les rafraîchissements accordés aux travailleurs dans le cours de leurs travaux (3). Or comme nul n'appelle un travailleur dans sa vigne pour lui donner à manger et à boire, mais pour qu'il y travaille : ainsi Dieu ne nous a pas mis au monde pour que nous ne songions qu'à y faire fortune, à améliorer notre condition, à sustenter notre corps, mais afin qu'avant tout et par-dessus tout nous songions à sauver notre âme ; il ne nous y a pas mis pour que nous n'ayons à nous occuper que de nous-mêmes, au gré de nos passions, mais afin que nous soumettant à ses lois, nous procurions sa gloire (4).

De même que l'ouvrier avant tout donne ses soins et son attention à l'ouvrage pour lequel il a été appelé, et ne peut que secondairement et comme à la dérobée s'occuper de ses repas ; ainsi nous, mercenaires de Jésus-Christ, nous devons avant tout viser à accomplir la volonté de Dieu, à opérer la justice dans la vigne de sa religion ; nous devons nous occuper d'abord principalement de Dieu, et ensuite, comme à la dérobée, de tout ce qui nous concerne nous-mêmes (5).

De même que l'ouvrier, au jour où il n'a pas travaillé, a honte le soir, en rentrant à la maison du maître, de demander sa nourriture, ainsi toi, ô chrétien, comment ne rougis-tu pas d'entrer à l'église, de te tenir en présence du souverain Maître et de lui demander ton pain quotidien, ta récompense et son royaume, lorsque dans la journée de la vie présente tu ne fais aucun bien par

(1) Nullus nos vias vitæ prædicavit. S. Greg. — (2) Quid nos in bono opere cessantes in excusationem nostram dicturi sumus qui a matris utero ad fidem venimus, qui verba vitæ ab incunabulis audivimus ? *Ibid.* — (3) Non sunt opera nostra, sed diariæ. S. Jo. Chrys. — (4) Sicut nemo mercenarium conducit ut solum manducet ; sic et nos ideo vocati sumus, non ut sola operemur quæ ad nostrum usum pertinent, sed quæ ad gloriam Dei. *Ibid.* — (5) Sicut mercenarius prius aspicit opus suum, deinde diaria sua, sic nos mercenarii Christi primum adspicere debemus quæ ad gloriam Dei pertinent, deinde quæ ad nostrum utilitatem *Ibid.*

rapport à la vie future (1)? Si le mercenaire ne travaille pas pour le maître, mais ne songe qu'à boire, à manger, à se reposer, c'est bien en vain que le maître l'a pris à ses gages ; il est tout aussi oisif dans la vigne qu'il l'était sur la place publique : *Quid statis tatâ die otiosi.* Ainsi nous, si nous ne sommes préoccupés que de nos aises, de nos intérêts, si tout concentrés dans la vie présente, nous oublions l'avenir, nous ne vivons que d'une vie vaine, inutile, tout à fait oiseuse sur la terre (2). Voilà pourquoi, ajoute S. Grégoire, toute cette multitude d'hommes qui remplissent les rues, les places, les officines, les tribunaux, les marchés, qui vont et viennent, qui s'agitent, qui se heurtent, qui intriguent, qui cabalent, qui se démènent, qui se harassent de fatigue du matin au soir, comme ils ne font tout cela que pour les intérêts du temps, pour la vie du corps et pour assouvir des passions déréglées ; aussi, nonobstant leur mouvement perpétuel, ils ne sortent pas de leur inaction, et nonobstant tous leurs travaux et leurs sueurs, c'est absolument comme s'ils étaient devant Dieu dans une perpétuelle oisiveté, parce qu'ils ne font nullement l'œuvre de Dieu et de leur salut, négligeant ainsi leur premier devoir, et perdant de vue l'unique objet pour lequel ils avaient été introduits dans la vigne de la vraie religion et de la véritable Eglise (3).

Mais peut-être sont-ils en petit nombre parmi les chrétiens, ceux qui mènent une vie si inutile et si vaine? Hélas! qu'est aujourd'hui dans le christianisme la vie du plus grand nombre? C'est une vie dont la meilleure part est absorbée par les affaires et par les sollicitudes du temps. Le reste est englouti par les repas, le sommeil, les passe-temps, les visites, les conversations, les spectacles, les jeux. C'est une vie dont s'accommode la fantaisie avec ses correspondances d'amour ou d'amitié, la gourmandise avec ses excès, l'intérêt avec ses fraudes, la vanité avec ses modes, l'ambition avec son faste, la haine avec ses calomnies, l'envie avec ses médisances. C'est une vie, en un mot, dans laquelle toutes les passions ont leur chatouillement, tous les appétits leur pâture, tous les instincts leur satisfaction, tout l'homme charnel et animal son contentement, tandis qu'il n'y a pas la moindre trace de l'homme spirituel et chrétien. Sauf quelques visites à l'église, où l'on est attiré par le respect humain, par la curiosité, par la musique, par la vanité ou par quelque attache du cœur ; sauf l'assis-

(1) Sicut mercenarius qua die opus non fecerit, erubescit intrare domum et petere panem, quomodo tu non confunderis intrare ecclesiam et stare in conspectu Dei et dicere : Panem nostrum da nobis hodie, adveniat regnum tuum ? S. Jo. Chrys. — (2) Si sola facimus quæ ad nostram pertinent utilitatem sine causa vivimus super terram. *Ibid.* — (3) Qui sibi vivit, qui carnis suæ voluptatibus pascitur, recte otiosus redarguitur, quia fructum divini operis non sectatur. S. Greg.

tance telle quelle à une courte messe chaque semaine, sauf une communion sacrilége une fois l'année, il n'y aura, du reste, jamais un signe de croix, jamais une courte prière chaque jour, jamais une seule pensée pour le salut de l'âme, jamais une seule véritable pratique de religion.

Ecoutez-les : la méditation, ils ne savent pas la faire ; la prière les fatigue, la lecture spirituelle les ennuie, la retraite leur fait peur, la pensée de la mort leur ôte le sommeil, le jeûne les affaiblit, le maigre les échauffe, se tenir à genoux leur porte à l'estomac, l'examen de conscience les remplit de scrupules. Le temps leur manque pour la fréquentation des sacrements, les prédications leur donnent le mal de tête, la fuite du monde et la pénitence sont bonnes pour les moines ; le soulagement des pauvres, la visite des malades sont l'affaire des *fate ben fratelli* (1), ou des sœurs de charité.

Or lorsque cette vie sensuelle, molle, dissipée, où tout est pour le corps et rien pour l'âme, tout pour le monde et rien pour Dieu, tout pour le vice et rien pour la vertu ; lorsque cette vie dans laquelle, à l'omission de tout bien, se joint la perpétration de tout ce qui est mal, lorsque cette vie est devenue la vie commune, non-seulement parmi les nobles, mais encore dans les conditions moyennes ; non-seulement parmi les grands, mais encore parmi le peuple ; lorsque l'immense majorité des chrétiens passe les jours et les années dans une damnable inaction par rapport au salut éternel, et que, loin de faire le plus petit sacrifice pour se sauver, ils font tous leurs efforts pour se perdre, est-il bien étrange que ce soit le petit nombre qui se sauve ?

La voilà donc expliquée, la terrible énigme par laquelle Jésus-Christ conclut la parabole de ce jour : « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus (2). »

Or comme ils sont en petit nombre ceux qui remplissent la condition nécessaire, indispensable de faire le bien pour être sauvés, nous devons regarder comme d'une vérité rigoureuse et logique cette terrible conséquence que le petit nombre est de ceux qui se sauvent. Comme ils sont en petit nombre ceux qui cherchent à réaliser en eux-mêmes le mérite de la vie chrétienne, nous devons conclure qu'il est petit le nombre de ceux qui en obtiennent la récompense. C'est-à-dire que la vocation est pour un grand nombre, est pour tous, elle est l'effet de la miséricorde divine ; et l'élection n'est que pour un petit nombre ; et si ce nombre est petit,

(1) Nom vulgairement donné en Italie aux Frères de Saint-Jean-de-Dieu. — (2) Multi enim sunt vocati, pauci vero electi. Evang.

il faut l'attribuer à la malice des hommes : *Multi sunt vocati, pauci vero electi.*

Ne vous abandonnez pourtant pas à l'affliction, ajoutait S. Grégoire, et ne vous contentez pas de dire : Ah ! qui sait si nous ferons partie du petit nombre ! Nous pouvons dès à présent savoir si nous serons parmi les réprouvés ou les élus. Que chacun fixe ses regards sur lui-même; qu'il voie s'il est oisif ou diligent, s'il travaille à la vigne du Seigneur ou à celle du démon, s'il travaille pour le corps ou pour l'âme, pour la vertu ou pour le vice, pour le ciel ou pour l'enfer, et il saura quelle est la destinée qui l'attend ; que chacun voie ce qu'il est, et il saura bien aussi ce qu'il sera un jour (1).

L'apôtre S. Pierre, développant la pensée de N.-S. J.-C., nous a dit tout ce qu'elle peut avoir de terrible, en nous disant de rendre notre vocation et notre élection certaine par les bonnes œuvres (2), il nous a engagés à compléter le rôle de la miséricorde divine : il nous a assuré, d'une part, qu'il est de foi que Dieu veut nous sauver ; que pour tous la voie qui mène au ciel est déblayée, que pour tous la porte est ouverte ; mais d'autre part, qu'en réalité il dépend de nous d'arriver ou de ne pas arriver. Nous n'avons donc pas besoin de nous affaiblir le cerveau, de tant nous tourmenter pour savoir si nous serons ou non du nombre des prédestinés. Pourvu que nous ayons bien travaillé à la vigne du Seigneur, nous recevrons, nous aussi, notre denier au soir de la vie, nous serons infailliblement sauvés. Notre élection est en nos mains ; elle dépend de nous, nous l'assurons par nos œuvres. La vie et la mort, le paradis et l'enfer sont dans nos mains ; ce qui nous écherra est ce que nous aurons choisi. Si j'observe la loi de Dieu, si j'observe sa religion, j'entrerai dans la vie éternelle (3). Si je me damne, je ne pourrai inculper que moi-même. Pour me sauver je n'ai qu'à mettre la dernière main à l'œuvre que Dieu a commencée. Il m'a appelé, il faut que je réponde ; il m'a introduit dans la vigne de son choix, dans l'Eglise, il faut que j'y travaille. Dieu a fait le plus, j'ai à faire le moins.

Le royaume de Dieu n'est pas la récompense des oisifs et des parasites, mais la récompense des diligents et des forts qui dans la journée de leur vie ont porté le poids du jour et de la chaleur. Il ne s'obtient pas par la foi seule, mais encore par l'action ; il ne consiste pas en paroles, mais en effets (4).

(1) Penset unusquisque quid agat, et consideret si in vinea Dei laboret. S. Greg. — (2) Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis. II Petr. I — (3) Si vis ad vitam ingredi serva mandata. Matth. XIX. — (4) Regnum Dei non est in sermone, sed in virtute. Orig.

Or sus, si nous voulons la fin, mettons en œuvre les moyens ; si nous voulons arriver dans la patrie, suivons le chemin qui y conduit ; si nous voulons le denier, le salaire, faisons l'ouvrage qui nous est imposé ; efforçons-nous de répondre à l'appel divin, de seconder l'élection divine par la pratique de la vie chrétienne, et soyons assurés que facilement, infailliblement, nous sera ouverte la porte et accordée l'entrée dans l'éternel royaume de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ (1).

Deuxième point. Mais, pourra-t-on dire, Dieu ne nous appelle pas tous à renoncer au monde et à vivre dans le cloître. Or comment est-il possible de ne pas vivre de la vie du monde, quand on est lancé dans le monde, obligé de vivre au milieu du monde ? Ce que nous faisons, c'est ce que tout le monde fait ; nos pareils ne vivent pas autrement. Contraints par la constitution même de la société de nous accommoder aux usages reçus, nous ne pouvons pas adopter pour nous seuls une conduite singulière, extravagante, bizarre. Il n'est pas possible de résister au torrent de la multitude. Pour vivre parmi les mondains, il faut de toute nécessité se conformer à la vie des mondains.

A cette objection il y a deux réponses : la première, c'est que le Seigneur ayant dit que le chemin qui conduit à la vie est étroit et que bien peu y entrent ; et d'autre part le Seigneur ayant dit que large est le chemin qui conduit à la perdition et que le grand nombre se précipite dans cette voie ; il a par cela même manifestement déclaré que se ranger du côté de la multitude, suivre les maximes, les usages, les exemples de la multitude, c'est un signe de réprobation et de mort.

Malheur donc à celui qui prend les coutumes du siècle pour règle et pour norme de ses actions ! Malheur à qui consulte le monde plutôt que l'Evangile ! Les coutumes changent, mais le devoir ne change pas. Le vice en se vulgarisant perd sa singularité et sa turpitude aux yeux des hommes, mais il ne perd nullement sa malice aux yeux de Dieu. La pente qui entraîne la foule vers le vice rend la vertu plus rare et plus difficile, mais ne justifie pas le désordre. Une vie en elle-même profane, pour être celle du grand nombre, ne devient pas chrétienne pour cela. Dire c'est la coutume, c'est la pratique générale, n'est point une raison valable auprès de Dieu ; contre la sainte sévérité de l'Evangile, il n'y a pas de coutume qui excuse, il n'y a pas de prescription valable.

(1) Sic enim abundanter ministrabitur vobis introïtus in æternum regnum Domini Nostri Jesu Christi. II Petr. I.

La coutume ne peut jamais servir d'excuse en faveur de ceux qui la suivent, parce que Dieu lui-même nous fait défense de la suivre.

Or notre sort dépend de la justice de Dieu et non de l'opinion du monde. Nous serons jugés sur les exemples de Jésus-Christ et des saints, et non sur la vie des partisans du siècle ; sur les maximes de l'Evangile, et non sur la coutume et les folles opinions du monde. On verra ce que vaut la conformité avec les coutumes du siècle ou la conformité avec l'Evangile, quand viendra le jour du discernement entre justes et pécheurs, élus et réprouvés. Songeons-y bien, Dieu ne s'épouvante nullement de la multitude des coupables. Le nombre des coupables ne l'empêcha point d'envelopper sous un déluge de feu cinq cités entières, et sous un déluge d'eau le genre humain tout entier. Si vous vivez d'une vie de désordre avec le grand nombre, vous périrez avec le grand nombre, et voilà tout.

La seconde réponse sera qu'il n'est pas plus vrai qu'il soit impossible de vivre dans le monde sans cesser d'être chrétien et sans abjurer le christianisme, qu'il n'est vrai que l'on ne puisse pas exister dans le monde sans cesser d'appartenir à Jésus-Christ. Quand Elie se plaignait doucement auprès de Dieu que tout Israël se laissait entraîner aux coutumes des nations idolâtres, Dieu lui répondit qu'au milieu de ce peuple il conservait sept mille serviteurs fidèles qui n'avaient pas plié le genou devant Baal.

Nous pouvons, nous aussi, constater pour notre consolation que, parmi la corruption du siècle, il existe encore au milieu du monde un très-grand nombre de fidèles qui vivent comme s'ils étaient en dehors du monde ; que dans ce bas monde, à côté d'un monde matériel, corrompu, frivole, léger, fou, absurde, vicieux, injuste, inique, inconséquent, voluptueux, sensuel, païen, il y a un monde sage, prudent, solide, juste, pieux, religieux et chrétien ; qu'enfin il y a un très-grand nombre de gens qui vivent dans le monde et avec le monde sans appartenir au monde.

Oui, le sacerdoce compte encore ses Phinées, le trône ses Josias, la magistrature ses Samuel, la milice ses Josué, la grandeur ses Abraham, la jeunesse ses Daniel, la vie des champs ses Jacob, la cour ses Mardochée, la vie conjugale ses Suzanne, la viduité ses Judith, toutes personnes qui par leur exemple démontrent que même au milieu du monde on peut vivre sans participer à la corruption, à la frivolité, à l'iniquité du monde.

Combien n'y en a-t-il pas, non-seulement parmi les hommes, mais encore parmi les femmes ; non-seulement parmi les vieillards, mais encore parmi les jeunes gens ; non-seulement parmi le peuple,

mais encore parmi les grands; non-seulement parmi les simples, mais encore parmi les savants, qui, planant au-dessus des usages, des préjugés, des maximes, des coutumes profanes, ne s'étudient qu'à conformer leur vie avec les maximes, avec les lois, avec les principes du christianisme; qui, sans tenir compte des opinions des hommes, n'ambitionnent par-dessus tout que de plaire à Dieu? Qui ne fléchissent par condescendance, ni ne reculent par crainte de la critique; qui ne se dégradent, ni ne se découragent, ni ne retournent en arrière par la crainte des pamphlets, des railleries, des dérisions; qui méprisent et foulent aux pieds les maximes des libertins, les imputations des malveillants, les jugements, les quolibets, les moqueries du monde; qui prennent conseil non de la passion, mais du devoir, non du monde et de la chair, mais de l'Evangile; qui, fidèles à tous les devoirs des convenances, ne s'interdisent que les théâtres, les tripots, les entretiens corrupteurs, les vaines pompes du monde; qui forment de leur propre maison un lieu de retraite, asile de la vraie religion et de la vraie piété, se dévouent à l'éducation de leurs enfants, aux vrais intérêts de la famille, aux devoirs de leur état; qui savent si bien partager leur temps, que, sans rien soustraire aux devoirs de leur état et à la sollicitude pour la famille, ils en réservent toujours assez pour les obligations du chrétien, pour les exercices de piété et les bonnes œuvres; qui ne partagent point leur cœur d'une manière indue; zélés pour la justice, réservés dans leurs discours, modestes et graves dans leurs habitudes et dans toute leur conduite, respectant toujours la réputation du prochain, pieux, fervents, protecteurs affectueux des pauvres; qui en un mot savent ce que c'est que d'être tout à Dieu et à la vertu, sans rien refuser au monde de ce que le monde a droit d'exiger et de ce dont ils lui sont redevables; qui, sans sortir du monde, savent en éviter la corruption, l'édifiant tout ensemble et le condamnant par le spectacle de leur piété.

Or, ces vrais chrétiens sont-ils peut-être moins estimés, moins révérés, moins appréciés du monde? Ne sont-ils pas recherchés avec empressement? chacun ne s'estime-t-il pas heureux de les avoir pour amis, de s'allier avec leur famille? Ne sont-ils pas environnés de la confiance, du respect, de l'affection de tous? Ces mêmes hommes qui, dans un moment de délire, de folie ou d'envie, critiquent et tournent en dérision leur simplicité, leur réserve, leur maintien, leur éloignement pour le monde, ne sont-ils pas les premiers à recourir à eux quand il s'agit de confier un dépôt, de demander un service, de conclure un mariage, etc.? Ne préfè-

rent-ils pas aux insensés partisans du monde, ces vrais chrétiens qui ne se prévalent de la prééminence des dons du ciel admirés du monde, noblesse, beauté, génie, fortune, jeunesse, que pour en faire à Dieu le sacrifice et honorer la religion et la morale chrétienne? La prétendue nécessité de renoncer à la vie chrétienne pour vivre dans le monde, n'est donc que la misérable excuse d'une âme lâche et avilie, d'une âme qui n'a pas le courage d'imiter dans le monde tout ce qu'il y a dans le monde de plus excellent.

Tels sont donc les modèles qu'il faut imiter. S'ils peuvent, eux, être chrétiens dans le monde, pourquoi ne le pourriez-vous pas? Jésus-Christ vous jugera en vous confrontant avec eux. Ce que ceux-là ont pu, pourquoi ne l'avez-vous pu vous-mêmes, si ce n'est parce que vous ne l'avez pas voulu? L'excuse de l'exemple ne vous servira de rien; dans votre propre état, dans votre condition, dans les personnes de votre rang, vous eûtes d'excellents exemples comme vous eûtes des scandales: qu'elle excuse aurez-vous pour avoir négligé les premiers et cédé aux seconds?

Imitez donc ceux-là comme vos modèles, si vous ne voulez un jour les avoir pour vos juges. Ils sont en petit nombre? Rangez-vous du côté du petit nombre, si vous voulez, avec le petit nombre, vous sauver. Efforcez-vous, comme eux, de rendre certaine, efficace, agissante votre vocation à la foi et votre élection; et comme eux, vous aussi, Jésus-Christ vous appellera à partager son éternel royaume: *Fratres, magis satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis: sic enim abundanter ministrabitur vobis introïtus in æternum regnum Domini Nostri et Salvatoris Jesu Christi* Ainsi soit-il!

LE RICHE VOLUPTUEUX

Ou la certitude de la Mort

Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te; quæ autem parasti cujus erunt?
Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme; et à qui appartiendra tout ce que tu as amassé? (Luc XII.)

Bien que le corps humain ne soit qu'un composé formé d'une poussière vile, cependant par un privilége octroyé de Dieu à la matière, l'homme de la création primitive ne devait pas subir la corruption du tombeau: « Dieu créa l'homme immortel (1). »

(1) Creavit Deus hominem inexterminabilem. Sap. II.

La mort n'entrait donc pas dans le plan primitif; elle n'est pas l'œuvre de Dieu. Elle n'est entrée dans le monde, dit S. Paul, que par suite et en compagnie du péché (1). A peine nos premiers parents cessèrent-ils d'être innocents, qu'ils cessèrent aussi d'être immortels. Et nous aussi, héritiers de leur faute, comme de leur sang, nous sommes tous fils de la mort, parce que tous nous sommes fils du péché : *Per peccatum mors !*

Mais, ô admirable économie des desseins de Dieu ! la mort qui est un des plus terribles effets du péché, est aussi l'antidote le plus puissant contre le péché. Le péché, dit encore S. Paul, a forgé la faux de la mort, en a armé son bras, et lui a conféré le droit terrible de frapper toute la descendance d'Adam (2). Et pourtant, dit aussi l'Ecriture, la mort bien méditée désarme le péché et en ruine l'empire. Elle est pour le chrétien qui la médite un remède aussi salutaire, qu'elle est une peine douloureuse à l'homme qui la subit. « Souvenez-vous de vos derniers moments, et jamais vous ne pécherez (3). »

C'est pour cela que Jésus-Christ dans l'Evangile, par nombre d'exemples, de paraboles et de figures, nous remet souvent sous les yeux la fragilité de notre existence. Il veut que cette pensée de la mort corporelle efface et détruise en nous le péché, véritable mort de l'âme, et que nous puissions convertir en moyen efficace d'amendement de la vie la nécessité même de mourir.

Nous considérerons donc aujourd'hui en vrais chrétiens les lugubres mais utiles mystères de la tombe. Nous irons à l'école de la mort, et nous nous ferons ses disciples avant de devenir ses victimes. Aujourd'hui, dans la parabole du riche voluptueux précipité dans la mort quand il y pensait le moins, nous verrons combien est insensé l'oubli de la mort dans lequel vivent les chrétiens, avec la certitude où ils doivent être de mourir et de mourir sous peu. Nous déplorerons notre propre misère à cet égard ; et nous nous pénétrerons bien de ce point capital de la sagesse chrétienne, savoir la certitude de notre mort envisagée comme motif de vivre saintement.

Premier point. Il y avait, dit Notre-Seigneur dans l'Evangile de S. Luc, il y avait un homme riche, qui dans une année d'extraordinaire abondance, ayant en perspective une magnifique récolte en toute sorte de produits, se mit à dire en lui-même : Hélas! que vais-je faire ? Je n'ai pas des greniers suffisants pour y serrer

(1) Per peccatum mors. Rom. v. — (2) Stimulus autem mortis peccatum est. I Cor. xv. — (2) Memorare novissima tua et in æternum non peccabis. Eccles. vii.

toute ma récolte (1). Or nous dit d'abord là-dessus S. Basile, voilà la première condition funeste des biens terrestres ; ils sont plus féconds en sollicitudes et en gémissements, qu'en délices et en joie. Voilà en effet un homme riche, qui, pauvre dans sa richesse et malheureux dans son bonheur, s'échappe en une exclamation douloureuse, à tel point qu'accablé, angustié, désolé, il ne sait plus que faire. Ses biens lui occasionnent plus de gémissements qu'ils ne lui apportent de revenus (2). Voici enfin qu'il prend son parti et dit en lui-même : « Je sais ce que je ferai. Je démolirai mes greniers ; j'en construirai de plus grands, et j'y amasserai tous mes produits et toutes mes richesses (3). Et ensuite satisfait et content, au milieu de tant de biens accumulés, je dirai à mon âme : O mon âme, te voilà en possession de beaucoup de biens mis en réserve pour nombre d'années ; repose-toi donc ; ne songe qu'à boire, à manger, à te divertir, sans souci, sans inquiétude, puisque tu ne peux plus être exposée à manquer de rien (4).

O paroles ! ô langage d'un heureux du siècle ! Mais insensé, s'écrie S. Cyrille, toi qui t'applaudis d'avoir serré dans tes greniers toute sorte de richesses ; dans quel trésor as-tu serré et qui peut te garantir ces longues années de vie que tu te promets pour pouvoir jouir de tes richesses (5) ?

Et en effet, continue le Seigneur dans la parabole, pendant que cet homme sensuel discourait ainsi en lui-même, voici que, nouveau Balthazar, il entend la voix de Dieu qui d'un ton menaçant et terrible lui dit : « Insensé, cette nuit même ton âme sera arrachée de ton corps ; et alors à qui appartiendront les biens que tu as entassés (6) ? »

Or c'est justement ce qui arriva. Cette nuit-là même surpris à l'improviste par la mort, il meurt à tous ses biens, comme tous ses biens meurent pour lui, et ainsi, dit S. Grégoire, celui qui se promettait de longues et heureuses années, n'obtient même pas de voir l'aurore du jour suivant (7).

Mais hélas ! cette histoire n'est-elle pas une histoire de tous les instants ! aussi le Seigneur l'a-t-il terminée par cette réflexion : « Telles sont les pensées, les raisonnements, et tel est aussi le sort

(1) Hominis cujusdam divitis uberes fructus ager attulit ; et dixit intra se : Quid faciam, quia non habeo quo congregem fructus meos ? Luc XII. — (2) Non reditus fert ipsa terra sed gemitus. Peræque enim ac egestat pressi miser afflictatur et ejulat : Quid faciam ? S Basil. — (3) Et dixit : Hoc faciam ; destruam horrea mea et majora faciam. Et illic congregabo omnia quæ nata sunt mihi et bona mea. Evang. — (4) Et dicam animæ meæ : Habes bona multa in annos plurimos ; requiesce, comede, bibe, epulare. *Ibid* — (5) Habes quidem, o dives, fructus ; sed annos multos unde habes? S. Cyrill. — (6) Dixit autem illi Deus: Stulte hac nocte animam tuam repetunt a te ; quæ autem parasti cujus erunt ? Evang. — (7) Qui sibi longa tempora promittebat, sequentem diem non vidit. S. Gr.

et le châtiment de tous les hommes qui s'ingénient à devenir riches et heureux selon le monde et qui ne s'inquiètent guère de devenir riches et heureux selon Dieu (1). »

N'est-il pas vrai, en effet, qu'à l'exemple de ce riche voluptueux, les chrétiens du siècle, si avancés qu'ils soient en âge, se promettent toujours une vie de plus en plus longue, et ne croient pas devoir jamais mourir? « Tu as du bien pour de longues années (2)! » A toute heure du jour nous entendons la clochette du viatique porté à un moribond; dans toutes les rues nous rencontrons un mort; dans toute église nous foulons aux pieds une dalle sépulcrale; dans tout entretien il est question d'un parent, d'une connaissance, d'un ami qui vient de trépasser; toutes circonstances qui nous remettent devant les yeux l'heure de notre mort. Les tombes qui chaque jour s'ouvrent sous nos yeux nous indiquent la place que bientôt nous irons occuper nous-mêmes. Les portraits de nos parents, de nos ancêtres, que nous avons chez nous, en nous rappelant ceux qui ne sont plus, nous disent par un muet, mais éloquent langage, que bientôt nous aussi nous n'existerons plus. La maison que chacun de nous habite, l'emploi qu'il exerce, la stalle dans laquelle il officie, le nom même qu'il porte, les écrits que nous lisons, les livres que nous étudions, ayant appartenu à d'autres qui nous ont précédés au tombeau, nous avertissent que bientôt nous les suivrons nous-mêmes par le même chemin, que nous ne sommes tous que des moribonds ornés des dépouilles des morts, mais que nous serons bientôt à notre tour dépouillés par ceux qui viendront après nous. La génération qui s'élève, la jeunesse qui grandit sous nos yeux, semblent nous dire : En avant, en avant! ôtez-vous de là! débarrassez la scène! vous avez bien ou mal représenté votre rôle; laissez-nous la place libre; à nous de représenter! En un mot, tout ce qui nous entoure nous parle de la brièveté de notre existence. Dieu en a de toute part empreint les signes et les preuves. Et pourtant, hélas! dit S. Eucher, tandis qu'il n'y a rien qui soit plus souvent rappelé aux hommes et mis sous leurs yeux que la mort, il n'y a rien qui soit plus facilement oublié des hommes que la mort (3). Qui donc y pense parmi les mondains? Qui donc ne vit pas, comme si la vie ne devait jamais avoir de fin; et quelque nombre d'années qu'il ait vécu, ne se promette pas de vivre encore plus longtemps? « O mon âme, voilà que tu as des richesses pour bien des années (4)! »

(1) Sic est qui thesaurizat et non est in Deum dives. Evang. — (2) Habes bona in anos plurimos. *Ibid.* — (3) Nihil ita quotidie homines ut mortem vident; nihil obliviscuntur ut mortem. S. Eucher. — (4) Anima mea, habes bona multa in annos plurimos. Evang.

Se berçant de la même illusion que le riche de l'Evangile, et espérant comme lui vivre encore de longues années, combien d'hommes du siècle, et aussi assez souvent combien d'hommes du sanctuaire, se conduisent absolument comme lui ! Aussi que font-ils ? de quoi s'occupent-ils ? Hélas ! peu soucieux des richesses du ciel, ils ne songent qu'à thésauriser sur la terre ; sans aucun empressement pour les biens de la grâce, ils sont tout de feu pour ceux de la nature ; oubliant complétement l'âme, ils ne sont attentifs qu'à multiplier les jouissances du corps ; ils n'aspirent qu'à obtenir de nouveaux emplois, à augmenter leur fortune, à monter en dignité, à enrichir leur famille, à illustrer leur maison ; ils ne visent qu'à posséder assez de biens pour pouvoir se dire à eux-mêmes : A la bonne heure ! maintenant me voilà honoré, heureux, content ! « Je dirai à mon âme : Tu as assez de biens ; ne songe qu'à te reposer, à manger, à boire, à te divertir (1). » C'est pour cela que l'on étudie, que l'on s'agite, que l'on se tourmente ; c'est pour cela que l'on prie, que l'on insiste, que l'on intrigue, que l'on se dégrade ; c'est pour cela que l'on voit des gens frapper à toutes les portes, tenter tous les moyens, se jeter dans tous les expédients, s'humilier devant toute personne, baiser n'importe à qui la main, le vêtement ; voilà le but et l'objet de toutes les pensées, de toutes les sollicitudes, de toutes les anxiétés.

Le monde oppose des obstacles aux plans de leur convoitise, et alors dans la fièvre qui les tourmente, dans la soif des biens terrestres qui les dévore, ils s'en vont répétant chacun à part soi : Je sais bien ce que je ferai ! *Hoc faciam !* Qui a peur du diable ne fait pas fortune ; avec la modestie, on n'arrive pas aux premières places ; avec la réserve et la timidité, on ne fait pas de conquêtes. Je renverserai les barrières de la pudeur ; je passerai par-dessus les règles de la justice ; je me ferai un plan de vie plus libre et plus large, une conscience plus robuste et plus franche, qui ne connaisse pas tant de ménagements, qui ne s'arrête pas à tant de minuties, et ne fasse pas attention à tous ces scrupules. Je regarderai comme licite tout ce qui me sera utile. Honnêteté et justice, seront pour moi des noms vides de sens. Je passerai sur le ventre à un rival terrassé par la calomnie ; je me mettrai en avant, et je tâcherai par toutes les voies d'éclipser tous les autres ; je ferai valoir des talents que je ne possède pas, des services que je n'ai pas rendus, des mérites qui me sont étrangers, pour me procurer un poste honorable, un solide appui, un intercesseur puissant. J'avilirai ma condition de gentilhomme, je prostituerai mes talents à

(3) Dicam animæ meæ : Habes bona, requiesce, comede, bibe, epulare. Evang.

l'adulation, mes services, ma vie, à la passion d'autrui ; et aux dépens de la religion, de l'âme, de l'éternité, j'élargirai les voies et les moyens de faire fortune, d'arriver au bonheur ; et je saurai me frayer de nouveaux chemins : *Hoc faciam : destruam horrea mea et majora faciàm !*

Eh bien ! continue cet insensé, sous le charme du mirage qui lui montre à proximité une fortune, une grandeur ; qui n'a rien de solide, de vrai, de réel que la folie de l'esprit qui l'a rêvée et que la cupidité du cœur qui la convoite ; eh bien ! oui, j'obtiendrai cette charge, je ferai fortune, j'achèterai une maison, j'aurai une villa, des terres, des titres, de l'or ; oui, je monterai en dignité ; et alors, oh ! comme je me donnerai les plaisirs de la campagne et les divertissements de la ville ! Quelle richesse de costumes et d'ameublements ; quels superbes équipages ; quelles riches livrées ; quels nombreux domestiques ; quels succulents repas ; quel choix de vins, quelle somptuosité de fêtes... ! Alors je pourrai me dire à moi-même : Je suis content, je suis heureux ; sans amertume pour le passé, sans sollicitude pour l'avenir, concentré tout entier dans le présent, je ne penserai qu'à mener joyeuse vie : *Requiesce, comede, bibe, epulare !*

Ces choses ne se disent pas, il est vrai, explicitement et en langage articulé ; mais on les roule dans la pensée, elles s'agitent dans le secret du cœur, et elles se produisent par l'action et par les effets. Grand Dieu ! quel aveuglement ! quelle misère ! quelle dégradation pour des chrétiens de penser et agir ainsi ! On peut leur répéter ce que disait S. Basile au riche de l'Evangile : O homme misérable ! ton corps eût-il une âme de pourceau, quelles autres jouissances, quels autres plaisirs pourrais-tu lui promettre et lui procurer (1) ?

Mais telle est justement la sagesse du monde, la philosophie de la chair et des passions qui n'est que sottise au yeux de Dieu (2). Ce langage sensuel pourrait signifier quelque chose, si nous avions à rester toujours sur la terre, ou si nous pouvions être sûrs d'atteindre les longues années que nous nous promettons. Mais dans la nécessité où nous sommes de quitter cette terre, ne pouvant pas nous promettre un seul jour de vie, vouloir nous former ainsi un paradis charnel sur la terre, une véritable félicité de pourceau, en oubliant le vrai paradis avec toute la félicité angélique du ciel, c'est, nous dit à tous le Seigneur dans la personne du riche de la parabole, non seulement abaissement et dégradation, mais encore

(1) Si porcinam habuisses animam, quid aliud illi nuntiare potuisses ? S. Basil. — (2) Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum. I Cor. III.

sottise et pure folie. Dieu en effet dit à ce riche : « Insensé, cette nuit même on te redemande ton âme (1). »

Remarquez d'abord ce mot : *Repetunt a te animam tuam*, on te redemande ton âme. Car cela signifie que la mort n'est pas seulement une conséquence naturelle de la fragilité de l'homme, mais encore, comme fait observer S. Paul, une sentence de la justice divine, en vertu de laquelle les hommes sont tous destinés, dus à la mort, sont sous l'empire de la mort ; sentence universelle, irrévocable, dont les infirmités corporelles et les coups violents, comme ministres de Dieu, ne font que répéter l'exécution. La mort est une condamnation portée contre tous (2). Nous sommes tous destinés à la mort (3).

Il y a, en effet, six mille ans que la terrible sentence a été prononcée de la bouche de Dieu, et qu'elle s'exécute avec une inflexible sévérité. De tant de millions d'hommes qui, dans le cours de six mille ans, se sont succédé sur la scène du monde, nul n'a échappé aux coups de la mort. Il n'y a pas eu à cette loi terrible une seule exception, même en faveur des plus grands serviteurs de Dieu, des patriarches et des prophètes ; pas même en faveur des plus grands amis de Dieu, des apôtres et des évangélistes ; pas même en faveur de Marie, la très-sainte Mère de Dieu ; pas même en faveur de Jésus-Christ, bien que Fils de Dieu lui-même (4).

Ainsi, de la même manière qu'elle s'est exécutée par le passé, elle s'exécutera toujours aussi dans l'avenir avec une égale rigueur ; comme si c'était un crime de naître, il suffit de naître homme pour être mortel. Le même sein qui nous a donné la vie, nous a légué et transmis le germe homicide de la mort. Les langes qui étreignirent nos membres, le berceau qui nous reçut à notre naissance, figurent le linceul funèbre qui nous enveloppera, le sépulcre qui nous recueillera à la mort.

La mort est pour tous une condition inévitable. Il n'y a pas de force qui l'arrête ; il n'y a pas de titre qui vous en dispense, de mérite qui vous l'épargne, d'artifice qui l'élude, de dignité qui s'y dérobe ; il n'y a pas de médecin qui vous en préserve, de prière qui puisse la conjurer : *Morti destinatos !*

Combien de pontifes, de cardinaux, de princes, de juges, de prélats, d'artistes, de citoyens de toute profession, de tout rang,

(1) Dixit illi Deus : Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te. Evang. — (2) Statutum est hominibus semel mori. Hebr. IX. — (3) Tanquam morti destinatos. I Cor. IX. — (4) Ceci demande une explication. Jésus-Christ n'a pas été frappé d'un arrêt de mort au même sens que les autres hommes, ni que la Bienheureuse Marie elle-même. L'arrêt de mort contre le Sauveur n'a dû être prononcé d'en haut que conséquemment à son oblation volontaire. (Note du traducteur.)

n'avons-nous pas connus, qui parcoururent les mêmes rues que nous parcourons, qui habitèrent les mêmes maisons que nous habitons ! Et maintenant où sont-ils ? Qui pense à eux ? qui en parle ? qui fait attention à eux ? Ils sont passés pour le monde, comme s'ils n'avaient jamais existé. Voilà le sort qui est aussi réservé à chacun de nous. C'est donc aussi à chacun de nous que la voix de Dieu va sans cesse répétant : Insensé, qui ne penses pas à la mort, on va venir bien plus tôt que tu ne penses te redemander ton âme et t'enlever de ce monde : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te.* Grande et terrible pensée !...

Au rapport de S. Jérôme, Xerxès se trouvant sur le sommet d'une montagne, et jetant de là un regard sur l'immense armée qui campait dans la plaine, se mit à verser un torrent de larmes à cette pensée que de toute cette innombrable multitude d'hommes qu'il avait sous les yeux, après un petit nombre d'années, il n'en resterait pas un seul en vie. Oh ! ajoute le saint docteur, si nous pouvions nous placer en tel endroit qu'il nous fût possible d'apercevoir sous nos pieds toute la terre, combien plus aurions-nous sujet de nous affliger et de pleurer, à cette réflexion, que non-seulement de toute une grande armée, mais encore de toute l'innombrable multitude d'hommes qui vivent aujourd'hui sur la terre, sous peu il n'en restera même pas un seul en vie (1).

On compte dans le monde entier à peu près huit cent millions d'hommes vivants. Or, dans le cours de peu d'années, il n'y aura pas un seul de tous ces hommes qui ait échappé à la mort. De nous tous qui habitons cette ville, de nous tous qui nous trouvons réunis en cette église, dans peu d'années, il ne demeurera pas un seul survivant. Un autre prédicateur viendra, du haut de cette chaire, annoncer cette terrible vérité ; un autre auditoire viendra l'entendre. Et moi qui vous parle à présent et vous qui m'écoutez, nous ne serons plus du nombre des vivants, nous aurons tous notre corps en terre, notre âme dans l'éternité. Qui plus tôt, qui plus tard ; qui d'une manière, qui d'une autre, nous disparaîtrons de la scène de ce monde et nous irons peupler les tombeaux. De même que tous nos noms sont inscrits dans les registres des baptêmes, ils le seront aussi dans le registre des décès. De même que nous disons aujourd'hui : telle personne d'heureuse mémoire ; mon père, ma mère, mon frère, mon ami d'heureuse mémoire ; ainsi, après nous, on répètera la même formule à propos

(1) Oh ! si possim in talem speculam ascendere de qua universam terram sub pedibus nostris cerneremus ! Jam tibi ostenderem non Xerxis tantum exercitum sed totius mundi homines qui nunc vivunt, in brevi spatio defuturos. S. Hieron.

de notre nom. Car effectivement il ne restera de nous sur la terre que le souvenir ; et plaise à Dieu que l'on puisse dire : de bonne et sainte mémoire, et non pas : de funeste et détestable mémoire !

Observez encore le mot *repetunt*, « on vous redemande, » employé au temps présent. Car, selon une pensée de S. Paul, ce mot implique un sens profond : c'est que la terrible revendication de notre âme ne se fera pas seulement dans l'avenir, elle va se faisant peu à peu dès cette heure ; nous ne mourrons pas d'un seul coup, mais nous mourrons sans discontinuer et à tout instant : « Je meurs chaque jour (1), » a dit l'apôtre. Nous sommes tous soumis à une impulsion continue ; nous sommes tous sous le coup d'une action permanente à laquelle nous voudrions bien ne pas obéir, mais à laquelle nous ne pouvons résister, et qui chaque jour, à chaque instant nous pousse vers la mort. Les diverses périodes d'âge dans la vie sont comme des vies différentes et successives, qui nous sont l'une après l'autre redemandées et qui s'évanouissent l'une après l'autre. Que veut dire : j'ai vu passer mon enfance, ma jeunesse, mon âge mûr ? sinon que ces âges successifs, que ces portions de ma vie, m'ont été redemandées, m'ont déjà été enlevées ; et qu'à présent, à toute heure, m'est redemandée la dernière période de la vie, la dernière vie, la vieillesse : *Repetunt a te*. En sorte qu'elle mourra aussi pour moi, cette dernière portion de la vie, et moi avec elle.

Le premier pas que nous fîmes dans la carrière de la vie ne fut qu'un pas que nous fîmes vers la mort (2). Toute année de plus que nous passons sur la terre est une année de moins qui nous reste pour aller au sépulcre. Avant de mourir, osons le dire, en gros et en totalité, nous mourons en détail et partiellement. Tout moment qui passe nous enlève une portion de notre existence ; la nourriture même qui répare les forces les use en même temps ; l'air même qui nous fait respirer nous détruit ; le sommeil lui-même, dit S. Ambroise, pendant qu'il semble reposer la vie, la consume ; vous dormez, mais votre sommeil ne dort pas (3) ; pendant que nous dormons, il veille pour nous pousser vers la mort. Pendant le sommeil même, sans nous en apercevoir, nous faisons route vers la tombe, et chaque matin nous nous éveillons plus rapprochés du grand rivage de l'éternité. Enfin les forces qui chaque année vont faiblissant, la vivacité qui s'éteint, les cheveux qui blanchissent, la vue qui baisse, les dents qui tombent, l'ouïe qui devient dure, le front qui s'incline comme pour invoquer la

(1) Quotidie morior. I Cor. xv. — (2) Ex quo incipit vita in corpore esse, in morte est. S. Aug. — (3) Tu dormis, sed somnus tuus non dormit. S. Ambros.

tombe qui bientôt nous recueillera, tout cela n'est-il pas l'effet de l'action journalière et incessante de la mort ! *Quotidie morimur !*

Cette vie n'est donc, comme le dit S. Grégoire, qu'une mort successive, journalière, lente, continue, puisque chaque jour nous en ôte quelque chose et chaque jour quelque chose de nous meurt et prend fin. Nous sommes déjà morts de plus des deux tiers, le reste en nous mourra aussi. Qu'est-ce que notre vie, si ce n'est une prolongation de mort (1) ?

Mais que le disciple se taise lorsque le maître lui-même nous parle. Il y avait un homme du monde qui, ayant à grand'peine amassé une grande fortune, ivre de joie à la vue de ses immenses richesses, se disait à lui-même : Mon âme, sois tranquille, ne songe qu'à manger, à boire, à te donner du bon temps, égaye-toi, donne-toi à plaisir des jouissances et des divertissements; tu possèdes de quoi vivre à l'aise pendant de longues années : *Anima mea, habes multa bona posita in annos plurimos; requiesce, comede, bibe, epulare.* Hélas ! une voix formidable, dit Jésus-Christ, vint retentir en accents sinistres à l'oreille de ce riche ; ce fut la voix de Dieu qui lui dit : Insensé, à quoi penses-tu ? Que dis-tu là ? Cette nuit même les ministres de la justice divine viendront te demander ton âme et te retirer de ce monde. Or tous les biens que tu avais accumulés à qui appartiendront-ils ? Voici, conclut le Seigneur, ce qui doit pareillement vous arriver à tous, vous qui ne songez qu'à l'acquisition des richesses, des honneurs, des plaisirs du monde et ne pensez nullement à vous approvisionner des trésors de la grâce divine : *Sic est qui sibi thesaurizat et non est in Deum dives.* Vous êtes véritablement des insensés. Au milieu de cette nuit même, nuit horrible, nuit profonde de votre intelligence; veuve des saintes lumières de Dieu, vous vous verrez arracher cette vie dont vous êtes si fiers : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te. Hac nocte,* oui, dans cette nuit spirituelle, au milieu de laquelle les vices et les passions ont éteint en vous toute lumière divine, tout sentiment vertueux ; dans ces ténèbres épaissies autour de votre intelligence ; *hac nocte,* pendant que vous ne pensez pas à la mort, les ministres de la mort ne cheminent pas moins rapides, ne s'empresse pas moins de venir arracher de votre sein votre âme criminelle pour la présenter au divin tribunal. N'êtes-vous donc pas vraiment un insensé, de ne pas songer à l'horrible catastrophe qui contre vous se prépare en silence ? N'êtes-vous pas vraiment insensé, de tant vous tourmenter pour vivre heureux et d'accumuler des biens qui ne serviront de rien pour bien

(1) Quæ est enim vita nostra nisi quædam prolixitas mortis? S. Greg.

mourir ? O folie, ô sottise, qui vous expose à vous lamenter, mais vainement, pendant l'éternité entière ! *Stulte, stulte hac nocte animam tuam repetunt a te ; et quæ parasti cujus erunt ?*

On peut rapporter à peu près au même temps la mort de Tibère à Caprée, et de S. Etienne à Jérusalem ; la mort de S. Félix, capucin en Italie, et d'Henri VIII en Angleterre ; enfin celle de Philippe, roi d'Espagne, dans son palais, et celle de S. Jean de la Croix dans son couvent. Que servit aux premiers la grandeur mondaine ? Quel mal fit aux seconds la pénitence ? Que servit aux premiers d'avoir été redoutés et flattés ? Qu'advint-il aux seconds, pour avoir été méprisés dans le monde ? Hélas ! combien volontiers les premiers changeraient-ils aujourd'hui leur sort contre le sort de ceux que sur la terre ils n'auraient pas daigné honorer même d'un regard ! Hélas ! tout est vanité, tout est folie, tout est misère, tout est enchantement passager et fugitif, si ce n'est de servir Dieu, se mortifier et se sauver ! De quoi sert l'orgueil et l'ostentation des richesses (1) ? Vanité sur vanité ; tout n'est que vanité (2). Heureux seulement ceux qui s'ensevelissent vivants dans la retraite pour ne pas être après leur mort ensevelis vivants dans l'enfer ! Heureux ceux qui, avant de mourir à la chair, meurent aux vices, et qui meurent dans le sein de Dieu après avoir vécu selon Dieu (3) !

Deuxième point. Le divin Maître en terminant l'histoire du riche voluptueux par cette réflexion : « Il en arrive tout autant à quiconque thésaurise pour le monde et ne songe pas à s'enrichir selon Dieu et avec Dieu (4), » le divin Maître a voulu nous inculquer qu'il nous fallait, en regard de la mort, qui viendra nous surprendre bien plustôt que nous ne pensons, nous détacher des sollicitudes du siècle ; n'avoir d'autre sollicitude que d'accomplir la loi de Dieu, de placer en Dieu notre confiance, notre amour, de conserver et d'accroître la grâce de Dieu qui nous vaudra la possession de sa gloire ; car c'est là, selon l'interprétation des Pères, thésauriser avec habileté et bon sens, s'enrichir en Dieu et pour Dieu.

Notre bon Sauveur toutefois, non content de nous avoir lui-même inculqué cette importante doctrine, nous l'a fait encore répéter et amplement expliquer par son Apôtre.

Que penseriez-vous, nous dit S. Paul, d'un voyageur qui dissiperait tout son avoir dans le voyage, sans faire attention qu'il de-

(1) Quid profuit superbia aut divitiarum jactantia ? Sap. v. — (2) Vanitas vanitatum et omnia vanitas ! — (3) Beati mortui qui in Domino moriuntur. Apoc. XIV. — (4) Sic est qui thesaurizat et non est in Deum dives. Evang.

meurera pauvre dans le pays où il doit retourner ? Or telle est justement notre imprudence à nous qui laissons absorber tout notre temps, toutes nos forces, toute notre activité, toute notre intelligence, toute notre vie par les intérêts du monde présent, où nous ne sommes que de passage, tandis que nous nous trouverons dénués de tout et misérables dans le monde à venir (1).

Que diriez-vous d'un étranger qui se mettrait à décorer et embellir une chambre, une maison, dont il n'a que l'usage précaire, et qui peut d'un moment à l'autre lui être redemandée, tandis qu'il ne s'occuperait nullement de la maison qui lui appartient en propre et où il doit définitivement demeurer ? Or telle est justement notre folie à nous, qui ne songeons qu'à devenir riches et heureux sur cette terre, d'où nous pouvons à tout instant être chassés, où nous ne faisons que paraître et disparaître rapidement, tandis que nous ne pensons nullement à la maison de notre éternité, où il nous faudra habiter pour toujours. Avons-nous ici une cité permanente, et ne sommes-nous pas tous citoyens de la cité à venir (2) ? « Mes frères, continue S. Paul, puisque le temps est si court, la vie si fugitive, la mort si inévitable, ceux qui ont une famille doivent vivre comme s'ils n'en avaient pas ; ceux qui possèdent une fortune terrestre doivent en être détachés absolument comme s'ils ne possédaient rien ; ceux qui gémissent dans l'affliction n'ont qu'à se rappeler la consolation éternelle qui les attend, parce que toute richesse finit par se perdre, toute gloire s'éclipse, toute autorité cesse, toute grandeur décline, toute vivacité s'éteint, tout plaisir s'envole, toute félicité terrestre s'évanouit, parce que tout ce qui est dans le monde est une scène fugitive, qui bientôt disparaît avec le monde (3). »

Et en effet, conclut S. Augustin, si telle est notre condition par rapport à ce monde, le plus sage parti n'est-il pas de renoncer aux voluptés de ce corps qui bientôt devra périr et tomber en pourriture ? de faire passer jusque dans le ciel, par les mains des pauvres, ces biens que la mort doit nous ravir ? de nous tenir loin des honneurs, et de toutes ces dignités titrées qui doivent s'effacer dans la tombe ? de quitter le monde avant que le monde nous quitte ? de nous faire un mérite de renoncer à toutes ces choses terrestres dont il faudra par nécessité nous voir dépouillés un jour (4) ?

(1) Dum sumus in corpore peregrinamur a Domino. II Cor. v. — (2) Non habemus hic manentem civitatem, sedfuturam inquirimus. Hebr. XIII. — (3) Fratres, tempus breve est. Reliquum est ut qui habent uxores, tanquam non habentes sint ; et qui flent tanquam non flentes ; et qui gaudent tanquam non gaudentes ; et qui emunt tanquam non possidentes ; et qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur ; præterit enim figura hujus mundi. I Cor. VII. — (4) Expedit relinquere quam relinqui. S. Aug.

Oui, agissons sagement. Ne laissons à la mort ni vanités à détruire, ni honteuses intrigues à rompre, ni liens profanes à briser; prévenons par un détachement volontaire un abandon forcé. Faisons à Dieu un holocauste de tout ce qui doit dans peu être la proie de la mort. Mourons au péché par la mortification chrétienne, avant de mourir à la vie par la mort naturelle. Car, de cette manière, ayant su d'abord mourir spirituellement par l'énergie de l'esprit, nous mourrons, parmi le calme et la joie, en Dieu et avec Dieu, quand arrivera l'heure de mourir selon la condition du corps, et nous serons véritablement heureux. *Beati mortui qui in Domino moriuntur.* Ainsi soit-il.

L'ÉCONOME INFIDÈLE

Ou les avantages de l'aumône

Facite vobis amicos de mammona iniquitatis; ut cum defeceritis, recipiunt vos in æterna tabernacula.

Faites-vous des amis au moyen des richesses injustes, afin que lorsque vous viendrez à manquer, ces amis vous reçoivent dans les demeures éternelles. Luc xvi.

C'est un bien douloureux spectacle, aux yeux de la vraie foi et de la vraie piété, que de voir toutes les intrigues qui s'ourdissent, toutes les dépenses auxquelles on se condamne, toutes les humiliations auxquelles on se résigne, toutes les bassesses que l'on commet, pour s'assurer des protecteurs auprès des rois de la terre; tandis qu'ensuite on ne fait rien ou presque rien pour s'assurer des protecteurs auprès du grand monarque des cieux.

Ce fut donc pour nous prémunir contre cette profonde démence, contre cette contradiction monstrueuse et funeste, contre cet esprit de cupidité qui court après les avantages de ce monde et néglige tous ceux de l'autre vie, que le Fils de Dieu, d'un ton où s'alliait une tendre miséricorde à une menaçante sévérité, adressa aux prêtres juifs et dans leur personne à nous tous ces graves paroles : Convertissez en capital de mérite et de vertu pour le ciel les richesses de la terre, qui sont le plus souvent tout à la fois le produit et l'aliment de l'iniquité. Versez-les dans le sein des pauvres et faites-vous en ainsi des amis auprès de Dieu, qui quand vous viendrez à mourir, vous accueillant entre leurs bras, vous introduiront dans les demeures éternelles.

Or, pour mieux imprimer dans l'âme de ses auditeurs cette im-

portante doctrine, il la montra en action, et il voulut la déduire, comme une conséquence de son principe, dans la parabole de l'économe infidèle. Nous expliquerons donc cette importante parabole dans le but de nous pénétrer de plus en plus de la précieuse doctrine qui y est cachée, touchant l'usage des biens terrestres, touchant le mérite, l'efficacité et les récompenses de l'aumône ; et nous retiendrons la grande leçon que le meilleur usage des biens temporels est de s'en faire des amis pour l'éternité : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis.*

Premier point. « Il y avait, dit le Seigneur, un homme fort riche, qui avait un ministre ou économe chargé de régir tous ses biens (1). » Or ce maître fort riche est Dieu lui-même ; et nous hommes, nous chrétiens, nous sommes ses ministres, ses économes ; car, au baptême, nous avons contracté l'engagement de bien user de la vie pour nous et pour le prochain (2).

Comprenons-le bien, nous dit S. Ambroise : tout ce que nous possédons, biens de la fortune, avantages de la naissance ou du rang, qualités de l'âme ou du corps, esprit heureusement doué, bonté de naturel, étendue des connaissances, grâces extérieures, en un mot, tout ce que nous croyons être à nous n'est pas réellement à nous, mais au maître souverain, au suprême dispensateur qui est Dieu. Nous n'en sommes que les administrateurs et les économes, non les maîtres absolus et indépendants ; nous en avons l'administration temporelle, et non le droit de perpétuelle possession ; l'usage, et non la propriété (3). C'est pour cela que S. Paul disait : O homme, qui exiges tant de respect et de déférence pour ton nom, pour ta charge, pour ta fortune, pour ton talent, pour ton autorité, sache que toutes ces choses, qui à tes yeux sont d'origine terrestre, sont en réalité de provenance céleste. De tous les avantages que tu peux attribuer à l'hérédité, à la fortune, à l'industrie des hommes, il n'en est aucun qui ne te soit venu de Dieu gratuitement et sans aucun mérite de ta part : « Qu'as-tu, ô homme, que tu n'aies reçu de Dieu (4). » Et si tu n'as rien, absolument rien à toi, puisque les forces mêmes, l'habileté, le talent, qui t'ont servi à acquérir ces choses, ou à les accroître, ou à les conserver, sont un don de Dieu, pourquoi donc tant d'orgueil et tant d'enflure (5) ?

(1) Homo quidam erat dives qui habebat villicum. Luc xvi. — (2) Villicus est unusquisque Christianus qui in baptismo villicationem sui accepit et proximi. Alcuin. — (3) In quo discimus non ipsi esse domini sed villici alienarum facultatum. Temporariæ prorogationis tempus suscepisse non jus perpetuum possidendi. S. Petr. Chrysol. — (4) Quid habes quod non accepisti? I Cor. iv. — (5) Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis? *Ibid.*

L'économe de la parabole, continue Notre-Seigneur, n'était qu'un mandataire infidèle : il dissipait, au lieu de les faire valoir, les biens dont l'administration lui avait été confiée. Or le bruit en étant venu aux oreilles du maître, celui-ci le fit comparaître en sa présence et lui dit : D'après tout ce que j'entends dire et que j'apprends contre vous, il m'est impossible d'avoir plus de confiance en vous désormais. Rendez-moi donc un compte exact de votre administration précédente ; car je ne puis ni ne dois plus à l'avenir vous conserver l'administration de mes biens (1).

Par ce récit le Seigneur nous a révélé trois grandes et terribles vérités. La première, que lorsque toi, ô chrétien, tu abuses des dons que Dieu t'a confiés et te conserve, lorsque tu abuses, par exemple, de ton génie pour t'enorgueillir, de ton habileté pour intriguer, de ta charge pour opprimer, de ton crédit pour tromper, de ton caractère pour surprendre, de ton aisance pour mener une vie molle et sensuelle, de ton argent pour corrompre la fidélité d'autrui, pour triompher de la pudeur et pour sacrifier des victimes à ton libertinage, une voix universelle s'élève contre toi au tribunal de Dieu. Cette voix te dénonce comme infidèle, comme indigne de crédit ; comme un traître et un infâme qui abuse des dons de Dieu contre Dieu même.

De même que la voix du sang d'Abel s'éleva de la terre vers les cieux pour crier vengeance contre la main homicide qui l'avait versé, ainsi, dit S. Pierre Chrysologue, pendant que toi, misérable stupidement tranquille, tu mènes joyeuse vie parmi toute espèce de désordres, une terrible conjuration a été ourdie contre toi : le ciel et la terre, les anges et les démons, les saints et toutes les créatures te dénoncent au souverain maître, et tous ensemble demandent punition et vengeance de tant de pauvres opprimés, de tant d'unions souillées, de tant d'églises profanées, de tant d'âmes scandalisées, de tant de cœurs simples séduits, de tant de trahisons, de calomnies, d'impudicités commises.

Ah ! prenons garde que le cri de nos désordres et de nos scandales ne nous précède et n'arrive aux oreilles du père de la grande famille. Ayons soin de couvrir et d'étouffer ces cris par la pénitence (2).

La seconde vérité est que Dieu, à la longue, écoute ces voix multiples ; sa miséricorde se lasse, et sa patience épuisée se rend à ces clameurs. Qu'arrive-t-il alors ? De même que l'administration

(1) Et hic diffamatus est apud illum quasi dissipasset bona illius ; et vocavit illum et ait : Quid hoc audio de te ? Redde rationem villicationis tuæ ; jam non poteris villicare. Evang. — (2) Caveamus ne ad patrem familias fama male versæ substantiæ nos præcedat. S. Petr. Chrys.

fut retirée au ministre infidèle avant le terme convenu, ainsi vous seront rétirées, avant l'époque fixée, fortune, santé et vie ; vous aurez une fin prématurée ; vous mourrez avant le temps (1). Aussi l'Ecriture sainte nous dit-elle que les impies abrégent eux-mêmes la durée de leurs jours, et qu'ils n'atteignent même pas la moitié du nombre des jours qu'ils auraient passés sur la terre s'ils eussent été justes (2).

La troisième vérité est que nous devrons, au tribunal de Jésus-Christ, rendre un compte rigoureux de tous les dons spirituels et corporels : *Redde rationem villicationis tuæ.* Plus nous aurons été traités avec bonté en cette vie, plus nous serons sévèrement examinés dans l'autre ; et plus aura été grand le nombre des grâces, des secours, des priviléges, des moyens dont nous aurons été favorisés, plus sera rigoureux le compte qu'il nous en faudra rendre : « Il sera plus demandé à celui qui aura plus reçu (3). »

Quelle sera donc notre consternation, notre épouvante ? Le ministre infidèle nous en donne une idée quand il dit : Malheureux que je suis ! dans peu je serai dépouillé de ma charge, de mon ministère ; je serai privé de toute ressource, de tout moyen de substance. Que faire ? Mendier ? Je n'ose. Travailler à la terre ? Je n'en ai pas la force (4)

Malheureux que nous sommes nous-mêmes ! pendant notre vie, dit Eusèbe d'Emèse, nous pouvons toujours, avec la houe de la sainte componction, fouir et cultiver le stérile terrain de notre cœur et obtenir quelque fruit qui nous serve d'aliment pour la vie éternelle (5). Pendant la vie nous pouvons toujours avec succès mendier les lumières des docteurs de l'Eglise, l'assistance des saints, la miséricorde divine, parce que nous sommes tous auprès de Dieu de vrais mendiants, dont il a promis de ne pas rejeter les suppliques (6). Mais quand l'administration vient à nous être retirée, la vie présente est alors finie ; lorsque nous n'aurons plus la libre disposition de notre esprit et de notre cœur, nous n'aurons plus alors ni force ni grâce pour amender notre conduite, ni courage pour demander secours à Dieu et aux saints : *Fodere non valeo, mendicare erubesco.* Hélas ! c'est trop tard alors pour changer un cœur jusque-là endurci, pour confesser un péché qui n'attend plus que le châtiment, pour obtenir un pardon désormais in-

(1) Non pervenit ad statutum terminum vitæ qui villicationis amisit tempus. S. Petr. Chrys. — (2) Anni impiorum breviabuntur. Prov. x. — (3) Cui multum datum est, multum quæretur ab eo. Luc XII. — (4) Quid faciam, quia dominus meus aufert a me villicationem ? fodere non valeo, mendicare erubesco. Evang. — (5) In hac vita tantum licet fructum ligone devotæ compunctionis acquirere. Euseb. Emiss. — (6) Hic bene mendicamus a doctoribus sapientiam, a sanctis auxilium. *Ibid.* — Omnes mendici Dei sumus. S. Aug.

terdit. Hélas! il n'y a plus lieu alors au repentir, il n'y a plus d'espérance de salut. Chacun demeure tel qu'il est arrivé aux portes de l'éternité. Il n'est accompagné que de ses œuvres passées; il ne peut en faire de nouvelles. « Leurs œuvres les suivent, » est-il dit dans le livre des révélations (1). Inutile alors d'attendre des autres aide ni secours; chacun dans l'autre monde en a grand besoin pour soi-même (2)! Et en effet, dit l'Ecriture, si d'après l'interrogatoire sévère auquel chacun sera soumis devant le tribunal de Jésus-Christ, le juste à grand'peine sera trouvé fidèle et à grand'peine pourra échapper à la condamnation, que sera-ce de l'impie et du pécheur? Comment faire alors? A quoi recourir pour être sauvé (3)?

L'infidèle ministre, devenu sage à la vue de la funeste catastrophe qui le menace, songe à la prévenir. Et avant qu'on lui ôte les livres d'entre les mains, avant qu'on lui retire la signature, appelant auprès de lui les débiteurs de son maître, il leur donne à tous quittance d'une bonne partie de leurs dettes, disant en lui-même : Par là je m'en fais autant d'amis; et un jour ils me feront du bien, comme je leur en fais aujourd'hui; et ainsi lorsque je serai renvoyé de chez mon maître, je retrouverai chez eux un asile et du pain (4).

Mais n'était-ce pas une nouvelle faute de la part de cet économe infidèle que de vouloir se faire des amis des débiteurs de son maître en leur donnant de sa propre autorité la décharge de leurs dettes, ou, en d'autres termes, de se faire ainsi des amis aux dépens du bien d'autrui? Et pourtant le maître, ayant eu connaissance du fait, loue l'habileté de l'économe. Jésus-Christ lui-même ne semble pas le blâmer en se faisant l'historien des paroles du maître (5). Qu'a donc voulu nous faire entendre par là Notre-Seigneur? Est-ce peut-être que nous aussi nous serons absous au tribunal de Dieu, si, à l'exemple de l'économe injuste et infidèle, nous employons en œuvres pies, en œuvres charitables les biens que nous avons injustement acquis? Non, non, il n'en est rien : on ne doit point donner aux églises par religion, aux pauvres par charité, ce que l'on a enlevé au prochain par fraude et que l'on est tenu par justice de lui rendre; car le péché n'est point remis, si restitution n'est faite du bien mal acquis. Voyez en effet Zachée dans la distribution volontaire de ses biens qu'il s'imposa pour échapper à la damnation éternelle (6). Il donna aux pauvres

(1) Opera enim sequuntur illos. Apoc. XIV. — (2) Non potest ab alio quisquam expectare, cum unicuique vix sua sufficiant. Euseb. Emiss. — (3) Si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt? I Petr. IV. — (4) Ut cum amotus fuero a villicatione recipiant me in domos suas. Ev. — (5) Et laudavit Dominus villicum iniquitatis, quia prudenter fecisset. *Ibid.* — (6) Inflixit sibi dispensationem ne incurrat damnationem. S. Aug.

la moitié de ses biens propres, et non de ses biens mal acquis. Pour ce qui est du tort fait au prochain par ses usures, il le répara en restituant quatre fois plus qu'il n'avait pris injustement (1).

Mais par la conduite de l'économe infidèle, le Seigneur a voulu en premier lieu, selon S. Augustin, nous enseigner que, si un maître de la terre a pu faire l'éloge de son serviteur, qui pour un intérêt temporel avait tenu une conduite frauduleuse, à plus forte raison, nous serons agréables au maître du ciel si, conformément à ses divines lois et en vue de la vie éternelle, nous accomplissons envers le prochain des œuvres soit de justice, soit de miséricorde (2).

En second lieu, nous dit le vénérable Bède, le Seigneur n'a pas loué ce serviteur pour la nouvelle fraude commise envers son maître, mais pour la pénétration, l'esprit de prévoyance et de calcul dont il a fait preuve à son propre avantage (3).

C'est-à-dire que le Seigneur a voulu nous inculquer qu'il nous importe d'être pour le moins aussi diligents, sages, industrieux et avisés pour le salut de l'âme que les gens du monde le sont pour les intérêts temporels et pour tout ce qui ne se rapporte qu'au bien-être du corps. Et en effet, entendez-le déplorer avec l'accent de la tristesse et de la douleur notre sottise et notre aveuglement : « Hélas ! il n'est que trop vrai que les enfants du siècle sont plus diligents, plus actifs, plus sages quant à leurs intérêts temporels que ne le sont les enfants de la vraie lumière, de la vraie foi pour l'acquisition des biens spirituels et éternels (4). »

Et en effet, reprend Haymon, combien sont en petit nombre parmi les chrétiens ceux qui, pour vaincre leurs passions, pour sanctifier leur cœur, pour accroître leurs mérites et se sauver, s'imposent autant d'efforts, autant de sacrifices et de travaux que pour contenter leurs passions, multiplier leurs péchés et se perdre (5) ! Qui sont ceux qui s'appliquent, veillent, méditent, se tourmentent jour et nuit, se tordent, se mettent aux abois pour leur âme autant que le font les gens du monde pour ce misérable corps (6) ?

Remarquez encore, dit le même interprète, ce mot très important du texte sacré : *in generatione sua*, dans leur génération. Par là, le Seigneur a voulu nous faire connaître qu'il y a une généra-

(1) Ecce dimidium bonorum meorum do pauperibus, et si quem defraudavi reddo quadruplum. Luc. XIX. — (2) Ut intelligamus quia si laudari potuit a Domino qui fraudem faciebat, quanto magis placet Deo, qui secundum ejus præceptum opera illa facit. S. Aug. — (3) Laudavit non quod adversus Dominum fraudulenter egerit ; sed quod pro se prudenter effecerit. Vener. Beda. — (4) Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt. Evang. — (5) Vix aliqui sancti in acquirendis bonis æternis tantam prudentiam quantam isti callidationem in acquirendis bonis temporalibus habent. Haym. — (6) Pro his diu noctuque laborant, vigilant, angustiantur. *Ibid.*

tion toute contraire et tout opposée à celle-ci (1). Donc les mondains et les chrétiens, les hommes du siècle et les hommes du siècle à venir, les pécheurs et les justes, forment deux générations distinctes, deux familles, deux peuples. La première famille est de ceux qui sont tous charnels, attentifs à satisfaire toutes les fantaisies de la chair et du sang : « Ils sont vraiment les fils de la chair, du sang, de la volonté de l'homme (2). » Ils ont le démon pour père (3). L'autre famille est de ceux qui sont nés spirituellement de Dieu, de sa grâce, de son amour ; et elle a Dieu lui-même pour père (4). L'une est la génération mauvaise, détestable, adultère (5), qui ne cherche que sa propre satisfaction ; l'autre est la génération des hommes justes, religieux, charitables, mortifiés, qui ne cherchent, en ce monde, que la gloire de Dieu, et en l'autre monde que la possession de sa béatitude. C'est au milieu de cette génération que règne, habite et se complaît le Seigneur (6). Or à laquelle de ces deux générations appartenons-nous ?

Oh ! quel ne serait pas mon contentement ; quel ne serait pas votre bonheur, si, portant sur cet auditoire un regard de complaisance, je pouvais me dire avec vérité : Oui, dans cet auditoire tout entier, je vois la génération, la famille de Dieu ! La famille de ceux qui ne cherchent que le regard et le bon plaisir du Dieu de Jacob (7).

Voici enfin les graves paroles par lesquelles le Seigneur termine cette importante parabole : « Et moi je vous dis : Faites-vous, avec ces richesses de l'iniquité, des amis qui, lorsque vous mourrez, vous recevront dans les tabernacles éternels. »

Pourquoi Jésus-Christ dit-il : Les richesses de l'iniquité ou, si vous voulez, les richesses iniques ? *Mammona iniquitatis ?* C'est premièrement, dit S. Jérôme, parce que tout riche, tout propriétaire est la plupart du temps ou un homme injuste lui-même, ou l'héritier d'un père injuste (8). En second lieu, selon Eusèbe d'Emèse, Jésus-Christ appelle *injustes* les richesses, parce qu'elles sont vaines, trompeuses, mensongères ; elles promettent beaucoup et tiennent peu ou rien, pour le bien-être de l'homme et pour sa véritable félicité (9). En troisième lieu, dit le même docteur, c'est que les richesses même non acquises par les rapines, les extorsions, les usures, les fraudes, sont cependant toujours l'aliment et l'appât

(1) In generatione sua quia est alia generatio. Haymon. — (2) Ex sanguinibus, ex voluntate carnis, et voluntate viri. S. Jo. I. — (3) Vos ex patre diabolo estis. *Ibid.* VIII. — (4) Qui ex Deo nati sunt. *Ibid.* I. — (5) Generatio mala et adultera. S. Matth. XII. — (6) Dominus in generatione justa est. Ps. XIII. — (7) Hæc est generatio quærentium Deum, quærentium faciem Dei Jacob. *Ibid.* XXIII. — (8) Omnis dives aut iniquus aut iniqui hæres. S. Hieron. — (9) Quia divitiæ fallaces et mendaces et vanæ sunt. Euseb. Emiss.

de l'orgueil, du faste, du luxe, de la mollesse, du libertinage et de la débauche (1). C'est enfin, en quatrième lieu, nous dit S. Pierre Chrysologue, parce que la soif du gain, la cupidité de l'or domine avec fureur dans le monde, le tyrannise et l'opprime (2).

Or cela posé, voici comment s'éclaircit et devient évident le sens de la parabole et de la conclusion. De même que l'économe infidèle, par un moyen frauduleux et injuste, pourvut à sa subsistance corporelle, ainsi devons-nous convertir en moyens de salut pour notre âme les richesses qui ont toujours en elles, ou dans leur principe, ou dans leur usage, quelque chose d'injuste et de criminel : *Mammona iniquitatis.* Comme l'économe infidèle se fit des amis, non avec ses propres biens, mais avec ceux de son maître ; ainsi nous pareillement, pour être un jour admis dans le palais du roi des cieux, nous devons nous préparer des amis et des introducteurs en distribuant aux pauvres des richesses qui ne sont réellement pas à nous, mais à Dieu qui en conserve toujours le haut domaine : *Recipiant vos in æterna tabernacula.*

Oh ! la belle leçon ! s'écrie Théophilacte ; et, en effet, quel plus heureux échange, quel plus avantageux trafic pouvons-nous faire que celui auquel nous exhorte Notre-Seigneur, et qui consiste à sacrifier les biens du temps pour obtenir ceux de l'éternité (3).

Mais si les pauvres secourus par nous ne meurent pas avant nous, ou ne sont pas du nombre des élus, comment pourront-ils venir au devant de nous au moment de notre mort, et nous introduire dans le ciel où ils ne seront pas ? Ah ! comprenons bien, nous dit Eusèbe d'Emèse, ce délicieux mystère d'amour : Jésus-Christ nous a appris qu'en vivant pauvre, il a consacré en lui-même la pauvreté, et que retourné au ciel il continue à vivre, à être représenté dans ses pauvres sur la terre, et que leurs prières sont ses prières, que leurs larmes sont ses larmes ; que c'est lui qui mendie dans le mendiant, qui a faim dans les faméliques, qui est infirme et nu dans les infirmes, et dans ceux qui n'ont pas de quoi se vêtir ; et que par conséquent tout ce que nous faisons pour eux nous le faisons pour lui-même. Dans la personne de ses pauvres sur la terre, c'est donc Jésus-Christ qui du haut du ciel reçoit nos dons, c'est Jésus-Christ dont nous nous faisons un ami ; c'est son divin Père, c'est sa tendre et affectueuse Mère, ce sont ses anges, ce sont ses saints, c'est sa cour céleste, qui tous avec lui représentent les pauvres dans le ciel ; et qui peuvent ainsi nous protéger,

(1) Quia sunt illecebræ peccatorum. Euseb. Emiss. — (2) Mammona mundo tyrannico furore dominatur. S. Petr. Chrys. — (3) O Felix permutatio, cum temporalia permutantur æternis. Theophil.

nous faire du bien, nous bénir dans le cours de la vie et nous accueillir après la mort, lors de notre entrée dans le ciel (1).

De là les brillantes images, les magnifiques expressions, les gracieuses figures, par lesquelles le Saint-Esprit nous donne l'assurance que dans l'exercice de la charité envers les pauvres nous trouverons en toute occasion, non-seulement grâces spirituelles, mais encore les bienfaits temporels par lesquels Dieu nous témoignera son amour.

Avez-vous à cœur la stabilité de votre fortune, l'accroissement même de vos revenus? Voici que je parle un langage tout à fait humain : *humanum dico* (2). Eh bien ! faites-vous un ami du pauvre en faisant passer quelques parties de votre revenu dans la maison du pauvre de Jésus-Christ; et pendant que s'écrouleront en un instant les fortunes et les familles vers lesquelles s'élèvent en vain les cris de l'indigence abandonnée, vous verrez la vôtre prospérer. Non, non, il n'est pas possible qu'il tombe dans la misère, qu'il soit réduit à la triste nécessité de demander celui qui par charité chrétienne aura été généreux à donner : *Qui dat pauperi non indigebit* (3).

Vous êtes dans la tribulation et l'affliction. Faites-vous un ami du pauvre, en devenant son consolateur; et la charité prendra par la main le Sauveur lui-même et le fera descendre vers vous pour vous consoler à votre tour dans les tristes jours de vos disgrâces : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ! In die mala liberabit eum Dominus* (4).

Dans une condition pleine de périls et d'écueils, vous craignez à tout instant de tomber et de vous perdre? Faites-vous un ami du pauvre en le secourant faible et infirme; cachez votre aumône dans le sein du pauvre; et cette aumône reparaîtra un jour; et la charité, matrone suppliante, prosternée devant le trône de Dieu vous obtiendra force et courage pour vous soutenir : *Conclude eleemosynam in sinu pauperis; et hæc pro te orabit* (5).

Votre âme est morte par le péché; vous êtes là gisants, cadavres spirituels, sous le poids accablant des menaces de la colère divine; faites-vous un ami du pauvre qui est là gisant sous les étreintes de la maladie et de la misère et qui va perdre la vie du corps. La charité sera pour vous un médecin tout-puissant; son art surhumain vous obtiendra l'esprit de pénitence, la miséricorde

(1) Quomodo recipient pauperes in æternam gloriam benefactores suos ? Christus recipit vice illorum ; quia quod pauperibus datur in terra, a Christo recipitur in cœlo ; quia ipse dixit : Quodcumque uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis. Euseb. Emiss. — (2) S. Paul. Rom. VI. — (3) Prov. XXVIII. — (4) Ps. XL. — (5) Eccli. XXIX.

et le pardon qui vous feront ressusciter à la vie de la grâce et de l'amour de Dieu : *Eleemosyna a morte liberat et facit invenire misericordiam* (1).

Vous êtes troublés, accablés par la pensée d'être obligés de satisfaire à Dieu pour tant de fautes commises, véritables dettes contractées envers Dieu et pour lesquelles vous vous sentez insolvables ? Faites-vous un ami du pauvre en ayant soin d'acquitter quelque dette temporelle qui l'accable et va le priver de sa liberté devant les hommes ; et cette aumône sera une espèce de rédemption pour vous ; le pauvre sera pour vous en quelque manière ce que Jésus-Christ est pour le genre humain tout entier. De même que dans sa passion il parut pauvre, nu, famélique, couvert de plaies, saturé d'opprobre et de douleur ; et que de cette misère du Rédempteur est provenue notre richesse, de cette ignominie notre gloire, de ces plaies notre guérison, de cette douleur notre consolation et notre confort (2) ; ainsi le pauvre sera pour vous comme un autre Jésus-Christ sur la terre : ses plaies pensées par votre charité, ses misères secourues guériront les plaies de votre âme ; et la charité vous vaudra auprès de Dieu une caution, une quittance pour vos dettes spirituelles ; oui, suivez le conseil du prophète : rachetez vos péchés par l'aumône (3).

Vous craignez les rigueurs de la divine justice que vous avez provoquées par tant de désordres, par tant d'excès ? Faites-vous un ami du pauvre en recouvrant sa nudité, et la charité sera pour vous une mère affectueuse, qui, en vous cachant sous le voile de vos bienfaits mêmes, saura vous soustraire aux foudres de la colère divine. Le prince des apôtres l'a dit : La charité couvre la multitude des fautes (4).

Vous tremblez enfin à la pensée de la solitude affreuse où se trouvera votre âme au sortir du corps ? Faites-vous les amis, les avocats, les défenseurs des pauvres ; et la charité vous fera trouver des amis, des protecteurs, qui vous recevant au milieu d'eux à vos derniers moments et vous environnant de leur amour, vous introduiront rassurés et joyeux dans le palais éternel (5).

Certes voilà une belle doctrine s'il en fut jamais. Ces pauvres, dit S. Grégoire, que l'on rencontre sur les places publiques, qui nous entourent et nous importunent de leurs plaintes et de leurs sollicitations, sont de puissants intercesseurs qui prient pour nous, qui promettent et sauront rendre plus qu'ils ne demandent et ne

(1) Tob. XXII. — (2) Cujus livore sanati sumus. Is. LIII. — (3) Peccata tua eleemosynis redime Dan. IV. — (4) Caritas operit multitudinem peccatorum. 1 Petr. IV. — (5) Ut cum defeceritis recipiant vos in æterna tabernacula. Luc. XVI.

reçoivent de nous (1). Donc, quand nous faisons l'aumône, ce n'est pas un pauvre inférieur à nous que nous secourons, mais c'est un tribut d'hommage que nous présentons à un supérieur, à un protecteur puissant qui nous facilitera l'entrée dans la bienheureuse éternité (2).

Réveillons donc en nous aujourd'hui les plus doux, les plus affectueux sentiments du cœur de l'homme et de la charité du chrétien. Empressons-nous, comme l'économe infidèle, de prévenir le jour où surpris par la mort nous nous verrons retirer la gestion des biens présents, et où il ne nous sera plus possible d'agir en cette vie. Or puisque nous avons perdu le temps où nous pouvions et devions faire le bien, et que nous avons fait beaucoup de mal, ne perdons pas le peu d'instants qui nous reste pour réparer le temps perdu (3). Gardons-nous, dit S. Grégoire, de perdre le temps où nous pouvons obtenir de Dieu miséricorde en étant miséricordieux envers les autres ; gardons-nous de négliger le puissant remède de l'aumône que Jésus-Christ a mis à notre disposition (4).

Agissons avec une sainte habileté ; et si nous avons été pécheurs, sachons-nous assurer par l'aumône des intercesseurs qui nous fassent pardonner nos fautes, des avocats qui plaideront notre cause au jour du jugement (5).

Rappelons-nous par-dessus tout la grande vérité qui nous est inculquée dans l'Evangile : savoir que Jésus-Christ, assis dans les cieux reçoit et accepte ce que pour l'amour de lui nous donnons au pauvre couché sur la terre (6). Rappelons-nous Jésus-Christ apparaissant une nuit à S. Martin environné de ses anges, et recouvert de la moitié de la chlamyde militaire, dont le jeune guerrier s'était dépouillé pour vêtir un pauvre. Avec quel air de divine complaisance et de quel ton affectueux l'aimable Sauveur lui disait : Martin, encore catéchumène, m'a recouvert de ce manteau (7) ! Eh bien ! de la même manière ces ornements profanes dont vous vous serez privés pour aumôner le pauvre, vous les verrez, au jour du jugement, briller sur la personne même du juge souverain, comme une preuve authentique de votre charité et un gage de sa miséricorde, comme un titre à son amour et à la récompense éternelle.

(1) Ecce importune esse pauperes offerunt. Rogant vos qui pro nobis intercessores venient. S. Greg. — (2) Patronis potius in æterna tabernacula nos recepturis monera offerimus quæ egenis dona largimur. Videte si negare debemus quando patroni sunt qui petunt. *Ibid.* — (3) Festina ergo ne satisfactionis tempus amittas, qui tempus operis perdidisti. *Ibid.* — (4) Nolite misericordiæ tempora perdere ; nolite accepta remedia dissimulare *Ibid.* — (5) Solerter agite ; culparum vestrarum intercessores quærite ; advocatos vobis in die judicii procurate *Ibid.* — (6) Sedenti in cœlo datis quod jacenti in terra porrigitisi. *Ibid.* — (7) Martinus adhuc catechumenus hac me veste contexit. Sulp. Sév.

Soulageons les plus malheureux d'entre les hommes, pour nous en faire des amis auprès de Dieu ; partageons avec eux les biens temporels afin qu'ils nous obtiennent les biens spirituels ; portons la consolation et l'assistance dans leurs habitations d'ici-bas, afin qu'ils nous accueillent dans les demeures célestes; secourons-les dans le temps, afin qu'ils nous assurent la possession de la bienheureuse éternité : *Ut recipiant vos in æterna tabernacula.*

Deuxième point. Après tout ce que nous avons dit sur l'usage qui se peut faire des richesses temporelles au profit de nos âmes, nous ne serions pas surpris que quelqu'un vînt nous dire : Mais quelque injustes et criminelles que puissent être ces richesses, ou quant à leur origine, ou quant à leurs effets, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont une chose bonne en elle-même et pour le ciel et pour la terre ; puisque distribuées aux pauvres, elles peuvent devenir un moyen d'expiation pour les fautes commises et une arrhe de salut et de vie éternelle. Les pauvres sont donc doublement disgrâciés, puisque l'indigence et la misère les privent non-seulement de toutes les douceurs et de toutes les commodités de la vie, mais encore d'un moyen si efficace de grâce et de salut pour l'éternité !

A cette objection il y a deux réponses. La première est que les pauvres, bien qu'ils ne soient pas tenus de faire l'aumône et qu'elle puisse leur paraître impossible, sont en réalité dans plus d'un cas presque les seuls qui la fassent. Hélas ! la pitié, la délicatesse de sentiment, la charité se trouvent plus facilement dans la cabane du pauvre que dans les palais des grands. Là où la fortune est médiocre, c'est là souvent qu'il y a plus de charité; les moins riches, ceux qui ont plus besoin pour eux-mêmes, sont assez souvent les plus généreux envers les autres. Tandis que les riches vêtements, les procédés délicats, les manières distinguées ne couvent parfois que des cœurs de fer et de marbre, des caractères ignobles, des natures avilies, des âmes abjectes; on trouve souvrent sous de pauvres haillons, avec des mains durcies au travail, dans les conditions les plus obscures, en apparence les plus grossières, on trouve, dis-je, des cœurs nobles, des âmes grandes, des caractères admirables, une élévation de sentiments digne de ceux qui sont faits pour commander aux peuples.

Pendant que le riche, non-seulement ne fait pas l'aumône, mais ne souffre même pas qu'on la lui demande, le pauvre ne demandera jamais en vain le petit sou, à tel qui est loin d'être riche lui-même. Pendant que le capitaliste, le propriétaire prétend n'avoir rien à donner, le misérable artisan, la pauvre mère de famille, qui

vivent à grand'peine du travail de leurs mains, et à la sueur de leur front, trouvent toujours de quoi apaiser la faim du pupille, secourir la veuve, soulager le malheureux. Pendant que le riche qui n'a pour recueillir sa fortune que des héritiers incertains, n'ose pas en consacrer aux pauvres la plus chétive parcelle, le misérable travailleur, chargé d'enfants, a la générosité, le courage de prendre chez lui l'enfant exposé, la progéniture de parents inconnus, et de partager avec cet enfant étranger le pain de ses propres enfants. Pendant que le riche refuse de donner le superflu, le pauvre se prive même du nécessaire par la charité. Pendant que le riche ne donne pas même les miettes de son pain, le pauvre donne généreusement la moitié de celui qui était réservé pour son repas. Grand Dieu ! donc puisque, mieux que le riche, le pauvre, nonobstant sa pauvreté, peut exercer et exerce de fait la charité plus ample, aussi et mille fois plus ample sera la récompense et le salaire qui lui est réservé auprès du Dieu rémunérateur.

La seconde réponse, la voici. Les âmes vraiment charitables mais pauvres, si elles n'ont pas de quoi donner elles-mêmes, savent s'employer pour que d'autres veuillent bien donner. Si elles ne peuvent aider le pauvre de leurs deniers, elles peuvent le secourir par leurs démarches ; et Dieu sait avec quelle générosité, avec quel désintéressement, avec quel empressement et quel zèle elles savent s'employer et supplier pour lui. Et si elles ne peuvent même pas lui venir en aide par des démarches, elles lui prodigueront des paroles affectueuses, des larmes, sincères indices de leur commisération et de leur charité ; et si elles ne peuvent par là le délivrer de sa peine, du moins elles lui persuaderont la patience et la résignation, elles le relèveront dans son abattement et sa douleur ; et si elles n'ont pas de soulagement à lui procurer quant au corps, elles auront du moins un baume pour son cœur, en lui faisant oublier un instant ses peines.

O vous donc, qui n'ayant pas de quoi donner à autrui, manquant souvent du pur nécessaire pour vous-mêmes, vous livrez à l'amertume et à l'affliction quand nous vous parlons de l'aumône, et vous vous désolez de ce que votre malheureuse condition vous rend étrangers aux récompenses préparées de Dieu à la charité ! O vous ensuite qui, résignés et pacifiques dans vos peines personnelles, sentez plus vivement et déplorez plus amèrement votre propre misère, alors que vous ne pouvez suivre les élans généreux de votre charité pour soulager la misère d'autrui ; vous qui alors désirez ou que le riche eût votre cœur, ou que vous eussiez sa fortune, non vous n'avez pas à vous désoler, âmes vraiment grandes,

âmes héroïques, vous que le monde ne connaît pas, mais que le ciel admire, dont les hommes n'ont nul souci, mais que Dieu bénit et honore; non, non, vous n'avez pas à vous désoler; le riche, s'il n'a pas un cœur comme le vôtre, aura tout à craindre; mais vous, précisément parce que vous n'avez pas la fortune du riche, vous avez tout à espérer. L'obole de la veuve fut plus louée de Jésus-Christ que les riches offrandes des Pharisiens. Vos désirs mêmes de secourir le pauvre, la peine intérieure que vous ressentez de ne pouvoir le secourir devant Dieu qui scrute les cœurs, vous tiennent lieu des largesses les plus magnifiques. Avec cela seulement et sans rien donner, vous avez tout le mérite de ceux qui donneraient beaucoup. Associés aussi aux sentiments des hommes de miséricorde, vous en aurez toutes les récompenses; et sans secourir de fait les pauvres, vous aurez parmi eux des amis qui vous accueilleront à l'heure de votre mort, et vous introduiront dans ces mêmes tabernacles éternels que les prières toutes puissantes du pauvre obtiennent à la bienfaisance chrétienne du riche : *Ut cùm defeceritis recipiant vos in æterno tabernacula.* Ainsi soit-il!

LE MAUVAIS RICHE

Ou l'obligation de l'aumône

Quod superest date eleemosynam.
Faites l'aumône de votre superflu.
Luc xi.

Deux choses ensemble doivent se trouver réunies dans le cœur et la conduite des ministres de Jésus-Christ, comme elles se trouvèrent réunies en la personne du divin Maître : la fidélité à la parole de Dieu et la compatissance pour les misères des hommes, la sévère justice qui ne se pardonne rien à elle-même, et la paix, la mansuétude, la charité qui compatit aux fautes d'autrui et qui se prodigue pour l'assistance d'autrui. La miséricorde et la vérité, avait dit le prophète, sont venues se rencontrer sur la terre; la justice et la paix se sont embrassées (1).

Il n'y avait rien de cela dans le cœur des prêtres juifs; tout au contraire, nous dit le vénérable Bède, n'écoutant que leur cupidité et leur orgueil, ils étaient aussi durs envers le prochain qu'indulgents et faciles pour eux-mêmes; et on les voyait doublement

(1) Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatæ sunt. Ps. lxxxiv.

cruels, refuser tout à la fois le pardon aux pénitents et l'assistance aux pauvres (1).

Ce fut donc pour cela que le Seigneur, après les avoir exhortés, par la parabole du fils prodigue, à user de miséricorde envers le pécheur pénitent, voulut, par la parabole de l'économe infidèle, les amener à user de charité envers leurs frères indigents.

Mais possédés, comme ils l'étaient, par l'esprit d'avarice, lorsqu'ils entendirent cette sublime doctrine de l'usage à faire des biens temporels en faveur des pauvres, ils se mirent à tourner en dérision le divin Maître, qui la leur prêchait (2). Or voici que le Seigneur, se posant en juge souverain et prenant un ton plus lugubre et plus sévère, leur raconta, et à nous aussi, l'importante histoire du mauvais riche et du mendiant Lazare. Terrible histoire qui, mettant sous nos yeux la sévère condamnation réservée à ceux d'entre les riches qui refusent l'aumône aux pauvres, nous présente l'aumône non comme une œuvre de surérogation, mais comme un rigoureux devoir, et nous avertit que le Seigneur nous a réellement imposé un précepte quand il nous a dit : Réservez tout votre superflu pour le donner à ceux qui n'ont rien : *Quod superest date eleemosynam.*

Nous suivrons, nous aussi, le même ordre que l'Evangile, et après avoir constaté hier, dans la parabole de l'économe infidèle, le mérite, les avantages, l'efficacité, les récompenses de l'aumône, nous en verrons aujourd'hui, dans l'histoire du mauvais riche, l'obligation et la nécessité, et nous apprendrons à nous assurer plus facilement, par la pratique des bonnes œuvres, les heureux fruits de la pénitence ; car, comme le dit le vénérable Bède, pour avoir droit à la miséricorde divine, il faut se montrer miséricordieux envers le pauvre (3).

Premier point. Il y avait donc à Jérusalem, nous dit le Seigneur dans l'Evangile de ce jour, il y avait un riche qui ne se servait de ses richesses que pour se vêtir avec luxe, pour s'entourer de magnificence et mener joyeuse vie dans de somptueux repas, parmi les fêtes, les jeux, les divertissements de tous les jours, de toutes les heures (4). D'autre part, il y avait à la porte du palais de ce riche un mendiant du nom de Lazare, couvert d'ulcères (5).

(1) Pharisæi superbi et avari sicut pœnitentibus veniam, sic egentibus pecuniam negabant. Ven. Beda. — (2) Audiebant autem omnia hæc Pharisæi qui erant avari et deridebant illum. Luc XVI. — (3) Juste enim a Deo pœnitens misericordiam expectat, qui indigenti fratri misericordiam largitur Ven. Beda. — (4) Homo quidam erat dives, qui induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide. Luc XVI. — (5) Et erat quidam mendicus nomine Lazarus qui jacebat ante januam divitis ulceribus plenus. *Ibid.*

Hélas ! le pauvre malheureux ! privé de tout secours, de tout soulagement, dans son infirmité et sa douleur, il manquait encore de tout aliment pour apaiser sa faim. D'une voix rauque et épuisée, il ne cessait, par d'humbles supplications, de demander quelques miettes de pain tombées de la table somptueuse du riche ; et, le croiriez-vous ? même ce misérable secours, qui ne serait pas refusé à la bête brute, les soupirs et les gémissements de Lazare le sollicitaient en vain (1). Seulement les chiens, toujours nombreux dans les palais du riche ; les chiens, plus sensibles et plus humains que leur maître, venaient entourer Lazare, et léchant avec leurs langues ses plaies, ils semblaient compâtir à sa misère, et le dédommager du cruel abandon où il était laissé par les hommes (2).

Mais quoi ! Dieu aurait-il peut-être oublié Lazare ? Ce malheureux lui serait-il odieux, lui serait-il étranger ? Dieu n'aurait-il peut-être de providence que pour les riches, et les pauvres seraient-ils complétement déshérités de ses prévisions, de son amour ? Non, il n'en est pas ainsi ; et demain nous verrons combien Lazare, combien les pauvres et les malheureux de toute sorte sont chers à Dieu, sont aimés de Dieu. En attendant, observons que si Lazare n'a rien, il y a près de lui un homme opulent chargé de le nourrir. Si les pauvres manquent de tout, il y a des hommes ne manquant de rien à qui Dieu a fait une loi de les pourvoir, de les assister de leur superflu : *Quod superest date eleemosynam.* Et cette loi, et l'obligation qui en résulte, n'est pas seulement une loi évangélique, mais naturelle ; n'est pas seulement une loi religieuse, mais politique. Elle est une conséquence des plans providentiels tracés par le Dieu créateur ; de ce plan en particulier, d'après lequel les hommes, semblables par nature, sont, par leur fortune et par leur condition, inégaux. Dieu pouvait, sans aucun doute, immédiatement et par lui-même, départir aux hommes, comme il l'a fait aux anges, les dons de sa bonté. Mais alors dépendants seulement de lui et indépendants entre eux, il n'y aurait plus entre eux d'union ; plus de famille ; plus de société. Qu'a donc fait ce Dieu créateur ? Il a voulu que les hommes eussent à recevoir ses dons par le ministère, par l'entremise des autres hommes. Créant ainsi des relations de force et de faiblesse, d'autorité et de sujétion, d'obéissance et de commandement, de nécessité de recevoir et d'obligation de donner, il les a unis ensemble par des liens intimes, nécessaires, indissolubles, que les efforts humains pourront

(1) Cupiens saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis et nemo illi dabat. Luc XVI. — (2) Sed et canes veniebant et lingebant ulcera ejus. *Ibid.*

tout au plus changer quant aux dénominations, mais détruire ou suspendre, jamais. De même donc que par le moyen des parents il fait naître les hommes, que par les prêtres il les sanctifie, que par les souverains il les gouverne, que par les magistrats il les juge, que par les savants il les instruit, ainsi par le moyen des riches il les assiste ; de même donc que les parents sont les ministres de la paternité divine, les prêtres de sa grâce, les souverains de son autorité, les magistrats de sa justice, les savants de sa sagesse ; ainsi les riches sont les ministres de sa providence et de sa bonté. Telle est la profondeur de toute la pensée de S. Paul, quand il a dit du chef de l'Etat : « MINISTRE DE DIEU POUR LE BIEN (1) ! » Or remarquez ce mot : pour le bien, *in bonum*, pour l'avantage d'autrui. Car, dans cette grande parole, est exprimée la différence infinie entre la doctrine sociale de l'Evangile et la doctrine sociale du paganisme. En effet, tandis que, selon les horribles maximes du paganisme, qui a divinisé l'être fort au préjudice de l'être faible, toute grandeur, toute distinction, toute supériorité n'existe qu'au profit de qui la possède ; au contraire, selon les sublimes maximes de l'Evangile, qui a divinisé l'être faible même jusqu'à sacrifier l'être fort, toute supériorité, toute distinction, toute grandeur, a été ordonnée de Dieu pour le bien de ceux sur lesquels elle s'exerce : *Minister Dei in bonum*. Donc, de même que les pères existent en faveur et pour le bien des enfants, les prêtres pour les laïques, les souverains pour les sujets, les magistrats pour les innocents, les savants pour les ignorants, les forts pour les faibles ; de même aussi les riches n'existent que pour le soulagement et l'assistance des pauvres : *Minister Dei in bonum*.

Donc si le riche, selon les idées aujourd'hui dominantes dans le monde chrétien, triste et lugubre reflet des idées du monde païen, donc si le riche n'est qu'un homme d'oisiveté et d'indolence, de faste et de luxe, de mollesse et de plaisir, de fêtes et de spectacles, de jeux et de divertissements ; s'il n'est qu'une plante parasite qui se nourrit et croît aux dépens du suc destiné aux plantes utiles, sans donner elle-même aucun fruit ; si en un mot il n'est qu'un opulent consommateur, cet opulent consommateur est pourtant, selon les idées et le dessein de Dieu, chargé de nourrir le pauvre Lazare. Le riche n'est que le père et le frère aîné, le tuteur, l'appui, le consolateur du pauvre, l'image visible de la divine bonté, le ministre, le distributeur de la divine abondance pour le soulagement et l'assistance de l'indigence humaine : *Minister Dei in bonum*.

(1) Minister Dei in bonum Rom. XIII.

Nous ne parlons pas aujourd'hui des richesses acquises par des voies honteuses et coupables, puisque ces richesses ne peuvent être distribuées aux pauvres en aumône, mais doivent en vertu de l'équité être rendues à ceux à qui elles ont été ravies ; mais nous prétendons parler des richesses pures et innocentes dans leur principe, des richesses que nulle injustice ne rend odieuses, qu'aucune infamie ne déshonore ; eh bien, c'est de ces richesses que le Dieu qui nous les a données nous intime l'obligation de distribuer le superflu aux pauvres : *Quod superest date eleemosynam.*

Oh ! la grande parole que celle-là ! Elle signifie clairement que le Souverain distributeur de tout bien s'est réservé des droits sur les grands biens qu'il vous a départis ; et ces droits sacrés et inviolables il en a fait un transfert aux pauvres. Oh ! non, il ne vous a pas donné vos biens sans les grever d'aucune charge, comme un bienfait pur et simple qui n'imposerait à celui qui le reçoit qu'un tribut de reconnaissance. Mais il vous les a donnés à titre onéreux et il a hypothéqué sur ces biens la subsistance du pauvre. Ainsi les richesses que vous possédez sont à vous, mais elles ne sont pas toutes pour vous ; vous en êtes les dispensateurs fidèles, non les maîtres absolus et indépendants ; après avoir usé avec sobriété des dons gratuits de la divine bonté, vous devez distribuer le superflu au profit des pauvres : *Quod superest date eleemosynam.*

« Ne vous trompez donc pas, vous dit S. Jean Chrysostome, ô vous qui vivez dans l'aisance et l'abondance de toutes choses. Dieu ne vous a pas mis dans cette position de richesse, en laissant votre semblable dans l'indigence, par l'effet d'un aveugle caprice qui ferait de vous un heureux et de cet autre un misérable ; mais il a seulement mis en dépôt en vos mains le patrimoine des pauvres, afin que d'une part le pauvre se rapproche du riche avec humilité, et que d'autre part le riche avec charité s'incline et descende vers le pauvre ; et comme il a dit au pauvre de demander avec humilité, il vous a ordonné aussi de lui donner sans morgue et sans hauteur ; et comme il a imposé au pauvre la nécessité de demander, il vous a aussi imposé l'obligation de donner : vous n'avez reçu que pour donner (1). »

Ne vous trompez pas, vous dit aussi S. Grégoire ; quand le pauvre vous demande assistance, il ne vous demande pas votre bien, il réclame ce qui est à lui ; votre superflu lui appartient ; il a sur ce superflu des droits vrais, réels, incontestables, que lui ont accordés la loi de nature, la loi évangélique, la raison et la religion tout ensemble. Et vous, en vous rendant à sa prière, en lui

(1) Ad hoc accepisti ut erogares. S. Jo. Chrys.

destinant une portion de votre superflu, ce n'est pas tant un acte de miséricorde que vous accomplissez, que le payement d'une dette de justice (1).

Ne vous trompez pas, vous dit enfin S. Augustin ; le riche qui dissipe par caprice ou amasse et enfouit par cupidité, innocent qu'il est devant le code civil, est coupable devant le code éternel de l'Evangile. Les tribunaux de la terre ne l'inquiètent pas, mais le tribunal du ciel le condamne ; parce que, si aux yeux des hommes il ne fait qu'user de son bien, aux yeux de Dieu, il retient, dissipe et usurpe le bien d'autrui (2). Car il y a une loi contre laquelle il n'y a pas de prescription, loi qui crie au riche : « Donnez en aumône votre superflu. » *Quod superest date eleemosynam* (3).

Mais la loi de l'aumône est fondée non-seulement sur les desseins de la Providence du Dieu créateur ; elle est aussi fondée sur l'économie de la grâce de Dieu rédempteur.

Retournons au mauvais riche. Son siècle n'était pas aussi avancé dans les voies du progrès que le nôtre. On n'avait pas alors imaginé d'emprisonner le pauvre au lieu de le nourrir, afin que spectre oportun, il ne vienne pas de sa sinistre présence attrister le bonheur du riche ; l'antique philanthropie n'avait pas trouvé encore la belle découverte de dépouiller le pauvre de sa liberté en punition de sa misère ; il n'était pas encore d'usage alors de donner à la porte des ordres sévères pour ne pas laisser approcher, mais tenir à longue distance les mendiants ; ordres que les portiers et les valets, fidèles interprètes de la dureté de leurs maîtres, exécutent avec un superbe dédain et une horrible sévérité. En somme, on ignorait alors les artifices philanthropiques au moyen desquels les riches, les heureux du siècle réussissent à empêcher que les soupirs et les larmes du pauvre ne puissent arriver jusqu'à eux, et que la conscience et la pudeur ne leur rappellent l'obligation où ils sont de les secourir : *Quod superest date eleemosynam*. En effet nous avons vu que Lazare, le mendiant couvert

(1) Justitiæ debitum potius solvimus quam opus misericordiæ implemus. S. Greg. — (2) Rex alienæ detinentur cum superflua possidentur. S. Aug. — (3) Nous sommes bien sûr que les lecteurs catholiques n'auront garde d'attacher à tous ces passages des saints Pères et aux exhortations du P. Ventura le sens aussi absurde que perfide qu'ont pu quelquefois y attacher les sophistes et les démagogues de notre temps. Il est assez évident que les saints Pères et tous ceux qui ont reçu leurs traditions dans l'enseignement de l'Eglise ont toujours fait un sage discernement entre les obligations de charité et de stricte équité. Lorsque les saints Pères ont exprimé le plus énergiquement les obligations du riche envers le pauvre, ils n'ont jamais entendu créer un droit qui, hors les cas de nécessité extrême, dût être exercé ni par tel ou tel pauvre, ni même par la communauté des pauvres ; ils n'ont jamais entendu supprimer le droit de propriété suffisamment maintenu et proclamé par le septième commandement du Décalogue. Si, à propos de l'obligation de l'aumône, ils ont prononcé le mot *justice*, c'est par rapport à Dieu et non quant aux relations d'homme à homme. Il serait plus que superflu d'apporter à l'appui un seul texte, lorsqu'on pourrait les citer par milliers. (*Note du traducteur.*)

de plaies, était toléré à la porte du mauvais riche ; et personne ne lui contestait le triste privilége d'être là couché par terre, sollicitant inutilement les miettes tombées d'une table opulente (1). Mais ce n'est point par pur hasard, dit S. Pierre Chrysologue, c'est par une expresse disposition de Dieu, que se trouvent réunis ainsi ce riche et ce pauvre en un même temps, en un même lieu, de sorte que l'un fût toujours sous les yeux de l'autre (2). Car si Lazare est pauvre, s'il est infirme de corps, et a pour cela besoin des secours corporels du mauvais riche ; le mauvais riche est bien plus pauvre et plus infirme spirituellement que Lazare et a bien plus besoin de ses prières, de son intercession et de ses secours spirituels (3). Ainsi selon le dessein de Dieu, d'une part Lazare famélique, couvert d'ulcères, est continuellement sous les yeux du riche, pour recevoir de lui l'aumône et les moyens de subsistance ; et d'autre part le riche est sous les yeux de Lazare, afin qu'il puisse, en faisant l'aumône, expier ses péchés et se sauver ; et qu'ainsi, tous les deux se prêtent un mutuel secours, quant aux infirmités diverses dont ils sont affectés, l'un dans son corps, l'autre dans son âme (4).

Telle est donc, dit S. Paulin, l'économie de la grâce du Dieu rédempteur qui met tant de Lazares sous les regards des riches voluptueux. Il a voulu par là que le pauvre trouvât un asile, un refuge dans l'abondance et dans la libéralité du riche, et que le riche trouvât un moyen de sanctification et de salut dans la compassion effective et l'assistance du pauvre (5). Le pauvre est donc pour le riche ce que Jésus-Christ est pour l'humanité entière. Jésus-Christ dans sa passion parut comme un vrai Lazare pauvre, nu, famélique, ensanglanté, couvert de plaies, d'ignominie et de douleur ; mais de cette pauvreté est dérivée notre richesse, de cette ignominie notre gloire, de cette infirmité notre guérison, de cette douleur notre contentement : *Livore ejus sanati sumus* (6). Or de même, selon la sublime et gracieuse idée des livres saints, le pauvre, personnifiant Jésus-Christ, est pour le riche un rédempteur vivant ; par le spectacle de ses misères, il l'émeut, il le touche, il l'incline à la miséricorde envers l'homme qui lui assure celle de Dieu, il le détrompe, il le détache du monde, il le convertit, le rachète de ses fautes, il le sauve. Voilà pourquoi le pro-

(1) Et erat quidam mendicus nomine Lazarus qui jacebat ante januas divitis. Evang. — (2) Hæc omnia egerat Deus ut dives pauperis, pauper divitis ante oculos semper esset. S. Petr. Chrysol. — (3) Ægrotabant ambo, pauper corpore, dives mente. *Ibid.* — (4) Quatenus sibi ambo curam de diverso languore præstarent. *Ibid.* — (5) Divitem pauperi, pauperem diviti præparavit ut abundans substantia egenti alimoniæ sit, et opulento inops materia justitiæ. S. Paulin. — (6) Is. XXXV.

phète, en vue de ce consolant mystère de la pauvreté, avait dit : « Rachetez vos péchés par l'aumône (1). »

Hélas ! quelque malheureux que puisse paraître le pauvre à raison de ses misères corporelles, bien plus malheureux spirituellement est le riche à cause de ses passions. La condition des riches, des grands en général est environnée de tentations et d'écueils ; car, outre les assauts auxquels tout homme est en butte par suite de l'astuce du démon et de la corruption de la nature, ils ont des tentations qui leur sont tout à fait particulières et qui sont attachées à leur position. Or ils ne sauraient sans la grâce triompher de ces passions, de ces périls qui menacent leur salut éternel ; et cette grâce le riche ne peut l'obtenir si l'aumône ne la demande avec lui et pour lui. C'est pourquoi, dit S. Augustin, les riches et les grands, à raison même de leur opulence et de leur grandeur, ne peuvent se sauver que par l'exercice de la charité. C'est en vain que Jésus-Christ a versé son sang sur le Calvaire pour leur salut, si les larmes du pauvre coulent inutilement devant eux (2). Aussi n'y a-t-il, continue le même S. Augustin, qu'une seule échelle pour le riche qui veut monter au ciel, c'est la charité envers le pauvre (3).

Donc ce que sont les riches dans l'ordre de la nature, les pauvres le sont bien plus réellement dans l'ordre de la grâce. Le riche est pour le pauvre le ministre du Dieu de Providence, le pauvre est pour le riche le ministre du Dieu sanctificateur. De même que le riche tient en ses mains la nourriture du pauvre, le pauvre tient aussi en ses mains la grâce spirituelle destinée au riche. Si le pauvre a besoin du riche pour subsister, combien plus le riche a-t-il besoin du pauvre pour se sauver !

Les riches ne peuvent entrer dans le ciel, s'ils n'y sont introduits et présentés par les pauvres, par ces gardiens des portes du palais céleste, par ces courtisans, ces amis de Dieu, dont Jésus-Christ, comme nous l'avons vu hier, nous recommande de nous faire des amis, en pratiquant envers eux la charité. Amis nobles et puissants, puisque si le riche a le beau privilége de faire des heureux pour le temps, les pauvres secourus par les riches ont le privilége encore plus précieux de faire des heureux pour l'éternité.

Donc ce qui perd les riches et les heureux du siècle, ce qui, selon Jésus-Christ, rend leur condition plus terrible devant Dieu qu'elle n'est enviée et heureuse aux yeux des hommes (4), et ce qui égale-

(1) Peccata tua eleemosynis redime. Dan. IV. — (2) Quidam sine eleemosynis salvari non possunt ; ita sunt suis cupiditatibus irretiti. S. Aug. — (3) Via cœli est pauper per quam venitur ad Patrem. *Ibid.* — (4) Væ vobis divitibus. Luc VI.

ment, comme l'a encore dit Jésus-Christ, rend le salut éternel si difficile pour le riche, qu'un chameau pourra plus facilement passer par le trou d'une aiguille que le riche ne peut entrer dans le royaume des cieux (1); ce ne sont pas seulement les injustices auxquelles le plus souvent les richesses doivent leur origine; ce ne sont pas seulement et l'orgueil qu'elles fomentent, et le luxe qu'elles entretiennent, et la mollesse qu'elles autorisent, et les excès qu'elles facilitent, et les occasions qu'elles créent, et les crimes qu'elles payent, et la licence qu'elles inspirent, et l'impunité qu'elles promettent. Oui, il est vrai, ce sont là les désordres ordinaires, les scandales, les périls des richesses, qui excluent le riche de la possession des cieux et le précipitent avec le mauvais riche dans l'enfer (2). Toutefois il est vrai aussi que si le riche était charitable, tous ces désordres auraient un terme. Des grâces victorieuses défendraient le riche des périls, des piéges, des passions de la richesse, effaceraient les fautes commises et empêcheraient d'en commettre de nouvelles; l'arrêteraient dans la voie de la perdition, et par le sentier de la pénitence le conduiraient au chemin du salut éternel. Mais si le riche néglige l'aumône, qui seule peut lui attirer ces secours et ces grâces, il devient plus efféminé, plus mou, plus corrompu et partant plus faible, il demeure exposé à des assauts et à des tentations plus fortes que celles des autres hommes et il y succombe; et il croupit dans une stupide tranquillité jusqu'à la mort et jusqu'à ce que sa perte soit consommée. Donc, ce qui en définitive fait que les hommes riches vivent et meurent dans leurs péchés, c'est leur insensibilité, leur dureté pour le pauvre; et c'est là leur péché le plus commun et la cause principale de leur réprobation éternelle. De là vous pouvez parfaitement comprendre pourquoi au jour du suprême jugement, au jour de ses vengeances, le Juge souverain, comme il l'a révélé lui-même, ne reprochera aucun autre crime aux riches, si ce n'est d'avoir négligé de secourir les pauvres; puisque par cette seule omission ils se seront privés de tous les secours, de toutes les grâces auxquelles étaient attachés leur conversion et leur salut, et ils ont creusé l'abîme de leur éternelle perdition. Par là, je le répète, vous comprenez très-bien que la loi de l'aumône n'a pas été imposée au riche seulement dans l'intérêt du pauvre, mais bien plus dans l'intérêt du riche, qu'elle ne tend pas seulement à ce que le pauvre soit soulagé quant aux besoins du corps, mais aussi à ce que le riche soit assisté quant aux besoins de son âme; et enfin que

(1) Facilius est camelum per foramen acus transire quam divitem intrare in regnum cœlorum. Matth. XIX. — (2) Mortuus est dives et sepultus est in inferno. Luc XVI.

l'obligation de l'aumône est fondée non-seulement sur les desseins de la providence du Dieu créateur, mais aussi sur l'économie de la grâce du Dieu rédempteur.

Ajoutons en dernier lieu que cette obligation a encore sa sanction solennelle dans les menaces et la sentence du Dieu juge. Ces menaces, nous les voyons accomplies, cette sentence, nous la voyons exécutée dans la personne du mauvais riche.

Hélas! dit S. Grégoire, combien sont justes et précis les arrêts de Dieu et combien sont équitablement récompensées ou punies les bonnes et les mauvaises œuvres (1)! Ce mauvais riche, qui refusait à Lazare pauvre, famélique, couvert d'ulcères, jusqu'aux miettes de sa table, le voici dans l'enfer réduit à solliciter par besoin les plus petits soulagements qu'il refusa aux autres par dureté de cœur (2). Il est réduit à mendier une goutte d'eau, lui qui refusa une miette de pain (3). S. Augustin avait bien raison de dire : Le fastueux riche de ce monde est devenu l'ignoble mendiant de l'enfer (4).

Et voyez encore quel cruel serrement de cœur? Le mauvais riche désire que ce soit Lazare qui vienne lui apporter quelque rafraîchissement. Le voilà donc dans son supplice réduit à implorer l'assistance, la protection de ce Lazare même, pour lequel dans sa vie il n'eut aucune pitié (5). Insensé, qui attend de son père Abraham la pitié qu'il avait déniée à son frère Lazare (6)! Abraham sera sourd à sa prière et refusera au riche pitié et merci dans sa peine; parce que lui, dans sa vie, il n'eut pour personne pitié ni merci. Il priera sans être exaucé dans l'enfer, parce que sur la terre, il entendit, sans les exaucer, les prières de Lazare. Il aura beau fatiguer ses yeux éperdus, renouveler cent fois sa prière, multiplier sans fin ses instances, il n'obtiendra point la goutte d'eau rafraîchissante; juste punition! puisque Lazare, ni par gémissements, ni par prières, ne put obtenir une miette de pain pour se sustenter (7).

Ah! les âmes préservées de l'enfer par l'aumône, et tombées seulement dans les feux du purgatoire pour y être purifiées des restes de leurs péchés, demandent et obtiennent au centuple l'aumône qu'elles firent pendant leur vie; elles sont rafraîchies, elles

(1) Quanta subtilitas judiciorum Dei! Quam distincte agitur bonorum malorumque retributio! S. Greg — (2) Qui vulnerato pauperi mensæ suæ vel minima dare noluit, in inferno positus usque ad minima quærenda pervenit. *Ibid.* — (3) Guttam quæsivit qui micam negavit. *Ibid* — (4) Superbus temporis, mendicus inferni. S. Aug. — (5) Cujus in hac vita miserere noluit, hunc in suo supplicio patronum quærit. *Ibid.* — (6) Stulte petit a patre misericordiam quam negaverat fratri. *Ibid.* — (7) Negatur in pœnis misericordia diviti quia ipse dum viveret noluit misereri. Rogans non exauditur in tormentis quia rogantem pauperem non exaudivit in terris. Pauper non perveniebat ad micam, dives non perveniebat ad guttam. *Ibid.*

sont assistées, jusqu'au jour où enfin les âmes des pauvres soulagés autrefois par elles et devenus leurs amis viendront les accueillir pour les introduire dans le ciel. Mais les âmes dures et insensibles tombées dans l'enfer réclameront en vain la pitié et le rafraîchissement que, durant leur vie, elles refusèrent au malheureux dans l'excès de sa peine (1).

Le mauvais riche n'était pourtant ni un Samaritain, ni un infidèle idolâtre. Ce n'était pas un de ces grands du monde qui ne voient dans la religion qu'une institution bonne pour le peuple et dont ils n'ont eux-mêmes nul souci ; ce n'était pas un de ces hommes qui ne savent égayer leurs conversations et leurs festins que par des équivoques obscènes, de cruelles médisances et des lazzis sacriléges contre la dévotion. C'était un adorateur du vrai Dieu, un sectateur de la vraie religion, un bon Israélite, un vrai fils d'Abraham, non-seulement par la descendance, mais aussi par la foi ; nous l'entendons dans la même histoire invoquer avec confiance son père Abraham, et nous entendons Abraham lui-même l'appeler avec une sorte de compassion son fils : *Pater Abraham !... Recordare, fili !* Ce n'était pas un de ces riches dont la fortune, trop opulente et trop rapide, donne lieu parfois à de raisonnables suspicions sur la légitimité de son origine ; en sorte que l'on puisse craindre qu'elle ne soit le fruit de concussions dans les fonctions publiques, de vols dans les administrations privées, d'injustices dans les tribunaux, d'usures dans les contrats, de fraudes ou de monopoles dans le commerce. Ce n'était pas un de ces riches qui, mesurant leurs dépenses plus sur leur ambition et leur vanité que sur leurs revenus, font étalage de richesses au moyen de dettes non acquittées, de fraudes dans les transactions, de dépôts usurpés, de legs pieux non exécutés, et qui meurent débiteurs insolvables, après avoir vécu en grands seigneurs dissipateurs. Ce n'était pas enfin l'un de ces riches qui ne se servent des richesses que pour opprimer les inférieurs, éclipser les égaux, ourdir des intrigues, faciliter des vengeances, corrompre la fidélité, acheter des serments et triompher de la pudeur. La preuve de tout ce que nous avançons est que l'Evangile ne l'accuse d'autre chose que de la somptuosité de ses repas, de la mollesse de ses vêtements, de la vaine complaisance qu'il prenait dans l'étalage de son luxe (2). C'était donc un riche duquel on aurait dit, par le temps qui court, que c'était un seigneur de bon ton et de nobles sentiments, un homme qui savait faire usage de ses richesses, qui savait faire fleurir les

(1) Frustra misericordiam quærit qui misericordiam non fecit. S. Aug. — (2) Erat dives qui induebatur purpura et bysso et epulabatur quotidie. Evang.

arts et s'entourer d'amis. C'était un riche duquel on aurait dit, parmi nous, que c'était un heureux caractère, un bon vivant, un honnête homme qui, sans faire tort à personne, savait se donner des jouissances. Or ce même homme, qui aujourd'hui ne serait pas mis beaucoup au dessous d'un saint, Jésus-Christ nous dit qu'il n'a été qu'un réprouvé ; cet homme, que le monde d'aujourd'hui serait tenté de placer dans le ciel, Jésus-Christ nous dit qu'à sa mort il fut enseveli dans l'enfer (1). Et pourquoi, s'il vous plaît ?... C'est donc un crime que la possession de richesses qui ne doivent rien au crime, et qui ne sont nullement employées à l'encouragement et à la propagation du crime ? Non, non, les richesses, innocentes dans leur origine et dans leur usage, ne sont point, il est vrai, un crime; mais l'Evangile nous dit que le mauvais riche pouvait voir plusieurs fois par jour, le malheureux Lazare couché au seuil de son palais, et que toujours il détourna la vue, et qu'il ne daigna même pas le favoriser d'un regard, loin de lui prêter la moindre assistance, et qu'il lui refusa, soit le moindre adoucissement à l'irritation de ses plaies, soit même jusqu'aux miettes de sa table pour assouvir sa faim. Voilà justement son crime, voilà le vrai motif de sa condamnation.

Le mauvais riche, dit S. Jean Chrysostome, n'est pas damné parce qu'il fut riche, mais parce qu'il ne fut pas miséricordieux (2). Le mauvais riche, dit S. Grégoire, n'est pas damné pour avoir dérobé le bien d'autrui, mais pour n'avoir pas fait de son propre bien un légitime usage (3). Le mauvais riche, dit S. Ambroise, n'est pas damné pour avoir frappé le pauvre, mais pour avoir été réellement homicide envers lui, en le laissant mourir sans secours (4).

Jésus-Christ, dit S. Augustin, avait déjà, dans les termes les plus clairs et les plus précis, parlant en législateur, en maître et en dieu, avait déjà promulgué la grande loi de l'aumône, lorsqu'il avait dit : Tout le superflu qui vous reste, ô riches de la terre, vous devez l'employer en aumônes ; vous devez l'employer à sustenter les pauvres : *Quod superest date eleemosynam*. Mais afin que l'avarice, l'insensibilité, la dureté de cœur, ne vinssent pas sophistiquer sur l'esprit et sur la vérité d'une telle loi, et travestir en simple conseil de sa charité ce qui est un précepte positif de sa providence, voici qu'il nous met sous les yeux le mauvais riche damné, non pour s'être abandonné aux vices de l'opulence, mais

(1) Mortuus est dives et sepultus est in inferno. Evang. — (2) Non quia dives fuerit torquetur ; sed quia misertus non fuerat. S. Jo. Chrys. — (3) Non reprehenditur quia aliena rapuerit ; sed quia sua male erogaverit. S. Greg. — (4) Non pavisti, occidisti. S. Ambros.

pour avoir manqué à la vertu de charité; et, par l'exemple de cette terrible punition, il met à la loi de l'aumône la sanction la plus solennelle, il nous inculque de la manière la plus sensible, la plus forte et la plus formidable, l'obligation si grave, le devoir si étroit qui incombe à tous ceux qui ont, de soulager ceux qui n'ont pas. Qu'ils entendent l'arrêt prononcé contre les transgresseurs de la loi, ceux qui ne veulent pas comprendre qu'il y ait une loi de l'aumône (1).

Lorsque le Seigneur nous met sous les yeux le spectacle du mauvais riche enseveli dans le feu de l'enfer, non pour avoir usurpé le bien d'autrui, mais pour avoir négligé de pourvoir à ses propres intérêts par le bon usage de son bien, que nul ne se trompe lui-même, dit S. Grégoire, que nul ne se fasse illusion, que nul ne se croie assuré de son salut, parce qu'il aura dit : Pour moi, je ne prends rien à personne; je vis de mon avoir; je fais un usage licite du bien que Dieu m'a donné. Il faut savoir que si nous imitons le mauvais riche dans sa vie, nous partagerons son supplice après la mort (2).

Comme l'Evangile ne prétend point que l'on assiste la famille d'autrui au détriment de la sienne propre, comme le pauvre n'a droit qu'au superflu du riche, et que celui-ci ne peut secourir l'autre qu'avec ce qu'il a de trop (3), plusieurs, dans cet auditoire, ne manqueront pas de dire : « Nous n'avons qu'un revenu très-médiocre, des ressources très réduites; nous n'avons pas de superflu à donner aux autres, puisque, hélas! Dieu le sait, nos besoins personnels sont si grands! » Mais cette excuse tendant à décliner toute obligation du précepte formel de l'aumône, si parfois elle est fondée, le plus souvent elle est fausse, injuste et sans aucun solide fondement.

Et en effet, qui sont, le plus souvent, ceux qui disent : Je n'ai point de superflu? Ce sont des personnes que l'on voit se jeter, sans discrétion et sans mesure, dans d'énormes dépenses, en luxe au-dessus de leur condition et qui les rend ridicules quand il ne les rend pas odieuses, en habillements dont tout a la fois gémit l'économie et rougit la pudeur, en repas d'où est bannie la tempérance, en jeu obstiné, en scandaleuses amours, en vains passe-temps, en divertissements et en plaisirs où la plus petite perte est celle du temps, la plus certaine celle de l'âme. Or comment prétendre qu'une fortune qui doit alimenter tant de passions soit trop

(1) Audiant irrogari supplicia iis qui nolunt erogari subsidia. S. Aug. — (2) Ego aliena non rapio; sed concessis licite fruor. Dives iste non idcirco punitus quia aliena rapuit, sed quia acceptis rebus se ipsum male dereliquit. S. Greg. — (3) Ut vestra abundantia illorum inopiam suppleat II Cor. VIII.

limitée, et qu'elle n'ait aucun superflu pour l'aumône? On n'est donc pauvre que lorsqu'il s'agit de secourir les pauvres; et l'on n'est riche que pour alimenter le vice? On n'est pauvre que lorsqu'il s'agit d'assister et de sauver la beauté et la pudeur mises en péril; et on est assez riche pour les acheter à prix d'or? On est pauvre seulement quand il s'agit de secourir des malheureux dignes de tout intérêt; et l'on n'est plus pauvre s'il s'agit de nourrir des parasites, des flatteurs, des animaux et des courtisanes! On est pauvre quand il s'agit de s'acquitter envers Dieu qui nous a fait riches; mais on est riche pour satisfaire les caprices de passions qui nous appauvrissent! On est pauvre pour la vertu, riche pour le crime; pauvre pour se sauver, riche pour se damner! Ah! malheureux! avouez-le de vous-mêmes : vous n'avez pas de superflu, parce que vous avez beaucoup de passions et peu de religion; vous êtes doublement coupables, parce que vous employez en désordres que l'Evangile condamne, ce que vous devriez consacrer à l'aumône que l'Evangile recommande; et que vous joignez au crime de l'insensibilité envers la misère du pauvre celui de l'hypocrisie et de l'imposture, n'affectant, que par rapport à la loi de Dieu, une parcimonie et une pauvreté que vous n'avez plus dès qu'il s'agit de satisfaire vos plus criminelles fantaisies et les caprices les plus insensés du monde.

L'autre excuse, que l'on nous oppose pour s'exempter du devoir de l'aumône, est la nécessité où l'on est de soutenir le décorum et les convenances de sa naissance, de son nom, de sa condition, d'une charge, d'une dignité. Mais, hélas! sous ces beaux prétextes, combien ne cache-t-on pas souvent et d'orgueil effréné, et de vanité ridicule, et d'immense égoïsme! Pour combattre ces frivoles excuses, je pourrais dire d'abord que le premier décorum, la première convenance d'un disciple de Jésus-Christ, c'est d'être chrétien et de le paraître; je pourrais dire que les convenances du monde doivent faire place et se taire en face des obligations imposées par la loi de Dieu. Mais pour des hommes plus mondains que chrétiens, il sera mieux de les confondre par les jugements mêmes du monde.

Oui, même selon les idées et les maximes du monde, les vraies convenances, le vrai décorum, ou plutôt le premier devoir des personnes nobles, riches et haut placées, des personnes en dignité et en charge, consiste à secourir le pauvre, à protéger le faible, à défendre l'opprimé. La grandeur, l'autorité, aux yeux mêmes du monde, et non pas seulement aux yeux de Dieu, ne brille jamais d'un éclat plus pur et plus lumineux, que lorsque, à l'hommage

du respect, le peuple devra joindre encore celui de la reconnaissance et de l'amour. Cet hommage, le plus doux pour celui qui le rend, est aussi le plus honorable et le plus flatteur pour celui qui le reçoit. Les dépenses faites seulement en faveur de la vanité, du luxe et des caprices de la mode éveillent plus de dépit que de respect, plus de sarcasmes que d'éloges, plus de satires que d'applaudissements, plus de dégoût que d'envie ; au lieu d'honorer la grandeur, elles la discréditent ; au lieu de gagner le peuple, elles l'irritent ; au lieu de captiver l'opinion, elles lui insultent. L'autorité orgueilleuse, l'opulence dure et insensible ne recueillent que haine et mépris.

Ainsi la religion, en vous prescrivant de diminuer un peu, en faveur du pauvre, le nombre de ces soirées où les passions seules trouvent leur compte, de ces banquets somptueux, de ces représentations d'un faste insultant, où en un seul jour on dépense ce qui suffirait à la subsistance d'une famille pour plusieurs années, la religion ne prétend nullement vous faire oublier le décorum de votre condition au profit de la charité ; mais elle prétend au contraire vous rappeler d'autant plus efficacement à l'exercice de la charité que vous vous pénétrerez de l'esprit des vrais devoirs de votre condition.

C'est à bon droit que le monde blâme, méprise et tourne en dérision ces riches, ces grands qui restreignent le nombre des fêtes et des spectacles, qui se refusent à une honnête représentation, qui se condamnent à des privations sordides, par des vues d'ignoble parcimonie, et pour amasser de l'or dans le seul intérêt d'une honteuse avarice. Mais donnez-moi un riche, un grand du monde qui consacre à l'aumône tout ce qu'il retire à la vanité ; qui ne donne pas continuellement de grands repas, mais qui sustente constamment les malheureux ; qui nourrit plus de pauvres que de chiens et de chevaux ; qui n'ouvre pas sa maison à des fêtes dissolues, mais va porter dans les réduits de la misère les saintes et pures joies de la charité ; qui destine à secourir la pudeur en péril ce que dévoreraient inutilement des bouches parasites ; et vous verrez non-seulement le monde pieux et chrétien, non-seulement le monde sage et prudent, mais encore le monde vain, léger, inconstant, capricieux, profane et dissolu, qui ne peut louer la vertu sans se condamner lui-même, vous verrez ce monde lui-même applaudir et rendre hommage au riche qui fait consister le premier décorum, les premières convenances, la véritable grandeur et sa représentation dans l'exercice de la charité.

Rappelez-vous en effet cette jeune princesse, naguère hélas ! si

prématurément ravie à une noble famille dont elle était les délices, aux pauvres dont elle était la mère, à Rome dont elle était l'ornement, à la vraie religion, à la vraie piété dont elle était le modèle (1). Est-ce que peut-être parce que abandonnant à la fausse grandeur les fastueuses convenances du luxe, toujours simple dans sa mise, toujours humble dans son extérieur et sa démarche, au lieu de se présenter au public dans les pompeux atours d'une profane vanité, elle ne chercha d'autre ornement pour sa beauté que ceux de la pudeur, de la grâce, de la modestie, d'autre cortége que celui de la pauvreté; est-ce que peut-être parce que au lieu de fréquenter les spectacles elle aima mieux visiter les pauvres malades, et de ses mains délicates leur rendre les services les plus abjects; est-ce que peut-être parce que au lieu de passer les jours en profanes lectures, les nuits en jeux ruineux, toute dévouée aux pauvres, elle se *déliciait* à les assister dans leurs périls, à les rassasier dans la faim, à les couvrir de ses propres vêtements dans leur nudité, à les instruire dans leur ignorance, à les reprendre dans leurs égarements, à les consoler dans leur affliction; est-ce que enfin parce qu'elle mit toute son ambition, toute sa gloire dans les œuvres de la charité, est-ce que peut-être pour tout cela elle obscurcit l'éclat de son nom, l'honneur de sa famille, la splendeur de sa race? N'est-ce pas au contraire grâce à elle qu'une famille si grande par ses titres, par sa noblesse, par son opulence, mais plus grande par sa religion, devint plus populaire, et fut rehaussée au-dessus de sa propre grandeur? Et elle-même, la noble dame, pour avoir été si chrétienne, en fut-elle peut-être moins grande et moins noble, peut-être moins aimée et moins respectée en sa vie, moins pleurée et moins honorée en sa mort? Ses obsèques ne furent-elles pas le plus magnifique, le plus glorieux triomphe? Son oraison funèbre ne fut-elle pas faite de la manière la plus éloquente et la plus honorable? Ne fut-elle pas accompagnée à sa sépulture par les larmes, les regrets, la douleur, la désolation, l'amour de tout un peuple?

Donc puisque le précepte de l'aumône est si clair, si précis, si rigoureux, si infaillible, et que d'autre part les excuses et les prétextes apportés pour s'en dispenser ne sont tous que futiles, frivoles, mensongers, insoutenables, sacriléges, l'éternel juge aura donc bien raison, au dernier jour, de condamner les riches qui n'ont pas été charitables envers les pauvres, lorsqu'il leur dira, comme il l'a révélé lui-même: Hommes sans humanité, chrétiens sans christianisme, je vous avais jadis prévenus que dans la per-

(1) Gondaline Talbot-Schrewsbury, princesse Borghèse.

sonne des pauvres j'étais moi-même représenté, que tout ce que vous refuseriez aux pauvres vous me le refuseriez à moi-même (1). Vous m'avez donc vu dans la personne des pauvres, à vos pieds, nu, famélique, altéré, malade, hideux à voir, désolé, affligé, et vous ne voulûtes jamais ouvrir votre cœur à la compassion, votre main à l'assistance (2). Vous n'eûtes nul souci ni de mes commandements, ni de mes exhortations, ni de mes menaces, ni de mes châtiments, ni de mes récompenses, ni de mes larmes, ni de mon sang, alors que tout cela vous parlait en faveur des pauvres. Avec les réponses banales d'une compassion hypocrite, d'une stérile pitié, « il ne faut pas se désespérer, il faut se confier en Dieu, » vous aviez coutume de renvoyer à ma Providence cet homme mon représentant, cet exacteur du superflu, que je m'étais réservé sur vos richesses en vous les accordant; et moi je sus par d'autres moyens aviser à le secourir dans sa misère et dans son délaissement; mais à présent il est temps que j'avise aussi à punir votre barbarie et votre dureté de cœur. Ainsi, puisque vous me repoussâtes loin de vous dans la personne de mes pauvres, allez aussi maintenant loin de moi, qui vous repousse à mon tour : *Discedite a me!* En place du luxe dont vous vous entouriez et qui vous inspirait tant d'orgueil, revêtus de la malédiction que vous vous êtes attirée vous-mêmes, et qui vous recouvre d'horreur et d'opprobre, allez brûler éternellement dans le feu de ma colère, puisque vous avez voulu vous rendre inaccessible le sein de ma charité et de mon amour! *Discedite in ignem æternum!*

Ce feu n'avait pas été créé pour vous, mais pour Satan et pour les anges complices de son apostasie. Mais puisque c'est lui et non moi que vous avez voulu dans votre vie; puisque ses maximes formèrent votre esprit; puisque ses sentiments de haine contre l'homme animèrent votre cœur; puisque les exemples de ses sectateurs furent la règle de votre conduite; désormais le feu qui le brûle vous brûlera aussi, son tourment sera votre tourment; et puisque vous le voulûtes pour votre père et votre maître, ayez-le désormais pour votre tyran, pour votre bourreau dans l'éternité!

Deuxième point. Nous avons vu avec quelles supplications, avec quels gémissements plaintifs, le mauvais riche du sein des tourments se tournait vers Abraham dans sa gloire. Nous avons vu avec quelle inflexible sévérité le patriarche repoussait sa prière. Or que signifie cela, dit S. Pierre Chrysologue? N'est-ce pas chose

(1) Quamdiu non fecistis uni de minoribus his nec mihi fecistis. Matth. xxv. — (2) Esurivi et non dedisti mihi manducare. *Ibid.*

étrange qu'Abraham qui, jadis, lui aussi, fut riche, traite un autre riche avec tant de dureté et de dédain ? et qu'il réprouve au jour où il le voit dans les tourments, un homme avec qui jadis lui fut commune la condition et l'existence (1) ?

Mais n'en soyons pas surpris, continue le même saint docteur ; Abraham n'eut de commun avec le mauvais riche que la possession et non l'usage de la richesse. En effet, tandis que le mauvais riche ne vit dans les richesses qu'un moyen de se complaire en lui-même, Abraham n'y voyait qu'un moyen d'assister autrui. Tandis que le mauvais riche n'eut des richesses que pour s'abandonner à la mollesse, à la sensualité, à l'orgueil, Abraham ne se crut riche que pour secourir les pauvres (2).

Voilà pourquoi ce saint patriarche, précisément parce qu'il fut le père des pauvres, non-seulement fut récompensé par l'honneur d'être le père de la sainte nation, le père de Jésus-Christ selon la chair, le père de tous les croyants, le père de tous les prédestinés, mais encore après avoir été si aimé de Dieu, si protégé, si comblé de bénédictions dans sa vie, il nous est représenté après sa mort par Jésus-Christ lui-même comme le père de tous les élus qui sont recueillis dans son sein (3) ; comme l'arbitre des cieux, où il a droit de commander (4) : comme le dispensateur de toutes les grâces et de tous les biens en faveur de ceux qui sont dans le cas d'en recevoir (5). De même donc qu'à la vue du mauvais riche en proie aux flammes de l'enfer, il est impossible de ne pas s'écrier : O pëine sévère ! ô supplice terrible, réservé aux riches insensibles et cruels ! Ainsi ne peut-on contempler Abraham assis sur un trône resplendissant, environné de tant de gloire dans le ciel, sans s'écrier : O abondante rémunération, ô riche récompense de la charité !

Tels sont donc les grands biens que peuvent espérer ceux qui, comme Abraham, font consister le plus beau privilége de leurs richesses, de leur naissance, de leur grandeur, dans l'exercice de la charité. Oh ! comme il est fécond, comme il est riche le champ de la charité ! comme il rend promptement et avec abondance ses fruits à ceux qui ont semé (6) . . . . . (7).

(1) Mirum quod Abraham, quondam dives, nunc divitem spernit ; et eum quem habuit in rebus præsentibus parem nunc reprobat esse pœnalem. S. Petr. Chrys. — (2) Abraham opes non habere, sed prodigare gestivit, dives fuit non sibi, sed pauperi. *Ibid.* — (3) Et Lazarum in sinu ejus. Evang. — (4) Mitte Lazarum. *Ibid.* — (5) Ut intingat digitum suum et refrigeret linguam meam. *Ibid.* — (6) Fœcundus est ager pauperum ; cito dat donantibus fructum. S. Petr. Chrysol. — (7) Ici une lacune dans le manuscrit nous prive de la suite et de la conclusion du discours. (*Note de l'Editeur.*)

LE MAUVAIS RICHE ET LAZARE

Ou condition du pécheur dans l'opulence et du juste dans la pauvreté

Dicite justo quoniam bene..... Væ impio in malum! Retributio enim manuum jus..... fiet ei.
Dites au juste que tout va bien pour lui..... Mais malheur à l'impie ! Il sera traité selon le mérite de ses œuvres. Is. III.

Rien au monde, selon S. Jean Chrysostome, ne scandalise autant la plupart des hommes que de voir ici-bas le vice triomphant, la vertu opprimée; le sacrilége dans un palais, la piété dans les chaînes; le pécheur menant joyeuse vie au sein de tous les plaisirs et de tous les avantages de ce monde, et le juste livré à la tribulation, à l'affliction sous le poids de la misère et des opprobres, agonisant et gémissant parmi les déchirements et les angoisses de la mort (1).

Or pour prévenir ce scandale et de la raison de l'homme et de la foi du chrétien, Dieu dit un jour à Isaïe : Va, prophète, va dans la maison du juste et dans la maison de l'impie, et bien que tu trouves le juste au sein de l'indigence, de l'humiliation, de la douleur, ne manque pas de te congratuler avec lui, au lieu de le plaindre; et de ma part annonce-lui qu'il est heureux : *Dicite justo quoniam bene.* Au contraire bien que tu trouves l'impie environné de richesses, de plaisirs, de gloire, garde-toi bien de lui porter envie, de lui applaudir, de te réjouir avec lui; au contraire attriste-toi, désole-toi amèrement sur lui; et de ma part déclare-lui qu'il n'est pas de misère comparable à la sienne : *Væ impio in malum!* Ah! c'est que le temps passe, le monde présent s'évanouit, et le jour arrive enfin, où je changerai la condition de l'un et de l'autre; et je convertirai les souffrances et les ignominies du juste en délices et en gloire éternelles, tandis qu'à la prospérité fugitive de l'impie succédera une éternelle infamie, une éternelle douleur : *Retributio enim manuum ejus fiet ei.* Mais s'il en est ainsi, combien l'impie n'a-t-il pas à trembler pour son bonheur, combien le juste n'a-t-il pas à se réjouir dans sa peine! Au juste donc les congratulations, l'envie! au pécheur la compassion et les larmes! *Dicite justo quoniam bene! Væ impio in malum!*

Or cette grande et importante doctrine formulée en termes si clairs dans le langage de son prophète, notre divin Maître a voulu

(1) Nulla res perinde solet hominum vulgus offendere quam quod prave viventes multa prosperitate fruantur ; justi autem ad extremam miseriam reducantur. S. Jo. Chrys.

la traduire en action, nous la représenter, comme dans un tableau vivant, dans la parabole du mauvais riche et de Lazare, que quelques-uns regardent comme une histoire réelle.

Fixons donc aujourd'hui le regard de la foi sur ce grand drame où se mêle le simple au sublime, le consolant au terrible ; et voyons quel en est le dénoûment final. Approfondissons les motifs de sérieuses appréhensions, d'épouvantements, de désillusion quant au pécheur heureux ; et aussi le fondement des espérances, du confort, et des consolations du juste dans la peine, afin de réformer nos jugements, nos sentiments et nos discours sur la condition de l'un si souvent enviée, et sur le sort de l'autre qui semble si misérable. *Dicite justo, etc.*

Premier point. Quel étrange et singulier contraste le Seigneur nous met sous les yeux dans l'Evangile de ce jour ! D'une part c'est un riche, au visage vermeil, plein d'embonpoint et de santé, vêtu de fin lin, se drapant dans la pourpre, ne respirant que les odeurs de suaves parfums ; de l'autre part c'est un mendiant, nommé Lazare, couvert de plaies et d'ulcères, n'ayant même pas de misérables haillons pour se couvrir, dont le corps ne suinte qu'une humeur purulente, et n'exhale que l'odeur fétide du sépulcre ; le riche couché sur des lits moelleux, dans un palais où l'éclat de l'or rivalise avec celui des marbres de grand prix, entouré de courtisans, d'adulateurs, de serviteurs, comme une divinité dans son sanctuaire ; Lazare, sans lit, sans asile, étendu sur la terre nue, le long de la voie publique, méprisé, délaissé, environné seulement de chiens qui viennent lécher ses plaies, comme s'il n'était lui-même qu'un animal immonde ; le riche enfin qui abonde de tout, qui *se gaudit* parmi les viandes exquises et les vins précieux ; toujours en jeux et en fêtes ; toujours environné de toutes les délices et de tous les charmes de la vie ; Lazare au contraire manquant de tout, même d'une miette de pain dans ses spasmes faméliques ; continuellement en proie à toutes les horreurs de la misère et des infirmités ; ne prolongeant ses jours que pour voir ses tourments se multiplier ; ne vivant que d'une vie de douleur et d'angoisse, plus amère que la mort.

Qu'auriez-vous dit en présence de ces deux vies, ô vous chrétiens ? ce que vous dites communément, sinon de bouche, au moins dans le secret de votre cœur, alors que vous voyez le pécheur au comble de la prospérité, le juste dans l'abîme de toutes les misères : Grand Dieu ! auriez-vous dit alors, où est donc votre Providence ? Tout à ceux-ci, rien à ceux-là ! Hélas ! en ce monde les méchants

ont toujours la chance. Les plus sots et les plus méchants sont toujours les mieux partagés. Mais Dieu qui dispose tout pour le mieux en faveur du juste qu'il aime; Dieu qui voit les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes; s'il avait une autre fois envoyé Isaïe vers l'homme pécheur et l'homme juste, vers le mauvais riche et vers Lazare; s'il l'envoyait encore à présent à ceux qui partagent le sort de l'un ou de l'autre, il ne lui mettrait pas dans la bouche d'autre langage que celui qu'il lui dictait autrefois: oui, les vrais Lazares, bien que dans un état misérable, abject, désolant sont vraiment heureux, s'ils son justes, s'ils sont chrétiens; et au contraire les riches en état de péché, les heureux du siècle, dont on envie la condition comme glorieuse et prospère, sont, eux, de vrais misérables, de vrais infortunés: *Dicite justo quoniam bene... Væ impio in malum.*

En effet le nom du mauvais riche conservé par la tradition, selon S. Cyrille et selon Eutyme, était *Nicentius*. Pourtant observez, dit S. Grégoire, que Jésus-Christ passe sous silence le nom du riche et prononce celui du pauvre (1). Lorsqu'il parle du riche, il se contente de dire: un certain homme, *homo quidam* (2). Mais quant au pauvre il indique et prononce son nom avec un accent particulier de bonté, et il nous dit qu'il se nommait Lazare: *Quidam mendicus, nomine Lazarus* (3).

Estimez-vous donc heureux, vous qui êtes justes, mais pauvres, mais dans la peine et l'oppression! Vos noms inconnus aux hommes, sont connus de Dieu; Jésus-Christ les prononce avec une particulière tendresse! car Dieu connaît ceux qui lui appartiennent (4). Quel bonheur n'est pas le vôtre, que vos noms passent sur les lèvres bénies et affectueuses du fils de Dieu, de Jésus-Christ! L'homme qu'il désigne par son nom est l'homme qu'il aime, qu'il sauve. Réjouissez-vous donc, vous dit ce Sauveur plein de bonté, réjouissez-vous, si vos noms ne figurent pas dans les histoires des grands, sur les monument d'ici-bas, ils sont écrits en caractères d'or dans le catalogue des prédestinés, dans le livre des cieux (5). Malheur donc à vous, ô vous grands, riches du siècle, vos noms, qui remplissent la terre, sont tout à fait inconnus dans le ciel; là, nul ne les répète, nul n'en a souci. Epars dans tous les livres, rapportés dans toutes les histoires, sculptés sur tous les marbres, répétés par toutes les bouches, ils sont enregistrés seulement dans les œuvres des mortels et des morts et ils

(1) Dominus autem nomen pauperis dicit, divitis non dicit. S. Greg. — (2) Luc XVI. — (3) *Ibid.* — (4) Cognovit Dóminus qui sunt ejus. 2 Tim. II. — (5) Gaudete quod nomina vestra scripta sunt in cœlis. Luc X.

mourront avec eux. Un jour viendra, où nonobstant le grand bruit que vous aurez fait parmi les hommes, méconnus de Dieu et par conséquent étrangers à sa miséricorde, exclus de son amour, quand vous viendrez vous réclamer de lui, vous vous entendrez répéter par lui d'une voix formidable : Je ne vous connais pas, *nescio vos* (1). Malheur donc, opprobre au pécheur, à l'impie ! Gloire et honneur au chrétien, au juste : *Dicite justo, etc.*

Mais pourquoi Lazare est-il si cher au Seigneur, et le mauvais riche si odieux ? Ah ! dit S. Grégoire, Lazare ayant sans cesse devant les yeux le riche qui abonde de tout et lui qui n'a rien ; le riche en santé et lui infirme ; le riche qui nage dans les délices et lui gémissant dans les douleurs ; le riche assis tous les jours à une table bien servie, et lui qui ne peut obtenir, pour apaiser les hurlements de la faim, même les miettes tombées de cette table ; Lazare dut éprouver de bien terribles tentations dans son âme, de bien cruels transpercements dans son cœur ! Quelle épreuve pour sa foi ! quelle provocation pour sa patience (2) ! Pourtant le bon Lazare ne se trouble pas, il ne murmure pas, il ne se plaint pas de la providence et de la justice de Dieu, de la dureté et de la cruauté des hommes ; il n'éclate pas en invectives contre le riche, il ne vomit pas des imprécations contre tous et contre lui-même. Il gémit, il ne s'emporte pas ; il s'humilie et ne tombe pas dans l'abattement ; il souffre sans se désespérer ; rien n'altère le calme patient de son attitude, la mansuétude de son regard, l'humilité de son front, le silence de ses lèvres, la résignation de son cœur (3). Qu'il est heureux, Lazare ! s'écrie là-dessus S. Ambroise ; qu'il est heureux, Lazare, privé des biens de la fortune, comblé de mérites et de vertus ! pauvre entre les hommes, riche devant Dieu (4) ! Au contraire, l'homme de plaisir, tandis qu'il a soin de bien repaître son corps, laisse son âme dans la disette ; pendant que son corps est superbement vêtu, son âme est réduite à une affreuse nudité ; et ainsi, dit S. Pierre Chrysologue, avec la nourriture la plus recherchée, avec ses superbes vêtements de fin lin et de pourpre éclatante, il ne sait qu'entretenir dans son cœur de fer une dureté et une insensibilité que rien ne peut émouvoir ni attendrir (5). Plein de santé, avec une exubérance de vie matérielle, ajoute Tite de Bostre, il est étranger et mort à toute vie spirituelle ; son âme est comme

(1) Matth. xxv. — (2) Quantas tentationes creditis in sua cogitatione tolerasse ? Quantos in corde tumultus ? Cum ipse egeret pane et non haberet salutem ; et ante se divitem cerneret salutem et delicias habere cum voluptate ? S. Greg. — (3) Nec fastidio vinctus animo despondit, aut convitium dixit, nec stomachose succensuit, aut murmur contra divitem edidit. *Ibid.* — (4) Pauper sœculo, sed in Deo dives ! S. Ambros. — (5) Purpura, bysso, epulis, ferrea viscero crudelis anima nutriebat. S. Petr. Chrys.

ensevelie dans un sépulcre hideux, comme toute concentrée dans l'abdomen (1). Et pourtant, objet d'envie aux yeux des hommes, il n'est devant Dieu qu'un objet de pitié et de mépris.

Ne nous arrêtons donc point à ce qui se voit; pénétrons par le regard au delà des apparences, jusqu'à ce qui est invisible; et contemplant les choses à la lumière de la foi, sachons voir dans les riches, dans les grands, dans les heureux du monde entourés de tant de faste, de luxe, de splendeur, de richesse et de prospérité, sachons y voir de vrais pauvres, de vrais misérables qui n'ont rien pour recouvrir et orner leur personne, en sorte que Dieu puisse en tolérer la vue; sachons voir en eux de véritables morts, de véritables cadavres spirituels, tandis que corporellement ils semblent pleins de vie et de santé (2).

Ainsi, pendant que les riches sont en butte à l'envie et les pauvres au mépris des hommes, les riches sont aux yeux de Dieu des objets de pitié et de mépris, les pauvres des objets de la plus attentive Providence et de l'amour le plus tendre.

Oui, ce pauvre artisan, cette humble sœur converse, ce jeune homme dévot, cette pieuse dame, ce zélé ecclésiastique sans titres, sans distinction; tant d'autres encore, pauvres, affligés, navrés, étrangers aux dignités de ce monde, toutes gens que le monde traite de fanatiques, de superstitieux, d'imbéciles, que nul ne considère, dont nul ne se soucie, que personne ne recherche, ni ne respecte; eh bien! tous ils fixent le regard et les complaisances de Dieu et de toute la cour céleste. Les anges les respectent, les saints leur applaudissent, Marie les contemple avec complaisance, et Jésus-Christ avec amour; certes, si nous pouvions voir avec quelle sollicitude le Seigneur les défend, avec quelle bonté il les protége, les caresse, les guide, les surveille, accroît leurs mérites, les prépare à de magnifiques récompenses (bien que pauvres, humiliés, infirmes, objets d'indifférence et de mépris parmi les hommes); oh! comme nous les proclamerions heureux selon Dieu et avec Dieu! oh! comme nous prendrions en pitié le riche, précisément pour ces mêmes prospérités, ces mêmes avantages, pour lesquels il est envié des autres et dont il est lui-même si fier et si altier! *Dicite justo, etc.*

Mais quoi! Dieu aime Lazare et il le laisse dans une si grande misère, dans de si cruelles angoisses! Il déteste le riche et il le comble de biens! Ah! Dieu, pour exercer la vertu de Lazare, lui

(1) Anima illius in abdomine, quasi quodam monumento obruta et sepulta jacebat. Tit. Bostrens. — (2) Dicis quia dives sum et nullius egeo; et nescis quia pauper es et miserabilis; nomen habes quod vivas et mortuus es. Apoc. III.

met continuellement sous les yeux le spectacle de la prospérité du riche ; de même que pour toucher le riche de compassion et le sauver par l'exercice de la charité, il lui met continuellement sous les yeux le spectacle de la misère et de l'infirmité de Lazare (1). Mais au navrant spectacle de la misère, de la faim, des infirmités de Lazare, de sa patience, de sa résignation, de son courage, le riche n'oppose que la fierté de son regard, la dureté de son cœur. Hélas ! dit S. Grégoire, la scène que nous présente le monde des esprits est bien différente de celle que peuvent contempler les hommes ! Et voici que par un seul et même Dieu est exercé un grand et sévère jugement dans le ciel ; pendant que, par la patience, il prépare et élève l'un à la récompense, il prépare et dévoue l'autre aux supplices en raison de la multitude de ses péchés (2).

Or si telle est la condition du juste et du pécheur dans la vie présente, pendant que l'un souffre et que l'autre se divertit, quelle sera-t-elle dans la vie à venir ? Si tel est le temps de l'épreuve et du mérite, quel sera celui du jugement et de la récompense ? On rendra à chacun selon ses œuvres : *Retributio manuum ejus fiet ei.* Nous le verrons dans la suite du récit de la parabole.

En effet, le riche voluptueux arrive enfin à l'heure de sa mort, et cette mort coïncide précisément avec celle de Lazare. Donc pendant que le cadavre impur du riche, caché sous les parfums, inondé d'essences odoriférantes, enveloppé de linge fin, recouvert d'étoffes précieuses, placé dans un magnifique cercueil, avec toute la splendeur qui soit possible dans les pompes funèbres, avec tout l'apparat des plus somptueuses livrées, des cierges à profusion, et un nombreux cortége de peuple, de parents, d'amis, de serviteurs, d'équipages, de cavaliers en deuil, est porté dans son tombeau de famille ; voici que le corps de Lazare, couvert de plaies purulentes et infectes, sans même quelque haillons pour l'envelopper, déposé sur un pauvre brancard, sans cortége de deuil, sans personne qui le pleure ou prononce son nom, délaissé durant sa vie, méprisé après sa mort, est porté par deux vils fossoyeurs, pour être jeté pêle-mêle, avec tous ses pareils, dans la fosse commune.

Mais pendant que cela se passe ainsi pour les cadavres de ces deux hommes dans le monde visible, le Fils de Dieu nous révèle le traitement, hélas ! bien divers réservé à leurs âmes ! Il nous dit, en effet, que tandis que le corps du mauvais riche est porté avec tant de magnificence pour aller reposer dans le marbre, son âme

(1) Conspiciebat ille quotidie cui misereretur, videbat iste de quo probaretur. S. Greg. — (2) Duo inferius corda ; sed unus de super inspector Deus qui et hunc tentando exercet ad gloriam, illum tolerando expectat ad pœnam. *Ibid.*

est escortée d'une légion de démons et ensevelie dans les flammes de l'enfer. Au contraire, pendant que le corps de Lazare est traité ici-bas avec tant d'ignominie et de mépris, les anges accueillent joyeusement son âme bénie, la portent comme en triomphe dans les cieux et la placent, comme sur un trône de gloire, dans le sein d'Abraham (1). Juste compensation, dit S. Pierre Chrysologue, que ces hommages angéliques, ces honneurs divins rendus à cet homme de Dieu, puisque les hommes jusque-là lui avaient refusé les moindres offices, les plus indispensables secours que puisse réclamer l'humanité (2).

O différence ! ô contraste entre la manière dont ces deux corps sont traités parmi les hommes et la manière dont ces deux âmes sont traitées auprès de Dieu ! La mort a déchiré le voile qui cachait toute la dignité du pauvre éclipsée par les ombres de tant d'ignominie et de mépris, et l'abjection réelle du riche déguisée sous le masque de tant d'orgueil et de gloire. Aujourd'hui tout le monde peut bien voir qui fut le véritable pauvre, qui fut le véritable riche (3). Si la vie voluptueuse du riche aboutit à un terme bien funeste, la vie pauvre, humiliée et affligée du pauvre fut couronnée d'une bien belle mort.

La mort a donc changé les positions et mis chacun à la place qui lui appartient. Le mauvais riche habitait le haut d'un riche palais, Lazare était couché en bas sur la terre nue. Maintenant voici le mauvais riche précipité en bas au fond de l'enfer et Lazare élevé au plus haut des cieux. Or cette scène, ce spectacle tout à la fois magnifique et terrible se renouvelle chaque jour, à chaque instant. Ah ! malheureux que nous sommes ! s'écrie S. Augustin, pourquoi nous laisser ainsi fasciner par les vaines apparences, par les mensonges des pompes funèbres, par la richesse des sépulcres des riches (4) ? Quand vient à mourir un puissant riche du monde, la cité entière se met en émoi, un peuple immense accourt pour contempler la magnificence de la pompe funèbre organisée non pas tant par affection pour le défunt qu'au gré de la vanité des vivants (5). Au contraire, le corps du pauvre mort dans la grâce de Dieu, précisément parce qu'il est pauvre, n'attire les regards de personne, n'est suivi de personne, n'intéresse personne ; et comme si c'était non le cadavre d'un homme, mais la dépouille d'une

(1) Factum est ut moreretur et mendicus et portaretur ab angelis in sinun Abrahæ. Evang. — (2) Merito ei mox angelica officia, merito divina deputantur obsequia, cui tam crudeliter neglecta sunt ipsa humanitatis extrema. S. Petr. Crysol. — (3) Monstratur omnibus quis dives, quis pauper. *Ibid.* — (4) Quare sic sepultura decipit oculos ? Quare sic exequiarum pompa mentitur ? S. Aug. — (5) In obsequium divitis migrat hic tota civitas, cum funus effertur. *Ibid.*

bête brute, à peine trouve-t-on quelque haillon pour le couvrir, une pauvre bière pour le recevoir, deux misérables fossoyeurs pour le porter, lesquels, tout murmurants sous ce fardeaux disgracieux, s'en vont impatients le jeter au hasard dans la fosse commune (1). Mais, hélas! que verrions-nous si en ce moment venait à être soulevé le voile qui couvre les vicissitudes et les mystères du monde spirituel? Ah! pendant que le corps des riches voluptueux, sensuels, ambitieux, avares, inhumains, qui ont passé leur vie parmi les honneurs et les plaisirs du monde, est conduit au sépulcre par un long cortége de domestiques vêtus de deuil, et est enseveli avec tout ce fracas et toute cette pompe, leur âme tombe comme un poids inutile au fond de l'enfer; et au contraire, pendant que les pauvres Lazares qui virent s'écouler leur vie parmi les mépris du monde et de continuelles tribulations, parmi tous les genres de privations, de tentations et d'épreuves qui lui furent préparées par des démons incarnés et par des hommes diaboliques, pendant que ces pauvres Lazares sont portés sans honneur au sépulcre, une multitude d'anges. . . . .
. . . . . (2).

Oui, une longue file de serviteurs en deuil précède et accompagne le magnifique cercueil du riche sensuel, ambitieux et avare, mort dans l'état du péché; mais une multitude d'anges, qui, tout joyeux, vont chantant des hymnes de gloire, précède et accompagne l'humble cercueil du pauvre, du juste mort dans la grâce de Dieu (3). Et remarquez, dit S. Jean Chrysostome, que Jésus-Christ ne parle pas d'un seul ange, mais de plusieurs, *portaretur ab angelis;* parce qu'il ne suffit pas à la bonté divine d'envoyer un ange pour recueillir et honorer l'âme juste d'un pauvre; mais il envoie une légion d'anges, pour qu'ils forment un chœur autour d'elle, qu'ils l'entourent de démonstrations de joie et la portent au ciel comme en triomphe (4). Oh! comme ces anges rivalisent entre eux d'empressement et d'affectueux égards pour l'âme sainte de ce pauvre! oh! avec quels transports ils se chargent de ce précieux fardeau, se disputent les uns aux autres cette âme chérie, l'embrassent affectueusement comme une sœur, comme un nouveau monument de la grâce de Jésus-Christ, la traitent avec révérence comme épouse et reine de leur commun maître, et la comble de bénédictions et de louanges, voyant briller sur son front la couronne

(1) Pauper vadit solus, nec quatuor ut mortuo, sed duo sub uno vecte, quasi projiciendo oneri portitores adducuntur inviti. S. Aug — (2) Lacune dans le manuscrit. — (3) Feretrum divitis antecedit lugubris turba servorum; feretrum pauperis antecedit angelorum multitudo psallentium. S. Jo. Chrys. — (4) Non sufficit ad portandum unum pauperem unus angelus; plures veniunt ut chorum lætitiæ agant. *Ibid.*

de gloire, l'auréole et le signe de la prédestination éternelle ! Non, il n'est pas de fonctions plus chère aux anges que d'être chargés de présenter à Jésus-Christ dans le ciel les âmes des élus (1).

C'est à cette belle révélation, par laquelle Jésus-Christ nous montre les anges prenant entre leurs bras et présentant au ciel l'âme de Lazare, que l'Eglise a emprunté le rite si doux et si tendre de la recommandation de l'âme au moment de la mort. A peine le fidèle a-t-il rendu le dernier soupir, que l'Eglise prononce ces paroles : « Venez à son aide, saints du ciel ; anges du Seigneur, accourez à sa rencontre, recueillez son âme et offrez-la en présence du Seigneur (2). » Et à l'âme elle-même l'Eglise dit : « Partez joyeuse, et qu'un chœur d'anges vous accueille comme si vous étiez l'un d'entre eux ; en sorte qu'avec Lazare, autrefois si misérable et maintenant si heureux, vous obteniez l'éternité du repos et le repos de l'éternité (3). »

Qu'il est redoutable et désolant, d'une part ; qu'il est, d'autre part, gracieux et consolant le tableau que le Seigneur nous met aujourd'hui sous les yeux ! Quel contraste entre le riche, peu auparavant établi dans un magnifique palais et maintenant plongé au plus profond de l'enfer ! et Lazare, peu auparavant étendu sur la terre nue, dévoré par la faim, livré à tous les paroxismes de la douleur, et maintenant transporté tout d'un coup au séjour de toutes les délices, au sein de la gloire céleste ! Quel contraste expriment ses paroles : « Le riche mourut et fut enseveli dans l'enfer ! » puis ces autres paroles : « Le mendiant mourut et fut transporté par les anges dans le sein d'Abraham ! » *Le riche est mort* signifie que de tous les biens qu'il possédait, il ne lui reste que le tort irréparable d'en avoir abusé. La mort l'a dépouillé de tout ; pour lui sont finies toutes les jouissances, toutes les illusions, tout l'orgueil de l'opulence mondaine : palais et villas, or et marbre, parents et amis, adulateurs et parasites, équipages et chevaux de prix, jeux et divertissements, fêtes et spectacles, luxe des vêtements et voluptueuse somptuosité des repas, suite nombreuse, secret plaisir de se voir envié, vaine complaisance à se voir montré du doigt, pour lui tout est fini, tout s'est évanoui ; avec sa mort tout est mort en lui et pour lui : *Mortuus est dives* !

Ce n'est pas assez : de la jouissance de tous les biens il est passé en un instant à la souffrance de tous les maux dans l'enfer : *Et*

(1) Gaudet unusquisque angelus tantum onus tangere ; libenter talibus oneribus prægravantur angeli, ut ducant homines ad regna cœlorum. S. Jo. Chrys. — (2) Subvenite sancti Dei, occurrite angeli Domini, suscipientes animum ejus offerentes eam in conspectu altissimi. Rit. rom. — (3) Chorus angelorum te suscipiat et cum Lazaro quondam paupere æternam habeas requiem. *Ibid.*

sepultus est in inferno. O lugubre catastrophe! ô lamentable scène! ô changement funeste! ô riche infortuné! lui dit S. Pierre Chrysologue, d'où es-tu tombé? à quoi es-tu réduit? Tu seras donc couvert de fange, toi qui te revêtais superbement de pourpre! au lieu de l'éclat resplendissant de la pourpre, c'est maintenant l'éclat de la flamme dévorante. Au lieu du lit de la mollesse, c'est le chevalet des tortures. Au lieu des viandes exquises, ce sera l'éternel banquet de la douleur, et à l'ivresse puisée dans la coupe écumante succède la rage d'une soif jamais étanchée. Subis le tourment d'une puanteur horrible, toi qui ne respirais que de délicates et suaves odeurs; expie maintenant par toutes les privations l'abondance de toutes choses. Entouré que tu étais de tous les attraits et de toutes les jouissances de la volupté comme d'un chœur de matrones choisies, sois désormais entouré de l'horrible ministère, de l'épouvantable cortége de tous les supplices (1).

Au contraire, Lazare, jadis couché au seuil du palais d'un pécheur, maintenant au sein du Père de tous les croyants; jadis gémissant et foulé aux pieds, maintenant élevé et trônant au plus haut des cieux; jadis méprisé du riche, maintenant accueilli auprès de Dieu; jadis entouré de chiens, maintenant en compagnie des anges, Lazare est passé tout d'un coup de la fatigue au repos, de l'ignominie à la gloire, du mépris à la faveur, des mauvais traitements à la récompense, de la soif à la source du rafraîchissement, des tortures de la faim aux délices de la table céleste, d'une longue mort à l'immortalité; enfin celui à qui le riche refusa même un petit réduit dans le coin le plus obscur des dépendances de son palais, le voici possesseur de la gloire au sein des éternelles béatitudes et des splendeurs du palais des cieux (2).

Ce n'est pas encore assez; non, ce n'est pas assez. Du fond de l'abîme, du lieu des tourments, le mauvais riche, trop tard et pour la première fois, élève vers le ciel les yeux qu'il avait toujours, tant qu'il vécut, tenus fixés vers la terre; et que voit-il? Il voit Abraham sur un trône de gloire; et dans le sein d'Abraham, il voit Lazare que, durant sa vie, il rencontra tant de fois à la porte de son palais et dont il détournait les regards comme de dessus un animal immonde, et auquel il refusait, non pas seulement la con-

(1) Fulgens quondam purpura, tegere limo ; pro coccino, vestire flammis : pro molli discubitu, sustine dura tormentorum; pro lautis ferculis, epulare pœnas, copias inopia compensa, ebrietates siti digere ; pro odoribus aspergere fœtore; cui adstiterant voluptatis obsequia, adstent ministeria nunc pœnarum. S. Petr. Chrys. — (2) Ecce Lazarus pro doloribus requiem, pro opprobrio gloriam, pro contumeliis honorem, pro despectu gratiam, pro vulneribus præmium, pro siti fontem, pro fame cœlestis mensæ delicias, pro pœnis immortalitatem tenet ; et quem divitis angulus non recepit, sinus divinæ consolationis includit, *Ibid.*

solation d'un secours, mais même un coup d'œil fugitif (1). Voyant donc Lazare, jadis si méprisé, aujourd'hui si glorieux, jadis si pauvre sur la terre et maintenant si riche de félicité et de joie dans les cieux, qu'il peut en donner même aux autres, sans en manquer jamais pour lui-même : « Père, dit-il à Abraham, prenez pitié d'un de vos fils ! Envoyez pour un instant vers moi ce Lazare que vous pressez contre votre sein ; dites-lui qu'il plonge l'extrémité de son doigt dans l'eau et qu'il en laisse tomber une goutte sur ma langue brûlée par la soif ; car je souffre dans ces horribles ardeurs un horrible tourment (2). » Et que fait alors Abraham ? Que répond-il à sa gémissante prière ? « Mon fils, lui répond-il, souviens-toi que dans la vie tu n'as reçu que des biens et Lazare n'a reçu que des maux. Maintenant il a, lui, les consolations, toi, les tourments (3). »

Quel récit, mes frères ? Quelle en doit être pour nous la portée ? Voici deux hommes, dont l'un a goûté tous les biens, l'autre épuisé tous les maux de la vie présente. Pourtant qu'est-il resté au riche de tant de biens, si ce n'est le remords et la punition de l'abus qu'il en fit ? Qu'est-il resté au pauvre de ses maux, si ce n'est de glorieux souvenirs et la récompense accordée à la résignation ? Qu'ont servi au riche ses jouissances ? Quel mal a fait au pauvre sa misère passée (4) ? Au contraire, voyez comme le mauvais riche gémit aujourd'hui et s'attriste d'avoir été heureux et riche ! Comme Lazare s'applaudit et triomphe d'avoir été pauvre, méprisé, souffreteux ! Que ne donnerait pas le mauvais riche pour avoir passé sa vie dans les peines et dans les humiliations de Lazare ! Comme Lazare, lui, remercie Dieu pour avoir ignoré les richesses, les commodités, les jouissances du mauvais riche ! Il y a déjà deux mille ans que l'un paye par des peines atroces les joies fugitives de son bonheur passé, et que l'autre goûte la douce récompense de tout ce qu'il souffrit ; pendant l'éternité entière Lazare sera dans la joie, le mauvais riche dans la douleur et dans les gémissements.

Pour en venir maintenant à nous-mêmes, à qui Jésus-Christ adresse le récit de cette histoire, que nous semble-t-il de ces deux vies et de ces deux morts ? nous demande S. Augustin. Laquelle nous semble funeste ? Laquelle éveille nos désirs, laquelle nous

(1) Cum esset in tormentis vidit Abraham et Lazarum in sinu ejus. Evang. — (2) Pater Abraham, miserere mei. Mitte Lazarum ut intingat extremum digiti sui in aquam et refrigeret linguam quia crucior in hac flamma. *Ibid.* — (3) Fili recordare quia recepisti bona in vita tua et Lazarus similiter mala. Nunc autem hic consolatur ; tu vero cruciaris. *Ibid.* — (4) Ad divitem omnia bona, ad pauperem mala omnia legimus pervenisse ; nec tamen pauperem fregerunt adversa, nec diviti omnia secunda profuerunt.

remplit d'horreur? Quand viendra pour chacun de nous la mort, qui donc voudra avoir été riche en cette vie et heureux avec le mauvais riche? Qui ne voudra au contraire avoir été comme Lazare humilié et affligé (1)?

Ah! réformons donc nos idées, nos jugements, nos désirs, nos soucis touchant le bonheur passager du pécheur et les peines passagères des justes. Le monde présent, dit S. Paul, est une scène théâtrale, une apparence fugitive, qui bientôt prend fin, bientôt s'évanouit, et n'a rien de réel, ni de vrai (2). Ainsi, remarque fort à propos là-dessus S. Jean Chrysostome, tout comme, lorsque la pièce est finie, que la toile est tombée, que la salle est vide de spectateurs, alors ceux qui avaient brillé sur la scène en récitant des rôles de rois, de gouverneurs, déposant leurs habits de théâtre et tous leurs oripeaux, reparaissent ce qu'ils sont en réalité, de misérables histrions, assez pauvrement vêtus et d'assez chétive apparence (3); de même quand arrive la mort qui vient mettre fin au spectacle de cette vie toute d'illusions et de déceptions, chacun dépose les vêtements et le masque de riche ou de pauvre, de grand ou de petit, de noble ou de plébéien, toutes choses précaires et d'emprunt, et chacun n'apparaît ni plus ni moins que ce qu'il est réellement en lui-même. Dès lors le grand du siècle qui a figuré superbe sur la scène du monde, objet autrefois des hommages et de l'envie des hommes, bouffi d'orgueil parmi les honneurs, dur de cœur à proportion qu'il était plus amolli par l'opulence et la volupté, paraît maintenant à découvert avec toute la bassesse de ses sentiments, avec la turpitude et l'injustice de ses œuvres, et n'est plus devant Dieu qu'un être vil et méprisable; enfin du haut de sa puissance, de sa félicité, de sa gloire, le voilà précipité dans la misère, dans l'humiliation, dans la douleur.

Au contraire, le pauvre chrétien humilié, affligé, mais pieux, résigné dans la maladie, patient dans la pauvreté, humble dans le mépris, pardonnant à ces persécuteurs; ce pauvre qui n'était ce semble qu'un être assez insignifiant sur la terre, qui n'attira jamais sur lui un seul regard de la part des hommes, le voici qui par l'élévation de ses sentiments, par la pureté de ses intentions, par l'honnêteté de sa conduite, se révèle comme un être vraiment noble et grand, associé aux anges, compagnon des saints, héritier des cieux, ami de Dieu lui-même; le voici qui, comme Lazare, passe de la faim à la satiété, de la soif au rafraîchissement, du

(1) Ex his duobus quis est bene mortuus, quis male? S. Aug. — (2) Præterit enim figura hujus mundi. I Cor. VII. — (3) Sicut in theatris, cum adstantes recedunt, ulceribus pleni videntur, qui visi fuerunt reges aut prætores. S. Jo. Chrys.

mépris à la gloire, de la misère à la royauté, de la mort à la vie (1).

Courage donc, honorables gentilshommes, honnêtes mères de famille, artisans laborieux, jeunes personnes pieuses ! Courage, chrétiens religieux, probes et de bonnes mœurs, mais pauvres, humiliés, malades, persécutés, affligés, vous qui semblez avoir été condamnés par une providence sévère à ne vous repaître que du pain des larmes et de la douleur, levez les yeux au ciel, ouvrez vos cœurs à l'espérance et aux consolations divines : *Surgite postquam sederitis qui manducatis panem doloris* (2). Attendez avec une foi vive, avec une ferme confiance, avec une volonté constante, avec un cœur généreux, le jour de la rémunération, le jour de la mort, ou Dieu répare toutes les injustices, compense tous les torts, reconnaît tous les sacrifices, couronne tous les mérites ; le jour où il met toutes choses à leur place, où il rétablit l'ordre dans la plus exacte équité, et où, comme il punit toutes les iniquités de l'impie, il récompense aussi toutes les bonnes œuvres du juste et fait connaître que la condition du juste est toujours heureuse, celle de l'impie toujours misérable : *Dicite justo, etc.*

Deuxième point. Pour toute réponse à la gémissante supplique du mauvais riche, « Souviens-toi, lui dit Abraham, que dans la vie tu n'as reçu pour ta part que des biens, tandis que Lazare n'a reçu pour sa part que des maux (3). » Oh ! la grande parole, dit S. Grégoire, oh ! la grande sentence ! digne d'être méditée avec tremblement, plutôt qu'expliquée par le discours (4). En effet, comme le remarque Tite de Bostre, Abraham ne dit pas que le riche *n'a eu*, mais qu'il *n'a reçu* dans la vie que des biens, comme Lazare *n'a reçu* que des maux. Or *recevoir* se dit des choses qui pour quelque juste raison nous sont dues (5). Donc, reprend S. Grégoire, par ce mot significatif *recepisti*, il nous donne à entendre que comme le riche dans cette affluence de biens durant sa vie reçut la récompense de quelques bonnes œuvres, ainsi Lazare reçut dans cet excès de maux la peine de quelques fautes (6). Les misères dont Lazare fût victime ne doivent donc être considérées que comme un feu purificateur et une expiation passagère de ses fautes, expiation à laquelle Dieu le soumit en cette vie, afin qu'il

(1) Sic adveniente morte et soluto spectaculo universi, larvis egestatis et divitiarum depositis, ex solis operibus dijudicantur quinam veri divites, quinam pauperes qui gloriosi, qui ingloriosi. S. Jo. Chrys. — (2) Psalm. CXXVI. — (3) Recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus autem similiter mala. Evang. — (4) Ista sententia, fratres carissimi, pavore magis indiget quam expositione. S. Greg. — (5) Non dixit accepitis, sed recepisti ; recipiuntur enim quæ justo alique titulo debentur. Tit. Bostr. — (6) Dum dicitur, recepisti, indicatur aliquid boni habuisse ex quo in hac vita bona receperit, et Lazarus habuisse malum quod purgaretur. S. Greg.

n'eût rien à expier en l'autre ; au contraire, les biens dont le riche fut comblé ne furent que la récompense de quelque acte vertueux, récompense qu'il trouva dans les jouissances fugitives de ce monde, afin qu'il n'eût pas d'autre bonheur à prétendre dans l'autre (1). Ainsi Lazare fut en butte aux tribulations et à une horrible pauvreté en cette vie, et cette profonde misère, tout en l'affligeant le purifia et le prépara à la récompense. Au contraire, le riche reçut dans son opulence dès ici-bas la rémunération de quelques actes de vertu et perdit par là tout droit aux récompenses éternelles (2).

Fut-il jamais doctrine plus grave et d'une plus haute portée ? Vous donc, qui en cette vie ne manquez de rien, vous qui abondez de tout, vous qui trouvez partout sous vos pas les moyens faciles et prompts, les voies ouvertes, les protecteurs nombreux et disposés à vous élever à des dignités pour lesquelles vous n'avez d'autre titre ni d'autre mérite que l'ambition de vos plans et la bassesse de vos intrigues ; vous que les richesses et les honneurs ont pour ainsi dire cherchés, venant comme à la rencontre de vos désirs ; vous à qui votre élévation n'a guère coûté que de la demander ou même seulement de la désirer ; vous qui vous trouvez, sans trop savoir comment, dans un état de prospérité auquel vous n'auriez jamais cru pouvoir arriver, vous devriez, au lieu de vous applaudir, de vous complaire en vous-mêmes, de vous enorgueillir, de faire parade et de triompher de tant de bonheur, vous devriez, continue S Grégoire, vous humilier, trembler de crainte, dans la pensée que ce pourrait bien être là la récompense temporelle de quelques actes de vertu, et par suite l'exclusion des récompenses éternelles (3). Oui, vous devriez trembler, parce que Dieu n'est jamais plus irrité contre l'homme en ce monde, que lorsqu'il semble être plus pacifique envers lui ; jamais plus terrible, que lorsqu'il semble le plus indulgent ; jamais plus sévère à le châtier que lorsqu'il le comble de prospérités en tout genre. Oui, je vous le répète encore, tremblez, parce que d'ordinaire Dieu n'accorde le bonheur de la vie présente, que pour nous enlever celui de la vie future ; et plus grands sont les biens qu'il nous accorde présentement, plus grand est le châtiment qu'il nous prépare ; tremblez, car, comme aux condamnés à mort on accorde tout ce qu'ils désirent ; comme aux malades dont la guérison est désespérée, on donne à manger tout ce qu'ils veulent ; comme on retire du tra-

(1) Mala Lazari purgavit ignis inopiæ, bona divitis remuneravit felicitas transeuntis vitæ S. Greg. — (2) Illum paupertas afflixit et detersit ; istum abundantia remuneravit et repulit. *Ibid.* — (3) Si qui estis qui in hoc mundo boni aliquid accepistis, ipsum donum exterius pertimescite, ne vobis pro quorumdam vestrorum actuum retributione sit datum. *Ibid.*

vail et l'on met à l'engrais le bœuf destiné à la boucherie ; comme on lave et on orne de fleurs la victime destinée au sacrifice, ainsi Dieu ne vous contente, ne vous favorise, ne vous récompense et ne vous satisfait dans le temps, que parce qu'il est déterminé à vous punir dans l'éternité ; il ne vous comble de tant de biens visibles que parce qu'il est bien décidé à vous exclure des biens invisibles et spirituels, et parce que vous n'avez à attendre que punition et châtiment dans l'éternité (1). Vous au contraire hommes vraiment chrétiens et pieux, mais travaillés par la misère, tourmentés par la maladie, humiliés par les outrages, opprimés par l'injustice, discrédités par la calomnie ; vous qui avec toute votre assiduité à un emploi, toute votre constance au travail, tout votre dévouement à une profession, toute votre diligence en fait d'industrie, toute votre probité dans le commerce, n'arrivez qu'à grand'-peine à pourvoir votre famille, à gagner votre vie ; vous qui trouvez tous les chemins barrés, toutes les portes closes, tous les hommes sourds à la justice de vos droits, à la vérité de vos besoins ; vous qui voyez toujours l'étranger préféré, l'incapable élevé en charge, l'intrigant promu aux honneurs, et vous toujours négligés, toujours oubliés, toujours distancés ; ah ! ne dites plus que Jésus-Christ lui-même s'est fait sourd à vos cris, qu'il n'écoute plus vos prières, qu'il n'est pas sensible à votre douleur et que lui aussi vous abandonne et cesse de vous aimer ! Non, non, il n'en est rien ! Est-ce peut-être qu'il n'a pas aimé Marie, qu'il n'a pas aimé les apôtres, les patriarches, les prophètes, les martyrs, les saints de tous les états, les chrétiens de la primitive Eglise, les pénitents, les vierges, tous les saints des deux alliances ? Et pourtant voyez comme il les a traités en cette vie ! Y en a-t-il peut-être un seul qui ne soit passé par la porte étroite des tribulations, qui n'ait foulé le sentier épineux de la pauvreté, de l'ignominie, de l'humiliation, des souffrances et des douleurs ? Le Dieu qui aime est le Dieu qui en cette vie mortifie, afflige, humilie ; non pas le Dieu qui contente, qui caresse, qui exalte : « Ceux que j'aime, a dit le Seigneur, je les reprends et je les châtie (2). »

Comment donc, Lazares fortunés, pouvez-vous dire que Jésus-Christ ne vous aime pas, s'il vous traite comme il a toujours traité sa mère, ses plus grands amis, ses serviteurs les plus fidèles, ses plus illustres champions, les plus signalés défenseurs de sa gloire, les plus chers objets de son tendre amour ? Vous aussi, tout comme Lazare, nonobstant votre piété et votre honnêteté, vous avez des

(1) Pertimescite ne judex qui hic bona exteriora restituit, a boni intimi retributione repellat. S. Greg. — (2) Ego quos amo, arguo et castigo. Apoc. III.

passions à corriger, des taches à effacer, des péchés à expier. Dieu donc, par cet état de tribulation où il vous laisse, en même temps qu'il épargne si peu votre corps, ne songe qu'à purifier, qu'à enrichir de grâces votre âme. Par la privation où il vous laisse des biens de la terre, il vous prépare à la possession des biens du ciel ; par ce traitement si rigoureux dans le temps présent, il vous dispose à partager sa béatitude dans l'éternité. Ce Dieu qui maintenant paraît si sévère envers vous, vous verrez un jour combien il sera pour vous indulgent et bon. Il l'a révélé lui-même dans la sainte Ecriture : il est ce forgeron qui frappe le métal avec son marteau pour le rendre plus compacte et plus brillant ; il est ce généreux chef d'armée qui engage le soldat dans une action périlleuse, afin de pouvoir ensuite lui décerner la couronne ; il est l'orfèvre qui met l'or dans le creuset rougi au feu pour le rendre plus pur (1). Il est l'agriculteur qui jette en terre la semence, la recouvre et la prépare à mourir pour fructifier (2). Il est le vigneron qui taille la vigne féconde, afin qu'elle devienne plus vigoureuse (3). Il est le père qui châtie son fils pour le rendre plus sage et plus digne de son héritage et de son amour (4).

Ah ! de grâce, que jamais il ne vous vienne donc en l'esprit d'envier aux heureux du siècle leur bonheur si vanté ! Quel bonheur est-ce donc que celui qu'il faudra détester, pleurer, maudire pendant tant de siècles ? Ah ! il n'est pas heureux celui qui ne jouit peu de jours que pour souffrir éternellement ! Qu'il ne vous vienne pas en l'esprit de vous plaindre de vos afflictions, de vos peines. Sont-ce bien des peines et des afflictions celles qui vous attristent seulement pour quelques jours, pour quelques heures, et doivent à la mort pour le plus tard se changer en une éternelle jouissance ? Nous aurons donc toujours présente à l'esprit et gravée dans le cœur cette magnifique histoire du mauvais riche et du pauvre Lazare. Nous fixerons souvent le regard de l'âme sur ce tableau admirable dessiné de la main divine de notre Sauveur et Maître (5) ; et nous pourrons y puiser assez de force et de courage pour éviter également soit de nous enorgueillir dans la prospérité, soit de nous décourager et nous dégrader dans l'adversité et dans la condition la plus misérable. Oui, ce tableau sera comme un enseignement permanent, un livre toujours ouvert pour nous ins-

(1) Tanquam aurum in fornace probavit electos Dominus. Sap. III. — (2) Si granum mortuum fueri, multum fructum affert. Jo. XII. — (3) Ut fructum plus afferat. *Ibid.* XV. — (4) Quem enim diligit Deus, castigat ; flagellat autem omnem filium quem recipit. Heb. XII. — (5) Quemadmodum conspicientes depictum in pariete divitem aut pauperem, nec illi invidemus, nec hunc despicimus, eo quod videmus. S. Jo. Chrys. — Hanc igitur parabolam inscribite pariter divites et pauperes in parietibus animi vestri et ante oculos mentis. *Ibid.*

truire dans la véritable sagesse et dans la véritable philosophie (1). Nous y apprendrons, en effet, une grande leçon, seule capable de réformer nos jugements, de modérer nos passions et de régler toute notre conduite, oui, cette grande leçon, qu'autant est déplorable et funeste la condition du pécheur, autant est souhaitable et digne d'envie la condition du juste dans le temps et dans l'éternité. « Dites au juste que tout va bien pour lui. Mais malheur à l'impie! il sera traité selon le mérite de ses œuvres. » *Dicite justo quoniam bene. Væ impio in malum! Retributio enim manuum ejus fiet ei.* AMEN.

LE MAUVAIS RICHE EN ENFER

Ou l'enfer, peine du sens

Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere; sed potius timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam.
Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme, craignez plutôt celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans la géhenne éternelle. MATTH. X.

Un scandale encore plus grand que le scandale déploré par nous hier, et dont se rendent coupables des hommes pourtant chrétiens, c'est que lorsqu'il s'agit des rois de la terre, on observe leurs lois, on respecte leurs moindres signes, on redoute leurs jugements, on honore leurs ministres jusqu'à l'abjection, et peu s'en faut qu'on n'adore, outre leurs personnes, jusqu'à leurs images; tandis qu'au contraire, lorsqu'il s'agit du grand roi des rois, du roi suprême, du tout-puissant monarque, du Dieu Très-haut, premier maître et seigneur, maître essentiel et absolu de l'univers, ses commandements demeurent sans exécution, sa voix n'est pas écoutée, ses invitations sont repoussées, ses bienfaits ne sont nullement prisés, son culte, ses ministres, ses temples ne sont nullement respectés, on n'a nul souci de son indignation, nulle crainte de ses jugements.

Et pourtant le courroux des rois de la terre, si terrible qu'il soit, se borne à la vie présente, il est impuissant après la mort, il expire sur la tombe et finit avec le temps. Seul le courroux du Roi des cieux se prolonge encore dans le monde à venir, il nous attend au sortir de la vie, il nous accompagne au delà du tombeau, pour nous punir dans l'éternité.

(1) Nec hujus vitæ læta nos poterunt inflare, neque tristia dejicere, et erit vetus documentum et materia totius philosophiæ. S. Jo. Chrys.

Les plus sévères et les plus puissants monarques de la terre, dans la plus excessive rigueur de leurs lois pénales, ne peuvent affliger, torturer, tourmenter que le corps par lui-même corruptible et mortel; seul le Roi des cieux étend ses vengeances et sa juridiction jusqu'à l'âme immortelle, il lui fait sentir le poids de sa colère, il la réprouve, il la perd pour une éternité.

C'est pour cela que le Seigneur nous dit dans l'Evangile : Fous et insensés que vous êtes, ô vous qui craignez tant ceux qui ne peuvent plus vous faire aucun mal après qu'ils vous ont ôté la vie du corps, ah ! craignez bien plus celui qui, après vous avoir fait subir la mort corporelle, peut encore faire mourir votre âme, et peut tout à la fois vous perdre, corps et âme, dans l'éternel enfer! ah ! je vous le répète : Voilà, voilà le maître, le juge, le monarque, dont vous devez, plus que de tout autre, redouter de provoquer le courroux et de mériter la vindicte. « Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans la géhenne éternelle. »

O sentence ! ô paroles ! Qu'elles sont graves, qu'elles sont terribles ! Et pourtant, ce n'est pas tout : pour établir dans nos cœurs la crainte salutaire de Dieu, qui caractérise les justes, tout comme le mépris des jugements de Dieu caractérise les pécheurs, le Seigneur ne s'est pas borné à cette menace de sa sévérité et de sa justice; mais il a voulu encore, dans l'histoire du mauvais riche, nous faire pour ainsi dire toucher et voir combien est tourmentée la condition des réprouvés dans l'enfer, combien les peines de l'enfer sont terribles et pour le corps et pour l'âme ! Or cette condition et ces tourments, nous devons les étudier aujourd'hui dans la description que nous en fait le mauvais riche d'après sa propre expérience. Voyons comment le mauvais riche est traité aux enfers; et pour cela, descendons dans l'enfer, pendant que nous vivons encore, afin de ne pas y descendre après la mort (1). Nous avons pu voir hier pour quel crime le mauvais riche fut condamné; voyons aujourd'hui quels tourments il endure, afin que nous apprenions à craindre, non les maux du monde présent qui, restreints au corps, finissent si tôt, mais les maux du monde à venir qui torturent à la fois et l'âme et le corps sans finir jamais, *Nolite timere*, etc.

Premier point. Hier nous avons vu que le mauvais riche, à peine tombé dans l'enfer, faisait retentir sous les sombres voûtes

(1) Descendamus in infernum viventes. S. Bern.

de l'horrible prison cette plainte lamentable : « Je souffre d'horribles tourments au milieu de ces flammes (1). » Voici donc la première particularité que ce malheureux nous révèle touchant les peines de l'enfer, c'est que dans l'enfer il y a des flammes.

Observez comme dans l'Evangile se correspondent les doctrines et les réalités, les paroles et les faits. Le Fils de Dieu nous avait révélé ce qu'il dira aux pécheurs lors du suprême jugement : « Allez loin de moi au feu éternel (2). » Et aujourd'hui un réprouvé du fond de l'enfer se plaint d'être parmi les flammes. Voilà donc la vérité du feu de l'enfer déjà si clairement exprimée dans la sentence de l'éternel Juge, confirmée aujourd'hui par l'aveu du condamné qui subit la sentence.

Ah ! les passions ne veulent pas s'arranger de cette doctrine ; elles s'en irritent et en frémissent ; les prédicateurs qui l'exposent sont de toute part taxés de sévérité. En attendant, la parole de Jésus-Christ est claire et précise. Or peut-on bien prétendre que nous, ses ministres, nous n'épouvantions pas là-dessus nos auditeurs, quand il n'a pas craint d'épouvanter ses apôtres ? Et puis, croyez-vous qu'il ne soit pas aussi pénible pour nous de prêcher le feu de l'enfer que pour vous de l'entendre prêcher ? Mais à quoi nous servirait-il d'avoir là-dessus des ménagements ? Si nous nous taisons sur le feu de l'enfer, ferons-nous pour cela qu'il n'existe plus ? Certes, en radoucir la peinture, ce n'est pas en mitiger les tourments. On aura beau en parler avec réserve, il ne perdra rien de son horreur. Les manières diverses de l'exposer n'altèrent en rien la nature que le Créateur lui a donnée. Répétons-le donc avec assurance : les réprouvés qui durant la vie brûlèrent du feu de la cupidité, ou du feu de la luxure, ou du feu de l'ambition, ou du feu de la haine et de la vengeance ; en un mot, ceux qui par choix brûlèrent du feu de leurs coupables passions, brûleront par force du feu allumé pour le châtiment : *Crucior in hac flamma.*

Mais comment est-il possible qu'un feu matériel et composé puisse atteindre l'âme, être simple et spirituel ? Eh ! qu'importe le *comment* en présence de la *certitude* du fait ? La puissance de Dieu ne se mesure point sur nos conceptions. De ce que nous ne comprenons pas une chose, il ne s'ensuit point qu'elle n'est pas telle que Dieu nous l'a révélée. Si Dieu ne pouvait faire que ce que nous pouvons comprendre, Dieu ne pourrait, à proprement parler, faire quoi que ce soit ; car quelle est la chose que nous comprenons véritablement ? Le souverain Maître de toutes les créa-

(1) Crucior in hac flamma ! Luc XVI. — (2) Discedite a me in ignem æternum. Matth. XXV.

tures les fait servir à l'usage qu'il lui plaît ; et de même que souvent il a su empêcher le feu de brûler les corps innocents des martyrs, ainsi peut-il très-bien, par des moyens que nous ignorons, employer le feu à faire souffrir les âmes criminelles des réprouvés. C'est à quoi l'Ecriture sainte fait allusion, quand elle nous fait connaître, dans la personne de Job, que le damné est torturé d'une manière étrange et merveilleuse ; « Vous me tourmentez miraculeusement (1), » s'écrie Job. Ils sont donc incompréhensibles, dit là-dessus S. Augustin, ils sont incompréhensibles et merveilleux, les moyens par lesquels l'âme est tourmentée dans le feu de l'enfer, mais ils n'en sont pas moins réels (2).

Pourtant ceux qui demandent comment un feu corporel peut tourmenter les âmes, sont de ces gens qui se piquent de philosophie. Mais la vraie philosophie n'enseigne-t-elle pas, ne démontre-t-elle pas que ce qui en nous éprouve la sensation déplaisante et douloureuse de la brûlure, ce n'est point le corps, masse par elle-même insensible et inerte, mais bien réellement l'âme présente à toutes les parties du corps, l'âme à laquelle, par l'intermédiaire du corps, se transmettent toutes les impressions de plaisir et de douleur ? Or si l'âme, substance spirituelle, est affectée et souffre en cette vie par l'action des substances matérielles, pourquoi ne le pourrait-elle point dans l'autre vie ? La manière dont cela se fait est également incompréhensible dans les deux états de l'âme humaine ; mais comme, malgré cette incompréhensibilité, la chose est bien réelle pour l'âme unie au corps, pourquoi ne serait-elle pas aussi réelle pour l'âme séparée ?

Ajoutez que, selon la profonde doctrine des livres saints, de même que l'âme élue est investie des divines bénédictions : « Venez, les bénis de mon Père (3) ; » ainsi l'âme damnée est recouverte, est pénétrée de la malédiction divine : « Allez loin de moi, maudits (4). » La bénédiction divine n'est autre que la grâce, les mérites, la ressemblance de Jésus-Christ et les caractères de sa gloire, dont le bienheureux est recouvert comme d'un précieux vêtement (5). Au contraire, la malédiction n'est autre que la disgrâce de Dieu, la privation absolue de toute communication avec lui ; et cette malédiction, selon l'expression de l'Ecriture, est comme un vêtement funeste qui s'attache au réprouvé et devient son supplice (6). Pareillement, dit encore l'Ecriture, comme l'eau s'infiltre,

(1) Mirabiliter me cruciasti. Job. x. — (2) Miris, sed veris modis. S. Aug. — (3) Venite benedicti Patri mei. Matth. xxv. — (4) Discedite a me maledicti. *Ibid.* — (5) Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritati suæ. Phil. iii. Induimini Dominum Jesum Christum. Rom. xiii. — (6) Induit maledictionem sicut vestimentum. Ps. cviii.

s'imprègne et pénètre dans toutes les parties d'une éponge ; comme l'huile s'insinue et pénètre jusque dans les veines du marbre le plus dur, ainsi cette malédiction pénètre non-seulement toutes les parties du corps, mais elle envahit encore toutes les parties de l'âme; en sorte que l'âme, non-seulement est maudite, mais encore elle devient pour ainsi dire la malédiction elle-même, personnifiée, vivante (1). Or, de même que la bénédiction des élus est comme un corps spirituel qui, revêtant le corps matériel de l'élu, l'élève, le spiritualise, le met en communication avec les anges et avec Dieu, êtres purement spirituels; ainsi la malédiction des réprouvés, revêtant leurs âmes comme d'un corps matériel, les mettant par le moyen de cet horrible corps en communication avec les êtres matériels et avec les choses corporelles, les rend passibles, soumises à l'action du feu. Nous ne pouvons comprendre comment tout cela se fait; nous savons toutefois, certainement, que cela se fait ainsi : *Miris sed veris modis.*

Ne vous flattez donc pas d'un vain espoir, ô chrétiens amollis, efféminés, sensuels, corrompus ; je vous le dis : Si la mort prévient l'heure de votre conversion et de votre sincère retour à Dieu par le repentir, vous-mêmes, de dessus vos lits moelleux, vous serez, ainsi que le mauvais riche, précipités dans un lit de feu et recouverts de la malédiction éternelle, comme d'un autre corps ; et vous ferez retentir ces cavernes ténébreuses du cri désespéré : « Je suis outre mesure tourmenté dans ces éternelles flammes : » *Crucior in hac flamma.*

Faites attention que le réprouvé ne dit pas : Je suis tourmenté dans les flammes, mais dans ces flammes. *In hac flamma.* Expression bien remarquable ; car il donne clairement à entendre par là qu'il n'est pas seulement plongé dans un feu semblable à celui que nous connaissons, mais dans un feu d'une nature toute nouvelle, dans un feu tout différent de celui de la terre et tout à fait particulier à la région de l'enfer où il se trouve : *In hac flamma.* Telle est bien la vérité, comme nous l'insinue ailleurs l'Ecriture : Le feu de l'enfer est un feu véritable et réel ; mais d'une nature si élevée et si exquise, qu'il est comme l'esprit et la quintescence du feu : *Spiritus ardoris, spiritus incendii* (2). Aussi, ajoute S. Bernard, le feu de l'enfer est aussi différent de notre feu que le feu en peinture diffère parmi nous du feu réel. La raison en est évidente. Le feu terrestre a été créé pour notre usage ; le feu de l'enfer n'a été créé que comme instrument de supplice;

(1) Et intravit sicut aqua in interiora ejus, et sicut oleum in ossibus ejus. Ps. CVIII. — (2) Is. IV.

le feu terrestre est ministre de la bonté divine, le feu éternel n'est ministre que de sa justice ; le feu terrestre a servi à prouver la foi des martyrs, à purifier la vertu des saints ; le feu infernal est uniquement destiné à punir les vices et l'apostasie des réprouvés. Nous frémissons d'horreur à la seule pensée de la fournaise de Babylone, chauffée au rouge pendant trois jours entiers, et où furent jetés les trois jeunes hommes ; or pourtant ce feu terrible, au lieu d'être pour eux une flamme dévorante, ne fut que comme une rosée céleste qui vint les rafraîchir : Vous m'avez préservé, dit un prophète, de la violence des flammes ; et plongé dans le feu, je n'en ai nullement ressenti les ardeurs (1). Nous frémissons rien qu'à entendre parler des inventions cruelles imaginées par la rage des persécuteurs à Rome, en Afrique, au Japon, pour torturer les corps des martyrs, par exemple, en les enduisant de poix et de goudron pour en faire des torches vivantes, des flambeaux animés ; et pourtant ce feu si terrible ne fut auprès du feu de l'enfer qu'un supplice bien léger, une tribulation bien insignifiante, *in paucis vexati* (2) ; la preuve en est que les martys souffrirent volontiers et avec joie ce feu de la terre pour éviter celui de l'enfer. Nous frémissons à la pensée de cette pluie de feu que Dieu, dans sa colère, fit tomber sur les impurs habitants de cinq villes si diffamées par leurs vices et devenues bien plus fameuses encore par leur châtiment. Nous ne pouvons tenir à la description de tant de victimes environnées de flammes de toute part, hurlant, frémissant se désespérant, se tordant, se livrant à tous les excès de la fureur, faisant d'inutiles efforts pour sortir d'une mer de feu qui de toute part les environne, les investit et les dévore. Or sachez, dit Jésus-Christ dans l'Evangile, que les réprouvés seront traités plus durement encore : « Le sort des habitants de Sodome sera plus tolérable (3). » Ce feu si terrible, si mystérieux, ajoute l'apôtre S. Jude, fut à peine la figure, le crayon, l'ébauche du feu inextinguible de l'enfer (4).

Mais du mauvais riche il est écrit qu'il a été enseveli dans le feu, recouvert de feu, abîmé dans le feu (5). Lui-même nous dit qu'il est dans la flamme (6) ; il y est plongé comme le poisson dans l'eau. Et ceci est conforme au langage de l'Ecriture, qui ailleurs appelle l'enfer un étang, un lac une mer de feu (7). Le mauvais riche ajoute encore qu'il n'est pas encore seulement extérieurement environné de flammes, mais qu'il est intérieurement tourmenté par ces flam-

(1) Liberasti corpus meum a pressura flamma; et in medio ignis non sum æstuatus. Eccl. LI — (2) Sap. III. — (3) Tolerabilius erit terræ Sodomorum. Matth. X. — (4) Factæ sunt in exemplum ignis æterni. Jud. VI. — (5) Sepultus est in inferno. Evang. — (6) In hac flamma. *Ibid.* — (7) In stagnum ignis. Apoc.

mes (1). Et ceci démontre la vérité de cette révélation de Jésus-Christ : « Ils seront tous salés par le feu, comme toute victime est salée par le sel (2). » C'est-à dire que comme le sel répandu sur les viandes peu à peu s'insinue de toute part, pénètre par tous les pores et s'infiltre dans toutes les fibres, de même le feu de l'enfer se prend à toutes les parties du corps des damnés, il pénètre dans leurs entrailles, ils court dans leurs veines, il transperce la moelle de leurs os, il parvient au plus intime de l'âme, il en attaque toutes les puissances, et il ne forme du corps et de l'âme que comme un seul être liquéfié par le feu : *Omnis igne salietur.*

Or oublions les causes surnaturelles du feu créé pour punir, oublions ses propriétés merveilleuses, ses surprenants effets. Imaginons pour un instant qu'il ne soit qu'un feu semblable au nôtre : « Qui de vous, disait le prophète, voudrait habiter au sein d'une fournaise ardente, parmi des flammes qui ne s'éteindraient jamais (3) ? » Nous le voyons ce feu d'ici-bas, élément terrible, réduire en poudre les corps les plus durs, calciner les marbres, liquéfier les métaux. Le plus mâle courage, la plus robuste complexion ne résiste pas longtemps à la brûlure d'une seule étincelle. Nul attrait de curiosité ne saurait nous retenir un seul instant près d'une fournaise ; l'impression qu'on en reçoit, la chaleur qu'on en ressent, la suffocation qu'on éprouve, obligent à reculer bien vite. Eh ! comment donc, ô vous, âmes si délicates et amollies, vous à qui est si incommode, insupportable et désespérante la chaleur de la saison, comment si vous vous damnez, supporterez-vous, non pas seulement d'avoir le visage tourné vers le feu, non pas d'y plonger la main, le pied, le bout du doigts, mais d'y être plongé tout entier comme dans un étang de feu ? Comment supporterez-vous, non pas seulement d'être environné extérieurement de feu, mais encore de sentir intérieurement le feu qui vous pénètrera comme le sel pénètre les chairs ; d'avoir tous les vicères, toutes les fibres, tous les os, tous les nerfs, toutes les veines, envahis, dévorés par le feu, jusqu'à ne respirer et n'expirer, n'absorber et ne transsuder, par les yeux, par les oreilles, par les narines, par la bouche, par tout le corps, rien que du feu ; enfin d'être et dessus et dessous et au-dedans et au-dehors au milieu des flammes ; de manière à n'être qu'un tison enflammé, une masse de feu ? Comment tiendriez-vous dans une si horrible situation, dans un état aussi désespéré ?

(1) Crucior. Evang. — (2) Omnis enim igne salietur et omnis victima sale salietur. Marc. IX. — (3) Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante ? Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis? Is. XXXIII.

Aussi le mauvais riche pour exprimer sa peine et sa désolation, dit-il qu'il est dans le lieu des tourments (1). Et cela est conforme à ce qui est dit ailleurs dans l'Ecriture, que dans l'enfer sont réunis tous les maux, les tourments de toutes sortes, comme dans le ciel aussi sont réunis toutes les délices, toutes les joies et tous les biens. « J'assemblerai sur eux tous les maux, » a dit le Seigneur (2).

Demain j'essayerai d'exposer comment dans l'enfer toutes les peines peuvent et doivent même, de toute nécessité, être éprouvées en même temps. Pour le moment il doit nous suffire d'apprendre du mauvais riche qui les éprouve, que réellement toutes les peines y sont réunies ; et que, comme le dit S. Jérôme, telle est la terrible propriété de ce terrible feu, que tout organe du corps, toute puissance de l'âme y trouvera son tourment particulier ; et que cet élément étant le seul instrument de supplice, saura se transformer et produire toute espèce de tourment (3).

Réunis donc, ô âme, dans ta pensée tous les maux que peuvent faire souffrir sur la terre, la barbarie des tyrans, la justice des hommes, les fureurs de la démence, la violence des maladies ; réunis dans ton imagination toutes les douleurs les plus aiguës, tous les spasmes les plus atroces, toutes les tortures les plus cruelles, et puis, dit en toi-même : tout cela je le souffrirai simultanément, si je me damne ; mais tout cela n'est qu'une petite partie de ce que j'aurai à souffrir : tout cela se trouve dans l'enfer, mais tout cela n'est pas encore l'enfer. Ces maux, ces peines, ces tourments, Dieu les a envoyés à ses saints, à ses amis ; quels seront donc ceux qu'il prépare à ses ennemis ? Ces maux sur la terre sont la plupart du temps des motifs de patience, des sources de mérite, des témoignages de fidélité, des moyens de sanctification, des récompenses pour la vertu. Quels seront donc les maux de l'enfer destinés à devenir des motifs d'impatience, des sources de douleur, des preuves de la justice divine, d'éclatantes punition du péché ? Les maux d'ici-bas ne sont, d'après le langage des livres saints, que comme les gouttes de la malédiction divine (4) ; ceux de l'enfer sont les torrents débordés de la justice et de la colère de Dieu (5). Grand Dieu ! s'écrie épouvanté S. Jérôme, si les gouttes seulement de votre colère sont cependant si terribles, si douloureuses, si amères, si formidables, que sera-ce donc que toute la tempête, tout le débordement de votre fureur (6) ? Ah ! dit S. Jean Chrysostome, les tribulations de tous les affligés, les souffrances

(1) In hunc locum tormentorum. Evang. — (2) Congregabo super eos mala. Deuter. XXXII. — (3) In uno igne omnia tormenta sentient. S. Hieron. — (4) Stillavit super nos maledictio. Dan. IX. — (5) Super eos effundam quasi aquam iram meam. Os. V. — (6) Si tanta est stilla, quid erit torrens, quid erit de tolis imbribus? S. Hieron.

de tous les condamnés, les douleurs de tous les agonisants, les tortures de tous les martyrs, tous les maux d'ici-bas, réunis ensemble, ne sont que bagatelle et risée, épouvantails d'enfants, ne sont que des maux qui n'en méritent même pas le nom en comparaison de ceux de l'enfer (1).

Hélas ! tout ce qui peut se dire des tourments de l'enfer, est et sera toujours en deçà du vrai ! Là-dessus, loin de pouvoir jamais exagérer, on n'en aura jamais dit assez. Donc lorsque Jésus-Christ nous a dit que dans l'enfer sont réunis tous les tourments, et que c'est par excellence le lieu de tous les supplices : *Locus tormentorum !* il n'a pas fait des amplifications de rhéteurs, mais il a parlé avec la précision d'un juge. Combien donc sont insensés et aveugles les hommes qui ne songent même pas jusqu'à quel point ils sont en contradiction avec eux-mêmes, lorsqu'ils craignent tant les puissances créées qui ne peuvent ici-bas maltraiter et tourmenter que le corps, et lorsqu'ils ne tiennent aucun compte de la puissance infinie de Dieu qui peut si sévèrement punir et l'âme et le corps dans l'enfer !

Mais le mauvais riche, lorsqu'il se plaint d'être en proie aux flammes et à toute espèce de tourments, se plaint en particulier du tourment que sa langue endure par les terribles effets de la soif. N'en soyons pas surpris. Jésus-Christ a dit que le mauvais riche pécha en particulier par le sens du goût, n'interrompant aucun jour ses joyeux et splendides festins (2). Quoi donc de plus juste que d'être puni par où il avait particulièrement péché.

Voici donc qu'un mystère de la damnation éternelle nous est clairement révélé : c'est que le feu de l'enfer est un feu doué de raison, selon Tertullien ; un feu inquisiteur des mérites, selon Cassien ; un feu intelligent selon S. Augustin ; c'est-à-dire que tourmentant le damné dans toute sa personne, ce feu sait diriger les ardeurs de ses flammes de manière à lui créer un supplice spécial dans l'organe par où il a plus particulièrement péché.

Entendez donc bien, ô pécheurs, cette terrible circonstance de la peine que vous aurez à subir dans l'enfer, si vous avez le malheur d'y tomber : votre corps tout entier, votre âme aussi tout entière, seront, à l'intérieur et à l'extérieur, revêtus, dévorés, torturés par le feu. Mais vous serez d'une façon toute spéciale tourmentés, ou dans les yeux, que vous faites particulièrement servir à la séduction et à des regards impudiques ; ou dans la langue, que vous faites particulièrement servir aux discours obscènes, à l'en-

(1) Risus sunt hæc omnia mala nostra ; in comparatione illorum non parva, sed nulla sunt. S. Jo. Chrys. — (2) Epulabatur quotidie splendide. Evang.

seignement de l'erreur, au blasphème, à la calomnie, à la médisance ; ou dans la bouche, que vous avez particulièrement vouée à l'intempérance et à la débauche ; ou dans votre chair que vous avez toujours nourrie avec tant de délicatesse, caressée avec tant de complaisance, revêtue avec tant d'immodestie, ornée avec tant de luxe, souillée par tant d'impudicités ; ou dans votre cœur tantôt embrasé de flammes impures, tantôt endurci par l'effet de la cupidité ; ou dans votre esprit, réceptacle de tant de plans et de projets ambitieux, dégradé par l'erreur volontaire, le doute et l'incrédulité ; et alors tourmentés, d'une manière spéciale, dans chacune de ces parties de votre être, vous chercherez un rafraîchissement spécial, et vous ne l'obtiendrez pas. O justice de Dieu, que vous êtes sévère ! Que vous êtes redoutable !

A ce mauvais riche qui se plaint de cruels élancements dans la tête, d'insupportables ardeurs de la langue, il est répondu que ces plaisirs passés sont la mesure de ses tortures présentes, et qu'il est tourmenté à proportion de ce qu'il eut de jouissances dans sa vie ; de même que Lazare est heureux dans le ciel à proportion de ce qu'il fut affligé sur la terre (1). Maintenant tout est changé. Tu as goûté sur la terre tous les plaisirs de la mollesse, maintenant il est juste que tu épuises la coupe des amertumes jusqu'à la lie. Telle est dans l'exemple d'un seul, la raison manifeste du supplice de tous.

La voilà donc traduite par les faits la terrible leçon que l'Esprit-Saint avait ailleurs donnée seulement par le discours : cette leçon, c'est que le damné, plus il aura été superbe, plus il sera humilié ; plus il aura voulu se rehausser, plus il sera déprimé ; plus il aura été amolli par les plaisirs, plus il sera tourmenté ; plus il aura eu de jouissances, plus il aura de peines ; plus il aura été dans la joie et la gaieté, plus il sera dans le deuil et dans la douleur (2) ; à la dette contractée envers Dieu dans la vie correspondra dans l'enfer l'acquit de cette dette, et selon le nombre et selon le poids, dans une mesure exacte et une sévère précision (3). Combien donc sont insensés et aveugles ceux qui disent si facilement : Puisque je dois être damné, je ne le serai pas plus pour cent fautes que pour une seule ! Non, non, malheureux, il n'en est pas ainsi. Le mauvais riche ne souffrirait pas ces indicibles ardeurs dans l'organe du goût, s'il n'en avait pas abusé tous les jours de sa vie par ses somptueux repas : *Epulabatur quotidie*

(1) Recepisti bona in vita tua et Lazarus similiter mala. Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris. Evang. — (2) Quantum in deliciis fuit tantum date illi tormentum et luctum. Apoc. XVIII. — (3) Pro mensura delicti erit et plagarum modus, Deut. XXV.

splendide. Ce n'est donc pas la même chose que d'être damné pour avoir péché quelques jours, ou pour s'être obstiné à croupir toute sa vie dans le péché ; pour avoir abusé d'un seul sens, ou pour les avoir tous prostitués au crime ; pour avoir cédé à une seule passion, ou pour avoir été l'esclave de toutes les passions ; pour avoir violé en tremblant un seul commandement de Dieu, ou pour les avoir tous foulés aux pieds avec une licence infernale ; pour avoir erré volontairement, ou pour avoir fait profession d'enseigner l'erreur aux autres ; pour avoir péché seul, ou pour avoir aussi, avec un zèle diabolique, entraîné les autres au mal. Non, il n'est pas le même, l'enfer de l'infidèle et celui du chrétien ; celui de l'hérétique et celui du catholique ; celui du séculier et celui de l'homme consacré à Dieu. Mais plus sera grand le nombre des péchés commis, le nombre des degrés de malice, le nombre des bienfaits divins dont on abusa, des moyens de salut négligés, des divines invitations non accueillies, des lumières divines dont on ne fit point cas, des obligations personnelles que l'on foula aux pieds, des âmes que l'on perdit par ses scandales, plus sera grand le nombre et l'intensité des supplices.

Il est tenu compte de toutes et chacune des mauvaises pensées, de toutes et chacune des affections criminelles, de toutes et chacune des œuvres d'iniquité : aucune ne demeure sans punition, chacune a son châtiment particulier. Ainsi, plus l'esprit fut pervers, plus le cœur fut corrompu, plus la volonté fut obstinée, plus la rébellion envers Dieu fut constante, plus la vie dans le crime fut licencieuse, plus aussi dans l'enfer seront dévorantes les flammes, plus seront intenses les élancements de la douleur, plus seront aigus les tourments, plus seront amères les larmes, plus seront désespérées les désolations : *Quantum fuit in deliciis, tantum date illi tormentum et luctum.*

Ecoutez donc le mauvais riche suppliant Abraham de lui envoyer Lazare, afin qu'il trempe le doigt dans l'eau et qu'il lui rafraîchisse la langue desséchée par les ardeurs du feu, comme s'il eût dit : Malheureux que je suis ! je ne vois, je ne sens, je ne respire que le feu. Quel n'est pas mon tourment dans ces flammes ! Vous au moins, père commun des croyants, prenez pitié de ma misère, de ma douleur. Je ne vous demande pas de mettre fin à mon supplice ; je sais que la sentence prononcée est irrévocable. Je demande seulement un instant d'interruption, d'adoucissement, de trêve, de répit. Non, je ne demande pas que la flamme intérieure qui me dévore s'éteigne ; je ne demande pas de passer dans un bain rafraîchissant ; non, je ne demande pas cela : ce serait trop. Je ne

demande pas un verre d'eau, une gorgée, ni même quelques gouttes pour étancher ma soif ardente ; je demande seulement que Lazare, du bout de son doigt humecté, effleure ma langue et la rafraîchisse ainsi tant soit peu.

Ah ! malheureux réprouvé ! une goutte d'eau pour un abîme de feu, pour une mer de flammes ! Pourtant il s'en contente ; et cet allégement si faible, si misérable lui est refusé ! Abraham lui répond : Tout ce que tu pouvais obtenir, tu l'as reçu dans la vie ; il ne te reste plus que torture et supplice (1). Ah ! quelles sont fortes, qu'elles sont énergiques dans leur simplicité les expressions de l'Evangile ! Serait-il possible avec les plus longs discours de dire rien de plus fort, de plus terrible, pour démontrer que dans l'enfer les peines sont sans interruption, sans soulagement ; que rien ne saurait tempérer l'ardeur des flammes auxquelles le damné est livré en proie ; que le plus petit soulagement est banni de là, et ne saurait y pénétrer.

Mais quelque grands que soient les tourments que souffre le damné, en tant qu'être sensitif, bien plus grands sont ceux qu'il souffre comme être intelligent, car à l'action physique du feu se joignent encore les causes morales pour le tourmenter. Le prophète royal avait réduit à trois ces causes morales qui, au milieu des flammes de l'enfer, viennent encore former pour l'âme réprouvée un nouvel et insupportable enfer : Le pécheur verra et il en sera hors de lui-même ; il grincera les dents et il desséchera ; le désir des pécheurs périra (2). Or contemplez ce terrible enseignement du prophète mis en action dans le supplice du mauvais riche. Le réprouvé a donc tout d'abord et continuellement devant les yeux un spectacle qui lui fend le cœur : *Peccator videbit et irascetur.* A peine tombé dans le fond de l'abîme, quel est le premier effet qui frappe ses regards ? que voit-il dans le lointain ? *Vidit a longe.* Il voit Abraham, le chef de sa race, dont il hérita le sang et la foi, sans en avoir hérité les œuvres, Abraham, semblable à lui par sa condition de riche, mais bien différent par la conduite ; et dans le sein de cet Abraham, il voit ce Lazare, qui naguère était couché près du seuil de son palais, hideux de misère, de malpropreté, de plaies, et maintenant élevé bien au-dessus de sa tête, au sein de la félicité et de la gloire : *Vidit Abraham et Lazarum in sinu ejus.*

Il ne voit donc, selon Eusèbe d'Emèse, qu'Abraham et Lazare : l'un qui lui donna vainement l'exemple de la charité, l'autre qui

(1) Recepisti bona in vita tua ; nunc vero cruciaris. Evang. — (2) Peccator videbit et irascetur ; dentibus suis fremet et tabescet ; desiderium peccatorum peribit. Psalm. CXI.

vainement lui offrit l'occasion de la pratiquer. Il voit uniquement les deux objets pour lesquels il est condamné : l'un qu'il n'a pas su imiter, l'autre qu'il n'a pas voulu secourir (1). En effet, continue Eusèbe, il ne serait pas assez puni, s'il ne voyait parmi la joie et la félicité cet Abraham dont il n'imita point les exemples, et ce Lazare, à la douleur duquel il insulta (2). Il n'est pas permis aux réprouvés comme aux bienheureux de voir tout ce qu'ils veulent (3). Mais il est évident, d'après ce récit, dit S. Jean Chrysostome, que si nous sommes du nombre des réprouvés, nous aurons continuellement sous nos yeux pour notre tourment, nous verrons au centre de la gloire et du bonheur, ceux que nous aurons persécutés, opprimés, vilipendés et tournés en dérision (4).

Mais l'enfer est désigné dans l'Evangile comme un lieu d'épaisses ténèbres et de nuit profonde, *in tenebras exteriores*, tandis que le prophète a dit que ces horribles ténèbres sont éclairées de quelques sombres rayons de funeste lumière qui en accroissent l'horreur, *videbit et irascetur*. Or comment concilier cette contradiction, que dans l'enfer il y ait d'épaisses ténèbres et que cependant on puisse y voir ? Ah ! dit S. Isidore, c'est là un autre mystère bien terrible de la damnation : Le damné est dans les ténèbres pour ne rien voir de ce qui pourrait le consoler ; et il est tout œil pour apercevoir tout ce qui pourrait l'affliger. Il a assez de lumière pour voir la félicité des saints dont il est privé, l'horreur de la prison qui l'enserre, la profondeur de l'abîme où il est enseveli, le cruel regard des bourreaux qui le tourmentent, la rage empreinte dans les traits des complices de ses déportements qui le maudissent aujourd'hui. Mais la lumière lui manque pour voir l'azur de la voûte des cieux qui le réjouirait, pour voir le spectacle de la nature qui pourrait le distraire ; il lui manque le regard compatissant d'un parent, d'un ami, qui pourrait adoucir sa peine ; il est sans yeux pour tout ce qui peut réjouir, il est clairvoyant pour tout ce qui peut attrister et navrer (5).

Qui pourra donc exprimer les sentiments du mauvais riche, en présence de la félicité de Lazare ? Les pures jouissances de Lazare sont pour lui un poison ; les rayons de lumière qui brillent autour de Lazare sont autant de traits qui percent son cœur ; la couronne immortelle qui orne le front de Lazare est pour lui un instrument

(1) Non alium ei videre conceditur, nisi eumdem ipsum pro quo cruciatur. Eus. Emiss. — (2) Perfecta ei ultio non esset de paupere, si hunc in retributione non recognosceret. *Ibid.* — (3) Non licet malis, quamquam liceat bonis, videre et audire quod volunt. *Ibid.* — (4) Hinc liquet quia omnes qui a nobis offenduntur, objicientur nostro conspectui. S. Jo. Chrys. — (5) Lumen habent ad damnationem, ut videant unde doleant ; sed non habent ad considerationem, ut videant unde gaudeant. S. Isid.

de supplice; l'heureuse liberté dont jouit Lazare est comme un poids de plus qui alourdit ses chaînes et aggrave l'ignominie de sa servitude. Avant de sentir les maux qui l'oppressent, il compte les biens qui lui manquent; la vue du ciel plus que celle de l'enfer le tourmente et lui brise le cœur (1) Oh! quelle n'est pas alors la rage qui s'empare de lui! *Videbit et irascetur!* Et alors quels yeux hagards! Quels cris forcenés! Quelles prières incohérentes! Quels vœux confus! Quels cris déchirants! Tantôt il lui semblera qu'Abraham ait pitié de lui et le prenne avec lui dans le ciel, tantôt que Lazare soit envoyé pour partager avec lui les peines de l'enfer: *Mitte Lazarum!*

Oui, voilà une véritable source de dépit et de rage pour les réprouvés: la vue du bonheur. Il est dit du mauvais riche, qu'il vit Abraham et Lazare dans le ciel, mais de loin: *Vidit a longe;* et cela signifie, dit S. Grégoire, que les damnés voient le ciel comme un bien qui attire tous leurs désirs, mais dont ils sont loin, bien loin par l'absence de mérites pour l'obtenir et auquel ils ne sauraient prétendre (2). Ils voient les Lazares jadis rebut du monde et d'eux-mêmes, les artisans, les femmelettes, les petites filles, les servantes, les pauvres jadis misérables, faméliques, humiliés, opprimés, affligés, qu'eux ne daignèrent pas honorer d'un regard, dont ils méprisèrent la misérable condition, dont ils tournèrent en ridicule la foi simple, la fervente piété, la vie pure, la résignation dans les peines, et la ferme espérance jusque dans la mort; ils les voient dans le sein d'Abraham, dans le sein de Dieu même, en compagnie du vrai Lazare, qui est Jésus-Christ lui-même glorifié, parmi les délices et dans la gloire; et ils se voient eux-mêmes au contraire relégués parmi les démons, leurs bourreaux, et parmi les scélérats, compagnons de leur supplice, gémissant dans l'humiliation et la douleur. Ils font le parallèle du lieu où ils se trouvent et de celui dont ils se voient exclus; ils comparent les maux de l'enfer excessifs en intensité, infinis en nombre, éternels en durée, avec les biens du ciel si faciles à conquérir, immenses dans leur étendue, interminables quant à la possession; biens promis de Dieu, espérés par eux et peut-être mérités jadis pendant quelque temps, mais à cette heure perdus sans retour. Le ciel, s'écrient-ils, était fait pour moi et moi pour le ciel; et voici que je n'ai plus d'autre résidence que l'enfer (3). Les voilà dans le ciel ceux que je vois si glorieux, si contents: ils furent mes subordonnés, mes ouvriers,

(1) Plus torquetur cœlo quam inferno. S. Isid. — (2) Longe est quod adspiciunt, quia illuc per meritum non attingunt. S. Greg. — (3) Oh! ubi sum ego? ubi non sum? Infernus domus mea est! S. Greg.

mes serviteurs, mes parents, mes condisciples, mes collègues, mes amis ; ils furent plus faibles que moi, plus exposés que moi, ils eurent moins de lumières, moins de secours, moins de moyens de salut et ils sont sauvés ! Et moi ? moi, je suis damné ! Je pourrais être au sein de la joie avec eux ; et séparé d'eux, je suis dans les tourments. Je pourrais, moi aussi, être compté au nombre des saints, et je suis au nombre des réprouvés ; je pourrais, moi aussi, habiter dans les cieux et je me trouve pour jamais relégué dans les enfers : *Infernus domus mea est !* Oh ! qui m'enseigna donc à calculer si mal ! calcul funeste ! maudite politique !... Et ici les yeux fixés vers le ciel exprimant la plus vive anxiété, dévoré de la soif de ce bonheur envié, quels ne sont pas et ses emportements, et ses contorsions, et ses gémissements, et ses prières, pour obtenir une seule de ces couronnes, pour atteindre une seule goutte distillée de cet océan de joie, pour obtenir une seule miette de cet immense festin, pour jouir d'un seul instant de cette interminable paix ! Et puis quand tous ces transports demeurent inutiles, quels ne sont pas ses accès de rage, ses agitations inquiètes, ses lamentables gémissements ! *Peccator videbit et irascetur.*

Mais souviens-toi, dit Abraham au mauvais riche, souviens-toi de tous les biens qui te sont échus dans ta vie et de tout le mal que tu as fait ; et reconnais si c'est à juste titre que tu es à cette heure dans les tourments (1). Abraham parle ici au nom de Dieu ; c'est Dieu même, dont les paroles sont des ordres, c'est Dieu même qui intime au mauvais riche cette équitable loi. Or cette terrible parole, « souviens-toi du passé, » qui retentit aux oreilles du mauvais riche, retentira éternellement aux oreilles de tout réprouvé, non-seulement comme un reproche, mais encore comme une sentence et un éternel châtiment ; c'est-à-dire que pour le supplice du réprouvé, au spectacle présent qui lui fend le cœur, se joint le funeste souvenir aussi inévitable qu'indélébile d'un passé qui fait sa torture. *Videbit et irascetur.* De même que le corps des réprouvés acquiert en certaine façon l'incorruptibilité de l'esprit, en sorte qu'il peut brûler sans se consumer ; ainsi l'esprit, par l'effet de cette terrible sentence, souviens-toi, *Recordare*, acquiert l'immobilité, l'inertie du corps, pour demeurer toujours stable et comme cloué dans le cachot de ses ténèbres intérieures, de ses noires pensées, de ses réflexions angoisseuses ; aussi ne peut-il un seul instant détourner de son passé funeste sa mémoire consternée, son imagination oppressée (2).

(1) Recordare quia recepisti bona in vita tua, nunc vero cruciaris. Evang. — (2) Vinculis tenebrarum compeditur. S. Greg.

A peine tombé dans l'enfer, voici que se déroule à ses yeux comme sur une toile le tableau de sa vie entière, non plus sous des couleurs flatteuses et séduisantes, mais sous l'aspect le plus noir et le plus sinistre : voici qu'il voit figurer devant lui tout le bien qu'il reçut, tout le mal qu'il fit ; toutes les grâces dont il abusa, toutes les fautes qu'it commit ; les miséricordes divines qui le prévinrent et l'ingratitude qu'il y opposa ; les saintes instructions qu'il reçut et les maximes perverses qu'il leur préféra ; les bons exemples qu'il avait vus et les exemples pernicieux qu'il suivit ; le temps qui lui fut accordé pour se convertir et la prodigalité avec laquelle il en abusa pour s'endurcir de plus en plus ; les nombreuses occasions, les moyens faciles qui lui furent offerte pour se sauver, et les occasions, les moyens périlleux après lesquels il courut pour se perdre. A cette vue funeste, quels efforts multipliés ne fait-il pas pour échapper à la contemplation de ce funeste spectacle et porter ailleurs ses regards effarés, sa pensée comme anéantie, son imagination épouvantée ! Cruels ressouvenirs ! se dira-t-il alors, pourquoi venez-vous maintenant me transpercer le cœur ? Puisque la chose est faite et que mon mal est sans remède, à quoi bon y penser ? Mais non, « souviens-toi ! » *Recordare !* lui répétera d'un ton impérieux et souverain, une voix, éternel écho de la sentence divine. Tu ne voulus penser à rien de tout cela pour ton bien ; penses-y maintenant pour ton supplice ; et que cette pensée soit tout à la fois et ton occupation et ton tourment : *Recordare !*

Le voilà donc pour toujours morne, pour toujours gémissant, pour toujours condamné à penser en lui-même et à se redire : je pouvais me sauver, et je me suis perdu, parce que je le voulus bien. Dieu me refusa-t-il quelque chose ? Est-il un secours, une grâce qu'il ne m'ait accordée ? Pénétration d'esprit, douceur de caractère, sensibilité de cœur ; aisance et commodité de la vie, avantages de la condition, priviléges de la fortune, connaissances étendues, lumières sans nuages, grâces triomphantes, fréquence de la prédication, efficacité des sacrements, société des bons chrétiens, exemples vertueux, salutaires conseils, avertissements opportuns, fréquentes invitations ! Que de fois je fus exhorté par les confesseurs ! menacé du haut de la chaire sacrée ! accusé par la conscience, aiguillonné par le remords ! Hélas ! pourquoi n'y pensai-je pas, pourquoi n'y fis-je pas attention alors, pourquoi ne pas prendre ma résolution ? Parce que je ne voulus pas. Rien ne me manqua, ni le temps, ni le lieu, ni la grâce, ni les secours pour me convertir. Dieu avait songé à tout, Dieu m'avait pourvu de

tout pour me sauver. Je me suis perdu, parce que j'ai voulu me perdre. Je ne puis accuser de ma damnation que moi-même, ma perversité, mon ingratitude, mon obstination. Je suis l'auteur de mon supplice, l'artisan funeste de mes tourments (1). Ce sont mes péchés qui fournissent l'aliment de ce feu, mon ingratitude qui en allume la flamme, mon obstination qui en rend l'ardeur plus intense : et pourquoi ? pour posséder une fortune dont je fus sitôt dépouillé, une dignité qui me valut plus d'humiliation pour y parvenir, qu'elle ne me procura de jouissances dans sa possession ; pour goûter de courtes joies, de fugitives délices ; pour satisfaire une honteuse passion ; pour mener une vie dans laquelle les moments des affronts, des jalousies, des dépits, des amertumes, des remords, furent bien plus fréquents que les moments de plaisir. L'ivresse et les séductions de la volupté sont évanouies ; et maintenant l'enfer est mon séjour, les brasiers ardents sont mon lieu de repos ; je n'ai d'autre volupté que la douleur, d'autre épanchement que les frémissements de la rage, d'autre héritage que les larmes, d'autre consolation que le désespoir, d'autre vie que la mort ; mieux que Jonathas, je puis dire : « Mes lèvres ont effleuré le rayon de miel ; et voici que je meurs pour jamais (2). »

Ces réflexions, ces pensées sont ce ver immortel, qui, comme l'a dit le Seigneur, rongera éternellement le cœur du réprouvé. « Ah ! j'avais commencé si bien ! s'écrie-t-il, pourquoi finir si mal? Je n'avais qu'à lever la main pour prendre la couronne suspendue sur ma tête. J'aurais pu me consacrer à Dieu dans le sacerdoce ou la vie religieuse. D'autres plus courageux que moi prirent le poste qui m'était destiné, et se sont enrichis de mes pertes.

« Que m'aurait-il coûté de revenir sur mes pas? un peu de pénitence, un peu de courage pour briser cette chaîne qui faisait et mon déshonneur et mon tourment ; pour sortir de la servitude de cette passion dans laquelle je ne pus jamais vivre en paix, et dans laquelle pourtant je m'obstinai à mourir. Une confession sincère aurait remédié à tout : j'en conçus le projet, mais j'en différai l'exécution jusqu'à la mort, c'est-à-dire jusqu'au temps où il ne me resta plus de temps. Je me confessai à la mort, mais sans savoir ce que je faisais, mécaniquement et de bouche, sans sentiment intérieur ; quand le confesseur me donna l'absolution, j'avais déjà perdu connaissance, l'âme s'était envolée avant qu'il eût terminé, et le juge avait prononcé la sentence qui m'a précipité en cet abîme. Le désir de me sauver, je l'avais en moi aussi dans mes

(1) In malignitate nostra consumpti sumus. Sap. v. — (2) Gustans gustavi paululum mellis et ecce morior ! I Reg. XIV.

premières années; je l'eus sincère, je l'eus efficace, et je me mis dès lors au service de Dieu, à la pratique du bien. O jours heureux! belles années, dans lesquelles la pudeur était peinte sur mon visage, la piété, la grâce résidait dans mon cœur! Je demeurai pieux tant que ce compagnon ne m'entraîna point; je demeurai chaste tant que cette passion ne vint pas m'enflammer; je fus précautionné tant qu'une présomption insensée ne me fit pas perdre le sens. Or pourquoi, après avoir si bien mis la main à la charrue, m'en aller ensuite regarder en arrière? Encore peu d'années, encore peu de jours de cette vie de vertu et d'innocence, et j'aurais été sauvé: je ne sus pas persévérer jusqu'à la fin et je suis damné, uniquement parce que je l'ai voulu.

« Ce fut ce compagnon auquel je m'associai, malgré la défense de mes parents, qui me ravit l'innocence; ce fut cette domestique, avec laquelle je me familiarisai, malgré les avis de ma mère, qui m'enseigna les voies du mal; ce fut ce livre dont je me permis la lecture, contre la défense de l'Eglise et de mon directeur, qui commença à me faire douter des vérités de la foi; ce furent ces spectacles que je fréquentai, malgré les exhortations des prédicateurs, qui attisèrent et firent peu à peu éclater en moi le feu de passions bientôt devenues inextinguibles. Ah! maudits soient les lieux où je péchai! maudits les adulateurs qui me trompèrent! maudits les livres qui affaiblirent ma foi! maudits les divertissements qui me dissipèrent, et les maîtres d'incrédulité qui me pervertirent l'esprit et les passions qui corrompirent mon cœur! maudit le respect humain qui me rendit esclave! maudit moi-même qui préférai toujours le langage de la passion à celui de la raison, mes goûts à mes devoirs, l'estime du monde aux lois de l'Evangile, les délires de l'incrédulité aux enseignements de la foi, les séductions des hommes à la voix de Dieu! » Et ici le réprouvé tombe dans une mélancolie horriblement calme, dans un silence effrayant, dans une sombre fureur, qui lui ôte la consolation de raconter ses propres peines et à nous la possibilité de les décrire : *Dentibus suis fremet et tabescet.*

Enfin le mauvais riche s'écrie : « Oh! si quelqu'un pouvait d'ici retourner sur la terre (1)! » Or tel est le désir de tous les damnés. Oh! si quelqu'un de nous pouvait retourner dans le monde! oh! si je pouvais être ce quelqu'un! Hélas! le sang divin, qui devait me laver de toutes mes souillures, ne servit qu'à rendre mes fautes plus horribles et mon châtiment plus sévère; le baptême que je reçus, le sacerdoce dont je fus honoré et dont je conserve indélé-

(1) Si quis ex mortuis ierit. Evang.

bile le caractère sacré, qui faisait ma beauté et ma gloire devant Dieu, ne sert maintenant qu'à accroître l'ignominie et la laideur de mon âme. Le sang divin, qui devait être mon salut et la source de mon bonheur, met le sceau à ma ruine, devient mon désespoir et mon tourment. Oh ! si je pouvais retourner sur la terre ! si une heure de temps seulement m'était donnée, comme je saurais en profiter ! Tous les artifices de l'amour-propre, toutes les séductions des sens, toutes les illusions du monde, toutes les forces réunies ensemble des hommes et des démons ne pourraient plus me tromper, ni me séduire.

Mais, hélas ! le temps de la miséricorde est passé ! le Dieu qui, pour ces mêmes âmes, voulut donner tout son sang, leur refuse la moindre parcelle de grâce ; la douceur de l'Agneau divin s'est changée en la fureur du lion ; le tendre Père n'est plus qu'un juge plein de sévérité ; c'est parce que le damné ne voulut pas ce qu'il pouvait, que maintenant il ne peut plus ce qu'il veut. Sa disgrâce est sans ressource, sa perte est sans remède, sa sentence est sans appel, sa peine est sans consolation ; il crie et nul ne l'écoute ; il pleure et personne n'a compassion de lui ; il souffre et nul ne le console ; il prie, il soupire, et ses soupirs embrasés, et ses convoitises fiévreuses, et l'accent de sa prière, et le nom du Rédempteur sont emportés par les vents et vont se perdre dans les sombres profondeurs de la malheureuse éternité. *Desiderium peccatorum peribit !* Et sous l'impression de cette vue qui le consterne, de ces souvenirs qui le déchirent, de ces désirs qui le désespèrent, que de larmes arrachées par la douleur, que de sanglots interrompus par le désespoir, que d'accès de rage comprimés par le dépit ! Et alors, le voilà qui dévore ses chairs, qui se déchire les bras, qui grince les dents : quels emportements ! quelles convulsions ! quel désespoir ! *Desiderium peccatorum peribit !*

Enfin l'enfer, selon la définition que nous en a donnée Job, est le lieu d'où l'ordre est pour toujours banni ; le lieu où sont naturels, nécessaires, permanents le désordre, le pêle-mêle, l'éternelle horreur : *Ubi nullus ordo sed sempiternus horror inhabitat* (1). Ajoutez, en outre, que ce désordre n'est pas seulement extérieur et circonscrit dans le lieu qui renferme les damnés ; mais il est encore intérieur dans l'âme même du damné qui y est détenu. En effet, privé de tout ordre dans ses idées, de tout principe dans ses jugements, de toute règle dans ses affections, il est semblable à un navire qui, au milieu de la tempête, est sans timon et sans nocher ; il est constamment ballotté par un affreux tumulte d'idées, de

(1) Job. x.

jugements, de désirs toujours contraires, souvent turbulents et toujours pleins d'angoisses. Il est bien juste, dit S. Augustin, que celui qui ne voulut pas, quand il le pouvait, ne puisse plus, maintenant qu'il le voudrait, donner un frein à son propre esprit, à son propre cœur, et que celui qui, par sa faute, ne fut que trop indulgent pour ses pensées et ses désirs, les trouve aujourd'hui, pour son châtiment, rebelles et implacables, sans pouvoir les apaiser jamais.

Quel n'est donc pas le malheur d'une âme raisonnable, créée selon sa première condition pour dominer et maîtriser ses actes, et maintenant réduite par punition à en devenir le misérable jouet! L'âme damnée reconnaît, en effet, la divine bonté, et ne l'aime point; elle avoue la divine justice, et ne peut la souffrir; elle voit la difformité de son péché, et ne le déteste point; elle confesse la profondeur de sa malice, et s'y obstine. Elle sait qu'il n'y a plus de temps pour elle, et elle le cherche; qu'il n'y a plus pour elle de rafraîchissement possible, et elle en attend; qu'elle ne mérite plus la pitié, et elle l'implore. Elle s'accuse et se disculpe; elle se condamne et s'absout; elle se méprise, se maudit elle-même, et elle se prend en pitié; elle forme mille desseins sans objet? elle souffre, mais sans mérite; elle pleure et gémit, mais sans pouvoir décharger son cœur; elle se tourmente et sans fruit. Toutes ses pensées sont funestes, tous ses désirs sont inquiets, tous ses actes sont violents, tous ses soupirs sont arrachés par la douleur, tous les accents de sa voix sont ceux du désespoir. Tout est pour elle dégoût, amertume, serrement de cœur, haine, tristesse, peine, angoisse, déchirement; tout est en elle désordre, confusion, désespoir, trouble, horreur: *Ubi nullus ordo.*

O damnation! ô enfer! ô désespoir qui seul mérite un tel nom! ô châtiment épouvantable, horrible! ô mal seul grand et unique, parce qu'il comprend tous les maux! ô Dieu terrible dans vos justices, combien n'est pas stupide et insensé l'homme qui ne vous craint point! Eh! qui donc pourra ne pas vous craindre, ô roi des nations (1)?

DEUXIÈME POINT. Le mauvais riche désespérant de pouvoir obtenir jamais grâce pour lui-même, se met à l'implorer pour autrui: « Ah! de grâce, je vous en prie, dit-il à Abraham, envoyez ce Lazare dans ma famille, à mes cinq frères, pour leur dire où je suis, et ce que je souffre; afin qu'eux au moins, plus sages que moi, pendant qu'il en est temps encore, changent de vie, se ravisent,

(1) Quis non timebit te, o rex gentium? Jerem. x.

et n'aient pas le malheur de me rejoindre en ce lieu de tourments et de douleurs (1). »

Or Abraham est le père de tous les croyants et partant notre père selon la foi. Nous sommes les frères du mauvais riche ; ce triste message, c'est à nous qu'il l'envoie, afin que, tandis qu'il en est temps encore, nous nous donnions de garde d'imiter sa vie, afin de n'avoir pas le malheur de partager son supplice (2). Ce message, nous prédicateurs nous sommes chargés de le porter continuellement aux chrétiens. Mais, hélas ! lorsque, par le commandement de Dieu, Loth vint annoncer à ses gendres que le lendemain le feu du ciel devait réduire en cendres la ville de Sodome avec tous ses habitants, ces jeunes impies crurent d'abord que Loth ne parlait que par plaisanterie, et bientôt ils firent un objet de dérision et de la prédiction, et de celui qui l'avait faite (3).

Or voici ce qui nous arrive à nous aussi, ministres de la parole évangélique, quand au nom et par l'ordre de Dieu, nous prédisons au pécheur le feu de l'enfer, dont celui de Sodome ne fut que la figure. Qui donc alors nous écoute ? Qui nous craint et prend l'épouvante ? Qui se rend et se convertit ? Qui se réforme et profite de nos avertissements ? Combien n'est-il pas rare, après cette terrible prédication, de voir une dette payée, le bien mal acquis restitué, une liaison rompue, une calomnie rétractée, une injure pardonnée, un scandale réparé, les excès de toute sorte modérés, jeu, débauche, dissipation, mollesse, vanité, luxe, tous excès qui entraînèrent le mauvais riche en enfer ? Vainement nous exposons en tremblant cette terrible vérité : quelques-uns seulement éprouvent une agitation passagère, une certaine crainte qui se dissipe bien vite. Celui-ci reste froid et indifférent ; celui-là nous accuse d'exagération et de fanatisme ; cet autre nous critique ou nous méprise, et en réalité chacun demeure ce qu'il était auparavant, comme si nous racontions un de ces petits contes avec lesquels on se plaît à épouvanter les enfants, comme si nous parlions pour plaisanter et non sur le ton sérieux.

Mais hélas ! les jugements de Dieu ne dépendent pas des nôtres, les châtiments préparés par la justice de Dieu ne se modifient pas d'après nos idées. Pour n'avoir pas pensé à l'enfer, on n'en sera pas quitte pour cela ; n'y point croire n'est pas le moyen d'y échapper plus facilement ; nos préjugés, nos erreurs, notre présomption, notre aveuglement, notre sécurité la plus profonde n'ôtent pas à l'enfer ses horribles réalités. D'où il arrivera que les imitateurs de

(1) Mitte Lazarum in domo patris mei. Evang. — (2) Ne et ipsi veniant in hunc locum tormentorum. *Ibid.* — (3) Visus est eis quasi ludens loqui. Gen. XIX.

la stupidité et de l'incrédulité des Sodomites, les pécheurs obstinés seront associés à leur châtiment. La pluie épouvantable du feu infernal tombera sur eux à l'improviste ; c'est en un clin d'œil que, du sein des divertissements et des plaisirs de ce monde, ils seront précipités dans les tourments de l'enfer (1).

Ah ! tandis que nous parlons, comme l'enfer dilate plus que jamais ses gouffres dévorants ! Combien n'engloutit-il pas, non-seulement d'infidèles, mais encore de chrétiens ; non-seulement d'hérétiques, mais encore de catholiques ; non-seulement de séculiers, mais encore d'hommes consacrés à Dieu !

Aussi, pour être du nombre des damnés, n'est-il nullement nécessaire d'être incrédule, ou infidèle, ou hérétique. Le mauvais riche était vrai fils d'Abraham, il croyait et professait la vraie religion. Il n'est pas nécessaire d'être un Caïn homicide, un Balthasar sacrilége, un Aman ambitieux, un Antiochus persécuteur, un Achab injuste, une Jézabel impubique, un Hérode incestueux ; le mauvais riche n'était rien de tout cela. Ce n'était qu'un homme adonné au luxe, aux divertissements, aux plaisirs, et qui n'avait nul souci de son âme et du salut éternel. Pourtant mourir et être damné ce fut tout un pour lui : « Le riche mourut et fut enseveli dans l'enfer (2). » Or combien de chrétiens de nos jours mènent la même vie, suivent sans s'en douter le chemin de l'enfer, pour y être un jour engloutis et ensevelis avec lui ! Hélas ! ils sont déjà au terme de leur funeste voyage ; déjà ils sont sur le bord de cet abîme ; déjà se prépare la place qu'ils doivent occuper, déjà s'allume la flamme qui doit les dévorer ! Déjà ils sont tout entiers penchés sur l'enfer ; un pas encore, et ils sont dedans ; déjà la cognée est à la racine de ce tronc inutile ; encore un coup et cet arbre parasite tombera pour brûler dans le feu éternel ! Oui, celui qui se plaît à marcher sur ce chemin arrive infailliblement au terme funeste ; celui qui joue sur le bord de ce gouffre y tombe ; celui qui se tient en face de cette fournaise est englouti dans ses tourbillons. Ne vous flattez pas de pouvoir jouer avec Dieu et avec le démon. L'enfer est plein de pécheurs qui espéraient l'éviter et qui n'y sont pas moins tombés. Imitateurs de leurs vaines illusions, vous serez victimes de la même surprise.

Donc, pécheurs, mes frères, puisque vous êtes encore à temps, puisque aujourd'hui vous entendez la voix amie d'un autre Loth, qui au nom de Dieu vous avertit du péril imminent où vous êtes, hâtez-vous de mettre à profit le céleste message. Retournez sur vos

(1) Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt. Job. XXI. — (2) Mortuus est dives et sepultus est in inferno. Evang.

pas, âmes téméraires ; changez la direction de votre route ; fuyez, hâtez-vous de fuir ; fuyez loin de la voie funeste où vous vous êtes engagés si inconsidérément. Fuyez ! mais où, mais comment ? Fuyez par l'humilité, par le repentir ; courez vous cacher dans les plaies de Jésus-Christ, courez vous jeter dans ses bras ; voilà le seul lieu de refuge à l'abri du danger ; voilà le seul asile d'où aucune force ne pourra vous arracher (1). Oui, fixez-vous dans ce lieu de sûreté et de paix par l'amendement de la conduite, par la persévérance dans les bonnes œuvres, par l'exercice de la prière, et principalement par la crainte salutaire des jugements de Dieu et de ses vengeances. Sachez vous défaire de cette crainte avilissante, qui s'agite et tombe en convulsions à la seule idée de maux purement corporels et passagers, tels qu'ils peuvent vous venir de la part des hommes ; changez-la en une crainte sainte et salutaire, en apprenant à ne craindre que Dieu, puisque lui seul est à même de punir non-seulement dans le corps, mais encore l'âme, non-seulement dans le temps, mais encore dans l'éternité : *Nolite timere eos qui occidunt corpus,* etc., etc.

LE MAUVAIS RICHE EN ENFER

Ou l'enfer, peine du dam

Abscondam faciem meam ab eis.
Je leur déroberai la vue de ma face.
DEUTER. XXXII.

Déserter honteusement la cause de Dieu, abandonner au moins de cœur le drapeau glorieux de sa doctrine, de sa loi, de son culte, de ses sacrements ; dédaigner ses invitations, ses commandements, ses promesses, ses menaces, ses châtiments, ses récompenses ; ne vouloir plus en un mot entendre parler de Dieu, et éviter soigneusement tout ce qui en réveille l'idée, tout ce qui en ramène le souvenir, tout ce qui en rappelle le nom : voilà, dit le Seigneur lui-même par son prophète, voilà l'horrible excès auquel se portent les hommes, quand ils commettent le péché. Au lieu de venir à moi, ils m'ont tourné le dos (2) ; ils m'ont dit : éloigne-toi de nous (3) !

Eh ! bien ! dit à son tour le Seigneur, les malheureux, ils n'ont pas voulu que je les visse ! non, je ne les verrai pas ; et ils ne me verront pas non plus. Je placerai entre eux et moi un voile impénétrable, un mur d'éternelle division ; en sorte qu'ils ne pourront

(1) Cum sit nemo qui de manu tua possit eruere. Job. x. — (2) Verterunt ad me tergum et non faciem. Jer. II. — (3) Dixerunt recede a nobis. Job. XXI.

même pas de loin, même pas à la dérobée fixer leurs regards sur mon visage : *Abscondam faciem meam ab eis.*

Qu'il soit donc bien compris que les réprouvés de l'enfer sont appelés et sont par excellence le peuple qui n'appartient plus à Dieu, et à qui Dieu n'appartient plus (1).

Tel est dans le vrai l'horrible mystère de la damnation des réprouvés, non moins profond que celui de la béatitude des élus. Car comme la béatitude du ciel consiste principalement dans la possession et la jouissance de Dieu ; ainsi le supplice de l'enfer consiste principalement dans la perte de Dieu, dans la séparation d'avec Dieu.

Oh ! privation de Dieu ! oh ! séparation d'avec Dieu ! oh ! perte de Dieu après la mort, peine la plus équitable, la plus juste, la plus raisonnable, la plus naturelle pour l'homme pécheur qui ne voulut pas vivre avec Dieu durant la vie ! Mais peine horrible, peine formidable, peine infinie ! à elle seule elle est un grand et puissant enfer ! Tâchons de la comprendre autant que possible, apprenons à la redouter, afin que nous n'ayons pas le malheur de la subir : « O Dieu, ne nous rejetez pas de devant votre face (2). »

Premier point. Ce n'est pas sans mystère que le Sauveur du monde parlant de ce qui advint au riche après la mort, ne dit pas qu'il tomba, ou qu'il fut traîné en enfer, mais bien qu'il fut *enseveli* dans l'enfer (3). Par cette métaphore tirée de la sépulture des corps morts, le Seigneur a voulu, selon la Glose, nous rendre sensible la profondeur de la peine des âmes réprouvées (4). Il a voulu nous faire entendre que comme un corps enseveli est un corps pour toujours dérobé aux regards, toujours étranger à la conversation, pour toujours mort aux souvenirs, aux sollicitudes, à l'affection des hommes ; ainsi d'après S. Paul, une âme damnée est une âme pour toujours séparée, pour toujours oubliée, pour toujours délaissée de Dieu, étrangère pour toujours à la vision de sa face divine, à la possession de sa gloire et de sa félicité : *Abscondam faciem meam ab eis* (5).

Contemplez le mauvais riche. Du fond de son affreuse prison, levant les yeux vers le ciel, il voit Abraham dans la gloire ; il voit Lazare au sein de toutes les félicités. Mort pour toujours à la grâce, il est enseveli dans l'enfer, il ne communique plus avec Dieu. Un mur s'est élevé, un voile s'est abaissé qui lui dérobe à

(1) Voca nomen ejus non populus meus ; quia vos non populus meus ; et ego non ero vester. Osée I. — (2) Ne projicias me a facie tua. Ps. I. — (3) Mortuus est dives et sepultus est in infernum. Luc XVI. — (4) Sepultura inferni profunditas pœnæ est. Gloss. — (5) Pœnas dabunt... a facie Domini, a gloria virtutis. II Thess. I.

jamais la vue de Dieu. Il a perdu Dieu pour toujours, et pour toujours il est séparé de la vision et de la gloire de Dieu : *A facie Domini, a gloria virtutis ejus*.

Aussi remarquez bien, dit S. Irénée, que cette horrible peine du damné n'est point tant une peine que Dieu lui inflige dans sa colère, qu'une peine que lui-même s'est fabriquée, qu'il s'est choisie lui-même dans sa malice (1). Absolument de même qu'un homme qui se crève lui-même les yeux demeure pour toujours frappé de cécité, non pas que la lumière l'aveugle, mais parce que par un acte de sa volonté libre, il s'est mis dans l'impossibilité de plus jouir du bienfait de la lumière ; ainsi le damné ne voit plus Dieu, non pas que la lumière infinie l'aveugle, mais parce qu'il s'est lui-même privé de la vue, et s'est réduit lui-même à un état de cécité, dans lequel il n'est plus possible de jouir de cette lumière divine (2).

Ah ! comprenons bien cette profonde doctrine : De même que l'homme qui croit sincèrement en Dieu et observe fidèlement sa loi, est, par la grâce sanctifiante, même dès cette vie, en union, en société intime avec Dieu, de même aussi l'homme incrédule, rebelle aux commandements de Dieu, est par l'erreur et le péché, même dès cette vie, constitué en état de schisme, de séparation d'avec Dieu. Or, de même que l'homme qui meurt en état de grâce devant Dieu, ne change pas de condition ni d'état, mais demeure pour toujours dans la gloire, uni avec ce Dieu auquel il se trouvait déjà uni pendant la vie au moyen de la grâce ; ainsi l'homme qui meurt en état de péché, ne change point d'état ou de condition, mais il demeure dans l'enfer pour toujours séparé de Dieu, dont il se trouvait pendant la vie séparé par le péché. La peine de la privation de Dieu, qu'il a encourue, est la conséquence nécessaire de sa faute, de la mort volontaire qu'il s'est donnée, de la séparation à laquelle il s'était lui-même réduit. *Qui non noverunt Deum, pœnas dabunt in interitu æternas a facie Domini, a gloria ejus* (3).

Que dirons-nous encore ? Le Juge éternel lui-même nous a révélé qu'au jour suprême du jugement les justes seront appelés les bénis de son Père : *Veniti benedicti Patris mei ;* tandis que les pécheurs ne seront pas appelés les maudits du Père, mais simplement les maudits : *Discedite maledicti !* Par là il nous montre que si la bénédiction ouvre aux justes les portes du ciel, si elle est

(1) Deus non a semetipso eos principaliter, sed persequitur eos pœna. S. Iren. — (2) Quemadmodum qui in immenso lumine seipsos excœcaverunt semper privati sunt jucunditate luminis : non quod lumen pœnam inferat cœcitatis, sed quod ipsa cœcitas superinducat eis calamitatem. S. Iren. — (3) II Thess.

comme le souffle ineffable de la bonté et de l'amour de Dieu ; d'autre part, il ne faut pas considérer comme l'œuvre de l'indignation et de la justice divine, mais bien comme l'œuvre de la folie, de la malice et du choix volontaire de l'homme, cette malédiction qui ouvre au pécheur l'enfer et pour toujours le sépare et le prive de Dieu. Qui donc pourra, je ne dis pas exprimer, mais comprendre combien est douloureuse pour l'âme cette séparation d'avec Dieu ? Seuls, les damnés qui la souffrent et les élus qui en sont préservés pourraient en parler dignement. Pourtant, afin de nous en former une idée quelconque, recueillons ici nos pensées, et considérons que cette séparation est infinie en étendue, douloureuse dans son intensité, désespérante dans sa durée ; et cela à cause des biens dont elle prive, des maux qu'elle cause, du désespoir qu'elle produit.

Les hommes peuvent perdre Dieu en trois manières, savoir : par l'excellence des mérites, par la gravité de la faute, par un suprême châtiment. Les justes, eux-mêmes, quelquefois, perdent Dieu par un effet même de leurs mérites ; les pécheurs le perdent par leur faute dans le temps ; les réprouvés par un suprême châtiment dans l'éternité.

Lorsque Dieu trouve des âmes sublimes et héroïques, capables de soutenir de grandes épreuves, comme de faire de grands sacrifices, alors, pour accroître leurs mérites, purifier leur vertu, les élever à un état plus parfait et plus noble, il se cache à leur esprit, il se rend insensible à leur cœur. Le ciel, devenu pour elles de bronze, ne laisse plus tomber la moindre goutte de rosée céleste. Elles ne peuvent plus ni élever leur esprit à Dieu par la prière, ni réchauffer leur cœur glacé par aucune tendre affection. Elles cherchent, comme l'épouse des cantiques, cet époux chéri de leur cœur, et elles ne le trouvent point. Les douceurs de la contemplation se changent en méditation pénibles ; elles désirent Dieu et ne le voient point ; elles l'appellent et il ne leur répond plus. Tout leur parle de lui ; et elles gémissent et pleurent sans lui ; il n'a plus pour elles que sévérité ; ce n'est plus l'époux affectueux, mais cruel (1) ; il semble ne plus vouloir entendre parler d'elles, et n'avoir que dédain pour leur amour et leur désolation. voilà ce que c'est que perdre Dieu par mérite.

En second lieu, on perd encore Dieu par la gravité du péché. Tout homme qui pèche grièvement, par cela seul, dans toute la rigueur du terme, perd Dieu ; parce que, en effet, Dieu n'est possédé par nous en ce monde qu'en vertu de la grâce sanctifiante,

(1) Mutatus es mihi in crudelem. Job. xxx.

qui nous rend enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, qui fait demeurer Dieu en nous et nous en Dieu, qui nous unit à Dieu et nous fait devenir une même chose avec lui. Donc, en perdant cette grâce par le péché, on perd la filiation de Dieu, l'union avec Dieu ; on perd toute participation à ses tendresses, à son amour. L'âme est séparée de la société de Dieu, elle lui devient comme étrangère, comme odieuse ; elle cesse de lui appartenir : *Nescio vos !* Elle ne peut plus lui dire : Mon Dieu ! Dieu n'est plus à elle ; et elle n'est plus à lui. Dieu s'éloigne d'elle ; il lui est contraire ; il est son ennemi. Le pécheur est l'homme qui a perdu Dieu ; c'est l'homme sans Dieu : « Vos iniquités, dit le prophète, ont opéré une séparation entre vous et votre Dieu (1). »

Enfin, l'on perd Dieu par un suprême châtiment. L'homme en état de péché est séparé de Dieu. Or, s'il vient à mourir dans cet état de séparation d'avec Dieu, il y reste. La perte de Dieu, que de son vivant il a encourue par sa faute, il continuera de la subir pour son châtiment. Le damné est l'être dont Dieu ne veut plus entendre parler pendant l'éternité, parce que lui-même, dans le temps, il ne voulut pas entendre parler de Dieu. Sur la porte de la prison de l'enfer, selon le prophète, se lit cette terrible inscription : « Ci-gît le peuple qui ne m'appartient plus, et auquel je n'appartiens plus moi-même. C'est là le peuple perdu pour moi, comme je suis le Dieu perdu pour lui ; il est par excellence le peuple qui ne m'appartient pas (2). »

Telles sont les diverses manières dont on peut perdre Dieu. Mais quelle est la différence entre ces diverses manières ?

Lorsque les saints eux-mêmes perdent Dieu par l'excellence de leurs mérites, ce n'est pas, du reste, une perte réelle de Dieu ; ce n'est que l'interruption et la suspension des communications ineffables de la part de Dieu, qui, pour élever plus haut dans la sainteté l'âme aimante et enflammer toujours plus son amour, lui procure continuellement le mérite de le chercher et lui diffère la consolation de le trouver. Aussi l'âme juste, dans cet état, ne perd-elle que les lumières de Dieu, mais non ses secours ; les délices de Dieu, mais non sa protection ; les caresses de Dieu, mais non son amour ; la présence de Dieu, mais non sa grâce ; la vision énigmatique de Dieu, mais non sa possession. Elle ne sent, ni ne voit, ni n'entend ce Dieu bien-aimé ; et pourtant elle le possède. Il lui semble éloigné ; et pourtant il est dans son cœur. Dieu est à elle, et elle est à Dieu.

(1) Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum. Is. LIX. — (2) Voca nomen ejus : non populus meus; et ego non ero vester. Os.

Ainsi encore, le pécheur qui perd Dieu le plus réellement par le péché, en perdant tous les biens spirituels, ne perd pas néanmoins tous les biens sensibles ; en perdant l'amitié de Dieu, il ne perd pas toujours pour cela celle des hommes. En perdant le droit à l'héritage des cieux, s'il conserve la vie, il peut encore se donner des jouissances sur la terre. S'il a perdu la vie de l'âme, il lui demeure la vie du corps. S'il ne peut pas prétendre aux délices de l'esprit, il peut encore goûter les délices de la chair.

De même donc que les justes éprouvés, affligés, tourmentés, qui perdent Dieu par mérite, tout en perdant la jouissance de tout bien sensible, tout en perdant les biens de la nature, conservent cependant et accroissent les biens de la grâce ; ainsi le pécheur, qui perd Dieu par culpabilité, tout en perdant tous les biens de la grâce, ne perd pas en même temps tous les biens de la nature.

Seul le damné qui perd Dieu par châtiment, perd en Dieu et avec Dieu non-seulement tous les biens de la nature, mais encore tous les biens de la grâce et tous les biens de la gloire. La perte de Dieu est la perte universelle de tout bien, des biens de toute espèce, de toute nature ; et partant la perte de Dieu est une perte infinie, immense dans son extension.

L'âme, en sortant du corps, en entrant dans la région des esprits, où il n'y a plus rien des biens du monde, ne trouve autre chose que Dieu, et par conséquent d'autre bien que Dieu seul. Donc, dit S. Irénée, quiconque se trouve en état de grâce avec Dieu, lié par les liens de la sainte charité avec Dieu, est reçu dans la société de Dieu (1). Or, continue ce saint docteur, être en communion avec Dieu, c'est participer à tous les biens qui se trouvent en Dieu (2). Au contraire, ceux qui en l'autre monde se trouvent séparés de Dieu, en perdant Dieu ont perdu tous les biens qui ne se trouvent qu'en Dieu et avec Dieu (3).

Pour comprendre encore mieux cette doctrine, observez que même les biens naturels, dont on jouit dans la vie présente, ne sont que comme des gouttes des divines douceurs, ne sont que les émanations ineffables de la divine bonté (4). C'est Dieu uniquement qui en ce monde nous nourrit, nous revêt, nous désaltère, nous délecte par les odeurs, nous charme par les chants, nous réchauffe contre le froid, nous rafraîchit parmi les chaleurs, nous réjouit par le spectacle de la nature.

Dans l'autre monde, cette divine bonté est tout entière renfer-

(1) Quicumque custodiunt dilectionem suam, præstat eis communionem. S. Iren. — (2) Communio autem Dei est fruitio bonorum quæ sunt apud Deum. *Ibid.* — (3) Separatio Dei est amissio bonorum omnium quæ sunt apud Deum. *Ibid.* — (4) Omnia implebuntur bonitate Ps. CIII.

mée en elle-même ; elle ne se répand point au dehors pour les âmes séparées des corps ; elle ne s'épanche pas en fleuves ou en ruisseaux de biens sensibles ; elle est tout entière concentrée en elle-même, comme source de tous les biens et de délices infinies. Par conséquent, comme dans la possession de ce Dieu de bonté infinie, se trouvent la possession et la jouissance de tout bien ; de même aussi, en perdant ce même Dieu, on perd l'universalité des biens qui n'existe qu'en lui.

C'est justement ce que voulut exprimer Abraham dans cette terrible parole adressée au mauvais riche : « Mon fils, souviens-toi que dans l'autre tu as reçu toute la part de bien qui te revenait (1). » Ce fut comme s'il lui avait dit : Dans l'autre monde, séparé de Dieu comme auteur de la grâce, tu pouvais jouir de Dieu dans ses dons appartenant à l'ordre de la nature. Mais ici, où tous les biens et de nature et de grâce sont concentrés en Dieu et avec Dieu, séparé que tu es de Dieu par un chaos immense, tu as pour toujours perdu les uns et les autres biens : désormais il n'y a plus de bien pour toi.

Ainsi le damné est un fils sans père, une femme sans époux, un élève sans maître, un citoyen sans patrie, un pauvre sans secours, un malade sans médecin, un opprimé sans défense, un affligé sans consolation, un malheureux qui a perdu tous ses biens.

Dans le monde, il se trouve souvent des âmes désolées qui, comme Job, dépouillées de toute leur fortune, perdant toute leur famille, abandonnées de tous, et privées de toute consolation, de tout encouragement, de toute aide de la part des hommes, se prennent à s'écrier : « Pour moi, il n'y a plus que Dieu. » Ainsi, et avec bien plus de raison, dira l'âme à peine dégagée des liens du corps : Tout est fini pour moi ! La mort a été pour moi un terrible naufrage, qui m'a dépouillée de tout. Le monde sensible s'est évanoui comme l'ombre ; plus de maison, plus de parents, plus d'amis, plus de famille, plus de richesses, plus d'honneurs, plus de divertissements, plus de terre, plus de monde ; je suis seule, privée de tout, dépouillée tout. Il ne me reste plus que Dieu, auquel je puisse demander, duquel je puisse obtenir quelque bien ; allons donc, mon âme, allons à Dieu ! — A Dieu ? — Non, cela n'est plus possible. Un chaos immense me sépare de lui. Cet unique bien, ce bien infini, dont la possession pouvait seule compenser abondamment la perte de tous les biens finis, tu l'a perdu pour jamais. Tu n'en a pas voulu dans le temps, tu ne peux l'avoir dans l'éternité. Tu n'en voulus pas pour règle de ta vie, tu ne peux l'avoir pour

(2) Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua. Evang.

consolation de ton cœur. La saison du bien-être est passée pour toi ; il n'en est plus pour toi désormais, à aucun degré possible ; tu as reçu dans la vie tout ce que tu pouvais recevoir. » *Recepisti bona in vita tua.*

Oh ! comme en ce point l'Evangile est expressif et précis ! Et, en effet, qu'a enfin demandé le mauvais riche pour avoir mérité un refus si dur, si absolu, si sévère ? Un verre d'eau dans les tortures de sa soif ? Non, il n'ose pas porter si haut ses désirs. Demandera-t-il au moins une goutte d'eau ? Il demandera seulement que Lazare de son doigt humecté effleure légèrement sa langue brûlante. Il ne demande que cela, cela suffira pour le contenter. Mais, ô Ciel, un aussi misérable rafraîchissement, un soulagement aussi insignifiant, c'est cela même qui lui est inexorablement refusé. Il a beau solliciter cette grâce avec des soupirs étouffés, avec l'accent le plus capable d'inspirer la pitié, avec les cris du plus déchirant désespoir, il ne reçoit d'autre réponse que celle-ci : Insensé, tu demandes déjà du rafraîchissement, tu n'a pas à en recevoir de toute l'éternité. Tu as reçu dans ta vie tout ce que tu pouvais recevoir : *Recepisti bona in vita tua*

Il est évident par ce passage de l'Evangile, que le damné en perdant Dieu perd toute espèce de biens, je ne dis pas seulement de biens solides et réels, mais encore de biens les plus insignifiants ; il perd toute espèce de rafraîchissements, non pas seulement de ceux qui sont vrais, durables, mais encore des plus fugitifs et des plus illusoires ; et ce qu'il perd, il le perd pour toujours ; parce que, selon S. Irénée, si la jouissance des biens que l'on goûte dans la société de Dieu est éternelle, de même aussi sera éternelle la perte de ces mêmes biens pour ceux qui se seront séparés de Dieu (1).

Or, quand bien même la perte de Dieu devrait se réduire uniquement à n'avoir jamais une image riante, jamais une pensée agréable, jamais une affection tranquille, jamais une jouissance fugitive, jamais une satisfaction innocente, jamais un soulagement pour l'esprit, jamais un épanchement pour le cœur, jamais un plaisir pour les sens, jamais un sourire de joie, une heure de commodité, un instant de paix, un moment de répit ; jamais ne pouvoir dire : Je suis à l'aise ; toujours se voir refuser le moindre bien-être pour une éternité ; ne serait-ce pas une triste, une lamentable, une horrible perte que la séparation d'avec Dieu ? D'une part, l'âme ne peut exister sevrée de toute espèce de bien ; d'au-

(1) Æterna autem et sine fine sunt a Deo bona ; et propter hoc amissio eorum æterna et sine fine est. S. Iren.

tre part, il n'y a de bien qu'en Dieu, il n'y a hors de Dieu ni plaisir, ni calme, ni sécurité possible. Mais ce n'est pas encore tout. Dans cette perte, non-seulement il se fait un naufrage de tout bien mais encore on subit la nécessité de tous les maux ensemble.

C'est encore le mauvais riche qui nous en donne la certitude; car dans cette viduité, cette solitude, cette séparation d'avec Dieu, non-seulement il demande sans l'obtenir une goutte d'eau, mais encore il se plaint d'être livré en proie à une flamme dévorante : *Crucior in hac flamma.* Non-seulement il se voit privé du plus misérable rafraîchissement, mais il sent qu'il est devenu la victime de tous les tourments à la fois; il habite le séjour même de tous les supplices (1). C'est-à-dire, ajoute S. Irénée, que le damné, précisément parce qu'en perdant Dieu il a perdu tous les biens, encourt et subit par cela même l'universalité de tous les maux (2).

Pour entrer dans la pensée de ce grand docteur, faites attention qu'à bien prendre les choses, le mal n'est proprement que la privation du bien (3). La faim n'est que la privation d'aliment, la soif la privation de breuvage, l'inflammation la privation de rafraîchissement, la maladie la privation de la santé, et la mort enfin la privation de la vie. Or comme, en dehors de ce monde, ce n'est qu'en Dieu et avec Dieu que se trouvent tous les biens, et comme le damné a perdu en Dieu et avec Dieu tous les biens, ainsi par là même le damné a encouru tous les maux que produit l'absence du bien : *Desolati ab omnibus bonis in omni pœna versantur.*

Par conséquent, comme il manquera aux damnés le bien de la nourriture, ils souffriront toutes les rages de la faim (4). Il manquera aux damnés le bien du breuvage; donc ils éprouveront une soif dévorante (5). Il leur manquera le bien de la santé; donc ils seront éternellement exposés aux nausées, aux douleurs, aux angoisses de toutes les infirmités, de toutes les maladies (6). Il leur manquera le bien de la lumière; donc ils seront dans une obscurité et des ténèbres profondes (7). Il leur manquera le bien de la joie; donc il n'y aura pour eux que tristesse, mélancolie, larmes

(1) In hunc locum tormentorum. Evang. — (2) Desolati ab omnibus bonis in omni pœna versantur. S. Iren. — (3) Il manque à cette proposition quelque chose pour qu'elle soit d'une rigoureuse exactitude en bonne métaphysique. Il faudrait dire, avec saint Thomas, que le mal est la privation d'un bien que réclame la nature de l'être : *boni debiti inesse,* telle est la bonne définition du mal proprement dit. Dieu ne fait aucun mal en produisant des créatures même très-limitées en perfection, et qui par conséquent manquent de beaucoup de biens qui ne leur sont pas dus. Au reste, l'omission du complément de sa pensée ne nuit nullement à la justesse du raisonnement de l'orateur, parce que le damné, séparé de Dieu, manque d'un bien que réclamait sa nature; puisque de tous les biens, selon saint Irénée, le réprouvé n'a conservé que l'existence. (*Note du Traducteur.*) — (4) Famem patientur ut canes. Ps. LVIII. — (5) Exardescet contra eum sitis. Job. XVIII — (6) Ibi dolores ut parturientis in spiritu vehementi. Ps. XLVII. — (7) In tenebras exteriores. Matth. VIII.

et sanglots (1). Il leur manquera le bien d'une température modérée; donc ils éprouveront en même temps et le froid le plus aigu qui produira les grincements de dents, et le tourment d'une ardeur dévorante (2). Il leur manquera le bien du repos de la conscience; donc ils seront en proie au ver immortel d'un remords toujours présent (3). Il leur manquera le bien de l'espérance; donc leur désespoir sera extrême, jusqu'à les porter à se dévorer les bras dans l'excès de leur rage (4). Il leur manquera enfin le bien de la vie; donc leur partage sera la douleur, le tourment, l'angoisse d'une mort immortelle, éternelle (5). Et tout cela parce qu'ils sont exclus de la vision de Dieu, parce qu'ils sont étrangers à toute communication de la grâce et de la puissance de Dieu (6).

Alors ils sentiront tout le poids de ce terrible anathème prononcé par le Seigneur dans les saintes Ecritures : Malheurs, malheurs effroyables, immenses, infinis sur eux tous, quand je me serai pour jamais éloigné d'eux! *Væ cum recessero ab eis* (7)!

Alors seulement ils comprendront bien ce qu'ils ont perdu en perdant Dieu.

Un petit enfant de noble condition, qui perd son père, ne connaît pas l'étendue de la perte qu'il fait. « Papa dort, » dit-il; et pendant que rien ne peut consoler la mère dans sa douleur, rien ne peut distraire l'enfant de ses jeux enfantins. L'enfant, sans verser une seule larme, entend dire que son père est mort; il en voit porter à la tombe le cadavre sans pousser un seul soupir. Mais à mesure que l'enfant grandira, la mère s'en viendra lui dire à l'oreille : « Mon fils, tu avais un père; tu ne te souviens pas de lui, parce que tu étais trop jeune. Oh! comme nous étions heureux quand vivait ton père! Sa mort a été la ruine de notre famille. Lui mort, tout ce que nous avions est mort; en lui et avec lui tout est fini, tout est perdu pour nous. » Alors la physionomie du jeune homme perdra cet air de joyeuse et tranquille sécurité propre à l'enfance; alors son visage contractera cette pâleur et cette teinte d'intéressante mélancolie qui généralement se peint sur la figure des orphelins. Aussi lorsqu'il sentira au fond de ses entrailles le cri impérieux de la faim : Ah! dira-t-il, si mon père était en vie, j'aurai bien de quoi me rassasier! Lorsqu'il se verra couvert de quelques haillons, que la mère aura obtenus par charité : Ah! dira-t-il, si mon père vivait, je ne sortirais pas ainsi vêtu! Lorsque, en compagnie de sa mère, dans les rues les plus

(1) Ibi erit fletus. Matth. VIII. — (2) Et stridor dentium. *Ibid.* Crucior in hac flamma. S. Luc..... — (3) Et vermis eorum non morietur. Is. LVI. — (4) Unusquisque cornem brachii sui vorabit. *Ibid.* VIII. — (5) Pœnas dabunt in interitu æternas. II Thess. I. — (6) A facie Domini, a gloria virtutis ejus. *Ibid.* — (7) Os. IX.

solitaires, aux heures où le jour baisse, il ira mendier son pain avec des supplications toujours humiliantes, alors même qu'elles sont exaucées : Ah ! dira-t-il, si j'avais mon père, je n'aurais pas besoin de mener une vie aussi humiliante et si dure ! je ferais la charité aux autres, moi qui suis contraint de mendier pour moi-même ! Lorsque quelqu'un l'insultera, il pourra dire : Ah ! parce que je suis orphelin, je suis le jouet et le rebut de tous !...

Or telle est exactement l'histoire de l'homme pécheur. Tant qu'il est en ce monde, il est, selon S. Paul, comme en état d'enfance ; il ne pense, il ne juge, il ne parle des choses de Dieu qu'avec les idées mesquines, stupides d'un enfant qui ne raisonne pas encore : Lorsque j'étais enfant, disait S. Paul, je pensais en enfant (1). Le pécheur a perdu les priviléges de la filiation divine, la grâce, l'amitié de Dieu par son péché ; il n'en ressent aucune amertume, et il coule des jours tranquilles, des nuits calmes au sein d'une joie infernale. Mais alors que, précipité par la mort dans le monde des réalités, il acquiert la vraie connaissance, le jugement exact des choses ; alors qu'il commence à voir, à raisonner en homme (2) ; alors qu'instruit par une fatale expérience, il constate qu'il n'est en proie à tous les maux que parce qu'il a perdu le souverain bien qui est Dieu ; alors seulement cet infortuné fils connaîtra toute l'étendue, toute l'horreur de la perte qu'il a faite en perdant son père céleste, en perdant son Dieu. Alors il ira s'écriant : O stupide, ô insensé que je fus ! Ah ! pourquoi ne voulus-je pas reconnaître, pourquoi ne voulus-je pas croire ce que j'expérimente aujourd'hui ? Ah ! je ne souffre tous ces maux que parce qu'il n'est plus de Dieu pour moi ! Toutes ces peines si variées et si diverses, mais si aiguës et si intenses, que je souffre en même temps ; toutes ces douleurs qui me tourmentent, tous ces bourreaux qui me torturent, tout ce feu qui me dévore, toute cette tristesse qui m'accable, tous ces remords qui me déchirent, toutes ces funestes pensées qui me désolent, toutes ces horreurs qui m'épouvantent, toutes ces furies qui me flagellent, tout cela ne s'est précipité sur moi que parce que Dieu n'est pas avec moi, ni moi avec Dieu. Oh ! Dieu ! Dieu ! mon Dieu ! venez avec moi, où attirez-moi là où vous êtes !... Vaines prières, larmes inutiles ! Je l'ai perdu, ce Dieu, sans remède ! Il n'est plus à moi ! Et pour cela je suis et serai profondément malheureux dans l'éternité : *Vere quia non est Deus mecum, invenerunt me hæc mala* (3) !

(1) Cum essem parvulus, sapiebam ut parvulus, loquebar ut parvulus. I Cor. XIII. — (2) Quando autem factus sum vir. *Ibid.* — (3) Vere quia Deus meus non est mecum, invenerunt me hæc mala. Deuter. XXXI.

C'est par l'effet d'un penchant indestructible, d'une violente impulsion, que l'homme créé de Dieu et pour Dieu tend invinciblement à Dieu. Aussi moins rapide est la flèche qui, décochée de l'arc, vole vers le but où elle est adressée ; moins rapide est le ressort qui dégagé de la force qui le comprime, reprend son premier état ; moins rapide est la balle qui, lancée par le canon, se précipite contre la muraille battue en brèche ; moins rapide est tout cela que l'âme qui, sortie du corps, court, se précipite, se lance, vole vers son Dieu, impatiente de se jeter dans son sein et de s'unir intimement à lui. Aussi la voilà qui cherche Dieu, et avec des hurlements horribles s'en va s'écriant : Dieu, le Dieu de mon cœur, où est-il ? Qu'il se montre à moi ! Je veux le voir. J'ai besoin de lui. Je le veux et ne veux que lui. Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et qu'ai-je voulu, si ce n'est lui sur la terre ? Dieu, le Dieu de mon cœur (1) ! Ouvrez-vous, mes yeux, pour le découvrir ; anges, venez me le montrer ; saints, obtenez-le moi ; Marie, daignez me le présenter. Mais si c'est une âme pécheresse, partie du monde avec le signe horrible du péché, dans l'instant même où elle s'élance, comme pour parvenir à Dieu, pour saisir et posséder Dieu, une force invincible l'arrête. Une voix terrible, une voix inexorable retentit comme le tonnerre à son oreille : Où vas-tu insensée ? Que cherches-tu ? Que prétends-tu ? Dieu, le souverain bien ? Il n'existe plus pour toi ; il ne sert à rien de le chercher ; tu l'as perdu pour toujours : *Recepisti bona in vita tua.*

Oh ! sentence ! oh ! condamnation ! Qui pourra jamais se figurer l'angoisse profonde, l'impression douloureuse qui en résulte pour le damné ? Allez dire à ce marchand : Savez-vous ? le navire qui contenait toute votre fortune a fait naufrage. Allez dire à ce plaideur : Ce procès, d'où dépendait votre existence, celle de votre famille, est irréparablement perdu. A cette mère : Votre fils unique, qui faisait toutes vos délices, est mort. Grand Dieu, quelles nouvelles ! quels coups terribles et funestes ! Ne voit-on pas tous les jours des malheureux qui, à la réception de pareilles nouvelles, sous le poids de la douleur, perdent ou la raison ou la vie ? Or que sont ces pertes temporelles de choses créées, en comparaison de la perte éternelle du Créateur ? Certes la douleur de ces pertes temporelles s'adoucit avec le temps, jusqu'à ce qu'elle dissipe tout-à-fait ; mais la douleur de la perte de Dieu est toujours également sensible, toujours immortelle. Mais cette première impression pleine d'angoisse qu'éprouve l'âme, lorsque tout-à-coup, se trouvant sans Dieu, elle sent se creuser dans son sein un vide immense

(1) Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram ? Ps. LXXI.

impossible à combler, lorsqu'elle se sent comme scinder, déchirer en deux, parce qu'elle se sent privée de quelque chose d'essentiel, cette première impression de douleur non-seulement ne s'adoucit, ne se calme jamais, mais elle s'accroît, se renouvelle avec le temps, et devient plus intense et plus aiguë ; et cela parce que, malgré le laps de temps, elle ne peut s'empêcher de penser et de repenser sans cesse à Dieu ; elle ne peut s'empêcher de connaître Dieu clairement ; elle ne peut s'empêcher de le désirer avec ardeur ; elle ne peut s'empêcher d'y penser continuellement, et son intelligence, selon l'évêque d'Avila (1), est comme clouée dans la considération de Dieu (2). Certes un bien, si petit qu'il puisse être, devient un grand bien, le souverain bien, dès qu'il est unique et nécessaire. Quoi de plus chétif qu'une bouchée de pain ! Et pourtant pour un famélique, est-il un plus grand bien ? Quoi de plus chétif qu'un verre d'eau ? Et toutefois, pour quiconque est dévoré de soif, est-il un plus grand bien ? Qu'est-ce qu'un peu de feu ? Un grand bien pour quiconque se meurt de froid. Or venez dire au famélique qu'il ne pense pas à la nourriture ; à celui qui est altéré, qu'il ne pense pas à boire ; à celui qui est transi de froid, qu'il ne pense pas au feu ; à celui qui est fatigué, qu'il ne pense pas au repos ; au malade, qu'il ne pense pas aux moyens de guérison ; au prisonnier, qu'il ne pense pas à la liberté ; au condamné traîné au supplice, qu'il ne pense pas à la vie. Impossible ! La continuité incessante du besoin rend toujours présente à l'âme, ravive sans cesse l'idée de ce qui peut satisfaire son désir. En vain cherchera-t-elle à porter ailleurs son regard, à détourner ailleurs sa pensée. L'œil sera toujours en observation pour découvrir qui lui portera secours, la pensée toujours attentive au moyen d'être secourue.

Il ne s'agit pas de dire ici quel grand bien c'est que Dieu. Eh ! qui pourrait l'exprimer en paroles ? Qui pourrait même essayer de le concevoir obscurément ? Dieu n'est compris que de lui-même. Mais quand bien même Dieu ne serait pas ce bien infini, ce souverain bien, ce bien immense et éternel qu'il est, il le deviendrait dans l'autre monde pour l'âme damnée, parce que là particulièrement, Dieu est le bien véritable à raison de son excellence, le bien unique à raison de sa puissance attractive, le bien nécessaire comme source de toute consolation. Or comment serait-il possible au damné de ne pas y penser toujours ? Est-il possible au mauvais riche, dont la langue est desséché par un feu dévorant, de ne pas penser à l'eau rafraîchissante qu'il voit à la disposition de Lazare ? Hélas ! l'âme damnée voit qu'aux mains de Dieu seul est la coupe

(1) Le célèbre Tostat. — (2) Detinebitur intellectus ad considerandum. Abulens.

du vrai rafraîchissement. Elle ne cesse donc d'y fixer son regard, de l'y tenir comme cloué par la pensée et le désir. Elle ne cesse de le solliciter par l'oppression de son cœur, par la tristesse de son regard, par le cri échappé de sa poitrine. Quelle angoisse donc pour qui entend cette éternelle réponse : A cette heure tu cherches du rafraîchissement? Tu ne peux en recevoir. Un chaos immense nous sépare (1). Elle voudrait bien, il est vrai, ne plus penser à Dieu, vu la peine qu'elle ressent de l'avoir perdu ; mais elle ne peut point ne pas y penser, par l'effet du grand besoin qu'elle en éprouve, Dieu l'a pour toujours oubliée (2) ; elle voudrait l'oublier, elle aussi ; mais elle ne le peut. Dieu est Dieu parce qu'il n'a pas besoin de nos hommages, ni de notre amour (3). Mais la créature par cela même qu'elle est la créature, a un besoin continuel, indestructible du créateur. Dieu peut donc oublier le damné ; le damné ne peut à son tour oublier Dieu ; et parce que son crime sur la terre fut d'avoir par malice refusé de penser à Dieu ; il est par la compensation la plus juste, obligé dans l'enfer à y penser sans cesse pour son tourment.

Le damné ne peut faire autrement que de penser continuellement à Dieu ; il ne peut même ne pas le connaître distinctement, et c'est pour cela encore qu'il lui est dur, insupportable d'en être éloigné. Les malheurs ne se sentent qu'à moitié, lorsqu'une partie des pertes éprouvées échappe à la réflexion de l'esprit, et partant aussi à la sensibilité du cœur. C'est précisément pour cela que la perte qui se fait de Dieu par le péché en cette vie, est peu sentie du pécheur ; parce que, dit S. Jean, le péché même est un obstacle qui empêche de voir et de connaître Dieu (4). D'ailleurs l'âme renfermée dans le corps comme dans une prison d'argile, ne peut voir Dieu que dans le miroir des créatures, dans l'énigme de ses œuvres, par les fenêtres des sens ; elle ne comprend donc pas ce que c'est que de perdre Dieu ; elle n'expérimente que confusément la peine qu'inflige cette perte, parce qu'elle ne connaît Dieu que confusément.

Mais lorsque la figure de ce monde aura disparu, lorsque le prestige et l'illusion des objets sensibles se seront évanouis, lorsque l'âme sera sortie du corps, alors, de même, dit l'Ecriture, que celui qui s'est endormi dans les ténèbres, voit clairement le matin, à son réveil, tous les objets qui l'environnent ; ainsi l'âme, au sortir du corps, voyant les choses à la lumière et au jour de l'éternité,

(1) Inter nos et vos magnum chaos firmatum est. Evang. — (2) Nescio vos. Matth. XXV. — (3) Deus meus es tu ; quoniam bonorum meorum non eges. Ps. XV. — (4) Omnis qui peccat, non vidit eum, nec cognovit eum. I. Jo. III.

les voit avec une parfaite netteté de conception, avec une parfaite distinction d'idées, telles qu'elles sont réellement en elles-mêmes (1). Elle voit que ce ne furent pas les créatures aimées par elles si excessivement, mais bien le Créateur oublié d'elle et outragé si insolemment, qui était le principe de son être, l'âme de ses mouvements, et qui devait être le centre de son repos, le terme de ses désirs, la fin de son existence, l'unique objet de sa félicité. Elle acquiert l'idée pure, simple, claire, distincte de la majesté infinie, de l'infinie beauté de Dieu ; beauté qui n'a qu'à se montrer un seul instant pour ravir et attirer tous les cœurs pendant l'éternité entière (2).

Mais, dit S. Isidore, ô connaissance, ô lumière de Dieu, plus douloureuse et funeste au damné que l'ignorance, que les ténèbres mêmes ! Ce n'est pas la connaissance accordée au mérite, c'est la connaissance infligée comme un châtiment. Ce n'est pas la lumière de la gloire, c'est la lumière de la réprobation. Ce n'est pas la vision de l'amour céleste qui unit les âmes à Dieu et les fait devenir une même chose avec lui, par l'effet même de cette vision (3). Mais c'est la vision de la haine infernale, qui éloigne de lui les âmes ; en sorte que ces âmes voisines de lui pour le connaître, en sont éloignées quant à la jouissance et à la possession. Ce n'est pas cette vision de Dieu face à face qui rend heureux les élus ; mais la vision de Dieu dans sa terrible obscurité qui épouvante les réprouvés ; ce n'est pas la vision de Dieu béatifiante, mais la vision qui désespère (4). Et voilà pourquoi le Prophète a dit que le pécheur verra, mais que cette vision sera pour lui un nouveau motif de colère, d'indignation, de dépit, de frémissement et de rage ; ainsi il voit éternellement Dieu qui l'écrase, et il désespère de jamais voir Dieu qui le béatifierait : *Videbit et irascetur* ! Les réprouvés ne peuvent s'empêcher de toujours penser à lui, de le connaître clairement ; ajoutons : ils ne peuvent s'empêcher de le désirer.

Cette connaissance pure, distincte, qu'ont les damnés des grandeurs et des perfections de Dieu, éveille en eux une inclination violente qui les pousse vers Dieu. L'idée claire fait naître un sentiment vif ; l'esprit entraîne après lui le cœur. Connaissant le souverain bien, le bien infini qui est Dieu, ils sont nécessités à le désirer. Dieu n'est pas un bien adventice, accidentel, indifférent

(1) Evigilabunt alii in vitam æternam, et alii in opprobrium ut videant semper. Dan. XII. — (2) Peccator videbit. Ps. CXI. — (3) Cum apparuerit, similes ei erimus quia videbimus eum sicuti est. I Jo. III. — (4) Lumen habent ad desperationem ut videant, unde doleant ; sed non habent ad consolationem ut videant unde gaudeant. S. Isid.

pour l'âme humaine, mais un bien final, essentiel, nécessaire. L'inclination, l'attrait vers Dieu, le désir de Dieu est l'unique passion, l'unique affection qui survit dans l'âme séparée du corps et qui l'accompagne au delà du tombeau. Or cette inclination n'est pas un miracle de la grâce, mais un élan de la nature ; ce n'est pas pour l'âme pécheresse la charité théologique, cette charité divine qui donne droit à la possession de Dieu et en opère l'investiture ; mais c'est la tendance et la propension que, par sa nature propre, toute créature raisonnable manifeste envers Dieu en tant qu'il est sa dernière fin, propension qui n'est pas anéantie dans l'âme pécheresse par le péché qui l'éloigne de Dieu. Ainsi avec un désir très ardent d'aller à Dieu, elle conserve en elle la culpabilité du péché qui doit l'en tenir très éloignée ; avec un penchant violent qui l'attire à Dieu, elle conserve en elle-même le crime qui doit éternellement la repousser, parce qu'elle a perdu le droit de le posséder comme son rémunérateur, mais non l'instinct d'aspirer à lui comme à sa dernière fin. Tel un fils déshérité par son père perd le droit à l'hérédité, mais non le désir ardent et le besoin de la posséder.

Maintenant réunissez ensemble toutes ces circonstances : penser toujours à Dieu, toujours clairement le connaître, toujours le désirer ardemment, et ne le posséder jamais. Hélas ! il ne saurait y avoir d'esprit assez perspicace pour concevoir, de langue assez éloquente pour exprimer une peine semblable, une semblable douleur ! S. Jean Chrysostome dit que c'est là proprement la peine des peines, le tourment des tourments, qui surpasse tous les autres, qui les absorbe tous, et qui constitue le mystère des peines de l'enfer.

En ce monde quand les âmes saintes perdent Dieu par mérite, ce n'est point là, nous l'avons dit, une perte réelle de Dieu ; c'est le Dieu qu'elles aiment, qui se cache d'elles pour les engager à l'aimer davantage. Elles ne le voient plus ; elles ne l'entendent plus ; il semble qu'il les ait abandonnées ; mais dans cet état d'obscurité et d'abandon apparent, une voix secrète s'élève du fond de leur cœur, la voix de l'Esprit-Saint lui-même qui est en elles, qui les avertit, qui les assure qu'elles sont toujours filles de Dieu, que Dieu est à elles et qu'elles sont à lui (1). Elles pleurent et sont dans la joie ; elles semblent délaissées ; et elles sont tranquilles et pacifiques dans l'amertume de leur peine, dans le deuil de leur délaissement. Elles sont tourmentées par la sévérité de Dieu ; et elles aiment le Dieu, cause de leur tourment. Elles sont

(1) Ipse spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei. Rom. VIII.

affligées et gémissantes ; et elles ne désirent autre chose que de s'élever à un amour plus véhément, pour voir s'accroître encore leur affliction et leur douleur. Pourtant ce regret de ne pouvoir trouver ce Dieu, qu'ici-bas elles ne connaissent qu'en énigme, est quelque chose de si excessif qu'il dépasse toute idée, échappe à toute expression. Tellement qu'une de ces âmes me disait : je consentirais plutôt à faire le tour du monde marchant les pieds nus sur le sol embrasé, que de souffrir un seul quart d'heure la peine que j'endure. Or si telle est la peine que produit dans l'âme juste la séparation d'avec Dieu, la perte de Dieu seulement temporelle, seulement apparente ; que sera-ce de la peine que produira dans l'âme réprouvée la séparation véritable et réelle, la perte éternelle, absolue de son Dieu ?

Plus réelle est la perte que fait de Dieu le pécheur par le péché ; mais cette perte n'est pas sentie, n'est pas comprise telle qu'elle est en elle-même ; et cela premièrement parce qu'ici-bas le pécheur ne connaît pas Dieu assez clairement ; et par conséquent il ne peut ressentir en son entier la perte qu'il fait. En second lieu, comme nous l'avons vu, cette perte de Dieu n'entraîne pas par elle-même la perte de tous les autres biens, futiles, il est vrai, stériles, vains, ne méritant pas même le nom de biens ; mais qui étant des biens sensibles, suffisent ici-bas pour offrir une triste compensation de la perte de la grâce, qui est une chose invisible ; suffisent pour enivrer, pour assoupir l'esprit, divertir, occuper et distraire le cœur, de manière à ce qu'il ne voie pas le vide qu'y a laissé le Dieu qui en est sorti, de manière à ce qu'il ne sente pas les remords de la conscience qui cherche son Dieu. Hélas ! dit S. Augustin, de même qu'un pauvre mari, en s'éloignant de son domicile se délivre et se distrait des emportements d'une femme querelleuse (1), ainsi les pécheurs en se livrant aux divertissements, aux plaisirs, aux passe-temps, aux spectacles, y cherchent et y trouvent une diversion, une distraction propre à assoupir la douceur de la perte qu'ils ont faite de Dieu, dans la séparation où ils vivent de Dieu par le péché. En troisième lieu la perte de Dieu par culpabilité, est, il est vrai, une perte véritable et réelle, mais elle n'est pas absolue, irréparable, éternelle. Quand on perd Dieu par le péché, il demeure toujours l'espérance de le retrouver par le moyen du repentir. Dans le cœur des plus grands pécheurs se conserve toujours cette secrète espérance, qui leur fait dire en eux-mêmes : oh ! un jour je me réconcilierai avec Dieu ! Lorsque je serai délivré de cette occasion, lorsque cette passion se sera cal-

(1) Mulier rixosa conscientia mala. S. Aug.

mée, quand j'aurai passé le temps de ma jeunesse, je quitterai le péché pour chercher la grâce, je ferai une bonne confession, je me convertirai et je ferai ma paix avec Dieu. Souvent, il est vrai, le pécheur est la dupe de cette espérance ; mais en attendant elle suffit pour diminuer le sentiment, la peine de la perte qu'ils ont faite par le péché ; et la possibilité de retrouver Dieu dans l'avenir les empêche de ressentir d'une manière aussi vive le malheur d'en être séparés dans le présent. Toutefois, combien encore est pénible pour l'âme pécheresse, même dès ce monde, cette perte de Dieu par culpabilité ! Elle suffit pour empoisonner tous les plaisirs, dégoûter de toutes les délices, bannir du cœur tout véritable contentement, toute tranquillité, toute paix ; pour ouvrir dans le cœur de navrantes blessures, éveiller de cuisants remords, créer de terribles alarmes, des appréhensions funestes, procurer de tristes journées et des nuits pires encore, rendre la vie pesante, insupportable, odieuse, jusqu'à pousser souvent au suicide. Hélas ! un cœur séparé de Dieu par le péché, c'est un cœur inquiet, un cœur travaillé, un cœur torturé, un cœur bourreau de lui-même. Vous nous avez formés pour vous, ô mon Dieu ! et notre cœur est toujours inquiet, jusqu'à ce qu'il se repose en vous (1). Or si cette perte de Dieu en ce monde, bien qu'elle soit peu comprise, parce que Dieu est peu connu ; bien qu'elle ne soit pas une perte sans compensation aucune, parce qu'il y a ici-bas de quoi se distraire et s'étourdir ; bien que ce ne soit pas une perte sans espérance, parce qu'il est loisible au pécheur de la faire cesser en détestant le péché, si pourtant c'est une perte qui met à une torture aussi affreuse l'esprit et le cœur ; que sera-ce de la perte de Dieu par le châtiment dans l'autre monde, là où Dieu sera connu clairement pour le souverain bien qu'il est ; là où il n'y aura pas d'autre bien capable de compenser la perte du Dieu créateur ; là où ne peut plus se conserver l'espérance de pouvoir jamais retrouver un jour ce qu'on a perdu ?

Puisque ce bannissement de devant la divine présence une fois prononcé sera irrévocable, vainement les malheureux s'écrieront-ils du fond de l'abîme : O Dieu, laissez-nous, de grâce, au moins une seule fois, apercevoir ce visage qui sauve (2) ! Ils ne recevront pas d'autre réponse que celle-ci : Vous n'êtes pas mon peuple, et je ne suis pas votre Dieu : *Vos non populus meus !* Hommes à l'œil profane, aux regards lascifs, qui ne fûtes sensibles qu'à la beauté charnelle, coupables adorateurs de terrestres idoles, allez retrou-

(1) Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te. S. Aug. — (2) Ostende faciem tuam et salvi erimus. Ps. LXXIX.

ver dans le fond de l'enfer cette créature malheureuse à laquelle vous enlevâtes le trésor de sa pudeur, cette créature complice de vos désordres, maintenant compagne de votre deuil et de votre éternel châtiment. Allez jouir de cette présence qui vous fit goûter quelques instants de délices homicides. Contemplez à votre aise ces traits qui allumèrent en vous le feu de l'amour profane, et qui maintenant allument sur vous le feu de la colère éternelle. Vous disiez dans l'excès de votre passion que vous ne connaissiez pas d'autre bonheur que d'être auprès d'elle et de lui prodiguer vos caresses. Or, la voilà pour toujours près de vous, pour toujours devant vous; fixez bien ici vos regards; vous pouvez à plaisir jouir de ce visage, autrefois si séduisant, aujourd'hui si repoussant et difforme, qui jadis faisait votre bonheur et maintenant vous désole !

Mais pour ce qui est de la face divine, que les anges admirent, dans laquelle se complaisent les saints, sans pouvoir s'en rassasier jamais, dont la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ne perd jamais sa grâce, son éclat, dont les purs attraits, les charmes infinis ravissent tous les cœurs sans les corrompre, qui seule peut être caressée sans remords, aimée sans péril, vous ne la verrez jamais. Dieu la dérobe, la dérobera toujours à vos regards. Hélas ! dit l'Ecriture, par suite de cette perte, de cette privation, l'âme des réprouvés sera continuellement en proie à un tourment épouvantable, horrible (1).

La loi d'aimer Dieu par-dessus toute chose ne saurait au fond être un poids pour la créature; mais elle est, au contraire, un privilége, un bénéfice. Or, ce privilége et ce bénéfice sont retirés au damné. Non seulement il est dispensé de l'obligation, mais il est dépouillé de l'honneur, de l'avantage de pouvoir aimer Dieu. parce qu'il ne voulut pas dans la vie l'aimer en vertu du précepte, il est dans l'enfer nécessité à le haïr par le désordre de la volonté. Il ne voulut pas l'aimer par élection de mérite; il le hait par nécessité de châtiment. Les doux noms sous lesquels Dieu nous permet de l'invoquer parmi les peines de la vie présente, par exemple les noms de Père, en vertu de notre adoption; de Rédempteur, pour ses bienfaits; d'ami, pour la confiance qu'il inspire; d'Epoux, pour la tendresse dont il fait preuve, sont interdits au réprouvé; il ne peut en faire usage; pour lui, ils sont changés en ces titres terribles de juge sévère, de souverain vengeur, d'implacable ennemi. Il ne lui est accordé de voir et de considérer Dieu que sous ces derniers aspects; et ainsi il est mis dans la dure nécessité de le

(1) Cruciatur spiritus eorum in ipsis. Job. x.

haïr. Dieu haï du pécheur, telle est la triste situation du damné dans l'enfer ; et pour cela la damnation est appelée dans l'Ecriture le temps de la haine (1), et l'enfer le puits de l'abîme, le séjour de l'inimitié irrévocable, éternelle (2).

Mais la haine passionnée du damné contre Dieu ne lui ôte pas, nous l'avons déjà dit, le désir naturel de posséder Dieu. L'inclination vers Dieu, qui fut mise dans son cœur pour sa consolation, lui demeure pour son châtiment. Dieu ne cesse de l'attirer à lui par le charme de ses attraits, tandis qu'il le repousse par la rigueur de ses vengeances. Cette inclination, si vive par instinct, devient encore plus violente sous les étreintes de l'extrême misère. L'impulsion de la nature est fortifiée par l'horreur de la condition. Dans l'excès des maux qui le torturent, l'union avec Dieu serait le seul moyen de les éviter. Il court donc, il fait effort, il s'élance vers Dieu, non seulement pour trouver en lui le souverain bien, mais encore pour se soustraire au souverain mal.

Le voilà donc placé dans un état contradictoire, dans un état où l'extrême besoin qu'il a d'aimer Dieu, pour être secouru de lui, le réduit à l'horrible nécessité de le haïr, d'après le refus que Dieu lui fait de se laisser aimer de lui ; dans un état où, continuellement attiré vers Dieu par la loi de sa nature, il en est constamment repoussé par le désordre de sa faute ; dans un état où il ne peut s'unir à Dieu comme ami à cause de son péché, ni ne peut se résigner à en demeurer séparé à cause de son inclination instinctive ; dans un état où il ne trouve jamais le Dieu qu'il cherche, et où il rencontre toujours le Dieu qu'il évite ; dans un état où, cherchant le Dieu compatissant, il n'aperçoit que le Dieu irrité ; désirant le Dieu père, il ne trouve que le Dieu juge ; soupirant après le Dieu époux, il ne se trouve en face que du Dieu ennemi ; et pendant qu'il brûle d'ardeur pour lui comme centre de toute félicité, il le déteste comme auteur de son supplice. De là, quel tourment ! quel déchirement de cœur ! quelles tortures (3) !

S'il pouvait au moins dissimuler, assoupir les élans de son cœur vers Dieu, puisqu'il ne peut les satisfaire ! Mais, hélas ! sa chaîne est si forte qu'il ne peut plus la rompre, tout en ne sachant pas la supporter. Son inclination est telle qu'il ne peut ni en supprimer la cause, ni en empêcher les effets. L'ardeur de ses désirs est telle qu'il ne peut ni les étouffer dans leur principe, ni en atteindre l'objet. Sa passion est telle qu'elle conserve toujours la même violence, bien qu'il n'y ait aucun espoir de pouvoir jamais la satis-

(1) Tempus odii. Eccli. III. — (2) Appellavitque eum inimicitias. Gen. XXVI. — (3) Cruciatur spiritus eorum in ipsis. Job, X.

faire. De même qu'un oiseau, fixé à terre par les lacets de l'oiseleur, se soulève et s'élance à tout instant avec impétuosité vers le ciel, et ne se lasse point de renouveler des tentatives et des efforts toujours inutiles et toujours frustrés, en sorte que l'opposition continuelle qu'il rencontre ne sert qu'à l'irriter sans le décourager ; ainsi, selon Job, le damné a beau éprouver l'inutilité des efforts qu'il fait pour aller à Dieu, il les redouble avec d'autant plus d'impétuosité qu'il sent de plus en plus ardente la soif de voir Dieu (1). De même qu'un torrent furieux, si dans l'impétuosité de sa course il rencontre une digue qui l'arrête, se replie et se rejette en frémissant avec plus de furie sur lui-même ; ainsi, lorsque les courants impétueux des désirs passionnés qui précipitent une âme vers son Dieu viennent à être refoulés et repoussés de Dieu même, ils se replient sur elle avec plus de violence et ne font que l'oppresser et la tourmenter de plus en plus (2).

Mais, en ce monde même, il arrive, selon la remarque de S. Augustin, que l'amour déçu se convertit en fureur (3). Aussi, lorsque vous aimez une créature qui ne veut pas entendre parler de vous, vous finissez par la prendre en haine, par vous irriter et par devenir furieux contre elle. Mais comme cette fureur est tournée contre un objet qui, tout en vous irritant par son dédain, ne cesse de vous captiver par ses charmes, votre fureur alors est encore de l'amour, en même temps que votre amour s'allie à la fureur ; vous la haïssez sans lui vouloir du mal, et vous l'aimez, mais en lui enviant son bonheur. Ainsi l'âme rebutée de Dieu devient furieuse ; elle se retourne avec un regard diabolique contre le Dieu qu'elle désire ; mais parce que ce Dieu qu'elle désire n'est pas seulement le Dieu aimable, mais le Dieu souverain, elle ne cesse de le désirer, tout en le haïssant. Ainsi elle désire toujours celui qu'elle hait, et toujours elle hait celui qu'elle désire. Elle le hait et elle se repent de sa haine, parce que son Dieu est un bien infini. Elle le désire ardemment et elle se repent de son ardent désir, parce qu'il est un juge sévère, un implacable ennemi. Aussi voudrait-elle tantôt extirper de son cœur l'instinct qui la pousse vers lui, et tantôt rompre ses chaînes et franchir d'un seul élan le chaos qui la sépare de lui. Tantôt elle voudrait être absorbée par lui dans le ciel ; tantôt elle voudrait le voir avec elle tourmenté dans l'enfer. Tantôt elle court vers lui avec impétuosité ; tantôt elle lui tourne le dos avec horreur. Tantôt elle essaye de voler et de

(1) Tenebitur planta ejus laqueo et exardescet contra eum sitis. Job. XVIII. — (2) Cruciatur spiritus eorum in ipsis. *Ibid.* X. — (3) Frustrata cupiditas vertitur in furorem. S. Aug.

se jeter dans son sein ; tantôt elle s'élance pour le transpercer. Tantôt elle voudrait l'embrasser et tantôt le tuer ; elle le cherche et le fuit ; elle le désire et l'évite ; elle soupire après lui et le déteste ; elle l'admire et le blasphème ; et de là un tourment atroce, une insupportable fureur : *Cruciatur spiritus eorum in ipsis.*

Mais comme elle le désire sans pouvoir le contempler, ainsi elle le hait sans pouvoir se venger. Comme elle l'aime sans obtenir de le posséder, ainsi elle le déteste sans pouvoir lui nuire ; comme son amour est sans douceur, ainsi sa haine est sans satisfaction. L'amour la tourmente, parce qu'elle n'en possède pas l'objet ; la haine la tourmente aussi, parce qu'elle est impuissante ; elle aime, sans le plaisir d'aimer ; elle hait, mais sans l'assouvissement de la haine ; son amour n'unit point les deux objets ; sa haine ne les sépare jamais complètement ; c'est un amour qui fait d'inutiles efforts pour saisir l'objet aimé, une haine qui fait de vaines tentatives pour détruire son ennemi ; un amour qui ne peut parvenir jusqu'à celui qu'il aime, une haine qui ne peut se soustraire à l'objet détesté. Donc, comme un navire battu par deux vents contraires, dont l'un le pousse vers le rivage et l'autre l'en éloigne, ne pouvant résister à ces deux impulsions contraires, finit par sombrer au fond des eaux et se perdre ; ainsi l'âme damnée, combattue, torturée et déchirée par ces deux affections contraires, l'amour et la haine, dont l'une continuellement l'attire vers Dieu, et l'autre continuellement aussi la sépare de ce Dieu en qui elle trouverait sa félicité, l'âme, excédée par la violence de la tempête, finit par s'abandonner elle-même, par faire naufrage, et par se perdre dans le gouffre du désespoir (1). Et cette tempête, ce tumulte, ce désordre, cette désorganisation, cette lutte, cette monstruosité intestine, ce déchirement affreux ; tout cela devra être supporté dans le même degré de force, d'intensité, de furie pendant toute une éternité. Oh ! cruel sort ! oh ! horrible catastrophe ! oh ! perte épouvantable, indicible, que fait l'âme au jour où elle perd son Dieu !

Deuxième point. Lorsque S. Paul prit congé des bons fidèles d'Ephèse : « O vous, fils de mon zèle, leur dit-il, c'en est fait, il faut que je me sépare de vous et pour toujours. Je sais que nul d'entre vous à qui j'ai annoncé l'Evangile de Jésus-Christ n'entendra plus ma voix, ni ne verra plus mon visage (2). » A ces pa-

(1) Veni in altitudinem maris et tempestas demersit me. Ps. LXVIII. — (2) Ego scio quoniam amplius non videbitis faciem meam vos omnes per quos transivi prædicans verbum Dei. Act. XX.

roles de l'apôtre, dit le Texte sacré, on vit la pâleur, la tristesse se peindre sur tous les visages, la douleur et l'angoisse brisèrent tous les cœurs, les larmes roulèrent dans tous les yeux, les soupirs, les gémissements, les sanglots s'échappèrent de toutes les poitrines, et tous, fondant en larmes, se jetaient au cou de S. Paul, le serraient dans leurs bras, et couvraient de baisers ce visage qu'ils ne devaient plus voir (1).

Or si la perte du grand apôtre, perte de peu d'instants, puisque s'ils ne le revoyaient plus sur la terre, ils le reverraient sous peu dans le ciel, fut si douloureuse et amère aux premiers chrétiens, que sera-ce, mes chers Frères, si notre âme, au sortir du corps, vient à s'entendre dire : « Arrière, Arrière, âme infidèle et ingrate ! tu ne verras plus jamais, pour une éternité, la face de ton Dieu !

Oh ! sentence ! oh ! condamnation ! Qui pourra jamais en mesurer l'étendue ? Ah ! s'il était possible d'en donner la moindre idée, le malheureux riche de l'Evangile n'aurait pas manqué d'en esquisser au moins une ébauche ! Mais non ; le réprouvé, frappé au sortir du corps de cette horrible parole comme d'un coup de foudre, éperdu, désolé, accablé, se contente de porter en haut son regard, comme pour y rencontrer Dieu, et se convaincre s'il est bien vrai, comme il vient de l'entendre, qu'il doive être séparé de Dieu pour l'éternité ; et ne voyant point Dieu, après un coup d'œil qui exprime le plus ardent désir, le plus violent transport, bien convaincu qu'effectivement Dieu est à jamais perdu pour lui, il abaisse de nouveau son regard sur lui-même ; il cherche en lui-même le Dieu qu'il lui est interdit de trouver au dehors, et ne le trouvant pas non plus en lui-même, et contemplant le gouffre profond, le vide immense que cette absence de Dieu a creusé dans son propre cœur, il tombe en une profonde tristesse ; il se plonge dans son deuil, il demeure immobile dans le sombre silence du désespoir et de la douleur, convaincu que ses efforts sont vains, et que cette perte est également impossible à décrire et à réparer.

Hélas ! qu'êtes vous, perte d'un père, d'une mère, d'un fils, d'une épouse ? Perte de fortune, de santé, d'honneurs, qu'êtes-vous en comparaison de la perte de Dieu ? Pourtant chacune de ces pertes éprouvée séparément épuise en un instant la patience de l'âme la plus forte qui doit la subir, et désespère l'éloquence de la douleur qui doit la déplorer.

Observez ce qui se passe dans une personne vivement affectée

(1) Magnus fletus factus est omnium et procumbentes super collum Pauli, osculabantur eum dolentes maxime in verbo quod dixerat, quoniam amplius faciem ejus non essent visuri. Act. xx.

de l'une de ces pertes. Elle est là abattue, taciturne, le front plissé, le regard terne, le visage livide, les lèvres comprimées par un sombre silence. Elle n'ose faire le récit d'un malheur qu'elle se croit impuissante à exprimer. Que si sa tristesse, lassée de souffrir en silence, vient à essayer de se produire au dehors et d'épancher dans une oreille amie le secret de sa douleur, elle ne dit autre chose, si ce n'est : Je ne puis exprimer ce que je souffre. Ceux mêmes qui viennent pour consoler cette personne inconsolable, au lieu de parler, imitant les amis de Job, se contentent de demeurer là muets auprès d'elle, pleurant avec elle. Or, que serait-ce si toutes ces pertes se réunissaient ensemble pour désoler un cœur mortel ? Comment et où trouver des expressions pour exprimer une pareille douleur ? Que dirons-nous ensuite de la perte qui surpasse et excède à l'infini toutes les autres pertes réunies ensemble, la perte de ce grand Dieu, si aimant, si digne de tout amour ; de ce grand Dieu pour la possession duquel fut créée toute âme humaine ?

Grand Dieu ! et il sera possible que parmi les fidèles réunis en ce temple de Dieu, sur la terre, il s'en trouve quelqu'un qui sera pour toujours exclu du temple de Dieu dans le ciel ? Que parmi ces fidèles qui honorent les saints, quelques-uns soient pour jamais exclus de leur bienheureuse compagnie ? Que parmi ces fidèles qui adorent Jésus-Christ sous le voile du sacrement, quelques-uns ne le voient jamais dévoilé à leurs regards dans la gloire céleste ? Que parmi ces fidèles qui maintenant louent Dieu et le désirent, un jour quelques-uns ne fassent que le maudire, le blasphémer et le haïr ? Que parmi ces créatures intelligentes, créées de Dieu pour jouir à jamais de Dieu, il y en ait quelqu'une, une seule, qui ne verra jamais, dans l'éternité, la face adorable de Dieu ?

Oui, oui, il s'en trouve ici de ceux à qui un pareil châtiment n'est que trop réservé ! Or voulez-vous savoir qui ils sont ? Voulez-vous les discerner ? Voulez-vous reconnaître si vous-mêmes vous n'êtes pas de ce nombre ? Sachez que c'est vous, ô hommes profanes, esclaves vendus au monde et aux passions, vous qui renonceriez facilement et pour toujours à Dieu et à son paradis, si vous étiez laissés à vos plaisirs et à vos passe-temps sur cette terre ; vous qui si facilement vous passez de Dieu ; vous qui de sang-froid et avec une complète indifférence vous privez de la grâce et de l'amitié de Dieu ; vous qui, comme parle S. Paul, isolés de la société du véritable Israël, et de l'esprit de la vraie Eglise, étrangers à toute communication de la grâce, à toute promesse de la gloire, vivez dans le monde, par rapport à Dieu, comme si Dieu n'existait pas,

ou du moins comme s'il n'y avait pas de Dieu pour vous (1). Hélas! cœurs infortunés, les plus misérables qui puissent être, vous me faites tout à la fois horreur et compassion! Il est certain, il est de toute certitude, que Dieu, un jour fera de votre faute même votre éternel supplice. Votre faute présente est de n'avoir nul souci de l'union avec Dieu par la grâce. Votre supplice sera d'être pour toujours exclus du bonheur de contempler sa face dans la gloire. Ah! tremblez, malheureux! Dieu saura bien se passer de vous, comme vous savez aujourd'hui vous passer de Dieu. Vous repoussez Dieu continuellement et de votre esprit et de votre cœur ; il saura bien vous repousser de devant sa face. Pour le présent, vous ne redoutez point la perte de Dieu. Donc vous ne l'aimez point. Ne l'aimant point, vous méritez de le perdre ; et méritant de le perdre, vous le perdrez. Dès à présent séparés, excommuniés de Dieu par votre culpabilité, vous serez séparés, excommuniés de lui pour votre châtiment ; l'apôtre l'a dit : « Si quelqu'un n'aime pas N.-S J.-C., qu'il soit anathème (2)! » Si je vous disais le contraire, je vous tromperais ; à une âme qui ne redoute pas la perte de Dieu, je ne saurais dire que j'espère son salut éternel. Mais non, je vois que la seule menace de cet épouvantable châtiment d'être pour toujours privés de contempler l'ineffable beauté de Dieu, pour toujours exilés de sa présence, vous fait pâlir, vous serre le cœur, vous navre, vous consterne et vous abat. Je commence à espérer quelque chose de vous et pour vous. Vos désordres n'ont pas encore étouffé en vous tout sentiment d'amour de Dieu. Victimes de tant de passions, vous appartenez encore à Dieu par un fil, par une étincelle d'amour initial. Ah! ravivons cette étincelle déjà prête à s'éteindre! faites revivre en vous l'amour, le désir de Dieu, en renonçant à tout amour profane ; hâtez-vous de faire votre paix avec Dieu par la pénitence. Jurez aujourd'hui de renoncer à chercher d'autre bien que Dieu sur la terre et de mériter ainsi de lui être à jamais unis dans le ciel ; jurez de ne plus vivre que pour Dieu et avec Dieu dans le temps, et vous mériterez de régner avec Dieu, de jouir de la vue de Dieu dans l'éternité : *Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum* (3). Ainsi soit-il !

(1) Alienati a conversatione Israël, hospites testamentorum et sine Deo in hoc mundo. Eph. II. — (2) Si quis non amat Dominum Nostrum Jesum Christum sit anathema. I Cor. XVI. — (3) Ps. LXXII

LE MAUVAIS RICHE EN ENFER

Ou l'éternité des peines

> ..... *Qui non noverunt Deum, et qui non obediunt Evangelio Domini Nostri Jesu Christi, qui pœnas dabunt in interitu æternas.*
>
> Ils ne connaissent pas Dieu ; ils n'obéissent pas à l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ils subiront la peine d'une mort éternelle.
>
> II THESS. I.

Par ces terribles paroles de son Apôtre, le Seigneur nous a clairement révélé que le supplice des pécheurs sera éternel. Or dans l'expression même de son indignation, le Seigneur, dit S. Basile, use de miséricorde envers eux ; la menace même de les perdre que leur fait sa justice, n'est qu'une industrie de son amour qui voudrait les sauver (1). De même, ajoute S. Jérôme, que celui qui vous crie : « Gare à vous ! » ne veut pas vous faire de mal, de même lorsque par anticipation Dieu proclame les peines éternelles du péché, il est évident qu'il veut y soustraire le pécheur (2).

Mais hélas ! reprend S. Basile, pendant que le Seigneur se montre sévère dans ses paroles, afin de nous épargner la réalité, et nous menace en juge, afin de pouvoir un jour nous récompenser en père, le démon au contraire nous parle en ami, afin de pouvoir un jour nous tourmenter en tyran. Aussi pendant que Dieu nous inspire la crainte des peines éternelles pour nous sauver, notre ennemi s'évertue à détruire en nous cette crainte salutaire pour nous perdre (3). Par l'organe d'hommes aussi présomptueux et impies qu'ils sont stupides et ignorants, il fait ce qu'il peut pour persuader qu'il est impossible de concilier avec l'infinie bonté de Dieu, la condamnation des créatures coupables à des peines éternelles, et que l'enfer n'est lui-même qu'un supplice passager, qui vieillit avec le temps et doit certainement prendre fin (4).

Or, pour nous prémunir contre les doctrines que les satellites de l'enfer, même dans nos contrées catholiques, vont semant çà et là pour dissiper toute crainte de l'enfer, consultons encore aujourd'hui la condition désespérée du mauvais riche, et étudions attentivement dans ses principes, dans ses raisons, dans ses convenances le dogme si important de l'éternité des peines ; voyons

(1) Indignans miseretur, salvare desiderat. S. Bazil. — (2) Qui prædicit pœnas non vult punire peccantes. S. Hieron. — (3) Deus timorem ingerit, diabolus admit. S. Basil. — (4) Æstimabit (*ou, selon les interprètes,* æstimare facit) abyssum quasi senescentem. Job XLV.

comment cette éternité des peines est nécessairement exigée par la véracité de Dieu, par sa justice; et comment elle est le plus raisonnable, le plus juste châtiment du péché. En ravivant en nous cette foi aussi salutaire que terrible, nous apprendrons à trembler toujours, à la pensée que Dieu se doit lui-même de punir éternellement dans la vie à venir ceux qui dans la vie présente refusent de le connaître, où ne le connaissent que pour lui désobéir, le mépriser, et l'outrager : *Qui non noverunt Deum, etc.*

Premier point. Il y eut dès le temps de David, et il y a encore dans le monde des hommes téméraires, de faux sages, qui n'ayant d'autres principes que ceux de l'erreur, d'autre logique que celle des passions, cherchent, jusque dans les attributs divins, des arguments pour révoquer en doute les divines menaces. Comment est-il possible, disent-ils, que le Dieu d'infinie bonté soit susceptible d'une colère éternelle, et inflige aux pécheurs d'éternels châtiments (1) ?

Mais le mauvais riche dans l'enfer a réfuté ce raisonnement. Abraham, dont il implore un léger rafraîchissement, un bien faible allégement à sa peine, lui déclare dans les termes les plus clairs, que toute communication, tout passage est éternellement impossible de l'enfer au ciel, et que, sans adoucissement aucun, il devra souffrir à jamais la même peine et la même douleur. Or que fait le mauvais riche, que répond-il à cette terrible déclaration ? Il reporte sur lui-même un regard confus et désespéré, mais il ne s'en prend pas à Dieu. Il déplore sa cécité, sa stupidité ; il voudrait que d'autres ne devinssent pas ses imitateurs. Mais il n'a garde de s'emporter, ni de se plaindre de la bonté divine. Il semble étrange que le mauvais riche sollicite un adoucissement de sa peine, et qu'il n'insiste pas pour en voir abréger la durée. Il demande que ses parents soient informés des maux qu'il souffre, afin qu'ils n'aient pas à les souffrir eux-mêmes ; mais il ne sollicite nullement sa propre délivrance. Ah ! il ne faut pas, nous dit S. Grégoire, que les apparences de cette résignation désespérée, nous induisent en erreur et nous persuadent que le damné a quelque espérance. Il faut savoir que les premiers à reconnaître ce qu'il y a de raisonnable dans l'éternité des peines, ce sont précisément les réprouvés eux-mêmes qui en sont victimes. Il faut savoir aussi que Dieu non seulement dans le ciel, où il récompense éternellement, mais encore dans l'enfer, où il punit éternellement, est reconnu pour infiniment miséricordieux et bon ; et que l'éternité des peines,

(1) Numquid in æternum irasceris nobis Domine. Ps. LXXXIV.

même pour le damné qui en est victime, est reconnue compatible et en harmonie avec la bonté divine : O Dieu, vous êtes miséricordieux partout et jusque dans les enfers (1) !

En effet, l'incarnation, la Passion, la mort du Fils de Dieu pour l'amour de l'homme, c'est la preuve d'une infinie miséricorde ; c'est un remède infini qui suppose dans l'homme une infinie misère, un mal infini, le péché, c'est-à-dire qui suppose l'éternité des peines. Si dans la Rédemption il n'eût été question que de délivrer l'homme de maux purement transitoires et bornés, si les peines encourues par l'homme pécheur ne devaient pas être éternelles, on ne comprendrait pas assez, on ne serait pas assez contraint d'admettre qu'un Dieu dût nécessairement mourir pour libérer cet homme pécheur. Donc, si vous ôtez le dogme de l'éternité des peines, vous verrez vaciller encore le dogme de l'Incarnation et de la mort du Fils de Dieu ; le dogme de la manifestation d'une infinie bonté ; vous verrez vaciller toute l'économie de la Rédemption, vaciller tout le christianisme.

Mais comme le mal infini de l'éternité des peines explique seul et rend croyable le remède infini de la Rédemption ; ainsi, réciproquement, selon S. Paul, le remède infini de la Rédemption, cette manifestation de l'infinie bonté de Dieu, explique et rend croyable, je dirais même nécessaire, le mal infini de l'éternité des peines. En effet, quoi de plus raisonnable que cette loi : L'abus que l'homme aura fait d'une infinie miséricorde sera puni de Dieu par une peine infinie, sinon en intensité, au moins en durée ? Donc, loin de répugner à la bonté infinie de Dieu, l'éternité des peines en est bien plutôt la conséquence naturelle, légitime. Du moment que Dieu s'est montré infiniment bon envers l'homme, dès lors l'ingratitude de l'homme qui ne veut pas reconnaître son Dieu, qui ne veut pas obéir à l'Evangile de son Fils, ni ne veut profiter de l'amour infini de Jésus-Christ, cette ingratitude, dis-je, revêt une malice infinie, et partant mérite un châtiment infini, éternel ; certes puisqu'il n'a pas voulu profiter d'une vie qui lui a été assurée en échange d'un prix infini, il mérite une peine qui ne finira point, une peine éternelle. *Qui non noverunt Deum*, etc.

Or l'éternité des peines n'est pas seulement exigée par la bonté divine ; elle l'est encore par la véracité divine.

La foi à l'éternité des peines n'est pas seulement la croyance des chrétiens, mais encore celle des Gentils ; elle est la croyance universelle et constante de tous les hommes. Les fausses religions ne s'accordent pas avec la véritable dans la détermination des peines

(1) O Deus, usque ad inferos misericors ! S. Greg.

de l'enfer ; mais elles sont toutes d'accord avec nous pour ce qui est d'en admettre la durée infinie et sans terme. La superstition parle à cet égard comme la raison, la tradition comme la philosophie, Virgile et Ovide comme S. Paul, la Mythologie comme l'Evangile. Les peuples les plus superstitieux, les plus barbares, qui ont les idées de religion les plus basses, les plus matérielles, les plus absurdes, retiennent pourtant tous le dogme profond, sublime de l'éternité des peines en l'autre vie. Les fables qui ont chez eux obscurci tant de traditions, les erreurs qui ont chez eux diminué tant de vérités, les passions qui auraient voulu ne laisser sur pied aucun des dogmes qui les condamnent, loin de détruire cette croyance universelle et constante de toute l'humanité, n'ont pas même pu l'obscurcir.

Or, une peine éternelle et sous ce rapport infinie, la raison de l'homme ne peut la comprendre ; elle n'a donc pas pu l'inventer. La raison n'invente pas ce qu'elle ne comprend pas ; la raison finie n'invente pas des conceptions infinies.

De plus, une peine éternelle est une peine horrible, qui désole l'esprit, déchire, torture, épouvante le cœur. Or l'humanité est trop corrompue pour avoir pu d'elle-même inventer ou pour avoir pu accepter et retenir, sans répugnance et avec un accord si uniforme et si constant, une croyance qui menace tous ses vices, qui mêle l'amertume à tous ses coupables plaisirs, qui consterne toutes ses passions.

Donc si, nonobstant cela, cette croyance existe, — et elle existe depuis six mille ans dans le monde entier, — ce n'est et ne peut être que parce qu'elle est née avec le monde. L'homme ne l'a pas inventée, mais l'a reçue d'une raison supérieure, parce que ce n'est ni n'a pu être une pensée humaine, mais une révélation divine qui, faite au premier homme, s'est propagée par la tradition dans tout le genre humain, et, par une force toute divine, s'y est maintenue indépendamment, et je dirai même, en dépit de la petitesse d'esprit, de la corruption du cœur.

. . . . . .

. . . . . (1).

Mais, dans l'autre vie, les deux sociétés, les deux peuples, les deux familles sont entre elles séparées par une distance infinie, un

(1) Il y a évidemment ici une lacune dans le manuscrit. L'auteur, après avoir prouvé l'éternité des peines par la bonté et la véracité divine, devait ici avertir qu'il ne fallait pas appliquer au monde à venir les idées que nous donne de la bonté divine l'économie du monde présent. Au surplus les mots *en second lieu*, par lesquels commence l'alinéa suivant, font assez supposer la lacune que nous indiquons. (*Note du Trad.*)

grand chaos ; en sorte que nul bienheureux ne peut descendre en enfer, et que nul réprouvé ne peut monter aux cieux (1). Or comme dans ce monde se trouvent ensemble, dans un continuel voisinage, en perpétuelle communication, Jérusalem et Babylone, la cité de Dieu et la cité du démon, la société des justes et celle des pécheurs, il s'ensuit que le passage de l'une à l'autre est très-possible et très-facile ; parce que, comme les principes d'erreur, de malignité, de corruption dont est dépositaire la cité du démon, peuvent agir même sur les justes et les changer en pécheurs ; ainsi les principes de vérité, de sainteté et de grâce, dont est dépositaire la cité de Dieu, peuvent, par le moyen de la prédication, par les sacrements, agir même sur les pécheurs et les convertir en justes. Aussi, durant la vie présente, comme il n'y a pas de juste, si saint qu'il soit, qui ne puisse devenir pécheur ; de même n'y a-t-il aucun pécheur, si pervers qu'il soit, qui ne puisse devenir juste. Bien que toute âme en état de péché soit, dans toute la rigueur du terme, séparée de Dieu, pourtant elle appartient encore à Dieu dans la vie présente, par le moyen de la cité des saints, de la cité de Dieu ; elle conserve encore une parenté, une affinité secrète avec Dieu ; elle peut, par le moyen de l'Eglise partout présente, partout visible, expier les désordres passés et en recevoir le pardon ; elle peut connaître Dieu et être illuminée de Dieu ; elle peut confesser et aimer Dieu, et se voir comblée de ses grâces. Or aimée de Dieu, elle peut se soumettre à l'ordre établi de Dieu et rentrer dans les vrais rapports avec Dieu, être reçue dans la société de Dieu. Mais, dans l'autre vie, où n'existe aucun passage, aucune communication possible entre la cité du démon et la cité de Dieu, à cause de l'abîme, de la distance infinie qui les sépare, de même qu'aucun souffle impur de l'enfer ne peut s'élever et troubler l'atmosphère sereine des cieux ; de même aussi nul rafraîchissement céleste, symbolisé dans la goutte d'eau refusée au mauvais riche, ne peut descendre du ciel et apporter aucune modification ni consolation aux douleurs de l'enfer. Du sang de Jésus-Christ, source précieuse, ineffable, où, par le moyen de l'Eglise qui en est dépositaire, peuvent à plaisir se désaltérer tous les pécheurs qui existent sur la terre (2), de ce sang divin il ne coule même pas une goutte sur les pécheurs qui sont dans l'enfer pour les sauver ; et voilà pourquoi l'Eglise ne cesse de proclamer que la rédemption de Jésus-Christ, si riche, si abondante, si efficace sur la terre (3), n'opère plus dans

(1) Magnum chaos statutum est inter vos et nos, ut ii qui volunt hinc transire ad vos non possint, neque inde huc transmeare. Luc XVI. — (2) Bibent omnes peccatores terræ. Ps. LXXIV. — (3) Copiosa apud eum redemptio. *Ibid.* CXXIX.

l'enfer (1); et voilà pourquoi une fois placées dans l'une ou dans l'autre de ces deux sociétés, les âmes ne peuvent plus changer de condition ni de demeure; nul bienheureux ne peut devenir réprouvé, nul réprouvé ne peut devenir bienheureux. Une fois sa séparation d'avec Dieu consommée par la mort, l'intelligence créée ne peut s'en relever; parce que placée dans un état de mort où l'on ne participe plus à aucun acte de vie, et se trouvant comme morte à tout rayon de la gloire, à toute action de la vertu de Dieu, l'âme réprouvée doit demeurer à jamais dans son tourment; et la peine des réprouvés doit être éternelle comme la félicité des saints (2). De même absolument, dit l'Ecriture, que l'arbre, quand il est coupé, tombe de lui-même et demeure sur l'endroit du sol vers lequel il penchait quand il était sur pied; ainsi l'âme, selon que dans le présent elle incline à droite vers le ciel par la vie de la grâce, ou à gauche vers l'enfer, par le poids du péché, quand la mort vient trancher sa vie, ou elle s'envole d'elle-même vers le ciel, ou elle tombe de son poids dans l'enfer et y demeure pour toujours (3).

En second lieu, dans la même parabole du mauvais riche, non-seulement nous connaissons l'économie, mais encore nous trouvons la véritable image, la notion la plus fidèle de l'éternité.

On demande souvent: Qu'est-ce que l'éternité ? et l'on répond que nul ne peut la comprendre, loin de pouvoir l'expliquer; et que seul le juge éternel peut nous la faire concevoir, lui qui nous l'inflige et nous en a révélé la vérité. Eh bien! ce concept, cette image, cette idée de l'éternité des peines, le Seigneur nous l'a réellement présentée quand il nous a dit que l'éternel supplice est un grand chaos fixe, immobile entre le paradis et l'enfer, que Dieu lui-même a irrévocablement affermi sur la durée infinie de son être, sur la force toute-puissante de sa parole (4).

Chaos! ô parole pleine de sens et de la plus profonde philosophie! Chaos, selon les interprètes, signifie un tourbillon, un gouffre immense, ténébreux, obscur, qui n'a ni commencement dans sa hauteur, ni limites dans sa circonférence, ni terme dans sa profondeur. Ce mot signifie un océan sans lit, une distance sans fin, une ligne sans extrémité, un amas, un pêle-mêle informe, où tout est confusion, tout est horreur (5).

Oh! comme Notre-Seigneur a donc eu raison de se servir de la

(1) In inferno nulla est redemptio. — (2) Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam. Matth. XXV. — (3) Ubi ceciderit lignum sive ad aquilonem, ibi erit. Eccli. XI. — (4) Chaos magnum firmatum est inter nos et vos. Evang. — (5) Chaos idem est ac confusio, miscela, et inconditorum congeries, vorago, hiatus. Corn. à Lap.

similitude d'un espace sans limite, pour nous donner l'idée d'années sans nombre, de durée sans fin, de temps sans mesure, où tout commence sans cesse pour ne jamais finir, ou tout finit sans cesse pour recommencer de nouveau !

Vainement donc, à l'aide du calcul, grouperait-on tous les nombres possibles, vainement parcourrait-on en esprit toutes les distances, vainement par l'imagination creuserait-on d'immenses espaces, après avoir accumulé ensemble chiffres sur chiffres, mesure sur mesure, l'éternité serait toujours là tout entière devant vous. Ainsi le voyageur qui s'avance par la voie Pia, au travers des marais Pontins, lorsqu'il regarde en avant, se figure qu'il entrevoit de loin l'extrémité de cette route monotone ; mais comme l'ennui s'emparera du malheureux voyageur, lorsque, après avoir cheminé pendant de longues heures, il verra qu'à mesure qu'il avance, le terme du voyage paraît toujours s'éloigner de plus en plus, et il lui semble toujours en être à la même distance. Oh ! pâle image de l'éternité ! Si longtemps que l'on parcoure ce stade immense, on ne lui ôte pas une palme de sa longueur, un instant de sa durée ; à mesure que le point de départ s'éloigne, s'engouffre et se perd dans le passé, le terme ne se rapproche nullement, mais apparaît toujours à la même distance, et comme un fantôme horrible surgit toujours devant vous, dans son infini lontain. Le chaos n'a pas de fond, l'éternité n'a pas de fin.

Imaginez que le damné verse de ses yeux chaque mille ans une larme, que ces larmes soient conservées par la toute-puissance de Dieu, et que lorsque le damné aura versé assez de ces larmes millénaires pour pouvoir inonder l'univers entier, alors seulement devra finir sa peine. Dans cette hypothèse Judas n'aurait pas encore versé deux de ces larmes ; Esaü n'en aurait pas encore versé trois ; Caïn n'en aurait pas versé six. Grand Dieu ! Quels énormes chiffres ! Combien de millions de siècles devraient s'écouler encore, avant que Caïn, Esaü, Judas et ceux qui sont leurs compagnons de supplice, comme ils furent les imitateurs de leurs crimes, soient parvenus à inonder de leurs larmes si lentes le vaisseau de cette Eglise? Combien d'autres encore devraient s'écouler avant de parvenir à inonder cette cité, cet Etat, l'Europe entière, la terre entière ; combien enfin avant de pouvoir remplir l'immense étendue qui sépare la terre d'avec le ciel ? Cette supposition consterne, désole, fait trembler ; l'esprit accablé s'y confond et s'y perd. Et pourtant le croiriez-vous? Si une telle proposition était portée aux damnés, oh ! comme ils tressailleraient de joie ! oh ! comme on verrait les malheureux battre des mains ! Et pourquoi? Parce

que, tout incompréhensible que puisse être un nombre de siècles aussi excessif, cependant comme ce serait un nombre, il aurait une fin. Aussi, bien que convaincus qu'ils auraient encore à souffrir pendant une série d'années presque infinie, ils apercevraient dans le lointain obscur, imperceptible de cette durée presque sans terme, un pâle rayon, une faible étincelle d'espérance de voir un jour leur souffrance arrivée à son terme. Mais non : même après avoir parcouru cette immense carrière, après avoir, non pas une seule, mais mainte et mainte fois, répété la longue et horrible tâche d'inonder si lentement de leurs larmes l'univers entier, l'éternité alors recommencera justement pour chacun d'eux tout entière. Combien donc durera la peine des damnés? Toujours! Quand finira-t-elle? Jamais! Qu'ont fait depuis six mille ans les damnés dans l'enfer? Ils ont pâti. Que font-ils présentement? Ils pâtissent, Que feront-ils dans l'avenir? Le passé ne leur sert de rien; le présent ne plaide pas pour eux; l'avenir ne leur promet rien. Oh! passé infructueux! oh! présent amer! oh! avenir désespéré! Hélas! les souffrances de cette vie sont des coups de flèches transitoires et fugitifs; mais l'éternelle condamnation est un tonnerre épouvantable qui à tout instant se reproduit en continuel écho, comme dans une roue sans commencement ni fin (1). Et toutefois après avoir ainsi souffert pendant de longues périodes d'années, ils seront encore au commencement de leurs douleurs. On peut inonder de larmes l'univers; on ne saurait combler le chaos de l'éternité.

Remarquez encore le mot : *Firmatum est*. Le chaos est fixé, est établi, est affermi. Oh! parole profonde elle aussi! et d'une portée infinie, immense! Elle signifie que tandis qu'ici-bas les révolutions des astres nous donnent alternativement le jour et la nuit, la succession des saisons diverses et la mesure de toute durée (2); dans l'éternité au contraire les sphères demeurent immobiles et fixes; les cieux demeurent stables sur leurs pôles; les planètes demeurent comme scellées dans leurs orbites; tout mouvement cesse; il n'y a plus de révolutions de siècles ni d'années; les jours se perpétuent sans déclin; toutes les mesures, toutes les variations du temps disparaissent: *Firmatum est*. En sorte qu'au lieu que nos jours ici-bas sont des jours nouveaux, nos années des années qui expirent; dans l'éternité, au contraire, ce sont des jours toujours anciens, des années immortelles; les jours anciens et les années éternelles dont parle le Prophète-Roi (3); et selon l'expres-

(1) Sagittæ tuæ transeunt, vox tonitrui tui in rota. Ps. LXXVI. — (2) Dividant diem ac noctem et sint in signa et tempora et dies et annos. Gen. I. — (3) Dies antiquos et annos æternos in mente habui. Ps. LXXXII.

sion terrible d'un autre prophète, il n'y a plus que le soleil de la divine justice, qui ne connaît pas de déclin, un jour perpétuel et immobile qui ne fait jamais place à la nuit, un jour qui est embrasé comme une fournaise : *Dies succensa quasi caminus* (1).

Mais cette même parole, « le chaos est devenu fixe et immobile, » en même temps qu'elle nous donne la véritable idée de l'éternité, elle nous en révèle en même temps le supplice et l'horreur.

Celui qui est condamné à la prison pour dix ou vingt ans, ne manque pas de noter avec soin le temps qu'il y a demeuré ; aussi chaque année, chaque mois, chaque jour, chaque heure qui passe lui apporte-t-elle un soulagement et une consolation, parce qu'il dit en lui-même : autant de retranché à la durée de ma peine ! Mais celui qui est condamné à la prison à vie et pour toujours, ne tient nullement compte du passé ; parce que le passé ne diminue en rien son avenir. D'autre part, cet avenir désespérant, invariable, lui pèse continuellement sur le cœur, comme un poids qui l'écrase et l'oppresse.

O éternité, ô jour horrible, ô soleil cruel, toujours immobile, toujours resplendissant d'une lumière funeste, tu es donc toujours présent au regard, à la pensée du damné pour le désespérer !

Quel ne fut pas le désespoir des malheureux Chananéens, alors qu'au commandement de Josué le soleil s'arrêtant au milieu du ciel, y prolongea pendant de longues heures le jour spectateur immobile d'un impitoyable carnage (2).

Or telle est la détresse des damnés en face du soleil toujours fixe, du jour toujours embrasé de l'immobile éternité O soleil funeste, odieux, disent-ils, d'où vient que tu n'avances jamais d'un pas, d'un instant, pour nous rapporter avec la nuit ou une variation ou un terme à notre supplice ? Et ce jour et ce soleil insensible à leurs frénétiques douleurs, sourd à leurs cris déchirants, ne cesse de darder sur eux les flèches brûlantes de ses rayons et de perpétuer leur tourment : *Dies succensa quasi caminus* !

Le chaos affermi, *chaos firmatum*, signifie encore que, non seulement dans l'éternité il n'y a pas de succession, mais il n'y a même pas de changement, et que non seulement la durée des temps, mais encore la personne du damné demeure fixe et immobile. Aussi l'Ecriture dit-elle ailleurs, que les damnés seront immobiles comme de lourdes pierres : *Fiant immobiles quasi lapis* (3). Ah ! le feu d'ici-bas dissout les corps, le feu de l'éternité les pétrifie, les durcit, et avec le corps il endurcit et pétrifie, pour ainsi

(1) Malach. IV. — (2) Stetit sol in medio cœli et non festinavit occumbere Jos. X. — (3) Exod. XV.

dire, l'âme elle-même. Quel ne dut pas être le supplice d'Ezéchiel à qui il fut imposé de Dieu de se tenir pendant une année entière le corps entouré de chaînes, couché sur le même côté (1) ! Que sera-ce donc du damné, qui, accablé du poids des horribles chaînes de ses fautes, est obligé de se tenir immobile, l'esprit toujours fixé sur les pensées les plus funestes, l'imagination toujours obsédée des plus horribles fantômes, le cœur toujours cloué dans les mêmes tyranniques passions, le corps toujours immobile au sein d'invariables tourments, comme une pierre qui jamais ne change de place : *Fiant immobiles quasi lapis !*

Or qui pourra jamais mesurer l'horreur d'un pareil supplice ? En effet, observez la table la plus exquise, la musique la plus suave, le spectacle le plus délicieux, le jeu le plus agréable, la conversation la plus attachante, le plaisir le mieux senti : que tout cela dure toujours et ne varie jamais ; bientôt tout cela dégénère en ennui et dégoût, et la prolongation change tout cela en supplice. Hélas ! donc, l'immobilité, le toujours, le jamais, séparés du souverain bien qui est Dieu, changent en supplice les divertissements eux-mêmes et les plaisirs ! Que sera-ce donc de l'immobilité, du toujours, du jamais unis aux purs tourments du corps, aux horribles tortures de l'âme, à un état de peine entière et parfaite ? Que sera-ce d'être toujours tourmenté par la faim, et jamais n'avoir la moindre nourriture ? Toujours altéré, et jamais rien pour apaiser la soif ? Toujours triste, et jamais de consolation ! Toujours dans le trouble, et jamais de repos ! Toujours d'indicibles ardeurs, jamais de rafraîchissements ! Jamais, jamais d'allégement, mais toujours souffrir de la même manière, dans la même situation, avec la même intensité.

Aussi, dit l'Apocalypse, les damnés invoqueront-ils éternellement la mort pour qu'elle vienne mettre fin à leur supplice. Quel feu, iront-ils s'écriant, quel feu que celui qui m'embrase sans me détruire, qui me dévore sans me consumer, où je ne puis vivre et ne puis trouver la mort ! ô mort, viens donc enfin ! Cruelle, tu vins lorsque je ne faisais des vœux que pour vivre ; pourquoi tardes-tu, maintenant que j'ai un frénétique désir de voir arriver ma dernière heure ? Tu vins brusquement mettre fin à mes plaisirs ; pourquoi maintenant ne viens-tu pas mettre fin à mon supplice ? Et la mort provoquée, la mort appelée par tant de cris désespérés, fuit toujours loin d'eux et toujours s'éloigne de plus en plus (2).

(1) Et non te convertes a latere tuo in latus aliud. Ezech. IV. — (2) Et in diebus illis quærent homines mortem, et non invenient eam ; et desiderabunt mori, et fugiet mors ab eis. Apoc. IX.

Mais la mort est une peine elle aussi ; elle ne peut donc manquer dans le lieu où sont réunies toutes les peines. Vous voulez donc la mort, âmes désespérées ? La voilà qui vient ! Vous l'avez présente ; vous l'avez en vous et avec vous. Mais hélas ! quelle mort ! Comme elle est différente de celle qui autrefois terminait la vie ! Hélas ! c'est la seconde mort dont nous menaça autrefois l'Ecriture, et qui devait être mille fois plus odieuse et plus funeste que la première !

Présentement nous sortons mortels du sein de nos mères ; mais du sépulcre nous renaîtrons immortels. Notre corps porte en naissant une disposition à la décadence, à la mort. Le sein maternel nous enfante pour la mort, le sépulcre pour l'éternité. La première mort exila de notre corps notre âme, malgré elle. La seconde mort horrible, tyrannique, impitoyable, retient malgré elle l'âme indignée dans la prison de son corps, pour prolonger ainsi une vie pire que la mort la plus cruelle (1).

Mais bien que cette terrible mort ne termine pas cette odieuse vie, elle ne laisse pas pour cela d'être une mort véritable. S. Augustin l'avait dit : On ne saurait regarder comme réellement vivant un corps dont l'âme soutient l'organisation, non pour la vie, mais pour la douleur (2). Bien que dans l'état de damnation l'homme ne perde pas la faculté de sentir, toutefois puisque cette faculté ne lui est laissée ni pour goûter le plaisir, ni pour entretenir la santé, mais pour rendre l'homme susceptible de douleur et de châtiment ; ce n'est pas sans raison que l'Ecriture appelle cette existence une mort plutôt qu'une vie (3). Ainsi continuellement immolés à la justice éternelle, et toujours renaissants pour leur supplice, toujours brûlés et jamais détruits, toujours dévorés et jamais consommés, les damnés, dit encore S. Augustin, ne font jamais défaut à la vie, pour ne jamais faire défaut à la douleur ; et ils sont voués à une douleur incessante, parce qu'ils sont voués à une mort sans fin. Ils vivent toujours, parce qu'ils n'éprouvent rien de ce que la mort a de consolant pour des êtres malheureux ; ils meurent toujours, parce qu'ils ne goûtent aucune des douceurs de la vie ; ils meurent d'une mort qui conserve toute la sensibilité de la vie. Morts à la consolation, ils vivent toujours pour le châtiment (4).

(1) Prima mors animam nolentem pellit a corpore ; secunda animam nolentem tenet in corpore. S. Aug. — (2) Vita qualiscumque aliquod bonum est, dolor autem malum ; ideo nec vivere corpus dicendum est, in quo anima non vivendi causa est, sed dolendi *Ibid* — (3) In damnatione quamvis homo sentire non desinat, tamen quia sensus ipse nec voluptate suavis est, nec quiete salubris, sed dolore pœnalis est, non immerito mors est potius appellata quam vita. Id. de Civ. Dei, I. XIII, c. 2. — (4) Ut mors adsit ad pœnam, desit ad gaudium ; adsit ad supplicium, desit ad vitam S. Aug.

Remarquez aussi là-dessus la mystérieuse profondeur des paroles du Prophète : Ils seront la pâture de la mort (1). Pendant que la mort va lentement devorant le damné, il se nourrit comme d'un aliment immortel de la mort même qui le dévore ; pendant que le damné vit des horreurs de la mort, sa mort même se nourrit de sa triste vie. En sorte qu'il meurt toujours, pour toujours vivre ; et il vit toujours pour toujours mourir ; il meurt toujours, mais sans jamais voir la mort ; il vit toujours, mais sans jamais jouir de la vie. Il est éternellement la pâture de la mort : *Mors depascet eos*.

Elle sera donc éternelle, ajoute S. Grégoire, cette mort qui ne meurt jamais ; éternelle, cette vie qui jamais ne vit ; éternelle, cette fin qui n'a pas de fin ; éternelle, cette défaillance qui jamais ne fait défaut ; éternel, ce toujours qui toujours dure ; éternel, ce jamais qui jamais ne varie ! O mort toujours vivante, ô vie toujours mortelle ! ô mort, ô vie, sans espérance (2) ! ô épouvantable, ô terrible vérité !

Deuxième point. Ne t'en avais-je pas menacé ? Ne te l'avais-je pas prédit ? disait jadis Salomon à l'ingrat Séméï. Ne t'avais-je pas signifié qu'en punition de tant de blasphèmes et de tant d'outrages contre le roi David, mon père, au jour où, violant mes royales défenses, tu serais sorti de Jérusalem et tu aurais traversé le torrent de Cédron, tu serais inévitablement mis à mort (3) ? Eh bien ! te voilà pris au piège ; tu ne saurais m'échapper : meurs donc, et ne t'en prends qu'à toi-même du malheur de ta mort ; elle est ton œuvre à toi seul, stupide et insensé, qui, pour aller trouver tes serviteurs, n'a pas eu souci de perdre la vie ; ton sang retombera sur ta tête (4).

Or, c'est là une figure prophétique du langage que tiendra à chacun de nous le véritable Salomon, le juge éternel, si nous avons le malheur de comparaître comme criminels à son redoutable tribunal. Ne t'avais-je pas signifié, dans les termes les plus clairs, ô âme criminelle, qu'au jour où tu serais sortie du monde, et où tu aurais traversé le torrent de la vie en état de rébellion à mes commandements, en état de péché, tu serais condamnée à une mort éternelle dans l'enfer ? Et ces menaces terribles, n'eus-je pas soin de te les faire connaître par le moyen de la foi, de les confirmer par les lumières de la raison, de les attester par la croyance universelle de tous les peuples, de les proclamer par mes ministres,

(1) Mors depascet eos. Ps. xlviii. — (2) Finis sine fine, defectus sine defectu, vita sine vita, mors sine morte. S. Greg. — (3) Nonne testificatus sum et prædixi tibi : quacumque die egressus fueris et transieris torrentem Cedron, scito te interficiendum. III Reg. ii. — (4) Sanguis tuus erit super te. *Ibid.*

de les renouveler par mes inspirations, de les intimer sans cesse par la voix même de ta propre conscience ? Or voilà que de toi-même tu es venue donner dans le piége. Va-t'en donc dans cette éternité malheureuse, et sache que tu ne peux d'un si grand malheur accuser que toi-même, ta stupidité insensée, ton aveuglement volontaire, ton infernale obstination ; et ainsi pour obéir à tes esclaves, pour contenter pendant peu de jours tes ignobles passions, tu t'es attiré à toi-même une éternité de tourments : *Sanguis tuus est super caput tuum !*

Or, que répondrons-nous, si jamais nous avions le malheur de nous entendre adresser un si terrible reproche, de nous entendre infliger un si terrible châtiment ? Pourquoi donc, tandis qu'il en est temps encore, ne pas prévenir une si terrible catastrophe, ne pas éviter une si impitoyable tempête qui, à tout instant, menace de tomber sur nous et de nous envelopper dans ses éternels tourbillons ? Sans doute l'éternité des peines est un incompréhensible mystère ; mais n'est-ce pas un plus incompréhensible mystère que de croire aux peines de l'éternité et de s'exposer si stupidement à les encourir ; que de ne pas pouvoir soutenir la seule pensée de l'enfer, et d'en braver les flammes éternelles ; que de n'avoir pas la force de fixer en face cet abime, et puis aveuglément, de gaieté de cœur, sans être poussé ni entraîné par qui que ce soit, courir se précipiter dans le gouffre éternel ! Vous craignez que la seule idée d'un enfer éternel vous fasse perdre le sens, et la seule réflexion que vous pourriez bien y tomber ne suffit pas pour vous rendre un peu plus sage ? Et vous vous jetez follement parmi tous les tumultes du monde, dans toutes les assemblées de plaisirs, dans toutes les fêtes profanes, ayant en même temps soin de fuir les lieux, les livres, les personnes, toutes les occasions qui pourraient seulement réveiller en vous un souvenir de l'enfer ?

On raconte que la reine Elisabeth, cette femme coupable de tant de crimes, cette persécutrice impitoyable de la foi catholique en Angleterre, aurait dit un jour : « Pour mon compte, si Dieu veut m'accorder seulement quarante années de règne, volontiers je renoncerai à son paradis. » Dieu la prit au mot ; ce ne furent pas seulement quarante années de règne qu'il lui accorda, mais bien quarante-quatre années du règne le plus heureux selon le monde. Mais enfin arriva pour elle l'heure de la mort ; et son âme étant descendue tout droit en enfer, pendant longtemps les profondes voûtes de Westminster, où était ensevelie cette odieuse femme, retentirent de ces paroles lamentables : Hélas ! malheureuse que je suis ! Que sont maintenant, que furent et seront jamais quarante

années de règne, en regard de l'éternité à laquelle je suis condamnée (1)?

Quelle est donc la stupidité qui nous aveugle? Quelle est la folie qui nous trouble la raison? Quelle est l'horrible fascination qui nous pousse ainsi à la perte éternelle de notre âme, et cela non pas même pour quarante années de règne, mais pour quelques années d'une vie honorée, voluptueuse ou commode, pour des honneurs futiles, pour des intérêts périssables, pour des plaisirs fugitifs, pour des passions honteuses! Hélas! pouvons-nous savoir combien de ceux qui à présent même écoutent la terrible menace d'un si grand châtiment, iront un jour en expérimenter toute l'horreur? Pouvons-nous savoir combien de ceux qui aujourd'hui ont médité cette éternité des peines, en seront un jour les victimes! O pensée pleine d'angoisse! Moi-même, au lieu de vous parler ici, j'aime mieux me retirer et aller trembler pour moi-même, en même temps que je pleurerai sur vous. Ah! ce n'est pas impunément que l'on oserait se moquer des divines menaces (2)! Ah! faisons en sorte de ne pas nous rappeler inutilement les vengeances d'un Dieu! Celui qui ne les craint pas peut être sûr de les encourir; celui qui ne vit pas en chrétien peut être sûr qu'il n'y échappera point. Justice de mon Dieu, justice équitable, justice aussi sainte qu'équitable et sévère, éloignez par vos terreurs mêmes un si épouvantable malheur. Pendant que nous sommes encore en cette vie, exercez sur nous toutes les représailles et toutes les satisfactions qui vous sont dues. Ne nous épargnez en rien, obligez-nous à payer en ce monde, jusqu'à la dernière obole, la dette immense que nous avons contractée envers vous par nos fautes. Nous sommes superbes, humiliez-nous; attachés aux biens terrestres, appauvrissez-nous; avides de plaisirs, frappez-nous par les maladies, par la mort même; puisque nous avons été tous ingrats, insensibles à vos coups, nous accepterons volontiers toute épreuve, toute tribulation, tout châtiment en ce monde; mais, de grâce, épargnez-nous dans l'autre vie la peine éternelle. Punissez-nous, flagellez-nous, immolez-nous à vos justes rigueurs dans le temps; mais pardonnez-nous, nous vous le demandons au nom de de votre précieux sang; pardonnez-nous, sauvez-nous pour l'éternité (3)! Ainsi soit-il!

(1) Quid sunt quadraginta anni respectu æternitatis! — (2) Deus non irridetur. Gal. VI. — (3) Hic ure; hic seca; hic nihil parcas, ut in æternum parcas. S. Aug.

LE MAUVAIS RICHE EN ENFER

Ou peine de l'éternité

Et ibunt hi in supplicium æternum.
Et ceux-là iront au supplice éternel. MATTH. XXV.

C'était précisément la terrible pensée de ces années sans commencement et sans fin, la pensée de cet éternel supplice réservé aux damnés dans l'enfer qui troublait l'esprit, consternait l'imagination et désolait le cœur du saint pénitent David. Aussi les nuits entières étaient-elles pour lui sans sommeil, et durant le jour le voyait-on blême, consterné, taciturne, se prosterner fréquemment le front dans la poussière, arroser la terre de ses larmes, gémir, se troubler, trembler de tout son corps, et faire retentir dans les vastes salles de son palais ses lamentations, ses sanglots, et l'expression déchirante de ses terreurs, de ses regrets et de ses inconsolables détresses (1).

O éternité ! si tu fais ainsi trembler un David, pourtant assuré de son pardon, et qui passe sa vie dans le deuil et les larmes de la pénitence, comment ne feras-tu pas frissonner et sécher de frayeur les Caïns homicides, les impudiques Jézabels, les injustes Achabs, les Amans superbes, les Balthazars sacriléges, les Hérodes incestueux, qui vivent dans le désordre et les jouissances du crime, et peuvent se dire qu'ils ne sont certains que d'une chose, de leur culpabilité avérée !

O éternité, ô pensée horriblement mystérieuse et profonde, qui absorbe toute idée, qui étouffe tout intérêt, qui épouvante toute intelligence, qui consterne toute imagination, qui désole tout cœur ayant conscience de son indignité devant Dieu !

O éternité, qui as donné aux martyrs la palme dans les tourments, aux vierges la victoire dans les tentations, aux pénitents les larmes pour laver leurs péchés, c'est toi qui as peuplé le monde de chrétiens, le désert d'anachorètes, le ciel d'élus ! Nous le méditerons aujourd'hui attentivement, ce dogme fondamental de notre foi qui nous est si clairement révélé par Jésus-Christ ; et d'après l'idée que nous en donne l'histoire du mauvais riche, nous étudierons la profonde économie de l'éternité des peines. Il en résultera

(1) Anticipaverunt vigilias oculi mei. Turbatus sum et non sum locutus. Cogitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui. Et meditatus sum nocte cum corde meo ; et reverebar et scopebam spiritum meum. Numquid in æternum projiciet Deus ? Ps. LXXVI.

que saintement intimidés par un si épouvantable supplice, nous devrons, tandis qu'il en est temps encore, prendre la résolution de changer de vie ; et nous nous hâterons de profiter de la grâce de la rédemption pour nous sauver, puisque dans l'enfer la chose sera impossible. *In inferno nulla est redemptio.*

Premier point. C'est un dogme de foi révélé à S. Paul par N.-S. J.-C. lui-même, que toute âme à peine sortie du corps sera présentée au tribunal de Jésus-Christ, son juge, et qu'après un jugement privé et particulier, elle recevra la sentence de rémunération ou de châtiment qu'elle aura méritée par sa bonne ou mauvaise conduite, durant qu'elle était unie à son corps (1). Pourquoi donc le même Jésus-Christ nous dit-il, non pas que le mauvais riche à sa mort fut jugé et condamné, mais simplement qu'il mourut et fut enseveli dans l'enfer (2) ? Ah ! par ce silence sur le jugement du mauvais riche, le Seigneur a voulu nous rendre sensible l'économie des peines de l'éternité, et nous faire entendre que, comme un corps mort n'est pas tant destiné au sépulcre par la volonté d'autrui qu'il ne lui est voué par sa propre condition de cadavre ; ainsi, dit S. Grégoire, l'âme surprise en état de péché et de mort à la grâce, au sortir du corps, n'est pas tant vouée à l'enfer par la sentence divine qu'elle n'y est traînée par sa propre perversité (3). Il a voulu nous rendre sensible en action ce qu'il avait révélé par la parole, savoir que les réprouvés condamnés à son tribunal s'achemineront d'eux-mêmes, la tête basse, les lèvres muettes, la confusion sur le front et la consternation dans le cœur, vers l'éternel supplice : *Ibunt hi in supplicium æternum.*

Hélas ! à la sombre lueur de l'enfer, le réprouvé voit suffisamment combien le péché est difforme ; combien il altère, défigure et dégrade l'âme qui le porte dans son sein ; il voit comment la peine éternelle de l'enfer est la seule peine juste et proportionnée à la grandeur de l'offense. A cette vue, il considère l'enfer comme le lieu qui lui convient, comme le lieu, dit Ste Catherine de Sienne, où il est moins transpercé par les rayons brûlants de la lumière divine ; car cette lumière, par ses splendeurs invincibles, le chasse de tout autre lieu, et ne lui laisse pour asile et domicile propre que le lieu de l'éternel supplice. Or si même dès ce monde, telle est la force de la justice sur le cœur humain, que, tourmentés de remords, subjugués par l'horreur de leurs propres crimes, on voit

(1) Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi ut referat unusquisque propria corporis prout gessit sive bonum, sive malum. II Cor. v. -- (2) Mortuus est dives et sepultus est in inferno. Luc xvi. — (3) Iniqui omnes æterno supplicio deputati, sua quidem iniquitate puniuntur. Dial. I. iv, c. 44.

quelquefois les accusés se rendre d'eux-mêmes en prison, solliciter leur jugement, accepter et accueillir comme une grâce la sentence et le châtiment qu'ils ont mérités, et demeurer comme satisfaits de leur propre condamnation et de leur châtiment; ainsi et bien plus encore, le réprouvé, à la lueur formidable qui l'environne dans le monde des réalités, découvrant en son entier l'horrible désordre de son propre cœur, n'apercevant en lui-même aucun vestige de bien, y découvrant au contraire clairement toute sorte de mal; entraîné par un sentiment de haine et de mépris pour lui-même, il va spontanément au devant de la peine éternelle de l'enfer; il s'y accommode, il s'y résigne, comme à une peine qui, étant la seule méritée par lui, le met en harmonie et dans l'ordre par rapport à lui-même; car l'ordre est si nécessaire, il est si inséparable de la nature intelligente, que l'âme est moins malheureuse dans l'ordre qui la tourmente que dans le désordre qui ne lui fait aucun mal.

Oui, de même que le corps humain, devenu cadavre, s'il avait à choisir sa demeure, choisirait précisément le sépulcre, comme le lieu le plus convenable où un corps mort puisse se trouver dans son ordre naturel; ainsi l'âme réprouvée, morte à Dieu par le péché, revêtue de l'horrible malédiction, marquée des terribles stigmates du péché, si elle avait à se juger elle-même et à choisir d'elle-même le lieu de son séjour éternel, choisirait l'enfer comme le lieu le plus convenable pour elle, et où se trouve dans son ordre véritable une âme en péché.

De même qu'une énorme pierre, dit encore l'Ecriture, n'a pas besoin d'être poussée, d'être dirigée en bas, parce qu'elle y est entraînée par son propre poids; ainsi l'âme réprouvée n'a pas besoin d'être entraînée par une force étrangère vers les enfers; mais elle y tombe, elle y sombre d'elle-même par la force de l'horrible poids de son péché. Ils sont descendus comme la pierre au fond de l'abîme (1), disait Moïse en présence des superbes Egyptiens engloutis dans les flots. Or, comme la pierre tombée au fond y demeure immobile et, sans autre pression que son propre poids, ne change point de place ni de centre de gravité; ainsi quand bien même Dieu, par impossible, oubliant ce qu'il doit à sa sainteté, ouvrirait aux damnés les portes de l'enfer, leur conscience criminelle les retiendrait sur le seuil. Nonobstant l'immense désir de s'unir à Dieu, qui les dévore, dans l'état horrible de culpabilité où ils se trouvent, ils préféreraient demeurer éternellement séparés de Dieu après qui ils soupirent, ils refuseraient le paradis pour lequel

(1) Descenderunt in infernum quasi lapis. Exode XI.

ils furent créés, ils retiendraient pour eux l'enfer comme leur centre le plus naturel, comme la demeure qui leur convient le mieux, comme la condition qui leur est la plus conforme, comme l'état qui seul les satisfait et les contente ; et pendant qu'ils s'irritent contre Dieu qui ne peut plus les aimer, ils n'accusent nullement de trop de rigueur sa sentence, et avec le silence et la résignation du mauvais riche, ils acceptent, ils embrassent la sentence qui éternellement les frappe, en allant d'eux-mêmes au devant du supplice : *Ibunt hi in supplicium æternum.*

Mais l'histoire du mauvais riche nous dit que l'éternité des peines non seulement est le supplice le plus conforme à l'état moral des damnés, mais encore qu'elle est une conséquence nécessaire et immuable de leur situation matérielle.

A la gémissante supplique du mauvais riche qui demande que Lazare soit envoyé vers lui pour rafraîchir un peu l'excessive ardeur de sa langue avec son doigt trempé dans l'eau, Abraham répond : Nicentius, ce que tu demandes n'est pas possible ; un chaos sans bornes, immense, est établi entre le ciel et l'enfer et les divise de manière que tout passage de l'un à l'autre est pour jamais intercepté ; que toute communication entre les prédestinés et les réprouvés est pour jamais interdite; ils peuvent bien, à cette énorme distance, se voir, mais non avoir communication ensemble, mais non s'entre-secourir (1).

Oh ! que ces paroles sont pleines de mystères ! Oh ! que cette réponse est profonde ! Là est contenue toute la doctrine de l'enfer, toute la théologie de l'éternité des peines ! Nous devons comprendre d'après ces paroles que dans la vie à venir, comme dans la vie présente, les justes et les pécheurs forment deux familles, deux peuples, deux sociétés. Avec la différence pour tant que dans cette vie, la zizanie des méchants est mêlée avec le grain des élus ; les boucs lascifs et indociles avec les simples et pures *brebiettes,* et la société des justes est toujours en présence, en contact, en communion perpétuelle avec celle des pécheurs.

Jésus-Christ donc, en nous parlant dans l'Evangile de la manière la plus claire et la plus précise sur l'éternité des peines, en nous disant, sans énigme et sans figure, que le supplice des réprouvés sera éternel, comme aussi éternelle sera la récompense des justes (2) ; en ajoutant que le feu de l'enfer qui constitue la princi-

(1) Et in his omnibus magnum chaos firmatum est inter nos et vos, ut ii qui volunt hinc transire ad vos non possint, neque inde huc transmeare. Luc XXI. — (2) Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam. Matth.

pale peine du sens est éternel (1); et que le ver rongeur de la conscience qui forme une partie de la peine du dam ne mourra jamais (2); Jésus-Christ ne nous a pas fait une nouvelle révélation, mais nous a seulement répété et mieux expliqué une révélation antique. L'éternité des peines est donc un dogme nécessairement et uniquement révélé de Dieu, il est une vérité divine. Or, si nonobstant une révélation si clairement manifestée dans la croyance universelle des hommes, dans le dépôt des divins oracles, dans les saintes Ecritures, les peines de l'enfer se trouvaient en réalité n'être pas éternelles, si la croyance perpétuelle de tout le genre humain sur l'éternité des peines n'était qu'une erreur, Dieu en personne nous aurait trompés dès le commencement du monde par la révélation primitive, et plus tard par son Evangile il aurait confirmé les hommes dans la même erreur. Dieu se serait plu par cet horrible dogme à faire peur aux hommes, à se jouer abusivement et à se moquer de leur crédulité. O vous donc ! dit S. Grégoire, qui sentez naître en votre esprit des doutes sur l'éternité des peines, parce qu'elle vous paraît incompatible avec la bonté divine, comment ne voyez-vous pas que sous prétexte d'honorer la bonté de Dieu, vous niez sa véracité, et pour le faire bon à votre manière, vous en faites un menteur (3)?

Mais si l'on comprend facilement que puisque Dieu a révélé un tel dogme, il doit être vrai, on ne comprend pas par cela même pourquoi il l'a ainsi établi. Eh bien ! Dieu l'a ainsi établi, il a dû l'établir ainsi, parce qu'il est le Dieu de sainteté et parce que l'intérêt de la société humaine réclamait impérieusement ce dogme. En effet, dit Tertullien, Dieu n'est saint qu'en tant qu'il déteste le péché ; et il ne déteste le péché que parce qu'il lui fait la guerre et le poursuit à outrance pour le prévenir et le détruire ; et qu'il a adopté un plan de providence, d'après lequel, sans blesser la liberté humaine, il épouvante et détourne les hommes de commettre le péché. Or il ne pouvait y avoir et il n'y a en effet rien de plus efficace pour cela que le décret et la sentence par lesquels il menace les hommes de punir dans la vie à venir par les peines éternelles le péché qu'ils auront commis dans la vie présente.

Et en vérité, qu'y a-t-il qui puisse contenir la masse des hommes dans certaines limites plus ou moins restreintes, plus ou moins larges de justice naturelle ? Seraient-ce peut-être les peines édictées en cette vie par les lois humaines et infligées par les tribu-

(1) Discedite in ignem æternum. Matth xxv — (2) Et vermis eorum non moritur. Marc. ix. — (3) Deum satagunt perhibere misericordem, non verentur prædicare fallacem. S. Greg.

naux humains ? Non, non ; mais bien les peines proclamées et infligées de Dieu dans la vie future, mais bien le dogme de l'éternité des peines à subir dans l'autre monde pour expier les crimes commis dans le monde présent. Oui, c'est ce dogme mystérieux qui, révélé de Dieu aux hommes par une admirable providence de Dieu, c'est ce dogme terrible qui retient le genre humain dans le devoir, qui le force de respecter la loi divine naturelle, même là où n'est pas connue la loi divine évangélique ; oui, qui le force de respecter cette loi divine naturelle plus ou moins altérée dans ses applications, mais partout clairement connue dans ses premiers principes, parce qu'elle est gravée dans la conscience de tous les hommes, et qu'elle est le lien et le fondement de la société humaine.

Or supposons qu'il n'y eût pas après la mort l'éternité des peines pour les fautes commises en cette vie, et que par conséquent cette croyance n'existât point parmi les hommes (car si elle n'était vraie, cette croyance n'existerait pas), qui pourra jamais redire à quels excès s'abandonneraient les hommes dans le monde présent, assurés qu'ils seraient de n'avoir à craindre pour l'autre vie que des peines transitoires ? Quel obstacle pourrait empêcher les hommes de s'abandonner aux plus grands crimes ? Peut-être les lois pénales d'ici-bas ? Mais où trouver assez de tribunaux pour juger une masse si énorme de scélérats, assez de bourreaux pour les exécuter ? Et puis qui maintiendrait dans le devoir les magistrats eux-mêmes, les législateurs, les souverains, qui étant seuls à menacer, seuls à infliger les peines aux autres, n'auraient pour eux-mêmes aucune peine à craindre ? Peut-être les peines divines, mais temporaires de l'autre vie ? Hélas ! les passions ne tremblent, ne reculent que devant les peines de l'éternité. Consultons là-dessus l'expérience : Dieu ne nous menace-t-il pas effectivement de ces peines horribles, mais passagères, du purgatoire ? Les peines du purgatoire ne sont-elles pas les mêmes, sauf la durée, que celles de l'enfer ? Les Pères ne nous disent-ils pas que ce feu est à lui seul un plus grand tourment que tous les tourments possibles de la vie présente réunis ensemble (1) ? Le purgatoire n'est-il pas l'enfer, moins l'éternité ? En attendant, qu'arrive-t-il ? Précisément parce que les peines du purgatoire ne sont pas éternelles, qui donc les redoute beaucoup ? Qu'y donc n'y pense qu'avec épouvante ? En est-il beaucoup qui, par cette seule crainte, se privent d'une satisfaction coupable, qui fassent le sacrifice de quelque passion favorite ? Donc, une fois abolie la croyance aux pei-

(1) Gravior est ignis ille quam quidquid homo pati in hac vita possit.

nes éternelles de l'enfer, qui pourrait jamais redire à quelles abominations, à quels excès, à quel désordres s'abandonneraient les hommes assurés que dans l'avenir les attendent seulement des peines temporaires ? Si, nonobstant la croyance à un enfer éternel, croyance toujours vivante au fond des cœurs dans le monde entier, on voit le monde entier débordant de toute part et inondé d'iniquités de tout genre, une fois cette croyance abolie, demeurerait-il dans le monde ombre ou vestige aucun de religion, d'ordre, de justice, de probité ? L'homme aurait-il encore parmi les hommes un seul frère, la vertu un seul adepte, Dieu un seul adorateur ? Hélas ! bientôt les peuples convertis en masses de rebelles, les gouvernements en systèmes d'oppression, les souverains en tyrans, l'homme en rival, en ennemi du bonheur temporel de tout autre homme, la société entière serait bientôt elle-même changée en un troupeau de bêtes fauves, le monde entier deviendrait une vaste arène de féroces gladiateurs qui, à l'aide de la violence et du fer, se disputeraient les uns aux autres les jouissances de la vie et l'empire du monde. Par quel moyen mettre la pudeur à l'abri des tentatives du libertin voluptueux, la sûreté publique à l'abri des projets de l'ambition, la propriété à l'abri des convoitises de l'avare et du voleur ? Infailliblement le genre humain en proie à tous les crimes, à toutes les horreurs, ne pourrait plus subsister, et au bout de quelques lustres il aurait péri par le suicide, et il ne se parlerait plus de l'humanité.

Je vous comprends, disait Tertullien aux blasphémateurs qui osaient prétendre l'éternité des peines inconciliables avec la bonté de Dieu, je vous comprends : en niant que Dieu punisse éternellement le péché, vous voudriez faire de Dieu un fauteur et un complice du péché, vous voudriez un Dieu sous lequel le péché puisse enfin se trouver à l'aise (1). Ainsi tandis que vous vous montrez si zélés pour proclamer la bonté de Dieu, vous voudriez anéantir sa sainteté. Quelle sainteté, en effet, que celle qui, par la certitude de l'impunité, ou au moins de la remise de la peine en l'autre vie, ferait de tous les hommes en celle-ci autant d'impies, autant d'horribles scélérats (2) !

Mais c'est la justice divine qui, plus rigoureusement encore que la vérité et la sainteté, demande l'éternité des supplices ; et nous en trouvons encore la démonstration dans l'histoire du mauvais riche. Lorsque Abraham refuse à ce malheureux le misérable rafraîchissement d'une seule goutte d'eau qu'il implore avec tant de

(1) Deum malles sub quo delicta aliquando gauderent. Tertull. — (2) Et illum bonum judicares, qui hominem facere malum securitate delicti. *Ibid.*

larmes, il lui dit ces désolantes paroles : « Souviens-toi, mon fils, que dans la vie tu as eu en partage tous les biens, Lazare de son côté tous les maux ; maintenant à lui les consolations, à toi les tourments (1) ! » Oh ! réponse, oh ! parole ! Toute espérance est par là ôtée au mauvais riche de recevoir jamais le plus mince soulagement dans l'enfer, et cela en punition de la vie sensuelle et voluptueuse qu'il avait menée dans le monde. Lui, en attendant, il ne réplique pas une syllabe, il n'oppose aucune difficulté à une notification aussi désespérante, à une sentence aussi rigoureuse ; il se met seulement à prier pour ses proches ; et quant à lui, il accepte la terrible annonce d'une souffrance sans fin et sans allégement, comme la plus juste punition de ses péchés ; et il ne voit dans l'éternelle et pure joie de Lazare que la plus juste récompense de ses vertus. Ah ! dit S. Grégoire, il est donc de toute évidence et de toute certitude que par la même raison que le bonheur des justes est éternel dans les cieux, éternel aussi est et doit être le supplice des réprouvés dans l'enfer (2).

Imaginez donc que le supplice des réprouvés comme la béatitude des élus eût jamais à prendre fin, et que Dieu ne décernât au vice et à la vertu que des peines et des récompenses temporaires ; qu'il n'infligeât, par exemple, que cent mille ans d'enfer à ceux qui l'offensent, comme aussi il n'accorderait que cent mille ans de paradis à ceux qui l'aiment, après quoi peines et recompenses devraient cesser. Dans cette hypothèse, quel avantage laisseraient au juste les cent mille années de bonheur, ou au pécheur quel désavantage cent mille années passées dans les tourments ? Que servirent en effet au mauvais riche les cinquante ou soixante années passées dans l'opulence et les plaisirs ? Quel mal firent à Lazare le même nombre d'années passées dans la misère et la douleur ? Hélas ! dit S. Augustin, toute chose qui a une fin est de courte ou de nulle durée ; tout ce qui passe est comme s'il n'était pas advenu ; tout ce qui n'est pas éternel est comme néant, et comme s'il n'avait jamais existé (3). Donc, cela posé, comme les cent mille ans de paradis ne seraient qu'une récompense vaine, une récompense nulle pour la vertu, de même aussi les cent mille années d'enfer ne seraient pour le vice qu'une peine illusoire et sans résultat. Par conséquent, si Dieu ne donnait à la vertu que des récompenses temporaires et transitoires, je ne sais s'il se trouverait une seule

(1) Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus similiter mala, nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris. Luc XVI. — (2) Constat nimis et incunctanter verum est, quia sicut finis non est gaudio bonorum, ita finis non erit tormento malorum. S. Greg. — (3) Omnis res quæ finem habet aut brevis aut nulla est. Quod æternum non est, nihil est. S. Aug.

personne qui pour une récompense de ce genre voudrait faire à la vertu le moindre sacrifice. Tout ce que je sais bien, c'est que les années, les siècles d'horribles tourments dont Dieu nous menace quant au purgatoire, précisément parce que ces tourments ne seront que temporaires et doivent tôt ou tard avoir une fin, sont trop généralement considérés avec indifférence par les chrétiens : Hélas ! pourtant il y a dans le purgatoire la séparation de Dieu, il y a le feu de l'enfer, sauf la durée. Le purgatoire, dit S. Augustin, et après lui S. Thomas, n'est que l'enfer moins l'éternité. Et toutefois on n'en tient aucun compte ; pour l'éviter, on ne fait pas le moindre sacrifice, on ne renonce pas à l'habitude du moindre défaut. Ces peines temporaires, bien qu'horribles par leur intensité, bien que longues en durée, sont considérées comme si elles n'existaient pas, tant il est vrai qu'une peine qui aura un terme n'est presque plus une peine : *Quod æternum non est, nihil est.*

Seule donc une peine éternelle sera une peine véritable, une peine proportionnée à la faute ; comme aussi la seule récompense véritable et proportionnée à la vertu est la récompense éternelle.

Or Dieu n'existe qu'en tant qu'il est également infini dans tous ses attributs. Si étant infini en miséricorde, il ne l'était pas dans sa justice, il serait un Dieu imparfait sous ce rapport, et un Dieu imparfait, même sous un seul rapport, ne serait plus Dieu. Dieu est donc infiniment juste comme il est infiniment bon. Mais sous un Dieu infiniment juste, le péché ne saurait demeurer impuni, et la vertu non plus demeurer privée de sa récompense. Or puisque, même au jugement des hommes, les peines temporaires et transitoires ne sont point réputées de véritables peines, et que seule la peine éternelle est une peine véritable, une peine réelle du péché ; ainsi, du moment que Dieu est juste, et il l'est infiniment, il doit punir le péché par des peines éternelles, comme aussi il doit assurer à la vertu une éternelle récompense. Elle est donc hautement conforme à la vérité, à la raison, à la justice, la pensée de S. Paul, que « les ennemis de Dieu, ceux qui se révoltent contre lui dans le temps, souffriront après leur mort des supplices éternels (1). » Elle est donc conforme à la vérité, à la raison, à la justice, la grande parole du Sauveur : « Et les pécheurs s'en iront au supplice éternel, et les justes à l'éternelle vie (2). »

Mais même de nos jours il se trouve de faux sages qui, voulant faire étalage de subtilité et d'esprit aux dépens de la religion et

(1) Qui non noverunt Deum, qui pœnas dabunt in interitu æternas. II Thess. I. — (2) Et ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam. Matth. XXV.

de la vérité, renouvellent le sophisme des hérétiques du siècle de S. Jean Chrysostome, pour affaiblir auprès des sots et des imbéciles le dogme si capital de l'éternité des peines. Puisque c'est le propre, disent-ils, de l'exacte justice de proportionner la peine au crime, de telle sorte que ni le crime ne reste par sa gravité au-dessous de la peine, ni la peine ne soit supérieure au crime par sa sévérité; puisque l'adultère, par exemple, l'homicide et beaucoup d'autres crimes, sont commis en peu d'instants, où sera donc la proportion exigée par la justice entre le péché d'un instant et une éternité de supplices (1)?

On pourrait tout d'abord, avec les principes de la foi, répondre à ces philosophes de collége que sans doute cette justice de Dieu est incompréhensible, comme aussi sa bonté; mais comme ce serait sottise de nier les excès de la bonté infinie, par le motif qu'on ne les comprend pas, ce serait une sottise toute pareille de nier, parce qu'on ne les comprendrait pas, les châtiments infligés par la justice infinie. De même qu'une bonté infinie explique suffisamment et rend croyables l'incarnation et la mort du Fils de Dieu pour le salut des hommes; ainsi une justice infinie explique et rend suffisamment croyable la peine éternelle infligée à l'homme qui a osé provoquer cette même justice. Enfin il doit nous suffire, à nous chrétiens, que Dieu ait prononcé cette peine pour la rendre juste à nos yeux; un Dieu infiniment juste ne peut vouloir, ne peut rien faire d'injuste (2).

Mais indépendamment de tout cela, il est facile de ruiner les raisonnements des prétendus sages, même par des considérations humaines, et de leur dire avec S. Jean Chrysostome: O insensés, où avez-vous jamais appris cette belle doctrine: que la durée du crime doive régler la durée du châtiment? Hélas! tandis que par ce langage vous croyez faire preuve de subtilité dans le raisonnement, vous ne faites que débiter de stupides blasphèmes? Car au jugement de Dieu qui voit le fond des cœurs, ce n'est pas le temps passé à commettre le crime, ou bien à en jouir, qui mesure la culpabilité, mais plutôt l'intention désordonné et perverse avec laquelle on l'a commis (3). Mais qu'ai-je dit: au jugement de Dieu? N'est-ce pas aussi ce qui se pratique dans les tribunaux humains? La justice ne condamne-t-elle pas, elle aussi, à la prison perpétuelle, à l'exil perpétuel, aux travaux forcés à perpétuité? et ces peines perpétuelles, ne les inflige-t-elle pas pour une fraude, pour

(1) Sunt qui dicunt: brevi spatio hominem interfeci, adulterium admisi, et ob admissum brevi tempore peccatum perpetuas pœnas daturus sum S. Jo. Chrys. — (2) Nihil injustum quod placet justo. S. Aug. — (3) Non enim tempora peccandi, sed animus judicatur. S. Jo. Chrys.

un larcin, pour un adultère commis en un instant? Oui, la justice humaine, pour un homicide commis en un instant, ne condamne-t-elle pas justement le coupable à mort? Or la peine de mort, dit S. Augustin, est une peine irrévocable, une peine sans remède, une peine dans laquelle l'homme est pour toujours banni de la société humaine sans espérance d'y plus rentrer; c'est une peine perpétuelle, éternelle autant qu'elle peut l'être. La justice de Dieu n'aurait donc pas peut-être des droits plus sacrés, plus réels, plus incontestables sur l'homme que ne le sont les droits de la justice humaine? Or, si la justice des hommes ne mesure pas la durée de la peine sur la durée de l'acte criminel, sur le temps qu'employa le coupable à le commettre, ou sur le temps qu'il en a joui, mais bien sur la malice et la gravité du crime, pourquoi nous semblera-t-il étrange que la justice de Dieu en fasse autant? Mais il n'est pas exact de dire que le péché, pour lequel l'homme se damne, ne soit qu'une faute d'un instant; ne soit que momentané dans l'action; le péché est éternel dans l'intention.

Les termes dans lesquels est exposé le crime du mauvais riche dans la parabole, lorsqu'il est dit qu'il était tous les jours vêtu de pourpre et de fin lin, que tous les jours il donnait de somptueux repas, et qu'ensuite il arriva qu'il mourut (1), ces termes, dis-je, dans leur simplicité, nous révèlent le grand mystère de la perversité humaine; car en nous disant que le mauvais riche péchait tous les jours tant qu'il vécut, et qu'il ne cessa de pécher qu'en cessant de vivre, ces paroles nous disent assez que le péché momentané dans l'action est éternel dans l'intention : que tout avare, s'il pouvait s'éterniser sur la terre, ne cesserait plus jamais de pratiquer ses fraudes, ses usures, ses injustices de toute sorte; que l'homme ambitieux et superbe, s'il pouvait pour toujours planter ici-bas sa tente, ne cesserait plus jamais d'étendre ses conquêtes, ses tyrannies, ses moyens d'opprimer pour dominer; que le voluptueux, s'il lui était donné de prolonger indéfiniment sa vie, ne se lasserait plus jamais de sacrifier l'innocence et la pudeur à ses passions sensuelles, à ses impures convoitises, et vivrait éternellement dans ses coupables unions, ou ne romprait une chaîne que pour en former une autre. Il faut bien du reste qu'il en soit ainsi, puisque les hommes de cette trempe n'ont pas honte de parler en ce sens à l'idole qui les enchante. Hélas! s'il n'y avait ni mort, ni jugement, ni enfer, le pécheur demeurerait éternellement dans son péché. Il n'y a pas de pécheur, dit S. Grégoire, qui ne voulut tou-

(1) Induebatur purpura et bysso ; epulabatur quotidie splendide : factum est ut moreretur. Evang.

jours vivre pour pouvoir pécher toujours. Si parfois ils quittent le péché, c'est que le péché les quitte eux-mêmes. S'ils ne pèchent pas toujours, ce n'est pas la volonté qui leur manque, mais les moyens, mais les occasions, mais les forces, mais la santé ; et encore, lors même qu'ils ne pèchent plus par les œuvres, ils continuent toujours à pécher et ils voudraient toujours pécher par les dispositions du cœur (1). Or cette coupable disposition, cet horrible désordre d'une âme qui s'abandonne au crime, cachés à l'œil matériel de l'homme qui n'aperçoit que les apparences, sont à découvert et manifestes pour l'œil si pur de Dieu qui pénètre au fond des cœurs. Donc si la justice de la loi pénale est l'équation entre la faute et la peine, c'est un grand et magnifique acte de la justice éternelle que dans l'autre vie ceux-là ne soient jamais sans supplice, qui dans la vie présente n'ont jamais voulu être sans péché (2). Donc, conclut S. Grégoire, il ne faut pas chercher d'autre raison de ce que les damnés souffriront sans fin, si ce n'est qu'ils voulurent pouvoir pécher aussi sans fin (3).

Mais que parlé-je de volonté passée, lorsque dans l'enfer la volonté de pécher est toujours fixe, invariable et présente ? Voyez le mauvais riche, il gémit dans les ardeurs de la flamme, mais il n'exprime aucun repentir de sa vie voluptueuse ; il demande un rafraîchissement dans ses peines, mais il n'implore pas le pardon de ses fautes ; il abhorre, il maudit les funestes conséquences de son crime, mais il n'en déteste point la malice. Ah ! pénétrons dans ce mystère du cœur humain !

Il y a une immense différence entre haïr le péché comme source de peines, et le détester pour la monstruosité de la faute ; entre avoir horreur du péché et en concevoir un sincère repentir pour en obtenir de Dieu le pardon. Hélas ! la punition du péché ne rend pas l'innocence, pas plus que la mort ne rend la santé ! Voit-on peut-être en ce monde beaucoup de gens qui se corrigent de leurs défauts, alors même qu'ils en sont punis ? La prison et le bagne, tout en punissant l'homme, le rendent-ils meilleur ? Les âmes serviles se repentent souvent de la faute commise, mais non pas tant pour le tort qu'ils eurent que pour le mal qui peut leur en advenir. Quant à la faute elle-même, tout en la maudissant, ils s'y complaisent ; ils la détestent comme une action qui a eu une issue malheureuse, non comme une action émanée d'un principe injuste.

(1) Iniqui vellent sine fine vivere, ut possent sine fine peccare ; ostendunt enim quia in peccato semper vivere cupiunt, qui nunquam desinunt peccare dum vivunt. S. Greg. — (2) Ad magnam justitiam pertinet judicantis, ut in hac vita nunquam careant supplicio, qui in hac vita nunquam voluerunt carere peccato. *Ibid.* — (3) Ideo sine fine pœnas luent, quia voluntatem habuerunt sine fine peccandi. *Ibid.*

Or voilà justement ce qui arrive aussi parmi ceux qui ont reçu leur suprême condamnation de la divine justice. Semblables, dit l'Ecriture, à une enclume qui ne fait que devenir dure de plus en plus sous le pesant marteau du forgeron, les âmes damnées, sous le poids d'horribles tourments, d'atroces fléaux que leur attira le péché, ne font que s'obstiner de plus en plus dans le crime (1).

Aussi, même sous la dure expérience des suites de leur péché, n'en détestent-ils point encore sincèrement la criminalité. Même dans le malheur actuel de leur condition, leur volonté ne laisse pas d'être toujours obstinée dans le mal, toujours perverse, toujours rebelle, toujours coupable. La raison en est, dit S. Thomas, que, d'une part, la volonté de l'homme pécheur ne peut changer, ni se tourner du mal au bien, sans le secours et l'action de la grâce divine (2). D'autre part, cette grâce ne pénètre point sous les sombres cavernes de l'enfer; car, comme les bienheureux sont admis à la participation intérieure de la divine bonté, par contre les damnés sont totalement exclus de toute participation à la grâce (3). La grâce est comparée à l'eau par Jésus-Christ lui-même dans l'Evangile. Donc le mauvais riche qui demande inutilement une goutte d'eau pour se rafraîchir, c'est le damné qui attend en vain un mouvement de la grâce qui vienne changer en mieux sa volonté, le convertir et le sauver (4).

Se repentir de son péché de manière à se sauver, c'est s'en repentir comme offense de Dieu souverainement bon et souverainement juste; mais pour s'en repentir en cette sorte, il faut au moins l'amour initial, un principe d'amour de Dieu; et cet amour de Dieu est impossible dans l'autre monde aux âmes qu'un chaos immense sépare de la société de Dieu et qui sont pour cela étrangères à toute communication de la grâce et de l'amour de Dieu.

Rappelez-vous ce terrible, *firmatum est chaos*, que nous avons expliqué hier, et d'où il résulte que dans l'enfer tout est fixe, immobile. L'enfer n'est pas le lieu de la voie ni de l'épreuve, mais d'un état permanent, où il n'y a ni changement ni vicissitudes. Là jamais ne se corrigent les mauvaises inclinations; jamais ne prennent fin les habitudes criminelles. Là les passions demeurent immortifiées, la volonté devient immuable; là point d'amour pour la vertu, point de haine pour le vice; là point d'amendement,

(1) Mittes contra eos fulmina. Cor autem eorum indurabitur quasi malleatoris incus. Job XL. — (2) Voluntatem a peccato mutari in bonum non contingit nisi per gratiam S. Thom. — (3) Sicut autem bonorum animæ admittuntur ad perfectam participationem divinæ bonitatis, ita animæ damnatorum a gratia totaliter excluduntur. *Ibid.* — (4) Non igitur poterunt animæ damnatorum in melius mutare voluntatem. *Ibid.*

point de conversion ; en un mot, l'homme reste ce qu'il était quand il y tomba : *Firmatum est.* Delà dans la prison de l'enfer se perpétue cet horrible mystère qui a trop souvent son analogue dans les prisons d'ici-bas : c'est que le réprouvé, selon l'Ecriture, fait pénitence de son péché, non point pourtant cette pénitence qui effaçant le péché console et sauve le pécheur, mais cette pénitence qui, laissant subsister le péché dans son horrible intégrité, oppresse le coupable et le désole sans le rendre meilleur (1). Il est vrai que leur volonté est fixée et comme clouée dans la détestation de leurs fautes (2). Il est vrai qu'ils passent les années et les siècles à les pleurer ; mais cette détestation du péché n'est pas la vraie douleur du péché, et ces larmes sont sans effet. Dévorés de dépit à la vue de leur horrible perversité, ils n'en aiment pas moins le péché, parce que ce sont des esclaves qui frémissent sous la verge terrible dont ils se sentent frappés, mais non des fils qui gémissent de leurs tristes égarements ; s'ils haïssent leur péché, cette haine est horreur du supplice, non douleur de la faute. Ils haïssent le péché et ne s'en repentent nullement ; ils cherchent le repentir et le détestent ; ils détestent le repentir et pourtant ils voudraient toujours le sentir en eux-mêmes ; ils détestent le péché, et ils voudraient pécher toujours ; en sorte que leur volonté est immuablement clouée au péché, identifiée avec le péché, toujours en état de péché ; c'est donc justice qu'ils soient toujours détenus en état de punition ; qu'ils ne puissent jamais adoucir leur supplice par leurs larmes, puisque ces larmes ne les lavent pas de leurs fautes ; et que pour leur culpabilité toujours subsistante, toujours vivante, toujours immuable, ils se voient soumis à un supplice toujours subsistant, toujours vivant, toujours immuable et éternel.

O éternité des peines, supplice mystérieux, incompréhensible, mais raisonnable, nécessaire et juste, et qui partant nous montre dans le Dieu d'infinie miséricorde un Dieu d'infinie justice, c'est-à-dire un Dieu infini et parfait dans tous ses attributs ; un Dieu vraiment Dieu, digne de notre culte, de notre soumission, de notre amour. Le Seigneur est miséricordieux ; il est plein de compatissance et de justice (3) ! Ah ! séparez cette justice si terrible de sa miséricorde, et il ne serait plus qu'un Dieu mou, indulgent, imbécile, tolérant et dissimulant le péché ; car ce serait dissimuler le péché que de différer éternellement de le punir. Dans cette hypothèse il serait le Dieu des vices, non pas le Dieu des vertus ; le Dieu des épicuriens, non pas le Dieu des chrétiens ; le Dieu de la

(1) Pœnitentiam agentes et præ angustia spiritus gementes. Sap. v — (2) Detinebitur voluntas ad detestandum. — (3) Misericors et miserator et justus. Ps. III.

fable, non pas le Dieu de l'Evangile ; le Dieu tel que l'homme se le figure quelquefois dans l'aveuglement de sa raison et la corruption de son cœur ; mais non le Dieu tel qu'il est dans la sainteté, dans la justice infinie de sa nature, dans la manifestation infaillible de sa vérité. Gardez pour vous, ô sophistes insensés, un Dieu pareil ! Qu'il soit votre Dieu, ce Dieu de théâtre, ce Dieu de mensonge, dont les menaces impuissantes et les châtiments transitoires sont quelque chose d'aussi chimérique et d'aussi vain que ses récompenses ! Quant à nous, nous nous en tiendrons à un Dieu qui soit tel qu'il s'est révélé par sa religion, par son Evangile, par son Eglise ; à un Dieu également sévère et bon ; à un Dieu dont la justice infinie marche de pair avec une infinie miséricorde ; et dont par conséquent les châtiments, comme les récompenses soient également éternels : *Misericors, miserator et justus !*

Deuxième point. A la prière du mauvais riche qui veut qu'Abraham envoie Lazare à ses frères pour leur donner connaissance de son horrible condamnation, afin qu'ils ne s'y exposent pas eux-mêmes, Abraham répond : Il n'est pas nécessaire pour cela de leur envoyer Lazare. Vos frères ont entre les mains les livres de Moïse et des prophètes, par lesquels Dieu a révélé clairement à tous l'existence des peines éternelles, réservées à ceux qui refusent de le reconnaître et de lui obéir. Ces oracles sont plus que suffisants ; c'en est assez pour les sauver, s'ils veulent croire et obéir (1). Le mauvais riche répliqua : Tout cela est vrai, ô père Abraham ; mais il est vrai aussi que, s'ils entendaient un mort ressuscité leur parler de l'état où l'on est dans l'autre vie, oh ! comme ils en éprouveraient une plus forte impression ! Oh ! comme ils auraient, aussitôt recours au repentir (2) ! Abraham lui répliqua par ces profondes et sentencieuses paroles : Tu te trompes, ô Nicentius. Si tes frères ne croient pas à Moïse et aux prophètes, ils ne croiront pas même au témoignage d'un mort ressuscité (3).

Oui, disait S. Pierre Chrysologue, il en est beaucoup, même de notre temps, qui répètent le vœu du mauvais riche : Oh ! si Dieu voulait bien ressusciter quelqu'un des morts pour venir nous raconter ce qui se passe en enfer ! oh ! comme à la voix d'un réprouvé sorti de l'enfer, et qui viendrait environné de flammes, défiguré par les stigmates du feu vengeur, nous parler de l'enfer, oh ! comme tous sur un pareil témoignage, nous croirions aussitôt à

(1) Habent Moysen et prophetas ; audiant illos. Luc xvi. — (2) Non, pater Abraham ; sed si quis ex mortuis ierit ad eos, pœnitentiam agent. *Ibid.* — (3) Si Moysen et prophetas non audierint, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent. *Ibid.*

l'éternité, à la rigueur de l'enfer ! Mais certes ! on peut avec plus de raison leur répondre que ce témoignage est inutile et superflu. Les chrétiens qui croient à l'Evangile ont non seulement le témoignage de Moïse et des prophètes ; mais encore un témoignage bien plus irrécusable : celui de Jésus-Christ et des apôtres, qui leur notifient dans les termes plus clairs l'éternité et la nature des peines de l'enfer. Dans le seul évangile du mauvais riche ils ont deux témoignages dignes de foi, Jésus-Christ et le mauvais riche, le juge et le criminel, le juge qui menace du feu éternel de l'enfer, et le criminel qui déclare qu'il en fait lui-même l'expérience, qu'il en est tourmenté et dévoré. Ah ! quel besoin avons-nous, dit S. Jean Chrysostome, de demander que l'une des victimes malheureuses de l'enfer vienne nous instruire ? Quel besoin avons-nous d'apprendre de la bouche des morts ce que chaque jour nous annoncent bien plus clairement les saintes Ecritures (1) ?

Hélas ! le témoignage d'un damné ressuscité ne serait ni plus divin, ni plus sûr, ni plus admissible que celui de l'Evangile, gardé fidèlement et infailliblement expliqué par l'Eglise. Donc qui ne croit pas à l'éternité des peines sur le témoignage de l'Evangile et de l'Eglise, n'y croirait pas non plus sur le témoignage d'un mort ressuscité : *Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit credent.*

Oh ! la grande parole que cette réponse ! Ecoutez-en la raison. La foi théologique, la foi surnaturelle qui sanctifie et sauve, n'est pas l'effet des raisonnements humains, mais de la grâce divine ; et cette grâce ne s'accorde qu'à l'humble intelligence qui se plie à recevoir la vérité divine présentée par le témoignage de Dieu qui est vivant dans son Eglise. Une intelligence orgueilleuse qui refuse ce témoignage, ne reçoit point la grâce de la foi ; et même le miracle plus bruyant de la résurrection d'un mort la laisse froide, aveugle et indifférente. De fait Lazare, frère de Marthe et de Madeleine, ressuscita d'entre les morts pour attester le pouvoir de Jésus-Christ ; et les Juifs virent de leurs propres yeux Lazare ressuscité ; et ils demeurèrent aveugles, obstinés et incrédules.

En matière de salut, la foi doit marcher devant l'intelligence. Quiconque ne commence pas par croire humblement, ne saurait se flatter de comprendre les choses de Dieu : *Si non credideritis, non intelligetis* (2). Lorsque la raison humaine cesse de présumer, alors seulement la vérité divine commence à illuminer. La foi brille, quand cesse l'orgueil. Si le témoignage de l'Eglise ne touche

(1) Non quæramus audire a mortuis quæ multo clarius quotidie docent sacræ litteræ. S. Jo. Chrys. — (2) Is. VII.

pas le cœur, les plus grands miracles ne le subjugueront pas.

Non, non, il n'est pas vrai que ces incrédules aient besoin de nouveaux témoignages pour croire à l'éternité des peines (1); car le mort est vraiment ressuscité; Jésus-Christ est revenu de l'enfer; il nous a, par des exemples aussi bien que par le discours, fait connaître qu'il y a dans l'enfer un feu éternel (2). D'ailleurs le dogme de l'éternité des peines est un dogme non seulement révélé de Dieu par une révélation extérieure, mais encore profondément empreint dans le cœur de l'homme : c'est une de ces vérités de sens commun, que tous les hommes trouvent gravée au fond de leur cœur.

Mais subjugués par nos vices, nous feignons de ne pas savoir ce que nous savons très bien (3). Nous ne voulons pas juger droitement, de peur d'être obligés d'agir avec droiture (4). S'il suffit pour tout obtenir de nous que l'on nous menace d'un mal temporel, passager et fugitif, que ne devrait pas obtenir Dieu, quand il nous menace d'un mal immortel et éternel? Croire d'une foi vive, penser à l'éternité, nous obligerait à détacher nos lèvres de la coupe du plaisir, à renoncer à tant de sales voluptés, à fuir tant d'assemblées de plaisirs, à nous dégager de toutes ces entraves de liaisons illégitimes, de biens mal acquis, de vaines pompes, d'ambitions effrénées, de misérables susceptibilités d'honneur mondain.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . (*Lacune dans le Manuscrit.*)

(1) Scimus et vitam bonis et malis tormenta parari. S. Jo. Chrys. — (2) Cum Christus ab inferis rediens quid malos in inferno expectat et sermone docuerit et exemplo firmaverit. *Ibid.* — (3) Sed vitiis capti, fingimus nescire quod scimus. *Ibid.* — (4) Noluerunt intelligere ut bene agerent. Ps. XXXV.

LES LOUPS RAVISSEURS SOUS DES PEAUX DE BREBIS

Ou les professeurs de fausses doctrines

Principes ejus in medio illius quasi lupi rapientes prædam ad effundendum sanguinem et ad perdendas animas.
Les princes sont au milieu d'eux comme des loups ravisseurs pour répandre le sang et perdre les âmes.
EZECH. XXII.

L'homme créé de Dieu et pour Dieu conserve, malgré ses propensions au mal, une propension naturelle, nécessaire, indestructible, à chercher Dieu, à s'unir à Dieu, à posséder Dieu pour être heureux en Dieu et avec Dieu.

Or comme Dieu, et en lui-même et dans ses rapports avec la créature intelligente, est l'infinie vérité, est le bien infini, de même aussi l'homme a une inclination naturelle, nécessaire, indestructible pour le bien et pour la vérité.

Le plus souvent cette créature, si noble tout à la fois et si chétive, s'égare et se trompe dans la recherche de cet objet, de cette fin proposée à son intelligence et à son cœur. Au lieu de la vérité qui l'illumine, elle admet l'erreur qui l'aveugle ; au lieu du bien qui la vivifie et la rend heureuse, elle s'attache au mal qui la corrompt, la dégrade, l'afflige, la désespère, la perd ; mais en se trompant dans le choix des moyens, elle ne perd cependant jamais de vue la noblesse de la fin pour laquelle elle a été créée ; si elle adhère à l'erreur, elle n'y donne son assentiment qu'en la réputant une vérité : *Sub ratione veri* ; et si elle embrasse le mal, elle ne s'y attache qu'en le réputant un bien : *Sub ratione boni.*

C'est pour cela qu'en tout temps, en tout lieu, les professeurs de doctrines perverses pour entraîner les hommes dans l'erreur et dans le vice, présentent l'un et l'autre sous de fausses apparences, sous des couleurs trompeuses de vérité et de bien, de raison et de vertu. Sous ces faux vêtements de brebis, ils ne sont pourtant autre chose que des loups cruels que le prophète Ezéchiel a vus et décrits, et qui ne cessent de tourner au milieu des âmes faibles, simples et sans artifice, pour les tromper, pour les ravir, pour en faire curée et les donner en pâture à leur infernale voracité : *Ad effundendum sanguinem et ad perdendas animas.*

Or c'est contre ces hommes de péché qui, non contents de se perdre eux-mêmes, s'évertuent avec un zèle infernal à entraîner encore les autres dans leur ruine, que Jésus-Christ a voulu nous

prémunir par la belle parabole des loups ravisseurs recouverts de la robe des brebis ; et il nous donne des signes pour les reconnaître (1).

Premier point. Ainsi que nous le lisons dans le septième chapitre de S. Mathieu, le Sauveur du monde, après avoir discouru sur les difficultés et les obstacles à notre salut éternel que nous trouvons en nous-mêmes par suite de notre propre corruption, passa ensuite aux obstacles qui peuvent nous être suscités au dehors de la part des hommes en raison de leur malice et de leur hypocrisie. Tenez-vous bien sur vos gardes, continue-t-il, et défiez-vous des faux prophètes qui viennent à vous recouverts de la robe et avec toute la ressemblance d'innocentes et douces brebis ; tandis qu'au dedans de leur cœur ne sont que des loups sanguinaires et pleins de rage (2).

Ces paroles du divin maître sont toutes simples ; mais que de profondes réflexions y sont contenues !

Premièrement en disant : « Gardez-vous des faux prophètes, » le Seigneur a clairement fait connaître que dans son Eglise il y aurait toujours de vrais prophètes. Non pas, dit un interprète, qu'il dût y avoir à l'avenir des prophètes concernant le Christ, puisque toutes les prophéties relatives à Jésus-Christ se sont accomplies pour toujours en lui et avec lui ; car il avait déclaré lui-même que la loi et les prophéties ont toutes pris fin en Jean-Baptiste, le dernier des prophètes du Christ, qui eut mission de le faire connaître présent, tandis que les autres prophètes ne l'avaient vu et prophétisé que dans l'avenir (3). Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y aura toujours des prophètes, parce que selon les Ecritures, prophète ne signifie pas seulement celui qui prévoit l'avenir et découvre les choses cachées dans le présent, mais encore qui explique et interprète les choses passées. Ainsi la dignité prophétique est la même que la dignité doctorale ; et Jésus-Christ a voulu faire entendre que jamais dans l'Eglise ne manqueront des hommes qui, remplis de l'esprit et de la science de Dieu, sauront interpréter dans leur véritable sens les prophéties de Notre-Seigneur contenues dans les saintes Ecritures. Ces hommes, selon la pensée de Jésus-Christ, devaient être les pasteurs, les docteurs, les prédicateurs de la véritable Eglise ; et delà pour les vrais fidèles l'obligation de les écouter avec docilité, de leur obéir avec

(1) Voyez ci-dessous, page 311, un autre exorde pour la même homélie. — (2) Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos in indumentis ovium ; intrinsecus autem sunt lupi rapaces. Matth. VII. — (3) Lex et prophetæ usque ad Joannem. Luc XVI.

empressement, d'avoir pour eux déférence et respect (1).

Aussi prévoyant bien qu'il y aurait de faux docteurs, des maîtres de doctrines erronnées, qui remplis de l'esprit de Satan sauraient par de malicieuses interprétations obscurcir les plus importantes vérités touchant Jésus-Christ, contenues dans les écrits des prophètes et des apôtres, le Seigneur nous a pour cela même avertis de nous donner de garde des faux prophètes (2). En sorte, dit S. Jérôme, que, dans ce passage de l'Evangile, le Sauveur a voulu d'une manière spéciale parler des hérétiques (3).

Et voyez comme leur est parfaitement applicable ce que le Seigneur continue de dire sur eux : « Ils se présentent à vous couverts de la robe des brebis, pendant qu'ils ne sont que des loups ravisseurs (4). »

Les brebis dans l'Evangile signifient les vrais chrétiens. La robe des brebis, ce sont les livrées distinctives du vrai chrétien (5). Donc se couvrir des dépouilles des brebis, c'est affecter le zèle pour la vérité, la pratique des vertus chrétiennes. Or tels ont toujours été les hérétiques, disait en gémissant Origène ; ils préconisent la doctrine des apôtres, et ils la contredisent et ils l'attaquent par les nouvelles et fausses doctrines qu'ils enseignent (6). Ils exaltent le courage des anciens martyrs, et ils en font eux-mêmes de nouveaux, en persécutant les pauvres catholiques partout où ils les trouvent (7). Recouverts du masque d'une religion menteuse, tout en prétendant honorer Dieu en paroles, ils le blasphèment par leur vie et par leurs mœurs (8). Voyez également les modernes hérétiques, véritables loups sous des robes de brebis : à les entendre, ils ne sont que des hommes évangéliques, réformateurs, orthodoxes, qui ne prétendent suivre en tout et partout que l'Evangile, venger la vérité, ramener le christianisme à son institution primitive, réformer les mœurs des chrétiens, détruire les superstitions, supprimer les abus, faire la guerre aux erreurs, corriger les injustices. On les prendrait donc pour des âmes innocentes et pures, qui brûlent de zèle pour la gloire de Dieu, pour la propagation de l'Evangile, pour la prospérité de l'Eglise, pour l'utilité des fidèles. On les prendrait pour des brebis douces et plei-

(1) Fuerunt et sunt non qui prophetant de Christo, sed qui interpretantur quæ de Christo fuerunt prophetata, id est doctores Ecclesiarum. Quare prophetæ de quibus hic loquitur Christus doctores sunt. Auct. op. imp. in Matth. — (2) Sciens Dominus futuros esse falsos doctores diversarum hæresum qui scripturas propheticas et apostolicas falsa interpretatione confunderent, ideo admonet ; attendite a falsis prophetis. *Ibid* — (3) Specialiter hoc de hæreticis intelligendum est. S. Hieron. — (4) Veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces. Evang. — (5) Oves Christiani dicuntur, vestimentum ovile species christianitatis. — (6) Apostolos prædicant et contraria annuntiant. Orig. — (7) Magnificant martyres et martyrum persecutores probantur. *Ibid.* — (8) Deum si non verbis, moribus blasphemant figuram religiositatis nuntiantes *Ibid.*

nes de bonne volonté, désireuses de nourrir les peuples du lait de la doctrine pure et de les revêtir de leur laine par les exemples des plus solides vertus : *veniunt ad vos in vestimentis ovium.* Mais vus de près, considérés attentivement dans leurs intentions, que vous présenteront-ils ? Vous verrez ces réformateurs orgueilleux du christianisme, acharnés à le détruire, ces zélateurs de la morale pure la corrompre sans retour, ces prédicateurs de la parole de Dieu l'altérer, la vicier, la dénaturer complétement, pour y substituer les absurdes blasphèmes de quelque honteux hérésiarque. Ces panégyristes de la vérité ouvrent la porte à toutes les erreurs ; ces prédicateurs de la sainteté donnent libre carrière à tous les vices ; en réalité ce ne sont que des loups ravisseurs, *intrinsecus autem sunt lupi rapaces,* des loups qui ne se répandent parmi les fidèles que pour faire curée des âmes ; ce sont les meurtriers des consciences, les pourvoyeurs de l'enfer : *ad effundendum sanguinem, ad perdendas animas.*

Le ciel me garde d'envelopper dans cette commune incrimination tous les chrétiens absolument que l'hérésie a séparés de nous. Il y a parmi eux des âmes pures et droites, dignes de figurer parmi les enfants de la vraie Eglise, comme aussi, parmi les enfants de la vraie Eglise, il y en a qui ont tout l'esprit des hérétiques, leurs adversaires. Mais ces exceptions se trouvent principalement parmi les séculiers et dans les rangs du peuple. Pour ce qui est des maîtres de l'hérésie et de ceux qui l'inventent et la fabriquent à leur guise, l'histoire de leur vie démontre assez qu'il n'en est pas un seul qui mérite le titre d'honnête homme. La feinte et la mauvaise foi forment le fond de leur caractère ; le mensonge, le système et l'imposture sont leurs armes ordinaires ; leur zèle n'est qu'un sentiment de haine aveugle et furieuse, contre la vérité catholique et contre l'Eglise, qu'ils ne cessent jamais de persécuter et d'opprimer. C'est pour cela, dit Origène, que le Seigneur, avec beaucoup de raison, les appelle loups ravisseurs (1). En réalité, que nous dit l'histoire de toutes les hérésies ? Que voyons-nous constamment arriver de nos jours, dans ce siècle qui fait sonner si haut tolérance, liberté d'opinions, humanité, civilisation ? Que font les maîtres de l'hérésie, partout où ils sont les plus forts et peuvent disposer de tous les appuis de la loi, de toute la faveur des préjugés populaires, de tous les artifices de la politique, de toutes les forces du pouvoir ? Hélas ! mettant bas la robe d'agneau, ils manifestent dans toute leur férocité leurs instincts de loups.

(1) Lupi rapaces nominantur hæretici quia Ecclesiam persequuntur et opprimunt. Orig.

Je n'entrerai pas dans des détails inutiles d'une part et horribles de l'autre. Qui ne sait comment sont traités les pauvres catholiques nos frères, qu'une politique imprévoyante, injuste et cruelle a cru devoir assujettir à des gouvernements protestants et schismatiques? Qui ne sait qu'auprès de ces gouvernements, opprobre du monde civilisé, fléau et déshonneur du genre humain, la tolérance tant vantée se résout en exils, en emprisonnements, en spoliations, en tourments, en ordre de faire mourir d'une mort d'autant plus affreuse qu'elle est plus lente, des hommes, des femmes, des enfants dont tout le crime est d'être fidèles à l'unité de l'Eglise? Ils ne s'étudient qu'à nier effrontément les cruels supplices infligés à la foi et à la vertu, à cacher, à comprimer les plaintes, afin que les cris de tant de victimes ne parviennent pas à soulever un cri d'horreur dans toute l'humanité. Toute leur politique consiste à greffer sur la cruauté de Dioclétien la vile astuce de Julien l'Apostat et à faire passer les chrétiens les plus fidèles à l'Eglise pour des sujets rebelles à l'Etat; ainsi à la cruauté avec laquelle ils leur ôtent la vie, ils ajoutent le crime d'attenter à leur réputation; non contents de les abreuver de douleur et de verser leur sang, ils essaient encore de les combler d'opprobres; et tout en les martyrisant, ils leur envient la consolation et la gloire du martyre. O loups ravisseurs et sans pitié, qui, ne pouvant faire votre proie de l'âme des vrais catholiques, vous acharnez sur leurs corps; ne pouvant les entraîner dans l'erreur, les noyez dans le sang et leur enlevez la vie du corps, furieux que vous êtes de ne pouvoir leur enlever la foi! *Lupi rapientes ad prædam!*

Mais ce passage de l'Evangile ne doit pas, selon S. Jérôme, s'entendre seulement des hérétiques; il doit s'appliquer aussi à tous les catholiques qui, par l'extérieur et par le discours, disent et professent une chose et font entendre tout autre chose par leur conduite (1). Hélas! de nos jours particulièrement, dans cette cité même, fondement et centre du christianisme, combien n'y a-t-il pas de faux catholiques, plus scandaleux et plus funestes que les hérétiques mêmes, et qui, sous une robe de brebis, cachent une rage et une férocité de loups (2).

Tels sont ces étrangers, ces voyageurs qui visitent notre Italie, qui se fixent plus volontiers à Rome, qui s'introduisent dans les familles, sympathisent avec le peuple, font parade de moralité et de désintéressement, pratiquent la justice, la charité, prodiguent les secours et les aumônes, procurent du travail aux artisans, des

(1) De omnibus intelligi potest qui aliud habitu et sermone promittunt, aliud opere demonstrant. S. Hieron. — (2) In multis vestitu ovium rabies lupina contegitur. *Ibid.*

soulagements aux pauvres, des aliments aux veuves, des protections à l'opprimé ; on les prendrait vraiment pour des brebis fidèles à la doctrine, à la vérité de l'Evangile : *Veniunt ad vos in indumentis ovium*. Mais, hélas ! aux Bibles sophistiquées qu'ils offrent, aux petits traités qu'ils distribuent, et dans lesquels l'hommage de l'intelligence par la soumission de la foi est représenté comme une tyrannie, et d'autre part le principe d'indépendance de la raison vis-à-vis de toute autorité, est représenté comme un droit divin ; aux discours qu'ils tiennent, et dans lesquels tout le le système divin de la véritable Eglise est représenté comme odieux et ridicule, il est facile de comprendre que dans ceux-là le loup se cache sous la robe empruntée de la brebis : *intrinsecus autem sunt lupi rapaces*. Oui, l'on comprend que dans l'intérêt qu'ils prennent au soulagement des corps, ils ont en vue de faire curée des âmes ; que dans le zèle qu'ils montrent à émanciper la raison, ils se proposent de ravir la foi ; que par leur générosité affectée ils veulent acheter l'apostasie des simples, les faire sortir du bercail de Jésus-Christ, de la vraie Eglise ; les entraîner dans les champs déserts de l'erreur, où, les trouvant sans défense et sans moyens d'évasion, ils espèrent les immoler au démon, père de tous les schismes et de toutes les erreurs : *ad effundendum sanguinem, ad perdendas animas !*

Tels sont nos prétendus incrédules, qui ont abandonné la religion sans la connaître, se sont jetés dans l'impiété sans comprendre où elle mène, très ignorants d'esprit et bien plus corrompus de cœur, mais qui par crainte de l'inquisition, pour ne pas perdre un emploi, pour ne pas tomber en discrédit auprès des supérieurs et ne pas devenir odieux au peuple, ont soin de cacher leur incrédulité. A les entendre, ils aiment la religion, la piété, le christianisme, la foi, voilà la robe, voilà les apparences de la brebis : *Veniunt ad vos in vestimentis ovium*. Ils ajoutent pourtant qu'ils aiment la religion, mais exempte de superstition ; la piété, mais sans hypocrisie ; le christianisme, mais tel que Jésus-Christ l'a institué ; la foi, mais non les absurdités ; la vérité, mais non les impostures. Ils sont gens qui ne vont pas prêter l'oreille à des *blagues* (1), qui ne se laissent pas éblouir par le faux, qui n'ont garde de céder aux préjugés populaires, qui savent penser et voir au fond des choses. Or à l'aide de ces déclarations ils tournent en ridicule la piété, en

(1) Le mot *blague* fut un jour très-heureusement prononcé par le P. Ventura dans une des célèbres conférences qu'il donnait à Paris, en langue française, sur *la Raison philosophique et la Raison catholique*. Nous ne croyons pas pouvoir mieux ici traduire le mot italien : CIANCE. (*Note du Traducteur.*)

dérision la pudeur ; ils discréditent indifféremment tous les ministres de la religion. Quand l'occasion s'en offrira, ils sauront représenter la confession comme un joug insupportable et suranné ; la prière et la fréquentation des sacrements comme des pratiques superstitieuses ; la messe et les indulgences comme le petit négoce du prêtre ; le célibat ecclésiastique comme une loi contre nature, la vie claustrale comme une horrible tyrannie ; les pénitences corporelles comme des cruautés insensées ; l'enfer comme un vain épouvantail ; ils prononcent avec de grands airs de docteurs, que toute religion est bonne pour se sauver, que toutes les croyances sont indifférentes, que Dieu est trop grand pour s'offenser des faiblesses de l'homme et trop bon pour le condamner à un supplice éternel. A ces traits on peut découvrir ce qu'ils sont dans leur intérieur : âmes sans aucun sentiment de Dieu, sans aucun principe, sans aucun sens religieux ; qui ne tendent qu'à tromper les simples, surprendre les ignorants, et démolir un à un dans l'esprit des jeunes gens et des femmes tous les dogmes du christianisme, pour y éteindre à leur aise tout principe de piété, tout sentiment de pudeur. Les voilà, ces loups ravisseurs qui enlèvent à l'innocence, à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Eglise des âmes sans nombre, pour les immoler au monstre des impures passions et de l'impiété : *Ad effundendum sanguinem, ad perdendas animas.*

Tels sont enfin ces hommes sans conscience et sans honneur, qui se produisent dans les cercles, s'insinuent dans les familles, et s'y font rechercher par l'amabilité de leurs manières, par l'expression de leur sensibilité, par leur gratitude affectueuse, par leurs discours pleins d'aménité, par leurs bons mots, par leurs manières de bon ton et d'esprits cultivés. Ils savent rendre des services, accorder leur protection, s'employer à procurer des affaires lucratives, à obtenir des emplois, à solliciter des secours, à ménager les moyens de soutirer des pensions ; ils s'offriront à accompagner la mère à l'église ou au spectacle, à donner des répétitions au jeune fils, à enseigner à la jeune demoiselle les arts d'agrément, la langue française, l'histoire, et tout cela gratuitement, par un sentiment, disent-ils, de pure amitié pour le chef de la famille qui est si bon, d'estime pour la dame qui est si aimable, d'intérêt affectueux pour une honnête famille si nombreuse et si maltraitée par la fortune, en un mot, par pure sympathie, compatissance et charité. De là, assiduité de visites, zèle attentif, éloges démesurés, profusion de cadeaux, démonstrations d'attachement. De là aussi sentiments de religiosité, d'honneur, de *galantomisme*, discours pieux et empressement à s'associer à la famille pour des neuvaines

et pour la récitation du rosaire : voilà bien la robe, l'apparence de la brebis : *In vestimentis ovium.*

Mais, hélas ! combien sont différents les desseins qui occupent l'esprit, les sentiments qui couvent dans le cœur ! Avec ces artifices raffinés ils visent à captiver la confiance d'un époux par trop niais, d'une mère par trop crédule, d'un maître par trop confiant ; ils visent à endormir la vigilance du berger pour pouvoir plus facilement faire boucherie du troupeau. Ils visent à triompher de la pudeur de l'honnête femme, à détourner la famille des habitudes religieuses, à inspirer une passion violente à la jeune personne, à récompenser l'hospitalité confiante d'une honorable famille en y introduisant la discorde, le crime, le déshonneur, c'est-à-dire qu'au fond ce sont des loups ravisseurs ne respirant que carnage, n'ayant soif que de sang : *Ad effundendum sanguinem, ad perdendas animas!*

Le Seigneur continuant à parler de tous ces professeurs d'erreur et de corruption, ajoutait : Il n'est pas difficile de les reconnaître ; voyez ce qu'ils font et vous comprendrez ce qu'ils sont en réalité. De même qu'à la qualité du fruit on connaît la qualité de l'arbre, ainsi du scandale de leur conduite vous pourrez conclure la perversité de leur cœur (1). En effet, tenez pour certain que comme on ne peut cueillir le raisin sur les ronces, ni les figues sur les buissons, de même le bon arbre donne de bons fruits, et le mauvais arbre de mauvais (2). Le bon arbre ne saurait donner de mauvais fruits, et le mauvais arbre ne saurait en produire de bons (3).

Or cet oracle divin, dit S. Jean Chrysostome, qui semblerait regarder les personnes, regarde principalement les doctrines, parce que ce sont les doctrines qui forment l'homme. Le Seigneur donc en disant : Le bon arbre donne de bons fruits, a voulu dire que la doctrine vraie et divine produit de saintes et vertueuses actions. En disant que le mauvais arbre donne de mauvais fruits, il a voulu dire que toute doctrine fausse, erronée, purement humaine, produit des actions peccamineuses et mauvaises. En disant qu'il est impossible qu'un bon arbre produise de mauvais fruits, il a voulu dire qu'une doctrine qui vient vraiment de Dieu dans son principe, ne saurait dans sa fin ne pas conduire à la sainteté et à Dieu. En disant qu'il est impossible qu'un mauvais arbre produise de bons fruits, il a voulu dire qu'une doctrine erronée, diabolique, née du désordre et des passions ne saurait faire autrement que de

(1) A fructibus eorum cognoscetis eos. Matth. VII. — (2) Omnis arbor bona bonos fructus facit, mala autem arbor malos fructus facit. *Ibid.* — (3) Non potest arbor bona malos fructus facere, neque arbor mala bonos fructus facere. *Ibid.*

conduire aux passions et aux désordres ; et que comme la sainteté et la vertu sont le fruit propre de la vérité, ainsi l'on voit éclore de l'erreur comme d'une plante vénéneuse tout vice et toute passion. Ainsi donc le Seigneur nous a donné le véritable signe, le véritable critérium auquel nous pourrons distinguer l'ivraie du bon grain ; les mercenaires et les larrons d'avec les vrais pasteurs ; les brebis d'avec les loups ; l'erreur d'avec la vérité ; les vaines opinions de l'homme d'avec les vérités divines ; la véritable Eglise de Jésus-Christ d'avec les sectes et les conciliabules du diable ; les vrais ministres de l'Evangile d'avec les imposteurs, apôtres du vice et des passions.

Combien donc sont terribles et humiliantes pour les hérétiques ces paroles du Seigneur! Entendez-le donc, ô vous qui avez le malheur de professer les doctrines de l'hérésie, vous êtes des arbres ou stériles ou dégénérés, lesquels ou ne peuvent rien produire, ou ne peuvent donner que des fruits rabougris, âpres et vénéneux, qui ne sauraient être du goût du maître souverain et qui n'ont aucun mérite pour la vie éternelle. Ainsi tout ce que vous faites de bien, tout ce que vous pratiquez de vertus, à l'exception de la prière pour votre conversion, qui seule peut produire son effet, tout le reste n'est que soin superflu, effort inutile pour l'éternité ; de la racine de l'erreur sur laquelle vous êtes établis vous ne sauriez tirer aucun fruit de salut ; sans la véritable foi, rien ne saurait vous rendre agréables à Dieu (1). Vous avez de la probité! Mais qu'est-ce que cela prouve ? dit un interprète. Le singe a des membres à peu près semblables à ceux de l'homme, et imite l'homme en toutes choses. Direz-vous pour cela que c'est un homme (2) ? Ainsi, malheureux que vous êtes, tout ce que vous faites de bon, vous l'avez retenu du vrai christianisme, de la vraie Eglise ; mais la vraie Eglise ne saurait reconnaître pour cela que vous lui appartenez (3).

Combien aussi est consolant pour nous ce caractère distinctif ! Lorsque nous voyons que depuis Luther, Calvin, Henri VIII, jusqu'à ces deux misérables prêtres apostats, Ronge et Cherski, qui de nos jours se sont faits prédicateurs et apôtres de nouvelles doctrines ; lorsque nous voyons que fouler aux pieds les serments les plus sacrés, violer les vœux les plus solennels, pour se jeter dans la fange de l'adultère, de l'inceste ; encourager l'orgueil en proclamant comme un droit la révolte contre les pasteurs de l'Eglise ;

(1) Sine fine impossibile est placere Deo. Hebr. XI. — (2) Simia hominis habet membra et per omnia hominem imitatur ; numquid propterea dicenda est homo ? Auct. op. imperf. in Matth. — (3) Sic hæretici omnia Ecclesiæ habent, sed non sunt Ecclesia. *Ibid.*

fomenter la luxure à l'ombre de mariages sacriléges, de concubinages éhontés, tels furent toujours les fruits des doctrines prêchées en dehors de l'Eglise catholique; lorsque nous voyons que tous ces fruits vénéneux et délétères sont toujours le produit naturel de pareilles doctrines, ah! nous en avons assez, il ne nous en faut pas davantage pour nous persuader qu'elles ne sont pas saintes, qu'elles ne sont pas divines. « Tout mauvais arbre porte de mauvais fruits. »

Lorsque nous voyons que l'hérésie satisfaite d'avoir ses *honnêtes gens,* n'a jamais produit et n'ose se flatter de produire des saints, qu'elle a perdu jusqu'au nom et jusqu'à l'idée de la vraie sainteté; lorsque nous voyons que la sainteté véritable, le véritable ascétisme, la véritable piété, fruits précieux de la croix, ne se trouvent que dans l'Eglise catholique; et que c'est uniquement à l'ombre de la chaire de S. Pierre, uniquement sur le sol catholique, grâce à la culture des pasteurs, des ministres, des prédicateurs catholiques, qu'il est donné de voir ces plantes évangéliques germer et se multiplier dans toute leur abondance, dans toute leur beauté, dans toute leur douceur; lorsque nous voyons que seule la doctrine catholique forme les saints; prêche et persuade la virginité la plus immaculée, l'humilité la plus sincère, le désintéressement, le détachement le plus absolu, la probité la plus austère, la charité la plus généreuse, la foi, la piété la plus parfaite; lorsque nous voyons que tous les préceptes, tous les conseils, toutes les vertus les plus sublimes de l'Evangile ne trouvent que dans l'Eglise catholique des Apôtres qui les enseignent, des docteurs qui les persuadent, des sectateurs qui les pratiquent, des martyrs qui les confirment au prix de leur vie et de leur sang, nous ne voulons pas autre chose pour connaître, pour croire que l'arbre qui produit de tels fruits est bon, que la doctrine catholique est vraie, sainte et divine : « Le bon arbre porte de bons fruits. »

Il est vrai que tous les catholiques ne sont pas des saints, comme aussi tous les hérétiques ne sont pas des scélérats. Mais le caractère des doctrines ne doit pas s'apprécier d'après leurs effets partiels, accidentels, exceptionnels, extraordinaires, passagers; mais d'après leurs effets nécessaires, naturels, constants, uniformes. Or il est de toute évidence qu'un catholique qui pratiquera la doctrine de l'Evangile telle que l'Eglise catholique l'enseigne, qui usera des moyens qu'elle indique, qui mettra en exercice les pratiques qu'elle inculque, deviendra nécessairement un parfait chrétien, un saint, un ange. Il est au contraire de la dernière évidence qu'un disciple de Luther et de Calvin, qui prendra à la lettre

la doctrine de ces maîtres sur le défaut de libre arbitre dans l'homme; sur l'inutilité des bonnes œuvres pour le salut; sur l'impossibilité pour un chrétien de se damner, quelque excès qu'il commette; sur le droit qu'a le mari de vivre indifféremment avec son épouse ou sa servante; sur l'essence du christianisme consistant à croire ce qu'il plaît à chacun de croire, et de vivre comme il croit; il est, dis-je, de la dernière évidence, qu'un chrétien qui conforme sa vie à de telles doctrines, finira par perdre toute foi, toute religion, tout sentiment moral et vertueux, et deviendra un parfait scélérat, un monstre, un démon. Il est de la dernière évidence que comme le catholique n'est mauvais qu'autant qu'il se met en opposition avec la foi qu'il professe, ainsi l'hérétique n'est bon qu'autant qu'il se met en contradiction avec les opinions qui forment son symbole. Donc quoi qu'il en soit des exceptions qui se retrouvent toujours et partout, il est certain que, comme la doctrine catholique pratiquée par elle-même produit toujours et nécessairement la sainteté, ainsi la doctrine hérétique, pratiquée aussi dans toute l'étendue de la lettre, produit l'immoralité, par conséquent seule la doctrine catholique est le bon arbre planté par la main du Pére céleste; et la doctrine hérétique est le mauvais arbre planté par le démon, le père du mensonge. Oui, nous en avons la pleine certitude, lorsque nous voyons les pures et saintes vertus qui naissent du premier de ces arbres, et les vices de toute sorte qui avec le sensualisme le plus abject, sont l'efflorescense du second.

Aussi le Seigneur, non content de nous avoir dépeint les professeurs de l'erreur et de la corruption, et de nous avoir donné les véritables signes pour les distinguer, nous a encore avertis de la nécessité pour nous de les éviter, en nous adressant ces paroles mystérieuses : « Cueille-t-on le raisin sur les ronces, la figue sur les buissons épineux (1)? »

Sous le symbole des ronces et des buissons épineux, le Seigneur, dit Origène, nous a, avec beaucoup de raison, signalé les hommes sans religion, sans foi, sans conscience, les prédicateurs d'incrédulité, d'hérésie, d'indifférentisme, de libertinage, parce que tous ils peuvent faire moralement de dangereuses piqûres, blesser, déchirer, tuer les âmes par leur malignité et leur impiété (2). Et au contraire, dit un autre interprète, le raisin fait allusion au mystère de Jésus-Christ, la figue au mystère de l'Eglise (3). Car comme

(1) Numquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus? Matth. VII. — (2) Merito Dominus omnes infideles et hæreticos et male viventes spinas et tribulos appellavit in asperitate, in stimulis, in amaritudine, in malignitate, in impietate. Orig. — (3) Uva mysterium habet Christi, ficus Ecclesiæ. Auct. Op. imperf. in Matth.

la grappe se compose de beaucoup de grains suspendus à un même pédoncule, ainsi Jésus-Christ retient la multitude des fidèles attachée au bois de la croix (1). Et comme la figue réunit beaucoup de grains de diverses couleurs dans sa pulpe douce comme le miel, et les tient renfermés dans une même enveloppe, de même l'Eglise tient renfermés dans la même unité, les fidèles du monde entier unis ensemble dans le doux embrassement de la charité chrétienne (2).

Donc en nous avertissant que ni les ronces ne produisent des raisins, ni les buissons épineux des figues, le Seigneur a entendu nous avertir que les vrais disciples de Jésus-Christ, les vrais enfants de l'Eglise, de même qu'ils ne peuvent pas se former à l'école des impies, des hérétiques, des débauchés, doivent aussi en éviter soigneusement la compagnie et la fréquentation. Parce que, dit aussi Origène, de même que les épines accrochent et déchirent tout ce qui approche d'elles, de même tous ces hommes attirent à eux les âmes simples et faibles qui se trouvent sur leurs pas, les fixent dans leur société, pour les dépouiller de leur foi et de leur vertu et pour les perdre (3).

Ne vous faites pas illusion en disant : Je suis assez enraciné dans la foi ; je suis assez affermi dans la résolution de vivre en chrétien. Hélas ! dit Origène, est-il possible d'approcher la main des épines sans qu'elle soit déchirée et ensanglantée (4) ? Or, il n'est pas moins impossible qu'un chrétien fréquente les impies, les hommes sans mœurs, et qu'à la longue il n'en résulte pas pour lui obscurcissement de l'intelligence et empoisonnement du cœur. S. Pierre, comme le fait observer S. Ambroise, avait confessé Jésus-Christ Fils de Dieu, lorsqu'il était au milieu des disciples ; il le renia lâchement, lorsqu'il s'exposa témérairement à converser avec les ennemis de Dieu dans le prétoire (5).

Les animaux inoffensifs se reposent à l'ombre des grands arbres ; il n'y a que les serpents qui aillent se cacher sous les ronces et les épines (6). Or, les hommes profanes sans religion et sans mœurs, ou de religion erronée et de mœurs suspectes, sont de vrais buissons épineux où ne se trouvent que des piquants qui déchirent et des serpents pleins de venin qui donnent la mort. De même que

(1) Sicut botrus multa in se grana ligno mediante suspendit, ita Christus multos fideles sustinet adjunctos per lignum crucis. Auct. Op imperf. in Matth. — (2) Sicut ficus multa grana sub uno tegmine tenet inclusa ; sic multos fideles dulci charitatis amplexu tenet Ecclesia. *Ibid.* — (3) Sicut tribuli et spinæ omnia quæcumque capere possunt detinent et conscindunt ; ita isti quidquid apprehendere possunt attrahunt et diripiunt. Orig. — (4) Quis ad spinas mittens manum non dilaceratur. *Ibid.* — (5) In prætorio negavit quem inter discipulos confessus est. S. Ambros. — (6) Sub arbore bona omnia animantia requiescunt, sub spinis, non nisi serpentes. S. Joan. Chrys.

du visage, des yeux, de la bouche, et de toute la personne des hommes purs, religieux et saints, transpire une émanation céleste qui s'insinue doucement dans le cœur et l'attire vers Dieu ; ainsi du visage, des yeux, de toute la personne des pécheurs et des impies, s'échappe une exhalaison infernale qui insensiblement aveugle l'esprit, corrompt le cœur, et éloigne de Dieu. Comme dans la fréquentation des Saints, il y a toujours à gagner, de même on ne peut que perdre dans la fréquentation des méchants ; de celle-ci on revient toujours moins homme, de celle-là toujours plus chrétien. Donnez-moi un homme qui soit le plus impie, le plus scélérat possible, et faites qu'il converse quelque temps dans la familiarité et l'intimité de personnes vraiment religieuses et saintes, et il sera impossible qu'à la longue il ne devienne pas meilleur. Au contraire, donnez-moi l'homme le plus pur, le plus religieux qu'il y ait au monde, et mettez-le dans le cas de lier intimité avec des hommes irreligieux et impudiques, et il sera bien difficile qu'à la longue il ne sente s'éteindre en lui-même l'amour de Dieu, le goût des bonnes œuvres, la délicatesse de la foi, l'esprit de piété, de réserve, de candeur, et qu'il ne finisse pas par être lui-même un homme sans religion et sans mœurs. Il n'y a donc pas d'autre moyen, d'autre remède pour se conserver religieux et saint, honnête et pudique, si ce n'est de fuir la conversation, la société, l'amitié des faux prophètes, des professeurs de doctrines erronées, libres et libertines. On les prendrait d'abord pour des arbres utiles, et ce ne sont que plantes vénéneuses, buissons pleins de piquants et arbustes nuisibles. On les prendrait pour d'innocents agneaux et de douces brebis, et ce ne sont que des loups ravisseurs. Ils ont l'air d'être animés des intentions les plus bienveillantes, et ils n'ont qu'un but, celui d'immoler vos âmes à leurs convoitises criminelles : *Ad effundendum sanguinem, ad perdendas animas.*

Mais il n'est pas toujours possible de se débarrasser de ces hommes pernicieux et funestes. Les convenances sociales, l'intérêt, la charité aussi imposent des devoirs. Je répondrai à ce prétexte dans le deuxième point.

Deuxième point. Il y en a donc qui s'aperçoivent bien que cet étranger, ce protecteur, cet ami de la maison a des maximes ou erronées ou suspectes, des mœurs un peu libres, et qu'en vérité il n'a ni religion ni pudeur. Mais comment faire pour le chasser de la maison ? Il n'est pas nécessaire, après tout, d'être inconvenant et impoli. Non, j'en conviens, il n'est nullement nécessaire d'être inconvenant ou impoli. Mais si quelqu'un, sans trop mauvaise inten-

tion, manque de respect, je ne dis pas à votre personne directement, mais à votre maison, à votre nom, à votre livrée, si quelqu'un a le malheur, par une parole, par une plaisanterie souvent innocente, de vous molester, de vous déplaire, ne devient-il pas à vos yeux un ennemi? Et en dépit des convenances et de la courtoisie, ne trouvez-vous pas le moyen de lui faire comprendre que votre maison, votre société ne sont plus pour lui? Pourquoi donc, ô malheureux chrétiens, oser invoquer les convenances pour éviter de vous défaire d'une personne qui met en danger la foi, la piété, la pudeur de votre compagne, de vos enfants, de vos domestiques, lorsque vous êtes ensuite si prompts à passer par-dessus toute convenance, à fouler aux pieds toute politesse, dès qu'il s'agit de satisfaire votre vanité, votre orgueil, vos bizarreries, vos susceptibilités, vos caprices? Comment vous risquez-vous à offenser Dieu, pour ne pas déplaire à un homme?

Mais la charité chrétienne, direz-vous encore, ne nous oblige-t-elle pas à l'indulgence, à la compassion pour cette âme, ou égarée par l'erreur, ou dégradée par le vice? Ah! oui, la charité nous oblige à faire du bien à autrui, mais sans nous nuire à nous-même; et c'est folie, présomption, sottise, parce qu'on se flatte de gagner l'âme d'autrui, de s'exposer ouvertement à perdre la sienne. S. Jean l'Evangéliste était le plus tendre, le plus compatissant, le plus indulgent des hommes; il fut l'apôtre et l'Evangéliste de la charité; pourtant il nous a ordonné de couper court à toute relation, à tout commerce, de refuser même toute salutation, quand il s'agit des maîtres, des docteurs d'hérésie et de péché (1); et joignant au précepte l'exemple, un jour qu'il était entré dans un bain public, ayant appris qu'il y avait là l'hérétique Cérinthe, ennemi de la divinité de Jésus-Christ, il se retira sur le champ, disant qu'il ne voulait pas se trouver un seul instant sous le même toit avec un aussi méchant homme.

Mais l'intérêt de la famille? Comment! j'indisposerais cet homme qui m'assiste, ce protecteur qui me défend, ce juge qui doit décider de l'issue de mon procès, cet ami qui me rend de si grands services, qui prodigue continuellement les cadeaux et les prévenances? — Et pourtant il n'y a point d'autre remède : il faut faire ce sacrifice pour se sauver, parce que le Seigneur a prédit malheur et calamité à quiconque ne s'éloigne pas de tout ce qui est pour lui occasion de scandale (2). Il nous a expressément ordonné de nous arracher l'œil, de nous couper la main ou le pied, c'est-à-dire de nous séparer d'avec un ami, d'avec un parent dangereux

(1) Nec ave ei dixeritis. II Jo. v. — (2) Væ mundo a scandalis. Matth. XVIII.

pour le salut de notre âme, nous fut-il aussi nécessaire que l'œil pour voir, que la main pour agir, que le pied pour marcher; parce qu'il nous vaut mieux, ajoute-il, perdre les membres les plus nécessaires, c'est-à-dire amis et parents qui nous sont utiles pour les intérêts du corps, et entrer au séjour de l'éternelle vie, que de conserver ces membres et nous voir, corps et âme, précipités dans le feu éternel (1). D'ailleurs, ô hommes de peu de foi, est-ce que si l'homme nous manque, il n'y a pas Dieu pour nous? Ce Dieu ne pourra-t-il, ni ne voudra-t-il compenser au centuple par d'autres voies tous les misérables avantages que vous sacrifiez, dans le but de lui être fidèles, de ne pas lui désobéir et de ne pas l'offenser? Et d'ailleurs est-il d'un chrétien, est-il d'un homme, d'acheter au prix de son âme les avantages du corps? de procurer les intérêts et l'augmentation des revenus de la famille en y laissant s'éteindre la religion et la pudeur? Et enfin Dieu ne devra-t-il pas à sa justice insultée, à sa Providence outragée de laisser les événements dérouter et confondre tous ces calculs sacriléges qui visent à faire fortune par le péché et à chercher appui et protection auprès des pécheurs et des impies?

Hélas! quelle spéculation insensée n'est pas la vôtre que de chercher les avantages du temps au prix des grands intérêts de l'éternité! C'est le péché des Juifs; et il attirera sur vous le même châtiment. Comme eux, vous aussi, par la crainte de perdre quelque misérable avantage temporel, vous ne comptez pour rien de risquer la possession de la grâce de Dieu, la religion, la vie éternelle. Or en vous aussi s'accomplira ce que S. Augustin nous dit s'être accompli dans les Juifs, c'est-à-dire que vous perdrez tout à la fois et les biens du présent et ceux de l'avenir (2).

Prenons donc une résolution ferme et arrêtée : renonçons à toute amitié, à toute liaison avec les impies; faisons-leur comprendre que notre maison n'est pas pour eux : *Attendite a falsis prophetis*. Soyons assurés que si nous sympathisons avec eux, Dieu certainement ne saurait nous aimer : que ce sont là de véritables pestes pour vos familles; qu'en se mêlant à vos conversations, à vos affaires, à vos négoces, ils ne sauraient vous apporter autre chose que les malédictions de Dieu entassées sur leurs têtes, et qu'ils compromettront tous vos intérêts même temporels; même ce décorum, ces convenances extérieures, cette paix de la famille que vous aurez voulu sauver; et ils n'auront réussi qu'à faire leur

(1) Bonum tibi est ad vitam ingredi debilem vel claudum, quam duas manus habentem mitti in ignem æternum. Matth. v. — (2) Temporalia amittere timuerunt et vitam æternam non cogitaverunt; et sic utrumque amiserunt. S. Aug.

proie des âmes, à les corrompre, à leur donner la mort, à les perdre pour jamais : *Principes ejus in medio illius quasi rapientes prædam ad effundendum sanguinem, ad perdendas animas.* Puisse la grâce de Dieu écarter loin de vous de tels maux et vous tenir toujours sous la garde et la surveillance du véritable pasteur et gardien de vos âmes. Ainsi soit-il.

AUTRE EXORDE

POUR LA MÊME HOMÉLIE

C'est une vérité de foi, dont le Saint-Esprit nous a fait la révélation par l'organe de l'apôtre S. Paul, que le Rédempteur du monde, par sa passion et par sa mort sur la croix, triompha en lui-même, non seulement du péché, mais aussi du démon, premier auteur et introducteur du péché dans le monde; et qu'il le dépouilla du droit funeste qu'il avait conquis sur Adam, droit en vertu duquel il prétendait traiter tous les hommes comme ses vils esclaves (1).

Mais, dit S. Léon, le démon, pour avoir perdu le droit de tyranniser le genre humain, n'a pas pour cela déposé sa haine et l'odieuse intention de nous faire toute sorte de mal; il n'a fait que changer de système pour nous nuire, il n'a pas changé de naturel (2). Même aujourd'hui, après la victoire de Jésus-Christ, les princes des ténèbres sont encore, après tant de siècles, tels que le prophète Ezéchiel les avait décrits, c'est-à-dire qu'ils sont des loups cruels qui circulent autour de nous et au milieu de nous pour faire curée de nos âmes rachetées au prix du sang d'un Dieu et les immoler à leur infernale voracité : *Principes ejus in medio illius quasi lupi rapientes prædam, ad effundendum sanguinem, ad perdendas animas.*

Seulement, comme le démon ne suffirait pas seul pour nous surprendre, nous tromper et nous perdre, il sait, dit S. Jean Chrysostome, se choisir, parmi les hommes eux-mêmes, des ministres, des satellites, qui secondent ses vues, exécutent ses plans et accomplissent son œuvre; aussi ces hommes, tout aussi bien que le démon qui les inspire, les anime et les lance au milieu de nous, sont-ils des loups ravisseurs qui ne visent qu'à la perversion des consciences et à la ruine des âmes : *Principes ejus*, etc

Or c'est contre ces satellites du démon que le Seigneur nous

(1) Expolians principatus et potestates, palam triumphans illos in semet ipso. Colos. II. — (2) Non deposuit odium, sed vertit ingenium. S. Leo.

exhorte à nous tenir en garde, lorsqu'il nous raconte la parabole des loups ravisseurs recouverts de la robe des agneaux ; il nous donne des signalements pour les reconnaître, et il nous insinue combien il nous importe de les éviter. Aussi ne devons-nous perdre aucune de ces précieuses instructions du Sauveur ; et j'entre immédiatement en matière.

LE SERVITEUR PRUDENT ET FIDÈLE

Ou les grandeurs de Saint Joseph

Quid, putas, est fidelis servus et prudens quem constituit dominus suus super familiam suam, ut det illis cibum in tempore. Beatus ille servus, quem cum venerit dominus ejus invenerit sic facientem ! Amen dico vobis quia super omnia bona sua constituet eum.

Qui pensez-vous qu'est le serviteur fidèle, que son maître a préposé au gouvernement de toute sa famille pour distribuer à tous la nourriture en temps opportun ? Heureux ce serviteur si son maître, lorsqu'il viendra, le trouve agissant de la sorte ! En vérité, je vous le dis, il l'établira sur tous ses biens. MATTH. XXIV.

Tout est grand, extraordinaire, sublime, dans les trois personnages qui composent sur la terre la sainte famille du Sauveur du monde. Après la Trinité céleste, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, rien n'est plus mystérieux, plus auguste que la Trinité terrestre : Jésus-Christ, Marie et Joseph. Jésus-Christ est homme, sans cesser d'être Dieu ; Marie est mère, sans cesser d'être vierge ; Joseph est époux, sans cesser d'être continent.

Jésus-Christ est fils, sans avoir eu jamais de père sur la terre ; Marie est mère, sans avoir eu jamais de mari ; Joseph est père, sans avoir eu jamais de fils. Et pourtant Jésus-Christ, sans avoir eu un homme pour père, est véritablement fils de l'homme. Marie, sans avoir jamais connu d'homme, est devenue féconde ; Joseph, sans qu'il y ait eu de génération charnelle, a un fils qui est Dieu.

Divinité et humanité en Jésus-Christ, quel mystère ! Maternité et virginité en Marie, quel prodige ! Continence et paternité en Joseph, quel arcane !

Toutefois, ne peut-il pas sembler que la part de dignité et de grandeur, dans cet auguste et ineffable ternaire, est, en ce qui touche Joseph, assez mince et presque imperceptible ? Car s'il est de foi que Jésus-Christ est vrai fils de Marie, et Marie véritable-

ment mère de Jésus-Christ, il est de foi pareillement que Joseph n'a eu aucune part à cette maternité, à cette filiation. Donc tandis que Jésus-Christ vrai homme est aussi fils de Dieu, et que Marie, quoique femme, est vraiment mère de Dieu, Joseph étranger à cette parenté divine (1), n'est tout au plus qu'un simple serviteur de Dieu.

Oui, mais Joseph est un serviteur de Dieu qui s'est montré prudent et fidèle dans la plus grande, la plus capitale de toutes les œuvres de Dieu : voilà son mérite, *Fidelis servus, et prudens!* Joseph est un serviteur de Dieu, mais que Dieu même a constitué le chef et le nourricier de la sainte famille : voilà sa grandeur : *Quem constituit Dominus.* Enfin Joseph est un serviteur de Dieu, mais serviteur heureux entre tous; parce que, trouvé saint et parfait aux yeux de Dieu, il a été mis en possession de tous les trésors de Dieu : *Super omnia sua ;* voilà sa récompense.

Cette parabole du serviteur fidèle de l'Evangile, s'est donc accomplie à la lettre dans la personne du grand et bien aimé patriarche S. Joseph. Nous allons donc essayer de lui faire l'application de cette parabole ; car si nous y voyons l'exacte peinture du mérite, de la grandeur et de la récompense de S. Joseph, nous y trouverons les motifs les plus capables de nous inspirer une grande affection, une grande confiance, une grande dévotion envers S. Joseph.

Premier point. Dieu l'avait déjà ainsi statué dans ses décrets ; les patriarches l'avaient par avance figuré dans les événements de leur vie; la loi l'avait exprimé et symbolisé dans ses rites ; les prophètes l'avaient annoncé dans leurs prédictions : le Rédempteur du monde devait naître d'une vierge et l'enfantement futur de la Vierge était une des croyances universelles du monde.

Il devait naître ici-bas sans père, celui qui dans le ciel était né sans mère ; et ainsi, selon S. Jérôme, devait se vérifier ce qu'a dit Isaïe de sa génération éternelle : elle est unique, singulière, ineffable, incompréhensible ! *Generationem ejus quis enarrabit* (2)?

Mais si cette vierge fut devenue mère hors du mariage, elle aurait eu beau, dit S. Ambroise, affirmer qu'elle avait conçu mi-

(1) Il ne faudrait pas donner une extension trop grande à cette affirmation que Joseph est *étranger à cette parenté divine*. Cela n'est vrai que de la parenté charnelle. Car on peut dire que si Joseph n'a pas eu le titre de la paternité, en tant qu'il est attaché à la génération naturelle, il a été très-réellement revêtu de l'autorité et du titre de la paternité, en tout ce qui est essentiel à la constitution de la famille ; il en a eu tous les droits et les augustes priviléges. C'est ce que Marie avait très-bien compris et qu'elle proclamait en ces termes : « Votre Père et moi tout désolés nous vous cherchions. » Luc II. Voy. ci-dessous, pages 320 et 322. (*Note du Traducteur.*) — (2) Is. LIII.

raculeusement; les Juifs charnels n'auraient pas manqué de supposer qu'elle voulait ainsi couvrir une faute par un mensonge ; ils auraient condamné la mère et méprisé le fils. Donc afin que la vertu de Marie fût à l'abri du soupçon et la naissance de Jésus-Christ exempte de tache, l'honneur de la mère et la dignité du fils exigeaient que la vierge qui devait lui donner le jour eût un époux (1).

Mais il fallait à la mère du Messie un époux qui, consentant à s'unir à elle par un saint et légitime mariage, fut aussi tout disposé à vivre dans la continence ; un époux qui ne fut que le gardien et le témoin de la virginité immaculée de son épouse, Dieu avait besoin d'un serviteur fidèle, mais d'une fidélité scrupuleuse, délicate, héroïque, sublime, parfaite : *Fidelis servus !* Et où le trouver ce serviteur fidèle ; je ne dis pas dans le monde idolâtre si corrompu et si corrupteur, mais même au sein de la nation juive, où chacun aspirait à l'honneur d'être le père du Messie, et où les pères sans postérité étaient regardés comme maudits de Dieu ? Or cet époux rare et unique, cet homme surhumain, cet homme doué d'une vertu jusqu'alors inconnue dans le monde, cet homme prodige de vertu, cet homme, coopérateur fidèle sur la terre du grand dessein de l'incarnation arrêté de toute éternité dans le ciel, Dieu, dit S. Bernard, l'a trouvé dans Joseph (2).

La fidélité de Joseph se montre d'abord dans la facile obéissance avec laquelle, sur l'inspiration divine, il embrasse le saint propos de la virginité : *Fidelis servus.* Marie, dès qu'elle entend l'ange lui annoncer qu'elle concevra et enfantera un fils (3), répond sans hésiter : Comment cela sera-t-il, puisque je ne connais, ni ne puis connaître un homme (4) ? Mais Marie était déjà unie à Joseph par les liens du mariage. L'ange fut envoyé à une vierge qui appartenait à un époux du nom de Joseph (5). Or, d'après S. Paul, l'épouse n'a plus le libre domaine de son corps, elle l'a cédé à son époux (6). Donc si Marie a pu dire avec tant de sécurité : « Je ne puis avoir de fils, » elle a donné clairement à entendre, dit S. Jérôme, que non seulement elle avait conscience de son propre vœu de virginité perpétuelle, mais qu'elle avait aussi la certitude d'un pareil vœu pour

(1) *Ut de desponsata nasceretur.* S. Ambroise. Ainsi, continue ce saint docteur, les paroles de Marie deviennent dignes de toute créance, et le mensonge demeure sans motif. Ayant un époux, elle n'a plus intérêt à mentir, puisque la fécondité de la femme est la bénédiction et la gloire du mariage : (Fides Mariæ verbis asseritur, et mendacii causa removetur. Causam mentiendi desponsata non habuit, cum gratia nuptiarum partus sit feminarum.) — (2) Solum in terris magni consilii coadjutorem fidissimum S. Bern. — (3) Ecce concipies et paries filium. Luc I — (4) Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ? *Ibid.* — (5) Ad Virginem desponsatam viro cui nomen erat Joseph. Luc I. — (6) Mulier potestatem sui corporis non habet, sed vir. II Cor. VII.

Joseph. Ainsi Marie demandée en mariage par Joseph, dut, selon les saints Pères et les interprètes, lui déclarer qu'elle avait consacré à Dieu sa virginité ; Joseph lui déclara qu'il en avait fait autant de sa part ; et devenant ainsi l'un pour l'autre l'objet d'une mutuelle édification et admiration, inspirés du Saint-Esprit, ils célébrèrent leur mariage avec la confiance et la certitude que le sacré dépôt serait conservé intact, et qu'avec un mutuel respect ils demeureraient purs, chastes et fidèles à leur sainte promesse. Marie et Joseph, dit S. Augustin, eurent donc un commun désir de vie pure, un commun attrait pour la continence, une commune volonté de professer la virginité (1).

C'est ainsi qu'en des temps de si grande corruption le Saint-Esprit fait entendre au cœur du fidèle serviteur Joseph, de la fidèle servante Marie, la grande et ineffable parole de la virginité, avant que Jésus-Christ l'ait fait retentir aux oreilles ; et tous deux dociles se dévouent aussitôt et se consacrent à cette sublime vertu avant que le monde en ait connu le prix ; ils en arborent le glorieux drapeau, ils en ouvrent la voie, avant que la récompense en soit proposée.

Aussi n'est-ce pas la puissance de l'inclination, mais la sympathie de la vertu qui rapproche ces deux âmes généreuses ; ce n'est pas la nature qui les unit ensemble, mais la grâce ; ce n'est pas la passion, mais bien la religion qui forme cette union céleste et divine, qui la consacre et la perfectionne. La virginité forme la base et le fondement de leurs saintes *épousailles* (2).

Dans les autres mariages la virginité est formellement exclue, dans celui-ci elle est formellement stipulée, elle est observée fidèlement. Si Marie n'avait pas résolu de demeurer vierge, elle n'aurait pas été proclamée mère de Dieu, qui ne pouvait avoir qu'une vierge pour mère. Pareillement, si Joseph n'avait formé le même propos, et n'y eut été également fidèle, il n'aurait pu être l'époux de Marie, qui ne devait avoir qu'un époux vierge.

Dans les autres mariages, des deux corps il ne se forme qu'un seul corps ; de deux chairs une seule chair. Dans celui-ci les vertus s'entrelacent avec les vertus, les grâces avec les grâces, et de deux esprits plus qu'angéliques, se forme, dit S. Augustin, un seul

(1) Habuit Joseph cum Maria communem virginitatem. S. Aug. — (2) Dans les autres mariages, il y a entre les époux parfaite communauté de biens ; dans celui-ci, comme dans l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise, il y a transmission de grâces et de vertus. Joseph console Marie par son assistance : Marie l'ennoblit et l'enrichit de sa grâce ; Joseph nourrit Marie de son travail à la sueur de son front ; Marie le sanctifie par la splendeur de ses vertus. La soumission de Marie est humble, l'autorité de Joseph est respectueuse. Marie honore Joseph comme chef de la famille ; Joseph la vénère comme dépositaire du mystère céleste.

esprit (1). Ainsi cette union fut plutôt l'union des cœurs, que le rapprochement des corps(2). Et, selon la gracieuse et délicate pensée de Gerson, l'on vit pour la première fois sur la terre la virginité épouser la virginité (3). Ce furent donc comme deux pierres précieuses qui s'unirent sans perdre de leur prix ; deux rayons qui se rencontrèrent sans rien perdre de leur clarté, deux lis qui s'entrelacèrent ensemble sans rien perdre de leur candeur ; et de là sortit la fleur de Nazareth qui ne peut vivre que parmi les lis, puisque Jésus-Christ est né de la virginité de Marie, et qu'il est né sous l'abri de la virginité de Joseph.

Joseph donc, serviteur fidèle, pour avoir, d'après l'inspiration divine, porté la virginité dans le mariage, ne fut pas moins fidèle à l'y conserver. Il aime Marie non point pour les appâts de ses traits enchanteurs, mais pour le prodige de ses vertus ; non pas parce qu'elle est belle, mais parce qu'elle est pure ; et s'il l'aime tendrement parce qu'elle est son épouse, il l'aime bien plus parce qu'elle est vierge. Une seule preuve nous suffira pour nous convaincre de la fidélité et des égards avec lesquels Joseph sut respecter la virginité de son épouse.

Lorsque l'ange vient saluer Marie, cette innocente vierge se trouble, rougit, s'effraie et tremble à son aspect (4). Combien donc devait être profonde, immuable, parfaite, la confiance de Marie dans la fidélité de Joseph à respecter sa pudeur, puisqu'on la voit elle si timide, si délicate, si alarmée pour sa pureté, s'effrayer à la présence d'un ange, et cependant vivre constamment en compagnie de cet homme, être toujours auprès de lui, habiter sous le même toit, s'asseoir à la même table, dormir dans la même habitation, voyager, vivre ensemble dans la plus grande familiarité, sans la plus légère appréhension, la moindre sollicitude, la moindre crainte pour sa virginité, se constituant sans réserve sous sa dépendance, avec la plus grande tranquilité, un parfait abandon, une sécurité parfaite ? Marie ne devait-elle pas penser, ne devait-elle pas croire que son Joseph était plus qu'un ange de pureté ? Ainsi s'est accompli le grand prodige prophétisé par Isaïe : Le jeune époux habitera avec l'épouse vierge, et ils vivront ensemble dans les délices de la pudeur, de la grâce, de la vertu, sans que l'un soit pour l'autre un écueil ou un péril : *Et habitabit juvenis cum virgine ; et gaudebit sponsus super sponsam* (5). Il n'est pas douteux, dit

(1) In eo conjugio unus spiritus erat in eis, sicut in aliis una caro. S. Aug. — (2) Conjuges fuerunt mente, non carne. *Ibid.* — (3) In eo conjugio virginitas nupsit. Gerson. — (4) Turbata est. Luc I. — (5) Is. LXII.

Nicolas de Lyre, que ce jeune homme et cette vierge ne soient Joseph et Marie (1).

Avec une telle fidélité à sauvegarder la virginité de son épouse, Joseph, dit S. Augustin, était auprès de Marie, comme s'il n'était plus du nombre des vivants (2). Par cette sorte de mort spirituelle à laquelle s'était voué son époux, Marie était laissée libre de s'unir d'une manière mystérieuse et invisible à son époux divin, au Saint-Esprit; et dès lors la vertu du Très-Haut pouvait librement descendre sur elle, former dans son sein virginal, de son sang le plus pur, le corps de Jésus-Christ et y consommer le grand mystère, espérance de tous les siècles.

Tandis que l'Esprit-Saint, par sa vertu divine, mais invisible, suppléant au défaut d'une stérilité méritoire, rend invisiblement féconde l'épouse vierge, Joseph, sous le voile des plus saintes *épousailles*, comme époux visible, met à couvert l'honneur du fils et la réputation de la mère; tandis que le Saint-Esprit élève Marie devant Dieu, Joseph la défend et sauvegarde son honneur aux yeux des hommes. Le prodige d'une vierge qui conçoit sans perdre sa virginité était au-dessus des lois de la nature, et il fallait un Dieu pour l'opérer; mais précisément parce qu'il dépasse toute croyance humaine, il fallait un homme fidèle pour le tenir caché; l'Esprit-Saint est l'auteur du mystère qui s'accomplit; Joseph est le gardien qui le recouvre d'un voile; il est l'ange placé à la porte du véritable paradis terrestre, pour en garder l'entrée avec une sainte jalousie; il est comme le nuage sacré abaissé devant le sanctuaire, comme le rideau du temple, qui dérobe à tout regard profane la vue de la véritable arche d'alliance, du véritable tabernacle de Dieu parmi les hommes.

Oh! qui ne voit ici le serviteur fidèle, en celui qui par sa pudicité sans tache, par sa sévérité jalouse à sauvegarder la virginité de l'épouse de l'Esprit-Saint, est devenu le coopérateur visible, le ministre affidé du plus grand des mystères de Dieu (3)!

Or Joseph si scrupuleusement fidèle se montre encore d'une prudence héroïque dans la circonstance la plus délicate : *Fidelis servus et prudens!* Marie est devenue mère sans cesser d'être vierge; mais Joseph ignore comment s'est opéré en elle ce grand et prodigieux mystère. Quelle n'est donc pas sa surprise, sa stupeur et sa consternation ? Quelle n'est pas sa cruelle perplexité, lorsqu'il vient à s'apercevoir que sa sainte compagne porte dans son sein

(1) Juvenis cum virgine, idest, Joseph cum Maria. Lyranus. — (2) Propter virginitatem Joseph pro mortuo reputabatur. S. Aug. — (3) Solus in terris magni consilii cooperator fidissimus. S. Bern.

fécondé un fruit qu'il ne peut croire appartenir à la terre et qu'il ne sait pas être l'œuvre du ciel ? Que de pensées ! que de jugements se heurtent dans son esprit ! Quel embarras ! Quelles angoisses ! A quelle pensée, à quelle résolution, à quel parti s'arrêter ? Il voit, dit S. Pierre Chrysologue, Marie portant dans son sein le signe de la fécondité, et sur son visage le rayon céleste de la virginité ; il la voit devenue mère, sans avoir rien perdu de sa virginale pudeur ; il la voit attentive à respecter le fruit de sa conception, mais tranquille et sereine, dans la conscience de son intégrité (1).

Il se rappelle ce dont il a été constamment témoin ; la pureté sans tache de ses pensées ; la sainteté de ses affections, la modestie de son regard, la sévère circonspection de son langage, la pudeur de ses manières, la gravité de son maintien ; sa jalouse vigilance à veiller sur elle-même, son amour de la retraite ; la constance de son recueillement ; son esprit d'oraison ; la ferveur de sa piété. Il ne s'arrête pas pour cela aux apparences ; il ne s'abandonne pas aux jugements précipités, aux injurieux soupçons, aux inquiétudes insultantes ; il n'éclate pas en reproches, en aveugles transports d'un amour qui se croit trahi ; mais, dit S. Jean Chrysostome, il crut bien plus à l'idée de sainteté que Marie avait d'elle-même inspirée à son cœur, qu'aux idées sinistres que naturellement semblait lui suggérer le témoignage de ses yeux. Il aima mieux présumer dans Marie un miracle de la grâce, que de soupçonner une fragilité naturelle ; il supposa plus facilement qu'une vierge avait pu devenir mère sans le concours de l'homme, qu'il n'admit que la vertueuse Marie se fût rendue coupable (2).

Bien loin de là, selon Remy d'Auxerre, Joseph qui était l'homme le plus versé dans la connaissance des saintes Ecritures, sachant que le Messie, d'après les oracles des prophètes, devait naître d'une vierge et que le temps de sa venue était arrivé, frappé du témoignage que ses yeux lui rendait de la sainteté et de la pureté de Marie, crut que, si le Messie devait naître d'une vierge, Marie seule pouvait être sa mère (3).

Dans cette persuasion, à Dieu ne plaise qu'il ose demander à Marie elle-même l'explication d'un secret qu'il ne peut ni dénier, ni comprendre ; parce que une seule demande pouvait ressembler à un soupçon ; et un soupçon bien qu'éloigné sur une matière aussi

(1) Sponsa prægnans sed virgo ; plena pignore, sed non vacua pudore ; de conceptu sollicita, et de integritate secra. S. Petr. Chrys. — (2) Credidit plus castitati, quam utero, plus gratiæ, quam naturæ. Conceptionem manifeste videbat, fornicationem suspicari non poterat. Possibilius credebat mulierem sine viro posse concipere, quam Mariam posse peccare. S. Jo. Chrys. — (3) Videbat gravidam quam noverat castam ; non diffidebat prophetiam in ea esse impletam : Ecce virgo concipiet. Remig.

délicate, aurait fait rougir la plus plus pure des vierges et l'aurait pénétrée de douleur. A Dieu ne plaise qu'il consulte qui que ce soit sur un sujet aussi délicat, et qu'il s'expose à mettre en doute auprès de quelqu'un la fidélité de son épouse, ou à laisser la décision au jugement de la synagogue, avec le danger de faire condamner celle qu'il croit innocente et plus pure que lui-même ; homme juste au plus haut degré, il n'envisage qu'avec horreur l'idée d'exposer Marie à devenir victime d'une injustice (1). Mais s'il ne croit pas pouvoir dénoncer Marie sans injustice, il ne croit pas non plus, dit S. Jean Chrysostome, pouvoir habiter avec elle sans manquer d'humilité : Qui suis-je, disait-il donc en lui-même, pour oser retenir auprès de moi, cemme épouse, pour oser traiter avec la familiarité d'un époux, la mère auguste de mon Dieu ? Ah ! je ne suis certainement pas assez pur, assez juste et saint pour habiter sous le même toit avec une aussi sainte, une aussi sublime créature (2). Que fait-il donc ? à quoi se résout-il ? Il prend la résolution de partir, de s'éloigner, de laisser aux mains de Dieu sa compagne révérée ; mais il tient cette résolution cachée, sans en faire part à qui que ce soit (3). O homme, dit S. Jérôme, en qui est aussi grande la prudence de l'esprit caractéristique de la sainteté, qu'est héroïque la fidélité du cœur : *Fidélis servus et prudens*. La réserve avec laquelle Joseph sûr de la chasteté de son épouse, la met à l'abri de tout déshonneur, et sans cesser d'admirer le prodige, passe sous silence le mystère, est le plus beau témoignage de la virginité de Marie (4) Joseph ne veut donc pas, dit Origène, répudier Marie comme coupable, il veut s'en séparer par respect ; sa résolution n'est pas un acte de jalousie vindicative et la punition d'une infidélité présumée, mais un acte de profonde humilité envers un si grand et incompréhensible mystère, sous l'impression de cette profonde humilité, il se crut indigne de la société de Marie, en qui il voyait s'être accompli l'auguste mystère de l'incarnation du Verbe (5).

Aussi combien sont douces les paroles par lesquelles l'ange dissipe la crainte révérentielle qu'a éveillée dans le cœur de Joseph son excessive humilité ! « O Joseph, fils de David, n'ayez aucune appréhension de retenir auprès de vous Marie qui vous est unie comme épouse (6). » Ce fut comme s'il lui avait dit : Joseph, il est

(1) Cum esset justus et nollet eam traducere. Matth. I. — (2) Major est ejus dignitas ; superexcellit ejus sanctitas nec meæ congruit indignitati. S. Jo. Chrys. — (3) Voluit occulte dimittere eam Matth. I. — (4) Hoc testimonium Mariæ est quod Joseph sciens illius castitatem et admirans quod evenerat, celat silentio cujus mysterium nesciebat S. Hieron — (5) Ideo dimittere volebat quoniam magnum sacramentum in ea esse cognoscebat, cui approximare se indignum existimabat Orig. — (6) Joseph fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam. Matth. I.

vrai que Marie a conçu par l'opération du Saint-Esprit; mais ce même Esprit divin en versant ses richesses dans un trésor qui vous appartient, n'a pas entendu vous priver de l'avantage de le posséder; en faisant de Marie la mère du Sauveur, il ne veut pas qu'elle cesse d'être votre épouse; Il vous la donna lui-même pour épouse, et il en confirme le don; elle fut à vous et ne cessera pas de vous appartenir. Le Dieu qui vous l'a donnée pour épouse, non seulement la laisse, mais il la confie à votre piété; c'est par religion que vous l'avez prise; et au nom de la religion, loin d'exiger de vous que vous vous en sépariez, il vous fait une obligation de la retenir auprès de vous (1). C'est maintenant que Marie devenue mère aura besoin d'un époux pour mettre à couvert son honneur et nourrir son fils.

Or ces paroles, l'ange les prononça au nom de Dieu qui l'envoie; et en même temps qu'elles sont une révélation qui calme les alarmes de l'humble Joseph, elles sont la manifestation d'un privilége qui anoblit sa personne. Elles sont la solennelle investiture que Dieu donne à Joseph, comme chef supérieur de Jésus et de Marie, de la véritable et auguste famille de Dieu sur la terre. Ainsi Joseph n'est pas seulement le vrai serviteur prudent et fidèle, en quoi consiste son mérite; mais il est encore le serviteur fortuné, que le Seigneur lui-même a préposé à sa divine famille pour qu'il la nourrisse et la gouverne, en quoi consiste sa grandeur : *Quem constituit Dominus super familiam suam.*

Quelle dignité plus illustre, quelle grandeur plus sublime pourrait-on imaginer que celle à laquelle est élevé Joseph, quand il est choisi pour nourrir la sainte famille de Dieu, Marie et Jésus? *Ut det illis cibum in tempore.*

Comme le véritable époux de Marie, qui l'a rendue mère du Verbe, fut le Saint-Esprit, époux invisible, Marie sans Joseph eût donc été visiblement comme veuve; et comme le véritable père de Jésus-Christ est le Père éternel, père invisible, qui l'a engendré de sa substance, Jésus-Christ sans Joseph eût été visiblement orphelin. Joseph fut donc appelé à tenir la place et le rang d'époux visible à l'égard de Marie et de père visible à l'égard de Jésus. C'est donc à lui que furent adressées les paroles de la prophétie; A vous a été confié le soin du pauvre, c'est à-dire de Jésus; c'est vous qui serez le protecteur et l'appui de l'orphelin (2).

A tous les chrétiens il a été ordonné de nourrir et de sustenter Jésus-Christ, dans la personne des pauvres; à Joseph seul il a été

(1) Ne timeas accipere tuæ religiositati creditam. Orig. — (2) Tibi derelictus est pauper; orphano tu eris adjutor. Ps. x.

confiée la charge de le nourrir et de le sustenter dans la personne de sa mère et dans sa propre personne. Oh ! ministère sublime et plus qu'angélique, d'être comme la Providence visible de Dieu, à l'égard de la mère même de Dieu, à l'égard du Fils même de Dieu devenu pour l'amour de l'homme pauvre et orphelin !

Les anges veillent autour de cette sainte famille pour honorer invisiblement Marie comme leur reine, et adorer invisiblement Jésus-Christ comme leur Dieu. L'Esprit-Saint comble secrètement de ses grâces et de ses dons l'âme de Marie. Le Père éternel prodigue ses secrètes tendresses à son Fils bien-aimé. Mais à Joseph est confié le soin de secourir, de sustenter, d'entourer au-dehors de toute sorte d'attentions, de toutes les sollicitudes d'une tendre affection la vie corporelle du fils et de la mère de Dieu : *Ut det illis cibum in tempore.*

Après avoir été le véritable Obededom en conservant la véritable arche d'alliance, la vierge Marie, il a été aussi le véritable Joseph qui a tenu en réserve la véritable ressource contre la disette, le véritable froment des élus, destiné à rassasier l'univers entier dans la famine universelle. Il a été le véritable Abraham, qui a nourri le véritable Isaac, la véritable victime pour le temps où elle devait être immolée.

Oh ! le sublime ministère ! oh ! la fonction plus qu'angélique que d'être ainsi comme la Providence visible de Dieu envers la mère et le Fils même de Dieu !

Remarquez bien cette expression : « *constitué sur sa famille,* » qui exprime non seulement les soins purement ministériels d'un serviteur, mais l'autorité et le commandement de chef et de maître donnés à Joseph sur la famille de Nazareth.

Dépositaire de l'amour et de la Providence invisible de l'Esprit-Saint à l'égard de Marie, et du Père céleste à l'égard de Jésus, il fut le représentant de leur autorité, à l'égard de la Vierge devenue mère du Verbe incarné (1).

Plus heureux que l'ancien, ce nouveau Joseph ne fut pas seulement établi par le roi de l'univers seul premier ministre et serviteur, mais prince et maître suprême et chef de l'auguste famille que le roi des cieux s'était formée sur la terre ; et cela, non pas seulement pour la nourrir par son pénible travail, l'entourer de ses sollicitudes, la consoler par sa tendre affection, mais encore pour la diriger par sa prudence, la gouverner avec une autorité véritable, puisque c'est de Joseph qu'il faut entendre à la lettre ce

(1) Dedit ei sollicitudinem et auctoritatem patris.

qui est écrit dans la prophétie : Il l'a établi le maître de sa maison, le maître suprême de toutes ses possessions (1).

Jésus-Christ devait naître d'une mère vierge ; mais aussi d'une vierge épouse ; il fallait que sa mère unît en elle ce double titre, pour qu'il naquit d'une manière convenable à sa dignité et à sa grandeur. C'est la virginité de Joseph qui garantit à Marie sa qualité de vierge. Les deux époux coopérèrent par la virginité de leur mariage à cette naissance ineffable. L'un et l'autre furent rendus féconds par la même vertu qui semblait devoir les rendre stériles. L'homme-Dieu, la fleur de Nazareth est né de la commune virginité de Marie et de Joseph ; il est né de ces deux lis comme les autres hommes naissent de la commune concupiscence. Si Jésus-Christ n'est pas né du sang de Joseph, il est né de sa virginité et de son amour, et Joseph a été son père ainsi que le disait Marie : « Votre père et moi nous vous cherchions (2). » En effet, moins Joseph concourut à la formation du corps adorable de Jésus, plus il coopéra au miracle de sa vie. Il eut à sa naissance la part que pouvait y avoir une vertu singulière, une pureté angélique, une héroïque fidélité à conserver intact le dépôt qui lui avait été confié de Dieu ; et comme il n'y eut pas de plus noble époux, grâce à sa virginité, il n'y eut pas non plus, dit S. Augustin, de père plus parfait grâce à sa pureté, et sa paternité fut aussi noble que singulière (3). Aussi est-ce le même archange qui avait été envoyé à Marie, qui vint révéler à Joseph la miraculeuse conception opérée par le Saint-Esprit. A Joseph le premier, et après lui seulement et comme par lui, a été révélé à l'humanité entière le grand secret, le grand dessein de Dieu, le mystère de l'incarnation (4). A Joseph encore, dans le même message, est délégué le pouvoir de conférer par une solennelle investiture au Fils de Dieu le titre de Sauveur du monde : « Vous lui donnerez le nom de Jésus ; car il délivrera son peuple de leurs péchés (5). Enfin c'est à Joseph que le messager céleste découvre les divins conseils, les divins oracles, soit qu'il s'agisse de l'honneur de la mère ou de la sécurité du fils ; il est averti du ciel quand il doit aller à Bethléem, s'enfuir en Egypte, retourner à Nazareth. Il est vrai que dans ces circonstances il ne lui est pas dit : Prends ton épouse et ton fils ; mais bien : « Prends l'enfant et sa mère (6) ; parce que l'ange et l'Evangéliste ne laissent jamais échapper l'occasion de rappeler en termes clairs et pré-

(1) Constituit eum dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ. Ps. CIV. — (2) Pater tuus et ego, Luc. II. — (3) Tanto firmius pater, quanto castius. S. Aug. — (4) Quod in ea natum est de Spiritu sancto est. Matth. I. — (5) Vocabis nomen ejus Jesum ; ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum. *Ibid.* — (6) Accipe puerum et matrem ejus. *Ibid.*

cis que Jésus-Christ n'est pas fils de Joseph selon la chair, mais seulement de Marie. Du reste en lui disant « Prends l'enfant et sa mère, » l'ange, tout en faisant voir que Joseph était établi arbitre, économe, nourricier, gardien de Jésus et de Marie, et qu'il devait en prendre soin comme si Jésus était réellement son fils, l'ange manifestait clairement que ce fils et sa mère devaient dépendre des directions de Joseph, devraient exécuter ses ordres, comme si Joseph eût été réellement père de Jésus, aussi bien qu'il est vraiment époux de Marie. Origène, sur la foi de la tradition, atteste que Jésus appelait Joseph, « mon père, » aussi bien qu'il appelait Marie, « ma mère (1). » O dignité ! ô grandeur ! ô gloire de Joseph ! s'écrie S. Basile. Aucun homme, quelque saint et parfait qu'il fût, aucun ange n'avait reçu un honneur si grand. Seul Joseph a eu le bonheur de s'entendre appeler père, par celui dont le véritable père est dans les cieux (2).

Ainsi donc comme Marie dans Joseph son époux visible reconnaît la personne de l'Esprit-Saint son invisible époux, de même Jésus dans ce patriarche, son père par vertu et par grâce, reconnaît la personne du Père éternel, son invisible père par nature. Jésus donc, comme Marie, dépend de Joseph, lui obéit avec la soumission la plus parfaite, et passe trente années dans cet état de sujétion, de servitude, de dépendance ; car l'expression de l'Evangile n'indique point seulement une soumission révérentielle, respectueuse, de simple convenance et de cérémonie, mais une véritable sujétion de sentiment, de devoir, de perfection, de réelle obéissance pratiquée comme envers Dieu même (3). O profond abaissement d'une part ! et d'autre part infinie condescendance d'un Dieu, qui consent ainsi à dépendre des volontés et des prescriptions d'un homme (4) ! Mais par cette raison même, quelle n'est pas, s'écrie Pierre Damien, la dignité et la grandeur de Joseph ! Dans les desseins du Dieu rédempteur, c'est l'honneur de sa paternité que de servir à l'accomplissement des plus sublimes mystères. O sujétion ! ô obéissance ! ô fidélité, qui selon le même saint docteur, en même temps qu'elle nous révèle l'incompréhensible excès de l'humilité de Jésus, nous révèle aussi l'incompréhensible et unique dignité de Joseph ! car de même que Marie partage avec Dieu seul l'avantage d'avoir engendré Jésus de sa propre substance, ainsi Joseph partage également avec Dieu seul la gloire de commander à Jésus comme à son fils (5).

(1) Vocabulo patris honoravit eum. Orig. — (2) Hoc vocabulo neque angelus, neque sanctus, sed solus Joseph meruit nuncupari. *Ibid* — (3) Et erat subditus illis. Luc II. — (4) Obediente Deo voci hominis. Jos. X. — (5) Hæc subjectio sicut inæstimabilem nobis humilitatem in Christo, ita incomparabilem dignitatem designat in Joseph. B. Pet. Dam.

O gloire, ô grandeur de Joseph qui eut l'honneur de se voir obéi comme père, par l'auguste personne qui fut l'objet de la foi des patriarches, de l'espérance des prophètes, de la charité des justes, des désirs et des hommages du monde entier, par celui qui fut le Messie, le Rédempteur, le Fils de Dieu même, par celui duquel tous les saints se seraient estimés indignes de dénouer le cordon des souliers, de baiser la terre foulée de ses pas, en un mot d'être comptés parmi ses plus humbles serviteurs ! O grandeur ! ô gloire de Joseph qui eut l'honneur de se voir obéi comme maître par celui qui avait pris la forme de l'esclave, par celui auquel obéissent dociles la mer, les vents, la santé et la maladie, la vie et la mort, les anges et les démons, les justes et les pécheurs ! Elle est grande la gloire du saint nom de Jésus, en présence duquel fléchit tout genou, se courbe toute tête, dans le ciel, sur la terre, dans le paradis et dans l'enfer (1). Mais plus grande encore et plus incompréhensible est la gloire de Joseph, au moindre signe duquel baisse humblement la tête ce même Jésus qui voit devant son nom s'abaisser l'univers entier. Se réglant sur les exemples de Jésus, l'humble Marie lui est encore plus parfaitement soumise et obéissante. Ces deux augustes personnages sont comme suspendus aux lèvres de Joseph ; et tous les deux, épouse et fils demeurent sous la dépendance de son arbitre et de sa volonté. C'est lui qui au gré de ses volontés et de son libre arbitre, règle et gouverne cette précieuse famille ; c'est lui qui la transporte d'un lieu à un autre ; qui fixe l'heure du départ, dirige la route, détermine les marches et règle les stations et lieux de séjour. Ah ! le premier Joseph avait vu seulement en songe, en signe et en figure, le soleil et la lune concentrer leurs rayons et venir des hautes régions du ciel s'abaisser devant lui et l'adorer sur la terre (2) ; et voici que tout cela s'accomplit en plein jour et en toute réalité à l'égard du nouveau Joseph. Il voit, lui, le véritable astre de la nuit, il voit Marie avec tous ses attraits ; il voit le véritable soleil de justice, Jésus, se tenir attentif à ses moindres signes, prévenir ses désirs, accomplir ses volontés, comme si c'étaient les signes, les désirs, les volontés de Dieu même ; l'écouter avec révérence, lui déférer avec humilité, lui obéir avec fidélité, le respecter, le vénérer, lui rendre hommage, l'adorer en quelque sorte comme Dieu même : *Vidi solem et lunam adorare me.*

O noblesse, ô grandeur de l'humble maison de Nazareth ! Quel lieu dans l'univers abrita jamais de plus augustes personnages, et

(1) In nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. Philipp. II. — (2) Vidi solem et lunam adorare me. Gen. XXXVII.

fut le témoin et le théâtre de plus grands prodiges et de plus sublimes mystères? Le temple de Jérusalem est aux yeux des hommes plus magnifique et plus majestueux. La maison de Nazareth est aux yeux de Dieu et plus sainte et plus auguste; elle est sur la terre son véritable temple. Là, comme dans nos temples, la divinité habitait corporellement en Jésus-Christ qui y était nourri; là encore naissait la grande famille de Jésus-Christ, l'Eglise, qui devait ensuite s'étendre dans le monde entier. Là était tracé le plan d'une nouvelle création qui devait reconstituer l'homme selon Dieu dans la justice et la vérité; là commençaient à se réaliser dans le temps les desseins que Dieu avait arrêtés en lui-même, de toute éternité. Là se formaient les premiers modèles du culte, les premiers disciples de l'Evangile; là se produisaient les premiers fruits de la rédemption, les premiers miracles de la grâce, les premiers candidats de la gloire céleste.

Heureux donc, ajoute le Seigneur, dans la parabole du Serviteur fidèle, heureux le serviteur fidèle que Dieu trouve toujours docile à écouter ses ordres, fidèle et zélé à les accomplir! Pour sa récompense il le mettra en possession de tous ses biens: *Super omnia bona sua constituet eum*. Or cette prédiction s'est aussi littéralement vérifiée dans la personne de Joseph, quant à la récompense qu'il a obtenue.

Bien que Dieu soit le maître et le dispensateur des biens de la nature autant que des biens de la grâce, toutefois comme d'ordinaire il donne préférablement les biens de la nature, plutôt à ses ennemis, plutôt aux pécheurs qu'aux justes, on peut dire que les vrais biens de Dieu, les vrais biens qu'il estime, dans lesquels il se complaît, et qu'il désire voir estimer par ses amis au-dessus de tous les autres biens, les biens qui doivent par excellence être appelés ses biens à lui, *Bona sua*, ce sont les biens de la grâce, les biens de la gloire. Or c'est justement de ces biens qu'il a enrichi avec la plus grande libéralité son serviteur Joseph, en récompense de sa prudence et de sa fidélité: *Super omnia bona sua constituit eum*. D'abord il lui conféra les biens dans l'ordre de la grâce. Qui pourrait jamais mesurer l'excessive abondance de mérites, de vertus, de grâces, de faveurs divines, dont Joseph fut comblé soit comme époux de Marie, soit comme père putatif de Jésus? Nous ne comptons pour rien les grâces, les dons, les priviléges, dont Dieu le prévint et l'enrichit, pour le rendre capable d'une si grande charge, d'un si grand ministère. Nous ne rappellerons pas qu'il fut, selon S. Thomas, sanctifié dès le sein de sa mère avant sa naissance, qu'il fut délivré du foyer de la concupiscence, de manière à

être par la pureté de son âme un ange véritable dans un corps humain. Nous ne redirons pas qu'il réunit en lui-même l'innocence d'Abel, la fidélité d'Abraham, la docilité d'Isaac, la piété de Jacob, le zèle de Moïse, la mansuétude de David; qu'il fut au delà de toute idée comblé de toutes les grâces et de toutes les vertus, et qu'il réunit en lui seul tous les dons de l'esprit qui anima tous les saints et tous les justes avant lui (1). Nous nous contenterons de nous arrêter un instant à l'augmentation de grâces et de mérites qu'il obtint par le seul exercice de son ministère.

Premièrement que ne dut-il pas obtenir comme époux de Marie? Le mariage le plus saint, selon la remarque de S. Paul, partage d'ordinaire le cœur des époux les plus saints, entre le désir de plaire en même temps au créateur et à la créature, et ne leur permet guère d'être tout à Dieu et en Dieu (2).

Mais pour Joseph la présence de son épouse, loin d'être un obstacle, était un stimulant continuel à s'élever vers Dieu de toute la force de son cœur, de toute l'impétuosité de ses affections. De même que l'arche d'alliance était revêtue d'or intérieurement et extérieurement, Marie était et à l'intérieur et à l'extérieur remplie de la divine charité. Cette flamme divine de son cœur débordait dans toutes les parties de son corps, étincelait sur son visage, dans ses manières, dans ses paroles, et formait autour d'elle comme une atmosphère très pure du plus saint amour. Joseph placé auprès d'elle est donc continuellemment enveloppé de cette atmosphère, et la respire sans cesse. Du cœur de Marie les ardeurs de l'amour divin passent dans le cœur de Joseph, pour l'embraser d'un amour plus ardent et plus parfait. Il aime tendrement Marie comme épouse, mais tout en l'aimant comme épouse, il l'aime comme mère de son Dieu, il l'aime selon Dieu, il l'aime comme remplie de Dieu, comme le temple véritable de la divinité. Tout en elle lui parle de Dieu, l'élève au-dessus de lui-même, le conduit à Dieu, et lui fait goûter dans le mariage les avantages de la virginité, qui sont de ne penser qu'à Dieu, de se sanctifier corps et âme, de se consacrer à Dieu, d'aimer toujours Dieu de plus en plus: « Celui qui n'a pas d'épouse, est libre de ne penser qu'aux choses de Dieu (3). »

Ajoutons que Joseph recevait sans cesse un accroissement de mérite et de grâce comme père et gardien de Jésus.

Jésus-Christ, dans l'Evangile, a placé au-dessus de tout autre mérite celui de la charité. Il a déclaré qu'il recevrait et récom-

(1) Vir iste spiritu sanctorum omnium plenus fuit. S. Thom. — (2) Qui cum uxore est divisus est. I. Cor. VII. — (3) Qui sine uxore est, cogitat quæ Domini sunt. *Ibid.*

penserait comme fait à lui-même tout le bien qu'en son nom nous pourrions faire au plus misérable, au dernier des hommes. Or si tel est le mérite de ceux qui ont pratiqué seulement au nom de Jésus-Christ la miséricorde, quel n'aura pas été le mérite de Joseph, qui l'a pratiquée envers Jésus-Christ lui-même ?

Le Fils même de Dieu, revêtu de notre nature, exposé à toutes les misères de l'homme, a été confié à Joseph pour le nourrir, en prendre soin, veiller sur lui. Joseph le porte enfant, revêt sa nudité, apaise sa faim, étanche sa soif, le sustente au prix de ses sueurs, lui donne asile dans sa maison, le reçoit dans son sein, montre sa vigilance à le cacher, son courage à le défendre. Qui pourrait, non pas redire, mais seulement exprimer quels furent parmi ces soins assidus de tous les instants, les immenses trésors de bénédiction et de grâce, dont ce Dieu de bonté ne cessait de combler Joseph en récompense de cette sollicitude, de cette tendre compatissance et de tout cet amour ? D'autant plus que cet amour de Joseph pour Jésus avec toute l'énergie de l'amour d'un père, n'en connaît pourtant ni les faiblesses, ni les imperfections ordinaires à la tendresse des pères pour leurs enfants, tendresse qui trop souvent exclut le pur et parfait amour de Dieu.

Comme Jésus-Christ est fils de Joseph d'une manière toute spirituelle et partant plus noble et plus parfaite, et que pour cela même il est plus fils de Joseph que les fils selon la chair ne le sont de leur père, pour cela aussi Joseph l'aime immensément davantage. Mais comme cet amour ne doit rien à la nature et à la chair, par conséquent aussi il ne préjudicie en rien aux opérations de l'Esprit et de la grâce. Comme Jésus-Christ est fils de la virginité de Joseph, par conséquent aussi ce père d'un nouveau genre, ce père parfait, l'aime non par sympathie du sang, mais par sentiment de religion. Comme Jésus-Christ vrai homme est fils de Dieu, et que la même personne une et indivisible est en même temps vrai Dieu et vrai homme, par conséquent aussi toute la charité que Joseph exerce envers Jésus-Christ homme qu'il voit, il l'exerce directement envers le Dieu qu'il ne voit pas ; et dans son fils Joseph aime son Créateur, son Rédempteur, son Dieu. Aussi est-il humilié, confus, tout ému et attendri à la vue de ce Dieu qui se soumet à ses ordres, comme le dernier des hommes. Les services qu'il lui rend sont des actes de latrie, sont des hommages de piété. Les fatigues auxquelles il se dévoue pour le sustenter, le soulager, le mettre à l'abri de tout péril, sont des sacrifices très purs qui ont l'amour de Dieu pour principe, l'honneur et l'amour de Dieu pour objet. Les demandes qu'il lui adresse sont de ferventes prières ; les

entretiens qu'il a avec lui sont de ferventes méditations ; les caresses qu'il lui prodigue sont des transports de charité séraphique ; la joie intérieure qu'il goûte à le presser contre son sein, à le voir croître sous ses yeux, sont des extases, des ravissements de contemplation sublime. En un mot, pendant que Jésus-Christ lui obéit comme à un père, Joseph l'adore comme son Dieu ; et tout l'exercice de sa supériorité est un enchaînement merveilleux, une succession admirable d'actes très purs de religion et de piété qui l'élèvent à Dieu en l'unissant à lui de plus en plus.

D'un autre côté, aussi, comme Joseph est attentif et zélé à rendre à Jésus-Christ, dans son fils, le culte véritable et parfait qu'il lui doit comme Dieu ; Jésus-Christ, de son côté, est attentif à récompenser dans son serviteur un père, et pendant que, comme homme, il lui obéit extérieurement, il agit comme Dieu pour le combler intérieurement de toute sorte de grâces. Les œillades qu'il dirige vers lui sont autant de dards de divine charité ; les réponses qu'il lui fait sont autant d'inspirations divines ; les paroles qu'il lui adresse sont des paroles de grâce et de vie, qui, pendant qu'elles résonnent doucement à l'oreille de Joseph, se répètent en échos mystérieux dans son cœur, et de plus en plus le purifiant, le sanctifient, le perfectionnent, l'enflamment, le divinisent. Or, imaginez trente années d'une pareille vie plus semblable à celle des élus dans le ciel, qu'à celle des hommes encore dans la voie, trente années de cette divine intimité avec le Fils même de Dieu, trente années, si j'ose ainsi parler, de cette ineffable rivalité entre Joseph jaloux d'honorer son Dieu dans son fils, et Jésus jaloux de récompenser dans son serviteur un père ; puis calculez, si vous pouvez, l'immense trésor de vertu, de mérite, de sainteté, de grâce, dont Joseph fut comblé. Une parole dira tout, une parole que nous avons déjà plusieurs fois répétée : Joseph est le serviteur vraiment heureux, parce que Dieu le trouvant constamment docile, obéissant et fidèle, l'a enrichi à plaisir de tous les biens qui sont les biens propres de Dieu : biens de vertu, de mérite, de grâce, nous l'avons déjà vu ; nous ajouterons biens de la gloire dans la deuxième partie.

Deuxième point. Jésus-Christ a déclaré dans l'Evangile que le mérite des hommes de miséricorde est si grand à ses yeux, qu'il leur donne droit à une bénédiction particulière du Père céleste, à une place distinguée dans son royaume : « Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde (1). »

(1) Venite benedicti Patris mei ; percipite regnum paratum vobis a constitutione mundi. Matth. xxv.

Or, si telle est la récompense de ceux qui ont pratiqué la charité envers les pauvres, qu'elle aura été la récompense de Joseph qui l'a pratiquée envers Jésus-Christ, en nourrissant sa sainte humanité au prix de ses fatigues, de ses sueurs ? Si telle est la récompense de qui fait le bien seulement au nom de Dieu, quelle n'aura pas été la récompense de celui qui l'a fait à Dieu même en personne ? Oui, élevé en gloire au-dessus de tout autre saint, comme il fut aussi plus élevé en mérite, appartenant à l'union hypostatique dans le ciel, comme sur la terre il appartenait à la sainte famille, seulement inférieur à la Vierge dont il fut l'époux, et à Jésus-Christ dont il fut père, quand il demande quelque chose à cette épouse et à ce fils, il l'obtient, dit Pierre Damien, non pas comme quelqu'un qui obtient à force de prière, mais comme quelqu'un qui est obéi par autorité de commandement. De même que Dieu le combla sur la terre de tous les biens de la grâce, ainsi il a établi dans le ciel arbitre de tout son pouvoir et dispensateur de tous ses biens.

Le grand monarque de l'Egypte, qui en récompense de ce que l'ancien Joseph avait par sa prévoyance assuré à son peuple l'abondance du blé au temps de la famine, assujettit à son autorité tout son royaume, ordonnant à son peuple d'avoir en tout recours à Joseph (1), fut une belle figure, une véritable prophétie de la conduite du Dieu éternel qui, en récompense de ce que le nouveau Joseph avec tant de sollicitude et de tendresse a nourri Jésus, le vrai froment des élus pour le salut du monde, a conféré à ce grand patriarche l'autorité et l'empire sur tout le peuple chrétien, prescrivant à tous de recourir à Joseph pour obtenir n'importe quelle grâce et quel secours : *Ite ad Joseph !*

Remarquez, en outre, que Joseph est l'unique saint qui ait pratiqué les vertus propres de tout état et de toute condition ; et c'est pour cela qu'il a obtenu la prérogative d'être l'unique saint qui puisse intercéder pour les personnes de toute condition et de tout état. En ce sens, on peut dire que Dieu lui a donné le droit de bénir toutes les nations (2). Joseph appartenait à la race royale de David, mais il fut toutefois obligé de vivre du travail de ses mains. C'est donc à lui que doivent recourir en même temps et les riches et les pauvres, et les nobles et les plébéiens. Il fut engagé dans les liens d'un légitime mariage ; mais dans le mariage il conserva la virginité la plus pure et la plus parfaite. C'est donc à lui que doivent recourir toutes les personnes qui ont fait vœu de virginité et

(1) Ite ad Joseph. Genes. XLI. — (2) Benedictionem omnium gentium dedit illi. Eccl. XLIV.

toutes celles aussi qui vivent dans l'état du mariage. Il appartenait à l'ordre des laïques, mais ayant eu l'honneur de porter entre ses mains et d'offrir à Dieu, avec les plus purs sentiments de religion, le corps très saint de Jésus-Christ, il exerça le plus noble et le plus auguste sacerdoce (1), C'est donc à lui que doivent recourir laïques et prêtres, ecclésiastiques et séculiers. Oui, Dieu lui a donné le pouvoir de bénir toutes les tribus de la terre : *Benedictionem omnium gentium dedit illi.* Et, en effet, il n'y a pas de royaume qui ne l'ait pour protecteur, de famille qui ne l'ait pour gardien, de chrétien qui ne l'ait pour avocat; et son nom uni à celui de Jésus et de Marie est la confiance, la consolation, le *confort,* le miel, la douceur de toutes les lèvres chrétiennes : *Benedictionem omnium gentium dedit illi.*

Observez cependant en particulier, que si la vie de Joseph fut la plus heureuse, sa mort fut en un sens la plus étrange, car la mort, qui unit les saints à Jésus-Christ, fut précisément ce qui sépara Joseph d'avec Jésus-Christ, en la société duquel il avait le bonheur de vivre. Donc, si Etienne souffrit avec joie une mort cruelle avec la douce perspective d'aller bientôt rejoindre Jésus-Christ qui l'attendait glorieux dans les cieux ouverts à ses regards (2); si Paul ne désira rien aussi ardemment que de voir se rompre les liens du corps qui l'empêchaient de s'unir à Jésus-Christ (3); Joseph, au contraire, ne redoutait rien autant que la mort, qui devait, pour un temps dont il ignorait la durée, le priver de la vue et de la société de Jésus et de Marie. Les saints en mourant vont s'unir avec Jésus et Marie et goûter les délices de leur société ; Joseph en mourant en est séparé, La chère présence, l'assistance affectueuse de Jésus et de Marie, qui pour les autres est une consolation au moment de la mort, fut son plus grand tourment. Les autres saints passent en mourant des limbes obscurs de

(1) Jésus-Christ dans un état d'humiliation et de faiblesse, Jésus-Christ encore enfant, faisait office de médiateur : sa sujétion expiait nos désobéissances ; son humilité guérissait notre orgueil, son infirmité guérissait nos plaies ; il s'offrait comme prêtre, il intercédait comme avocat, il satisfaisait comme rédempteur.

Or comme Joseph qui souvent prenait Jésus enfant entre ses mains pures, l'offrait au Père céleste pour la rédemption du monde et unissait à ce grand acte ses prières, sa charité ; comme c'était Joseph qui recevait et offrait à Dieu les hommages du fils de Dieu humilié et en état de dépendance ; il exerçait, lui aussi, une espèce de sacerdoce.

Comme c'était par l'intermédiaire de Joseph que du trône de Dieu descendaient vers la maison de Nazareth les volontés du Père céleste, c'est aussi par son intermédiaire que de la maison de Nazareth les actes de soumission de la part de la mère et les actes d'obéissance de la part du fils s'élevaient jusqu'au trône de Dieu. Les anges sont chargés de présenter à Dieu les prières et les mérites des saints ; à Joseph était confié le sublime ministère d'offrir, de présenter à Dieu les mérites et les prières du saint des saints lui-même, et d'être ainsi le premier prêtre de Jésus-Christ qui offrit au Très-Haut ses satisfactions infinies, le prix de notre salut éternel. — (2) Video cœlos apertos et Filium hominis stantem a dextris Dei. Act. VII. — (3) Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo. Philipp. I.

cette vie à la lumière du paradis; Joseph, du paradis qu'il trouvait sur la terre en la compagnie de Jésus, passe dans le séjour des limbes, et comme dans un enfer. Avec le progrès de l'agonie s'accroissait sa peine. L'amour de Dieu, qui pousse l'âme des autres saints à sortir de leur corps, voudrait retenir l'âme de Joseph dans son corps. Tandis que la mort des autres saints est un transport, un élan d'amour, qui précipite l'âme dans le sein de Dieu, la mort de Joseph est un acte de sublime résignation à se séparer de Dieu. Tandis que les saints échangent l'exil pour la patrie, la terre pour le ciel, Joseph en mourant échange la patrie pour l'exil, le paradis pour les limbes, la société de Jésus et de Marie contre celle des âmes gémissantes de tous les patriarches, la béatitude du ciel contre une espèce de cruel enfer.

Or, de même que pour avoir été durant sa vie le modèle de toutes les vertus, il a obtenu en récompense la prérogative d'être aussi le protecteur de tous les genres de vertus; ainsi pour avoir été celui d'entre tous les saints à qui la mort a été moins désirable que la vie, il a obtenu en particulier la prérogative d'être pour nous tous un protecteur à la mort. Et voilà pourquoi l'Eglise l'invoque comme le consolateur, le soulagement, l'espérance de tous les moribonds, comme le saint de la dernière heure. O moment, qui doit arriver pour tous et d'où dépend la bienheureuse ou la très malheureuse éternité ! *Momentum a quo pendet æternitas !* Faisons dès maintenant qu'il soit pour nous un moment propice. Oui, dès à présent assurons-nous pour cette heure terrible, par notre dévotion, par nos hommages, par notre confiance, la protection d'un si grand saint, qui rendra notre mort aussi heureuse que la sienne fut pénible, et nous verrons que son nom sera pour nous un bouclier de défense, un gage de consolation; et comme il est pour ainsi dire identifié avec Jésus et Marie, mourir à l'ombre de son patronage, c'est passer doucement et avec sécurité dans les bras de Jésus et de Marie. Ainsi soit-il.

LE DÉBITEUR INSOLVABLE

Ou les âmes du Purgatoire

Esto consentiens adversario tuo dum es in via cum eo ; ne forte tradat te adversarius judici, et judex tradat te ministro et in carcerem mittaris. Amen dico tibi, non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem.

Accordez-vous avec votre adversaire, pendant que vous êtes en voyage avec lui, de peur que votre adversaire ne vous livre au juge, que le juge ne vous livre à l'exécuteur, et que vous ne soyez jeté en prison. En vérité, je vous le dis, vous ne sortirez point de là que vous n'ayez rendu jusqu'à la dernière obole. MATTH. v.

Qui n'admirerait le langage des livres saints ! avec quelques brèves et saintes paroles ces livres nous révèlent les plus profonds mystères ; ils nous donnent de grandes et importantes leçons de religion et de conduite. Et tel est tout particulièrement le passage de l'Evangile que je viens de citer. En effet, cet adversaire, avec lequel Jésus-Christ nous avertit qu'il nous importe de nous bien entendre pendant que nous sommes encore dans la voie, c'est Dieu lui-même dont les préceptes sont en opposition avec nos désirs charnels, avec nos intérêts profanes, et avec qui il faut prendre nos arrangements et bien régler nos comptes, pendant que nous sommes encore voyageurs sur la terre.

Ce juge devant lequel notre adversaire nous citera pour être jugés, c'est Jésus-Christ auquel, comme il l'a dit lui-même, Dieu le Père a donné le pouvoir de nous juger tous.

Cette dette que nous devrons payer jusqu'à la dernière obole, ce sont les peines, les satisfactions, que nous devons à Dieu, pour nos manquements et pour nos péchés, dette qui, si elle n'est acquittée en cette vie par la pénitence, devra en l'autre vie être inexorablement soldée par une captivité expiatoire.

Enfin, la prison dans laquelle nous serons enfermés par sentence de Jésus-Christ et par le ministère de ses anges, et dont nous serons libérés, après l'acquit de notre dette (1), bien certainement n'est pas l'enfer, puisqu'une fois tombé dans l'enfer, on ne peut plus en sortir. Là, point de satisfaction en acquittement de la dette ; là, point de rançon pour être libéré (2). Il est donc de toute évidence qu'il s'agit ici du purgatoire.

Ainsi nous est clairement révélée, dans ces paroles de Jésus-

(1) Non exies inde donec reddas novissimum quadrantem. Matth. v. — (2) In inferno nulla est redemptio. Offic. def.

Christ, la belle théologie, le dogme catholique du purgatoire, nié par l'hérétique, ridiculisé par l'incrédule. Et ce débiteur insolvable, qui une fois sorti de cette vie ne peut plus par lui-même, ni payer, ni se racheter, et se trouve réduit à subir une dure captivité, c'est la multitude infortunée des âmes bénites, des saintes âmes du purgatoire, qui dans l'état de misère, d'abandon et de souffrance où elles gémissent, attendent de nous le rafraîchissement avec bien plus d'anxiété que les multitudes dont il est parlé dans l'Evangile de ce jour, n'attendaient de Jésus-Christ le pain miraculeux. Faisons donc en sorte d'étudier, dans la parabole du débiteur emprisonné pour dettes, les vicissitudes, l'état et la condition de ces âmes, afin d'intéresser à leur sort notre charité et de payer pour elles par nos suffrages, puisqu'elles ne peuvent payer pour elles-mêmes ; et ainsi nous-mêmes à notre tour nous pourrons mériter de trouver, après notre mort, des cœurs sensibles qui voudront bien payer pour nous.

Premier point. Comment peut-on bien concevoir que ce juge de l'Evangile qui se montre tellement inexorable, tellement sourd à toute prière, et insensible à tous les pleurs, soit Jésus-Christ même, ce Dieu de miséricorde, de clémence et de bonté ? Comment est-il possible qu'il condamne à la prison, non pas les âmes des pécheurs, mais les âmes justes, les âmes ses amies, ses filles, ses épouses, jusqu'à ce qu'elles aient intégralement satisfait envers la justice divine, pour leurs imperfections et leurs péchés ? Ne peut-il pas, dans sa miséricorde infinie, faire en sorte que ces âmes sorties de ce monde en état de grâce, ne souffrent plus aucun tourment ? Est-ce que le mérite infini de la satisfaction surabondante de Jésus-Christ ne peut les soustraire à toute peine, de même qu'il a effacé en eux toute faute ?

Ah ! ce sont là les sophismes par lesquels l'hérésie s'efforce de justifier l'orgueil diabolique avec lequel elle a osé nier la croyance du purgatoire, et opposer le délire d'un jour à la croyance universelle et constante du genre humain. Mais puisque, non seulement les chrétiens toujours et partout, en tout temps, en tout lieu, mais encore toutes les religions, tous les peuples de l'univers ont cru que les âmes des morts sont soulagées par les prières des vivants, nous ne nous laisserons pas séduire par ces sophismes. La miséricorde de Dieu est infinie, il est vrai, mais infinie est aussi sa sainteté et sa pureté ; en sorte que, comme l'a dit S. Jean, Dieu ne peut ni ne doit admettre en sa divine présence aucune créature, même légèrement défigurée par quelque faute : « Rien de

souillé n'entrera dans la cité céleste (1). » Il ne peut, dit le prophète, vouloir admettre sur sa montagne sainte, dans l'auguste tabernacle des cieux, autre chose que l'âme purifiée des plus légères taches de péché, et ornée de la justice la plus parfaite (2).

En conséquence ces fautes légères, ces restes, ces vestiges, ces ombres de péchés, qui aux yeux des hommes ne sont même pas des péchés ; ces imperfections dans lesquelles tombe chaque jour, à toute heure, toute âme si fervente, si parfaite soit-elle (car le juste est sujet à des chutes multiples) (3), ce levain de concupiscence dont demeure infectée une âme dans sa longue société avec le corps, tout cela, sans être précisément opposé à l'amitié, à la grâce de Dieu, peut être toutefois un obstacle à la claire vue de Dieu, aux jouissances de sa possession, parce que l'âme, à moins qu'elle ne soit transformée en un miroir sans tache (4), ne peut reproduire en elle-même la ressemblance des saintes perfections de Dieu, ni participer à son pur amour.

Les martyrs, les saints, les âmes hors ligne et vraiment héroïques, par la générosité de leurs sacrifices, par le fréquent usage des sacrements, par l'austérité de la pénitence, par la sublime pureté de leurs intentions, par un zèle sévère à sauvegarder leur innocence, par le continuel exercice de la prière, de la présence et de l'amour de Dieu, parviennent à se purifier entièrement elles-mêmes, à détruire dans ses plus intimes replis la concupiscence, à spiritualiser, pour ainsi dire, leur corps, à diviniser leur cœur, et voilà pourquoi, comme le dit S. Paul, au sortir de leur corps, elles s'envolent du premier bond vers les cieux, pour y recevoir la récompense de leurs travaux spirituels, et sont immédiatement admises à la vision de Dieu (5). Mais ceux qui n'ont pas pratiqué toutes ces expiations, et ne se sont point suffisamment purifiés en cette vie, ont besoin de se purifier après la mort ; et il est de foi que cette purification s'accomplit par le feu, puisque S. Paul, dans le passage cité, passage que tous les saints Pères anciens, tous les conciles, toute la tradition ont toujours entendu du purgatoire, ajoute : ceux dont la vie offre matière au feu, auront à souffrir ; ils parviendront un jour eux-mêmes au salut ; mais après avoir subi l'épreuve du feu (6).

Donc, les âmes sorties de ce monde en état de grâce avec Dieu,

(1) Nihil coinquinatum intrabit in eam. Apoc. XXI. — (2) Domine quis habitabit in tabernaculo tuo, aut quis requiescet in monte sancto tuo ? Qui ingreditur sine macula. Ps. XIV. — (3) Septies enim cadet justus. Prov. XXIV. — (4) Speculum sine macula. Sap. VI. — (5) Si cujus opus manserit, quod superædificavit, mercedem accipiet I Cor. III. — (6) Si cujus opus arserit detrimentum patietur ; ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem. *Ibid.*

mais encore souillées et imparfaites en quelque chose, ne peuvent éviter le purgatoire, parce qu'elles ne sont pas encore pures ; et elles doivent y demeurer tant que ne sera pas détruite jusqu'à la dernière trace la corruption charnelle, et qu'elles ne seront pas devenues dignes de comparaître devant le trône de Dieu, dignes d'être admises en sa sainte société. Or, tel est le langage de l'Ecriture ; car les prophètes ont dit : Dieu purifiera ses fils, comme le forgeron frappe l'acier à grands coups de marteau, pour lui donner plus de brillant, de même que l'orfèvre soumet l'or dans le creuset à l'action du feu pour le rendre plus pur (1).

En second lieu, si la miséricorde du divin Juge est infinie, non moins infinie est sa justice. Et, par conséquent, lorsque Dieu pardonne, il doit pardonner en Dieu. En tant que Dieu infiniment miséricordieux, il sauve le pécheur ; mais en tant que Dieu infiniment juste, il ne peut laisser impunie la moindre faute. Il doit vouloir que l'homme pécheur expie, paie de sa personne, satisfasse pour son propre péché. Certes, une miséricorde qui pardonnant le péché dispenserait de toute pratique de pénitence le pécheur, qui ne laisserait même au plus grand libertin aucune dette à payer, aucune peine à craindre, aucune satisfaction à donner, serait une miséricorde capable de détruire parmi les hommes toute idée de justice, toute crainte des jugements de Dieu, puisque l'on en serait quitte à si peu de frais. Ce serait une miséricorde capable de dépouiller le péché de toute l'horreur et de toutes les répugnances qu'il inspire de lui-même ; ce serait une miséricorde capable de détruire l'essence de la morale chrétienne, qui consiste dans la haine, dans l'éloignement des fautes les plus légères, puisque les fautes légères ne compteraient plus pour rien. Voilà pourquoi, comme l'enseigne l'Ecriture, la tradition et l'Eglise, comme l'établit par des preuves convaincantes la raison elle-même, comme le persuade la conduite des plus grands pénitents, même après qu'on a eu la certitude, telle que l'eurent un David, un S. Pierre, une certaine Madeleine, d'avoir obtenu le pardon de la faute, il est encore nécessaire de gémir, de faire pénitence, et d'escompter la peine ; car en pardonnant Dieu n'épargne pas toute peine, même à un cœur repentant et humilié, même après qu'il a pardonné toute faute.

Mais combien est petit le nombre de ceux qui, selon l'avertissement de Jésus-Christ, se réconcilient avec leur rigide adversaire, pendant qu'ils sont encore dans la voie ! C'est-à-dire, combien sont

(1) Sedebit conflans et purgabit filios Levi, et colabit eos quasi aurum et argentum. Malach. III.

rares les pécheurs convertis qui, pendant leur vie, mortifient leur corps pour le purifier, à proportion de ce qu'ils le flattèrent en ne lui refusant aucun plaisir ! Combien rares ceux qui cherchent à se réconcilier avec leur adversaire, c'est-à-dire avec la divine justice, à proportion de ce qu'ils l'offensèrent jadis. La plupart des pénitents partent de ce monde sans avoir réglé leurs comptes avec le divin adversaire; ils portent au tribunal de Dieu des péchés pleurés, mais non expiés ; leur contrition fut sincère, mais leur pénitence ne fut pas assez rigoureuse ; ils ne sont pas ennemis de Dieu, puisqu'ils se sont repentis de leurs fautes ; ils sont des débiteurs de Dieu, parce qu'ils n'ont pas satisfait; leurs âmes seront donc livrées au ministre de la justice divine, pour être enfermées dans la prison du purgatoire, d'où, comme nous l'assure avec serment Notre-Seigneur, elles ne sortiront point qu'elles n'aient payé à la justice divine jusqu'à la dernière obole.

Ne croyez pas, toutefois, que ce divin juge, pour vouloir exercer, dans toute sa rigueur, la justice, ait oublié sa miséricorde, puisqu'il est écrit : « Lorsque vous laisserez éclater votre colère, vous vous souviendrez encore de votre miséricorde (1). » Ces âmes, dans ce séjour d'expiation et de satisfaction, étant en état de grâce, même dans l'exil appartiennent à Dieu, même dans la prison sont ses épouses, même dans le feu ont droit à son royaume ; et tandis qu'il les purifie, il les aime ; tandis qu'il se dérobe à elles, il désire se découvrir à elles ; pendant qu'il les traite avec rigueur, il veut leur faire éprouver ses tendresses ; il les aime et les tourmente, a dit Tertullien (2). Qu'a-t-il donc fait dans sa sagesse, pour concilier des sentiments aussi opposés ? Inexorable pour l'acquit de la dette, il est indulgent, quant à la manière de l'acquitter. Si ce débiteur malheureux est insolvable par lui-même, le juge se borne et consent à ce que d'autres paient pour lui ; c'est-à-dire qu'il a établi l'économie du suffrage, afin que l'Eglise militante puisse venir en aide à l'Eglise souffrante. Il a voulu que le sacrifice de la croix, bien plus efficace que ceux de la loi ancienne, offerts par ordre de Judas Machabée pour les âmes de ses soldats, morts en combattant, il a voulu, dis-je, que le sacrifice de la croix, qui se renouvelle à tout instant sur les autels, pénétrât, par ses effets, jusqu'au purgatoire, et que nous, de notre part, unissant à ce sacrifice nos prières, nos aumônes, nos pénitences, nous puissions faire circuler dans ce séjour embrasé l'or pur du sang de l'alliance, et payer ainsi la rançon de ces nobles prisonniers, et

(1) Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis. Habac. III. — (2) Amat et cruciat. Tertull.

les introduire aussitôt dans la béatitude céleste après laquelle nous soupirons. Ainsi l'avait prédit le prophète Zacharie : « Vous aussi, par la vertu du sang de l'alliance, vous avez fait sortir vos captifs du lieu de désolation où l'on ne peut se désaltérer (1). »

C'est ainsi que dans son infinie sagesse, Dieu a trouvé, non seulement le moyen de procurer à ces âmes affligées l'avantage du soulagement et à nous le mérite de la charité, mais encore le moyen de concilier les intérêts de son équité avec ceux de sa tendresse ; et cela, en se réservant à lui-même le droit d'exercer sa sévérité sur ces âmes, et en nous confiant à nous le tendre et sublime ministère de sa divine compatissance. Il veut ainsi que par l'esprit de charité nous fassions pour elles ce que la rigueur de sa justice ne lui permet pas de faire ; il accepte, comme payé par elles, ce que nous payons en leur place ; il nous admet, pour ainsi dire, comme leurs rédempteurs auprès de lui, de même qu'il a été admis auprès de son père, en qualité de Rédempteur de tous. Et ainsi, comme nous payons pour elles ce qu'elles ne peuvent plus payer, mais que nous le payons en leur nom, et que Dieu l'accepte pour l'acquis de leur dette, se vérifie l'arrêt d'après lequel elles ne sortiront pas du lieu de leur détention qu'elles n'aient soldé jusqu'à la dernière obole : *donec reddas novissimum quadrantem*.

Il suit de là que comme les prisonniers pour dettes qui n'ont plus ni patrimoine, ni capitaux, ni ressources à venir pour satisfaire leurs créanciers, ne peuvent espérer leur liberté à moins que quelque âme sensible et généreuse ne veuille payer pour eux ; de même les âmes du purgatoire, privées absolument de tous les moyens de désarmer la justice du divin adversaire, moyens qui ne se trouvent que sur la terre durant la vie présente, n'ont plus d'espoir de soulagement et de délivrance que dans notre charité et notre zèle à offrir pour elles des sacrifices et des prières.

Aussi comme leurs yeux s'ouvrent ! comme leurs mains suppliantes s'étendent vers leurs parents et amis ! comme elles répètent le cri si douloureux de Job dans son affliction : « Ayez pitié de moi, vous au moins, mes amis, puisque la main de Dieu m'a touché (2). » Ah ! pourquoi vous aussi, au lieu de faire descendre sur moi la miséricorde qui vienne alléger ma peine, ainsi que Dieu vous en a confié le soin, pourquoi semblez-vous vous joindre à sa justice, pour accroître ma douleur (3) ? Ah ! je fus bon dans la vie envers vous ; je vous consacrai mes sueurs, mes travaux, mes

(1) Tu quoque in sanguine testamenti emisisti vinctos tuos de lacu in quo non est aqua. Zacch. XI — (2) Miseremini mei, saltem vos, amici mei ; quia manus Domini tetigit me. Job. XIX. — (3) Quare persequimini me sicut Deus? *Ibid.*

excessives fatigues. Qu'ai-je épargné, que n'ai-je pas fait pour vous laisser une fortune, un patrimoine dans le monde ? Et vous, maintenant que je ne puis plus rien faire pour vous, vous êtes assez cruels pour n'avoir plus une pensée à me donner, pour ne plus rien faire en ma faveur ! Vous me délaissez dans mon plus grand besoin ; vous m'oubliez, vous ne me fournissez aucun moyen d'apaiser mon divin créancier, de diminuer quelque portion de la dette contractée pour vous ! Si vous ne voulez me rien donner du vôtre, employez au moins quelque chose de ce qui fut à moi. Ah ! combien je vois ici d'âmes compagnes de mon tourment, et qui chaque jour s'envolent au ciel, parce qu'elles ont trouvé des amis fidèles, des époux affectueux, des héritiers reconnaissants, des fils pieux, qui ont payé toute leur dette. Malheureux que je suis ! mon frère, mon héritier, mon ami, à qui j'ai légué tout mon avoir, à la charité duquel je me recommandai en mourant avec tant d'affection, qui me fit tant de belles promesses, ô espérances trahies ! il a maintenant tout oublié.

Ah ! ingratitude ! vous trouvez toujours de l'argent pour le jeu, pour le luxe, pour le plaisir, pour la débauche même ; vous trouvez du temps pour les soirées, pour les réunions suspectes, pour les conversations frivoles et les inutiles bavardages ; vous avez pour tout cela des journées et des nuits entières ; ce n'est que pour mon âme que vous n'avez plus ni une obole à donner en aumône, ni une heure à passer en prière ; et puis vous faites l'homme sensible ; et puis vous vous dites chrétien ! Ah ! puisque vous n'avez nul souci de mon âme, enfermée dans l'obscurité de cette prison, ou vous ne croyez pas à la réalité des peines que je souffre, ou vous n'en avez nulle pitié. Dans le premier cas vous n'êtes pas chrétiens, dans le second cas vous n'êtes plus des parents, ni des amis ; vous êtes pour nous aussi inexorables que Dieu même, avec la différence que Dieu est juste, et vous n'êtes qu'ingrats.

Mais, hélas ! il y a plus encore, notre insensibilité pour les âmes du purgatoire est aussi injurieuse à Dieu qu'elle leur est funeste. De même que Dieu, pour relier les hommes en société civile, a voulu qu'il y eût des riches, en leur ordonnant de secourir les pauvres ; ainsi, pour relier les âmes fidèles en société religieuse, il a voulu que nous fussions riches des trésors de la grâce, et il nous a ordonné de payer pour les âmes du purgatoire, de les racheter indigentes qu'elles sont de toute assistance, et incapables de payer pour elles-mêmes. De même que le riche insensible aux larmes des pauvres fait injure à la providence du Dieu créateur, ainsi le chrétien qui ne songe pas à offrir des suffrages pour les

défunts fait injure à la providence et à la charité du Dieu rédempteur.

Oh ! qu'il n'en soit pas ainsi de nous ; assurés que si Dieu veut et doit vouloir que les pauvres soient secourus par les riches, il veut aussi que les fidèles du purgatoire soient soulagés par les suffrages des fidèles ; assurés que par cette œuvre nous accomplissons les desseins de sa Providence, sachons correspondre à ses empressements, seconder sa tendresse, et satisfaire son cœur ; empressons-nous et par nos aumônes, et par nos suffrages, et par l'application du prix du sang de Jésus-Christ de rendre ces âmes bénites, captives pour leurs péchés, au Dieu qui est leur père, à Jésus-Christ qui est leur époux, à Marie qui est leur mère, aux anges qui en furent les gardiens, aux saints qui en furent les protecteurs, à la cité céleste dont elles sont appelées à être concitoyennes, dont, par leur présence, elles accroîtront la joie et combleront la gloire.

Mais nous n'avons encore vu que l'économie de la sentence qui condamne les âmes du purgatoire, voyons maintenant l'horreur des peines qu'elles souffrent dans la prison où elles sont enfermées : *In carcerem mittaris.*

Il n'y a donc aucun doute que les âmes des fidèles sorties de ce monde en état de grâce, mais non suffisamment purifiées par la pénitence ou par l'amour, et encore débitrices envers la justice de Dieu, ne soient enfermées dans une prison : *In carcerem mittaris.* Mais quelle peut être cette prison ? Hélas ! les prophètes nous disent à cet égard ce qu'ils ont vu, et S. Paul confirme leur dire. C'est une prison de feu, où par l'action du feu l'âme se purifie, se rachète et passe ensuite à la vie éternelle. L'âme y est soumise au feu comme l'or dans le creuset (1). L'âme ne se sauve qu'en passant au travers du feu (2). Oui, c'est bien de feu que parle l'Ecriture, et d'un feu qui est en quelque sorte l'esprit et la quintessence du feu (3). C'est du feu, ajoute S. Augustin, expliquant le texte précité de S. Paul, et un feu plus terrible que tous les tourments réunis ensemble qu'il soit possible de souffrir ici-bas (4). Aussi, conclut S. Thomas, marchant sur les traces de S. Augustin, de S. Cyrille et de beaucoup d'autres Pères, le purgatoire n'est-il que l'enfer moins l'éternité ; c'est le même feu qui tourmente les damnés dans l'enfer et les justes dans le purgatoire (5). Qui peut donc comprendre et encore moins exprimer ce que souffrent dans ces flammes les âmes de nos frères défunts ?

(1) Colabit eos quasi aurum. Malach. III. — (2) Sic tamen quasi per ignem. I Cor. III. — (3) In spiritu ardoris. Is. IV. — (4) Gravior est ignis ille quam quidquid homo pati in hac vita possit. S. Aug. — (5) Idem ignis cruciat damnatos in inferno et justos in purgatorio. S. Thom.

Sachez donc, dit le prophète-roi, sachez, ô hommes sans foi et sans pitié, que tandis que vous vous abandonnez aux plaisirs charnels, que vous vous y plongez sans mesure, et que votre orgueil en tire vanité, les pauvres âmes de vos frères, de vos parents, de vos bienfaiteurs, privées de tout secours, et de tout rafraîchissement, sont livrées sans relâche au supplice, et au supplice du feu (1).

Mais de même que dans l'enfer le plus grand tourment n'est pas le tourment du feu éternel, mais l'éternelle séparation d'avec Dieu, de même aussi dans le purgatoire le tourment le plus cruel, le plus intense, n'est pas d'être condamné à une prison de feu, mais d'être livré à l'exécuteur de la justice divine, et par conséquent séparé de Jésus-Christ, séparé de Dieu : *Judex tradat te ministro.*

Toute âme qui sort de ce monde en état de grâce porte avec elle le feu de la divine charité, que, selon S. Paul, l'Esprit-Saint répand dans nos cœurs par sa grâce (2). Mais semblable au feu recueilli par Néhémie, qui caché sous terre était sans lumière et sans chaleur, et comme une eau limoneuse et visqueuse, ce feu de l'amour divin, tant que l'âme est en cette vie, sous l'embarrassante enveloppe des sens, sous le poids de la concupiscence charnelle, n'est ici-bas qu'un feu prisonnier, caché, sans activité, sans ardeur, et, selon l'expression du prophète, pesant comme l'eau (3). Mais aussi, de même que le feu de Néhémie, à peine retiré de dessous terre et exposé aux rayons du soleil, éclata tout d'un coup en une flamme très intense, à la grande stupeur de tous les assistants (4), de même lorsque l'âme au sortir du corps se trouve en face de Dieu, vrai soleil de justice, aussitôt le feu de l'amour divin, concentré en elle, prenant son essor, déploie une énergie immense et forme comme un vaste incendie dans son cœur. Ce feu sacré se développe et éveille dans l'âme un ardent désir, une soif violente de s'unir à Dieu sans retard et de se précipiter dans son sein. Quelle n'est donc pas sa peine, lorsqu'elle se sent comme arrêtée par une force invisible et empêchée de s'unir à lui comme encore indigne de cette union.

Quels violents efforts ne fait-elle pas pour rompre la chaîne fatale, pour renverser l'odieuse barrière qui l'empêche d'approcher de Dieu ? Job parle des efforts désespérés du cerf qui est pris dans un piège et ne peut courir vers la source d'eau rafraîchis-

(1) Dum superbit impius, incenditur pauper. Psalm. X. — (2) Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis. Rom. V. — (3) Sicut aqua effusus sum. Psalm. XXI. — (4) Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur. II Macch. I.

sante où il pourrait étancher sa soif (1). Or c'est là, selon David, la peinture fidèle de l'âme juste, qui, séparée de Dieu parce qu'elle n'est pas encore assez pure pour se présenter à Dieu, s'écrie dans son transport : Grand Dieu, comme le cerf altéré soupire après la source qui peut le désaltérer, ainsi suis-je impatiente de venir à vous, de m'abîmer en vous, ô véritable source de rafraîchissement et de vie (2) !

Or remarquez que les damnés, tout en soupirant vers Dieu par l'instinct de leur nature, le haïssent par la malice de leur volonté; tout en le cherchant, ils le fuient ; tout en le désirant, ils l'abhorrent ; tout en aspirant à le bénir, ils le blasphèment. Mais l'âme, dans le purgatoire, est entraînée vers Dieu, non seulement par instinct de nature, parce qu'elle est la créature de Dieu, mais encore par la force de la charité divine, par la grâce sanctifiante qui l'unit à Dieu comme épouse. De sorte qu'elle n'aime que lui, elle ne pense qu'à lui ; elle gravite vers lui, elle s'élance vers lui de tout le poids de son être, de toute l'ardeur de ses désirs, de toute la violence de ses transports, et, ne pouvant l'atteindre, elle s'en va criant sans cesse avec David : Dieu, ô Dieu de mon cœur ! D'où vient que je vous connais sans vous voir, que je vous cherche sans vous trouver, que je vous aime sans vous posséder ? Bien infini, jusque à quand serai-je retenue loin de vous ? Beauté infinie, quand me sera-t-il donné de vous posséder ? Douceur infinie, quand pourrai-je vous goûter ? Tendre Père, quand pourrai-je me jeter dans vos bras ? Epoux bien-aimé, quand pourrai-je vous embrasser (3) ? Malheureuse que je suis ! Je l'attends, et il ne vient pas ; je l'appelle, et il ne m'entend pas ; je lui parle, et il ne me répond pas. Il est partout, et je ne le trouve nulle part. Tout me parle de lui, tout conduit à lui, et moi, séparée de lui, je suis obligée de me repaître de larmes et de douleurs (4).

O peine ! ô tourment ! y a-t-il, dans toute la création, des êtres plus malheureux, plus affligés ?

Le paradis est le séjour de tous les biens de la grâce et de la gloire. Toutes les jouissances y sont unies à toutes les vertus ; l'enfer est le lieu de tous les maux de culpabilité et de châtiment ; tous les tourments y sont unis à tous les péchés. Or le purgatoire étant comme le milieu de ces deux extrêmes, participe en quelque chose de l'un et de l'autre. Avec les peines, avec les tortures de

(1) Tenebitur planta ejus laqueo ; exardescit contra eum sitis. Job XVIII. — (2) Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te Deus Psalm. XLI. — (3) Quando veniam et apparebo ante faciem tuam. *Ibid.* — (4) Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte dum dicitur mihi quotidie. Ubi est Deus tuus. *Ibid.* ?

l'enfer, il s'y trouve la grâce et la sainteté du ciel ; et les âmes qui y sont détenues, tout en éprouvant tous les supplices des réprouvés, pratiquent toutes les vertus des saints.

Ce sont des âmes fidèles à Jésus-Christ, sorties de ce monde victorieuses du démon, du monde et de leurs passions ; des âmes mortes dans le baiser du Seigneur avec les sacrements de la véritable Eglise, avec la résignation des justes, avec la charité des enfants de Dieu ; des âmes dont les dernières pensées furent pour la religion, les derniers efforts des actes de vertu, dont la dernière haine fut pour le péché, le dernier soupir d'amour pour Jésus-Christ. Ce sont des âmes ornées de la robe nuptiale de la grâce sanctifiante, dont le nom est inscrit dans le livre de vie, dont le droit au ciel est inamissible. Les anges les traitent avec révérence, les saints les contemplent avec intérêt, Marie les voit avec une maternelle compassion, Jésus-Christ laisse tomber sur elles des regards pleins de tendre amour.

De même que les prisonniers pour dettes, qui ne sont que prisonniers civils, souffrent la peine de la prison sans en subir l'infamie, et, bien que prisonniers, ne sont pas traités sans considération et sans égard, mais sont considérés et traités plutôt comme malheureux que comme coupables, ainsi les âmes du purgatoire, emprisonnées pour dettes contractées envers Dieu, non pour révolte contre Dieu, sont sous le poids non d'une culpabilité qui défigure l'âme, mais seulement de peines qui, bien qu'excessives, ne les dépouillent ni de leur noblesse, ni de leurs grâces, ni de leur beauté.

Ah ! que ne puis-je vous les montrer ! Ah ! comme en les voyant si aimables et si gémissantes ; si grâcieuses avec tous les attraits de la grâce sanctifiante, et si affligées ; portant le signe de la prédestination sur le visage et l'angoisse au fond du cœur ; ornées de la charité des saints et dévorées par les flammes des réprouvés ; marquées du sceau de la justice de Dieu, et objets de sa miséricorde ; traitées avec sévérité, et débordant d'amour ; victimes de l'enfer, et héritières présomptives des cieux ; oh ! comme à cette vue serait profonde l'émotion dans ce pieux auditoire, combien seraient universels les gémissements et les pleurs !

Mais si nous ne pouvons les contempler des yeux du corps, nous le pouvons au moins des yeux de l'âme à la lumière de la foi. Quel spectacle ! Au milieu de tant de peines, de tant de cruels tourments, pas un accent de plainte amère, pas un mot d'impatience, pas un acte de répugnance, mais une invincible force, une résignation parfaite. Loin de se révolter contre le juge qui les a con-

damnées, elles ne font que louer sa justice, exalter sa bonté qui leur a épargné l'éternelle douleur. Loin de se soustraire au fouet vengeur, elles sont avides de baiser la main qui en est armée, parce que c'est la main d'un père, d'un époux qui ne frappe que pour guérir, qui ne donne la mort que pour préparer à une vie nouvelle.

Oh ! Dieu ! des globes de flammes entourent, dévorent ces âmes ! Quelle horreur ! Et pourtant de leurs cœurs ne s'exhalent que des chants suaves de bénédiction et de louange à l'agneau divin. Quelle tendresse !

Voilà pourquoi la fournaise de Babylone, dans laquelle les trois jeunes gens innocents se promenaient parmi les flammes, fut, il est vrai, une belle figure du purgatoire, dans laquelle la sainteté est captive au milieu des tourments. Mais les jeunes gens de Babylone bénissaient Dieu, dont la bonté avait converti l'ardeur des flammes en une rosée vivifiante, tandis que les âmes du purgatoire bénissent Dieu, dont la justice change tout pour elles en feu, en tourment et en douleur. Aussi, entendez-vous chacune d'elles répéter : « Bénissez le Seigneur, cieux, pour moi de bronze ! Bénissez-le, terre, pour moi si ingrate ! Bénissez-le, montagnes de la justice de Dieu qui m'écrasez ! Bénissez-le, foudres et tonnerres, qui me frappez ! Qu'ils bénissent le Seigneur, ces tourments qui me déchirent plus cruellement que la dent des bêtes féroces ! Qu'ils bénissent Dieu, le soleil qui darde sur moi ses traits embrasés, le jour qui ne veut pas luire pour moi, la nuit qui m'enveloppe de son voile épais, le froid qui me glace, la chaleur qui me dévore, le feu qui me consume ! Oui, qu'ils bénissent le Seigneur, les hommes qui m'oublient, et enfin les prêtres du Seigneur qui eux-mêmes m'ont abandonnée ! Dans la peine que je souffre de ne pas voir mon Dieu, tout mon désir est de l'entendre béni de tous ; dans la peine que je souffre de ne pas le posséder, tout mon désir est de le voir aimé. » O âmes héroïques ! nobles âmes, âmes sublimes !

S'il n'y a pas de créatures plus malheureuses à raison des peines qu'elles endurent, il n'en est pas de plus dignes d'être soulagées à raison de la sainteté qui les ennoblit et des vertus dont elles sont ornées.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement leur cause qui est plaidée aujourd'hui, c'est bien aussi la nôtre. En délivrant ces pauvres débiteurs qui ne peuvent s'acquitter dans la prison où ils sont détenus, tout en les affranchissant des plus cruels supplices, nous nous assurons à nous-mêmes les plus grands biens. Quel ne serait pas notre bonheur, si, par nos prières, par nos suffrages, nous parve-

nions à retirer même une seule de ces âmes de l'horrible prison où la retiennent les dettes contractées avec Dieu, et que la malheureuse ne peut acquitter d'elle-même. Sa première pensée, à son entrée dans les cieux, est de faire du bien à ceux qui lui en ont hâté la possession. Aussi est-ce pour nous qu'elle présentera sa première supplication auprès du trône de la miséricorde; c'est nous qu'elle préconisera comme ses bienfaiteurs, quelle recommandera comme ses libérateurs; c'est pour nous qu'elle sollicitera toutes les grâces, qu'elle éloignera tous les dangers. Pour nous, elle voudra obtenir la conversion si nous sommes encore pécheurs; le pardon, si nous sommes déjà pénitents; la ferveur, si nous sommes tièdes; la force, si nous sommes tentés; la consolation, si nous sommes affligés; la persévérance, si nous sommes justes; la paix, si nous sommes mourants; enfin, elle ne cessera de prier que nous aussi nous ne soyons arrivés au terme de nos espérances, au salut éternel.

O hommes, qui n'épargnez ni intrigues, ni présents, ni services, ni humiliations même, pour obtenir un protecteur, un avocat, un ami auprès des rois de la terre, pourquoi ne pas apporter le même zèle à délivrer les âmes du purgatoire, assurés que vous êtes de vous ménager des protecteurs, des avocats, des amis auprès du roi des cieux?

Je n'ajoute pas que par la bonne œuvre du suffrage nous nous assurons des appuis, non seulement dans l'ordre spirituel et céleste, mais encore dans l'ordre temporel et terrestre. De même que Joseph, grâce aux bons offices de son frère Judas, retiré de la citerne où il mourait de faim, devint le sauveur, non seulement de Judas lui-même, mais encore de toute la maison de Jacob; ainsi, les âmes saintes délivrées de la prison du purgatoire par les suffrages des fidèles, deviendront des protecteurs, des défenseurs puissants pour ceux qui furent leurs pieux bienfaiteurs, et pour leurs familles.

Ah! s'il était possible de découvrir à nos regards la divine économie du suffrage! En même temps que nous verrions de terribles vicissitudes, de soudaines calamités, de lamentables renversements de fortune, la misère, la ruine frapper nombre de familles en punition de l'assistance frauduleusement soustraite aux âmes du purgatoire, de legs pieux en leur faveur non exécutés, nous verrions, au contraire, dans beaucoup d'autres familles, des désastres éloignés, les maladies écartées, la vie prolongée, les familles protégées, les possessions défendues, les intérêts sauvegardés et améliorés, la prospérité accrue, grâce à la médiation des âmes que les généreux suffrages de ces familles vraiment charitables ont dé-

livrées des douloureuses ténèbres de la prison du purgatoire. A tel point, que le vénérable Bède n'a pas craint de dire que, si grand que soit le bien fait par nous aux âmes des défunts par nos suffrages, incomparablement plus grand encore est le bien que nous nous assurons à nous-mêmes par cet acte de charité chrétienne chrétiennement accompli ; en sorte que tout ce que nous faisons pour leur soulagement nous est ensuite rendu au centuple, la miséricorde divine nous l'imputant à mérite personnel, pour que dans l'occasion nous soyons nous-mêmes protégés, défendus, secourus et délivrés (1).

Mais hélas ! combien est petit le nombre de ceux qui se souviennent de venir en aide aux âmes du purgatoire ! Avec l'affaiblissement de la foi s'est affaibli en même temps le zèle des chrétiens pour cette pratique de sublime charité.

Que voyons-nous qui se passe à la mort des grands et des riches ? On ordonne un cortége nombreux, une magnique pompe funéraire. On revêt de deuil non seulement les enfants de la maison et les domestiques, mais jusque aux cochers et aux chevaux. Grandes tentures, grande musique, grand nombre de cierges, grandes inscriptions, grand mausolée ! Pourquoi tout cet apparat ? L'usage le veut, l'orgueil de la famille le demande ; mais après qu'on a satisfait jusqu'au scrupule à tout ce que la vanité exige, qui pense ensuite aux devoirs de la justice et de la charité ? Après qu'on a fait tout ce qui peut flatter l'amour-propre des vivants, qui s'intéresse avec un sentiment vraiment chrétien à faire tout ce qui peut alléger les souffrances des morts ? Après qu'on a pris tout le soin possible pour que le corps du défunt se putréfie dans la soie, l'acajou et le marbre, qui donc s'inquiète de soulager son âme en proie aux ardeurs des flammes expiatoires ? Combien est petit le nombre de ceux qui au lieu de s'épuiser en larmes inutiles, au lieu de s'abandonner à des spasmes calculés, ménagés toujours à propos selon l'heure et le temps opportun, aient soin de réciter avec dévotion un rosaire, de s'approcher des sacrements avec une vive foi, de faire parvenir aux pauvres de secrètes aumônes, de se priver d'un seul divertissement, à l'exception, toutefois, de ceux que leur interdisent les lois du monde, lois en cela plus sévères que celles de la religion ? La majeure partie, après avoir porté quelques instants le masque d'une désolation affectée, après avoir passé quelques jours avec des larmes sur la paupière, avec la joie intérieure de recevoir des compliments de condoléance aussi men-

(1) Omne quod defunctis pietatis causa impenditur in nostrum tandem meritum convertitur. Venerab. Beda.

songers que leur douleur, déposent bientôt toute feinte, se hâtent d'envahir l'héritage sans s'inquiéter de l'imbécile qui le leur a laissé. Si cela se pratique pour les morts d'un jour, imaginez ce à quoi doivent s'attendre les morts après une année ! Qui donc alors s'en souvient encore ?

Plusieurs s'excusent sur les difficultés des temps, sur l'insuffisance des revenus, sur la modicité du patrimoine.

Mais si l'on ne peut suffisamment venir en aide aux âmes du purgatoire en payant toutes leurs dettes, pourquoi du moins ne pas accomplir le précepte évangélique de la charité en les visitant, et en leur portant des consolations dans l'horrible prison où elles sont détenues (1) ? C'est-à-dire, pourquoi ne pas entendre nous-mêmes une messe, faire des communions, pratiquer des pénitences, multiplier les prières ? Puisque l'Eglise a défini que tout acte de religion, de charité et de pénitence, tout en diminuant nos dettes envers la justice divine, est encore efficace pour diminuer celles des âmes du purgatoire et leur apporter du soulagement. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il nous sera fait à nous-mêmes ce que nous aurons fait aux autres (2). Si nous oublions nos devanciers, ainsi nous oublierons aussi ceux qui hériteront de nous. Si nous sommes sourds et insensibles aux gémissements plaintifs de nos plus proches parents, de nos bienfaiteurs les plus généreux, de nos amis les plus fidèles ; d'autres aussi qui nous devront tant à titre de gratitude, de parenté et d'affection, ne répondront à nos plaintes que par la plus froide indifférence (3).

Tenez pour sûr, ajoute le vénérable Bède, ô vous chrétien qui mettez en oubli les âmes des défunts, que de tous les sacrifices qui s'offrent, de toutes les prières qui se font, de toutes les indulgences qui se gagnent dans l'Eglise militante au profit de l'Eglise du purgatoire, rien n'arrivera jusqu'à vous. L'immense dette de vos péchés demeurera tout entière à votre charge, pour n'être acquittée que lentement par vous seul. Nul ne paiera pour vous ce que vous n'aurez pas voulu payer pour les autres, et pendant que les compagnons de votre captivité trouveront dans le sang de Jésus-Christ paix et rafraîchissement, vous seuls, immobiles, impuissants, oubliés, vous serez des siècles entiers à soupirer, à gémir en vain dans les ardeurs du même feu. Il est par lui-même indigne de tout soulagement, celui qui en ce monde oublia constamment de songer à soulager les défunts (4). Oui, écoutons au moins la

(1) Eram in carcere et visitastis me. Matth. XXI. — (2) Eadem mensura qua mensi fueritis remetietur vobis. Luc VI. — (3) Qui obturat aures suas ad clamorem pauperis, et ipse clamabit et non exaudietur. Prov. XXI. — (4) Indignus omni suffragio qui defunctorum fuit immemor in hoc sæculo. Ven. Bed.

voix de l'intérêt, si nous sommes sourds à la voix de la charité, si nous sommes insensibles aux maux des autres, songeons au moins à la triste destinée que nous nous préparons à nous-mêmes par notre insensibilité. Le message que je remplis aujourd'hui auprès de vous, en faveur de vos chers défunts, sera un jour rempli auprès de vos héritiers en faveur de vos propres âmes. Mais si ma voix n'obtient rien aujourd'hui de votre compatissance pour les âmes des autres, soyez-en sûrs, la voix non plus des orateurs qui me succèderont dans ce ministère de charité, n'obtiendra rien pour le soulagement de vos âmes. Or sus, donnez donc avec générosité, parce que donnant pour les autres, vous ne faites en réalité que donner pour vous-mêmes. La miséricorde de Dieu et de son Eglise ne nc nous est promise, ne nous est assurée qu'à proportion de la charité que nous aurons dès à présent montrée envers les autres : *Eadem mensura qua mensi fueritis remetietur vobis.*

Deuxième point. Il me reste à combattre une erreur touchant les suffrages offerts pour les défunts, erreur qui fait illusion au riche et désole le pauvre. Les riches diront : Peu m'importe que mes héritiers m'oublient ; je saurai moi-même prendre mes dispositions pour assurer à mon âme d'abondants secours. Malheureux que nous sommes, disent d'autre part les pauvres, après avoir bien peiné en cette vie, nous subirons encore dans l'autre vie tous les inconvénients de la misère ; puisque à notre mort nous ne laisserons rien pour des legs pieux, et nos pauvres familles ne pourront rien pour nous venir en aide.

Je dis donc aux riches : En vain vous espérez pouvoir abréger pour vous les peines du purgatoire par les suffrages que vous vous assurez vous-mêmes au moyen de dispositions testamentaires. Il ne suffit pas, vous dit S. Augustin, que les messes, les aumônes, les œuvres pies, les prières que vous vous serez assurés par vos dernières volontés soient offertes en votre nom, pour que vous puissiez en recueillir le fruit. Elles ne vous seront utiles qu'autant que par votre charité en cette vie vous aurez mérité qu'elles vous profitent après la mort (1).

Eh ! quoi ! après avoir passé votre vie parmi les honneurs, les richesses, les commodités, les plaisirs, ignorant jusqu'au nom de mortification et de pénitence, sans avoir jamais rien souffert en ce monde, vous vous flattez moyennant quelques *obits* de n'avoir non plus rien à expier, rien à souffrir dans l'autre ? Non, non, il n'est pas si facile de passer d'un paradis à un autre paradis.

(1) Hæc prosunt iis qui, dum viverent, ut ea sibi postea prodessent, meruerunt. S. Aug.

Ce sera certes pour vous un grand bonheur si vous réussissez à à éviter l'enfer. Mais si vous obtenez cette grâce de l'infinie miséricorde de Dieu, n'espérez pas pour cela que sa justice renonce à exiger et obtenir de vous les satisfactions que votre mollesse lui aura déniées. N'espérez pas échapper à ces satisfactions en destinant au soulagement de votre âme une portion de votre avoir, qui bon gré, mal gré sera retiré d'entre vos mains, et que jusqu'au dernier moment vous aurez regretté de ne pouvoir employer à flatter votre corps. Si vous voulez que vos legs pieux vous soient utiles, vivez de manière à en tirer profit. Offrez dès à présent des suffrages au profit des autres, si vous voulez que vos fondations vous profitent à vous-mêmes : *Hæc prosunt iis qui, dum viverent, ut ea sibi postea prodessent meruerunt.*

Il en sera tout autrement de vous, pauvres qui m'écoutez. Plus vous êtes durement traités en ce monde, plus vous serez épargnés dans l'autre. Plus vous aurez souffert de refus et de dédains par l'injustice des hommes, plus vous obtiendrez facilement miséricorde aux yeux de Dieu. Si les hommes vous oublient après la mort, Dieu, se souvient de vous, et avise à ce que vous obteniez d'autre part les suffrages que vous ne pouvez attendre de la pauvreté ou de l'indifférence de vos proches ; suffrages que vous fûtes toujours zèlés à offrir pour les autres durant votre vie. Dieu est juste et il ne permettra pas que la richesse maudite par lui puisse être de quelque avantage ; ni que la pauvreté par lui bénie soit un titre de disgrâce à son tribunal. Il saura bien, dans sa sagesse et sa justice, concilier toutes choses de manière que ni le riche n'ait à se prévaloir ou s'applaudir de ses richesses, ni que vous, ô chrétien pauvre, mais humble, soumis, patient, fidèle, vous ayez dans l'autre monde à gémir de votre pauvreté.

L'ange de Dieu qui prit par la chevelure le prophète Habacuc et l'obligea de porter à Daniel, dans la fosse aux lions, le repas que le prophète avait préparé pour ses moissonneurs, fut une belle figure et une prophétie de l'économie selon laquelle la justice et la bonté de Dieu se comportent à l'égard des âmes des défunts. D'abondants suffrages sont offerts à la mort des riches ; mais durant leur vie ils ne méritèrent pas que le mérite et le fruit leur en fussent appliqués après leur mort. Or sus, dit le Seigneur à ses anges, que ce repas mystérieux où est le véritable agneau, Jésus-Christ, préparé par les mains de la véritable Rébecca, l'Eglise ; que ce repas où est le pain vivant descendu du ciel, le corps du Sauveur ; que ce repas où est le vin qui réjouit Dieu et les hommes, le sang de l'alliance ; que ces sacrifices, que ces messes, que ces célestes

rafraîchissements, destinés par l'orgueil plutôt que par la charité des héritiers au soulagement de l'âme des riches, vrais moissonneurs des ressources du pauvre, et si peu dignes d'en recueillir le fruit; que tout cela soit porté aux véritables Daniels, aux âmes justes, qui durant leur vie eurent tant de zèle pour ma gloire, et surent par leurs larmes, par leurs prières et par leurs suffrages, hâter l'entrée dans la cour céleste pour tant de pudiques Suzannes rendues au chaste amour de l'époux éternel; et qu'en attendant, oubliée des hommes, l'âme du riche, qui fut si longtemps elle-même oublieuse des souffrances d'autrui, soit pour longtemps oubliée et sans soulagement dans la profonde prison du purgatoire (1).

Qui pourrait après cela exprimer les sentiments de surprise, de reconnaissance, d'amour dont demeurent pénétrées ces âmes bénites, quand elles se voient ainsi traitées par la divine miséricorde? Ah! que ceci ne vous surprenne point, leur dira le Seigneur, ô âmes bien-aimées! je vous avais bien promis que chacune de vous serait après la mort traitée absolument comme elle aurait elle-même traité les autres durant sa vie; et que le bien fait aux autres pour l'amour de moi vous serait rendu au centuple. Maintenant je ne fais que tenir ma parole. Ces suffrages, que vous n'attendiez plus de la part d'hommes si insensibles, et qui vous arrivent si inopinément, sont une récompense trop méritée. Jamais dans vos prières vous n'oubliâtes les âmes des défunts; que d'actes de religion et de charité pratiqués par vous: que d'indulgences gagnées; que de messes demandées; que de communions faites par vous pour le soulagement des âmes les plus nécessiteuses et les plus abandonnées! Voici donc qu'il vous est rendu amour par amour; voici qu'abandonnées et oubliées vous aussi des hommes, vous trouvez dans la justice et dans l'amour de votre Dieu la récompense qui vous est due; mon sang divin que je vous avais laissé en dépôt, par l'acte de mes dernières volontés, vous avait assuré la persévérance dans l'état de grâce; et voici qu'il vous ouvre aujourd'hui l'entrée dans ce séjour de la gloire dont vous avez hâté la possession à d'autres, en les délivrant de cette prison de feu (2).

Heureux ceux qui auront mérité d'entendre un langage aussi consolant de la part de la divine bonté! Ah! comportons-nous envers les âmes des trépassés, de telle sorte que nous aussi nous méritions de nous entendre répéter ces douces et belles paroles, et d'obtenir ces mêmes récompenses. Ainsi soit-il.

(1) Fer prandium Danieli qui est in lacu leonum. Dan. XIV. — (2) Tu quoque in sanguine testamenti tui emisisti vinctos tuos de lacu in quo non est aqua. Zach. IX.

LA MAISON DE PRIÈRE

DEVENUE UNE CAVERNE DE LARRONS

Ou respect et profanation des Temples

Et cum fecisset quasi flagellum de funiculis omnes ejecit de templo, oves quoque et boves, et nummulariorum effudit æs et mensas subvertit.

Et s'étant fait comme un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple avec les brebis et les bœufs, jeta à terre l'argent des changeurs et renversa leurs tables.

Jo. II.

Quel étrange et singulier spectacle nous présente dans ce passage l'Evangile de ce jour ! Le Dieu sauveur, dont le cœur ne bat que sous les émotions de la bonté et de l'amour, dont le regard est si tendre, les lèvres si pleines de douceur, la physionomie si sympathique, la main si affectueuse ; lui dont le maintien n'annonce que mansuétude et compatissance, lui qui n'oppose aux offenses que des bienfaits, aux calomnies que le silence, aux insultes qu'une patience inaltérable, aux blasphèmes que le pardon ; le voilà aujourd'hui tout à coup qui se montre tout bouillant d'indignation, le front menaçant, l'œil en feu, le sourcil sévère ; puis il s'arme d'un fouet, il heurte et frappe, il brise et meurtrit de coups à droite et à gauche, sans distinction, sans égard, ceux qui vendent et achètent dans le temple les objets nécessaires au culte ; il pousse, renverse les changeurs, répand par terre l'argent, pourchasse et disperse les victimes, et met en fuite la multitude des profanateurs. Quelle énormité ce doit donc être que de profaner le temple de Dieu, puisque ce crime inspire un tel zèle, une telle indignation au Dieu du temple ! Quel crime que celui que le juge croit devoir punir de sa propre main ; qu'il punit si soudainement ; qu'il punit d'une manière si sévère, si publique, si solennelle, sans admettre d'excuse, sans attendre le repentir, sans montrer de pitié.

Aussi en même temps que le Sauveur chasse et met en fuite, le fouet à la main, toute cette tourbe, il crie du ton de l'indignation et de la vengeance, au rapport des évangélistes : « Il est écrit : Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une officine de trafic, une caverne de larrons (1). » Voilà donc que par

(1) Domus mea domus orationis vocabitur ; vos autem fecistis eam speluncam latronum. Matth. XXI.

ces similitudes et ces figures, maison de prière, officine de trafic, caverne de larrons, le Seigneur a voulu, joignant à la démonstration de l'action l'énergie de l'expression et de la parole, nous donner la véritable idée de nos saints temples, du péché que commettent les profanateurs et du châtiment qui leur est réservé. Expliquons ces trois similitudes ou figures, et apprenons à respecter le temple, si nous voulons y obtenir les grâces qui nous sont promises ; apprenons à en éviter la profanation si nous voulons échapper au châtiment dont nous sommes menacés.

Premier point. Le fait qui nous est raconté dans l'Evangile d'aujourd'hui eut lieu en ce jour que nous appelons le dimanche des Rameaux, cinq jours avant que notre bien-aimé Sauveur se fît immoler comme victime pour nous. Ce fut effectivement après avoir fait son entrée triomphale dans Jérusalem parmi les acclamations et les *vivat* de tout un peuple, que, comme le raconte S. Matthieu, il se rendit incontinent tout droit au temple (1). N'en soyons pas surpris, nous dit S. Jean Chrysostome ; le temple de Dieu, d'après Dieu lui-même, est la véritable maison de la prière. Il appartenait donc à Jésus-Christ, Fils aimant, Fils consubstantiel de Dieu, d'aller droit à la maison de son divin Père, pour le prier et lui offrir un culte et un hommage publics (2). Et vous aussi, chrétien, ajoute S. Jean Chrysostome, vous aussi apprenez de cet exemple du Sauveur que, dans quelque ville ou localité que vous soyez arrivé, vos premiers pas doivent se diriger vers l'Eglise, vers la maison de Dieu, votre Père céleste, pour lui présenter l'hommage de votre prière, de votre adoration, de votre amour (3).

Combien gracieuse tout ensemble et profonde est cette parabole ou allégorie, dans laquelle Dieu lui-même nous donne la véritable idée de son temple, en l'appelant « la maison de la prière. »

Faisons en sorte d'en bien comprendre le sens. Observons d'abord que le mot *prière* est un terme générique, qui exprime non seulement la supplication, mais encore l'adoration, la louange, le sacrifice et tout acte de culte de la part de l'homme envers Dieu. Donc le temple, maison de prière, signifie d'abord que bien que la terre entière, comme dit S. Augustin, soit un vaste temple (4) dans lequel Dieu peut recevoir les hommages et écouter les prières des

(1) Cum intrasset Jerusalem... et intravit Jesus in templum. Matth. xxi. — (2) Hoc enim erat proprium boni filii ad domum currere Patris ut ei honorem redderet. S. Jo. Chrys. — (3) Et tu imitator Christi factus, in quamcumque civitatem fueris ingressus primo ad ecclesiam curras. *Ibid.* — (4) Omnis locus oratorium. S. Aug.

enfants des hommes ; toutefois les temples qu'il a voulu se faire ériger, il les a choisis, dit le prophète, comme un lieu qui lui appartient tout particulièrement, qui lui est exclusivement dédié et consacré, dans lequel ce Dieu qui tient sa cour dans le ciel, reçoit particulièrement les prières, les hommages, les adorations et les sacrifices des habitants de la terre. Aussi est-ce dans le temple que l'on voit les hommes se réunir ensemble, s'oublier eux-mêmes pour ne s'occuper que de Dieu et de la religion, s'élever au-dessus des sens et pénétrer par la foi le voile qui couvre la divinité, les grands déposer le faste de leur grandeur passagère et toute d'emprunt, et s'abaisser devant la grandeur suprême (1). C'est là que tous les rangs de la société, tous les états, toutes les conditions, hommes et femmes, enfants et adultes, riches et pauvres, nobles et plébéiens, sujets et monarques, laïques et prêtres, se confondant sans distinction et ne formant qu'un seul peuple devant Dieu, Dieu seul apparaît grand et est d'une manière sensible reconnu, confessé, adoré comme le Dieu de toutes les conditions, de tous les états. C'est là que le Seigneur et maître de tous reçoit un culte public, solennel, qui réunit tous les cœurs dans l'amour d'un commun père, d'un commun souverain, reçoit un culte qui, étant la réunion de toutes les adorations particulières, forme comme une adoration universelle et publique. C'est là qu'il apparaît vraiment Dieu (2). Aussi l'Eglise, s'inspirant des oracles sacrés, ne cesse de nous adresser cette exhortation : Venez, adorons le grand roi, pour qui tout a vie dans l'univers (3). Venez mêler vos adorations à celles des anges ; parce que du temple, comme de son palais terrestre, nos adorations s'élèvent jusqu'au palais où il trône dans les cieux (4).

Mais *prière* signifie encore *sacrifice*, parce que en effet si le premier et le plus grand sacrifice de l'homme à Dieu est de s'humilier, de s'incliner devant lui, de le prier comme principe, source, maître et arbitre de tout bien, il y a aussi, dit Clément d'Alexandrie, ce qu'on peut appeler d'après S. Paul le sacrifice des lèvres (5). Le temple, maison de prière, est donc le lieu dans lequel nous devons offrir à Dieu le sacrifice de louanges.

La prière comprend encore le sacrifice d'immolation réelle, parce que le sacrifice est l'acte de latrie, est l'adoration, la prière par excellence. Donc, lorsque Dieu affirme que le temple est la maison

(1) Dominus in templo sancto suo, Dominus in cœlo sedes ejus. Ps. x. — (2) Exaltabitur autem Dominus solus in die illa. Is. II. — (3) Regem qui omnia vivunt venite, adoremus. Off. def. — (4) Adorate Deum omnes angeli ejus ; adorate Dominum in aula sancta ejus. Ps. XCVI. — (5) Sacrificium labiorum. Clem. Alexandr. Per ipsum ergo offeramus hostiam laudis semper Deo, fructum labiorum confitentium nomini ejus. Hebr. XIII.

de la prière, il exige de nous que nous allions au temple pour lui offrir un sacrifice. En effet, de toute l'immense multitude de Juifs qui, trois fois l'an, selon la loi de Dieu, venait de toute la Palestine prier Dieu dans le temple de Jérusalem, il n'en était pas un seul qui n'offrit son sacrifice (1). Aussi dans les vastes parvis du temple se trouvaient à vendre une grande quantité, non seulement de bœufs et d'agneaux, mais encore de colombes et de tourterelles, afin que le pauvre qui ne pouvait acheter le bœuf ou l'agneau, pût au moins acheter la colombe ou la tourterelle, et qu'ainsi, dit S. Jérôme, il n'y eût personne qui n'offrît son sacrifice (2) ; la loi ayant prescrit que nul ne se présentât devant Dieu les mains vides (3).

Nous ne devons donc nous présenter au temple qu'avec la disposition sainte et généreuse, avec l'intention déterminée dont était animé le prophète, quand il disait: « Si vous vouliez de moi un sacrifice, je serais tout prêt à l'offrir (4). » Mais quel est ce sacrifice que Dieu exige de nous dans son temple ? Peut-être le sacrifice de choses extérieures et sensibles ? Non, ces holocaustes auxquels a succédé le grand et sublime holocauste de son Fils sur la croix, perpétué dans l'Eucharistie, ne lui sont plus agréables (5). Le sacrifice qu'il nous demande, qu'il ne rejette jamais, qui est toujours agréé de lui, c'est le sacrifice de nous-mêmes, que nous devons unir au sacrifice de son Fils, en nous offrant à lui et avec lui ; c'est le sacrifice d'un esprit abaissé par l'humilité, d'un cœur transpercé de contrition et d'amour (6). Aussi devons-nous, avec le prophète, ajouter cette prière : Que Dieu daigne, avec cette miséricorde et cette bonté qu'il prodigue à la nouvelle Sion, à l'Eglise, élever un mur de division entre la mystique Jérusalem de notre cœur et les profanes attachements du monde (7) ; et alors, recueillis et concentrés en nous-mêmes, nous pourrons déposer sur l'autel nos passions et nos vices indomptés et nous immoler à Dieu en sacrifice de justice et de sainteté (8).

Mais cette expression parabolique, par laquelle Dieu a désigné le temple en l'appelant la maison de prière, renferme un autre sens, source abondante de confiance et de consolation pour nous. Il signifie que comme le temple est le lieu où la divinité demande

(1) Ter in anno apparebit omne masculinum tuum coram Domino Deo tuo. Exod. XXIII — (2) Ne absque sacrificio essent. S. Hieron. — (3) Non apparebit coram me vacuus. Exod. XXIII. — (4) Quoniam si voluisses sacrificium dedissem utique. Ps. L. — (5) Holocaustis non delectaberis. *Ibid.* — (6) Sacrificium Deo spiritus contribulatus, cor contritum et humiliatum Deus non despicies. *Ibid.* — (7) Benigne fac, Domine, in bona voluntate tua Sion, ut ædificentur muri Jerusalem. *Ibid.* — (8) Tunc acceptabis sacrificium justitiæ, oblationes et holocausta, tunc imponent super altare tuum vitulos. *Ibid.*

à être particulièrement honorée, bien que la terre entière soit le temple de Dieu, de même aussi bien que la terre entière soit le théâtre de la divine miséricorde (1), le temple est toutefois le lieu où Dieu se plaît davantage à l'exercer et à la faire régner comme dans sa propre maison, dans l'habitation qu'il préfère et où il se complaît davantage ; enfin, que s'il a fait du temple le trône de sa majesté, il en a fait aussi le sanctuaire de son amour.

Comme c'est dans le temple que nous faisons plus pour lui par la solennité du culte, c'est aussi dans le temple qu'il se plaît à faire plus pour nous par l'abondance de ses dons. C'est l'amour qui le fait descendre et le retient dans ces édifices matériels. Donc, si dans le ciel, maître et arbitre du monde, il prépare sa foudre, il allume le feu vengeur, il l'envoie dévorer la terre dont les crimes sont montés à leur comble ; au contraire, dans les temples soumis à l'amour, il ne médite que des desseins d'amour, de paix, de miséricorde. Du haut du ciel il exerce la justice, dans le temple il exerce la clémence et la pitié. Dans le ciel il menace le pécheur de le châtier, dans le temple il lui offre de le pardonner ; du haut du ciel il fait pleuvoir le fléau qui frappe et désole (2) ; dans le temple il verse le baume de la pitié qui guérit et restaure (3) ; c'est que sur tout autre lieu il a fixé un regard scrutateur et vengeur de la malice des hommes ; et dans le temple particulièrement il a déposé encore son amour (4).

Voilà aussi pourquoi il a dit que le temple est la maison de prière. Il a voulu montrer que c'est là qu'il a établi non seulement un trône de gloire pour lui-même, mais encore un lieu de rafraîchissement, d'asile, de miséricorde et de grâce pour tous les hommes ; que si c'est principalement dans le temple que doit se faire la prière, c'est là aussi qu'elle est plus sûrement exaucée. Oui, Dieu accorde les grâces au mérite de la prière ; et les prières qu'il écoute plus favorablement sont celles qui lui sont adressées dans le temple.

Ailleurs il est nécessaire en quelque sorte de mériter les grâces ; ici il suffit de les demander. Les vœux formés au pied des autels sont particulièrement ceux qui, portés par les mains des anges, parviennent facilement à fixer le regard de Dieu et attirent en plus grande abondance sur la terre ses grâces et ses bénédictions ; ailleurs les grâces sont distribuées avec poids et mesure ; dans le

(1) Misericordia Domini plena est terra. Ps. XXXII. — (2) Si clausero cœlum et pluvia non fluxerit et mandavero et præcepero locustæ ut devoret terram et misero pestilentiam in populum meum. II Paralip. VII. — (3) Propitius ero peccatis eorum et sanabo terram eorum. *Ibid.* — (4) Ut permaneant oculi mei et cor meum ibi. *Ibid.*

temple, l'amour divin les verse avec profusion ; ailleurs, ce semble, seules les âmes privilégiées sont admises à présenter leurs prières à Dieu et à en espérer l'effet ; ici tous y sont admis sans exception, même les pécheurs. L'Eglise est donc non seulement la salle du trône où le Roi des cieux reçoit tous les hommages, mais encore la grande salle d'audience où il écoute toutes les suppliques. Il n'est besoin ici ni de décoration, ni de titres, ni d'armoiries nobiliaires ; il ne faut ici ni homme puissant qui vous recommande, ni introducteur qui vous présente ; le Roi de la miséricorde et de la bonté, admet chacun sans exception à lui exposer ses besoins, à implorer son secours ; nul n'est rejeté, nul n'est exclus ; ici, comme il l'a dit lui-même dans l'un et l'autre testament, ses yeux sont ouverts sur les misères de tous ; ses oreilles sont attentives à tout écouter, sa main est prompte à tout secourir (1).

Nous ne voyons pas, il est vrai, dans nos temples, ces prodiges extérieurs et sensibles de puissance, de majesté, de terreur et d'épouvante qui avaient lieu dans le temple de Jérusalem ; mais en échange il s'y opère des prodiges de grâce et de miséricorde au plus secret des cœurs, et ces prodiges, pour être voilés et entièrement cachés, n'en sont pas moins surprenants et précieux. Quand le chrétien est oppressé sous le poids de la tribulation et de la vie, il va frapper à la porte d'une église, il tombe à genoux, il prie, et avec la prière, il s'élève jusqu'au ciel. Dans l'enceinte de ces murs sanctifiés par la présence de Dieu, son âme respire une atmosphère de sainteté et de grâce dans laquelle nul ne peut pénétrer, que nul ne peut respirer, sans devenir meilleur. S'il est vrai que des assemblées profanes, des bals et des théâtres on sort toujours moins homme, au contraire de nos saints temples, quand on s'y est tenu avec la modestie et le recueillement convenables, on sort toujours plus chrétien. Donnez-moi le plus grand pécheur, le plus vicieux, le plus gangrené ; faites qu'il entre dans le temple et qu'il y séjourne quelques instants en chrétien, il sera impossible qu'il ne sente pas naître en son cœur un secret dégoût de sa mauvaise vie, un attrait pour la vertu, un désir de conversion, une espérance de pardon et de salut, et s'il veut bien correspondre à cette première grâce, il est converti, il est sauvé. Ah ! maison de prière signifie que non seulement c'est ici que doit se faire toute prière, mais que c'est ici encore qu'elle est exaucée. Mais non, je me trompe ; il y a une prière qui n'est exaucée nulle part, pas même dans le temple ; une prière qui est interdite par la défense de Dieu même ; c'est la prière qui se ferait pour le salut des

(1) Oculi mei aperti sunt et aures meæ erectæ ad orationem ejus. II Paralip. VII.

profanateurs du temple, Dieu ayant dit lui-même : Prophète, ne prie pas Dieu pour Israël ; la voix de la vengeance qui s'élève vers moi à cause de leurs profanations, parle contre eux ; vainement la voix de vos armes parlerait en leur faveur. Israël n'est plus mon peuple que pour venir m'insulter jusque dans ma maison. Eh bien ! je ne suis plus leur Dieu que pour les punir (1).

Voilà donc ce que signifie encore que le temple est la maison de prière : c'est que, pour cela même, le péché de ceux qui le profanent est plus grand et plus impardonnable. Dans le for de la justice humaine, il n'y a pas d'attentat plus injurieux pour le prince que celui qui se commet contre lui sous ses yeux, dans son palais même, parce que c'est une violation de sa demeure et un outrage à sa personne, dont on fait voir ainsi que l'on méprise la majesté et qu'on redoute peu la justice.

Or tel est le crime de celui qui profane le temple. Ce péché s'introduit jusque dans le sanctuaire, se place en face de l'autel comme pour provoquer face à face la majesté du Très-Haut et défier sa foudre et sa vengeance. Vous n'avez donc pas, disait là-dessus aux profanateurs l'apôtre S. Paul frémissant d'un saint zèle, vous n'avez donc pas vos maisons pour y manger et boire à plaisir ? Pourquoi donc venez-vous ici insulter Dieu jusque dans son église (2) ? N'avez-vous pas assez de lieux suspects, assez de mauvais théâtres pour satisfaire votre lasciveté, assez de places publiques pour faire triompher le scandale, assez de salles de bal pour vous divertir, assez de cercles où l'on courtise les femmes, assez de cafés et de boutiques pour traiter d'affaires et parler de nouvelles, assez de spectacles profanes, de promenades et de villas pour passer gaiement votre temps ? Pourquoi donc, pires que les Juifs eux-mêmes, qui allèrent se saisir de Jésus-Christ dans un jardin et le respectèrent dans le temple, venez-vous jusque dans le temple insulter ce Dieu sauveur, le tourner en dérision et le crucifier de nouveau en profanant l'Eglise ?

S. Paul a dit que le chrétien qui pèche est un Juif qui crucifie une seconde fois en lui-même Jésus-Christ le fils de Dieu (3). Or ce mot si énergique et si profond du grand apôtre se vérifie à la lettre dans la profanation des églises. En effet, tous les jours se renouvelle sur l'autel le sacrifice du Calvaire, et, d'après la manière dont y assistent beaucoup de chrétiens, là aussi se renouvellent les horribles mystères de l'iniquité judaïque, qui firent trembler

(1) In domo mea fecit scelera ; tu ergo noli orare, quia non exaudiam. Jerem. XI. — (2) Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum ? aut Ecclesiam Dei contemnitis. I Cor. XI ? — (3) Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei. Hebr. VI.

d'horreur la sainte montagne. Pour un bon larron repentant qui la défend et fait hautement son apologie, pour quelques femmes pieuses qui avec Marie et Jean l'assistent, il y a là aussi un larron qui le blasphème, il y a tout un peuple forcené qui l'insulte, il y a une foule de passants qui branlent la tête et se moquent de lui. Et, en effet, pour quelques âmes pures et fidèles, pour quelques pénitents sincères qui, humiliés et recueillis dans leur ferveur, l'adorent, le louent, le prient, lui rendent hommage, il y a des impies qui ne croient pas au sacrifice, il y a des audacieux, des impudents qui, par leurs causeries, leurs irrévérences, troublent le sacrificateur et insultent au sacrifice ; il y a la tourbe des âmes endurcies qui ne font que passer par l'église, donner un coup d'œil dédaigneux, ou du moins indifférent au grand mystère, tournant la tête de tous côtés en signe de mépris, dédaignant tout acte de religion, dédaignant même d'articuler une humble prière, joignant la dérision au blasphème contre Dieu, qui pour eux se fait victime.

Or pourquoi une si sacrilége audace ? Hommes sans foi et sans pudeur, ne vous suffit-il pas que nous vous abandonnions le reste de la terre ? Nous vous laissons jouir paisiblement des maisons, des rues, des places, des conversations, des théâtres. Pourquoi ne voulez-vous pas nous laisser au moins le libre usage des églises ? Venons-nous peut-être troubler vos folâtres amusements, vos plaisirs corrupteurs, vos liaisons scandaleuses, vos orgies, vos danses, vos intrigues ? Pourquoi venir dans nos églises nous distraire de l'oraison, troubler nos cérémonies sacrées ? Manquez-vous de place pour offenser Dieu, vous qui voulez le braver jusque dans ses temples, comme si la terre entière ne suffisait pas à la licence de vos passions ? Malheur à qui ose vous manquer de respect dans vos maisons, et vous vous gardez bien d'aller insulter personne chez soi : or, pourquoi venez-vous insulter Jésus-Christ dans sa propre maison ? Dieu devra donc être le seul qui ne puisse trouver où se mettre à couvert de vos insultes ? Vous craignez peut-être que la voix de vos scandales ne s'élève pas assez haut pour crier vengeance contre vous ; et vous voulez y unir le cri des abominations que vous portez dans le lieu saint ? Vous craignez peut-être que vos vices ne suffisent pas pour vous perdre, si vous ne forcez encore à s'élever contre vous la voix du sang de Jésus-Christ indignement profané dans nos temples saints ?

Ah ! malheureux que vous êtes ! si vous péchiez ailleurs, vous pourriez au moins vous réfugier dans l'église pour y trouver miséricorde ; mais en profanant l'église, où pourrez-vous recourir pour implorer assistance ? Où trouver un lieu qui vous abrite, un asile

qui vous protège, un tribunal qui puisse vous absoudre? Vous vous fermez ainsi la porte à toutes les grâces. Comme vous osez changer l'église de Dieu en un temple de Dagon, le sanctuaire où il doit être honoré en un lieu profane où il est par vous offensé, de même votre Dieu changera en un tribunal de justice le trône même de la miséricorde, et la maison de prière et de grâce en une maison de juste rigueur et de sévère correction. Enfin, puisque vous insultez Dieu jusque dans sa maison, il n'y aura pas de prière, il n'y aura pas d'intercession en votre faveur, il n'y aura pas de miséricorde qui vous sauve : « Prophètes, ils ont commis trop de crimes dans ma maison, gardez-vous de prier pour eux, parce que je ne vous exaucerai pas en leur faveur (1). »

Mais les indignités que Dieu reprocha jadis à son peuple d'avoir commis dans le temple, étaient montées à leur comble au temps de Jésus-Christ. Les prêtres y faisaient un honteux commerce des choses saintes, et parce que plusieurs n'avaient pas d'argent pour acheter les victimes à offrir en sacrifice, ils avaient établi des banquiers, *nummularios*, dit l'Evangile, dans le temple même, lesquels, moyennant une bonne garantie, leur avançaient tout l'argent qu'ils voulaient, et cela avec d'exorbitantes usures (2). C'est pour cela que Jésus-Christ leur reproche d'avoir converti le temple de Dieu en maison de banque, en boutique de trafic : *vos fecistis illam domum negotiationis* (3).

Hélas ! mon Dieu ! serait-il donc vrai que vous pourriez élever la même plainte contre beaucoup de temples chrétiens? Ah ! plût au ciel qu'il n'en fût rien ! Combien de vendeurs et d'acheteurs de bœufs, de brebis, de colombes, de tourterelles ; combien de vils usuriers se rencontrent dans les temples chrétiens, plus indignes et plus audacieux que ceux qui furent chassés du temple mosaïque par Notre-Seigneur ! Combien, en effet, qui viennent dans le temple pour acheter l'estime d'autrui sous le masque d'une feinte piété ! Combien qui viennent, par leur immodestie et leur luxe, trafiquer de la pudeur ! Combien pour trouver des amants, ou du moins quêter des maris ! Pour cela, l'on choisit les jours et les heures où il y a dans le temple un plus nombreux concours ; pour cela, on y vient comme à un marché public où chacun expose sa marchandise et use de mille artifices pour se procurer meilleur débit ; pour cela, on y voit tant de nudités scandaleuses, que les jeunes gens dissolus viennent bien regarder avec une complaisance criminelle, mais sans les priser plus que ces montres de magasin que le public regarde et admire, et qui ne se vendent pas. A vous

(1) Jerem. XI. — (2) Saint Jean Chrysostome. — (3) Joan. II.

aussi, chrétiens, s'adresse donc le reproche que Jésus-Christ faisait aux Juifs d'avoir converti la maison de la prière en une place de commerce, en une officine de négoce, mais de négoce honteux, impie et sacrilége, puisque on fait servir le lieu saint, les saints jours, les saintes solennités, le saint sacrifice pour obtenir des avantages criminels et profanes *domum negotiationis !*

Mais pourquoi le Sauveur accusait-il les Juifs d'avoir converti le temple en une caverne de larrons : *Speluncam latronum* ? Est-ce que ces vendeurs assassinaient leurs chalands, comme on assassine les voyageurs sur les grand'routes ? Oui certes, et d'une manière encore plus cruelle et plus impie, puisque, par les scandales donnés, par les extorsions commises, par des allures toutes profanes on refroidissait et on éteignait dans le cœur du peuple la foi et la religion, et, si l'on épargnait les corps, on y faisait un horrible carnage des âmes. O Juifs trop coupables ! Mais hélas ! des chrétiens eux-mêmes tombent dans les mêmes excès ! et à nous aussi s'adresse le reproche d'avoir converti la maison de Dieu en un antre de larrons : *vos autem fecistis eam speluncam latronum.*

Tous les jours l'Eglise, par la bouche de ses ministres, appelle le peuple au temple pour l'adoration et la prière : *Venite adoremus !* Mais qui donc se montre docile à cette invitation ? A quoi servent ces édifices sacrés si somptueux, ces temples superbes dont Rome est remplie ? A la décorer, à l'orner, à présenter un spectacle à la curiosité des étrangers qui viennent de loin admirer la beauté et la majesté de la structure, l'harmonie des proportions, la magnificence et la pompe des ornements, l'excellence des peintures, la qualité exquise et la profusion des marbres, la richesse des vases sacrés et des ornements sacerdotaux. Oui, on admire tout, on s'intéresse à tout si ce n'est au Dieu qui y réside. Or si vous exceptez ces étrangers, qui donc fréquente ces temples saints ? Les places publiques, les rues, les magasins, les théâtres, les lieux suspects, les promenades, les cabarets et les cafés ne suffisent pas à contenir la multitude des oisifs, des désœuvrés qui les encombrent ; mais pour les temples, à l'exception de quelques personnes pieuses qui s'y rendent chaque jour pour entendre la messe et adorer le Dieu qui doit tous les jours être adoré, nul n'en fait cas, nul n'y prend garde, on passe tout auprès sans songer à faire une visite affectueuse au Dieu qui y est caché. Les grands renferment dans le secret de leurs demeures les faibles restes d'une religion expirante, ayant soin de n'assister que les jours de fête à une messe, qui, selon l'expression de l'un d'eux, est *bâclée* en dix minutes par un prêtre rabaissé jusqu'à la condition de camérier ou de maître

d'hôtel. Eux, ils dédaignent de se mêler à la foule, comme si la piété avilissait la condition, et comme s'ils étaient moins grands pour se montrer plus chrétiens. Aussi le temple est-il habituellement parmi nous une caverne solitaire et déserte : *Speluncam.*

Mais que fais-je en reprochant aux chrétiens la solitude, l'abandon où ils laissent le temple? Ces jours de solitude sont aussi pour le temple les jours de son repos et de sa gloire. Tout au plus alors le Dieu qui y réside est le Dieu auquel on ne pense pas, mais dans le jours de fête, il est le Dieu qu'on outrage. Cette caverne, déserte les autres jours, se peuple, il est vrai, aux jours de fête, mais de larrons et d'assassins qui arrachent du cœur des chrétiens la religion et la foi, et qui tuent les âmes : *Speluncam latronum.*

Nous y voyons une foule de dames esclaves de la mollesse, de la volupté, de l'indifférence, qui, après avoir pendant toute la semaine oublié leur Dieu et leur religion, se souviennent à peine le dimanche qu'elles sont chrétiennes, et qu'il faut montrer qu'elles le sont, mais qui idolâtres de leur beauté, dominées par le désir de plaire, viennent dans la maison de l'adoration et de la prière ornées de tous les appas de la lasciveté, vêtues avec la même légèreté, la même irrévérence, avec le même luxe que si elles allaient à une fête, à un bal ou à quelque spectacle profane (1). Occupées uniquement d'elles-mêmes et de la manie d'occuper d'elles-mêmes tous les autres, elles ne pensent qu'à faire ressortir, par mille mouvements étudiés, le faste odieux de leur immodestie, de leur orgueil; elles ne s'occupent qu'à consulter le goût public sur la forme des vêtements et sur quelque mode nouvelle, ou à faire l'essai du pouvoir de leurs attraits funestes. Heureuses et contentes, si elles réussissent à faire oublier Dieu ou à concentrer sur elles toute l'attention, toutes les adorations d'un peuple de jeunes gens aussi irréligieux qu'imbéciles. Autant vaut dire que d'un côté on voit dans l'église cette chaire de vérité et de sainteté du haut de laquelle on tonne contre le vice, et que, d'un autre côté, on voit nombre de femmes sans modestie, qui, comme du haut des chaires de la volupté, selon l'expression de Tertullien, prêchent et préconisent le vice et le désordre, *suggestum libidinis mulier ornata.* D'une part la véritable arche du Testament, la divine Eucharistie; de l'autre l'infâme idole de Dagon, l'immodestie, la vanité, le luxe, la lasciveté triomphante : autel contre autel, divinité contre divinité. Ainsi les Philistins osèrent placer l'arche du Seigneur auprès de l'idole de leur faux dieu (2).

(1) Saltatura ad ecclesiam pergis; lasciviæ oblectamenta quæris. Tertull. —
(2) Statuerunt arcam Domini juxta Dagon. I Reg. v.

Nous voyons que l'on vient à l'église aux jours de fête non pour Dieu, mais pour le monde, afin de prouver au monde, qui l'ignorerait sans cela, qu'ils sont encore chrétiens, ou plutôt pour avertir le monde, par leur maintien scandaleux, qu'ils ne le sont plus. On y vient entraîné par les convenances et par l'usage, pour éviter la censure du monde même le plus licencieux et le plus corrompu. On y vient pour voir et pour être vu, pour se distraire quelques instants de son oisiveté même, et pour occuper celle d'autrui ; pour recevoir et rendre des œillades lascives, des sourires éloquents, de sacriléges adorations, en un mot, pour pécher et faire pécher les autres, pour commencer à nouer quelque intrigue et quelque correspondance qui, cachée dans le temple, éclate ensuite avec tant de déshonneur et de dommage pour la famille, avec tant de scandale parmi le monde. On choisit le lieu, le jour, l'heure, l'occasion la plus favorable pour courtiser et être courtisée, la mise et le maintien le plus propre à séduire et à être séduite ; on choisit les foules pour s'abandonner à d'horribles libertés et à des attentats sacriléges contre la pudeur, c'est-à-dire, comme s'en plaignait S. Augustin indigné, que les églises sont plus audacieusement profanées que les théâtres, puisque dans les théâtres on ne fait que simuler les choses immorales, tandis que dans les églises on les connaît réellement (1). Nous voyons ici des tourbes de jeunes gens qui posent en hypocrites de libertinage et d'irréligion, hypocrisie plus détestable et plus vile que celle de la vertu et de la piété. Oui, je le dis, des jeunes gens hypocrites, qui, pour plaire et se donner un air d'importance en présence de je ne sais quel monde licencieux et impie, affectent à l'extérieur un libertinage et une impiété qu'ils n'ont pas réellement dans le cœur : d'une part, sans doute, pour ne pas s'avilir, pour ne pas descendre au niveau des ignorants et des femmelettes, ils se gardent bien de faire un seul signe de croix, de prononcer un *Pater*, de plier le genou, de baisser une tête pleine d'orgueil et vide de science, de donner le moindre signe de religion ; d'autre part, sans nul souci d'un public respectable, ils ne rougissent pas de passer tout le temps de leur présence dans l'église à converser, à sourire, à tourner la tête de tous côtés, à mugueter, à se montrer du doigt les uns aux autres les beautés profanes, véritables torches incendiaires préparées par le démon pour allumer dans les cœurs des flammes adultères, d'impures passions. Ces mêmes jeunes gens, qui, lorsqu'une danseuse impudique se livre à d'indécentes contorsions, ou qu'une cantatrice effrontée travaille son gosier pour faire en-

(1) Deteriora sunt templa ubi hæc aguntur ; quam theatra ubi hæc finguntur. S. Aug.

tendre de ridicules roulades sur la scène, se tiennent muets, ébahis, absorbés dans une diabolique extase d'ivresse impudique ; oui, ces mêmes jeunes gens, ensuite, quand ils assistent à la célébration du terrible mystère de l'Eucharistie, n'ont plus qu'un maintien plein d'irrévérence et de mépris, comme s'en plaignait de son temps S. Jean Chrysostome, montrant ainsi qu'ils ont plus de respect pour la voix et les coquetteries d'une insidieuse courtisane que pour la majesté suprême du Dieu Très-haut (1). En vérité, c'est là, en un sens, une solennelle apostasie de la foi, c'est une publique profession d'impiété.

Or qui peut dire combien ces scandaleux exemples de libertinage et d'irréligion sont contagieux et funestes ? qui peut dire la terrible influence qu'ils exercent, en affaiblissant dans le cœur des simples et des ignares les principes et les sentiments de foi, de piété, de modestie et de pudeur ? Ainsi les jeunes gens, d'après l'exemple des adultes, les femmes, d'après l'exemple des hommes, les personnes du peuple, d'après l'exemple des classes supérieures, apprennent dans l'église même à profaner l'église, à être immodestes et impies, s'accoutument et s'encouragent mutuellement à mépriser ce que la religion a de plus auguste, à se rire de ce que la morale a de plus délicat ; à égaler par l'audace du scandale, par les profanations, par le libertinage, ceux qu'ils ne peuvent égaler par le rang et la fortune.

Ces scandales dégradent la religion, ôtent au culte ce caractère de majesté et de grandeur qui est comme le sceau visible de la divinité. Or comme la religion et le culte sont la propriété du peuple qui les professe, en insultant au culte et au temple, vous insultez également à Dieu et aux hommes, à la religion et à la société.

Que sont donc ces profanateurs sacriléges des temples saints, sinon de vrais larrons, de vrais assassins des âmes ? Or comme à certaines heures on évite certains lieux et certains chemins, que l'on sait infestés par les voleurs, ainsi, à cause de ces ravageurs des consciences, qui dressent leurs embûches dans l'église pour y surprendre les âmes simples et innocentes et en faire curée, il est évident qu'à certains jours et à certaines heures il est aussi dangereux d'aller à l'église que dans les réunions profanes où l'on est assiégé de scandales et de séductions. La pudeur et la foi y sont en danger jusqu'au pied des autels. Ainsi l'église, ce grand chemin du ciel, est chez nous infestée d'assassins et de voleurs ; et la maison de prière, l'asile de la piété et de l'innocence, est convertie en désert, en caverne de brigands : *speluncam latronum.*

(1) Neque Deo tantam reverentiam quantam meretricibus exhibemus. S. Jo. Chrys.

Mais voici un grand exemple ! Alaric, roi des Goths, dévastait cette sainte cité, et portant partout la désolation et le carnage, il ne s'arrêta qu'en présence des temples saints. Là seulement, au rapport de S. Augustin, il demeura subjugué par la majesté des édifices sacrés et par le respect qu'ils lui inspiraient. A cette vue seulement la cruauté mit arrêt à l'extermination, l'avarice au pillage, l'impudicité au viol et à l'adultère. Rome alors ne trouva que dans le temple refuge pour la pudeur, sûreté pour les richesses, sécurité pour la vie ; et un barbare victorieux ne mit un frein à sa fureur que devant les portes du temple. Alors il suffisait de se réfugier dans le temple pour trouver protection contre toute insulte, respect de la part du plus féroce guerrier, pardon auprès de l'ennemi (1).

Hélas ! comme nos temps sont corrompus ! comme les mœurs ont dégénéré ! Le temple, qui inspirait tant de respect au barbare mécréant, n'inspire aujourd'hui aux vrais croyants qu'indifférence et mépris. Le temple n'est plus qu'un lieu comme les autres, ou même un lieu qui, plus que les autres, encourage à la profanation, au sacrilége, au crime. Ceux dont je parle sont de vrais assassins, et qu'y eut-il jamais de sacré pour un assassin ? Oh ! combien est grande la perversité, la malice, l'horreur de ces profanations ! Et pourtant la licence du jour s'en fait à peine scrupule !

Mais, malheureux que nous sommes ! Dieu, ainsi méprisé de nous, lorsque nous aurons fini de lasser sa miséricorde, saura bien, comme il fit en ce jour dans le temple de Jérusalem, parler en maître, prononcer en juge, punir en Dieu ; c'est ce que nous verrons dans la deuxième partie.

Deuxième point. C'est une doctrine des pères et des théologiens, fondée sur l'Ecriture, que toute église, aussi bien que tout homme, tout royaume, tout peuple, a son ange gardien. Or, que fait cet ange des églises ? Ezéchiel nous l'apprend alors qu'il nous dépeint l'ange gardien du temple de Jérusalem portant une écritoire attachée à sa ceinture (2). Et que peut écrire cet ange ? Il écrit, dit S. Basile, les irrévérences, les causeries les profanations, les sacriléges commis par les assistants (3). De même que Balthazar put lire sa sentence au moment même où il profanait les vases de Jérusalem, eux aussi commencent à subir une punition qui, pour être cachée, n'en est pas moins terrible. Une main invisible écrit

(1) Huc usque sæviebat inimici rabies ; ibi accipiebat limitem trucidatoris furor. S. Aug. — (2) Habens atramentarium scriptoris circa renes ejus. Ezech. xi. — (3) Nutus et verba scribentes. S. Basil.

sur chacun d'eux le funeste MANÉ, THÉCEL, PHARÈS. — MANÉ : Vos crimes sont comptés et arrivés à leur comble. THÉCEL : Dans la balance de la justice divine, vous avez été trouvés indignes de plus recevoir aucune grâce. PHARÈS : Vous êtes, dès cet instant, excommuniés de la société des fidèles, ici sur la terre, en attendant que vous le soyez de la société des bienheureux dans le ciel.

O misérable ! toi qui ne fais pas attention, toi qui ne te souviens pas, toi qui ne confesse pas que tu sois coupable d'irrévérence dans le temple ! Ne sais-tu donc pas qu'il y a un esprit qui entend tout, un œil qui voit tout, une main qui écrit tout ce que tu penses, tout ce que tu dis, tout ce que tu fais dans le temple ; et ces gestes si hardis, et ces regards si libres, et ces sourires si malicieux, et le motif de ces salutations, et les honteuses complaisances de ces pensées, et le fond impur de ces affections. Donc lorsque arrivera le temps où Dieu ne voudra plus rien souffrir de tout cela ; lorsque sera comblée la mesure de ces excès sans nombre inscrits par l'ange, et qui forment la matière de ton procès et de ton accusation, alors ta condamnation sera prononcée, ton châtiment commencera. Alors de nouveau Jésus-Christ avec plusieurs cordes se fera un fouet ; c'est-à-dire qu'il fera tomber sur les têtes sacriléges un châtiment qui renfermera des châtiments de diverses espèces. En effet, si en ce jour il a montré tant de colère et tant d'indignation pour venger la majesté méconnue du temple de Jérusalem, lequel pourtant ne contenait que la manne et les tables de la loi, combien plus sérieusement, dit S. Jean Chrysostome, punira-t-il ceux qui auront méconnu la majesté du temple chrétien sanctifié par la sainte Eucharistie et par la présence réelle du législateur lui-même ? Avec combien plus de raison accomplira-t-il la terrible menace prononcée contre les grands profanateurs du temple ancien ? Sa fureur divine s'embrasera, et une fois embrasée elle ne s'éteindra plus jamais, lorsqu'il aura vu la maison de prière convertie, par notre impiété, en une maison de scandale, en un séjour où périssent les âmes (1).

Voilà pourquoi, sans aucun doute, les Pères s'accordent à dire que Dieu doit à sa justice et à sa majesté de punir la profanation des temples par des châtiments publics et sévères, parce que c'est un péché qui a un caractère spécial d'audace et de rébellion, un péché dans lequel le pécheur, non content d'insulter à la loi de Dieu, insulte à Dieu lui-même ; parce que c'est un péché qui tend de lui-même à détruire directement le culte public, un péché public, solennel, s'attaquant à l'ordre social. Aussi les calamités publiques,

(1) Et succendetur indignatio mea in loco hoc et non extinguetur. IV Reg. XXII.

les fléaux publics de guerres, de pestes, de disette, de tempêtes, d'incendies, d'inondations, qui désolent tant de pays et ruinent tant de fortunes, la misère, la gêne universelle en présence des progrès surprenants de l'industrie, le paupérisme qui devient chaque jour plus menaçant à côté de la baisse du prix de l'or et de toutes les apparences d'une grande prospérité, les morts prématurées de tant de jeunes gens, l'extinction de tant de familles, les coups imprévus qui frappent tant d'adultes, les maladies qui chaque année déciment la population, tout cela n'est que la vengeance que Dieu exerce contre les profanateurs de ses temples (1).

Mais le châtiment corporel et visible que Jésus-Christ en ce jour infligea aux Juifs profanateurs du temple, en les flagellant de sa propre main, et en les chassant de vive force hors du temple matériel, ne fut rien en comparaison du châtiment spirituel et invisible dont il les frappa lorsqu'il voulut que Jérusalem, leur patrie, fût ensevelie avec les ruines du temple qu'ils avaient profané, et qu'eux-mêmes fussent chassés du temple spirituel de son Eglise. De même aussi, dans le temps présent, les châtiments temporels et visibles que Dieu fait tomber sur le monde, ne sont rien en comparaison des châtiments spirituels et invisibles par lesquels Dieu punit la profanation de ses temples.

Oh ! si le voile qui dérobe aux regards les mystères du monde invisible et spirituel venait à se déchirer, oh ! comme alors, bien autrement que Balthazar, vous sentiriez votre cœur oppressé, vos genoux tremblants, et toute audace s'effacer de vos pâles visages (2). Vous verriez que dans le moment même où vous profanez le temple de Dieu par vos irrévérences et par vos scandales, votre intelligence s'obscurcit, votre cœur s'endurcit, vos passions deviennent plus violentes, votre volonté plus indocile, les divines miséricordes plus rares, votre conversion plus difficile, votre réprobation plus certaine. Vous verriez Dieu s'éloigner de vous de plus en plus, et les ténèbres s'épaissir dans votre intérieur à mesure que la lumière de ses inspirations et de sa grâce disparaît comme sous l'horizon ; vous verriez se condenser au-dessus de vous cette nuit terrible qui suit l'abandon de Dieu, et qui se consommera, par votre impénitence, pour se perpétuer dans l'enfer pendant l'éternité entière. Aussi est-il écrit que celui qui profane la terre de la sainteté, c'est-à-dire la maison de Dieu sur la terre, sera exclu de la demeure où Dieu manifeste sa gloire, sera exclu du ciel (3).

(1) Ultio Domini est, ultio templi sui. Jer. LI. — (2) Tunc facies regis commutata est et genua ejus collidebantur ad invicem. Dan. V. — (3) In terra sanctorum iniqua gessit, non videbit gloriam Dei. Is. XXVI.

Oui, revenez à la raison lorsqu'il en est temps encore. Comprenez bien que le laisser aller et l'indifférence dans le temple le rend inutile pour vous, que la profanation en fait un lieu funeste ; et que, si le respect du temple sera votre salut, l'impiété et l'absence de toute retenue sera votre perte. Craignez pour votre fortune, pour votre réputation, pour votre famille, pour votre personne, et surtout pour votre âme. Renoncez plutôt à venir à l'église quand il n'y a pas nécessité d'y paraître ; et ce sera un moindre mal, que de venir ici uniquement pour souiller la maison de Dieu et attirer sur vos têtes les plus terribles châtiments.

Mais non : je veux plutôt que vous veniez en ce saint temple, mais avec des dispositions et des sentiments tout autres que ceux que vous y avez apportés jusqu'ici. Non, Dieu ne veut point vous perdre, lui qui s'immole tous les jours sur l'autel pour vous. Venez ici avec le repentir des irrévérences passées ; venez avec l'humilité de l'esprit, avec la modestie des yeux, avec le recueillement du maintien, avec des sentiments de piété et de religion. Commencez à lui plaire par votre douleur, dans le lieu même où vous l'avez insulté par des joies coupables. Confessez avec une amère contrition le détriment que vous lui avez mainte fois causé ; compensez par votre bon exemple l'honneur que vous lui avez ravi, le respect que par votre faute il n'a pas obtenu, et dans ce même temple où vos scandales ne vous auront préparé que châtiments, vous trouverez grâce, miséricorde et pardon, et, réconciliés avec Dieu dans le temps, vous pourrez éternellement jouir de sa société. Ainsi soit-il.

LES SERVITEURS VIGILANTS

Ou la vigilance chrétienne

Vigilate ergo, ne cum (dominus domus) venerit repente, inveniat vos dormientes. Quod autem vobis dico, omnibus dico : vigilate.

Veillez, de peur que le maître de la maison, arrivant à l'improviste, ne vous trouve endormis. Ce que je vous dis, je le dis à tous : veillez. MARC. XIII.

C'est en ces termes que le Sauveur parlait de son dernier avénement en ce monde. Mais si nul des apôtres, si nul des hommes alors vivants et qui devaient mourir bientôt après, ne devait survivre jusqu'au dernier jour du monde, pourquoi Notre-Seigneur

a-t-il voulu que tous y fussent préparés, et qu'ils veillassent pour ne pas se laisser surprendre en ce jour dans l'état de sommeil du péché ? *Quod autem vobis dico, omnibus dico : vigilate.*

Ah ! dit S. Augustin, c'est que le moment de la mort est, pour chacun de nous, comme le suprême avénement de Jésus-Christ, et le dernier jour de notre vie est pour chacun de nous le dernier jour du monde, car le jugement universel ne sera que la répétition publique et solennelle du jugement particulier que chacun, en mourant, aura subi d'une manière privée et secrète (1). Le jugement dernier nous trouvera donc sans prévoyance et sans préparation, si tels nous aura trouvés le jour de notre mort (2). Donc, lorsque Notre-Seigneur nous recommande de nous tenir tous prêts pour le dernier jour du monde, il a voulu nous recommander de l'être tous pour le dernier jour de notre vie, parce que le jugement, que nous subirons tous à la mort, décidera sans appel de notre sort au jour du jugement universel (3).

Or le Seigneur n'a pas voulu se contenter de nous recommander en général la vigilance dans l'expectative du dernier assaut que viendra nous livrer la mort, mais il a voulu en traiter tout exprès dans la parabole des serviteurs vigilants. Ainsi, en expliquant cette importante parabole dans laquelle le Seigneur nous a exposé la théorie, proposé la récompense et inculqué la nécessité de la vigilance chrétienne, je prétends vous y exhorter tous sans exception : *omnibus dico* : *vigilate.* Afin que, déterminés à la pratiquer sérieusement, sans délai, sans interruption, nous n'ayons pas le malheur d'être surpris par la mort dans le sommeil et l'assoupissement du péché : *Ne cùm venerit repente, inveniat vos dormientes.*

Premier point. Les Juifs avaient coutume, en voyage, de relever quelque peu leurs vêtements et de les rattacher par une ceinture autour des reins, afin d'être plus libres et plus lestes pour la marche. C'est à cet usage, dit un commentateur, que Notre-Seigneur fait allusion quand il nous recommande de nous ceindre les reins (4), c'est à dire qu'il nous veut libres et dégagés d'embarras dans le chemin qui doit nous conduire à la céleste patrie (5).

Mais comme il s'agit ici d'un voyage spirituel, c'est aussi dans le sens spirituel que nous avons à nous ceindre les reins. Pour

(1) Tunc enim unicuique veniet dies ille, cùm venerit ejus dies; ut talis hinc exeat qualis est judicandus illa die. S. Aug. — (2) Imparatum enim inveniet dies ille, quem imparatum inveniet suæ vitæ ultimus dies. *Ibid.* — (3) Ac per hoc vigilare debet omnis Christianus, ne imparatum eum inveniat Domini adventus. *Ibid.* — (4) Sint lumbi vestri præcincti. Luc XII. — (5) Ut sitis expediti ad iter ad cœlum. Corn. a Lapide.

bien comprendre ceci, remarquez, nous dit S. Pierre Chrysologue, que dans les reins est le siége de la concupiscence charnelle, et que de là prennent naissance toutes les tentations de la chair ; là, par conséquent, est la source funeste de la fragilité humaine et de nos plus fréquentes chutes (1). Donc, continue ce saint Père, lorsque Notre-Seigneur nous a ordonné de nous ceindre les reins (2), il a entendu nous bien inculquer que si nous voulons parcourir la voie qui conduit au salut éternel, il faut commencer par réprimer la chair par la ceinture de la chasteté, parce que les inclinations et les vices de la chair sont comme des vêtements embarrassants et lourds qui courbent l'âme vers la terre, et lui rendent impossible un seul pas vers le ciel (3). Oui, ajoute S. Grégoire, nous mettons alors réellement une ceinture autour des reins, selon le précepte de Jésus-Christ, lorsque nous réprimons la luxure par la pratique de la continence chrétienne (4). Ah! mes chers frères, le christianisme est une loi de chasteté et de pureté : la preuve en est, que seul le christianisme commande la chasteté et seul la conserve. La chasteté est donc, selon S. Pierre Chrysologue, comme le beaudrier militaire, comme le signe distinctif de la milice chrétienne ; et, sans la chasteté, on ne peut prétendre marcher à la conquête du royaume des cieux, puisque nous ne saurions sans elle être de vrais chrétiens, de vrais soldats de Jésus-Christ (5).

Mais comme les bonnes œuvres n'ont pas de valeur sans la chasteté, de même aussi, dit S. Grégoire, la chasteté seule sert de peu ou de rien sans les bonnes œuvres, sans la pratique des vertus et de tous les devoirs du christianisme (6). Aussi le Seigneur, après nous avoir ordonné de ceindre nos reins par l'attention sévère à sauvegarder la pureté, a-t-il ajouté immédiatement : « Et portez dans vos mains des lampes allumées (7). » Car, dit S. Pierre Chrysologue, les lampes allumées en nos mains ne sont autre chose que les bonnes œuvres pratiquées par nous (8). En effet, de même que la lampe répand sa lumière devant celui qui la porte, et éclaire sa marche au milieu des ténèbres, de même aussi les bonnes œuvres et l'exercice des vertus projettent leur lumière devant celui qui les pratique, favorisent sa marche au travers des voies ténébreuses

(1) Ex lumbis tota carnis negotia suscitantur. In lumbis est humani lapsus et humanæ fragilitatis occasio. S. Petr. Chrysol. — (2) Sint lumbi vestri præcincti. Luc. XII. — (3) Constringenda est caro continentiæ cingulo ; ne effusa vitiis ac peccatorum gravata pondere, cœlestibus non possit insistere ingressibus. S. Petr. Chrysol. — (4) Lumbos præcingimus, cum carnis luxuriam per continentiam coarctamus. S. Greg. — (5) Cincti castitatis balteo quod est insigne militiæ Christianæ. S. Petr. Chrysol. — (6) Nec castitas magna est sine bono opere, nec opus bonum est aliquid sine castitate. S. Greg. — (7) Et lucernæ ardentes in manibus vestris. Luc. XII. — (8) In manibus sanctorum ipsa bona opera lucernæ sunt. S. Petr. Chrysol.

du siècle présent, et l'aident à retrouver le droit sentier du salut éternel. (1).

Faites bien attention, ajoute ce grand et saint docteur que la lampe éclaire non seulement celui qui la porte, mais aussi celui qui la voit. Or c'est précisément ce qui se vérifie par rapport aux saintes œuvres de la religion et de la charité ; elles n'illuminent pas seulement ceux qui les pratiquent, mais encore ceux qui en sont témoins, et, par la magique vertu de l'exemple, elles deviennent un encouragement, un aiguillon et un guide à quiconque veut marcher dans la bonne voie (2). Oh ! comme elle est belle et attrayante la sainteté et la vertu des vrais chrétiens ! Comme elle brille d'une splendeur céleste ! De même que la lumière est aperçue de tous, et de ceux qui la recherchent, et de ceux qui voudraient la fuir parce que la débilité de leur vue ne peut la supporter ; ainsi la vertu chrétienne se fait reconnaître de tous, et de ceux qui l'admirent et en profitent, et de ceux même qui la critiquent et la fuient, parce qu'elle est une perpétuelle censure de leurs mœurs. Il est donc vrai de dire que nous tenons vraiment dans nos mains la lampe, lorsque, par la lumière de nos actes vertueux, lorsque, par la sainteté de notre conduite, nous sommes aux autres un sujet d'édification et d'exhortation au bien (3). Or c'est justement ce devoir d'édifier le prochain que le Seigneur a entendu nous recommander, quand il a dit ailleurs : « Faites que la lumière de vos vertus et de vos bonnes œuvres brille aux yeux des autres de telle manière, que, témoins du bien que vous faites, ils prennent aussi la résolution de glorifier eux-mêmes votre Père céleste par une vertueuse et sainte vie (4). »

Telles sont donc les deux principales obligations que Jésus-Christ impose aujourd'hui à tout chrétien : savoir, la pureté et la chasteté du corps, et l'édification par toute la conduite de la vie, en sorte qu'à la sainteté des œuvres qu'il pratique on reconnaisse la vérité divine de la foi qu'il professe (5). S. Augustin avait dit qu'avoir une ceinture autour des reins, et à la main des lampes allumées, c'était fuir le mal et pratiquer le bien (6).

Malheur donc, dit Eusèbe d'Emèse, à ceux dont les discours, dont la vie ne répand pas autour d'eux la lumière de la vertu,

(1) Ut lucerna ante oculos, bonum opus in mentibus sic refulgeat. S. Pet. Chrys. — (2) Non portanti tantum lucerna lucet, sed et multis ; et bonum opus, dum fano in uno lucet, multos illustrat exemplo. *Ibid.* — (3) Lucernas ardentes in manibus tenemus, cùm per bona opera proximis nostris lucis exempla damus. S. Greg. — (4) Sic luceat lux vestra coram hominibus ; ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est. Matth., v. — (5) Duo autem sunt quæ jubentur : ut et munditia sit castitatis in corpore et lumen veritatis in operatione. S. Greg. — (6) Quid est lumbos restringere et lucernas tenere, nisi diverte a malo et fac bonum. S. Aug.

mais d'infernales ténèbres, les ténèbres du scandale, du vice et du péché. Ah ! ils n'ont pas entre leurs mains les lampes qui puissent les guider et les conduire au salut, mais des tisons d'enfer qui les entraîneront et eux-mêmes et les autres avec eux à leur perdition (1).

En troisième lieu, ajoute le Seigneur, vous devez vous tenir toujours prêts comme des gens qui attendent que leur maître revienne des noces, afin de lui ouvrir aussitôt dès qu'il frappera à la porte (2).

Mais comment Jésus-Christ nous recommande-t-il, à nous hommes, d'imiter la conduite d'autres hommes ? *Similes hominibus !* Ah ! dit S. Pierre Chrysologue, il y a une grande différence d'homme à homme. Ceux qui vivant dans une juste dépendance par rapport à Dieu, et dans l'exacte observance de sa loi, sont toujours prêts et en éveil dans l'attente de l'arrivée de leur céleste époux, ceux-là sont vraiment hommes (3). Car l'Esprit-Saint a dit : Craindre Dieu et observer ses commandements, voilà ce qui constitue essentiellement l'homme intelligent et sage. C'est là être vraiment homme (4). Ceux au contraire qui abandonnant le service de Dieu, ne cherchent qu'à satisfaire leurs inclinations charnelles, ne sont préoccupés que des appétits sensuels, ceux-là n'ont de l'homme que la forme extérieure ; mais ce ne sont pas véritablement des hommes ; ce sont des animaux brutes, des êtres semblables à tous les autres bipèdes (5). Et en effet le prophète David ne craint pas d'assimiler aux bêtes brutes les hommes voluptueux qui ne connaissent pas d'autre loi que l'intérêt, d'autre maître que la chair, d'autre paradis que l'empire des sens. Et certes il n'y a pas lieu de s'étonner que lorsqu'ils dégradent ainsi leur intelligence, leur cœur et leurs membres, ils reçoivent la qualification de bêtes brutes, puisqu'ils en imitent la vie (6) ? Elevons-nous donc enfin de la région de la terre à celle du ciel, de la société des brutes à celle des véritables hommes, *similes hominibus ;* oui, à la société des hommes formés sur le modèle de l'homme parfait, de l'homme par excellence, qui est Jésus-Christ, parce qu'il est Dieu en même temps, et pour cela donné comme type parfait à l'humanité : Voilà l'homme ! *Ecce homo !*

(1) Illorum lucernæ extinctæ sunt, qui neque doctrina, neque operatione aliis refulgent. Eus. Emiss. — (2) Et vos similes hominibus expectantibus dominum suum quando revertatur a nuptiis, ut cùm venerit et pulsaverit confestim aperiant ei. Luc XII. — (3) Homines sunt qui more debitæ servitutis, indefessis excubiis adventum sui domini præstolantur. S. Petr. Chrys. — (4) Deum time et mandata ejus observa ; hoc est enim omnis homo. Eccl. XII. — (5) Qui vero ventri serviunt et de carnis voluptate solliciti divinam nesciunt servitutem, non sunt homines vocandi, sed jumenta. S. Petr. Chrys. — (6) Homo cùm in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis. Ps. XLVIII.

Or, cet homme parfait, qui est encore notre Dieu et Seigneur, célèbre tous les jours, selon Théophilacte, des noces spirituelles dans le ciel, s'unissant comme époux aux âmes saintes et élues, qui lui arrivent du séjour terrestre (1). Mais pendant qu'il célèbre ces noces éternelles dans le ciel, dit ce même interprète, il descend sur la terre, et se présente à chacun de nous soudainement au moment de la mort (2). En effet, selon Euthyme, si Jésus-Christ intervient dans la mort des justes, il intervient aussi dans celle des pécheurs (3).

Jésus-Christ donc, dit S. Grégoire, vient à nous quand il s'apprête à nous juger ; il frappe à la porte de notre cœur, lorsque par les douleurs et les angoisses de la dernière maladie, il nous fait entendre que notre mort est prochaine (4). Celui qui lui ouvre aussitôt est le fervent chrétien qui, à la première sommation de l'amour, répond avec un cœur tendre et confiant (5). Au contraire, l'âme pécheresse, à en juger par le tremblement qui la saisit à la dernière heure, semble déclarer qu'elle ne veut pas ouvrir au Seigneur, parce qu'elle sait bien que son juge sera celui-là même qu'elle se souvient d'avoir traité avec un souverain mépris pendant la vie (6). Mais l'âme vraiment chrétienne, ayant conscience de la vie vertueuse qu'elle a menée, soutenue par l'espérance sainte qu'elle a conservée en son cœur, sait bien qu'à la mort, qui pour elle approche, elle ne trouvera pas en Jésus-Christ un juge qui la condamne, mais un père qui la récompensera, un époux qui l'accueillera dans ses bras ; en sorte que ne distinguant presque plus entre habiter déjà dans le ciel, ou y arriver bientôt, elle jouit déjà de la patrie céleste, comme si elle en avait déjà obtenu la possession (7).

Ainsi, le Seigneur en nous disant : « Vous êtes semblables à des hommes qui attendent que leur maître revienne des noces ; » a voulu nous donner à entendre que nous devons continuellement nous tenir dans l'attente de ce divin avénement. Car la vie du vrai chrétien n'est que la perpétuelle attente de Jésus-Christ (8) ; et c'est pour cela que le prophète disait : « Je ne fais autre chose en

(1) Quotidie nuptiæ fiunt in cœlo. Quotidie in cœlis Christus sibi desponsat animas sanctorum. Theophil. — (2) Revertitur ex cœlestibus nuptiis quia in unius cujusque propria morte inexpectatus advenit. *Ibid.* — (3) Christus advenit ad mortem non solum justorum sed etiam peccatorum. Euthym. — (4) Venit quippe Dominus, quum ad judicium properat; pulsat vero, cùm jam per ægritudinis molestias esse mortem vicinam designat. S. Greg. — (5) Cui confestim aperimus, si hunc cum amore suscipimus *Ibid* — (6) Aperire enim judici pulsanti non vult qui exire de corpore trepidat et quem contempsisse se meminit judicem formidat. *Ibid.* — (7) Qui autem de sua spe securus est, pulsanti confestim aperit; quia lætus judicem sustinet; et cùm tempus propinquæ mortis advenerit, de gloria tribulationis hilarescit. *Ibid.* — (8) Vita Christiani est expectatio Christi.

cette vie qu'attendre le Seigneur (1). » Puis, s'adressant à nous, il ajoutait : Et toi, ô homme, attends aussi le Seigneur ; et en attendant, comporte-toi en homme plein de cœur ; apprends à supporter l'éloignement de Dieu dans l'espérance de le voir bientôt (2). Egalement l'apôtre S. Paul disait : « En cette vie nous ne faisons autre chose qu'attendre notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ (3). » En lui et par lui « nous nous attendons à être rachetés de l'état de servitude dans lequel se trouvent actuellement nos corps, et à nous voir pour toujours comptés au nombre des enfants de Dieu (4). »

Telle est donc la doctrine, la théorie de la vigilance chrétienne. Nous devons surveiller avec une sainte jalousie la pureté, la sainteté de nos cœurs ; c'est ce que signifie la ceinture autour des reins. Nous devons, par la sainteté de notre propre vie, et par la pratique des bonnes œuvres, concourir à la sanctification et au bien spirituel de nos frères ; c'est ce que signifient les lampes allumées tenues en nos mains. Nous devons constamment nous souvenir que nous sommes des créatures intelligentes créées pour le ciel et non des brutes condamnées à se traîner sur la terre ; c'est à des hommes que nous devons ressembler. Nous devons continuellement soupirer après la venue de Jésus-Christ, et vivre uniquement du plaisir de l'aimer, de l'espérance de le posséder au jour où après avoir célébré les célestes noces avec d'autres âmes, il viendra pour les célébrer aussi avec nous : *quando revertatur à nuptiis*. Ainsi disposés, toujours vigilants et toujours prêts, nous irons à sa rencontre pour répondre incontinent à son appel, et nous jeter dans ses bras à l'heure de notre mort : *confestim aperiant ei*.

Oh ! heureuses les âmes vraiment pieuses et chrétiennes qui, placées sur la terre, n'ont de désirs que pour le ciel, et vivant parmi les hommes, n'aspirent qu'à Dieu ! « Non, disait le prophète, elles ne seront jamais déçues, jamais couvertes de confusion (5) ! » Mais que dis-je ? Le prophète ! Le Seigneur lui-même a proclamé le bonheur de ces bons chrétiens, lorsqu'il a ajouté ces mots : « Heureux ces serviteurs affectueux et fidèles, que le maître à son arrivée trouvera ainsi vigilants ! En vérité je vous le dis, il les fera asseoir, et se ceignant d'un linge, il voudra, passant dans leurs rangs, les servir lui-même (6). »

(1) Expectans expectavi Dominum. Ps. XXVI. — (2) Expecta Dominum, viriliter age ; et confortetur cor tuum et sustine Dominum. *Ibid.* — (3) Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum. Philipp. III. — (4) Adoptionem filiorum Dei expectantes redemptionem corporis nostri. Rom. VIII. — (5) Non confundentur qui expectant eum. Is. XLIX. — (6) Beati servi illi quos cùm venerit Dominus invenerit vigilantes ! Amen dico vobis quod præcinget se et transiens ministrabit illis. Luc XII.

Ah ! les belles paroles ! Par ce langage le Seigneur, après nous avoir exposé la doctrine de la vigilance chrétienne, a voulu nous en faire connaître le salaire et la récompense.

Le mot « se ceignant d'un linge » rappelle cet autre mot prononcé au commencement de la parabole « mettez une ceinture autour de vos reins. » Ce qui revient à dire : de même que mes fidèles serviteurs auront eu soin de se ceindre pour moi, j'en ferai autant pour eux. Mais quelle sera cette mystérieuse ceinture ? David avait dit : « Le Seigneur règnera dans toute la splendeur de sa majesté ; il apparaîtra revêtu, entouré de son pouvoir et de sa force comme d'une ceinture (1). » Et Isaïe ajoute que la justice sera la ceinture de ses reins (2). Or de même que Jésus-Christ apparaît au moment de la mort, revêtu de force et de justice pour punir le pécheur, serviteur infidèle et révolté, ainsi à ce suprême moment, pour récompenser le juste, serviteur docile, dévoué et fidèle, il apparaîtra revêtu de miséricorde et d'amour. Quel bonheur, dit Eusèbe d'Emèse, de le voir ainsi venir à notre rencontre, vêtu, entouré seulement de bonté et de clémence, avec l'air et toutes les manières de la plus vive sympathie, de la plus affectueuse tendresse (3) ! Oui, tel il sera alors. Il changera de condition et d'office. *Transiens*, c'est-à-dire, selon une explication de S. Pierre Chrysologue, de même que par rapport au pécheur, il s'est changé, de maître bon et miséricordieux qu'il était, en juge sévère et inexorable, de même aussi par rapport au juste, il change en sens contraire : de maître souverain qu'il est, il devient le serviteur de ses serviteurs eux-mêmes ; et en remplit les humbles et pieux devoirs, comme s'ils étaient devenus les maîtres à leur tour (4).

Que signifie ensuite cette expression, « il les fera asseoir » ? car le texte dit effectivement : « Il les fera asseoir à table et les servira lui-même. » Que cette expression est gracieuse ! dit ici S. Cyrille. Par là, le Seigneur nous fait connaître que s'il nous trouve fidèles à l'heure de la mort, il nous conduira lui-même au repos de la bienheureuse éternité ; et là, par la douce quiétude, par la richesse et l'abondance des délices spirituelles, il nous délassera de nos longs travaux, il nous remettra des longues fatigues essuyées à son service parmi les travaux, les misères et les

(1) Dominus regnavit ; decorem indutus est ; et præcinxit se. Ps. XCII. — (2) Erit justitia cingulum lumborum ejus. Is. XI. — (3) In eo quod præcinget se et transibit quo affectu quo amore, quibus charitatis visceribus eos suscipiet manifestissime ostendit. Emiss. — (4) De dominatione ad fidelium suorum pia transibit officia ; ad alios de misericordi Patre severissimum transibit in judicem. S. Petr. Chrys.

privations de la vie présente (1). Excessive condescendance! Etrange renversement de choses! s'écrie S. Pierre Chrysologue (2). Le maître s'abaisse à servir son propre serviteur assis à table (3)! Jésus-Christ lui-même remplit auprès de ses serviteurs les plus bas offices (4). Un Dieu lui-même se tient là plein de bonté et d'attentions délicates auprès de l'homme qui repose (5). Qu'il n'y ait en cela aucun sujet d'étonnement, nous dit Théophilacte; Jésus-Christ nous l'a dit: Nous serons traités dans le ciel, comme nous l'aurons traité sur la terre. Si maintenant nous le servons et nous le restaurons dans la personne des pauvres qui le représentent, il nous rendra la pareille en nous servant et en nous restaurant nous-mêmes (6). Heureux donc, mille fois heureux les serviteurs que le divin maître à son arrivée trouvera vigilants! Peu importe, ajoute Notre-Seigneur, que le divin maître arrive à la seconde ou même à la troisième veille de la nuit; à quelque heure qu'il arrive, le sort des serviteurs trouvés vigilants et fidèles sera toujours heureux (7).

Pour l'intelligence de cette parabole, il faut se souvenir que chez les Juifs la durée de la nuit se divisait en trois parties qu'on appelait veilles (8). Mais la nuit dont parle ici le Seigneur, observe Eutyme, c'est la vie humaine, qui est comme une nuit obscure, à cause des ténèbres qui répandent les erreurs des hommes et les artifices du démon (9). Cela posé, les trois veilles ou parties de cette nuit dont parle ici Notre-Seigneur, sont, d'après Théophilacte, les trois principales périodes de la vie, savoir l'adolescence, l'âge viril et la vieillesse (10). Donc le Seigneur, quand il nous a dit que le maître, à quelque heure qu'il vienne, s'il trouve ses serviteurs vigilants, assurera leur bonheur, a voulu, dit S. Grégoire, nous donner une idée de la longanimité de sa patience et de son excessive miséricorde; car bien que l'homme ne lui ait pas été fidèle à toutes les époques de sa vie, pourvu que le Seigneur le trouve en état de grâce au moment de la mort, fût-ce même dans la dernière période de l'âge viril, ou sur le déclin de la vieil-

(1) Quasi fessos refocillans et apponens spirituales delicias. S. Cyrill. — (2) En inaudita mutatio rerum. S. Petr. Chrysol. — (3) Epulanti servo servit Dominus accinctus. *Ibid.* — (4) Pueris suis ministerium suum facit Christus. *Ibid* — (5) Discumbenti assistit Dominus. *Ibid.* — (6) Par eis tribuens, sicut enim ipsi ei ministraverunt, ita eis vicissim ipse ministrat. Theophil. — (7) Et si venerit in secunda vigilia, aut in tertia vigilia venerit et ita invenerit. — (8) Corneille Lapierre paraît néanmoins supposer que les Juifs, comme les Romains, divisaient la nuit en quatre veilles. Voyez le commentaire de ce grand Exégète, au chapitre XIV de saint Matthieu, v. 25; et au chapitre XII de saint Luc, v. 38. (*Note du Traducteur.*) — (9) Nocti præsens vita comparatur propter infusam ei caliginem a dæmoniis et erroribus. Euthym. — (10) Prima vigilia qua adolescentes sumus, secunda qua viri, tertia qua senes. Theophil.

lesse, il est tout disposé à le bien accueillir et à le récompenser (1).

Ne nous faisons pourtant pas illusion, ajoute S. Grégoire; le Dieu qui a promis le pardon au repentir même dans un âge avancé, n'a pas promis de nous accorder cet âge avancé, il n'a pas même assuré un seul jour au pécheur. C'est pour cela même que Jésus-Christ fait immédiatement suivre sa parabole de cette réflexion : « Sachez bien que si le père de famille connaissait l'heure à laquelle viendra le voleur, il veillerait, et ne laisserait pas percer sa maison (2). » Or, par le père de famille, selon Haymon, le Seigneur entend notre âme (3). L'arrivée du voleur, c'est le jour, le moment, la cause de notre mort, qui vient toujours à l'improviste; et si elle nous trouve assoupis dans la léthargie du péché, elle nous enlève et nous ravit à jamais le trésor de notre âme (4). Voilà pourquoi Jésus-Christ conclut par cette exhortation : « Et vous aussi, soyez toujours prêts et disposés, puisque au moment que vous y penserez le moins, le Fils de l'Homme viendra vous citer à son tribunal (5). » C'est à dire que le Sauveur, après nous avoir proposé la doctrine et la récompense de la vigilance chrétienne, nous en indique encore la nécessité et l'importance, qui est une conséquence évidente de l'incertitude du moment de la mort.

Malheureux que nous sommes! Nous mourrons tous certainement; mais quand et comment fondra sur chacun de nous cette terrible catastrophe qui du même coup jettera notre corps dans la tombe, notre âme dans l'éternité? Nous ne le savons, ni ne pouvons le savoir : l'homme ignore sa fin (6). Chacun de nous verra-t-il l'accomplissement, le résultat des plans qu'il a formés, des espérances qu'il a conçues, des œuvres qu'il a commencées, de la carrière qu'il a embrassée, du procès qu'il a intenté, du projet qu'il a arrêté définitivement, de l'affaire qu'il a entamée? Nous n'en savons rien!

A l'incertitude du temps se joint celle des circonstances de notre mort. Que sera notre mort? Sera-t-elle naturelle ou violente, précédée d'une longue maladie ou subite? Mourrons-nous de la fièvre ou d'apoplexie? à la maison ou en voyage? dans notre lit ou sur pied? dans l'état de sommeil ou de veille? Mourrons-nous dans le trouble ou dans le calme? en hommes, avec l'usage de nos facul-

(1) Longanimitatis patientiam insinuans Dominus ait : et si in tertia vigilia ita invenerit, beati sunt servi illi. S. Greg. — (2) Hoc autem scitote quoniam si sciret Pater familias qua hora fur veniret, vigilaret utique et non sineret perfodi domum suam Luc XII. — (3) Pater familias est noster animus. Haym. — (4) Furis adventus mors est, quæ improvisa dum non speratur advenit, et thesaurum animæ nostræ ad pœnas rapit. *Ibid.* — (5) Et vos estote parati quia qua hora non putatis filius hominis veniet. Luc XII. — (6) Nescit homo finem suum. Eccl. IX.

tés, ou en bêtes brutes et dans la stupidité où nous aurons vécu? avec l'assistance d'un prêtre ou privés des consolations de la religion? Mais, ce qui importe davantage, mourrons-nous en état de grâce ou de péché? Notre dernier soupir sera-t-il un acte de piété ou un blasphème? Mourrons-nous de la mort précieuse des justes, ou de la mort très-mauvaise des pécheurs? Rien de tout cela ne nous est connu. D'épaisses ténèbres couvrent ce mystère de l'avenir, que l'on ne saurait pénétrer sans une secrète horreur. O nuage sacré, qui environne le trône de Dieu! O urne fatale, qui reçois en ton sein la destinée de chaque homme, et qui laisse ignorer à chacun en particulier la sienne! Mais pourquoi, dit S. Augustin, Dieu a-t-il voulu nous cacher notre dernier jour? si ce n'est précisément afin que chaque jour pouvant être le dernier, on soit chaque jour en éveil et sur ses gardes (1). Et, en effet, de ce que le mode et le temps de notre mort nous sont cachés, de ce que notre mort sera un événement imprévu, Jésus-Christ lui-même a conclu la nécessité de nous tenir toujours prêts à l'avance : « Soyez toujours prêts, parce que le Fils de l'Homme viendra au moment que vous y penserez le moins. Veillez, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure (2). »

Mais, ô funeste artifice de l'ennemi de notre salut! Ne pouvant plus, comme il fit à l'égard de nos pères, nous entraîner au péché par la promesse de l'immortalité (3), il nous entraîne au mal, d'après la remarque d'Haymon, en nous faisant oublier que nous sommes mortels, en nous faisant regarder toujours comme éloignée l'heure de la mort, et si longtemps que nous vivions, en nous poussant toujours à désirer encore de vivre quelques années de plus (4), en sorte que, cédant à l'illusion, nous tournions en poison mortel le remède lui-même. Parce que nous ignorons le terme de la vie, nous vivons comme si notre vie ne devait pas avoir de terme; parce que nous ignorons le moment de notre mort, nous vivons comme si nous ne devions jamais mourir; et parce que nous ignorons quel sera notre dernier jour, nous vivons tous les jours dans une sécurité que peut seule procurer une stupide indifférence.

Eh! qui sont ceux qui oublient ainsi la mort? Est-ce peut-être la vierge pure, l'honnête mère de famille, le bon chrétien, le prêtre zélé, le solitaire dévot, le fervent pénitent? Sont-ce peut-être

(1) Ideo voluit omnes latere ultimum diem, ut dum ignoratur unus, observentur omnes dies. S. August. — (2) Et vos estote parati, quia qua hora non putatis filius hominis veniet; vigilate quia nescitis diem neque horam. Luc. XII. — (3) Nequaquam moriemini. Gen. III. — (4) Solet diabolus tepidos Christianos decipere, ut quibus suadet culpam longam promittat et vitam. Haym.

les âmes pieuses de tous les états, de toutes les conditions et de tout sexe ? Non, non, ceux-là y pensent volontiers, y pensent toujours, portant autour d'eux la ceinture de la mortification évangélique, et dans leurs mains les lampes toujours allumées de leurs bonnes œuvres, en vrais et fidèles serviteurs; ils sont toujours vigilants, toujours prêts dans l'attente de l'arrivée du maître.

C'est à dire que ceux-là précisément pensent continuellement à la mort, qui en quelque sorte, pourraient se dispenser de cette préparation. Tandis que ceux qui oublient le plus la mort sont ceux qui furent esclaves de toutes les passions, de tous les vices; ceux qui auraient tant de péchés à pleurer, tant de scandales à faire disparaître, tant de mal à réparer, tant de vices à corriger, ceux, en un mot, pour qui mourir et être damnés sera une même chose. C'est à dire que ceux-là précisément pensent moins à la mort, qui ont le plus à en redouter les surprises, et auxquels il importerait plus d'y penser!

Sur quoi enfin fondez-vous cette sécurité insensée? La vigueur de vos forces ne saurait vous défendre, ni la fleur de l'âge vous garantir, ni une forte constitution vous mettre à l'abri du danger. L'histoire de la vie humaine nous démontre que la mort abat le plus souvent l'arbre avant qu'il ait porté son fruit; que le plus souvent elle coupe la trame avant que la toile soit finie; que le plus souvent elle devance plutôt qu'elle ne suit le cours ordinaire de la nature, parce qu'il meurt plus d'enfants que d'adultes, plus d'hommes dans l'âge mûr que de vieillards. Les neuf dixièmes du genre humain n'arrivent pas à cinquante ans. Lorsque la sainte Ecriture nous représente la puissance divine, qui brandit son glaive et qui bande son arc pour lancer ses flèches (1), le glaive représente la mort prête à immoler les vieillards placés sous sa main; l'arc et les flèches ce sont les coups de la mort allant atteindre les jeunes gens qui se flattent d'être encore bien loin hors de leur portée.

A chaque instant une révolution dans les humeurs du corps, un coup de sang, une oppression de cœur, la rupture d'une veine, une congestion cérébrale, un morceau avalé de travers, peuvent nous ôter la vie. Aux causes naturelles se joignent des causes violentes. A chaque instant nous apprenons un cas de mort par empoisonnement ou par l'effet d'une chute; cet homme assassiné par suite d'une méprise, cet autre frappé en trahison. A chaque instant vous pouvez trouver la mort dans votre salon ou au théâtre,

(1) Gladium suum vibrabit; arcum suum tetendit et paravit illum; et in eo paravit vasa mortis. Ps. VII.

au jeu ou à la promenade, à table ou au lit ; il n'est pas d'année, de jour, d'heure où vous puissiez vous flatter d'être à l'abri des coups de la mort. Donc quelle contradiction, quelle folie n'est pas la vôtre ! Pouvoir mourir à chaque instant et oser vivre en état de péché (1) !

Hélas ! de même que le prophète Habacuc était suspendu dans les airs par sa chevelure et par la main de l'ange, au-dessus de la fosse aux lions, vous qui êtes en état de péché je vous vois suspendus au dessus du gouffre de l'enfer par un fil léger et fragile qui va s'usant chaque jour et qui en mille manières peut ou se rompre de lui-même ou être tranché par une main ennemie ; et vous y restez suspendus le sachant et le voulant bien, avec le rire sur les lèvres, les mets à la bouche, les cartes en main, et vous sentant en flagrant délit de péché et de crime ! Comment oser se livrer à la débauche, à l'hilarité, au repos, en un danger si manifeste de se damner ?

Qu'Holopherne s'endormît devant Béthulie, et qu'il ne craignît pas de recevoir le coup mortel de la main de cette Judith si amie en apparence ; que Sisara cédât à la fatigue et au sommeil sans rien craindre de cette Jahel si prévenante et si courtoise ; que Saül reposât sans crainte d'être surpris par David qu'il savait désarmé et errant dans les bois, je le comprends ; mais vous qui savez avoir Dieu pour adversaire, vous qui savez que vous êtes un objet de haine et d'abomination aux yeux de Dieu, à cause de vos vices, et que rien ne peut vous mettre à l'abri de sa juste colère ; vous qui devez à chaque instant vous attendre à être traîné à son redoutable tribunal, comment osez-vous dormir tranquille, au sein des voluptés ?

Aujourd'hui que les morts subites sont devenues la manière la plus fréquente de terminer sa vie ; aujourd'hui que la mort frappe ses coups sans avoir fait briller aux regards l'éclair de son glaive ; aujourd'hui que par un mystérieux châtiment, juste peine de tant de nouveaux mystères d'iniquité, l'on meurt et l'on est mort avant de se sentir mourir ; aujourd'hui mettre un intervalle entre le péché et le repentir, c'est plus qu'une témérité, c'est une fureur, c'est un désespoir, c'est une résolution infernale de se damner. Ah ! secouez-vous ! Sortez de ce profond assoupissement qui vous oppresse ! Invoquez le Dieu de bonté afin qu'il vous guérisse de cette somnolence morbide qui vous aveugle sur le danger même auquel elle vous expose (2).

(1) Quomodo vivere audes ubi mori non times ? — (2) Ut quid tu sopore deprimeris ? Surge et invoca Deum tuum. Jon. I. !

Veillez et renoncez à vos désordres, jeunes gens esclaves du plaisir. Veillez et renoncez à vos intrigues, jeunes personnes qui courez aveuglément à votre perte. Veillez et mettez fin à vos spéculations aussi sordides qu'injustes, hommes voués à la cupidité. Veillez et mettez des bornes à toute cette insatiable ambition, à tout ce faste, hommes perdus d'orgueil. Veillez et renoncez à cette vie de tiédeur, de mollesse et de dissipation, ecclésiastiques sans zèle et sans ferveur. Veillez et sachez mettre sous les pieds toutes ces pointilleries de l'amour-propre, âmes ulcérées par les rancunes et les ressentiments. Veillez et mettez un terme à ces passe-temps, à ces fêtes mondaines, ô hommes profanes ! Veillez tous, afin que Jésus-Christ venant vous juger au moment de votre mort ne vous surprenne pas dans cet état de funeste sommeil où votre réprobation serait infaillible. Puis donc que la mort, semblable à un ennemi astucieux vous dresse en tous lieux ses embuches, puisqu'elle peut à toute heure vous surprendre, sachez, si vous êtes sages, la prévenir ; sachez la désarmer : et par la vigilance chrétienne, sachez, vous aussi, l'attendre à toute heure, en tout lieu (1).

Quel n'est pas votre bonheur, ô âmes justes, qui toujours en garde contre les occasions périlleuses, contre les piéges tant de la part des hommes que du démon, contre les séductions du monde, contre les inclinations de la chair, toujours attentives à examiner vos pensées, à purifier vos affections, ne fermez jamais les yeux sur les dangers dont vous êtes entourées par rapport au salut éternel, et mettez toute votre sollicitude à vous enrichir de mérites, à pratiquer la vertu dans sa perfection. Vous êtes toujours vigilantes ; et de même que les pécheurs dorment spirituellement, alors même que leurs yeux corporels sont éveillés ; de même vous en sens contraire, bien que vous reposiez et que vous dormiez de corps, vous veillez par l'esprit ; parce que vos bonnes œuvres, vous dit un pieux interprète, sont pour vous comme des anges gardiens, qui veillent pour vous, qui prient pour vous auprès de Dieu, et vous tiennent toujours unies à lui (2).

Heureux donc et vous et nous tous ensemble, si, comme vous, nous nous trouvons avoir la main à l'œuvre de notre salut, lorsque le Souverain Maître viendra nous retirer de ce monde ! Heureux si, au moment de la mort, nous nous trouvons être des serviteurs fidèles et vigilants ! Parce que, selon la promesse que Jésus-Christ nous en a faite avec serment, nous serons comme

(1) Mors te ubique expectat, si sapiens es tu ubique eam expecta. — (2) Justus etiamsi dormiet, ipsa sua bona opera pro eo vigilabunt et orabunt.

vous par la bonté du divin Maître introduits dans son céleste palais, et mis en possession de tous ses biens célestes et éternels.

Second point. Lorsque le Seigneur nous recommande de veiller, *vigilate*, il n'entend pas que prévenus de la caducité de notre existence, nous nous mettions à veiller pleins d'alarmes sur la conservation de nos jours, et qu'à force de précautions multipliées, de délicatesses recherchées, nous tâchions de soutenir cet édifice d'argile qui est notre corps. Mais ce qu'il entend, c'est que nous fassions notre possible pour fortifier l'âme par la pratique des bonnes œuvres ; et pour cela encore il nous sera utile de songer à ce qui rend la mort plus terrible, savoir que, si sa venue est certaine, si les circonstances en sont inconnues, il ne faut pas oublier qu'elle ne vient qu'une seule fois : *Semel mori* (1) ! et que partant elle est irréparable dans ses suites.

Si l'on mourrait deux fois, la mort ne serait plus un passage critique, décisif, redoutable. Dans la seconde mort on pourrait réparer les erreurs de la première ; mais non, il n'y a qu'une seule mort ; et si dans cette unique mort on échoue, on échoue pour toujours. De même que l'arbre, nous dit l'Ecriture, tombant sous le coup de la hache, demeure couché du côté où il sera tombé, ainsi l'âme, à sa première sortie du corps, demeurera pour toujours dans l'état où elle se trouvait (2). Il n'y a en cette vie nul état, si funeste qu'il soit, qui ne puisse changer. Si nous sommes en état de péché, nous pouvons par la pénitence recouvrer l'état de grâce, la volonté de l'homme en ce monde n'étant pas encore irrévocablement enracinée dans le mal, ni la miséricorde divine encore épuisée. Le jour du salut n'est pas encore expiré ; la grâce est prompte, les forces ne manquent pas, les moyens abondent, la voix de Dieu invite, les exemples encouragent, les secours animent le courage. La mort, en mettant le passé à néant, rend l'avenir immuable. Elle est le clou fatal avec lequel l'intrépide Jahel transperça et fixa au sol la tête de Sisara, sur la place même où il s'était endormi. Si dans le grand passage du temps à l'éternité il arrive que le pied glisse dans l'enfer, il ne sera plus possible d'en sortir : « Du côté où sera tombé l'arbre, il restera. » Il n'y a plus de champ libre pour la fuite, plus moyen de recourir à la grâce, plus de délai pour le repentir, plus de pardon à espérer. Le jugement émané du tribunal de Jésus-Christ sera sans révision, la sentence sans appel. Il y a six mille ans qu'Abel et Caïn sont

(1) Statutum est hominibus semel mori. Hebr. xi. — (2) Si ceciderit lignum ad austrum aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit ibi erit. Eccles. xi.

morts. Quel est leur sort présent ? Celui qui leur échut au sortir de la vie. Ainsi tels nous serons au moment de notre mort, justes ou pécheurs, élus ou réprouvés, en paradis ou en enfer, tels nous serons pendant toute une éternité. Sans doute le passage de la vie à la mort, du monde présent au monde à venir, n'est que d'un moment ; mais ce moment est gros de l'éternité ; parce que de ce moment dépend d'une manière absolue l'éternité heureuse ou malheureuse (1). O mort ! ô moment ! ô éternité !

Or, comme la mort certaine quant à sa venue doit nous disposer au détachement des créatures, comme la mort incertaine quant à ses circonstances doit nous inculquer la nécessité d'une vigilance continuelle, pareillement aussi la mort unique et irréparable, quant à ses suites, doit nous inspirer la ferveur.

Grand prince, disait à un puissant roi de France le S. Pontife Innocent XI, si j'avais deux âmes je pourrais en sacrifier une pour vous obliger ; mais n'en ayant qu'une seule et ne voulant ni ne pouvant la perdre, parce que avec elle tout serait à jamais perdu pour moi, je ne veux ni ne puis condescendre à vos désirs. Telle est aussi la réponse que nous devrions pouvoir opposer aux exigences de la cupidité, de la vanité, du plaisir, aux sollicitations du monde et des passions. Si j'avais deux vies, je pourrais, sans grand inconvénient, en consacrer une à la volupté, l'autre à la pénitence ; l'une au vice, l'autre à la vertu ; l'une au monde, l'autre à Dieu. Mais n'ayant qu'une seule vie qui m'est donnée pour me préparer à la mort, je ne puis, je ne dois, ni ne veux la sacrifier pour m'assurer les trésors, les honneurs, les plaisirs d'un jour, avec la certitude de me trouver mal disposé à la mort et de risquer ainsi mon éternité.

Bref, M. C. F., la vie entière ne nous est donnée que pour nous disposer à bien mourir, afin que faisant une bonne mort nous puissions obtenir la vie éternelle. Donc, nous dit S. Eucher, tout le temps où il ne se fait rien pour se ménager une bonne mort, est dans la vie présente un temps stérile et tout à fait perdu (2). Consacrons à Dieu notre vie, avant qu'il vienne nous la redemander. Mourons par le cœur au monde, avant d'être réduits à le quitter corporellement ; faisons dès cette heure ce qu'au moment de la mort nous voudrions avoir fait ; puisque présentement tout se fait avec plus de mérite, de profit, de sûreté. Nous devons regarder comme œuvre de tous les jours la prière et la vigilance, les pieuses lectures et la fréquentation des sacrements, la fuite du

(1) Momentum a quo pendet æternitas ! S. Aug. — (2) Inutiliter hoc tempore vivitur nisi ad comparandum meritum in æternum vivitur. S. Euch.

monde et la mortification des passions, la correction des vices et la pratique des vertus, la mortification du corps et l'exercice de la charité, le repentir des fautes et toutes les œuvres de la ferveur chrétienne.

Malheur ! malheur à nous si, semblables aux vierges inconsidérées dont parle Jésus-Christ dans l'Evangile, nous allons à la rencontre du céleste époux, sans avoir garni la lampe de notre foi avec l'huile de la grâce et de la charité ! Malheur à nous si à cet instant fatal nous nous trouvons chargés de vices et indigents de vertu. En vain nous frapperons à la porte du ciel, en priant qu'on nous ouvre : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous (1), pourrons-nous dire. Il nous sera répondu : c'est trop tard, il n'est plus temps ; je ne vous connais pas (2) ; et nous serons pour toujours exclus du festin des noces éternelles. Heureux au contraire, si, semblables au serviteur de l'Evangile, nous sommes trouvés vigilants, ayant la main à l'œuvre de notre salut, lorsque le souverain Maître viendra nous retirer de ce monde ! Dieu nous introduira dans son éternelle demeure et nous rendra participants de tous ses biens. *Amen dico vobis super omnia bona sua constituet eum.* Ainsi soit-il !

HOMÉLIE POUR LE 25 MARS, FÊTE DE L'ANNONCIATION

LA PERLE DE GRAND PRIX

Ou le Mystère de l'incarnation

Simile est regnum cœlorum homini negotiatori quærenti bonas margaritas : inventa autem una pretiosa dedit omnia sua et comparavit eam.

Le royaume des cieux est semblable à un négociant qui cherchait des perles de bonne qualité ; et qui, en ayant trouvé une de grand prix, vendit tout ce qu'il possédait et en fit l'acquisition. MATTH. XIII.

N'ayant reçu l'existence que de Dieu et pour Dieu, la création entière n'est que la manifestation extérieure des attributs de Dieu ; en sorte que toutes les créatures qui la composent, avec leur existence, avec leurs propriétés, avec cet ordre admirable selon lequel, subordonnées les unes aux autres, elles conspirent à un but unique et forment les grandes harmonies de l'univers, toutes les créatures, dis-je, s'adressent l'une à l'autre et transmettent à tous les

(1) Domine! Domine! aperi nobis! Matth. xxv. — (2) Amen, dico vobis : nescio vos ! *Ibid.*

points de l'espace et du temps la grande parole de louange, pour proclamer l'existence, la sagesse, la puissance, l'amour du Créateur : « Le jour répète au jour sa parole, la nuit transmet à la nuit sa science (1). »

Mais l'univers, avec toutes les merveilles qui le composent, n'est qu'une seule idée de la divine intelligence, et ainsi réalisée et produite en acte au dehors, n'est pour nous que le magnifique miroir de la création qui réfléchit quelque pâle rayon de l'éternel soleil de la nature divine.

Dans une seule de ses œuvres, le Dieu qui est sagesse, puissance, amour, a voulu atteindre le plus haut degré de ses manifestations, a voulu révéler le plus intime de ses secrets, et a pour ainsi dire épuisé tout son pouvoir ; et cette œuvre, c'est le profond, l'insondable, le tendre, le divin mystère dont l'Eglise rappelle aujourd'hui la douce mémoire ; c'est le mystère de l'Incarnation du Verbe éternel dans le sein de la très-pure Vierge Marie.

C'est pour cela que Jésus-Christ lui-même a voulu appeler ce mystère le royaume des cieux, manifesté aux hommes sur la terre ; c'est pour cela qu'il l'a appelé la perle la plus riche, la plus noble, la plus exquise, à la recherche de laquelle l'humanité besogneuse s'est inutilement lassée pendant quatre mille ans, et pour laquelle, après l'avoir enfin trouvée, elle doit donner en échange tout ce qu'elle possède. *Simile est regnum cœlorum*, etc.

Quelle belle et magnifique idée Jésus-Christ, dans cette parabole, nous donne-t-il lui-même de son adorable mystère, en nous le représentant sous le symbole de ce qui a le plus grand prix parmi les hommes ! C'est bien là, en effet, la plus grande, la plus noble, la plus précieuse, la plus riche des œuvres de Dieu.

Nous nous arrêterons donc à développer, à expliquer cette belle figure, puisque nous avons aujourd'hui à nous entretenir du mystère de l'Incarnation ; et après nous être convaincus qu'il est vraiment une perle inappréciable, soit pour la magnificence avec laquelle il a été opéré, soit pour la valeur des trésors qu'il renferme, nous nous déterminerons à offrir avec promptitude et générosité tous nos biens et tout notre être pour en obtenir la possession, pour nous en appliquer le mérite, et pour en obtenir le fruit : *Dedit omnia sua et comparavit eam.*

Premier point. De tout ce qui existe dans la nature physique, ce que les hommes estiment le plus, ce sont les pierres précieu-

(1) Dies diei eructat verbum ; et nox nocti indicat scientiam. Ps. XVIII.

ses, et entre les pierres précieuses, la perle. Or, pour quelle raison ? Parce que tandis que toutes les pierres précieuses se forment de la combinaison des divers éléments dans le sein de la terre, seule la perle se forme de la plus pure rosée et des plus purs rayons de la lumière solaire. Aux plus beaux jours du printemps, au moment où le soleil paraît sur l'horizon, quand l'air est le plus serein, la lumière plus bénigne, le coquillage marin s'élève lentement du fond des algues, s'arrête flottant légèrement sur la tranquille surface des eaux, ouvre son sein et y reçoit une goutte de la plus pure rosée du ciel ; et c'est cette goutte de rosée qui, réchauffée par les rayons du soleil, et renfermée dans l'intérieur du coquillage, se forme en perle du plus haut prix (1).

Gracieux symbole ! belle image ! remarque S. Jérôme cité par Théophilacte. Comme le mystère de ce jour y est admirablement figuré ! Marie, véritable nacre prédestinée et élue entre toutes, a su, des bas-fonds de son humilité, par la puissance enchanteresse de sa pureté, de son obéissance, de sa docilité, de son amour, s'élever au-dessus des eaux de la corruption humaine, ouvrir son sein pudique aux opérations ineffables de l'Esprit-Saint. Le Verbe éternel, appelé dans les Ecritures rosée du matin, *ros matutinus*, figuré dans la rosée qui n'humecta que la toison de Gédéon et laissa sec et aride le terrain d'alentour, invité par les prophètes et les justes des anciens temps à descendre comme une rosée céleste pour rafraîchir la terre (2) ; ce Verbe divin est descendu dans le chaste sein de la Vierge immaculée, la plus pure et la plus sainte d'entre toutes les créatures ; il y a pris une chair humaine ; il y a été conçu comme la perle, sans coopération de l'homme, mais par l'opération du rayon très-pur de l'Esprit-Saint (3).

La mère perle est formée en un instant par la rosée recueillie dans le coquillage. De même aussi à peine Marie eut-elle prononcé cette sublime réponse : « Qu'il me soit fait selon votre parole (4), » au même instant le Saint-Esprit du plus pur sang de Marie forma le corps très-saint de Jésus-Christ, parfait dans toutes ses parties, et il unit ce corps à une âme raisonnable ; le Verbe divin en même temps le prit et l'unit substantiellement à sa personne par l'union hypostatique, et dès lors Jésus-Christ tout entier, ce sublime

(1) Le lecteur fera bien de ne voir que comme une autre parabole dans cette théorie de la formation des perles, peu en harmonie avec la science moderne, et empruntée aux poétiques fictions des naturalistes de l'antiquité. L'orateur a cru pouvoir, sur les traces de quelques Pères, prendre de ces fables innocentes ce qu'elles pouvaient avoir de riant pour l'imagination et de commode pour le développement de son idée. (*Note du Traducteur.*) — (2) Rorate cœli desuper. Is. XLI. — (3) Margarita ex rore et fulgore concipitur. Sic Christus in Virgine conceptus est ex superno fulgore Spiritûs sancti. Theoph. — (4) Fiat mihi secundum verbum tuum. Luc I.

composé, comme l'appellent les Pères, de deux natures unies en une seule personne, y apparut vivant de sa double vie divine et humaine (1). Dès lors l'âme du Sauveur fut pleine de grâce et de gloire, admise à la vision béatifique, en vertu de son union avec le Verbe. Jésus-Christ dès lors adora son divin Père, s'offrit lui-même, comme victime et sacrifice pour le salut des hommes; et ainsi se forma la *gemme* choisie, la véritable perle, que rien n'égale en prix soit dans le ciel, soit sur la terre; car Jésus-Christ, selon Théophilacte, est la perle des perles (2). En effet, ajoute S. Augustin, comme la perle a du prix à raison de sa blancheur, de sa grosseur, de son poli, de sa rondeur, de son poids; de même Jésus-Christ est une perle d'éclatante blancheur par l'innocence et la pureté de sa vie; d'une radieuse transparence, par la splendeur de sa sagesse; d'une rondeur parfaite par la perfection de toutes les vertus; d'un poids immense par sa divinité (3).

Une seule différence existe entre cette gracieuse et aimable figure et son divin prototype; c'est que la rosée céleste descendue dans le coquillage pour y former la perle, n'existe plus dans l'air; tandis que le verbe divin, en descendant aujourd'hui réellement et temporellement dans le sein d'une mère terrestre, n'est cependant point sorti du sein de son Père céleste qui l'engendre de toute éternité, et est devenu homme sans cesser d'être Dieu.

Mais comment est-il possible que ce Verbe divin se soit aujourd'hui trouvé en même temps avec son Père dans le ciel et tout entier dans le sein de Marie, formant ainsi la perle précieuse de la terre? C'est là, sans doute, un grand mystère, mais un mystère, dit S. Augustin, dont il a plu à Dieu de nous faire trouver en nous-mêmes l'explication et la figure. Qu'est-ce, en effet, que la parole de l'homme, sinon la pensée intérieure, le Verbe engendré de son intelligence, qui prend des formes sensibles, s'incarne en quelque sorte et se manifeste au dehors dans la voix et dans l'Ecriture? Et partant, ce verbe exprime bien le Verbe éternel, la pensée intérieure de Dieu, ce Verbe engendré dans l'intelligence de Dieu qui, prenant une chair humaine, est devenu visible (4). Remarquez bien, contitue S. Augustin, que la parole de l'homme, la parole que je vous adresse en ce moment, cette pensée, issue de moi, incarnée dans la voix, et revêtue de formes sensibles, en même temps que par l'organe des oreilles, elle arrive jus-

(1) Quod in ea natum est. Luc I. — (2) Christus est gemma gemmarum. Theophil. — (3) Pretiosissima margarita est ipse Christus, candidissima per vitæ innocentiam; lucidissima per sapientiam; rotundissima per omnis perfectionis possessionem, habens pondus propter divinitatem. S. Aug. — (4) Verbum meum apud me erat et processit in vocem; Verbum Dei erat apud Patrem et processit in carnem. *Ibid.*

qu'à vous, et se reproduit dans votre intelligence où elle n'était pas auparavant, n'abandonne pas mon intelligence où elle était. Pendant que vous avez ma pensée présente en vous, que vous la voyez, que vous l'entendez, que vous l'approuvez ou la critiquez, après l'avoir entendue ; je l'ai, moi, toujours présente à moi-même, je l'entends, je la contemple, moi-même qui la produit et la parle (1). Comme donc cette pensée, devenue sensible dans la voix, pendant que vous la percevez par le moyen de vos sens, n'abandonne point mon intelligence ; ainsi aujourd'hui le Verbe éternel, l'éternelle pensée, l'éternelle, l'ineffable, l'infinie parole de Dieu en prenant une chair humaine, en habitant aujourd'hui dans le sein de sa Mère, en devenant sensible aux yeux des hommes, n'a nullement abandonné son Père, ne s'est nullement séparé de lui (2). C'est précisément parce que, en se donnant une Mère parmi les hommes, il n'a pas perdu son Père céleste, et qu'en venant habiter parmi les hommes, il ne s'est pas séparé de Dieu, et qu'en prenant la forme de l'esclave, il n'a pas cessé d'être souverain maître, et qu'en devenant fils de l'homme, il n'a pas cessé d'être fils de Dieu, c'est précisément pour cela qu'il est la véritable perle inappréciable à nos yeux, non seulement en raison de la manière ineffable dont elle a été formée, mais encore en raison de l'immense valeur qu'elle renferme en elle-même.

La perle n'est qu'une goutte de rosée solidifiée ; mais par sa rareté et sa beauté elle est d'un prix infini. Ce n'est qu'une petite bulle ; et pourtant elle vaut à elle seule un trésor. Ainsi, ce semble, Jésus-Christ n'est qu'un homme, appartenant à notre nature débile et infirme, né d'une humble vierge, dans la demeure d'un pauvre artisan. Mais cet homme pauvre, humble, méprisable aux yeux des hommes, est un homme rare, singulier, unique : il est le seul fils de l'homme qui soit en même temps fils véritable et consubstantiel de Dieu, vrai Dieu lui-même ; ainsi, il a une dignité, un mérite infini ; il est une perle d'un prix infini pour les hommes en faveur desquels il s'est incarné ; il est un trésor dans lequel sont unis et cachés tous les trésors de la sagesse et de la vertu de Dieu (3).

L'homme par son péché, aussi bien que toute sa race à laquelle il l'avait communiqué par la génération charnelle, était devenu, dans toute la force du terme, le vil esclave du démon qui l'avait

(1) Verbum quod vobis loquor in corde meo prius habui, processit ad te, et non recessit a me ; mansit apud me cùm exiret ad te. S. Aug. — (2) Sicut ergo verbum meum prolatum est sensui tuo nec recessit a corde meo, sic verbum illud prolatum est sensui nostro nec recessit a Patre suo. *Ibid.* — (3) In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi... Coloss. II.

séduit, et il était devenu le débiteur, en même temps que l'ennemi de Dieu qui l'avait créé. Or, comme le démon avait vaincu l'homme dans une lutte où l'homme aurait pu et dû se défendre; ainsi était-ce l'homme, et non la puissance de Dieu, qui devait à son tour triompher du démon. Comme c'était l'homme qui avait offensé Dieu, c'était aussi l'homme qui devait satisfaire en lui-même et par lui-même. Si l'homme n'eût pas triomphé du démon, l'empire de celui-ci sur l'homme serait demeuré inamissible; si l'homme n'eût pas satisfait lui-même pour le péché commis, la justice de Dieu demeurait invengée.

Donc, pour être soustrait à l'esclavage du démon et pour rentrer en paix et en société avec Dieu, il fallait que l'homme s'élevât à une sainteté, à une innocence, à une pureté sur laquelle le démon n'aurait rien à prétendre; et qu'indignement traité par le démon, il lui fît perdre le droit funeste dont, par sa connivence et sa témérité, il l'avait investi. Pour rentrer en grâce et en société avec Dieu, il fallait que l'homme fût en possession d'un mérite infini, afin que, satisfaisant à la majesté infinie, il acquittât la dette infinie qu'il avait contractée envers elle; et qu'il rachetât l'accès et la possession du ciel dont il avait été dépouillé.

En un mot l'homme devait, dit S. Augustin, pour changer de condition et par rapport au démon, et par rapport à Dieu, souffrir, satisfaire, payer sa rançon en homme véritable; et avoir en même temps, par-devers lui, la sainteté, la justice, le mérite, l'infinie valeur des actes d'un Dieu (1).

Or, était-il possible à l'homme laissé à lui-même, et qui, par la cécité de son intelligence, par la profonde corruption de son cœur, par l'abjection de ses vices, était pour ainsi dire descendu à la condition de la brute (2), lui était-il possible de s'élever jusqu'à l'être de Dieu? Il devait donc désespérer absolument de pouvoir jamais s'arracher à la servitude de l'enfer, jamais se réhabiliter, jamais se réconcilier avec Dieu. Sa misère, son éternelle ruine était donc sans remède et sans ressource. C'est pour cela que le prophète, s'adressant à Dieu, représente, en sa propre personne, l'humanité comme pauvre et mendiante, privée de tout, besogneuse à tous égards, sans une obole pour acheter le premier morceau de pain de la vérité et de la grâce divine, pour assouvir la faim de son intelligence et de son cœur, pour entretenir dans son âme la vie spirituelle (3). Or, comme un négociant failli, qui va en quête

(1) Peccatum Adæ tantum erat, ut illud non deberet solvere nisi homo, non posset nisi Deus. S. Aug. — (2) Homo cùm in honore esset non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus. Ps. XLVIII. — (3) Ego vero egenus et pauper sum. Ps. LXIX.

de quelque pierre précieuse, de quelque trésor caché, pour pouvoir, par ce moyen extraordinaire et unique, le seul qui lui reste, payer toutes ses dettes, reconquérir son crédit perdu et reprendre sa dignité ; ainsi, selon Jésus-Christ, l'humanité désolée, affligée, gémissante, sous le joug de la servitude du démon, privée de l'héritage céleste, alla pendant quatre mille années, errant à travers champs, parmi les déserts des opinions et des doctrines humaines, cherchant cette perle rare, ce trésor caché, si nécessaire pour payer son rachat et recouvrer l'amitié et le règne de Dieu. Pendant cette longue période d'années, dit Théophilacte, elle prit pour des perles de grand prix tantôt les traditions générales, tantôt les cultes particuliers des divers pays du monde, tantôt les systèmes de morale des philosophes, tantôt la foi et la religion des Juifs (1). Mais comment, avec des doctrines, avec des moyens purement humains, avec des lois privées de la grâce divine, comment l'homme pourrait-il devenir Dieu, pour satisfaire à Dieu, pour recouvrer la liberté de Dieu, le royaume de Dieu? Aussi eut-il beau, pendant de longs siècles, promener ses recherches de religions en religions, d'écoles en écoles, il chercha toujours sans trouver, il demanda sans jamais obtenir la perle inappréciable qui seule pouvait le rendre riche et heureux ; il ne trouva au lieu de cette perle que les pierres fausses de religions erronées, les perles de verre, les perles soufflées de la loi mosaïque, de cette loi impuissante à justifier ; il les prit pour des perles de prix, tandis qu'elles étaient sans valeur aucune.

Oui, la véritable perle dont l'homme avait besoin ne devait pas avoir son origine sur la terre, mais descendre du ciel ; elle ne devait pas naître des lumières de l'esprit profane, mais du rayon de l'Esprit-Saint ; elle ne devait pas être artificiellement fabriquée par la main des hommes, mais être l'œuvre miraculeuse de Dieu. La perle de haut prix, le trésor véritable de l'humanité, c'était la vérité, la sagesse personnelle de Dieu qui devait se faire homme, c'était Jésus-Christ (2).

Or, cette perle de si haut prix, c'est aujourd'hui qu'elle s'est formée, aujourd'hui qu'elle est trouvée, qu'elle est découverte. Aujourd'hui le Verbe de Dieu, la véritable rosée céleste, est descendu dans le sein très-pur de Marie ; aujourd'hui il s'est fait homme, pour habiter parmi les hommes et répandre sur les hommes les trésors infinis de vérité et de grâce divine dont il est comblé en tant que Fils de Dieu (3).

(1) Multæ margaritæ multorum sapientium opiniones sunt. Theophil. — (2) Una autem pretiosa, una est veritas quæ Christus est. *Ibid.* — (3) Verbum caro factum est et habitavit in nobis. Jo. I.

Faisons donc en sorte de pénétrer et d'entendre, autant qu'il est possible, ce profond mystère de l'infinie condescendance de Dieu, de notre espérance et de notre salut.

Le Verbe éternel prend une chair humaine, mais il la prend de la chair virginale et sainte de Marie ; mais par la seule vertu de l'Esprit-Saint ; mais sans coopération de l'homme, mais sans la concupiscence et le désordre du péché. Cette humanité est donc innocente, sainte, pure, immaculée ; et partant voilà un homme qui ne doit rien au démon, qui n'est nullement assujetti à son empire, qui n'est pas son esclave, qui peut, au contraire, le combattre et le vaincre. A cette nature humaine est unie hypostatiquement la personne du Verbe, le Fils de Dieu, de manière qu'en Jésus-Christ Dieu est vraiment homme et l'homme est vraiment Dieu. Voilà donc un homme juste, saint, pur, de la justice, de la sainteté, de la pureté de Dieu même, agréable à Dieu, objet des paternelles complaisances de Dieu, en tant que Fils de Dieu, auquel sont dues de droit la grâce, la vision, la possession, la royauté, la gloire de Dieu son Père. O perle vraiment inappréciable et unique !

Mais hélas ! malheureux que nous sommes ! Que sert à l'humanité entière qu'en Jésus-Christ il y ait un homme aussi saint, si tous les autres hommes ne sont que des pécheurs ? Que sert-il qu'il y ait un homme libre de la tyrannie du démon, si tous les autres hommes n'en sont pas moins ses esclaves ? Qu'il y ait un homme chéri de Dieu, ami de Dieu, digne de toutes les faveurs, de tous les dons, de tout l'amour de Dieu, si tous les autres hommes sont ennemis de Dieu, haïssables à ses yeux, dignes seulement de ses anathèmes, de son indignation, de sa justice, de ses châtiments ? Que nous importe que Jésus-Christ soit comblé de tous les priviléges, de toutes les richesses de la divinité ; si par là même il est à une distance infinie de nous, et si nous, nous ne pouvons avoir rien de commun avec lui ? Hélas ! dès lors les grâces, les priviléges, la béatitude de la sainte humanité de Jésus-Christ ne servent qu'à nous faire sentir plus vivement notre dégradation et notre misère !

Mais non, non il n'en est pas ainsi. Cette rosée choisie n'est descendue des cieux pour former une perle si excellente, que tout exprès pour nous hommes malheureux, en vue de notre rédemption et de notre salut éternel (1). Ainsi il est à nous cet Enfant divin que l'ange déclare être déjà *né* dans le sein de Marie (2), il est à nous cet admirable *composé* que la virginité de Marie a

(1) Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis. — (2) Quod ea natum est. Luc. I.

conçu (1). Dieu lui-même par son Prophète nous a donné l'assurance qu'il nous l'a cédé dans sa miséricorde, qu'il l'a fait naître tout exprès pour nous (2) Il est notre propriété, notre richesse, notre trésor; c'est une victime prise dans notre bercail, et ainsi tout ce que cette humanité sainte opère, tout ce qu'elle mérite, tout ce qu'elle obtient, elle l'opère, elle le mérite, elle l'obtient pour nous ou plutôt c'est nous-mêmes qui l'opérons, qui le méritons, qui l'obtenons en lui; comme il est devenu ce que nous sommes, nous aussi par notre union avec lui nous devenons ce qu'il est. Dieu s'est fait homme, et de même que tout homme a été associé et incorporé à cette humanité, ainsi tout homme, dit S. Augustin, peut devenir Dieu (3) ; en devenant Dieu chacun de nous, dit S. Paul, devient la sainteté même, l'innocence même, la justice même de Dieu (4). Et voilà pourquoi (grand et consolant mystère!), ajoute le même apôtre, dans le Fils de Dieu fait homme, Dieu nous a donné toutes choses, parce que toutes choses sont en lui; et en lui et par lui nous sommes devenus riches de toute richesse spirituelle (5).

Oh ! comme elle est donc changée par ce mystère notre misérable condition! Dieu avait créé l'homme pour un saint négoce : afin qu'il pût acquérir des droits à la vision béatifique dans le royaume des cieux en échange des perles précieuses d'une bonne conduite. Mais l'homme, au lieu de chercher à obtenir de Dieu sa grâce et son royaume au prix de la docilité à écouter la parole de Dieu et de la fidélité à observer ses commandements, entra en négoce avec le démon, cet odieux marchand d'impostures et de tromperies, croyant acquérir la ressemblance avec Dieu, la science de Dieu, l'immortalité de Dieu, au prix de la désobéissance et du mépris de Dieu (6). Nous savons quel fut le résultat de ce marché également insensé et criminel. Au lieu d'obtenir ce qu'il désirait, il perdit ce qu'il possédait déjà. Au lieu d'obtenir la ressemblance avec Dieu par la science, il perdit ce qui constituait l'intégrité et la perfection de sa nature d'homme; au lieu de partager la vie et l'immortalité de Dieu, il demeura sujet à la mort à l'égal de la brute. C'est à dire qu'alors ce négociant imprudent et sacrilége eut à subir la faillite la plus déplorable et la plus funeste. Il demeura pauvre en toutes choses, dénué de tout, vendu au démon à titre d'esclave, débiteur envers Dieu d'une somme incalculable, chassé

(1) Nostrum est quod concepit materna virginitas. S. August. — (2) Puer natus est nobis, filius datus est nobis. Is. IX — (3) Deus factus est homo, ut homo fieret Deus. S. Aug — (4) Ut nos efficeremur justitia Dei in illo. II Cor. V. — (5) Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit. Rom. VIII. — In omnibus divites facti estis in illo. I Cor. I. — (6) Eritis sicut dii scientes bonum et malum. Gen. III.

du trône de gloire qu'il occupait comme roi de toute la création sensible, relégué au dernier rang des êtres qui pensent, confondu avec la brute par la férocité de ses instincts, lui qui par son intelligence était associé à la vie des anges et de Dieu même.

Maintenant pour venir au secours de ce négociant failli sur la terre, Jésus-Christ est descendu, riche négociant venu du ciel pour traiter avec nous des intérêts de notre salut, de même que le démon était venu pour négocier notre ruine. Jésus-Christ nous propose un admirable trafic, un échange de valeurs où toutes les pertes et toutes les fatigues sont pour lui, l'avantage et le profit tout entier pour nous (1). Il est venu pour recevoir de nous la perle fausse et terne de notre nature déchue, et en échange il nous a donné le précieux joyau de sa glorieuse nature ; c'est à dire qu'il a pris sur lui notre péché, nos misères, nos délits, notre condition d'esclaves, nos péchés, et les châtiments mérités par nous, pour nous communiquer sa sainteté, sa grâce, ses mérites, ses droits, ses divins priviléges ; il s'est mis à notre place et nous a fait passer dans la sienne ; et en prenant sur lui nos pertes et nos infirmités il nous en prépare le remède (2).

O précieux commerce ! ô trafic salutaire ! en vertu duquel par ce Fils de l'Homme en même temps Fils de Dieu, qui nous est donné aujourd'hui, nous pouvons couvrir notre antique faillite ! ô l'avantageux trafic que Jésus-Christ nous permet de faire avec lui, trafic dans lequel nous pouvons recouvrer tout ce que nous avions perdu dans le premier trafic avec le démon ! Il ne s'agit que de s'associer, de s'incorporer à ce Dieu fait homme ; il ne s'agit donc que d'acheter cette perle qui se découvre à tous, qui s'offre à tous, qui se donne à tous : *Inventa una pretiosa ;* il ne s'agit que de la prendre, de la posséder et de la mettre dans notre cœur. En elle nous avons de quoi payer le prix de notre rachat pour être retirés de l'esclavage du démon ; de quoi payer l'immense dette contractée envers la justice divine ; et nous faire rendre le funeste autographe, l'obligation souscrite de nous, d'après laquelle, comme débiteurs insolvables, nous étions condamnés à l'éternelle prison. En elle nous avons de quoi solder toute dette, obtenir tout mérite, recouvrer tout droit ; et non seulement nous pouvons rentrer dans notre ancien état, dans notre primitive condition, mais encore l'améliorer, l'accroître, devenir non pas uniquement les serviteurs de Dieu, mais encore ses amis et ses fils, et comme tels

(1) Venit negotiator cœli, et permutatione mirabili nobiscum commercium iniit salutare. — (2) Venit nostra accipiens et sua retribuens ; infirmitatis nostræ effectus participando curabat.

ses héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ (1), possesseurs de son royaume, compagnons de sa gloire, associés à sa félicité ; en sorte que le mystère de l'Incarnation est un mystère dans lequel, avec Jésus-Christ, nous avons toutes choses, nous recouvrons tout, nous entrons en possession de tout, nous devenons riches et nous abondons de tout bien : *In omnibus divites facti estis !* Puis donc que nous avons trouvé la perle par excellence, que nous avons trouvé Dieu même, le seul prix qui puisse être donné pour le royaume des cieux, il ne nous reste plus qu'à sacrifier tout ce qui nous appartient pour en faire l'acquisition. C'est ce dont nous allons parler dans la deuxième partie.

Deuxième point. Celle qui la première sut expérimenter et s'approprier la valeur infinie de l'incomparable perle des cieux, a été Marie, dans le sein de laquelle s'est accompli en ce jour l'auguste mystère d'un Dieu incarné.

Au moment même où elle conçut le Verbe éternel, Marie reçut dans leur plus haut degré toutes les grâces, tous les dons, tous les priviléges que jamais créature ait été capable de recevoir. Selon le témoignage unanime de tous les Pères, de tous les théologiens, de tous les interprètes, elle obtint l'habitude de toutes les vertus ; elle obtint dans leur plus grande perfection tous les fruits, tous les dons du Saint-Esprit, toutes les béatitudes, toutes les faveurs, tous les priviléges divins dans leur plus grande étendue, la révélation de sa prédestination éternelle dans toute sa clarté, la vision de l'essence divine qui habitait en elle dans toute sa splendeur (2) ; comme mère de Dieu, elle devint après Dieu l'être le plus noble, le plus auguste, le plus digne de vénération et d'hommage, la Reine des anges, la mère des hommes, la puisante souveraine de l'univers entier. Salomon eut bien raison de prophétiser à son sujet que, par ce seul mystère du Verbe incarné dans son sein, il lui avait été donné de surpasser en richesse, en gloire, en mérite, en vertu, les plus nobles et les plus vertueuses d'entre les créatures (3).

Mais cette richesse doit-elle être tout entière exclusivement propre à Marie ? Non ; car Jésus-Christ lui-même a dit : « Quiconque fera la volonté de mon Père, celui-là devient non seulement le frère et la sœur de Jésus-Christ par un lien d'affection, mais encore

(1) Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi. Rom. VIII. — (2) Il serait peut-être difficile d'établir par des preuves irréfragables que l'auguste Vierge ait perpétuellement joui de ce privilége, durant sa vie mortelle. Mais nous ne pensons pas qu'il faille donner cette extension à la pensée de l'orateur. (*Note du Traducteur.*) — (3) Multæ filiæ congregaverunt divitias ; tu supergressa es universas. Prov. XXXI.

la mère qui le conçoit et l'engendre (1). Et Marie elle-même, selon S. Augustin, avant de concevoir Jésus-Christ dans son sein, l'avait conçu d'abord dans son cœur par la pratique de toutes les vertus (2). Or, nous pouvons tous de la même manière, nous aussi, concevoir et engendrer en nous spirituellement le Verbe-Dieu. Il descend véritablement, et il habite réellement dans l'intelligence du chrétien par sa vérité, dans son cœur par sa grâce, et plus réellement encore dans son corps par le moyen du sacrement de l'Eucharistie. Ainsi le vrai chrétien, l'humble enfant de l'Eglise qui captive son intelligence par la soumission d'une véritable foi en Jésus-Christ, qui assujettit son cœur aux sacrifices exigés par sa loi, qui approche avec les dispositions requises du sacrement eucharistique, celui-là reçoit le Verbe de Dieu en lui-même, il le conçoit, il l'engendre, il s'unit à lui, il s'identifie avec lui, il se transforme et devient une même chose en lui et avec lui ; il est riche des mêmes richesses que Marie, bien que ce ne soit pas avec la même abondance ; il participe d'une manière réelle, effective, efficace, à toutes les grâces de Jésus-Christ, à tous ses mérites, à tous ses droits, à tous ses privilèges ; il possède la perle vraiment précieuse qui l'enrichit pendant sa vie, le réjouit à sa mort, et lui assure la possession de la bienheureuse éternité ; il possède sur la terre le royaume de Dieu, avec Dieu même qui en est l'auteur et le maître, et il se l'assure pour le ciel (3).

Mais si Marie a été trouvée digne de concevoir Jésus-Christ, de posséder cette perle incomparable, c'est uniquement parce que, prévenant le conseil évangélique, elle s'est donnée elle-même avec tout ce qu'elle possédait pour en faire l'acquisition, et que, par le moyen de l'humilité la plus profonde, de l'amour le plus fervent, de la virginité la plus intacte, du détachement le plus héroïque, elle avait offert à Dieu son intelligence, son cœur, ses biens, son corps virginal, sa vie entière, elle avait donné tout ce qu'elle avait, tout ce qu'elle était : *Dedit omnia sua.*

Oui, les apôtres, les martyrs, les confesseurs ont versé leur sang, donné leur vie, se sont immolés par tous les genres de sacrifices pour faire l'acquisition de cette perle précieuse, pour posséder Jésus-Christ ! Quant à nous, on ne nous demande pas autant. On exige seulement que nous ne courions pas follement après les honneurs, qui ne sont qu'une vapeur si prompte à se dissiper ; que nous ne nous attachions pas aux richesses, qui doivent bien-

(1) Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, hic meus frater, et soror, et mater est. Marc. III. — (2) Prius concepit verbum Dei mente quam corpore. S. Aug. — (3) Regnum Dei intra vos est. Luc XVIII.

tôt nous être ravies par les mains de la mort ; que nous renoncions à une passion honteuse ; que nous renoncions aux plaisirs de la chair, qui nous dégradent à nos propres yeux, comme ils nous perdent devant Dieu ; que nous consentions à mortifier un peu ce corps, qui bientôt devra se dissoudre et tomber en putréfaction. C'est à si bas prix que nous pouvons acheter Jésus-Christ, acheter Dieu, son amitié, sa grâce, sa divine filiation, sa gloire.

Oh ! insensés négociants que nous sommes ! Si nous ne profitons pas de l'occasion qui nous est offerte de conclure un marché aussi avantageux pour nous, d'acquérir, au prix de légères fatigues, dans le temps, les richesses de l'éternité !

Oui, prenons, avec S. Paul, la résolution de mépriser les choses terrestres, les choses sensibles, de les mépriser à l'égal de la boue, pour avoir le bonheur d'acquérir Jésus-Christ, d'en faire notre trésor, notre richesse, notre bien, notre tout (1).

Or, lorsque nous en aurons acquis la possession, faisons mieux que les mondains insensés, qui portent comme ornement les perles matérielles, et s'en font un objet de vanité et d'orgueil aux yeux des hommes. Sachons, nous aussi, porter comme ornement la perle spirituelle, Jésus-Christ, faisons-nous-en une parure et un titre de gloire devant Dieu (2).

Portons-le, ce joyau précieux, sur notre front par une courageuse profession de foi, sur notre poitrine par la pureté de notre cœur, sur notre tête par l'élévation de nos pensées, sur nos doigts par la pratique des bonnes œuvres, autour de notre ceinture par une pureté sans tache, sur nos vêtements par le moyen de l'humilité, de la modestie, de la réserve dans tout notre maintien. En un mot, que pour l'édification de tous règne et se manifeste en nous la vie simple, mortifiée et pure de Jésus-Christ (3). De cette manière, nous dit un interprète, comme nous porterons Jésus-Christ dans notre cœur, il nous portera dans le sien ; comme Jésus-Christ est la perle unique, l'ornement que nous préférons à tous les autres, nous aussi nous deviendrons la perle précieuse et préférée, l'ornement dont se glorifiera Jésus-Christ (4).

O Marie, très-sainte, ô très-pure, bienheureuse Marie, vous par les mains de qui nous avons reçu, grâce à votre consentement, le précieux trésor du Dieu fait homme, obtenez-nous que tous, tant que nous sommes ici, nous comprenions l'excellence de ces ensei-

(1) Omnia arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam. Phil. III. — (2) Glorificate et portate Deum in corpore vestro. I Cor. VI. — Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu-Christi... Stigmata Domini Jesu in corpore meo porto. Gal. VI. — (3) Ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. II Cor. IV. — (4) Ut efficiamur ipsi margarita pretiosa. Salmeron.

gnements ; faites que nous connaissions toute la valeur de la perle unique, qui est votre Fils ; que pour l'acquérir nous consentions à tout sacrifier, afin que, devenus, nous aussi, des perles de grand prix, nous puissions tous avoir le bonheur d'entrer dans la construction des murs de la céleste Sion. Faites que nous tous, qui nous trouvons réunis dans ce temple de la Jérusalem terrestre, nous puissions aussi être du nombre des pierres précieuses dont se composent les murs et les tours de la céleste Jérusalem, et qui doivent éternellement rehausser sa gloire (1).

LE SAMARITAIN

Ou l'amour de Dieu pour l'humanité

Venit Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat.
Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu.
S. Luc, xix.

C'est une grande et profonde parole que cette révélation de S. Jean : « Par Moïse a été donnée la loi au peuple hébreu ; par Jésus-Christ a été produite la vérite et la grâce (2). Ce qui signifie qu'autant Moïse est inférieur à Jésus-Christ en dignité et en mérite personnel, autant sous le rapport de l'excellence et de la perfection la loi est inférieure à l'Evangile.

En effet, selon S. Paul, la loi fut une alliance de sévérité et de rigueur ; l'Evangile est une alliance de miséricorde et de bonté. La loi fut une alliance entre maître et serviteur, l'Evangile est une alliance entre ami et ami, entre le père et ses enfants. La loi fut une alliance fondée sur la crainte ; l'Evangile est une alliance dont l'amour est le principe et l'âme (3).

Or, toute cette doctrine, Jésus-Christ l'a résumée et formulée en deux mots quand il a dit de lui-même : « Le fils de l'homme n'est pas venu sur la terre pour autre chose, si ce n'est pour chercher la malheureuse humanité qui s'était perdue, et pour la ramener dans le chemin du salut et de la vie ; » *Quærere et salvum facere quod perierat.*

Mais avant de mettre à exécution ce dessein de son amour et par son propre ministère et par celui de ses apôtres, par lui-même en donnant sa vie, par ses apôtres en leur confiant la prédica-

(1) Lapides pretiosi omnes muri tui, et turres Jerusalem gemmis ædificabuntur. Offic. Dedic. — (2) Lex per Moysen data est, gratia et veritas per Jesum Christum facta est. Joan. I. — (3) Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore. Sed accepistis spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus abba, Pater Rom. VIII.

tion de sa doctrine, la dispensation de ses sacrements, l'établissement et la propagation de son Eglise, il a voulu nous révéler et nous exposer son dessein et le représenter au vif dans la parabole si touchante du Samaritain compatissant. Nous expliquerons donc aujourd'hui cette délicieuse parabole, dans laquelle le Seigneur nous a dépeint toutes les sollicitudes, toute la générosité et toute la tendresse de son amour pour nous, afin que nous aussi, par l'effet d'une gratitude sincère, d'un amour généreux et fervent, conquis à sa grâce et à son amour, nous soyons du nombre de ceux que son amour et sa grâce auront cherchés et sauvés : *Quærere et salvum facere quod perierat.*

Premier point. Il y a eu dans tous les temps, dit S. Ambroise, des maîtres et des docteurs, des ministres de la religion qui, empressés à retirer d'un ministère sacré tous les avantages et tous les honneurs qui peuvent leur en revenir, se sont peu inquiétés d'en pratiquer les vertus, et qui ayant sans cesse à la bouche la loi de Dieu, ne l'ont ni dans le cœur ni dans leurs œuvres (1).

Or, il était justement un de ces faux théologiens, de ces moralistes hypocrites, ce docteur de la loi qui, au rapport de S. Luc, se présenta un jour devant le Sauveur du monde avec l'intention diabolique de le tenter (2), c'est-à-dire, comme l'explique S. Cyrille, pour amener perfidement le Seigneur à dire quelque chose contre Moïse, afin de pouvoir le calomnier et le perdre (3). Ce docteur donc, profitant de ce que Jésus-Christ lui avait dit que pour se sauver, il faut aimer Dieu sur toute chose, et le prochain comme soi-même, se prit à l'interroger : et qui est mon prochain (4) ?

Le misérable docteur ! s'écrie S. Cyrille ; par cela même qu'il demande qui est son prochain, il montre bien qu'il ne le connaît pas, et que ne le connaissant pas, il ne saurait l'aimer ; et puisqu'il n'a pas l'amour du prochain, il montre bien clairement aussi qu'il n'a pas non plus l'amour de Dieu, parce que celui-là n'aime point véritablement Dieu qui n'a nulle charité pour le prochain, image et représentant de Dieu (5). Mais combien ne sommes-nous pas redevables à cette insidieuse demande du malicieux docteur ! Elle donna lieu à la magnifique parabole du Samaritain, dans laquelle le Seigneur a voulu se dépeindre lui-même.

Il y avait, d'après S. Jérôme, entre Jérusalem et Jéricho, un

(1) Qui verba legis tenent, vim legis ignorant. S. Ambros. — (2) Et ecce quidam legis peritus surrexit tentare eum. Luc x. — (3) Ut aliquid contra Moysen loqueretur. S. Cyrill. — (4) Et quis est meus proximus. Luc. x. ? — (5) In hoc quod quærit : quis est ? vacuus a dilectione proximi ostenditur, et consequenter a dilectione divina. S. Cyrill.

désert appelé par les Juifs *Adommim*, c'est-à-dire lieu du sang, tristement fameux par les meurtres qu'y commettaient les voleurs sur les malheureux voyageurs qui passaient par là. Or, c'est justement dans ce désert, dit le Seigneur, qu'un homme qui voyageait de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs ; et ceux-ci, non contents de l'avoir dépouillé de tout, le laissèrent criblé de blessures, et l'abandonnèrent sur la voie publique plus mort que vif et baigné dans son sang (1). Là-dessus un sacrificateur juif qui passait seul par le même chemin, voyant ce pauvre voyageur en si piteux état, se contente de laisser tomber sur lui quelque stérile regard de compassion, et n'en poursuit pas moins son voyage (2). Peu après vint à passer par le même endroit un Lévite, et bien qu'il passât tout à côté du blessé et qu'il entendît ses gémissements et vît ses blessures, il ne se montra pas plus sensible que le sacrificateur, et poursuivit aussi sa route sans donner au malheureux le moindre secours (3). Mais l'assistance et les secours que le malheureux n'obtint pas des Juifs, ses compatriotes et ses frères, il l'obtint d'un étranger. Car un homme natif de Samarie, et par conséquent hostile et odieux aux Juifs (4), venant à passer par là, et voyant cet homme étendu par terre, baigné dans son sang, en a compassion ; et descendant de cheval, il s'approche du blessé, s'apitoie sur lui, le console, lave ses blessures avec du vin, verse par-dessus de l'huile, afin d'en adoucir l'irritation, panse et bande ses plaies ; et le levant affectueusement de terre, le place de son mieux sur sa monture, et le suivant à pied avec grand intérêt le conduit à l'hôtellerie voisine, le met au lit, le restaure, lui prodigue médicaments, soins et assistance, comme si c'eût été un frère ou un fils (5). Le lendemain, comme il devait poursuivre son voyage, il appelle le maître de l'hôtellerie : Je vous recommande, lui dit-il, ce pauvre blessé ; ayez-en soin comme si c'était moi-même. Voici deux pièces de monnaie, dépensez-les sans ménagement pour tous ses besoins ; et s'il est

(1) Homo quidam descendebat de Jerusalem in Jericho et incidit in latrones, qui etiam despoliaverunt eum, et plagis impositis abierunt, semivivo relicto. Luc x. — (2) Accidit autem ut sacerdos quidam descenderet eadem via et viso illo prœterivit. *Ibid.* — (3) Similiter et Levita, cum esset secus locum, et videret eum pertransivit. *Ibid.* — (4) Les Samaritains étaient plus odieux aux Juifs que les Gentils eux-mêmes : *Samaritanus magis exosus quam Gentilis.* Et pourtant c'est un Samaritain qui se montre si généreux et si compatissant envers un Juif inhumainement abandonné par les Juifs ses frères et ses concitoyens, pour nous montrer que non-seulement nos amis et nos proches, mais encore les étrangers et nos ennemis mêmes, sont notre prochain ; que tout homme, quel que soit son état, sa condition, sa religion, puisqu'il est homme, puisqu'il est malheureux, puisqu'il est à plaindre, a droit à la charité d'un autre homme, est le prochain de l'homme. — (5) Samaritanus autem quidam iter faciens, venit secus eum et videns eum misericordia motus est, et appropians alligavit vulnera ejus infundens oleum et vinum ; et imponens illum in jumentum suum, duxit in stabulum et curam ejus egit. Luc x.

nécessaire de dépenser davantage pour sa guérison, dépensez-le sans crainte, car devant repasser sous peu de jours, je vous récompenserai de tous vos soins, de toutes vos peines et de toute votre charité (1).

Telle est dans son sens historique et littéral la touchante parabole du Samaritain, telle que le Seigneur l'a racontée dans l'Evangile. Expliquons-la maintenant dans son sens allégorique et mystique, et voyons les belles et importantes leçons que la sagesse et l'amour du divin Maître ont su y enfermer.

Jérusalem signifie *vision de la paix*, et elle est l'image de l'état d'innocence et de grâce, dans lequel on possède et pour ainsi dire, l'on voit et contemple la paix. Le mot *Jéricho* signifie la *lune*, et c'est la figure de notre chair mortelle, car de même que la lune paraît, croît, décline et disparaît, notre chair mortelle aussi croît, vieillit, décline et périt. Ainsi le voyageur qui de Jérusalem descendait vers Jéricho, c'est Adam et toute sa postérité ; c'est l'homme, dit S. Augustin, qui par son péché est déchu de la véritable Jérusalem, de la véritable vision de la paix, de l'état d'innocence et d'amitié avec Dieu, pour commencer à vivre d'une vie matérielle, variable, insconstante, sujette à décadence, comme l'astre de la nuit (2).

Les voleurs, entre les mains desquels l'homme vient à tomber dans son funeste voyage, ce sont les anges de ténèbres, dit S. Ambroise, ce sont les esprits infernaux (3), ce sont ces malins esprits qui, comme des voleurs cupides et rapaces, nous ont dépouillés de tout. En effet, dit le vénérable Bède, ils nous ont d'abord enlevé le vêtement intérieur de l'innocence, ce vêtement qui empêchait nos premiers parents de s'apercevoir qu'ils étaient nus (4). En second lieu ils nous ont enlevé, dit S. Ambroise, tous les ornements des grâces spirituelles, dont l'homme avait été enrichi dans sa création primitive (5). En troisième lieu ils nous ont enlevé, dit S. Augustin, les bonnes habitudes qui étaient l'ornement extérieur de notre dignité (6). Et enfin, dit S. Jean Chrysostome, ils nous ont enlevé le privilége de l'immortalité du corps et le droit de citoyens des cieux (7). Non contents toutefois de ce dépouillement sacrilége, ces larrons sans pitié ont cruellement blessé

(1) Et altera die protulit duos denarios et dedit stabulario et ait : curam illius habe ; et quodcumque supererogaveris, ego cum venero reddam tibi. Luc x. — (2) Homo qui descendit est Adam. Jerusalem civitas pacis, a cujus beatitudine lapsus est. Hiericho, id est Luna, significat mortalitatem nostram propter hoc quod, sicut Luna, nascitur, crescit et occidit. S Aug. — (3) Qui sunt isti latrones, nisi angeli noctis et tenebrarum. S. Ambros. ? — (4) Exspoliaverunt innocentiæ veste. Hæc est illa stola, qua amissa, protoplasti cognoverunt se esse nudos. Ven. Beda. — (5) Indumentis gratiæ spiritualis. S. Ambros. — (6) Ornamentis morum. S. Aug. — (7) Immortalitate et dignitate cœlesti. S. Jo. Chrys.

l'homme, car, dit S. Augustin, depuis la chute le libre arbitre est singulièrement affaibli (1); et ils ont ainsi laissé l'humanité couverte de plaies, c'est-à-dire de péchés; car, dit le vénérable Bède, le péché altère, défigure l'intégrité de l'âme, comme les plaies défigurent le corps (2).

Ainsi, le malheureux voyageur de la parabole, qui dépouillé, criblé de blessures, affaibli par la perte de son sang, torturé par la douleur de ses plaies, n'a plus la force ni de se mouvoir, ni de se relever; qui, gisant à terre sans secours, sans pansement, ni assistance du médecin, implore secours d'une voix éteinte et par des gémissements plaintifs, sans trouver personne qui l'assiste, représente à merveille l'humanité entière qui, par la faute primitive et par les péchés actuels, est privée de grâce, surchargée de crimes, impuissante à se relever de sa corruption, impuissante par elle-même à se procurer des secours spirituels, comme aussi sans espérance d'en obtenir de la part de ses semblables; et qui, dans son abandon, désespérant de la guérison et de la vie, se regardait comme victime dévouée prochainement et inévitablement à la mort éternelle (3).

Le sacrificateur et le lévite qui passent auprès du voyageur sans le secourir, représentent, d'après S. Jean Chrysostome, la stérilité du sacerdoce figuratif d'Aaron, et l'inefficacité du ministère lévitique de la loi de Moïse, ministère et sacerdoce qui ont pu voir, indiquer, proclamer les plaies de l'humanité, en mesurer la profondeur et le danger, mais non y remédier (4).

Selon d'autres interprètes, ce sacrificateur et ce lévite figurent encore les prêtres et les philosophes du paganisme, qui purent voir, eux aussi, et sentir les misères et les blessures de l'humanité, et qui, par leurs doctrines licencieuses et cruelles, ne firent que les irriter au lieu de les guérir.

Rappellons-nous d'ailleurs que lorsque les Juifs, d'un ton de sacrilége insulte, dirent un jour à Jésus-Christ : « Va, tu n'es qu'un Samaritain et un possédé du démon (5)! » Jésus-Christ d'un air de patience, de mansuétude et de douceur infinie, se contenta de leur répondre : « Non, non, je ne suis point possédé du démon (6). » C'est-à-dire, comme le fait observer Origène, que des deux allégations outrageuses qui lui furent jetées au visage, il ne

(1) Liberum arbitrium vulneratum. S. Aug. — (2) Plagæ peccata dicuntur, quia his naturæ integritas violatur. Ven. Beda. — (3) Totum genus humanum est homo iste, qui jacebat in via; quia vires ei propriæ ad surgendum non sufficiebant. S. Aug. — (4) Nec sacerdos Aaron transiens sacrificio potuit profuisse; nec ejus frater Moyses levita per legem tuit subvenire. S. Jo. Chrys. — (5) Samaritanus es tu et dæmonium habes. — (6) Ego dæmonium non habeo. *Ibid.*

repoussa que la seconde, celle d'être possédé du démon ; mais il laissa subsister la première ; il l'accepta comme un titre d'honneur, comme son nom propre ; et ainsi il ne craignit pas de reconnaître et de confesser qu'il était un Samaritain ; et, en effet, le mot *Samaritain* signifie *gardien*. Comment donc pouvait-il nier qu'il fut Samaritain et gardien, ce Dieu Sauveur dont il est dit dans les Psaumes qu'il ne s'endort jamais et ne cesse de veiller sur son peuple (1), et qu'il nous protége et nous garde comme la prunelle de ses yeux (2).

Il n'y a donc pas de doute, dit S. Augustin, que sous la figure du Samaritain compatissant, Jésus-Christ a voulu se peindre et se représenter lui-même (3). Aussi voyez comme cette peinture est expressive, comme elle est fidèle, comme elle est gracieuse !

Il est dit du Samaritain, que passant à une assez grande distance du voyageur blessé, il vint et s'approcha du blessé (4). Or, dit S. Augustin, quelle plus grande distance peut-il y avoir que celle de Dieu à l'homme ; de l'être immortel à l'être mortel, du Dieu juste et saint à l'homme corrompu et pécheur (5) ? Et pourtant ce Dieu est venu près de l'homme dont il était si éloigné. Il est venu, dit S. Augustin, quand le Verbe divin est descendu des cieux et s'est fait homme (6).

La monture sur laquelle voyageait le Samaritain est, d'après tous les interprètes, l'humanité dont Jésus-Christ a daigné se revêtir pour venir jusqu'à nous (7).

Il est dit du Samaritain, qu'ayant vu de près le voyageur dans l'état misérable où il était réduit, il se sentit attendri et ému de compassion (8) ; et que, sautant à bas de sa monture, il prit le blessé entre ses bras. Jésus-Christ lui aussi voyant l'état misérable auquel était réduite l'humanité, mû seulement par une charité infinie dans son étendue, aussi bien qu'éternelle dans son principe, est venu à nous, nous a attirés à lui, nous a reçu dans ses bras, dans son cœur, par un pur mouvement de miséricordieuse compassion (9). Il est descendu de sa monture, c'est-à-dire qu'il est descendu de son humanité même ; puisque non content de se faire homme, il a voulu se faire serviteur de l'homme, et qu'il a pris la ressemblance extérieure de son péché (10). Il est passé par tous les

(1) Non dormitabit neque dormiet qui custodit Israel. Psalm. CXX. — (2) Custodi nos, Domine, ut pupillam oculi. Ps. XVI. — (3) In Samaritano Dominus se voluit intelligi. S. Aug. — (4) Et appropians. Luc X. — (5) Quid tam longinquum et remotum quam Deus ab homine, immortalis a mortalibus, justus a peccatoribus. S. August. — (6) Venit secus eum : quia descendit de cœlis et Verbum caro factum est. *Ibid.* — (7) Jumentum est caro qua Verbum Dei ad nos venire dignatus est. Orig., S. Aug., S. Jo. Chrys., Theophil., Emiss., Haymon. — (8) Et videns eum misericordia motus est Luc X. — (9) In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans. Jer. XXXI. — (10) In similitudine carnis peccati. Rom. IV.

états, il s'est mis dans toutes les situations, il s'est soumis aux tentations de toute sorte, à toutes les épreuves, à toutes les peines du péché de l'homme sans en assumer la culpabilité ni la souillure (1). Oh ! comme en Jésus-Christ s'est bien vérifiée cette circonstance : le Samaritain s'approcha du blessé ! puisque, selon S. Ambroise, celui qui était à une si grande distance de nous, s'est tellement rapproché de nous par la miséricorde, qu'il est devenu comme l'un d'entre nous (2).

Il est dit du Samaritain qu'il lava les plaies du voyageur avec du vin et qu'il les oignit avec de l'huile (3). Ce qui signifie selon S. Jean Chrysostome, les sacrements des morts et des vivants institués par Jésus-Christ, le sang de sa passion avec lequel il lave les plaies de nos âmes, l'onction mystérieuse de la grâce par laquelle il nous sanctifie, nous vivifie, adoucit l'ardeur de nos peines, et nous fait goûter la douceur de ses dons (4).

Aussi S. Jean avait-il dit que Jésus-Christ a réellement lavé nos âmes dans son sang (5). Le prophète-roi avait dit pareillement qu'il répandrait l'huile sacrée de sa grâce sur nos têtes d'où elle découlerait sur le corps entier (6).

Il est dit du Samaritain qu'après avoir pansé les plaies il les banda et il en rapprocha les bords avec soin pour les empêcher de s'étendre, et pour hâter la cicatrisation. Ce qui signifie, d'après le vénérable Bède, que Jésus-Christ aussi nous a, dans les sacrements, non-seulement préparé le remède contre les péchés commis, mais encore donné un frein et un préservatif contre de nouvelles fautes (7).

Mais si le Samaritain, se contentant de pratiquer une si grande charité envers le pécheur, l'avait laissé seul là où il l'avait trouvé, le malheureux, dans l'état de faiblesse auquel il avait été réduit, ne pouvant s'aider en aucune manière, n'ayant personne pour le soigner, pour panser chaque jour ses plaies, serait mort également de faim et de douleur. Que fait donc cet homme compatissant ? Il le relève doucement de terre, il le place du mieux qu'il peut sur sa propre monture et le dépose dans l'hôtellerie voisine.

Oh ! comme en tout ceci est exprimé de la manière la plus sensible, tout ce qu'a fait pour nous la charité du vrai Samaritain, en venant nous chercher et nous sauver (8). Sa passion, sa mort, les sa-

(1) Tentatum per omnia.... absque peccato. Hebr. IV. — (2) Factus est misericordia vicinus. S. Ambros. — (3) Infundens oleum et vinum. Luc X. — (4) Vinum et oleum id est : sanguinem passionis et oleum Chrismatis quibus delictorum vulnera curantur et sanctificationis medela præstatur. S. Jo. Chrys. — (5) Qui lavit nos in sanguine suo. Apoc. I. — (6) Impinguasti in oleo caput meum. Ps. XXII. — (7) Alligatio vulnerum est cohibitio peccatorum. Ven. Beda. — (8) Venit Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat. Luc XIX.

crements institués par lui, ne nous auraient servi de rien, s'il nous avait laissés dans le désert de la vie, sans appui et livrés à nous-mêmes. Les plaies de notre âme se seraient rouvertes, se seraient irritées et envenimées faute de soins assidus et charitables. Il nous a donc portés lui-même dans l'hôtellerie publique, ou, selon l'expression grecque dans le *pandochium*, dans la maison ouverte à tous, sur toutes les plages du globe, c'est-à-dire qu'il nous a portés et déposés dans l'asile de l'Eglise. Oui, nous dit Origène, l'Eglise est vraiment cette hôtellerie publique, en tout temps ouverte à quiconque veut entrer, qui nous reçoit et nous accueille tous, qui ne refuse son assistance à personne (1). Et, presque dans les mêmes termes, S. Jean Chrysostome nous dit à son tour : l'hôtellerie est l'Eglise qui accueille tous les voyageurs de ce misérable monde, tous ceux qui se présentent, soit pour y trouver le repos, fatigués qu'ils sont de la marche, soit pour y trouver le rafraîchissement et la guérison après les blessures que le péché leur a faites (2).

Le Samaritain conduisit lui-même le blessé après l'avoir placé sur sa monture (3). Et cela signifie, d'après Théophilacte, que Jésus-Christ a placé notre nature blessée sur sa propre humanité, et a daigné faire de nous ses membres (4). Lui-même nous conduit, ajoute S. Jean Chrisostome ; car nul n'entre dans l'Eglise, s'il n'y est porté par Jésus-Christ lui-même au moyen du baptême qui nous unit à son corps (5).

Arrivé à l'hôtellerie, le bon Samaritain prend le plus grand soin de son malade, il le place sur un lit, il apprête le feu, les rafraîchissements, la nourriture, les remèdes (6). Et cela signifie que Jésus-Christ, après avoir par sa résurrection relevé de terre l'humanité blessée, après l'avoir introduite dans l'Eglise nouvellement fondée, lui prodigua les soins de la plus tendre sollicitude, et par l'institution des sacrements, et par l'aliment de la doctrine présenté aux âmes des premiers néophytes, et par les consolations fréquentes qu'il leur apporta dans ces nombreuses apparitions où il leur parlait du royaume des cieux (7).

Mais comme le Samaritain avait intérêt à partir et à continuer son voyage dès le lendemain, il appela le maître de l'hôtellerie, et lui dit : Je vous recommande ce pauvre homme ; prenez-en soin comme si c'était moi-même ; voici deux pièces de monnaie ; em-

(1) Pandochium quod universos suscipit intrare volentes, Ecclesia intelligitur quæ omnes suscipit, nulli auxilium denegat. Orig. — (2) Stabulum est Ecclesiæ quæ in mundi itinere lassatos et sarcina delictorum defessos suscipit venientes. S. Jo. Chrys. — (3) Imponens illum super jumentum suum duxit in stabulum Luc. x. — (4) Imposuit super jumentum quia membra sua nos fecit. Theophil. — (5) Quia nemo nisi per baptismum Christi intrat in Ecclesiam. S. Jo. Chrys. — (6) Curam illius egit. Luc x. — (7) Loquens de regno Dei. Act. i.

ployez-les à tous ses besoins sans parcimonie ; et s'il faut dépenser davantage pour sa guérison, faites-le ; car, devant repasser sous peu, je vous dédommagerai de toutes vos dépenses, de toute votre peine, de tous vos soins charitables (1). Or, selon Origène, le maître de l'hôtellerie, c'est celui qui préside dans l'Eglise, c'est-à-dire Pierre, le souverain pontife, et les évêques qui avec lui ne forment qu'un seul corps pastoral, auquel est confiée la dispensation des divins mystères et le soin des âmes (2). Les deux pièces de monnaie, selon S. Ambroise, sont les Ecritures des deux Testaments, qui présentent d'une manière sensible l'empreinte et le caractère de l'inspiration surnaturelle, et les linéaments, pour ainsi dire, de la face divine, dans les dogmes de la nature de Dieu et de Jésus-Christ, son Fils, de même que les monnaies portent l'empreinte et l'effigie des rois de la terre (3). En outre, les deux pièces de monnaie représentent encore la vérité et la grâce : la vérité qui guérit l'intelligence en l'éclairant ; la grâce qui, en sanctifiant le cœur, le guérit et le fortifie ; la vérité dans le dépôt de la doctrine, la grâce dans l'institution des sacrements. Telles sont, selon S. Jean Chrysostome, les deux précieuses ressources qui fournissent le moyen de relever les hommes de leur chute, de les guérir de leurs blessures, de les soigner dans leur convalescence, de les fortifier s'ils sont en santé (4).

Or, remarquez que le Samaritain ne donne pas les deux pièces de monnaie au malade, mais au maître de l'hôtellerie. Quant au malade, il lui recommande seulement d'obéir au maître de l'hôtellerie et d'avoir confiance en lui. C'est au maître de l'hôtellerie seul qu'il donne ses instructions, qu'il confie l'argent, qu'il recommande son malade, lui donnant ses instructions sur la manière de l'assister et de le soigner ; et lui déclarant qu'il ait à le regarder comme un autre lui-même, avec promesse de le dédommager pleinement au retour.

Quel magnifique tableau, s'écrie Origène ! comme tout y est harmonieux, expressif, gracieux ! comme nous y trouvons bien indiquée en quelques simples traits toute l'économie du gouvernement de l'Eglise, le but de son institution, de son ministère (5) !

Voilà certes qui condamne, de la manière la plus nette et la plus bénigne, toutes les erreurs de l'hérésie ; et qui proclame, ex-

(1) Altera die protulit duos denarios et dedit stabulario et ait : curam illius habe ; et quodcumque supererogaveris ego cum rediero reddam tibi, Luc x. — (2) Stabularius Ecclesiæ præsidem significat, cui dispensatio credita est. Orig. — (3) Denarii sunt duo Testamenta quæ imaginem in se habent æterni regis expressam. S. Ambr. — (4) Hi sunt denarii per quos eriguntur lapsi, sanantur vulnerati, confirmantur sani, curantur ægroti. S. Jo. Chrys. — (5) Hæc rationabiliter et pulchre dicuntur. Orig.

pose et confirme la vérité de la doctrine catholique. Voilà qui nous enseigne que Jésus-Christ, le céleste Samaritain, n'a pas laissé à tout chrétien, sans distinction, le dépôt de l'Ecriture, avec liberté de l'entendre, de la croire et de la pratiquer à sa fantaisie ; mais il l'a laissée au maître de l'hôtellerie, à Pierre, aux pasteurs de l'Eglise. Il n'a pas constitué chaque chrétien prêtre et dépositaire de sa grâce, pour en user par lui-même. Il n'a pas voulu que malade il se guérisse sans médecin, que disciple ignorant il s'instruise sans maître, que brebis faible il paisse sans pasteur, que voyageur égaré il chemine sans guide, que membre du corps de Jésus-Christ il vive sans chef, que soldat sans expérience il combatte sans capitaine, que membre de la cité il vive sans souverain. Non, aux simples fidèles, il n'a donné d'autre charge que de croire, de se soumettre et d'obéir aux pasteurs de l'Eglise, de telle sorte que ceux qui ont charge de surveiller l'état sanitaire des âmes des fidèles confiées à leurs soins, rendront compte de leur guérison au Samaritain céleste, quand il reviendra une autre fois en ce monde, lors du dernier jugement, porter la sentence suprême (1).

Mais quant à la mission d'enseigner (2), quant à l'interprétation de l'Ecriture, quant au dépôt de la foi et de la grâce, quant à la charge d'exposer et d'expliquer la doctrine évangélique, et d'administrer la grâce des sacrements, il a confié tout cela aux légitimes pasteurs de l'Eglise, leur ayant dit : vous êtes la lumière du monde pour l'éclairer ; vous êtes le sel de la terre, pour la préserver de la corruption (3). Aussi S. Paul a-t-il dit : Nous devons être considérés par les hommes comme les ministres de Jésus-Christ, chargés par lui de dispenser les mystères de Dieu (4).

Arrêtons-nous un instant à méditer le mot profond par lequel le céleste Samaritain a investi les Pasteurs, les ministres de son Eglise, de la charge d'infirmiers de cette misérable humanité blessée et languissante : « Prenez-en soin (5). » Cette parole, prononcée par celui qui n'a qu'à prononcer pour créer, qu'à nommer pour produire, cette parole fut comme une institution, un mandat, un décret. Par elle, il fit passer dans son Eglise son propre esprit, son cœur, ses sentiments, les sollicitudes, les soins, les élans, le désintéressement, la générosité de sa charité.

En effet, du moment que cette parole eut été prononcée dans le

(1) Obedite præpositis vestris et subjacete eis ; ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri Hebr XIII. — (2) Euntes docete. Matth. XXVIII. — (3) Vos estis lux mundi. Vos estis sal terræ. Matth. V — (4) Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei. I Cor. IV. — (5) Curam illius habe. Luc X.

grand caravansérail de l'Eglise, par le Samaritain divin, son fondateur, cette parole si affectueuse, si puissante, y fut aussitôt répétée et y va se répétant sans cesse avec un écho toujours énergique, toujours fécond, toujours efficace, qui éveille et maintient toujours vivant, l'esprit de généreuse charité pour alléger toutes les misères, pour guérir toutes les plaies de l'humanité.

C'est pour cela que l'Eglise catholique, tendre mère, l'œil constamment fixé sur l'humanité, cette fille bien-aimée que lui a confiée le Père céleste, ne l'oublie jamais, jamais ne l'abandonne, parce qu'à ses oreilles retentit sans cesse le commandement divin : donnez-lui tous vos soins, *curam illius habe*. Et tant qu'il y aura sur la terre un seul peuple, un seul homme à évangéliser, un seul païen qu'il s'agira d'attirer à la connaissance du vrai Dieu, et de Jésus-Christ, son Fils, un seul hérétique à ramener, un seul pécheur à convertir, un seul ignorant à instruire, un seul affligé à consoler, une seule créature de Dieu, dépourvue du pain matériel ou des soutiens de l'âme ; tant qu'il y aura parmi les hommes des péchés et des misères, des scandales ou des contagions, tant que se feront entendre quelque part les gémissements et les lamentations de l'humanité blessée et affligée, pour peu que ces gémissements et ces lamentations parviennent à l'oreille de l'Eglise, il y aura toujours des évêques, des prêtres, des missionnaires, des religieux, des vierges, qui, au prix de tous les sacrifices, voleront au secours de la misérable humanité, et lutteront, par des prodiges de vertus, d'abnégation et de charité, contre tous les fléaux qui seront venus frapper leurs frères.

En vain les gouvernements ennemis de l'humanité feront des lois pour mettre obstacle aux ordinations de prêtres, aux vocations religieuses, aux voyages des missionnaires, aux institutions pieuses et charitables ; en vain ils mettront des gardes pour empêcher l'irruption de la véritable doctrine évangélique, les saintes pérégrinations de la charité ! La charité de l'Eglise, qui enflamme de son zèle un si grand nombre de si généreux fils, saura gagner les douaniers, rompre les blocus militaires, défier l'injustice des édits et la cruauté de leur exécution. Elle ne s'arrête ni en face des cages de fer, ni en face de la hache, des bûchers, des tourments, de la mort ; elle trouve toujours moyen de pénétrer dans les contrées les plus intolérantes et les plus barbares pour répandre la lumière de l'Evangile et les consolations de la religion ; elle trouve toujours de nouveaux moyens, de nouvelles industries, de nouveaux artifices, que la politique ni la philosophie n'avaient su prévoir, ni ne sauront empêcher. Plus fort que toutes les prohibitions hu-

maines est le commandement de Dieu qui défend de délaisser l'humanité parmi les misères, les douleurs, les fléaux de toute sorte dont elle est la victime : *Curam illius habe !*

Malheur, cent fois malheur à l'humanité, s'il n'y avait pas là l'Eglise, qui, sous l'action du divin commandement, se dévoue sans réserve pour la soulager ! Le monde entier, non seulement des infidèles, mais encore des hérétiques, non seulement des hérétiques et des schismatiques, mais encore des catholiques, est diversement travaillé de maladies, et de maladies mortelles. Tous les vices y dominent à l'ombre de toutes les erreurs. La philosophie, la législation, le gouvernement ne peuvent guérir ces maladies, cicatriser ces plaies. La philosophie la plus sage et la plus courageuse, la législation la plus équitable et la plus sévère, le gouvernement le plus juste ne peuvent faire autre chose que conseiller, juger, punir. Mais hélas ! donner des conseils aux passions, quelle folie ! Traduire en justice la misère, quelle stupidité ! Punir le besoin, quelle cruauté ! La politique n'a même pas l'intelligence des vrais besoins du monde maladif, moins encore saurait-elle y pourvoir. On lui donne des chemins de fer et des vaisseaux à vapeur, des manufactures et du commerce, des caisses d'épargne et des banques d'assurances, des maisons de prostitution et des théâtres, des cafés et des billards, et, pour comble de générosité, des prisons et des échafauds. Et comme avec tous ces beaux moyens on voit se multiplier les crimes, s'accroître chaque jour le nombre des prostituées et des enfants délaissés, des pauvres et des faibles, des homicides et des empoisonnements, des suicides, des brigandages, des fraudes, des incestes, des sacriléges ; comme on voit l'ordre public vaciller sur sa base, et les infirmités morales et physiques s'étendre d'une manière épouvantable ; désespérant de guérir le malade, on en éloigne jusqu'à la pensée, on ne jette plus sur ces maux, précurseurs de maux encore plus horribles, qu'un regard indifférent, et, comme le Lévite de la parabole, on passe outre sans ressentir ni honte ni compassion : *viso illo præterivit*.

Seule, l'Eglise devine et connaît les besoins et les infirmités du monde, de tous ses fils qu'elle voit couverts de plaies. Elle seule sait distinguer la place des blessures ; elle seule connaît que l'erreur est leur mal, et que la dissolution des mœurs en est la corruption et la gangrène. Ensuite, tandis que les philosophes, les magistrats, les gouvernants, pour assurer à la société malade le bien tout éphémère, vain et inefficace qu'ils lui promettent, lui demandent ses applaudissements, son or, son sang, parce que,

pauvres par eux-mêmes, ils n'ont autre chose à donner au malade que ce qu'ils lui prennent ; seule l'Eglise, parce qu'elle a avec elle le Samaritain céleste qui porte avec lui le vin et l'huile miraculeuse ; parce qu'elle a reçu de lui les deux pièces de monnaie si précieuses, la vérité et la grâce pour guérir toute plaie, chasser toute maladie ; elle seule ayant en soi tout ce qu'elle doit donner, elle seule ne demande rien, parce qu'elle n'a besoin de rien ; elle seule n'est pas réduite à dépouiller le malade, elle seule l'aime sans intérêt, s'offre à le servir sans compensation, se souvenant que ce n'est pas ici-bas qu'elle doit attendre sa récompense, mais qu'elle l'obtiendra riche et surabondante dans le ciel lorsque le divin Samaritain viendra pour reposer de toutes leurs sollicitudes et de tous leurs travaux les hommes de charité et de zèle, pour les dédommager de toutes les fatigues et de tous les sacrifices auxquels ils se seront dévoués par-delà le strict devoir, pour venir en aide aux hommes blessés par l'erreur ou par le péché : « Tout ce que vous aurez dépensé en sus, je vous le rendrai à mon retour (1). » Aussi l'Eglise ne revendique-t-elle que la liberté de servir les hommes, de leur apporter la lumière, la grâce, l'espérance et la paix. Elle ne demande qu'une chose, c'est qu'on la laisse prêcher et agir ; et partout où son action est libre, elle est aussi miraculeusement féconde, l'amélioration est sensible, la guérison est assurée ; les peuples superstitieux, barbares, corrompus, deviennent, comme par enchantement, pieux, charitables, de mœurs pures. Toutes les vertus commencent à germer là où pullulaient les vices ; des anciennes blessures, il ne reste même pas les cicatrices, et avec les vertus chrétiennes, guérison et ornement des âmes, l'Eglise porte avec elle l'ordre public, les vertus sociales, la véritable civilisation qui met en équilibre les biens temporels, assure l'ordre et améliore la condition des corps.

Mais souvenons-nous que Jésus-Christ a raconté cette belle et mystérieuse parabole, en réponse au malicieux docteur des juifs qui l'interrogeait en disant : « Et qui est mon prochain (2) ? »

Jésus-Christ ayant ajouté que le Samaritain compatissant est le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs, et s'étant lui-même dépeint sous les couleurs les plus vives dans le Samaritain, il nous révèle, dit Héric, que notre affectueux Sauveur est vraiment notre prochain : puisque, déjà rapproché de nous par sa divinité, qui est en nous et avec nous, il s'est encore

(1) Si quid supererogaveris ego cum rediero reddam tibi. Luc x. — (2) Et quis est meus proximus *Ibid.* ?

rapproché davantage par son humanité (1). D'ailleurs, dans la parabole, dit Haymon, le Samaritain est appelé le prochain du voyageur blessé, parce qu'il se montre pour lui plein de bonté compatissante. Or, qui jamais a témoigné plus de compassion envers l'humanité languissante et blessée à mort que Jésus-Christ, qui l'a rachetée de son sang? Il est donc bien réellement notre prochain (2).

Mais hélas! bien que la loi divine nous prescrive d'aimer le prochain comme nous-mêmes, quel est donc celui qui aime ce prochain céleste et divin, qui est Jésus-Christ? On aime les parents, bien que parfois infidèles, on aime les biens du monde, quelque vains qu'ils puissent être, les plaisirs sensibles, bien que remplis de venin dangereux, le monde, bien que perfide, la vie, bien que fugitive; et ensuite on n'aime point le véritable prochain, notre véritable père toujours affectueux, notre véritable ami toujours loyal, notre véritable bien solide, réel, éternel; on n'aime pas celui qui est la bonté même, la douceur même, l'amabilité même, la tendresse même, l'amour divin personnifié, l'amour vivant, l'amour infini, notre trésor, notre consolation, notre vie, le seul objet qui a des droits vrais, réels à notre amour: « l'Amour n'est pas aimé (3). »

Donc, malheur à nous! car S. Paul a dit: « Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème (4). » Pour échapper à cet anathème, à cette excommunication, étudions-nous à aimer ce Samaritain affectueux, non seulement dans sa personne, mais aussi dans sa doctrine, dans sa grâce, dans ses sacrements, dans son Eglise, dans ses ministres, dans ses serviteurs, dans ses pauvres. Aimons-le comme le Dieu Notre-Seigneur qu'il est, de toute notre âme, de tout notre cœur, de toutes nos forces (5). Aimons-le encore, comme nous-mêmes, en tant qu'il est notre prochain, qu'il est homme (6). Ainsi nous accomplirons la loi divine, qui est tout entière renfermée dans ces deux commandements, et tout entière comprise dans leur exécution (7). Par là nous obtiendrons la vie éternelle, et par cette voie de l'amour nous assurerons notre salut (8). Ainsi, avec notre coopération, le Seigneur aura rempli la mission bienveillante qu'il avait acceptée

(1) Christus proximus per divinitatem, qua non longe est ab unoquoque nostrum factus est proximus ex humanitate. Heric. — (2) Nemo tam proximus quam Dominus Jesus qui suo sanguine nos redemit. Haymon. — (3) Amor non amatur. S. Cathar. Sen. — (4) Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum sit anathema. I Cor. XVI. — (5) Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tua. Luc X. — (6) Diliges proximum tuum sicut teipsum. *Ibid.* — (7) In his duobus mandatis universa lex pendet et prophetæ. Matth. XXII. — (8) Si vis ad vitam ingredi, serva mandata. *Ibid.*

en venant nous chercher lorsque nous étions égarés, nous sauver lorsque nous étions perdus, nous ressusciter quand nous étions morts (1).

Second point. Ce n'est pas sans raison que le Seigneur, dans la parabole que nous venons d'expliquer, a insisté sur la circonstance que le Sacrificateur et le Lévite passèrent tous deux auprès du voyageur blessé sans le secourir, tandis que seul le Samaritain laïque et étranger en eut compassion. Comme il parlait à des sacrificateurs et à des lévites, ce fut comme s'il leur avait dit : Vous êtes donc tels vous-mêmes, pires que les séculiers, sans compassion, sans charité pour le prochain, et, tout en vous flattant de connaître la loi de Dieu, vous n'en remplissez nullement les obligations ; tandis que vous avez sans cesse cette loi de Dieu sur les lèvres, vous ne l'avez nullement dans le cœur (2).

Plût au ciel que cette dureté envers le prochain, qui était devenue le caractère propre des prêtres juifs, ne fût pas passée dans le cœur de beaucoup de prêtres chrétiens. Je me plais à reconnaître et à confesser que le clergé de Rome en général unit à l'intégrité des mœurs l'exercice de la charité, et qu'à Rome en particulier, l'immense profusion de secours qui aujourd'hui est répandue sur les pauvres, n'est sollicitée, distribuée et portée dans leurs réduits que par des mains ecclésiastiques. Je me plais à reconnaître et à confesser que, dans cet insigne chapitre, la sollicitude et la charité pour les pauvres est comme héréditaire, à tel point qu'il est passé en proverbe vulgaire parmi ceux qui vivent à l'ombre de la Chaire de S.-Pierre, attachés à cette basilique insigne, que « Pierre ne délaisse personne. »

Mais afin que cet esprit de charité ne s'amoindrisse jamais, considérons, avec la parabole de ce jour sous nos yeux, que ce serait pour un prêtre, pour un lévite chrétien, une chose monstrueuse que d'entendre le récit des misères du pauvre sans se déranger d'un pas, ni se priver d'une obole ; et si, pendant que le Samaritain, c'est-à-dire le séculier, l'homme, la femme du monde, le jeune élégant, ne passent presque jamais auprès du pauvre sans lui jeter quelque pièce de monnaie et un regard de compassion, le prêtre, lui, grave ministre du Dieu de charité, tournait d'un autre côté ses regards et poursuivait son chemin : « Le sacrificateur ayant vu cet homme, passa outre (3). » Que serait-ce, si, d'une

(1) Venit Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat. Luc XIX. — (2) Opportune alloquens legisperitum superbientem voluit exprimere quoniam nec sacerdos, nec levitæ proposita legis implerent. — (3) Sacerdos viso eo præterivit. Luc X.

voix hypocrite, il lui disait pieusement : « Dieu vous assiste ! »

Oui, à ces malheureux ecclésiastiques, je devrais dire en pareil cas : Oui, certes, Dieu assistera ce pauvre que vous renvoyez à sa Providence, tandis que sa Providence vous l'adressait à dessein, afin que vous lui fissiez part de quelque petite portion de tout le bien que cette Providence vous a confié. Dieu l'assistera en touchant de compassion plus efficacement le cœur de quelques Samaritains compatissants, puisqu'il n'a pu émouvoir le vôtre. Non, non, ne craignez pas que la Providence de Dieu puisse faillir. Le soleil ne se couchera point sans que ce pauvre délaissé par vous trouve quelque séculier compatissant qui l'assiste. Mais ce Dieu, un jour aussi, pourvoira à votre sort en vous punissant sévèrement de votre dureté, en vous refusant toute miséricorde, à vous, qui avez été sans miséricorde (1).

Ah ! regardons comme nous étant aussi adressée à nous la grande parole adressée par Jésus-Christ au docteur juif : « Va ; et comme tu as entendu que sut agir le Samaritain envers le voyageur blessé, agis de même toi aussi envers ton prochain (2). »

Oui, mettons-nous bien dans l'esprit que ce commandement fait à un prêtre de l'ancienne loi nous est bien plus encore fait à nous-mêmes, prêtres de la loi nouvelle : *Vade et tu fac similiter*. Rappelons-nous que si la générosité chrétienne a déposé dans l'Eglise, a confié aux prêtres et aux lévites ses richesses, non, ce n'est pas pour installer dans le sanctuaire le luxe, le faste, la mollesse du siècle profane, mais afin de préparer à l'ombre de l'autel un asile toujours ouvert à la vertu malheureuse ; elle n'a pas entendu faire des riches qui puissent vivre parmi toutes les commodités de l'aisance et du luxe, mais pourvoir à l'honnête entretien et au décorum de ses ministres, et en même temps à la majesté du culte et au soulagement des pauvres.

Rappelons-nous que ce qui vient de la charité doit retourner à la charité, que les richesses du monde qui entrent dans le sanctuaire n'y entrent pas pour y rester, mais pour en sortir par une sage dispensation à l'avantage des peuples ; que la tribu sacerdotale n'a pas tant sur les revenus ecclésiastiques un droit de possession qu'un devoir de paternelle économie, parce que Dieu, l'Eglise et les fidèles qui les ont légués, ont stipulé la redevance d'un tiers en faveur des pauvres, et que, par conséquent, les pauvres y ont leur part. Or, si le pauvre est exclu, si nous appliquons à nous-mêmes ce que nous n'avons pas reçu pour nous seuls, le monde

(1) Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam Jacob II. — (2) Vade et tu fac similiter. Luc X.

lui-même, par ses censures, par ses satires, nous avertira que nous sommes injustes, et ce jugement du monde sera confirmé au tribunal de Dieu. Donc ne cessons pas d'imiter le Samaritain compatissant, afin que, pratiquant toujours la miséricorde, nous obtenions la béatitude que Jésus-Christ a promise aux miséricordieux (1). Ainsi soit-il.

LE BON PASTEUR

Ego sum Pastor bonus.
Je suis le bon pasteur. Jo. x.

Vous l'avez entendu dans l'Evangile de ce jour (2) : parce que l'aveugle-né, après sa guérison miraculeuse, avait reconnu et adoré Jésus-Christ comme Fils de Dieu, vrai Messie et Rédempteur du monde ; parce qu'il avait, en face de ses ennemis mêmes, confessé, prêché, défendu Jésus avec la liberté d'un apôtre, l'intrépidité d'un martyr et la ferveur d'un saint, les prêtres juifs, furieux contre lui, les prêtres juifs, réunis en sanhédrin, le maudirent, l'excommunièrent et le chassèrent de la synagogue (3).

Que fait le bon Sauveur pour consoler de cette malédiction et de cette excommunication son nouveau confesseur ? Il se met à exposer aussitôt la belle et délicieuse doctrine touchant les caractères du bon Pasteur, en s'en faisant à lui-même l'application par ces douces paroles : « Je suis le bon Pasteur ! »

Par là, le Seigneur voulut faire entendre à l'aveugle-né que c'est un véritable bonheur que de sortir de la synagogue et des conventicules de l'incrédulité, de l'hérésie, du schisme, pour entrer dans l'Eglise ; que d'être maudit par les pharisiens, par les hérétiques, par les impies, pour converser avec les apôtres et leurs successeurs ; que d'être excommunié par les Caïphe et les prêtres de l'erreur, pour entrer dans la société de ceux qui suivent Jésus.

Or, pour nous affermir toujours de plus en plus dans cette vérité capitale, je veux, moi aussi, prêcher aujourd'hui après l'Evangile de l'aveugle-né, la doctrine du bon Pasteur ; expliquer cette belle allégorie telle que le Seigneur l'a proposée, y retracer, comme dans un tableau, l'avantage qu'il y a pour nous à vivre en union avec lui, sous la direction des pasteurs de l'Eglise catholique ; afin que reconnaissant dans Jésus-Christ le véritable, le ten-

(1) Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequentur. Matth. v. — (2) Cette homélie fut prêchée le jour de la quatrième férie après le quatrième dimanche de carême. — (3) Male dixerunt ergo ei et ejecerunt eum extra synagogam. Jo. IX.

dre, l'affectueux pasteur de nos âmes, tout en l'adorant comme notre Dieu et Seigneur, nous nous rendions en même temps dignes d'être de son peuple, de son troupeau, du nombre de ses brebis (1).

Premier point. Le Seigneur avait dit par la bouche du prophète Ezéchiel : « Le temps viendra où je recueillerai et je réunirai ensemble mes brebis. Je susciterai pour elles un seul pasteur, qui les mènera paître dans les fertiles pâturages des montagnes d'Israël ; et comme ces brebis ne formeront qu'un seul bercail, elles n'auront aussi qu'un seul pasteur (2). »

Or puisque le Seigneur a dit aujourd'hui : « Je suis le bon Pasteur, j'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, et celles-là je dois aussi les recueillir, afin qu'il n'y ait qu'un seul bercail et un seul pasteur (3), » n'est-il pas de toute évidence qu'il s'est fait à lui-même l'application de la prophétie d'Ezéchiel ; et qu'il est bien le véritable et unique pasteur des âmes prédit depuis tant de siècles ?

Mais quelle est donc cette doctrine ? Si Jésus-Christ est le seul et unique pasteur des âmes, donc au dire de l'hérésie, Pierre et les apôtres, le Souverain Pontife, les évêques, les prêtres ne sont donc plus pasteurs ? Vous êtes dans l'erreur la plus complète, leur répondra S. Augustin, puisque Jésus-Christ lui-même a déclaré Pierre pasteur universel non seulement des agneaux, mais encore des brebis (4). Ensuite S. Pierre lui-même a reconnu lui aussi que les prêtres, chargés du soin des âmes, sont aussi de vrais pasteurs : « Paissez, a-t-il dit, le troupeau de Dieu qui est parmi vous (5).» Il est donc vrai que comme le sacerdoce est un en Jésus-Christ, en lui aussi est l'unité du ministère pastoral. De même que Jésus-Christ est le seul, grand, unique, éternel Pontife, de même aussi il est le seul et unique, l'éternel, l'universel pasteur des âmes. Mais comme les prêtres de la nouvelle alliance ne font que renouveler, exercer et perpétuer le véritable et unique sacerdoce de Jésus-Christ, et que prêtres véritables il ne forment tous ensemble avec Jésus-Christ qu'un seul prêtre, de même, Jésus-Christ réunissant en sa personne tous les bons pasteurs, parlant en eux,

(1) Quoniam ipse Dominus Deus noster ; nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus. Ps. LXXVIII. — (2) Hæc dicit Dominus : Ecce ego ipse requiram oves meas.... et congregabo eas de terris... in pascuis uberrimis pascam eas in montibus excelsis Israël.... et suscitabo super eas pastorem unum qui pascat eas. Ezech. XXXIV. — (3) Ego sum pastor bonus ; et alias oves habeo quæ non sunt de hoc ovili ; et illas oportet me adducere ; et erit unum ovile ; et unus pastor. Jo. X. — (4) Pasce oves meas, pasce agnos meos. Jo. XXI. — (5) Pascite qui in vobis est gregem Dei. I Petr. V.

se faisant écouter en chacun d'eux ; ils ne font que continuer, perpétuer, exercer son unique action pastorale ; et vrais pasteurs eux-mêmes ils ne forment qu'un seul pasteur en Jésus-Christ (1). Donc lorsque Jésus-Christ parle d'une seule bergerie il veut seulement définir que son Eglise est une, que son chef est un (2).

Oh ! qu'elle est belle et importante cette doctrine ! La prophétie et l'Evangile parlent d'un seul pasteur et d'une seule bergerie (3); donc là où plusieurs pasteurs ne sont en réalité qu'un seul pasteur, et où plusieurs réunions de chrétiens forment une seule bergerie, là est la seule bergerie de Dieu, le seul peuple de Dieu (4).

Or où donc se trouve une réunion de chrétiens qui soit une ; un corps de pasteurs qui ne soit qu'un seul pasteur ? Les Eglises de Photin, de Nestorius, d'Eutychès, de Luther, de Calvin, les Eglises Anglicanes, Réformées, Evangéliques, schismatiques dans le schisme même, hérétiques dans l'hérésie même, divisées dans leurs divisions mêmes, discordantes entre elles dans leur discorde même, par une diversité infinie de croyances, de morale, de culte, ne sont pas certes une bergerie, un troupeau, mais des bergeries, des troupeaux différents, des brebis dispersées ; les soi-disant pasteurs, ou ministres, privés d'un chef commun qui les unisse et les mette d'accord, indépendants les uns des autres, rivaux, ennemis, ne sont point un corps de pasteurs ayant pour caractère l'unité. Dans la seule Eglise catholique, tous les catholiques sont en union avec les mêmes curés, avec les mêmes prêtres ; tous les prêtres, tous les curés, avec le même évêque ; tous les évêques avec le même Pontife, vicaire de Jésus-Christ et successeur de S. Pierre. Une et identique est la foi qui s'y professe, une et identique est la morale qui s'y observe, un et identique est le sacrifice, le culte, une et identique est l'action pastorale, la juridiction, l'autorité ecclésiastique, qui descendant d'un seul et même chef, réunit ensemble tous les membres, et en forme un seul corps. Dans la seule Eglise catholique on voit deux cent millions de chrétiens épars sur toute la surface du globe, unis par les liens ni politiques, ni humains, mais divins et spirituels, d'une autorité, d'une obéissance volontairement acceptées, ne former qu'un seul troupeau, une seule bergerie, une seule Eglise. Or en face de ce majestueux spectacle, unique sur la terre, en face de cette miraculeuse unité qui unit et harmonise une si grande multitude, et qui rend sensi-

(1) Ecce per suos ipse loquitur ; et per quos mittit auditur. Pastores boni membra sunt Christi ; et ideo pastor est unus. S. Aug. — (2) In uno pastore docet unitatem. *Ibid.* — (3) Et unus erit pastor omnium eorum. Ezech. XXXVII. — Et erit unum ovile et unus pastor. Jo. X. — (4) Populus ejus et oves pascuæ ejus. Ps. LXXVIII.

ble en elle la présence de Jésus-Christ et son action, ne faut-il pas nier toute évidence, tout raisonnement, tout bon sens, pour ne pas y reconnaître l'unique et véritable bergerie, sous la direction du véritable et unique pasteur, la véritable et unique Eglise de Jésus-Christ ?

Mais Jésus-Christ non-seulement est en lui-même et dans le corps des pasteurs de l'Eglise le vrai et unique pasteur, mais il est le pasteur bon par excellence : *Ego sum pastor bonus ;* et par là, dit S. Augustin, il a voulu nous faire comprendre qu'en dehors de lui et de sa bergerie, il y en a qui usurpent la juridiction et le nom de pasteur, mais qui ne sont que de faux pasteurs, de mauvais pasteurs, absolument étrangers à l'action, à la grâce, au ministère du bon Pasteur. « Non, Jésus-Christ n'ajouterait pas l'épithète *bon* au titre de pasteur, s'il n'y avait effectivement de mauvais pasteurs » (1). Or ces mauvais, ces faux pasteurs sont ceux dont S. Paul a dit qu'ils cherchent leurs propres intérêts, non la gloire, la connaissance, le culte de Jésus-Christ (2). Tels sont en effet les rabbins juifs, les muphtis musulmans, les prêtres idolâtres, les maîtres du schisme, les ministres de l'hérésie, qui exercent leur domination sur tant de populations malheureuses, dans le seul intérêt de leur ambition, de leur avarice, de leur autorité.

Aussi le Seigneur, en se disant le bon Pasteur, présente-t-il aussitôt les preuves qui lui donnent droit à ce titre et auxquelles on peut reconnaître qu'il en est digne, en ajoutant : « Je connais mes brebis comme elles me connaissent. » (3).

Mais quoi ? Est-ce que peut-être connaître ses brebis est un signe certain de la bonté du pasteur ? Ah ! nous dit Eusèbe d'Emèse, rappelons-nous que ce pasteur est Dieu. Or, en Dieu, connaître et aimer sont une même chose ; par conséquent dire : Je connais mes brebis, comme elles me connaissent, équivaut à dire : Je les aime comme j'en suis aimé (4).

Observez en effet la profonde et consolante pensée qu'il ajoute ensuite : « Comme je connais mon Père et que je suis connu de mon Père (5), » c'est-à-dire que Jésus-Christ connaît ses brebis, non-seulement d'une manière spéculative, mais encore pratique ; non-seulement en tant qu'homme, mais encore en tant que Dieu ; non-seulement comme il connaît toutes les créatures, et de la ma-

(1) Non adderet, BONUS, nisi essent mali pastores. S. Aug. — (2) Mali pastores sunt de quibus apostolus ait : quærunt quæ sua sunt, non quæ Jesu Christi. S. Aug. — (3) Ego sum pastor bonus ; et cognosco oves meas ; et cognoscunt me meæ. Jo. x. — (4) Cognoscere Dei, diligere est. Cognosco oves meas, et cognoscunt me meæ, idem est ac diligo eas et diligor ab eis. Eus. Emiss. — (5) Sicut novit me Pater et ego agnosco Patrem. Jo. x.

nière, par exemple, qu'il connaît les réprouvés, mais il nous connaît en tant que nous sommes ses brebis ; il nous connaît de la même connaissance dont son Père le connaît et dont il connaît ce divin Père. Or, la connaissance dont le Père et le Fils se connaissent dans la Sainte Trinité, n'est pas une connaissance de pure notion intellectuelle, mais d'affection la plus intense ; c'est une connaissance de complaisance mutuelle, d'amour infini, en vertu de quoi l'un se fixe, se repose, se délecte dans l'autre, et d'où procède le Saint-Esprit qui est l'amour infini du Père et du Fils.

Combien donc est sublime et belle cette doctrine, reprend Eusèbe d'Emèse ! Jésus-Christ connaît ses brebis de la même connaissance et les aime de même amour qu'il connaît et aime son Père céleste (1). Et en effet il a dit autre part : Sachez que je vous aime d'un amour aussi tendre que peut l'être l'amour de mon Père pour moi (2).

Or, pour preuve que son amour pour ses brebis, s'il est tendre et sincère, n'est pas moins efficace et actif, le Seigneur ajoute encore : « Le gardien mercenaire d'un troupeau, qui n'est point le pasteur, si de loin il voit le loup venir, s'enfuit et abandonne le malheureux troupeau à la voracité du loup, qui demeure libre de l'envahir, de le disperser et d'en faire curée (3). » Mais le vrai pasteur, le pasteur zélé et affectueux, n'hésite pas, pour défendre et sauver ses brebis, à exposer et à donner volontiers sa propre vie (4). Moi aussi, parce que je suis le bon pasteur, et que j'aime vraiment mes brebis, je donne volontiers ma vie pour conserver la leur (5).

Contemplez en effet cette croix : que vous dit-elle ? sinon que le Fils de Dieu s'est volontairement exposé à la rage du loup infernal, de ce loup si longtemps acharné sur le troupeau de Dieu, sur la misérable humanité, et qu'il est mort pour forcer le démon à lâcher sa proie ; elle vous dit et nous prêche l'excès d'amour, l'indicible générosité du divin Pasteur qui a donné tout son sang et sa vie pour arracher ses brebis à une mort affreuse, à une mort éternelle.

Mais cet amour généreux qui a porté le Seigneur à tout sacrifier et la vie même pour le salut de son troupeau, n'a pas pris fin en lui et avec lui. Comme il a légué aux vrais pasteurs sa propre au-

(1) Sic cognosco, id est, diligo eas, sicut cognosco et diligo Patrem. Eus. Emiss. — (2) Sicut dilexit me Pater et ego dilexi vos. Jo. XVI. — (3) Mercenarius et qui non est pastor, cujus non sunt oves propriæ, videt lupum venientem et dimittit oves et fugit. Et lupus rapit et dispergit oves. Jo. X. — (4) Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis. *Ibid.* — (5) Ego sum pastor bonus et animam meam pono pro ovibus meis. *Ibid.*

torité sur les brebis, il leur a inspiré aussi les mêmes sentiments, et associés qu'ils sont à son ministère pastoral, ils sont aussi animés de son amour.

Hors de l'Eglise on ne trouve plus les vertus pastorales. Il peut y avoir de belles paroles, on peut usurper le nom de pasteur, mais la qualité; loin d'en avoir les sentiments, on n'en a même pas l'idée; on n'en soupçonne pas les devoirs. De fait, les ministres de l'hérésie, sans sollicitude aucune pour les malheureux chrétiens soumis à leur dure domination, tolèrent que le loup infernal, le rationalisme, le déisme, l'athéisme, l'absolue incrédulité, en fassent curée, et nul d'entre eux ne s'intéressent soit à leur moralité, soit à leur salut éternel; et loin de s'exposer ou à la persécution ou aux fléaux contagieux, ils ne savent même pas sacrifier une heure de leur repos, un seul de leurs intérêts, de leurs goûts, de leurs divertissements. De tout temps, dans l'Eglise catholique, et dans l'Eglise catholique seule, les souverains pontifes, les évêques, les missionnaires, les simples prêtres, ont affronté et affrontent sans cesse la fureur des idolâtres, la rage des musulmans, la haine intolérante des schismatiques et des hérétiques, tous les dangers de la contagion; ils ont sacrifié et ils sacrifient tous les jours non-seulement leur repos, leurs forces, mais leur vie même, près du lit des pestiférés, ou sur de cruels gibets, et ils deviennent martyrs de la foi et de la charité, plutôt que d'abandonner et à la vie et à la mort, les âmes qui leur sont confiées, plutôt que de ne pas les maintenir dans la véritable foi pendant leur vie et de ne pas leur procurer à la mort les derniers sacrements.

N'en soyons pas surpris : les ministres de l'erreur sont bien pasteurs pour tondre les brebis, pour leur enlever non-seulement la laine, mais la chair tout ensemble; ils ne sont pas pasteurs pour les défendre. L'hérésie est toute à l'avantage des hérésiarques et non de leurs sectateurs; les hérésiarques sont des mercenaires et ils ne peuvent dès lors avoir ni zèle ni amour pour les brebis qu'ils ont non pas achetées, mais ravies à Pierre le véritable pasteur. Ces brebis, ils les doivent à la force, à la séduction, à des passions criminelles; elles ne sont pas la conquête de l'amour; aussi dans le moment du besoin, dans le danger des pauvres brebis, ils prennent la fuite, ou se cachent, ou se renferment dans leur égoïsme (1).

Les pasteurs catholiques sont eux de vrais pasteurs; ce sont de bons pasteurs, héritiers de l'esprit et du cœur du bon pasteur,

(1) Mercenarius autem fugit quia mercenarius est, et non pertinet ad eum de ovibus. Jo. x.

comme de son ministère et de son autorité ; ce sont, dit S. Augustin, ses membres par l'esprit et par la grâce (1), et voilà pourquoi même aujourd'hui Jésus-Christ, dans la personne de ses vrais pasteurs, de ses fidèles ministres, est encore le bon pasteur qui renouvelle sans cesse le sacrifice de sa vie pour ses brebis (2).

En troisième lieu, même hors des moments de danger, le bon Pasteur prend un soin affectueux de ses brebis. A leur bêlement son instinct pastoral devine tous leurs besoins. Quand elles sont surchargées de toison, il a soin de les tondre ; quand elles ont besoin d'être purifiées, il les lave ; malades, il sait les traiter ; quand elles ont mis bas leurs agneaux, il porte entre ses bras la mère et les petits ; quand elles sont effrayées, il les fait dormir près de lui, à ses pieds ; affligées, il compâtit à leurs peines et leur prodigue ses caresses. Telle est la sollicitude affectueuse que Jésus-Christ, le bon Pasteur porte à toutes nos âmes ; et il a exprimé toutes ces tendres fonctions par un seul mot, quand il a dit : Le larron ne vient à la bergerie que pour enlever, égorger et détruire. Moi, je suis venu pour que mes brebis aient non-seulement la vie, mais une vie saine, joyeuse et prospère (3). Certes, il est d'expérience que les avantages temporels d'une position honorable, d'une vie commode, aisée, d'une santé parfaite, figurés par la laine des brebis, nous amollissent, nous retardent dans le chemin du ciel, nous disposent à des maladies de l'âme plus sérieuses et plus funestes que ne sont la fatigue et l'embarras causés aux brebis par la pesanteur de la toison. Voilà pourquoi le bon Pasteur nous dépouille de la toison, en nous privant de ressources considérables, de protecteurs puissants ; il nous dépouille de la toison par la perte des honneurs, de la santé, des richesses. Et semblable au berger qui tond la brebis, Jésus-Christ en paraissant nous dépouiller nous enrichit ; paraissant nous affliger, il nous caresse ; tandis qu'il semble ne se montrer que dur, sévère, inflexible, il nous aime et nous démontre que nous lui sommes véritablement chers (4). Ensuite dans notre commerce avec le monde nous nous souillons de la poussière du monde ; lui il nous lave, non dans l'eau, mais dans son propre sang par les sacrements de son Eglise ; puisque pasteur attentif à notre salut et en même temps victime immolée pour nous, il a, par l'effusion de son sang, institué un bain salutaire pour ses brebis, de manière à blanchir leur

(1) Si illi fecerint, membra ejus sunt S. Aug. — (2) Bonus Pastor animam suam dat pro ovibus suis. Jo. x — (3) Fur non venit nisi ut furetur et mactet. Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant. *Ibid.* — (4) Ego quos amo arguo et castigo. Apoc. III.

toison et à les purifier de toute souillure du péché (1). Puis lorsque faibles, infirmes, nous sommes impuissants à faire un seul pas dans les voies du salut, il nous fortifie par sa grâce, il nous relève par ses consolations intérieures, il nous soutient par son appui; en un mot, il justifie ce qu'il avait dit lui-même : « Venez à moi, vous qui êtes dans la peine (2). » Enfin lorsque nous sommes désolés, que nous tremblons de tomber sous la griffe de la bête infernale, il nous rassure, il nous prend entre ses bras et sur son sein; et comme il l'a dit encore lui-même : Quelle audace, quelle violence pourra jamais ravir les âmes justes et fidèles de ce divin asile, du sein et du cœur de Jésus (3)?

En quatrième lieu, le bon Pasteur qui a cent brebis, lorsque l'une d'entre elles se sera échappée du bercail, laissera les quatre-vingt-dix-neuf autres en lieu sûr dans le désert; et par monts et par vaux, heurtant contre les souches et les buissons, il court sur les traces de la centième qui lui est échappée; et s'il la découvre de loin il l'appelle par son nom; il lui barre le passage, il l'arrête par ses cris, par ses sifflements; parvenu à s'assurer d'elle, il ne la frappe, ni ne la gourmande, mais il la caresse et la prend sur ses épaules; et bien que fatigué, hors d'haleine, il est heureux de l'avoir retrouvée; et cette joie le dédommage pleinement et lui fait oublier les sueurs qu'il a répandues, les périls qu'il a affrontés, les longues fatigues de ses courses : et tout fier et joyeux de son doux fardeau il la ramène à la bergerie.

Or dans ce touchant passage de l'Evangile Jésus-Christ a dépeint sous de vives couleurs un autre trait ineffable de son cœur affectueux, auquel nous devrons le reconnaître pour le bon Pasteur de nos âmes. L'humanité entière, qui est comme un à quatre-vingt-dix-neuf, par rapport aux anges, a été la centième brebis que ce divin Pasteur avait perdue. Et c'est ce que le roi David avait dit au nom de l'humanité entière : « J'ai erré comme une brebis qui a perdu son chemin. Quand donc, ô mon Dieu, viendrez-vous chercher votre serviteur (4)! » Isaïe l'avait dit également : « Tous, nous nous sommes égarés comme des brebis dispersées; chacun à qui mieux mieux s'est écarté de la bonne voie (5). » Mais par l'organe du prophète Ezéchiel le bon Pasteur avait promis de venir à la recherche des brebis égarées et perdues : « Je saurai chercher et rassembler mes brebis (6). » Comme il l'avait promis, il l'a fait.

(1) Lavit nos a peccatis nostris in sangiune suo. Apoc. I. Sanguis Jesu Christi emundat nos ab omni peccato I Jo. I. — (2) Venite ad me omnes qui laboratis. Matth. XI. — (3) Non rapiet eas quisquam de manu mea. Jo. X. — (4) Erravi sicut ovis quæ periit; quære servum tuum. Ps. XVIII. — (5) Omnes nos quasi oves erravimus; unusquisque in viam suam declinavit. Is. LIII. — (6) Ecce ego requiram et congregabo oves meas. Ezech. XXXIV.

Laissant les anges dans les cieux, il est venu à travers l'espace infini qui sépare la sainteté de Dieu d'avec le pécheur, il est venu jusqu'à la vallée, jusqu'aux derniers confins de la création, il s'est fait homme, il est venu sur la terre chercher les hommes, ayant dit lui-même : « Le Fils de l'homme est venu pour chercher et sauver les hommes qui s'étaient perdus (1). » Il nous a rejoints ; il nous a hélés par la voix de ses apôtres, de ses prédicateurs ; il nous a pris sur ses épaules déchirées de coups de fouet ; il nous a portés dans le bercail de son Eglise ; et si nous sommes chrétiens, si nous avons le bonheur d'appartenir à la véritable Eglise, de faire partie de la véritable bergerie du Seigneur, rappelons-nous, nous dit l'apôtre S. Pierre, que nous étions des brebis errantes dispersées, harassées, dépourvues de pasteur ; que grâce au regard miséricordieux que le Sauveur jeta sur nous, grâce aux larmes qu'il répandit, grâce au cri si plein d'amour qu'il nous fit attendre, il nous a ramenés vers le bon Pasteur, vers le surveillant de nos âmes qui les entoure de tant de sollicitude (2).

Là ne s'arrêtèrent point ni ne s'arrêtent encore les soins de sa tendresse. Même à présent, ou par la voix de ses prédicateurs, ou par la lecture des écrits prophétiques, ou par le dégoût que nous inspire le vice, ou par l'attrait de la vertu, ou par la crainte de ses jugements, ou par la perspective de ses récompenses, mettant tout en œuvre, invitations et menaces, fléaux et bienfaits, lumières présentées à l'intelligence, fortes impulsions imprimées à la volonté, consolations et attraits intérieurs, angoisses même et remords, il cherche, il rappelle les âmes égarées, plongées dans les terrains fangeux des superstitions païennes, errantes dans les champs stériles de l'hérésie, ou enfoncées dans l'abîme du doute (3). Ah ! malheur à nous si ce divin Pasteur ne fût le premier venu nous chercher après que nous l'eûmes fui ! Laissés à nous-mêmes, nous n'aurions jamais retrouvé le chemin de la véritable bergerie, nous aurions à jamais perdu de vue le sentier du salut éternel, nous fussions restés la malheureuse proie du loup infernal !

Le bon Pasteur, continue Jésus-Christ dans sa parabole, le bon Pasteur appelle par leur nom ses brebis, il les conduit en les précédant, et les guide en marchant le premier dans des voies faciles et sûres (4). Or tout ceci convient au plus haut degré à Jésus-

(1) Venit Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat. Luc XIX. — (2) Eratis sicut oves errantes ; sed conversi estis ad pastorem et Episcopum animarum vestrarum. I Petr. II. — (3) Vocat per apostolos, vocat per prophetas, vocat per beneficia, vocat per flagella. S. Greg. — (4) Et proprias oves vocat nominatim, et educit eas et ante eas vadit. Jo. X.

Christ, pasteur de nos âmes ; il appelle ses brebis par leur nom, c'est-à-dire qu'il conduit sans leur faire aucune violence les âmes qui lui sont fidèles. Pour elles il dispose toutes choses avec douceur (1) ; se prêtant aux inclinations de chacune, à la trempe particulière de son cœur ; l'attirant à lui de la manière qui pourra le mieux lui convenir ; n'exigeant de chacun que ce qu'il peut donner (2). Il les conduit par des voies droites. Car tandis que les prêtres païens ou les ministres hérétiques conduisent les hommes dans les voies de la superstition, de l'erreur, de la volupté, de l'intérêt, base unique de tout système de religion humaine, Jésus-Christ, seul dans la personne des légitimes pasteurs de son Eglise, nous conduit par les voies de la véritable foi, de la véritable morale, du véritable culte, de la véritable vertu, de la véritable pénitence, du véritable détachement, de la véritable abnégation, de la véritable pureté, voies inconnues au monde, odieuses aux passions, mais qui conduisent au salut éternel, d'après ce qu'il a dit lui-même, qu'il est la voie, la vérité et la vie (3). Or afin que ses brebis ne redoutent pas de cheminer par ces voies qui tout d'abord s'offrent à nous comme solitaires, étroites, montueuses, âpres et difficiles, il s'est mis à leur tête, il a marché le premier ; aussi sa vie entière n'a-t-elle été qu'un enchaînement douloureux d'humiliations, d'outrages, de misères, de peines, de persécutions, de souffrances, d'angoisses, de sacrifices et de continuelle mort. Et par là non seulement il leur a ouvert ces voies nouvelles, mais il les a rendues plus praticables, en y laissant l'empreinte sanglante de ses pas divins, de ses exemples, qui inspirent force et courage (4). Il les met à l'abri des incursions des loups et des malins esprits, selon la prophétie (5). Or comme il marche le premier, les loups tombent humiliés à droite, à gauche des sentiers où chemine le divin Pasteur ; en sorte qu'ils n'osent approcher des brebis protégées par le puissant bâton de la croix (6). Il a rendu ces voies sûres, en y laissant comme en vedette d'espace à autre, ses anges, son vicaire, ses évêques, ses prêtres, qui doivent surveiller tous les pas de ses brebis, afin qu'elles ne trébuchent pas, et qui doivent les fortifier afin qu'elles ne défaillent pas dans la route ; les soutenant de la main et prévenant toute chute (7).

O hommes de peu de foi ! vous à qui le chemin du Calvaire, le seul qui conduise au ciel, paraît désolé, difficile, rempli d'obstacles

(1) Disponit omnia suaviter. Sap. VIII. — (2) Vocat quomodo scit congruere. S. Aug. — (3) Ego sum via, veritas et vita. Jo. XIV. — (4) Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus. I Petr II. — (5) Non timebis a timore nocturno.... ab incursu et dæmonio meridiano. Ps. XC. — (6) Cadent a latere tuo mille et decem millia a dextris tuis. *Ibid.* — (7) Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis. *Ibid.*

et d'épines, parce que vous ne le voyez que de loin, approchez, entrez dans le troupeau du Seigneur, et posant le pied dans les traces de ses pas, à l'ombre de sa protection divine, encouragés et soutenus par ses véritables ministres, vous verrez que, dans cette voie, les épines sont des roses, la tristesse réjouit, la solitude encourage, l'amertume adoucit; et le chemin qui vous paraît tortueux, escarpé, difficile, vous paraîtra droit, aplani, agréable, aisé (1).

Mais où peut enfin nous guider le bon Pasteur, si ce n'est aux pâturages abondants et salutaires? Ainsi donc le divin Pasteur, selon la prophétie, conduit les âmes aux pâturages salutaires et abondants de la vérité, de la grâce, de la vie, qui ne se trouvent que sur les montagnes d'Israël (2). Tandis que les malheureux qui suivent les faux pasteurs de l'hérésie, et de toutes les religions erronées, s'en vont errant dans les champs stériles où leur manque la pâture de la vérité, les eaux de la grâce, et n'ayant ni symbole certain, ni morale appuyée sur des bases fixes, ni sentiments efficaces, n'aboutissent enfin qu'à la perdition et à l'éternelle mort; les disciples de Jésus-Christ, comme il l'a dit lui-même, entrent et sortent à leur gré, et peuvent librement se répandre et *s'éjouir* dans de fertiles pâturages où ils sont assurés de trouver le salut et la vie (3). Oh! quel n'est pas notre bonheur à nous catholiques d'appartenir à la véritable Eglise? Ici seulement, sur ces montagnes d'Israël nous nous trouvons, selon la prophétie, placés dans des pâturages vraiment salutaires et abondants (4). Ici seulement la doctrine est pure, l'enseignement uniforme, la foi certaine, la morale sûre, le culte véritable. Ici seulement nous avons la prédication sincère, les sacrements efficaces, les pratiques de piété multipliées, les secours de la grâce abondants. Ici seulement nous pouvons nourrir l'intelligence par la doctrine, le cœur par les dons de la grâce, et réjouir nos sens eux-mêmes par la splendeur du culte divin; ici nous pouvons nous nourrir avec sécurité, reposer avec joie, dans ce lieu ou l'aménité du site le dispute à l'excellence du pâturage; et après que sur cette terre nous aurons été saturés de vérité et de grâce, le bon Pasteur nous conduira aux pâturages éternels de la béatitude et de la gloire, à la vision béatifique, à l'union avec Dieu et avec l'ineffable Trinité qui forme l'éternelle société des élus dans le ciel.

« Pasteur plein de bonté; véritable pain des âmes, Jésus, ayez

(1) Et erunt prava in directa et aspera in vias planas. Luc III. — (2) Et pastor pascet eas pascuis uberrimis in montibus Israël. Ezech. XXX. — (3) Per me si quis introierit ingredietur et egredietur et pascua inveniet. Jo. X. — (4) In loco pascuæ ibi me collocavit. Ps. XXII.

pitié de nous. A vous de nous paître et de nous protéger ; à vous de nous faire contempler les biens, les beautés que recèle la terre des vivants (1). »

Deuxième point. Il viendra un jour, dit le Sauveur en saint Matthieu, où le Fils de l'homme apparaîtra dans tout le déploiement de sa majesté et de sa grandeur, entouré de ses apôtres ; et toutes les nations et tous les peuples comparaîtront devant lui. Alors de même qu'un pasteur sépare les agneaux d'avec les brebis, ainsi le souverain Pasteur, quand il fera la suprême révision de son troupeau spirituel, séparera les brebis d'avec les boucs, en d'autres termes les justes d'avec les pécheurs, plaçant ceux-ci à gauche, ceux-là à droite (2).

Malheur donc dans cette horrible journée où toute liberté sera laissée au loup infernal de se jeter sur le troupeau et d'en faire une horrible boucherie, malheur à qui se trouvera séparé des brebis ! Elles seules placées à droite seront à l'abri de la fureur du loup, sous la protection et à l'ombre de la croix de Jésus-Christ.

Que faire donc pour prévenir une si déplorable calamité dont les conséquences doivent être éternelles ? Il faut dès maintenant être du nombre des brebis du Seigneur, pendant la vie, si nous voulons faire partie de son troupeau d'élite dans ce terrible jour, et pour cela il faut se conduire en véritables brebis.

En conséquence le premier devoir des brebis est de connaître leur pasteur ; et ainsi les véritables brebis de Jésus-Christ sont celles qui le reconnaissent, qui l'adorent comme leur Sauveur et leur Dieu : « Mes brebis me connaissent (3). » Mais il ne suffit pas de connaître sa personne, il faut écouter docilement sa voix et obéir à sa direction : « Mes brebis écoutent ma voix, » a dit le bon Pasteur lui-même (4). Or quelle est la voix de Jésus-Christ ? C'est la voix de Pierre ; car, indubitablement lorsque Pierre prêchait, c'était la voix de Jésus-Christ qui se faisait entendre par sa bouche, puisque le Sauveur avait dit : « Qui vous écoute, m'écoute (5). » La voix de Jésus-Christ c'est la voix des apôtres,

(1) Bone Pastor, panis vere,
Jesu, nostri miserere.
Tu nos pasce, nos tuere,
Tu nos bona fac videre
In terra viventium. Amen.

(2) Cum venerit Filius hominis in majestate sua et omnes angeli ejus cum eo ; congregabuntur ad eum omnes gentes et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab agnis ; et statuet quidem oves a dextris suis, hœdos autem a sinistris. Matth. xxv. — (3) Cognoscunt me meæ. Jo. x. — (4) Oves meæ vocem meam audiunt. *Ibid.* — (5) Qui vos audit me audit. Luc x.

puisqu'il leur avait promis que ce ne seraient pas eux qui parleraient, mais par leur bouche son propre esprit (1).

Or Pierre et les apôtres ne se retrouvent que dans l'Eglise catholique, dans la personne du souverain pontife et des évêques successeurs des apôtres. Donc le second devoir des brebis bonnes et fidèles est d'écouter la voix de l'Eglise, de recevoir avec humilité d'esprit et docilité de cœur les décisions de l'Eglise, les lois de l'Eglise, la direction, l'autorité de l'Eglise. Cette voix de l'Eglise, elles la reconnaîtront à son ton si humble, à son accent si affectueux ; et en suivant cette voix fidèle, sincère et rassurante, elles se trouveront toujours à la suite de Jésus-Christ (2). Cette docilité implique aussi le devoir de ne pas écouter le langage des impies et des incrédules, ni les doctrines des hérétiques. Ces voix-là sont des voix étrangères, des voix trompeuses, qui osent se substituer à la voix du vrai pasteur ; mais les brebis fidèles seront sourdes à la voix des étrangers. Plus ces faux pasteurs feront entendre leurs cris, plus les brebis s'éloigneront d'eux ; elles savent discerner tout d'abord ces voix perfides ; et au lieu de céder à la séduction des doctrines flatteuses de tous ces novateurs, elles s'enfuient au loin (3).

Mais il ne suffit pas d'écouter la voix de Jésus-Christ des oreilles du corps, il faut l'écouter des oreilles du cœur. Ecouter des oreilles du cœur, nous dit Haymon, implique la soumission à tous les divins commandements ; car, selon le langage de l'Ecriture, prêter l'oreille à la voix de Dieu, c'est obéir docilement à ses prescriptions (4). . . . . .

. . . le suivre, imiter ses exemples, entrer dans la voie où il nous précède ; s'attacher à ses pas. . . . . .

« Ceux qui l'auront suivi jusqu'à la mort, le suivront nécessairement dans une nouvelle vie ; ceux qui n'ont pas craint de marcher avec lui vers les opprobres, l'accompagneront nécessairement dans sa gloire, car il l'a dit : là où je suis, là aussi sera mon serviteur. Où donc sera le serviteur ? Dans le ciel où le Christ est assis à la droite de Dieu (5). »

Quiconque en cette vie ne reconnaît pas Jésus-Christ pour son Pasteur et son Dieu, comme sont les infidèles et les idolâtres ; quiconque n'écoute pas la voix sincère qui se fait entendre par l'organe de l'Eglise, comme sont les schismatiques et les hérétiques ;

(1) Prædicabat Petrus, Christus prædicabat. Quæ est vox Christi ? Vox apostolorum ; quia quidquid locuti sunt apostoli Dominus locutus est per ora ipsorum. Haym. — (2) Oves illum sequuntur, quia sciunt vocem ejus. Jo. x. — (3) Alienum autem non sequuntur, sed fugiunt ab eo, quia non noverunt vocem alienorum. *Ibid.* — (4) Audiunt, id est, præceptis meis obediunt. In auditu auris obedivit mihi Ps. xvii. Haym. — (5) *Ibid.*

quiconque n'accomplit pas les commandements du Sauveur et n'imite pas ses exemples, comme sont les mauvais catholiques, tous ceux-là, ou visiblement ou invisiblement, sont en dehors du bercail du bon Pasteur ; ils font partie du troupeau immonde, dont Lucifer, dans la personne des imposteurs, des hérésiarques, des scandaleux, est moins le pasteur que le loup, le tyran, le bourreau ; et si la mort les surprend dans cet état, de séparation, de scission volontaire d'avec le chef de l'Eglise par l'erreur, d'avec l'esprit de l'Eglise par le péché, il n'arrivera jamais qu'après la mort ils reçoivent la grâce et écoutent enfin la voix du bon Pasteur, méprisée pendant la vie. Pour toujours séparés de la bergerie du Seigneur, ils se trouveront au jour du jugement, tous amoncelés comme des boucs immondes à la gauche du souverain juge, tandis que les brebis de Jésus-Christ, joyeuses, pleines de sécurité, se trouveront à la droite. Comme dans la vie ils ont suivi le démon, ainsi après la mort ils iront le rejoindre là où il se trouve ; de même que ceux qui auront suivi Jésus-Christ ici-bas le retrouveront là où il réside ; c'est-à-dire que quiconque a suivi le démon dans les déportements de la colère, de l'orgueil et de toute sorte de péchés, le suivra dans le séjour des peines ; et quiconque aura suivi Jésus-Christ dans la voie des souffrances et des opprobres, le suivra au séjour de la joie et de la gloire.

Faisons donc en sorte d'être du petit nombre, du nombre des affligés, dans le bercail des vrais chrétiens, pour être un jour du nombre des élus. Donnez-moi, Seigneur, une place parmi les brebis ; séparez-moi des boucs immondes et placez-moi à votre droite : *Inter oves locum præsta ; et ab hædis me sequestra, statuens in parte dextra.* Ainsi soit-il.

LA SEMENCE

Ou la parole de Dieu

Beati qui audiunt verbum Dei.
Bienheureux ceux qui écoutent la parole Dieu. (Luc XI.)

De même que Dieu n'a qu'une seule nature, de même aussi il n'a qu'une seule pensée intérieure, un seul verbe, une seule parole. Ainsi la même parole de Dieu qui a opéré des prodiges si étonnants, si admirables dans l'ordre de la nature, est celle qui a opéré et continue d'opérer perpétuellement des prodiges bien plus étonnants, bien plus admirables dans l'ordre de la grâce. La même parole de Dieu qui féconda le néant, qui créa tous les êtres, qui

embellit les cieux, qui peupla la terre, est celle qui illumine les intelligences, pénètre les cœurs, dompte les passions, confond l'erreur, persuade la vérité, détruit les vices, fait germer la vertu, change l'infidèle en chrétien, le pécheur en juste, l'homme en ange ; et le retirant de sa corruption native qui le fait ramper à terre comme la brute, en fait le candidat des cieux, l'ami, le fils, l'héritier, l'associé de Dieu.

C'est pour cela que Jésus-Christ appelle bienheureux ceux qui écoutent docilement la parole divine, la gardent soigneusement dans le souvenir et l'accomplissent fidèlement : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

Aussi ce bon Sauveur ne s'est-il pas contenté de nous indiquer comme en passant, dans ce texte de l'Evangile, l'excellence et le fruit de la parole divine ainsi que les dispositions qu'il faut y apporter ; mais il a voulu encore dans la parabole de la semence, entrer dans les plus petits détails et nous donner un enseignement complet sur la parole de Dieu. Or c'est cette importante parabole que je me propose ce matin, non pas d'expliquer, puisque le Fils de Dieu l'expliqua lui-même immédiatement à ses apôtres, mais de développer dans toute sa simplicité et selon toute son importance, afin qu'instruits de l'excellence, des avantages, des richesses, de la puissance de cette parole sainte, et en même temps des obstacles qui la rendent inefficace, ainsi que des dispositions qui en assurent le succès, nous ayons soin d'écarter ceux-là, de présenter celles-ci ; et que nous méritions la récompense de la béatitude que Jésus-Christ nous a promise : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

Premier point. Le cœur tout affectueux de Jésus-Christ pour nous, son ardent désir de procurer notre bien spirituel et notre salut s'est manifesté dans toutes ses œuvres, dans tous ses discours. Or nous pouvons ranger parmi les témoignages de son tendre amour pour nous les premiers mots par lesquels il exposa la parabole de la semence ; lorsque, avec l'accent de la plus douce charité, il s'écria : « Il est enfin sorti, celui qui sème sa semence (1). » La semence dont parle ici le Seigneur, est, comme il l'a déclaré lui-même, la prédication de la parole divine (2) ; mais rappelons-nous que Jésus-Christ a dit aussi : « Je suis sorti de mon Père, et je suis venu en ce monde (3) ; » et il a dit ailleurs : « Je ne suis venu en ce monde que pour rendre témoignage de la vérité (4) »

(1) Exiit qui seminat seminare semen suum. Luc. VIII. — (2) Semen est verbum Dei. *Ibid.* — (3) Exivi a Patre et veni in mundum. Jo. XVI. — (4) Ad hoc veni in mundum ut testimonium perhiberem veritati. *Ibid.* XVIII.

Le semeur donc qui sort pour répandre la semence dans son champ, n'est autre, nous dit Haymon, d'après S. Jean Chrysostome, que Jésus-Christ lui-même, qui est sorti du sein de son Père et est venu au monde non en changeant de lieu, parce que comme Dieu il se trouve partout, mais en assumant une nouvelle existence et se faisant homme, et il est venu répandre la semence, c'est-à-dire prêcher la doctrine évangélique, la même qui jusqu'à présent se trouve dans l'Eglise et ne cesse de s'y répéter et de s'y enseigner (1).

Mais remarquez, nous dit encore Haymon d'après Tite de Bostre, remarquez tout ce qu'il y a de beauté et de mystère dans cette expression, sa semence, sa semence propre; car la doctrine que Jésus-Christ est venu prêcher dans le monde, n'est pas une doctrine étrangère, mais la doctrine qui lui appartient en propre (2). Tout ce que les prophètes annonçaient, ils le disaient comme au nom de l'Esprit de Dieu, et ne le donnaient nullement comme une doctrine qui leur fût propre. Aussi se servaient-ils toujours de cette expression : « Voici ce que dit le Seigneur (3). » Mais Jésus-Christ, au lieu de cette formule : Dieu m'envoie vous dire, se servait constamment de cette autre : « Et moi je vous dis ;» parce que Jésus-Christ possède en propre la semence céleste (4). Tite de Bostre dit également : « La doctrine que prêchent S. Paul, S. Jean ne leur appartient pas en propre ; ils ne la possédent que pour l'avoir reçue. Seul Jésus-Christ a cette divine semence en propre ; parce qu'il ne vient pas révéler des doctrines et des paroles empruntées à autrui, lui qui par sa nature divine est le Verbe, la parole, la sagesse même du Dieu vivant ; mais il prend sa parole dans le fond même de sa nature divine (5).

Mais en tant que Fils de l'homme le Seigneur avait dit aux Juifs : « Ma doctrine n'est pas à moi ; elle appartient au Père qui m'a envoyé (6). » Et il dit ensuite aux Apôtres : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi dans le monde. Allez dans le monde pour y prêcher l'Evangile. Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Qui vous écoute, m'écoute ;

(1) Intelligimus Christum qui exiens de sinu Patris venit in mundum. Haym.... — Non localiter qui ubique est, sed per amictum carnis. Chrys.... — Et cœpit seminare semen suum, id est, prædicare evangelium, doctrinam, quæ modo in Ecclesia recitatur. Haym. — (2) Semen suum; proprius enim ejus est sermo doctrinæ, non alienus. *Ibid.* — (3) Prophetæ enim quæcumque dixerunt, e spiritu dixerunt et non ut propria, unde dixerunt : Hæc dicit Dominus. *Ibid.* — (4) Christus vero proprium habet semen ; idcirco non dicebat, hæc dicit Dominus ; sed : Ego dico vobis. *Ibid.* — (5) Non accipit verbum quasi mutuatum, cum ipse naturaliter sit verbum Dei vivi. Non est igitur suum semen Paulo et Joanni; sed habent cum acceperint. Christus autem habet proprium semen proferens doctrinam ex natura sua. Tit. Bostrens. — (6) Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. Jo. VII.

qui vous méprise me méprise (1). » Il ressort de là évidemment que comme le Père céleste a envoyé son Fils pour annoncer sa doctrine au monde, ainsi Jésus-Christ n'a pu envoyer les Apôtres et leurs successeurs que pour prêcher cette même doctrine. Donc comme la doctrine de Jésus-Christ n'est que la doctrine du Père céleste, de même, la prédication des Apôtres n'est que la doctrine de Jésus-Christ, parce que « comme le Père est toujours dans le Fils et avec le Fils (2); » ainsi Jésus-Christ est toujours dans les Apôtres et avec les Apôtres, ou dans l'Eglise et avec l'Eglise (3). Donc quiconque sera docile à la voix de Jésus-Christ, sera disciple de Dieu le Père (4); et de même quiconque écoute docilement la prédication des Apôtres et des ministres de l'Eglise, écoute aussi Jésus-Christ lui-même : *Qui vos audit me audit.*

Par conséquent, bien que misérables et pécheurs, dès que nous sommes ministres de l'Eglise, avec la légitime mission de prêcher reçue de l'Eglise, dès que nous prenons pour base de notre doctrine l'Evangile, pour interprètes les décisions de l'Eglise, les sentiments des Pères, les maximes des Saints, les monuments vénérables de l'antiquité sacrée, dès lors nous avons la bonne semence destinée à être répandue dans le champ évangélique de vos âmes; et cette semence est vraiment divine, elle est vraiment en nous dans un sens réel et non au figuré la parole de Dieu même; c'est de Dieu que nous recevons la matière, la force, l'autorité de nos discours, c'est Dieu qui vous exhorte par notre bouche (5). Cette parole nous la tenons de Dieu; nous la prêchons en compagnie de Dieu; nous vous l'apportons de la part et au nom de Dieu. Nous sommes des disciples sortis de la même école, formés par le même maître; nous vous prêchons la même parole, la même doctrine que les Docteurs de l'Eglise ont empruntée aux Pères, les Pères aux Apôtres, les Apôtres à Jésus-Christ, et Jésus-Christ à nul autre qu'à lui-même. C'est donc la même doctrine, la même parole divine qui sortant du cœur de Dieu, de l'esprit de Dieu, passant par la bouche sainte du Fils de Dieu, et par lui conservée toujours pure dans la bouche des hommes chargés par lui de la répéter et de l'annoncer, demeure toujours la parole de Dieu; c'est Dieu qui la dicte, Dieu qui en est l'auteur. Il est vrai que nous pouvons avoir le malheur de nous tromper ou même de tromper; mais aussitôt l'Eglise nous avertit, nous corrige, nous retire son man-

(1) Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. Jo. xx. — Euntes in mundum universum prædicate Evangelium. Marc xvi. — Qui vos audit, me audit et qui vos spernit me spernit. Luc. x. — (2) Pater in me est et ego in Patre. Jo. x. — (3) Ecce ego vobiscum sum. Matth. xxviii. — (4) Erunt omnes docibiles Dei. Jo. vi. — (5) Tanquam Deo exhortante per nos, II Cor. v.

dat, sa mission, nous condamne au silence. Mais tant que l'Eglise nous envoie, nous soutient, nous approuve ; tant que nous sommes avec l'Eglise en union de foi, de doctrine, d'amour, nous ne sommes que le canal sacré d'où les eaux salutaires de cette source divine se répandent sur vous ; ou plutôt nous sommes la main du divin semeur qui répand sur le terrain de vos âmes la semence de sa parole.

Oh ! comme la prédication de la divine parole est bien comparée à la semence ! *Semen est verbum Dei !* Voyez :

1. De même que le blé ne se dépose pas grain à grain dans le sillon ; et que la main du semeur le répand tout autour dans un terrain bien préparé, ainsi la bouche du prédicateur répand la parole sur les âmes de l'assemblée attentive (1).

2. De même que la semence est le principe de toutes les plantes, des feuilles et des fruits, ainsi dans la conduite ordinaire de la Providence, à commencer par la foi, la parole de Dieu est dans l'homme le principe et la cause de la foi et de toutes ses bonnes œuvres : « La foi vient de l'ouïe, » a dit S. Paul (2).

3. De même que la terre, si elle n'est ensemencée, ne produit que d'inutiles herbages, des ronces et des épines ; ainsi le terrain du cœur de l'homme, si la parole de Dieu ne lui est annoncée, ne produit que des pensées, des affections, des œuvres ou peccamineuses ou inutiles ou vaines (3).

4. Bien que la semence ait besoin du terrain, pourtant le terrain reçoit de la semence sa fécondité ; et de même bien que la parole de Dieu ait besoin de la coopération du libre arbitre de l'homme ; pourtant toute vertu de la part de l'homme, toute force par laquelle il produit des œuvres spirituelles, surnaturelles, divines, agréables à Dieu, et méritoires de la vie éternelle, dépend de la parole de Dieu et de la grâce qui y est attachée (4).

5. Comme les diverses espèces de semences produisent diverses espèces de grains, ainsi les diverses sentences de la doctrine évangélique produisent diverses sortes de vertus.

6. De même que si l'on veut que la semence fructifie, il faut que le terrain soit défoncé, labouré et retourné ; ainsi afin que la divine parole donne son fruit, il faut que le cœur qui la reçoit, d'abord soit ému par le plaisir de l'écouter, qu'il soit ouvert par le soc de l'humble docilité et de la prompte obéissance à mettre cette parole en pratique.

(1) Qui docet seminat ; sermo autem cadit in audientes. Theophilact. — (2) Fides ex auditu. Rom. x. — (3) Quomodo credent ei quem non audierunt ? Quomodo audient sine prædicante. *Ibid.* — (4) Sine me nihil potestis facere. Jo. xv.

7. De même que la semence recueillie dans les entrailles de la terre doit être échauffée, se dissoudre, se décomposer pour germer ensuite; ainsi la divine parole reçue dans le secret du cœur a besoin de s'y dissoudre, d'y fermenter par la chaleur de la méditation, et par les saintes ardeurs de la prière.

8. De même que lorsque le germe commencera à poindre à la surface, il sera nécessaire de fouir tout au tour, pour en faciliter le développement, et d'en arracher les mauvaises herbes qui germent tout auprès; ainsi pour faire fructifier la parole de Dieu, lorsqu'elle commence à germer dans le cœur, il faut s'appliquer à en arracher les mauvaises herbes des pensées, des affections, des soins profanes, en employant la houe de la mortification et de la pénitence. La parole de Dieu est donc une véritable semence spirituelle : *Semen est verbum Dei!*

Or toutes ces conditions nécessaires pour que la divine parole fructifie dans les cœurs, Jésus-Christ nous les a magistralement indiquées dans la parabole.

Une partie de la mystérieuse semence, nous a-t-il dit, tomba sur le sentier battu, sur la voie publique, à l'extrémité du champ et soit qu'elle fut foulée aux pieds par les passants, soit dévorée par lez oiseaux, ce fut autant de perdu (1). Or cela signifie que la parole divine rencontre parfois des esprits dissipés, vains, orgueilleux, et partant, comme des chemins publics, ouverts au passage, au piétinement des doctrines profanes de tous les systèmes d'erreurs, ouverts à la libre action des démons; et ceux-ci comme des oiseaux déprédateurs, enlèvent, c'est-à-dire font oublier absolument la parole divine, effacent jusqu'au moindre vestige qu'elle peut avoir laissé dans l'esprit ou dans le cœur, afin que l'âme n'y pense plus aucunement, n'y croie plus et ainsi ne puisse être sauvée (2).

Une seconde portion de la semence tomba sur un terrain pierreux, et après avoir à peine germé, elle se dessécha, parce que n'ayant pas assez de terre, ni par conséquent d'humidité, elle ne put pousser de racines, ni monter en épis et fructifier (3). Cela signifie que parfois, tombant sur des cœurs endurcis par des habitudes invétérées dans l'erreur et le vice, la divine parole y produit d'abord une certaine impression, mais toute superficielle et précaire; elle y éveille les joies de la vertu, la complaisance dans la vertu, mais d'une manière bien faible et tout à fait superficielle. Ces âmes se convertissent donc à la vérité évangélique; mais à la

(1) Aliud cecidit secus viam et conculcatum est et volucres cœli comederunt illud. Matth. XIII. — (2) Qui autem secus viam, hi sunt qui audiunt; deinde venit diabolus, et tollit verbum de corde eorum, ne credentes salvi fiant. *Ibid.* — (3) Aliud cecidit supra petram et natum aruit quia non habebat humorum. *Ibid.*

première occasion qui se présente à elles, au premier choc qu'elles reçoivent, à la première tentation qui vient les assaillir, elles retournent à leurs premières erreurs, à leurs premières superstitions (1).

Une troisième portion de la semence tomba au milieu des épines qui, croissant plus rapidement que le grain, ne tardèrent pas, dès qu'il eut germé, à le gêner, à l'étouffer, et à le faire périr (2). Ce qui veut dire que la parole évangélique rencontrant des âmes subjuguées par les sollicitudes ou de l'ambition, ou de la vanité, ou de l'attachement aux richesses, ou des habitudes de plaisirs charnels, ces âmes peuvent bien recueillir et retenir la semence, c'est-à-dire croire à la prédication évangélique et ne pas l'oublier, et toutefois cette parole n'en demeure pas moins comme suffoquée par les épines des vices, par les épais fourrés de tant d'intérêts, de préoccupations, de passions toujours croissantes. Et ces épines croissent sans cesse, et les vérités entendues s'oublient, et les remords éveillés s'assoupissent, et la voix de la conscience est couverte, et les désirs de conversion sont abandonnés, et les desseins de réforme sont ajournés, et les habitudes momentanément interrompues sont reprises, et la divine semence ne donne ni ne peut donner aucun fruit pour le salut éternel (3).

Enfin, la quatrième portion de la semence tomba sur un bon terrain, sur un terrain de bonne qualité et très-bien préparé, et on le vit fructifier et rendre ici trente, là soixante, ailleurs cent pour un (4). Ce qui signifie que lorsque la parole divine tombe sur des âmes bonnes et parfaites, c'est-à-dire dociles, défiantes d'elles-mêmes, désireuses d'entendre la vérité de Dieu, promptes à en profiter, patientes à supporter le poids des sacrifices que cette parole demande d'elles, elle y produit un fruit véritable, solide et réel, tantôt moindre, tantôt plus considérable, tantôt vraiment prodigieux ; selon la mesure, la diversité de leur zèle, de leur dévouement, de leurs efforts, de leur générosité à coopérer (5).

Or, telles sont, d'après la magnifique interprétation que le Sauveur lui-même nous a donnée de la parabole, les quatre classes de personnes que peut rencontrer la parole évangélique. La première est de ceux qui l'écoutent et n'y croient pas ; la seconde est de

(1) *Nam qui supra petram, qui cum audierint cum gaudio susciperunt verbum : et hi radices non habent quia ad tempus credunt : et in tempore tentationis recedunt.* Matth. XIII. — (2) *Et aliud cecidit inter spinas, et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud.* Ibid. — (3) *Quod autem inter spinas cecidit, hi sunt qui audierunt et a sollicitudinibus et divitiis et voluptatibus vitæ euntes suffocantur et non referunt fructum.* Ibid. — (4) *Et aliud cecidit in terram bonam, et natum fructum.* Aliud centesimum, aliud sexagesimum, aliud tricesimum. Ibid. — (5) *Quod autem in bonam terram, hi sunt qui in corde bono et optimo audientes verbum retinent et fructum afferunt in patientia.* Ibid.

ceux qui y croient et ne la conservent pas dans leur cœur ; la troisième est de ceux qui y croient, qui la gardent dans leur cœur, mais n'en profitent pas ; la quatrième enfin est celle de ces âmes fortunées, qui l'écoutent, qui la croient, qui la conservent dans leur cœur, qui la font fructifier par les bonnes œuvres pour le salut éternel.

A la première classe appartiennent les faux philosophes, les juifs, les infidèles, les hérétiques, qui haïssent la prédication de la vraie foi, portée sans cesse dans le monde entier par les missionnaires ou les prédicateurs de l'Eglise, et qui refusent de se convertir soit par suite de leur dissipation habituelle, soit parce qu'ils sont esclaves du démon, qui domine leur esprit par la vaine science et par l'orgueil, et qui étouffe ou efface en eux tout principe de vérité, tout mouvement vertueux et salutaire. Ceux-là ou l'écoutent avec mépris, ou la combattent avec obstination, ou la persécutent avec fureur, et ils persévèrent dans leur incrédulité, dans leur perfidie, dans leur superstition, dans leur hérésie, et ils se perdent pour toujours.

A la seconde classe appartiennent les néophytes, qui du sein des superstitions païennes, de la perfidie judaïque, des systèmes d'incrédulité, attirés à la véritable foi par la prédication évangélique ne l'accueillent que superficiellement, qu'à moitié, et qui n'ayant pas, à raison de la dureté de leur cœur, une foi solidement enracinée, ne persévèrent point, et cèdent à l'attrait des biens sensibles, à la menace des châtiments temporels, aux séductions de l'incrédulité, du judaïsme, du paganisme, de l'hérésie.

A la troisième classe appartiennent certains catholiques, qui écoutent la divine parole, y croient et la retiennent dans l'intelligence par la foi, sans lui assujettir aussi leur cœur ; qui la confessent de bouche, sans l'accomplir par les œuvres, et qui, plongés dans la corruption de leurs vices, n'osent faire à l'Evangile le sacrifice de leur ambition, de leur avarice ou de leur luxure.

Enfin la quatrième classe comprend tous les bons catholiques qui écoutent la divine parole avec l'humilité et la docilité du cœur, et non-seulement y adhèrent par la foi, mais s'y attachent par l'affection, de telle manière qu'ils se corrigent de leurs vices et progressent en toute sorte de vertus, et qu'ils en retirent des fruits plus ou moins abondants, selon la disposition de leur cœur plus ou moins généreux, selon l'énergie de leur volonté plus ou moins parfaite. Ainsi l'on peut dire que la divine parole fructifie comme trente dans les commençants, comme soixante dans ceux qui progressent, comme cent dans les parfaits. Ou bien encore comme

trente dans les personnes mariées, comme soixante dans ceux qui se résignent à la viduité, comme cent dans les vierges ; ou encore comme trente dans ceux qui observent les commandements de Dieu, comme soixante dans ceux qui pratiquent les conseils évangéliques, comme cent dans ceux qui se dévouent sans réserve aux œuvres de zèle et à l'exercice de la charité. Enfin, si l'on veut, comme trente dans les confesseurs, comme soixante dans les docteurs, comme cent dans les martyrs, et bien que les récompenses soient diverses à proportion de la diversité des fruits et des mérites ; toutefois, comme tous écoutent et accomplissent la parole divine, tous sont heureux, tous sont sauvés : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

Qui pourra donc seulement indiquer tout ce que cette magnifique doctrine renferme de vérité, tout ce qu'elle présente d'utiles enseignements ? Non, ni les pratiques de piété, ni aucun acte de religion, ni même la prière, l'aumône, l'étude de l'Ecriture sainte, ne peuvent suppléer à l'efficacité de la parole divine annoncée par ses ministres.

Mais pourquoi cette parole de Dieu, parole de vie qui donne et restitue la grâce, que d'autres siècles, d'autres peuples virent si féconde, si puissante en prodiges, jusqu'à persuader l'humilité dans la grandeur, la pénitence dans les délices, le détachement dans l'opulence, cette parole qui a enrichi les déserts des dépouilles du monde, et a fait briller dans le monde les vertus du désert, pourquoi cette parole est-elle aujourd'hui sans force, sans vigueur parmi nous ? Pourquoi loin de renouveler parmi nous ses anciens prodiges, nous laisse-t-elle en proie à nos vices et à nos passions ?

Remarquez d'abord, dit Théophilacte, que de la semence la plus exquise de la parole de Dieu, trois parties périssent pour diverses raisons, et que seulement la quatrième partie donne des fruits ; et cela, parce que trois parties du genre humain, sont un terrain ou sans clôture, ou pierreux, ou rempli d'épines ; une partie seule est le bon terrain, c'est-à-dire que pour les trois-quarts, les hommes sont ou rebelles, ou infidèles, ou ingrats vis-à-vis de la parole divine, et par conséquent se perdent ; une seule part est docile, fidèle et reconnaissante et par conséquent se sauve. Donc les dispositions avec lesquelles on écoute, les manières diverses dont on reçoit la parole de Dieu, expliquent le grand et terrible mystère du nombre plus grand des réprouvés, du petit nombre des élus. Et en effet, selon que l'on accueille ou que l'on méprise, que l'on écoute ou que l'on combat, qu'on aime ou qu'on hait, qu'on honore ou qu'on persécute, qu'on néglige ou qu'on fait fructifier la grâce

de la divine parole, l'homme est infidèle ou chrétien, incrédule ou croyant, hérétique ou catholique, pécheur ou juste. En un mot la parole de Dieu est la grâce des grâces, le moyen des moyens, le mystère des mystères, d'où dépend la condamnation ou le salut de l'homme (1).

Remarquez en second lieu qu'une même semence, d'après la diversité des terrains où elle tombe, est ou foulée aux pieds, ou enlevée par les oiseaux, ou se dessèche à défaut d'humidité, ou demeure étouffée par les épines, ou fructifie là comme trente, là comme soixante, là comme cent. Donc il ressort de là évidemment que le peu ou le point de fruit que produit parfois la prédication évangélique ne provient pas du défaut des prédicateurs, mais des diverses dispositions des auditeurs. Car, nous l'avons déjà dit, la prédication catholique, de quelque manière qu'elle soit traitée par le ministre de l'Eglise (2), est toujours la semence céleste, la parole de Dieu. En second lieu, c'est la doctrine de S. Paul que la prédication évangélique est une sorte de sacrement ; et comme la grâce des sacrements ne dépend point de la sainteté du ministre, de même aussi l'efficacité de la parole divine ne dépend point du mérite ni du talent de celui qui l'annonce.

Dieu a choisi l'homme pour éclairer, instruire, évangéliser, sanctifier les hommes ; mais il n'a pas voulu que l'efficacité des ministères confiés à l'homme dépendît de la vertu de l'homme ; autrement les hommes auraient eu obligation à l'homme de leur sanctification ou de leur salut. L'efficacité de la parole divine a donc été attachée non à la sainteté du ministre, mais à la divinité du ministère ; elle a été attachée à la parole de l'homme, en tant qu'il parle au nom de Jésus-Christ, ou plutôt en tant que Jésus-Christ parle dans l'homme, en tant que ce qui est dit par l'homme est la parole de Dieu : *Semen est verbum Dei.*

Dans ce ministère l'homme n'est rien, Dieu est tout : « Ce n'est pas celui qui plante, ni celui qui arrose la plante, qui est quelque chose, c'est celui qui donne l'accroissement, c'est Dieu (3). » Voilà la différence qui existe entre l'éloquence sacrée et l'éloquence profane. Celle-ci doit sa puissance aux talents, aux qualités, à l'art de l'homme ; celle-là doit tout à l'Esprit, à la grâce de Dieu. Obtenir l'acquittement d'un accusé, gagner un procès, faire passer une loi, une mesure purement politique, pousser tout

(1) Tres sunt partes eorum qui pereunt, una eorum qui salvantur; ita multi sunt vocati, pauci vero electi. Theophil. — (2) Il faut bien observer que le P. Ventura, ici comme ci-dessus, page 428, suppose une prédication qui au fond demeure catholique. *(Note du Traducteur.)* — (3) Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus. I Cor. III.

un peuple à embrasser le parti d'une paix humiliante ou d'une guerre ruineuse, ce sont là des succès que peut obtenir l'orateur politique ou civil par les seules ressources de la rhétorique. Mais élever l'homme jusqu'aux sentiments auxquels se refuse la nature corrompue, lui persuader de renoncer à ses vices, à ses passions, à lui-même, faire du pécheur un saint, c'est un succès qui ne peut être obtenu par un homme avec ses seules ressources et avec ses seuls efforts. Le plus grand orateur ne saurait y réussir ; et s'il y réussit, tandis qu'il semble que ce soit l'homme, c'est Dieu, et Dieu seul qui a opéré le prodige. *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat ; sed qui incrementum dat Deus.* Le cœur des hommes n'est pas entre les mains du prédicateur, mais en celles de Dieu. Leur conversion et la réforme de leurs mœurs ne dépendent pas de notre éloquence, mais de la grâce divine. En vain nous parlons, si nous sommes seuls à parler, et si Dieu ne parle en nous et avec nous. Nous sommes les instruments et non les auteurs, l'occasion et non la cause des conversions, qui détruisent le péché et sauvent le pécheur. Nos talents, nos efforts, nos sacrifices n'ont pour cela aucune force ; après avoir fait tout ce qui est en nous, c'est pour nous un devoir de confesser que nous sommes des serviteurs inutiles et que nous ne pouvons faire quoi que ce soit.

Mais si notre habileté, nos vertus ne peuvent accroître en rien l'efficacité de la divine parole, nos défauts, nos vices ne peuvent l'affaiblir ; de même que toute notre habileté, que toutes nos vertus, sans la grâce du ministère, ne servent de rien, de même aussi nos défauts ne sauraient en empêcher le succès. Quel que soit l'homme que Dieu aura daigné employer, que ce soit Moïse ou Balaam, Pierre ou Judas, Jean ou Caïphe, Dieu parle toujours par la bouche de son ministre légitime ; et par conséquent quel que soit ce ministre, il dépend des auditeurs d'en rendre utile ou infructueux le ministère.

La parole sainte par elle-même est capable d'éclairer toutes les intelligences, de subjuguer tous les cœurs, de détruire tous les vices, de faire embrasser toutes les vertus : « La semence qui féconde les âmes, c'est la parole de Dieu. » Si, écoutée de tous, elle ne produit ses fruits que dans quelques-uns, cela ne peut provenir que de la nature du terrain, c'est-à-dire, et de la faute des auditeurs, et de ce que seule une partie des auditeurs est la bonne terre.

La parole évangélique est la doctrine la plus noble dans sa source, puisqu'elle vient de Dieu ; elle est une doctrine de la plus haute importance, puisque Dieu daigne la prêcher avec nous ; elle

est une doctrine du plus grand prix, puisque c'est au nom de Dieu que nous la prêchons, et par conséquent elle doit être écoutée avec humilité, avec attention, avec amour. Nous devons nous garder de courir l'entendre par curiosité, d'y assister avec dissipation, de la recevoir avec indifférence.

De même que nous pouvons avoir une double intention lorsque nous voyons les peintures et les statues des saints : l'une de nous édifier en les vénérant par un sentiment de religion, l'autre de nous procurer une jouissance en admirant par curiosité le fini de l'art; de même aussi il y a deux manières d'écouter la parole de Dieu, l'une de ceux qui viennent entendre Dieu qui parle par la bouche de l'homme ; l'autre de ceux qui veulent uniquement savoir comment l'homme parle de Dieu ; l'une pour recevoir l'instruction divine, l'autre pour admirer les grâces et les artifices de l'éloquence humaine. Or ces derniers n'ont pas des oreilles pour entendre; ils ne viennent ici que pour répéter ensuite de bouche les plus beaux passages, les phrases, les traits les plus éloquents, les pensées les plus remarquables, comme on fait d'une chanson qu'on aura entendu chanter en société, ou d'un air musical qu'on aura goûté et retenu au théâtre. Dieu en avait fait l'observation au prophète Ezéchiel : « Ils écoutent les discours, et ils ne les mettent point en pratique; ils les traitent comme des chants frivoles (1). »

La divine parole qui nourrit l'âme et la prépare à la vie éternelle n'est pas moins un don de Dieu que l'aliment qui nourrit le corps et y entretient la vie temporelle. C'est par un pur effet de la miséricorde divine que nous sommes rentrés en possession de ce pain de vie et d'intelligence dont les Juifs se rendirent indignes par leur ingratitude.

Jetons un regard sur tant de contrées, sur tant de peuples encore plongés dans les ténèbres de l'hérésie, de la superstition, de l'infidélité ; tandis que parmi nous la lumière de l'Evangile brille dans tout son éclat, là on n'entend jamais un seul mot sorti de la bouche du divin maître ; tandis que parmi nous, dans les temples et en tous lieux, retentissent les divines leçons, là, sous un ciel de bronze, sur la terre aride et desséchée, ne germe jamais un seul grain du froment des élus ; tandis que nous avons, nous, à notre disposition tout ce dont nous avons besoin dans les greniers inépuisables de la véritable Eglise, là jamais on n'entend même une seule instruction, une seule conversation édifiante, un seul

(1) Audiunt sermones tuos, et non faciunt eos, quia in canticum oris sui vertunt illos. Ez. XXXIII.

mot de Dieu ; tandis que, presque à toutes les heures du jour, nous avons, nous, prédications, catéchismes, exhortations et explications des mystères de Dieu et de ses saintes lois ; tandis que, parmi nous, presque chaque disciple trouve un maître, sans aller le chercher au loin, là les peuples entiers n'ont pas un seul apôtre, un seul prédicateur.

Qu'avons-nous fait pour mériter de pareils avantages ? Qu'ont-ils fait, eux, pour en demeurer privés ? Sont-ce nos vertus ou leurs crimes qui ont amené cette inégalité si grande ? Ah ! c'est, ô mon Dieu, votre seule condescendance, votre seule miséricorde, votre seule prédilection pour nous, qui a fait ce discernement adorable ! Et ainsi tout en compatissant à la triste condition de tant d'infidèles, nous devons continuer de vous bénir de notre heureux sort ! Comprenez donc, ô chrétiens, le prix d'une faveur divine si manifeste, d'une grâce aussi signalée ; jouissons-en pour notre bien, afin qu'un jour nous n'ayons pas à nous la voir retirer pour notre condamnation.

Ecoutons la parole sainte avec respect, mais pratiquons-là avec fidélité ; car les heureux ne sont pas ceux qui l'auront seulement entendue ; mais bien ceux qui en l'écoutant la conservent dans leur cœur avec amour, la reproduisent dans toute leur conduite par les œuvres : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

Lorsque les rois de la terre envoient leurs ministres, leurs lieutenants pour annoncer aux peuples leurs volontés, avec quel respect on les accueille, avec quelle attention on les écoute, avec quelle promptitude on leur obéit ! Or avec combien plus d'égards doit-on accueillir, avec combien plus de docilité doit-on écouter les prédicateurs chrétiens, qui viennent nous notifier les volontés éternelles du grand monarque des cieux !

Deuxième point. De même que pour les maladies du corps ceux qui ne guérissent pas, au lieu d'attribuer la continuation de la maladie à la malignité des humeurs, à la nature fâcheuse d'un mal invétéré, ne manquent pas d'en rejeter la faute sur l'impéritie du médecin ; ainsi les pécheurs qui ne se convertissent pas, les tièdes qui ne s'améliorent pas, au lieu d'en rejeter la faute sur l'aveuglement volontaire de leur propre esprit, sur la dureté, l'obstination réfléchie de leur propre cœur, en rejettent toute la faute sur le manque de zèle, de sainteté et de mérite de la part du prédicateur. Oh ! disent-ils, quel changement dans nos églises ! Les prédicateurs d'aujourd'hui ne sont plus ceux d'autrefois ! Oh ! si Dieu faisait revivre les Ambroise, les Augustin, les Jean Chrysostome,

les Léon, les Grégoire, les Antoine de Padoue, les Vincent Ferrier, les Xavier, les André Avellino ! oh ! comme l'on verrait la prédication évangélique, la divine semence répandue par de telles mains, féconde en conversions merveilleuses, et fructifiant au centuple dans le champ du Seigneur ! Puis se tournant vers nous, ils nous disent : Soyez des Nathan, et nous serons des pénitents comme David ! Soyez des Esdras, et nous serons de fervents israélites ! Soyez des Jonas, et nous serons des Ninivites convertis !

Ah ! il n'est que trop vrai, nous ne sommes ni apôtres, ni prophètes ; nous n'avons ni la sainteté, ni le zèle des hommes apostoliques. Mais il est vrai aussi qu'une pareille plainte, une pareille excuse, dans la bouche des pécheurs, des mondains est injuste, hypocrite, absurde.

Elle est injuste, parce que s'il y a de mauvais prédicateurs, ceux-là en sont cause tout les premiers qui osent s'en plaindre. Dieu me garde de vouloir patronner une dégénération de l'éloquence sacrée qui chercherait plus les applaudissements d'un peuple d'admirateurs, que les gémissements et la conversion d'un peuple pénitent ; qui faisant servir au désir de plaire le grave ministère qui doit instruire, et employant la parole de vérité à mendier la louange, flatterait les oreilles et laisserait en paix les passions ; et qui irait se perdre en frivoles *concetti*, en périodes arrondies, en expressions recherchées, en artifices, en fleurs de rhétorique, en ornements profanes, dont la vérité sainte est obligée de rougir, comme une honnête matrone, qui se verrait revêtue des vêtements immodestes d'une danseuse.

Mais tout en condamnant cette éloquence sacrilége et profanatrice de la parole de Dieu, il ne faut pas moins reconnaître que ce qui l'encouragerait, ce qui la soutiendrait, ce serait le goût dépravé de nos modernes chrétiens. Les prédicateurs qui exposent les grands mystères de la religion, qui s'élèvent avec courage contre le vice, qui affrontent les passions en quelque condition qu'elles se trouvent, et qui les menacent de la sévérité des jugements de Dieu, de l'horreur des divins jugements, ceux-là, vous, nouveaux Achabs, vous les appelez des prophètes de malheur : « Ils ne me prophétisent que du mal, jamais de bien (1). »

Vous aimez une belle voix, un beau geste, un style poli avec soin, des images riantes, un grand art de peindre, dans celui qui vient vous parler de vos intérêts éternels. Plus il tient de l'histrion et moins du prédicateur, plus il rappelle le théâtre et fait oublier la maison de Dieu, plus il remet en l'esprit la scène et fait perdre

(1) Non prophetant mihi bonum, sed malum. Reg. XXII.

de vue l'autel, plus il a de grâce et moins il a de vérité, plus il flatte et moins il reprend, plus il caresse et moins il censure, plus il plaît et moins il instruit, plus il est indulgent et moins il épouvante, plus il est sûr d'avoir un nombreux auditoire, parce que c'est toujours après de tels prédicateurs que l'on voit courir la foule ; aussi les écoute-t-on avec une attention plus grande et les préconise-t-on avec plus d'enthousiasme. Vous prétendez en un mot, que les prédications de carême ne soient qu'une diversion, un dédommagement, une continuation des divertissements scéniques du carnaval. C'est ce qui se voyait au temps d'Isaïe : « Ne nous dites que des choses qui puissent nous plaire (1).

Or quelle est la conséquence de pareilles prétentions ? Hélas ! de même qu'un mauvais peuple ne peut former qu'un mauvais souverain, de même aussi le mauvais auditoire ne peut former qu'un mauvais prédicateur. Les prédicateurs s'apercevant qu'ils n'ont de prise sur votre cœur, de moyen de vous attirer à l'église qu'en vous parlant un langage à demi profane, oublient trop facilement le langage divin. Voyant que vous aimez des discours philosophiques sur les préceptes d'une probité toute naturelle, ils vous prêchent la philosophie plus que l'Evangile ; et changeant le sanctuaire en académie, la chaire sacrée en tribune, ils vous offrent des dissertations savantes au lieu de prédications. C'est donc vous qui les réduisez à cette triste nécessité, qui leur inspirez vous-mêmes le style profane dans lequel ils vous parlent. C'est vous qui êtes cause qu'ils font un mélange adultère de la parole divine en la faisant descendre jusqu'au langage de l'homme. C'est donc une plainte souverainement injuste dans votre bouche que de déplorer qu'il n'y ait plus aujourd'hui de prédicateurs saintement zélés. Ajoutez en second lieu que cette plainte est mensongère et hypocrite.

Non, non, il n'est pas vrai que vous désiriez sincèrement dans les ministres de la divine parole le zèle, la doctrine, et la sainteté des hommes apostoliques. Vous le dites avec la langue ; mais ces prédicateurs-là, vous les redoutez au fond de votre cœur.

S'il s'élevait aujourd'hui des hommes qui à toute l'érudition des docteurs joindraient toutes les vertus, le zèle et la liberté des saints, ces qualités en eux vous déplairaient bien autrement que les défauts dont vous les accusez. Leur zèle irriterait la vanité de votre amour-propre ; leur langage populaire offenserait la délicatesse de votre goût ; leur liberté ferait frémir vos passions ; leurs vertus deviendraient la matière de vos censures. On cherche en

(1) Loquimini nobis placentia. Is. xxx.

général le prédicateur qui plaise, non l'apôtre qui convertisse. Au théâtre on exige la peinture et l'expression fidèles des passions, parce que le théâtre a pour but de les flatter et de les allumer dans les cœurs ; mais on ne souffre rien de tel dans la chaire qui démasque les passions, qui les humilie, qui les condamne.

Malheur à nous en effet, si, par exemple, nous nous élevons contre la passion de l'amour impur, dont le feu consume tous les âges, étend ses ravages sur toutes les conditions, et en dépit du christianisme va toujours croissant avec une licence effrayante qui est la perte des âmes. On tolère, on prétend, on exige que cette funeste passion soit représentée dans tous les théâtres, soit décrite dans tous livres, revienne dans toutes les conversations, et cela pour la fomenter, la justifier, la porter en triomphe ; mais on ne souffrira pas que le ministre de Dieu en parle dans la chaire pour la foudroyer. On dit alors que, nous prédicateurs, nous ne respectons pas les convenances dans le lieu saint, l'innocence de l'enfant, la pudeur des oreilles chastes, et avec un zèle hypocrite on nous fait un crime de la sainte liberté évangélique dont S. Paul nous a donné l'exemple.

Malheur encore plus, si nous nous élevons contre la dureté des riches, les oppressions, les injustices des grands, contre les adultères, les rapines qui se commettent sous le manteau du pouvoir, de la fonction, du nom, de la dignité. Une parole échappée à notre zèle attristé nous attire les plus sévères censures. Ceux-ci nous traiteront d'imprudents, ceux-là de fanatiques ; ceux-ci nous voudraient réprimandés, ceux-là proscrits et exilés ; on nous accusera qui d'outrages à la décence, qui d'insultes à l'autorité ; on nous traitera qui d'insolents, qui de rebelles.

Ah ! si nous avions, ce que vous prétendez désirer en nous, le zèle et l'esprit des prophètes et des apôtres, vous ne seriez aujourd'hui vis-à-vis de nous ni plus tolérants, ni plus justes, ni plus discrets que ne le furent les anciens persécuteurs des apôtres et des prophètes. Nous verrions se renouveler contre nous les conventicules de la cour de Sédécias contre Jérémie, les accès de courroux de Darius contre Daniel, l'intrigue d'Aman contre Mardochée, l'injustice de Jézabel contre Elie, la fureur d'Hérode contre Jean-Baptiste, l'horrible, la sacrilége et infernale opposition des juifs contre Jésus-Christ. Toutes vos passions s'insurgeraient contre nous, tout comme elles se sont constamment insurgées contre les apôtres, et on nous ferait payer notre zèle par la prison et par la perte de la vie. Donc toutes ces doléances sur ce que nous n'avons pas l'esprit des vrais prédicateurs, sont des do-

léances injustes, des doléances hypocrites, et nous ajouterons : des doléances absurdes et sans motifs.

Avec quelles dispositions vient-on entendre la prédication ? Chacun se croit arrivé à la perfection, et irréprochable en matière de moralité et de religion ; en sorte qu'on ne croit avoir rien à recevoir sous ce rapport. On va donc au sermon, les uns par curiosité, les autres par habitude ; qui par légèreté ou par respect humain ; qui pour critiquer, qui pour admirer l'orateur. Très-peu y vont pour en tirer leur profit spirituel et pour entendre la parole de Dieu. La plupart en conséquence ne l'écoutent pas en chrétiens qui croient, mais en censeurs qui examinent, en juges qui décident, en philosophes qui dédaignent, en mondains qui cherchent un passe-temps. Or avec de telles dispositions, eussions-nous l'esprit des Apôtres et des Prophètes, vous ne retireriez de nos prédications aucun fruit.

N'étaient-ce pas des prophètes qu'un Isaïe, un Jérémie, un Elie, un Jean-Baptiste ? N'étaient-ce pas des apôtres que Pierre, Paul et Jacques ? Or quel prix reçurent-ils de leurs prédications auprès d'hommes dominés par la luxure et par l'orgueil, auprès d'hommes qui ne les écoutèrent qu'avec un esprit ou curieux ou malin, ou superbe ou indifférent ?

Ah ! nous vous l'avons déjà dit, et nous ne cesserons de le répéter : ce ne sont pas les vertus du prédicateur qui font les vertus d'un peuple ; ce sont les vertus, les bonnes dispositions du peuple qui font le succès du prédicateur. Si vous étiez ce que vous devriez être, humbles, dociles, avides de recueillir la semence de la divine parole, vos dispositions suppléeraient alors à l'habileté qui nous manque. La semence divine, en tombant sur une aussi bonne terre, donnerait sûrement des fruits et en abondance ; mais tant que vous serez ce que vous êtes, vains, frivoles, dissipés, orgueilleux, corrompus, endurcis, déterminés à vous obstiner toujours contre tout ce qui pourrait et vous émouvoir et vous pénétrer de componction et vous convertir, la semence divine tombant sur un terrain si misérable, si sec, si dur, si embarrassé d'épines, fût-elle répandue par la main et avec l'esprit des Apôtres, ne portera jamais aucun fruit.

Faisons donc en sorte d'aller entendre les prédications avec les dispositions nécessaires, d'y apporter un cœur docile, un cœur plein de sincérité, un ardent désir et une affection vraiment pieuse. Faisons en sorte que la semence divine tombe sur un terrain de bonne nature et bien préparé : *In terram bonam*. Alors seulement la germination sera prompte, le fruit abondant et sûr. Non, pour

une âme sincère et fidèle, il n'y a pas de discours inutile. Dieu parle toujours pour quiconque désire l'écouter. L'Esprit-Saint fera ce que l'homme ne peut faire ; il dira en secret ce que l'homme ne peut dire. Le plus médiocre prédicateur deviendra pour de tels auditeurs un apôtre et un prophète ; et dès lors la sainte prédication deviendra pour chacun de nous une semence qui fructifie, un flambeau qui éclaire, une doctrine qui instruit réellement, un élément qui soutient, un breuvage qui restaure, un baume qui rend la santé, une flamme qui détruisant toute attache profane, allumera en nous le feu de l'amour divin, et nous assurera la béatitude promise à quiconque écoute avec docilité, conserve soigneusement et accomplit avec fidélité la parole divine. *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

PARABOLE DU LEVAIN

ou la Grâce

Quorum os locutum est vanitatem.... Beatum dixerunt populum cui hæc sunt. Beatus populus cujus Dominus Deus ejus.
Leur bouche n'a parlé que vanité .... Ils ont appelé heureux le peuple qui possède toutes ces prétendues richesses. Mais heureux plutôt le peuple qui reconnaît pour son Dieu le Seigneur.
(Ps. CXLIII.)

Les partisans du monde sont aussi stupides dans leurs jugements, dans leurs maximes, dans leurs idées, qu'ils sont corrompus et injustes dans leur conduite. Quels sont en effet ceux que les mondains admirent, qu'ils jalousent, qu'ils servent, qu'ils respectent, qu'ils louent, qu'ils honorent ? Ce sont les hommes entourés de luxe, comblés de richesses, regorgeant de plaisirs, les hommes qui sont élevés en dignité, en puissance, en commandement. Ceux-là le monde les appelle des êtres privilégiés, les favoris de la fortune. A leur présence l'homme du monde sent naître en son cœur un sentiment d'envie pour leur position, un désir importun de leur être substitué, d'être ce qu'ils sont à ses yeux. Ah ! dit-il en lui-même, sont-ils heureux ceux-là ! Voilà du bonheur ! *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt !*

Mais, ô trompeuses pensées ! dit le Prophète, ô vains applaudissements ! ô stupide admiration ! ô langage insensé ! *Os eorum locutum est vanitatem !* L'homme vraiment digne d'envie, vraiment fortuné, vraiment heureux, c'est l'homme qui est dans la grâce de

Dieu, qui appartient à Dieu, et dont le seul maître, la seule richesse, la seule gloire, c'est Dieu : *Beatus populus cujus est Dominus Deus ejus.*

Or cette importante leçon sur le prix unique, impérissable de la grâce, cette leçon que le Seigneur nous avait donnée par son Prophète, il a voulu de nouveau l'inculquer par la parabole du levain. C'est que les effets produits sur la pâte par le levain, expriment précisément tous les effets que doit produire dans les âmes la grâce du Rédempteur. Nous allons donc étudier aujourd'hui dans cette parabole, tous ces merveilleux et ineffables effets de la grâce. Nous verrons comment ce ferment céleste, introduit et répandu dans nos cœurs par le moyen des sacrements, nous transforme, nous relève, nous rend vraiment heureux; et si nous avons le bonheur de le posséder, nous le conserverons avec la plus vigilante sollicitude; et s'il nous manque nous nous emploierons de toutes nos forces pour en faire l'acquisition.

Premier point. Le Sauveur du monde était un jour assis sur la poupe de la barque de Pierre, fixée au rivage près de Capharnaüm. Les disciples entouraient le divin maître. Le peuple était rangé sur le rivage. Tous étaient attentifs à recueillir les paroles de sa bouche. Or ce fut alors que le Seigneur proposa et expliqua nombre de paraboles diverses dans la série d'un même discours : semblable, dit saint Jérôme, à un homme opulent qui fait servir dans un même repas une grande variété de mets, afin que chacun se nourrisse et se régale de ceux qui sont le plus à son goût, et qui vont le mieux à son tempérament (1).

Or parmi ces paraboles, dont quelques-unes ont déjà été expliquées, et dont avec l'aide de Dieu nous espérons expliquer plus tard les autres, il proposa celle du levain en ces termes : « Le royaume des cieux est semblable à un peu de levain qu'une femme industrieuse mêle avec trois mesures de farine, formant du tout une seule masse qu'elle laisse fermenter pour obtenir du pain (2). »

Nous avons pu voir que le royaume des cieux dont le Sauveur parle à chaque page de son Evangile, c'est sa doctrine, sa loi, son culte, c'est son Eglise, c'est sa religion ; c'est en un mot lui-même dans ses relations avec l'homme de la terre pour le conduire au ciel ; en sorte, dit saint Hilaire, que, dans cette parabole, c'est sa grâce, c'est lui-même, que le Seigneur compare au levain (3). Et

(1) Quasi dives pater familias invitatos diversis reficiens cibis, ut unusquisque secundum naturam stomachi sui varia alimenta suscipiat. S. Hieron. — (2) Simile est regnum cœlorum fermento quod mulier abscondit in farinæ satis tribus, donec fermentatum est totum. Matth. XIII. — (3) Fermento hic sese Dominus, comparat. S. Hilar.

en effet, ajoute saint Ambroise, si le Seigneur est le froment, le froment des élus, comme il s'est lui-même appelé dans les Ecritures, il est aussi le levain, puisque c'est avec le froment que se forme le levain (1).

Oh ! comme elle est juste, continue le même saint docteur, comme elle est juste cette comparaison que le Seigneur fait de lui-même avec le levain ! Le levain est une portion de pâte, petite en étendue, simple par sa nature, abjecte en apparence. Toutefois à peine est-il mêlé dans une masse de farine détrempée, qu'il déploie une force, une activité merveilleuse ; et quelque grande que soit cette masse, il la pénètre, la transforme et la fait devenir ce qu'il est lui-même. Or justement ainsi le Seigneur n'étant en apparence qu'un homme, un homme pauvre, faible, humilié, persécuté, tourné en dérision, crucifié, mis à mort, à peine fut-il mêlé, ferment divin, avec les trois mesures de farine, c'est-à-dire : à peine eut-il répandu et comme inséré sa religion dans les trois races principales descendues des trois fils de Noé, formant la masse entière du genre humain, qu'il y opéra par la vertu cachée mais toute-puissante de sa grâce un changement merveilleux ; il voulut que les hommes devinssent ce qu'il était lui-même ; il les transforma en lui-même ; à dater de Jésus-Christ et par Jésus-Christ les hommes devinrent chrétiens non seulement de nom, mais encore par les mœurs (2).

Remarquez encore, dit saint Ambroise, que la farine se compose d'une quantité infinie de petits globules sans cohésion ; mais à peine le levain s'y est-il mêlé, insinué et dissous, que cette masse de petits globules sans cohésion se forme en un corps solide ; et de même les hommes qui étaient entre eux divisés par l'intérêt et les passions, et dispersés çà et là sur la vaste superficie de la terre, n'eurent pas plutôt entendu le récit de la Passion et la mort de Jésus-Christ, n'eurent pas plutôt recueilli les avantages et les grâces attachées à sa sainte religion, qu'ils se trouvèrent désormais unis ensemble par les liens d'une même foi, d'une même loi, d'un même culte, d'un même amour, et formèrent une masse solide, compacte, homogène, en un mot la société chrétienne, l'Eglise, qui est le corps mystique de Jésus-Christ (3).

Mais quelle est cette femme qui a mêlé dans la masse de l'hu-

(1) Si titricum est Dominus, et fermentum est ; quia fermentum nonnisi de tritico fieri solet. S. Ambros. — (2) Ita Dominus cum se cœpit per totum orbem divinitatis suæ vigore diffundere ; statim omne genus in substantiam suam, sua potestate pertraxit, id est Christianos cunctos fecit esse quod ipse est. *Ibid.* — (3) Sic nos qui per totum orbem dispersi et diminuti farina videbamur, vigore passionis Christi adhæsimus ; et in ipsius corpus redacti sumus. Omnes enim sumus corpus Christi. *Ibid.*

qui est l'aliment le plus agréable, le plus substantiel, le plus nécessaire à l'homme.

Or l'homme, intelligence, cœur et organisme, présente une triple mesure de pensées, d'affections et d'opérations. Et ainsi lorsque l'industrieuse femme de la parabole, l'Eglise, verse et mêle dans ces trois mesures qui sont tout l'homme, le levain de la grâce de Jésus-Christ (1), elle y produit trois effets surnaturels, trois miracles : 1° elle transforme totalement l'homme ; 2° elle l'élève et l'ennoblit ; 3° elle le satisfait et le rend heureux.

Premier effet de la grâce : Elle transforme totalement l'homme. Et en effet, ce divin ferment ne demeure pas circonscrit et limité dans une seule partie de l'être humain, mais il le pénètre en tout sens ; il opère sur l'intellect, il l'éclaire et le façonne ; il opère sur le cœur, il le nettoie et le purifie ; il opère encore sur les sens, il les dompte et les sanctifie ; et il ne cessera point d'agir qu'il n'ait fait fermenter l'être humain tout entier par une chaleur surnaturelle et divine (2). Ainsi il introduit dans l'homme une nouvelle forme de pensées, de volontés, d'opérations, de nouvelles inclinations, de nouveaux goûts, de nouvelles affections, de nouveaux désirs, de nouveaux intérêts. Il détruit, il mortifie l'homme de l'ancienne déchéance, l'homme corrompu, dépravé ; et, sur ses ruines, il édifie, il forme le second Adam, l'homme régénéré, l'homme sanctifié, l'homme divin, qui ne vit que de Dieu, en Dieu et par Dieu. De même que le levain transforme la farine en lui-même, et non lui-même en la farine ; de même absolument le ferment de la grâce de Jésus-Chris ne transforme pas Jésus-Christ en l'homme, mais bien l'homme en Jésus-Christ (3). Ainsi la grâce de Jésus-Christ dont le chrétien est investi, pénétré, comblé, est une grâce de foi qui corrige l'intelligence, une grâce d'amour qui purifie le cœur, une grâce de force qui sanctifie et perfectionne l'organisme ; elle fait passer en un mot tout l'homme dans l'ordre déifique, surnaturel, parfait, et elle en forme, selon l'expression de Tertullien, un autre Jésus (4). L'Apôtre avait dit : « Jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous (5). »

Pénétrons en effet avec l'œil de l'intelligence dans l'âme repétrie avec le levain de la grâce de Jésus-Christ. Essayons de deviner sa vie en Dieu, vie de mystère invisible en elle-même, qui se manifeste seulement au dehors par les œuvres, et par des œuvres

(1) Fermentum quod mulier abscondit in farinæ satis tribus. Matth. XIII. — (2) Donec fermentatum est totum. *Ibid.* — (3) Sicut fermentum totam massam facit esse quod ipsum est.. Sic Christi christianum facit esse quod Christus est. S. Ambros. — (4) Christianus fere alter Jesus. Tertull. — (5) Donec formetur Christus in vobis. Galat. IV.

qu'elle seule a le pouvoir de produire, et qui se manifeste aux regards du public, par tout ce qui est devoir, justice, ordre, amour. Spectacle ravissant! Là sont réunis les trésors, les richesses, les enchantements de toutes les vertus.

Une foi vive, qui met l'intelligence en possession de la vérité infinie, vérité qui donne le sens pratique des choses, qui les fait envisager sous leur véritable aspect et selon leur valeur réelle, et préserve du malheur de devenir le jouet des idées, des jugements et des opinions humaines.

Une espérance sublime, contre laquelle viennent se briser tous les désirs, toutes les sollicitudes de la terre, et qui de tout l'élan de ses transports cherche sans cesse à se perdre dans les abîmes des cieux.

Un amour de Dieu sincère, affectueux, suave, qui captive, dompte, purifie, immole tout autre amour, et qui ne tend qu'à devenir toujours plus actif et toujours plus pur.

Une confiance que rien ne peut ébranler, parce qu'elle est indépendante de la volonté des hommes, des vicissitudes humaines, et fondée uniquement sur l'entier abandon de l'âme dans le sein d'un Dieu essentiellement bon, affectueux, pourvoyant à tout et tout-puissant.

Une crainte de Dieu toute filiale, tourment à la fois et attrait du cœur qu'elle domine; crainte qui est comme la pudeur de l'âme, comme la réserve d'une épouse, qui, loin d'exclure la familiarité et ses confidences, la maintient, l'embellit et la perfectionne.

Une résignation pieuse dans les cruelles vicissitudes de la vie regardées comme des épreuves passagères, comme des sources de mérite, comme d'affectueuses préférences de la part du Dieu crucifié, et dont le terme et la récompense sont des grâces plus abondantes, un amour plus parfait, et l'éternelle joie.

Une surabondance de sentiments généreux et purs, qui rapproche le juste de son semblable, qui engage à le prendre en commisération dans ses peines, à les lui adoucir par les larmes, à y porter remède par les soins, par les œuvres, par les sacrifices d'une tendre et infatigable charité.

C'est en conséquence un homme qui ne pense au corps que pour le mortifier, au monde, que pour le fuir, aux mauvais procédés d'autrui que pour les pardonner, au prochain que pour le secourir et l'assister. Un homme qui ne forme pas une seule pensée qui ne soit sainte, un seul dessein qui ne soit loyal, une seule affection qui ne soit pure, une seule action qui ne soit juste : un homme qui n'a de goût que pour la prière, qui n'a de haine que pour le

péché, qui n'a d'amour que pour Dieu, qui n'a d'intérêt que pour la grâce, de désir que pour le ciel. O spectacle ! ô prodige ! ô enchantement !

Et toutefois il n'y a là rien qui doive surprendre. C'est le ferment divin de la grâce, c'est la charité de Dieu répandue dans le cœur de l'homme, c'est le feu divin qui a opéré ce prodige, de transformer un vil insecte terrestre, l'homme fragile, matériel, sensuel et corrompu, en un être spirituel, céleste, divin. C'est Jésus-Christ qui l'a ainsi transformé pour en faire un autre lui-même. *Christianus fere alter Jesus !*

Le second effet du levain sur la pâte, c'est de la dilater, de la soulever, de la porter en haut : et la grâce aussi tire l'homme de ses abaissements, l'ennoblit au-dessus de toute la création, l'élève vers le ciel, le divinise.

Les passions ont leur logique inflexible, leur bon sens. Or les passions ne peuvent avoir qu'antipathie et mépris pour les personnes en grâce avec Dieu, pour les serviteurs de Jésus-Christ, parce qu'elles trouvent en eux leur condamnation ; elles n'ont et ne peuvent avoir pour les vrais chrétiens que d'amères ironies, des outrages, des calomnies, des insultes ; elles ne peuvent que les traiter d'imbéciles et d'insensés. L'apôtre S. Paul le savait bien ; il savait bien que pour le Christ il fallait se résigner à être taxé de sottise (1). La divine piété en effet, n'a et ne peut avoir en ce monde d'autre diadème qu'une couronne d'épines, d'autre sceptre que la croix, d'autre manteau que la pauvreté, d'autres honneurs que les opprobres. Mais qu'importe qu'elle soit ainsi traitée dans le monde d'ici-bas, si elle est grande, noble et sublime devant Dieu ?

Ah ! la vraie élévation ne se trouve pas dans ce qui est élevé selon la nature, dans la hiérarchie sociale, politique, civile, matérielle, visible, extérieure ; mais bien dans l'élévation intérieure, invisible, surnaturelle de la grâce, du mérite et de la vertu. La naissance, la fortune, le génie, ne sont que néant devant Dieu. Ce qui est quelque chose aux yeux de Dieu, c'est l'élévation personnelle due aux efforts d'une vertu, qui, dans quelque état que nous soyons, reproduit en nous une image vraie, une ressemblance réelle de la divinité. Or cette élévation ne s'obtient que par la grâce. C'est la grâce, nous dit S. Pierre, qui fait en quelque sorte descendre sur l'âme une émanation mystérieuse et la prépare à une participation de la nature divine (2). Quel honneur donc, quelle noblesse, quelle élévation, quelle grandeur n'est-ce pas pour l'homme qui possède la grâce et en est possédé ! Avec un corps,

(1) Nos stulti propter Christum. I Cor. IV. — (2) Divinæ consortes naturæ. I Petr. I.

semblable sous plusieurs rapports à celui de la brute, il est l'allié, le parent en quelque sorte de Dieu même. Chétif insecte condamné à ramper sur la terre, il est le candidat des cieux! Considéré comme chose divine, il est traité avec respect par les anges, contemplé avec intérêt par les saints, regardé avec amour par Marie, tendrement aimé de Jésus-Christ. Il s'établit entre lui et l'être infini une communication intime de familiarité et de confiance. Dieu est à lui, comme il est à Dieu ; Dieu est en lui, comme lui en Dieu. Il n'est plus seulement l'image vivante, mais le frère, l'époux, le fils bien-aimé de Dieu.

Comprenons bien une fois la noblesse de la condition à laquelle nous sommes appelés en tant que fils de Dieu (1). Pourquoi donc tant de sollicitudes, de tourments, de sacrifices, de bassesses pour obtenir les honneurs de la terre? honneurs vains, qui ne nous donnent point le mérite que nous n'avons point; qui nous rendent plutôt odieux ou ridicules aux yeux des hommes, en même temps qu'ils ne nous élèvent nullement devant Dieu ! honneurs mensongers qui flattent l'orgueil, rendent le cœur malheureux ! honneurs fugitifs qui, dans le cours de quelques lustres, ou peut-être même de quelques jours, nous seront enlevés par l'inexorable main de la mort; et ne laisseront à notre âme que le dégoût d'en avoir joui, et le remords d'en avoir abusé ! Pourquoi donc, esprits bornés que nous sommes, cœurs tout à fait charnels, pourquoi rechercher ces honneurs, pourquoi les aimer jusqu'à leur sacrifier le corps et l'âme, le temps et l'éternité (2) ?

Foi de Jésus-Christ qu'es-tu donc devenue parmi les chrétiens? Que ne fait-on pas, que ne tente-t-on pas pour devenir chambellan, écuyer, maréchal, sénéchal, en un mot, serviteur des rois de la terre, tandis qu'ensuite on aura si peu d'empressement à devenir non-seulement serviteur, mais de plus encore fils du grand monarque des cieux ! Ah ! si nous sommes sensibles à l'aiguillon de la véritable gloire, si les élans de l'ambition nous entraînent, sachons aspirer à quelque chose de plus solide et de plus durable. Empressons-nous de rentrer en grâce avec Dieu, de reprendre le splendide vêtement de la charité divine, qui dès maintenant nous transformera en enfants de Dieu, de sorte qu'à tous égards nous pourrons répéter : Dieu, le créateur, le maître du ciel et de la terre est mon Père et je suis son fils, l'héritier de sa gloire et de sa félicité dans les cieux. Revêtu de cette robe nuptiale toute divine, l'homme

(1) In spe gloriæ filiorum Dei. Rom. v. — (2) Filii hominum usquequo gravi corde? Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium. Ps. IV.

entre en société intime avec Dieu, devient un membre de sa famille (1).

Contemplez le vrai chrétien, au jour de la persécution, sous l'épée du tyran, captif en prison, privé de tous ses droits, dépouillé de tous ses biens, et pourtant jamais esclave ! La grâce dont il est orné l'élève au-dessus de sa condition. Soumis à la volonté de Dieu, pendant qu'il est victime du caprice, de l'instinct brutal de l'homme, il a dans sa conscience un domaine libre, dans lequel ne pénètrent pas les espions, et du haut duquel, comme d'une citadelle inexpugnable, noblement altier et saintement superbe, il règne sur ses oppresseurs eux-mêmes et conserve sa dignité de créature de Dieu, douée d'une âme spirituelle et éternelle.

Les forces humaines peuvent opprimer le chrétien ; le dégrader, jamais ! Traîné devant les tribunaux, jeté au fond d'une prison obscure, l'air du cachot qui pèse sur ses poumons et lui rend difficile la respiration extérieure, laisse librement respirer le cœur. Sa parole passe au travers des gardes du prétoire, perce les voûtes de sa prison, monte au ciel et en fait descendre sur son âme la résignation et le calme.

Donnez-moi le premier homme venu, un homme d'un rang inférieur, sans naissance, sans fortune, sans génie, courbé sous les outils de son atelier, appliqué aux occupations les plus viles, à tourner une roue, à balayer la voie publique. Nul ne daigne abaisser un regard sur lui ; nul ne s'inquiète de savoir qui il est, comment il s'appelle ; il se regarde comme une machine animée, plutôt que comme une créature intelligente. Le monde ne le considère nullement ; on aurait presque honte d'être salué par lui, encore plus de l'avoir pour ami. Et pourtant si cet homme possède la grâce de Dieu, ce ferment divin l'élève jusqu'à Dieu, attire sur lui l'attention, l'intérêt, le regard et l'amour de Dieu, et verse dans son cœur les flots de l'amour pur, les grâces d'en haut, en sorte que Dieu reproduit en lui sa propre image, le met en communication immédiate avec lui ; et dès lors autant cet homme est abaissé et abject dans sa condition naturelle et civile ; autant il est élevé, noble, grand, selon la hiérarchie du mérite et dans l'ordre spirituel. Aussi de même que l'hérétique a plus d'une fois envié le sort du catholique, de même le pécheur est souvent dans le cas d'envier le sort du juste. Sa vie l'attriste, l'humilie, le confond. Mais le calme habituel, la sérénité inaltérable, ce je ne sais quoi de pur, de doux qui du cœur de l'homme plein d'espérance et d'amour déborde et perce sur son visage et lui donne une expression céleste, un air

(1) Societas nostra sit cum Patre et Filio ejus Jesu Christo. I Jo. I.

divin, frappe le pécheur et lui arrache du fond du cœur d'involontaires soupirs. Ah! pourquoi ne suis-je pas bon comme lui! Ah! combien est heureux l'homme qui n'aime que Dieu, ne sert que lui, n'aspire qu'à lui! *Beatus populus cujus est Dominus ejus!*

Toutefois, que peut donc voir dans le juste l'œil matériel et grossier du pécheur pour l'admirer ainsi et lui porter ainsi envie? Il n'y voit rien autre chose que certains signes extérieurs, qui sont comme la radiation extérieure, comme l'auréole de la grâce et de la vie. Oh! s'il pouvait pénétrer dans le sanctuaire de la conscience, là où la vertu reçoit même dans ce monde les prémices de sa récompense par le secret contentement qu'elle goûte!

. . . . . .

Enfin le troisième effet du levain sur la pâte est de lui donner le goût, la saveur, la nature de pain, et ainsi...

. . . . . .

O partisans insensés du monde qui parlez sans cesse de plaisirs, de divertissements, de jouissances, de fêtes, y a-t-il peut-être des plaisirs comparables à ceux de l'innocence? Les larmes mêmes du repentir n'ont-elles pas une douceur plus vraie, plus exquise, plus intense que toutes celles que font verser les joies sensuelles, les jouissances coupables? Le cœur du chrétien, en état de grâce, n'est-il pas comme un festin continuel (1)? Les épines de sa pénitence ne cachent-elles pas le miel des délices spirituelles? Sa modestie, sa réserve, son goût pour la retraite, son silence, son recueillement, n'est-il pas plus fécond en consolations que tous les plaisirs licencieux du siècle? Sa vie en apparence mélancolique et triste, n'est-elle pas une vie vraiment heureuse? N'a-t-il pas plus de jouissances parmi les privations auxquelles il se condamne par amour pour Jésus-Christ, que le mondain parmi toutes les fiévreuses voluptés auxquelles il s'abandonne?

Est-ce peut-être un mince avantage que d'être humble dans la prospérité, résigné dans la tribulation, calme pendant la vie, plein de confiance à la mort? Est-ce peut-être un bonheur à dédaigner que d'être exempt de remords, que de pouvoir dire : J'espère être en grâce avec Dieu. Ma conscience, grâces au ciel, ne me reproche rien. Je me confie en Dieu, et si je vis, je ne pécherai pas; si je meurs, je serai sauvé; si je vis, ma vie sera un accroissement de mérite; si je meurs, la mort sera pour moi la messagère des récompenses et de la félicité?

Qu'y a-t-il en effet de plus doux que la mort du vrai chrétien? Non, il ne redoute pas la mort; au contraire, il l'attend avec cal-

(1) Quasi juge convivium! Prov. xv.

me, il l'invoque avec sécurité, il la défie intrépidement. Il ose lui dire en face : ô mort, où est ta victoire ? O mort, où est la proie de ton glaive (1) ? Non, le voisinage de la mort ne l'épouvante pas ; le jugement de Dieu ne le jette pas dans la stupeur ; l'idée de l'enfer ne le désole pas. Il sait qu'après sa mort il trouvera dans son Dieu, non pas un étranger, mais un père ; non pas un juge, mais un frère ; non pas un ennemi, mais un époux ; non pas un vengeur sévère, mais un généreux rémunérateur. Il sait qu'au sortir du corps il n'aura pas à recevoir des reproches, mais des éloges, non pas des marques de dédain, mais des caresses et des prévenances, non pas des peines, mais des grâces, non pas des châtiments, mais des couronnes. Aussi la joie sur le front, le sourire sur les lèvres, la confiance dans le cœur, saisissant étroitement le bois de la croix, plein de courage, il s'élance d'un bond de la terre au ciel, jusque dans le sein de la félicité et de l'amour de Dieu.

Heureux donc ceux qui, dociles à l'action de Dieu et de l'Eglise, se laissent pénétrer par l'action du ferment de la grâce ! Heureux si ce ferment ne pénètre pas seulement dans une portion, mais dans toute l'étendue de leur être, dans leur intelligence par la grâce de la véritable foi, dans leur corps par la grâce de la mortification, de la modestie et des exemples de Jésus-Christ, en sorte que l'homme tout entier, pénétré de cet élément divin, soit vivifié par le saint amour et subisse une heureuse fermentation ! *Donec fermentatum est totum* ! Ils sont ainsi transformés en Jésus-Christ ; élevés au plus haut degré d'honneur en cette vie, ils sont comblés de félicité et de paix, jusqu'à ce qu'ils parviennent à la possession du royaume des cieux.

Deuxième point. L'apôtre S. Paul écrivant aux Corinthiens, leur disait : « Faites en sorte de rejeter hors de vous le vieux levain, afin de devenir de sincères azymes de sainteté et de vertu (2) ; » donc s'il y a un ferment divin, il y a aussi un ferment diabolique ; s'il y a un ferment qui prépare au royaume des cieux, il y a aussi un ferment qui prédispose à l'enfer ; s'il y a un ferment dont il faut s'approvisionner, il y a un ferment qu'il faut bannir de soi ; si l'un est la grâce, l'autre est le péché. Et en effet, de même que la grâce transforme l'homme en un être divin, l'ennoblit, le perfectionne, le rend heureux, de même aussi le péché transforme l'homme en un être abject, le dégrade, le rend souverainement malheureux.

(1) Ubi est, mors, victoria tua ? Ubi est, mors, stimulus tuus ? I Cor. xv. — (2) Expurgate vetus fermentum ut sitis azymi. I Cor. v.

Considérez ceux des chrétiens en qui reste le levain du péché et des passions. Oh ! s'il nous était donné de voir une âme en péché ! quel spectacle nous présenterait-elle ! quelles évagations lascives dans l'imagination, quelle inconstance dans la volonté, quelle bassesse de goûts, de désirs, d'intérêts, de soucis ! Quelle vanité dans ses pensées, quelle légèreté dans ses desseins, quelle turpitude dans ses affections, quel désordre effréné dans ses mœurs ! Comme elle est en émoi pour peu de chose, comme elle est hypocrite dans sa dissimulation, comme elle est frivole dans ses ressentiments, comme elle est vile dans l'adulation, comme elle est injuste dans ses prétentions, comme elle est impatiente dans la souffrance ! L'Ecriture sainte l'a dit : L'âme humaine se concentre tout entière, s'identifie, se transforme en ce qu'elle aime. Ainsi donc, comme l'âme en état de grâce, qui n'aime que Dieu et tout ce qui se rapporte et appartient à Dieu, devient une âme spirituelle, céleste, divine ; de même aussi l'âme qui n'aime que les plaisirs, les biens, les honneurs de la terre, courbée vers les intérêts de la chair, devient une âme aveugle, dure, insensible à tout ce qui est noble, délicat, vertueux ; devient une âme charnelle, terrestre, tout animale : « Ils sont devenus semblables à ce qu'ils aiment » a dit un prophète (1). Par suite encore de cette horrible transformation due au levain du péché, le caractère du chrétien se dégrade, l'être humain disparaît, la raison, cette empreinte divine, qui le distingue de la brute, s'efface, se plonge dans la matière et y demeure comme enveloppée, comme ensevelie : « Il s'est rapproché des brutes privées de raison, a dit le prophète, et il leur est devenu semblable (2). »

Vainement des plaisirs goûtés, il passe aux plaisirs qu'il n'a pas goûtés encore. Vainement sa cupidité aspire sans cesse à de nouveaux gains illicites, son ambition à de nouveaux honneurs, à de nouveaux titres, son impudicité à de nouveaux attentats contre la pudeur. Tant qu'il ne possède pas les objets de ses convoitises, les voyant de loin dans la perspective trompeuse de biens considérables et infinis, parce que tout ce qui se voit à distance est comme sans fin, il les recherche avec toute l'ardeur de ses transports ; mais quand il les a enfin obtenus au prix de mille fatigues, de mille sacrifices, le bandeau tombe, le charme se dissipe, le prestige et l'illusion s'évanouissent, il s'aperçoit de son erreur ; il voit qu'il s'est trompé, et il s'irrite de ne pouvoir continuer à être trompé ; et alors venant à toucher de la main le vide, le néant de ce

(1) Facti sunt sicut ea quæ dilexerunt. Os. IX. — (2) Comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illic. Ps. XLVIII.

qu'il a obtenu, il le méprise, il le dédaigne ; *Possessa vilescunt !*

Non, l'homme n'est jamais moins content de lui-même, d'après l'Ecriture sainte, que lorsqu'il se livre et s'abandonne à ses propres désirs. Plus il cherche à se contenter, plus il se tourmente ; plus il se satisfait, plus il devient misérable ; et tandis qu'il espère obtenir paix et repos, il ne lui reste en définitive que le regret. Sa voie est semée d'épines, ses plaisirs sont tous assaisonnés, mélangés d'amertume, ses joies se changent en deuil, et loin de trouver le bonheur, il n'en découvre même pas le chemin (1).

La béatitude consiste dans le repos de l'appétit satisfait quant à tous ses désirs naturels et légitimes. Donc, puisque les désirs légitimes et naturels d'un cœur créé de Dieu et pour Dieu, ne peuvent être satisfaits qu'en Dieu, l'homme qui tient son cœur cloué à l'amour des biens terrestres et par conséquent loin de Dieu, ne peut jamais goûter le calme de la paix. Nulle chose périssable et finie ne pourra jamais satisfaire l'âme humaine aussi infinie dans ses désirs qu'elle est immortelle en durée. Par cela même que le cœur humain créé de Dieu pour Dieu, se sépare de Dieu pour s'attacher aux choses du monde, il éprouve une lutte intestine entre l'esprit et le corps, entre la religion et les passions ; le levain de la nature corrompue agit contrairement au ferment de la grâce qui tend à le dominer.

Les nobles facultés de l'âme qu'il rabaisse, dégrade, avilit, revendiquent leurs droits outragés en semant les épines, les amertumes, les venins de toutes sortes sur les voies du désordre, en l'avertissant sans cesse qu'il y a une autre loi que celle des sens, une autre béatitude que celle de la volupté. Tout son être moral est à la torture. A la courte ivresse du plaisir succède toujours le remords, accompagné d'interminables angoisses.

Vainement dégoûté de tout, s'irritant contre tout, même contre l'espérance, il se repaît d'une sombre joie parmi ses propres tortures, et dans l'abrutissement de sa raison illusionnée il cherche une image du repos.

Vainement parfois il cherche à sortir de lui-même, à se distraire, à se répandre au dehors dans les divertissements et les illusions du monde ; à peu près, dit S. Augustin, comme un homme qui fuit sa maison pour se soustraire aux emportements d'une épouse querelleuse (2). Quelque part qu'il aille, même hors de lui-même, il se retrouve toujours, et il est toujours malheureux. Vous l'avez ainsi décrété, ô mon Dieu ! s'écrie S. Augustin, et il en sera tou-

(1) Contritio et infelicitas in viis eorum et viam pacis non cognoverunt. Ps. XIII. — (2) Mulier rixosa conscientia mala. S. Aug.

jours ainsi : un cœur qui s'attache au crime est un cœur en désordre ; et tout cœur en désordre est à lui-même son châtiment, son supplice, son bourreau (1).

Cependant pour ce chrétien dont le cœur est tout entier dans le péché et au péché, arrive comme pour tous le moment déterminé par la loi générale. La dernière maladie le surprend dans cet état d'immense misère et de dégradation profonde. Alors à la vue de cet immense abîme sans fond où il va descendre, à la vue de cette sombre solitude, de cet éternel silence, de ce froid sommeil, de cette privation de tout bien, qui l'attend dans la région des morts, dans la demeure de son éternité, hélas ! combien d'idées désolantes viennent peser sur cette intelligence dégradée, combien de remords viennent accabler ce cœur corrompu, et le bouleversent et le torturent, et commencent pour lui sur la terre le supplice de l'enfer.

La consternation dans l'âme, il tourne ses regards autour de lui ; et dans le passé il ne voit que plaisirs évanouis comme une ombre, péchés accumulés sans mesure, scandales réitérés sans retenue, la loi de Dieu méprisée sans pudeur. Dans le présent il n'aperçoit qu'un reste de vie fugitive, un corps qui tombe en lambeaux, une âme qui n'a nul repentir du mal qu'elle a fait, et nulle intention de faire le bien en son pouvoir ; une âme également accablée et par l'horreur de ses désordres et par l'impuissance où elle se voit de les réparer. Dans l'avenir il ne voit qu'un Dieu pour lui sans pitié, un souverain sans clémence, un père sans tendre compassion ; il ne voit que l'enfer entr'ouvert sous ses pas, un poids, une mesure, une balance, un tribunal incorruptible, un juge sévère, une culpabilité certaine, une sentence irrévocable, éternelle dans ses effets. Il cherche dans son cœur l'espérance, et c'est le désespoir qui lui répond ; il invoque le néant, et comme un spectre terrible l'éternité est là devant lui !

Ainsi donc transformation déplorable, dépravation réelle de tout l'être moral, avilissement, dégradation jusqu'à la condition de la matière et de la brute, misère durant la vie, horreur dans la mort ; tels sont fatalement les effets que produit dans l'âme le funeste levain du péché. Ah ! faisons donc tout au monde pour éloigner de notre cœur ce levain funeste, ce vieux levain de corruption, qui ne peut que produire en nous-mêmes corruption et putréfaction : *Expurgate vetus fermentum*. Faisons tout pour devenir par la pénitence de mystérieux azymes de pureté : *Ut sitis azymi*. Ainsi l'Eglise, cette femme aussi industrieuse que pleine d'affection, en jetant dans nos âmes le divin ferment de la grâce, pendant que

(1) Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sua sibi sit animus inordinatus. Id.

nous sommes encore sur la terre, en l'activant par une totale réforme de nous-mêmes, pourra faire de nous des pains savoureux et célestes, dignes d'être présentés à Dieu dans le banquet de la vie éternelle ! Ainsi soit-il.

L'UNIQUE NÉCESSAIRE

ou l'union de l'homme avec Dieu

Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium.
Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous troublez pour beaucoup de choses. Or une seule est nécessaire. (Luc x.)

Heureux ceux d'entre les disciples qui se trouvèrent avec Jésus sur le Thabor (1). Encore simples voyageurs sur la terre, ils purent, dans la contemplation de leur Maître transfiguré, goûter un essai anticipé de la béatitude des élus habitants des cieux.

Qu'y a-t-il d'étonnant après cela que Pierre, oubliant tout à fait le monde et ses biens, les passions et leurs intérêts, la vie corporelle et ses douceurs, ne désirât, ne demandât autre chose que de demeurer sur cette bienheureuse montagne en présence et en compagnie de Jésus-Christ ! « Seigneur, il fait bon ici (2) ! »

C'est-à-dire que Pierre, avec cet instinct religieux de foi et d'amour, dont le divin Père lui avait fait don, avait comme deviné la précieuse doctrine que plus tard le Fils de Dieu révéla aux hommes, dans la maison de Marthe et de Madeleine, alors que d'une voix sévère et magistrale il prononça ces sublimes paroles : Marthe, Marthe, vous vous empressez trop pour des choses qui n'engendrent que sollicitude, trouble et angoisse. Une seule chose est nécessaire à l'homme ; Marie a choisi pour elle la part la meilleure, qui jamais ne lui sera ravie !

Je me propose aujourd'hui d'expliquer ce langage bref et sentencieux, ainsi que les circonstances qui l'accompagnèrent, et de vous montrer comment, sous l'allégorie et la parabole de l'*unique nécessaire* et de *la part la meilleure*, Jésus-Christ nous a révélé par le discours la même doctrine que Pierre proclame par sa conduite sur le Thabor. Cette doctrine la voici : pour l'homme la chose uniquement nécessaire et importante, c'est l'union intime, la fa-

(1) En plaçant ici cette homélie nous avons suivi le classement indiqué par les numéros écrits de la main de l'auteur ; bien qu'il paraisse, d'après cet exorde, qu'elle a dû être primitivement destinée à être prêchée le second dimanche de carême. *(Note des éditeurs romains.)* — (2) Domine, bonum est nos hic esse. Matth. xvii.

miliarité avec son Dieu par la grâce en cette vie et par la gloire dans l'autre. J'espère ensuite, en vous indiquant les moyens d'y parvenir, vous exciter à l'acquisition de cette union divine, qui est la vraie béatitude, parce que, dit S. Augustin, elle s'accroît dans le temps et se complète dans l'éternité, où elle ne nous sera jamais ravie (1).

Premier point. Marthe et Madeleine étaient, dit S. Augustin, doublement sœurs et par les liens du sang et par la conformité de sentiments et de religion (2). C'est donc avec vérité que l'Evangéliste nous dit que Notre-Seigneur étant entré dans une bourgade, une femme du nom de Marthe le reçut en sa maison (3). Mais l'Evangéliste ayant ensuite ajouté que Marthe avait une sœur nommée Marie (4), il nous a, par ces derniers mots, suffisamment donné à entendre que toutes les deux donnèrent l'hospitalité au Fils de Dieu avec le même empressement, avec la même vénération, avec la même piété et le même amour. O sœurs ferventes! s'écrie S. Augustin. Lorsqu'elles accueillent dans leur maison Jésus-Christ, ce sont les créatures qui ont reçu leur Créateur, les servantes leur Maître, les malades leur Sauveur (5).

Marie, selon S. Grégoire et la constante tradition de l'Eglise, n'était autre que la pécheresse Madeleine. Mais comme, par une contrition sincère, par une conversion parfaite, elle avait déjà reçu Jésus-Christ dans son cœur, elle était maintenant doublement heureuse du bonheur de le recevoir en sa maison. De cette maison, selon le vénérable Bède, avait été bannie toute iniquité, toute trace de péché, par le seul fait de l'entrée de Jésus-Christ; puisque Jésus-Christ, la sainteté par essence, ne peut cohabiter avec le péché dans une même demeure, dans un même cœur. Il n'y avait donc plus là que deux âmes pures et saintes, Marthe qui avait le mérite d'une innocence conservée sans tache, Marie qui avait la gloire d'une généreuse et exemplaire pénitence (6).

Donc Jésus-Christ dans la maison de Marthe et de Madeleine, c'est Jésus-Christ qui, avec un égal abandon, une égale condescendance, s'établit, se complaît, trouve ses délices, et dans le cœur innocent et dans le cœur pénitent. Mais bien que le Sauveur, ayant pris en se faisant homme la forme de l'esclave, ait eu besoin d'un

(1) In præsenti vita augetur, in altera perficietur et nunquam auferetur. S. Aug. — (2) Ambæ non solum carne, sed et religione germanæ. Id. — (3) Intravit Jesus in quoddam castellum ; et mulier quædam, Martha nomine, excepit illum in domum suam. Luc x. — (4) Et huic erat soror nomine Maria. *Ibid.* — (5) Suscepit creatorem creatura, famula Dominum, ægra salvatorem. S. Aug. — (6) Intrante Jesu in domum vita iniqua et si aliquando fuerat aufugit, et remanent duæ vitæ innocentes. Ven. Bed.

aliment terrestre et ait voulu être nourri par ses serviteurs eux-mêmes, il ne le fit pas tant, dit S. Augustin, par nécessité de condition que par la condescendance de son amour (1).

Comme Jésus-Christ, qui d'ailleurs donnait lui-même aux hommes ce qu'ils pouvaient lui servir à manger, entrait chez Marthe bien moins pour y prendre la nourriture corporelle que pour lui donner à elle-même dans sa grâce un aliment spirituel et divin (2), c'est pour cela que tandis que Marthe se donnait mille soins pour préparer le repas (3), Marie alla s'asseoir aux pieds du Sauveur pour écouter les paroles de vie qui sortaient de sa bouche (4). C'est-à-dire, ajoute S. Augustin, que pendant que Marthe n'est préoccupée que du soin de nourrir corporellement Jésus-Christ, Marie ne songe qu'à être nourrie spirituellement (5); et pendant que Marthe prépare au Seigneur un banquet terrestre, Marie assise aux pieds de Jésus est heureuse; suspendue à ses lèvres, elle se trouve au comble du bonheur, admise qu'elle est à un banquet céleste (6). Ainsi Marthe, avec plus de simplicité que de pénétration, ne comprenant rien à ce mystère de l'amour de Jésus-Christ, qui se plaît bien davantage à nourrir les âmes aimées de lui qu'à en être nourri lui-même, bien davantage à leur faire du bien qu'à en recevoir, à les aimer qu'à en être aimé, s'en vient dire à Jésus-Christ : Seigneur, comment n'avez-vous nul souci de moi qui suis tout occupée de vous? Qu'est-ce donc? Vous voilà à discourir avec ma sœur et vous ne faites nulle attention à moi, qui suis obligée de penser à tout et de tout faire? Dites-lui donc que c'est bien assez, et qu'elle me vienne au plus tôt en aide (7)! A cela le Seigneur répond avec empire et gravité : Marthe, Marthe, vous êtes trop soucieuse et préoccupée de beaucoup de choses inutiles. Sachez bien qu'une seule chose est vraiment nécessaire. Marie, que vous blâmez, l'a mieux compris que vous. Elle a choisi de deux occupations la meilleure, celle dont le mérite est grand, immense, éternel (8).

Mais quoi! Marthe qui n'a de sollicitude que pour Jésus-Christ, a-t-elle ainsi mérité d'être réprimandée? Le Seigneur condamne-t-il, quand elle est pratiquée envers sa personne même, l'hospita-

(1) Accepta forma servi, in illa a servis pasci voluit dignatione, non conditione. S. Aug. — (2) Suscepit spiritu pascenda, in carne pascendum. Ipse quo pasci voluit pascenti præstitit. *Ibid.* — (3) Martha sollicita erat circa frequens ministerium Luc x. — (4) Quæ etiam sedebat secus pedes ejus et audiebat verba illius. *Ibid.* — (5) Intenta erat Martha quomodo pasceret Dominum ; intenta erat Maria quomodo pasceretur à Domino. S. Aug. — (6) A Martha convivium Domino parabatur, in cujus convivio Maria jam delectabatur. Id. — (7) Quæ stetit et ait : Domine, non est tibi curæ quod soror mea reliquit me solam ministrare ? Dic ergo illi ut me adjuvet. Luc. x. — (8) Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium. Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea. *Ibid.*

lité et la charité dont il a tant recommandé la pratique envers les pauvres, et qu'il a promis de récompenser, comme si elle était pratiquée envers lui-même (1) ?

Non, dit Théophilacte, le Seigneur, en parlant ainsi, n'a point blâmé l'hospitalité en elle-même, mais l'hospitalité, telle que Marie l'entendait et la pratiquait, l'hospitalité inquiète, la charité trop empressée à donner ses soins à l'homme et qui, devenant un sujet de trop grande dissipation, ferait oublier le commerce intime et l'union avec Dieu (2).

Mais quel est donc cet unique nécessaire, que Jésus-Christ proclame aujourd'hui comme devant être mis au-dessus de tout, comme devant être recherché au prix et avec le sacrifice de toute autre chose, et dont Madeleine s'est assuré les immortels et éternels avantages (3) ? Certainement ce n'est aucune créature ; car toute créature est multiple, et s'en préoccuper c'est se préoccuper de beaucoup de choses, selon la parole de notre Seigneur : *Erga plurima*. Il n'y a dans la créature, ajoute S. Augustin, rien de singulier et d'unique, car la créature est charnelle, temporaire, contradictoire, diverse, et quoique bonne, elle n'en est pas moins fugitive et sujette à défaillance (4). Non ce n'est pas la créature, insiste Jésus-Christ, parce que la créature est une source d'inquiétudes, de trouble et d'anxiété : *sollicita es et turbaris erga plurima*. Ainsi on a beau en effet étendre, multiplier, varier l'usage de la créature, toujours, nous dit S. Augustin, elle devient âpre et dure, fâcheuse, incommode et à charge : en dehors de son Dieu, l'homme ne trouve nulle part le repos (5).

Quelle sera donc cette chose unique et uniquement nécessaire à l'homme ? Pour entendre cet oracle si important du Seigneur, il faut que je descende dans les obscurs abîmes de l'esprit et du cœur humain. Il faut aussi que j'interroge les sens pour connaître quelle est la chose dont l'homme ne peut absolument se passer ; quelle est la chose que toujours et partout il cherche et ambitionne ; car c'est justement là ce qui doit être pour l'homme l'unique nécessaire.

Or, le roi prophète a dit que l'homme toujours et partout cherche Dieu, désire Dieu, aspire à Dieu, comme à son unique et vrai bien, comme à sa véritable richesse, à son vrai trésor, comme au centre unique de son repos, de sa félicité, non-seulement dans le ciel, mais encore sur la terre, non-seulement pour l'éternité à venir,

(1) Qui recipit vos, me recipit... Amen dico vobis non perdet mercedem suam. Matth. x. — (2) Non hospitalitatem prohibet sed plurimorum turbationem, scilicet abstractionem et tumultum. S. August. — (3) Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea Luc x. — (4) Multa sunt, quia diversa sunt, quia carnalia sunt, quia temporalia sunt, et si bona sunt, quia transitoria sunt. S. Aug. — (5) Versa et reversa, dura sunt omnia, et tu solus requies. *Ibid.*

mais encore pour le temps présent. Il nous a dit que ses sens eux-mêmes, sa chair elle-même, son corps tout entier, comme son cœur, bondissent et tressaillent d'une affectueuse impatience de s'unir à ce Dieu seul vivant par lui-même, seul principe de vie (1). C'est-à-dire que l'homme cherche son Dieu de toute son intelligence, de toute son âme, et même de tous ses sens.

De fait il le cherche et tend vers lui d'abord par toutes les facultés de son intelligence. Car par l'intelligence l'homme tend nécessairement à Dieu, est en relation nécessaire avec Dieu. Pour se convaincre de cette vérité, il suffit d'observer que les hommes, soit qu'ils vivent au sein de la civilisation ou de la plus complète barbarie, dans la plus haute sphère de la plus pure religion, ou dans les ténèbres de la superstition la plus corrompue, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans tous les états, dans toutes les conditions possibles, ont toujours de Dieu une idée fixe, immuable, ferme, inamissible.

Dans les divers pays, dans les divers états, Dieu est connu plus ou moins parfaitement, mais partout il est connu ; c'est-à-dire que la différence est seulement dans le degré de la connaissance, non dans la certitude de son existence. Tous les hommes reconnaissent et croient cette existence d'une foi invariable, constante et ferme. Ainsi de même que la science de la physique fait mieux connaître la nature corporelle, ses lois, ses forces, ses propriétés, mais ne rend pas les hommes plus certains de l'existence des corps, de même aussi la philosophie et la théologie, donnent bien une connaissance plus étendue, mieux raisonnée de la nature de Dieu, du mode de son existence, de ses attributs, de ses œuvres, mais ne donnent pas une plus profonde certitude de son existence.

L'humanité entière est sous la possession de l'idée de Dieu. Les blasphèmes des athées sont des voix isolées, auxquelles l'humanité ne fait pas attention, ou qu'elle n'écoute qu'avec horreur. Elle voit passer ces monstres de l'humanité, avec le même effroi que ces comètes avant-courrières funestes de grandes calamités, mais elle n'a garde de se départir de l'idée immuable de Dieu qui la domine.

Les idées de pure invention, de pure création humaine, sont tout ce qu'il y a de plus inconstant, de plus éphémère ; elles ne font que paraître et disparaître. Un homme les introduit dans le monde, un autre les en exile ; elles ont leur berceau dans un livre, leur tombeau dans une bibliothèque. L'idée de Dieu au contraire est

(1) Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram ? Deus cordis mei et pars mea, Deus in æternum. Caro mea et cor meum exultaverunt in Deum vivum. Ps. LXXXIII.

immuable, fixe, constante, immortelle dans l'humanité entière. Toutes les parties du temps, tous les points de l'espace lui appartiennent. Cette idée remplit l'univers, elle habite partout, se retrouve partout; il n'y a pas de force qui puisse l'effacer, pas de sacrilége qui puisse la détruire.

Non-seulement l'humanité, mais tout homme est en relation nécessaire avec l'idée de Dieu. Le génie lui-même est dans la science, et dans la littérature, et dans les arts que cherche-t-il jamais? (1) Il cherche le vrai, le sublime, le beau, le parfait, l'infini; or ces mots ne sont que des termes généraux ou abstraits, sous lesquels se cache la grande, la véritable réalité qui est Dieu. Dieu est donc l'objet constant et unique du génie scientifique, littéraire, artistique, auquel il rapporte tout, il sacrifie tout sans cesse, dont il cherche à se rapprocher, et qu'il s'efforce de découvrir lui-même pour le révéler aux autres. Et quand il met à la torture sa nature et son intelligence pour en faire sortir quelque chose qui n'est pas Dieu, ce quelque chose n'est qu'un travestissement diaphane sous lequel il se cache. Dieu est toujours au fond de toutes les spéculations du philosophe, des rimes du poëte; sous le pinceau, le ciseau, la toile de l'artiste; et même alors que le philosophe imagine un système absurde, le poëte un chant profane, l'artiste une idole mensongère, comme Dieu est la vérité infinie, l'infinie beauté, l'infinie perfection, il faut dire que l'homme, en imaginant son œuvre, même sans penser directement à Dieu, même en désobéissant à Dieu, même pour faire oublier Dieu, n'a fait que représenter malgré lui quelque trait de la divinité; il n'a fait qu'un emprunt à l'idée du vrai absolu, du beau absolu; du parfait absolu, il n'a fait qu'un emprunt à l'idée même de Dieu qui est gravée dans son âme. Ces parcelles de vérité, de beauté, de perfection qu'il a reproduites dans son œuvre, tout ce qui rend cette œuvre précieuse, tout ce qui la fait admirer et aimer, tout cela peu ou prou parle de Dieu, représente Dieu. A travers le raisonnement, la poésie, la couleur et le marbre, l'idée de Dieu perce, devient translucide, se manifeste et semble dire: me voici! *Ecce adsum!*

Parfois l'homme, dans l'égarement de sa raison et plus encore dans la perversité de son cœur, selon l'observation du prophète, avec un langage secret, intime, que par pudeur il se dissimule à

(1) Le génie n'est qu'un reflet particulier de l'infinie intelligence dans l'intellect fini, une communication naturelle, mais extraordinaire de Dieu à la créature; et partant le génie est essentiellement religieux. Platon et Cicéron, Homère et Virgile, Apelle et Phidias, Dante et Milton, Raphaël et Michel Ange, Newton et Euler, Descartes et Pascal, les plus grands génies du monde chrétien ont été singulièrement religieux et pieux.

lui-même, mais langage diabolique, infernal et véridique, l'homme ose dire à Dieu : Eloigne-toi de moi ; je ne puis souffrir ni tes mystères, ni tes commandements, ni ton souvenir, ni ton amour (1). Mais on ne peut chasser de chez soi que celui qui y est entré ; et partant l'homme ne chasse Dieu de son cœur que parce que déjà il s'y trouve, que parce qu'il y habite antérieurement à toute autre pensée. Dieu est la première idée qui brilla dans son intelligence (2), le premier rayon de lumière qui l'éclaira, et aussi le dernier qui doit s'y éteindre, le premier hôte de l'intelligence humaine, et le dernier à en sortir. Malheur à toi, âme infortunée, intelligence dégradée, si jamais à force de sacriléges, de blasphèmes, d'efforts furibonds, diaboliques, tu arrives à obtenir que Dieu s'éloigne de toi (3) ! Donc, lorsqu'une âme ose dire à Dieu : Eloignez-vous de moi ! *Recede a me* ! elle atteste que la présence de Dieu est toujours devant elle, qu'elle la retrouve partout comme un spectre importun, que, tout en s'efforçant de se détourner, elle l'a toujours devant ses yeux. Par cela même qu'elle dit : nous ne voulons pas de toi : *Nolumus* ! elle répond à sa parole qui se fait sans cesse entendre ; elle le confesse par sa négation même, jusque par le blasphème. Je serais tenté de dire : elle l'adore comme l'être nécessaire, primitif, inséparable de cette même intelligence qui le rejette, de cette même pensée qui le fuit.

Cette relation nécessaire, indestructible entre l'esprit humain et Dieu était attestée par un autre prophète, alors qu'il disait : Grand Dieu, quoi que je fasse, il ne m'est pas possible de séparer mon esprit du vôtre ; il n'est pas d'asile où je puisse me réfugier pour me soustraire à votre présence (4) ! Si, dans l'orgueil de ma pensée je m'élève au-dessus des sphères célestes ; si, dans la bassesse de mes affections, je descends jusqu'au fond des enfers, mon âme, tout en vous fuyant, vous retrouve toujours (5).

Vainement téméraire oiseau, porté sur les ailes de mon imagination légère, je vais parcourant la terre et les mers, pour aller me fixer aux extrémités du monde. Alors que je crois avoir voyagé seul, je m'aperçois que c'est votre main, ô mon Dieu, qui m'y a conduit ; alors que je crois m'être séparé de vous, je me retrouve malgré moi entre vos bras (6). Quelquefois je désire que les ténèbres tombent sur mon intelligence, j'invoque comme un délice la

(1) Dixerunt Deo : Recede a nobis ; scientiam variarum tuarum nolumus. Job. XXI. — (2) Sous-entendez : Dieu dont l'idée est toujours enveloppée dans l'idée d'universel. *(Note du Trad.)* — (3) Væ eis cum recessero ab eis. Oz. XI. — (4) Quo ibo a spiritu tuo ? et quo a facie tua fugiam. Ps. CXXXVIII. — (5) Si ascendero in cœlum tu illic es, si descendero in infernum ades. *Ibid.* — (6) Si sumpsero pennas meas diluculo et habitavero in extremis maris, etenim illuc manus tua deducet me, et tenebit me dextera tua. *Ibid.*

nuit afin qu'elle me dérobe votre vue. Je la cherche, je l'appelle, cette nuit funeste avec le même empressement que l'on cherche la lumière, avec les transports impatients de celui qui soupire après le jour (1). Tout est inutile ! Ces ténèbres que je crée volontairement ne peuvent me dérober votre vue ; chassée d'un côté, votre image revient de l'autre ; reléguée de l'intelligence, elle surgit du fond du cœur ; comprimée dans le cœur, elle vient se présenter à l'intelligence, et parmi les ténèbres de mes erreurs, je suis obligé de vous contempler et de vous voir comme à la lumière du grand jour (2).

Non seulement l'homme tend nécessairement à Dieu par son intelligence, mais aussi par son cœur ; il aspire nécessairement non pas seulement à le connaître, mais aussi à l'aimer ; il a non seulement l'idée, mais aussi l'amour passionné de Dieu inné en lui. Et en effet, semblable à l'hydropique, qui, plus il boit, plus il a soif, l'homme, plus il jouit, plus il aspire à jouir. Quels efforts ne fait-il pas, quels artifices n'emploie-t-il pas, quels stratagèmes n'invente-t-il pas, pour prolonger les instants de satisfaction et de plaisir ? Il ne lui suffit pas de jouir de temps en temps ; il veut jouir toujours. De plus, bien qu'il obtienne tout ce qu'il désire, tout ce qu'il demande, il n'est jamais satisfait. Ses désirs n'ont plus de bornes ; semblables au feu, à mesure qu'ils sont satisfaits, ils s'enflamment à l'infini. Le monde entier ne peut remplir le vide immense de sa volonté, ni apaiser l'infatigable activité de ses désirs. Pourquoi, je vous prie, du plaisir qu'il éprouve dans le présent, s'élance-t-il avec tant d'anxiété, avec tant de transports vers les plaisirs qu'il pourra goûter dans l'avenir ? Pourquoi, dans l'illusion de son désir, entrevoit-il dans tout bien placé loin de lui quelque chose d'infini ? En un mot tout ce qui est passager et fini le dégoûte, l'importune et l'ennuie. Il veut tout et il le veut pour toujours. Il aspire à un bien infini en extension, éternel en durée. Or le bien infini en extension, éternel en durée n'est autre que Dieu. C'est donc avec une inclination naturelle, nécessaire, indestructible, que l'homme tend continuellement à Dieu, qu'il cherche, qu'il veut, qu'il désire Dieu. La tendance nécessaire que nous avons vers tout ce qui est vrai, n'est que le symptôme de la tendance nécessaire de notre cœur vers Dieu. De même que c'est vers Dieu, souveraine vérité, qu'il aspire en tout ce qu'il désire connaître, c'est aussi vers Dieu, souverain bien, qu'il aspire en tout

(1) Et dixi : forsitan tenebræ conculcabunt me ; et nox illuminatio mea in deliciis meis. Ps. CXXXVIII. — (2) Quia tenebræ non obscurabuntur a te ; et nox sicut dies illuminabitur sicut tenebræ ejus ita et lumen ejus. *Ibid.*

ce qu'il se prend à aimer (1). Dans les plaisirs mêmes qui le dégradent, il ne cherche que le bien infini, qui est infinie perfection. Dans l'union avec les créatures, il ne cherche implicitement que l'union avec le créateur. Dans tout ce qu'il projette et s'efforce d'obtenir, alors même qu'il fuit loin de Dieu et l'offense, c'est toujours Dieu qui est l'objet mystérieux de ses recherches, l'objet lointain de son espérance. Même en s'abandonnant aux plaisirs créés de Dieu, et dont il abuse pour l'offenser, il n'aime implicitement que Dieu ; et tandis qu'il s'éloigne de Dieu, il semble lui dire avec le prophète : « Vous êtes, ô mon Dieu, l'unique objet capable de remplir, de contenter mon cœur ; vous êtes ma portion, mon héritage nécessaire dans le temps et dans l'éternité. » (2).

Enfin l'homme tend nécessairement à Dieu non seulement par l'intelligence et par le cœur, mais encore, qui le croirait? par les sens eux-mêmes. S'il ne lui suffit pas de croire à l'existence de Dieu, il ne lui suffit pas non plus de l'aimer ; mais il veut encore le voir et l'entendre ; il veut l'avoir d'une manière sensible auprès de lui et en sa compagnie. De là la propension qu'ont eue les hommes et toujours et partout à représenter sous une image sensible, Dieu ou ce qu'ils ont pris pour Dieu, et reproduire son effigie ou sur le bois ou sur le bronze ou sur le marbre ; propension qui a donné naissance aux arts, à ces arts qui se sont ensuite prostitués aux créatures ; et tout cela n'est dû qu'à ce désir inné, indestructible qu'ont les hommes de se représenter le Créateur sous des formes sensibles. De là l'ardeur fiévreuse avec laquelle les gentils multiplièrent les idoles, en remplirent non seulement les temples, mais encore les palais, les maisons, les rues, les places, les cités, les campagnes, les portèrent même sur eux et partout, comme pour avoir dans leurs Dieux des compagnons inséparables de leurs destinées, partager avec eux les peines et les plaisirs de la vie, et les avoir toujours sous leurs yeux et en leur société. De là la sollicitude des vrais catholiques qui en font autant pour les images du vrai Dieu et des vrais amis de Dieu ; et de là leur empressement à multiplier indéfiniment les saintes images, à en orner tous les lieux, à les honorer d'un culte religieux, à les porter sur leur personne. D'où il est facile de comprendre que les Iconoclastes anciens et modernes en faisant la guerre aux saintes images ont péché non seulement contre la religion, mais aussi contre la raison, non seulement contre la foi, mais aussi contre la nature, et qu'ils sont non seulement sacriléges, mais absurdes au souverain

(1) Cognoscunt in omni cognito, adamant in omni amato. — (2) Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. Ps. LXXII.

degré ; puisqu'ils ont la prétention d'aller contre le sentiment, le besoin universel, constant, inné, dans tous les hommes de se représenter Dieu, d'une manière sensible. Qu'en est-il advenu ? Peut-être que l'on ait renoncé à sculpter et à peindre ? Non, parce que c'est là une impossibilité. Mais il est arrivé que cessant de peindre et de sculpter des images de Dieu, les hommes se sont mis à peindre et à sculpter Satan. Au lieu de sculpter et de peindre les saints et les mystères si purs de notre religion ils se sont mis à peindre et à sculpter les mystères impurs du paganisme. Au lieu de sculpter et de peindre les saints en qui resplendissent merveilleusement les attributs divins, ils ont peint et sculpté les héros profanes en qui s'incarne l'inspiration diabolique. Au lieu de remplir les habitations d'images de Jésus-Christ, de sa mère immaculée et des saints, on les remplit d'images de l'adultère Jupiter, de grâces impudiques, de muses immodestes, de Vénus prostituées ; parce que l'homme ne peut s'empêcher de représenter, par les couleurs ou par le ciseau, soit Dieu soit quelque chose qui en tienne la place ; s'il ne peint pas le Dieu véritable, il représente de faux dieux ; et il saura bien se mettre sous les yeux les funestes prosopopées du vice, s'il est empêché de placer sous son regard les nobles images de la vertu.

Je dirai plus : non seulement l'homme a une invincible propension à se représenter Dieu sensiblement, et à l'avoir auprès de lui ; mais encore à s'unir intimement à lui-même par les sens, à se transformer en lui, et à devenir même sensiblement, même corporellement, une même chose avec lui. Or, comme la manière la plus simple de s'assimiler une chose est de s'en nourrir, parce que l'aliment se transforme en notre propre substance, l'homme, le dirai-je ? oui l'homme a au fond de son cœur le mystérieux désir, l'appétit surnaturel, de se nourrir de Dieu. De là l'usage constant chez tous les peuples de manger une partie des victimes sacrifiées à la divinité, s'imaginant en cela participer à quelque chose de divin. De là cette faim de la divine Eucharistie, qu'éprouvent les âmes vraiment chrétiennes. Et pourquoi ? parce que dans l'Eucharistie Dieu, non seulement converse familièrement avec nous, mais encore se communique en manière d'aliment, non en figure, non par la foi seule, mais en réalité par le corps de N.-S. Jésus-Christ. De là on comprend comment le mystère eucharistique, ce grand prodige de la puissance et de l'amour de Dieu, a été le moyen ineffable choisi de Dieu pour satisfaire le désir de s'unir à Dieu d'une manière sensible, et comment ce mystère est devenu le complément, la perfection de la véritable religion, qui n'est

vraie et parfaite, qu'en tant qu'elle satisfait et apaise tous les instincts légitimes de l'homme. Or, l'homme jusque dans sa chair et dans ses os, soupire après son union physique avec le Dieu de vie, parce qu'il aspire à être vivifié de Dieu et retiré de son humiliation et de tous ses abaissements. Le prophète l'a dit : « Mon cœur est ma chair ont tressailli du désir de s'unir au Dieu vivant. Mes ossements humiliés tressailleront lorsque la joie divine aura passé dans mes sens (1). »

Or tout cela posé, voici comment je raisonne. L'unique nécessaire pour l'homme est ce dont l'homme ne peut absolument se passer ; ce à quoi l'homme tend sans cesse et universellement de tout le poids de ses inclinations, de toute l'impétuosité de ses désirs, de toute la violence de ses affections. Mais nous l'avons vu : l'homme non seulement par son intelligence et par son cœur, mais encore par tous ses sens, c'est-à-dire par toutes ses puissances, par toutes ses facultés, par toutes ses entrailles, par tout son être, est en relation naturelle, intime, perpétuelle, indestructible avec Dieu ; il cherche Dieu invinciblement toujours et en tout ; il est toujours fixé et comme cloué en Dieu, alors même qu'il se livre aux excès par lesquels il offense Dieu et s'éloigne de Dieu. Donc, dit S. Augustin, l'unique nécessaire pour l'homme est cette unité supérieure, ineffable, infinie, parfaite, en laquelle le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint ne sont qu'un seul et même Dieu (2). L'unique nécessaire pour l'homme est que ce Dieu *Trine* et *un*, cette trine unité, cette unique Trinité se répète, se reproduise dans l'homme, afin que lui aussi, comme l'a dit Jésus-Christ, devienne par la grâce une divine unité, soit un avec Dieu, en Dieu et de Dieu, comme le Verbe est un avec son divin Père et avec l'Esprit-Saint en unité de nature : « Père, disait Jésus-Christ, qu'ils soient un, comme nous sommes un (3). »

Mais comment s'obtient cette union intime de nous-mêmes avec Dieu, cet unique nécessaire qui seul peut nous tenir lieu de tout et dont l'absence ne saurait être suppléée par quoi que ce soit ? Contemplez ici Marie, sœur de Marthe. Il est dit qu'elle était humblement assise à terre aux pieds de Jésus, écoutant avec soumission sa parole et l'accueillant dans son cœur avec un amour affectueux : *Maria sedens secus pedes Domini audiebat Verbum illius*. Oh ! que ces paroles sont belles ! Oh ! qu'il est grand le mys-

— (1) Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum Ps. LXXIII. — Auditui meo dabis gaudium et lætitiam et exultabunt ossa humiliata. Ps. L. — (2) Unum est necessarium : unum illud supernum ubi Pater, verbum et spiritus sanctus unum sunt. S. Aug. — (3) Ut sint unum, sicut nos unum sumus. Jo. XVII.

tère qu'elles nous révèlent! Oh! qu'elle est importante la vérité qui nous y est enseignée!

L'enfant à peine né sent en lui-même ce vide des entrailles qu'on appelle la faim. Il s'en plaint et exprime sa plainte par des gémissements. Mais avant que la mère l'en ait instruit en l'approchant de son sein, il ignore que l'on remédie à cette sensation pénible par l'alimentation; encore moins a-t-il l'intelligence nécessaire pour le choix de l'aliment et la force de se le procurer; et lorsqu'il a par expérience appris que l'aliment apaise la faim, s'il est abandonné à lui-même, il porte stupidement à la bouche tout ce qui lui tombe sous la main, et il avale comme aliment de vie la pierre, le bois, le métal, l'insecte qui peuvent lui donner la mort. Or telle est justement, selon S. Pierre, la condition de l'homme en ce monde : « Nous ressemblons à des enfants nouveaux-nés (1). » Il est vrai que l'homme a un instinct divin, en vertu duquel et par son intelligence, et par son cœur, et par tous ses sens, il tend sans cesse vers Dieu; mais ce besoin et cette faim, il ne les sent, il ne les connaît que d'une manière confuse; et sans un enseignement extérieur qui l'instruise, sans une mère divine qui l'approche du sein nourricier, et, comme disait S. Paul, lui instille abondamment le lait de la doctrine évangélique (2), l'homme ne connaît, ne conçoit nullement qu'il ne peut apaiser la faim et la soif de son intelligence que par la vérité divine; qu'il ne peut apaiser la faim et la soif de son cœur avide d'aimer que par la bonté de Dieu; et que ses sens, qui réclament une alimentation substantielle ne peuvent être assouvis que par la vertu de Dieu. Aussi abandonné à lui-même, cet enfant débile, ne sachant pas s'élever jusqu'au ciel, demande à la terre l'unique nécessaire que réclame son instinct divin; il saisit tout ce qui se présente : l'erreur d'abord, et il en nourrit son intelligence; le vice, et il en nourrit son cœur; la superstition et les joies sensuelles, et il en nourrit ses sens. Ainsi, au lieu du Créateur qui seul peut le vivifier, il embrasse la créature qui le tue.

Quel est donc le moyen pour éviter un si grand mal, pour trouver l'union intime avec Dieu, l'unique nécessaire capable de nous contenter et de nous rendre heureux? Madeleine nous l'enseignera : il faut comme elle se tenir aux pieds de Jésus-Christ, écouter sa parole, recevoir sa doctrine, professer sa religion, parce que l'homme venant de Dieu et allant à Dieu ne peut franchir l'intervalle qui nous en sépare qu'avec l'aide de Dieu, en compagnie de

(1) Sicut modo geniti infantes. I Petr. II. — (2) Tanquam parvulis Domini lac vobis potum dedi. I Cor III.

Dieu. Entre deux extrêmes divins, il n'y a, il ne peut y avoir qu'un moyen divin ; et ce moyen divin, c'est la religion de Jésus-Christ, la révélation de l'homme-Dieu, du médiateur entre Dieu et l'homme, l'expression des oracles divins à l'usage de l'homme : *Maria sedens secus pedes Domini audiebat Verbum illius.*

Et de fait comme l'homme est intelligence, cœur et organisme, et que Dieu est vérité, amour et force, la doctrine évangélique, la religion de Jésus-Christ est par elle-même dogme, morale et culte ; et par rapport à l'homme elle est foi, obéissance et piété. Or par le moyen de la foi à ses dogmes, la religion fait participer l'intelligence de l'homme à la vérité infinie, et elle l'éclaire ; par le moyen de l'obéissance à ses lois, elle élève le cœur de l'homme à l'amour infini, et elle le satisfait ; par le moyen de la piété, par les pratiques de son culte, elle peut répandre jusque sur les sens de l'homme quelque chose de la puissance et de la noblesse qui est dans l'infini, et elle les perfectionne. Maintenant la vérité infinie, l'amour infini, la puissance infinie ne sont autre que Dieu même. Donc la parole, la doctrine, la religion de Jésus-Christ sont le moyen divin donné à l'homme pour trouver Dieu, pour se mettre, quant à toutes ses puissances, en communication réelle, en commerce efficace avec Dieu ; recevoir Dieu tout entier en lui-même, s'unir intimement à Dieu, vivre de la vie de Dieu, être identifié, selon S. Paul, et transformé en Dieu, devenir une même chose avec Dieu par une transformation de tout son être en la splendeur des perfections et de l'être de Dieu (1). Et parce que ce Dieu est *un* et *Trine*, le chrétien le copie et le reproduit en lui-même *un* et *trine*, comme il est, par le moyen d'une triple communication de la nature divine ; et par là il obtient et possède en lui-même ce souverain nécessaire, unique, parfait, infini, dans lequel le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint forment une réelle et véritable Trinité, l'unité essentielle et éternelle : *Unum est necessarium, unum illud supernum, ubi Pater, Verbum et Spiritus Sanctus unum sunt.* Précieuse unité, unité nécessaire, où l'homme trouve tout ce qu'il désire, qui le met, selon l'ordre naturel et divin, en harmonie, en paix avec lui-même par son union avec Dieu, qui contente tous ses désirs, satisfait tous ses instincts, remédie à toutes ses faiblesses, lui communique tout ce qui le sanctifie, le divinise, le perfectionne. O portion la meilleure qui, assurée de l'invariable persévérance, ne peut plus être ravie ! Mais portion qui ne s'obtient qu'aux pieds de Jésus-Christ, en écoutant sa doctrine, en professant sa religion !

(1) Qui adhæret Domino, unus spiritus est. I Cor. VI.

Or ce n'est pas encore assez ; car tout cela ne s'obtient que dans la véritable Eglise.

Contemplez Marthe et Madeleine et gardez-vous de les mépriser. Ces deux femmes simples et pieuses représentent, selon Eusèbe d'Emèse, quelque chose de grand et de sublime (1). Marthe est innocente, Marie est pénitente. Marthe travaille, Marie s'applique à la prière. Marthe est tout entière aux préparatifs du festin qui doit être offert à Jésus-Christ ; Marie est tout entière à la parole qu'elle recueille des lèvres du Sauveur. Or voici, continue le même Père, voici dans cette heureuse maison une figure de la véritable Eglise : dans la véritable Eglise, en effet, il n'y a que des fidèles, ou innocents, ou pénitents ; puisque les pécheurs n'appartiennent qu'à son corps et non à son esprit ; il n'y a aussi dans l'Eglise que deux genres de vie, la vie active et la vie contemplative, le zèle tout entier attentif à l'exercice de la charité envers le prochain, et l'esprit de prière et d'amour qui s'applique surtout à converser avec Dieu. Voilà donc une image fidèle de la véritable Eglise, de l'Eglise catholique (2). Donc Jésus-Christ qui, dans la maison de Marthe et de Marie, fait entendre sa parole, c'est Jésus-Christ qui, dans le sein de son Eglise, maintient sa doctrine et sa religion ; Madeleine qui, dans cette seule maison, trouve Jésus-Christ et en obtient la part la meilleure, c'est le chrétien qui, dans l'Eglise catholique seulement, peut trouver Jésus-Christ, s'asseoir à ses pieds, participer à son enseignement et à sa grâce, obtenir l'union avec Dieu, cet unique nécessaire pour lequel il a été créé.

Hélas ! hors de l'Eglise catholique divinement établie, en laquelle est toujours présent, pour faire entendre sa parole, ce même Jésus-Christ qui l'a fondée, il n'y a que des églises fabriquées de la main des hommes, dans l'intérêt de leurs passions ; et voilà pourquoi on ne saurait y trouver Jésus-Christ ; et voilà pourquoi il n'y a là que parole humaine, enseignement humain, religion humaine que l'homme a créée à l'image de sa nature dégradée, et qui par conséquent porte l'empreinte de sa nullité, de sa faiblesse, de sa légèreté, de sa corruption. Ce sont là des maisons de Caïphe où Jésus-Christ est blasphémé ; mais non la maison de Marthe et de Madeleine, où Jésus-Christ enseigne avec bonté, accueille avec amour et console. Comme dans ces Eglises profanes la foi n'a d'autre règle que le jugement particulier, la morale n'a aussi d'autre sanction que la volonté individuelle, et le culte d'autre règle que l'intérêt propre. La foi n'est qu'opinion, la morale que

(1) Utraque magnum aliquid significat. Euseb. Emiss. — (2) In his duobus Ecclesia consistit. Id.

caprice, le culte qu'une vaine cérémonie; parce que chacun peut croire ce que bon lui semble, vivre selon sa croyance, et rendre à Dieu le culte qu'il lui plaît. Tout chrétien est dès lors un Pontife qui décide, un législateur qui commande, un prêtre qui sacrifie, mais au-dedans de lui-même, et en ne prenant que dans lui-même la règle de la croyance, des mœurs et de la prière.

Vainement donc l'hérétique, qui n'admet de la révélation divine que ce qui convient à sa raison, à son sentiment, à son sens purement humain, qui par conséquent est placé hors de la maison de Marthe et de Madeleine, c'est-à-dire de la véritable Eglise, vainement, dis-je, l'hérétique, vraiment hérétique, se flatte d'obtenir l'unique nécessaire à l'homme. Vainement le fanatique Piétiste, par le moyen de prières qui, alors même que l'impudicité ne les souille pas, ne sont inspirées que par un enthousiasme insensé et soutenues par un pieux délire, croit pouvoir entrer en contact immédiat avec Dieu. Seule la vérité de Dieu, seule la grâce, seul l'amour de Dieu, seule la force et la vertu de Dieu peuvent produire l'union vraie, positive, efficace de l'homme avec Dieu. Les opinions vagues et erronées de l'homme, la défectueuse morale de l'homme, ne peuvent que vicier, corrompre et perdre l'homme en le séparant de Dieu. C'est pour cela que Jésus-Christ a dit que celui qui n'écoute pas l'Eglise, est hors de l'Eglise, qu'il doit être regardé comme un publicain, comme un schismatique, comme séparé, divisé, excommunié de Dieu (1). Il est séparé de Dieu dans le temps; il en sera séparé plus complétement dans l'éternité; et il apprendra par expérience ce qu'il ne voulut pas admettre par la soumission de la foi, savoir que hors de la véritable Eglise, on ne saurait trouver Jésus-Christ, on ne saurait trouver ni véritable union avec Dieu, ni véritable religion, ni véritable salut.

Deuxième point. Nous avons vu que notre union avec Dieu est réellement l'unique nécessaire. Mais cet unique nécessaire, cette part la meilleure, la seule précieuse, à laquelle sont liés notre repos, notre bonheur, dans la vie présente et dans la vie future, cet unique nécessaire est pourtant affaire de choix et dépend uniquement de notre libre élection: *Optimam partem elegit.* Que reste-t-il donc à faire pour se l'assurer? Contemplez Madeleine: Elle néglige tout autre soin, elle oublie tout, et l'affection pour sa sœur, et la pensée de sa propre nourriture, et son rang de maîtresse de maison, pour se tenir à terre aux pieds de Jésus-Christ. Or voilà justement ce que nous avons à faire, nous aussi: déta-

(1) Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus. Matth. xviii.

cher notre cœur des choses terrestres, sacrifier tout ce que nous possédons, tout ce que nous sommes, abjurer et renier l'orgueil de notre propre raison, le désordre de notre propre cœur, la fragilité de notre chair, enfin nous-mêmes, parce que comme l'a dit encore Jésus-Christ, c'est à cette condition seulement que nous pouvons nous tenir auprès de lui et le suivre lui qui est la voie, la vérité et la vie (1).

En effet il n'est pas possible que la raison croie aux dogmes infaillibles de Jésus-Christ, sans qu'elle s'abaisse ; que le cœur obéisse à ses rigides lois, sans qu'il renonce à lui-même ; que les sens se soumettent à son culte, sans qu'ils s'immolent avec leurs convoitises.

Il n'est pas possible que l'homme, être faible, infirme, corrompu, portant les stigmates du vice et des passions, s'élève jusqu'à la lumière, à la sainteté, à la vertu infinie, et s'y unisse par une transformation réelle, sans qu'il se dépouille de tout ce qui en lui-même, s'opposerait à cette ascension, à ce contact de l'âme avec l'inaccessible divinité.

Il n'est pas possible d'unir deux natures aussi disparates, aussi disproportionnées. Dieu et l'homme, en communion réelle, sans un total dépouillement de soi, sans un violent effort sur soi-même, sans assujétir l'intelligence, le cœur et le corps lui-même à l'action de Dieu.

Donc les religions de fabrique humaine, les doctrines de l'incrédulité et de l'hérésie, du protestantisme et du rationalisme, par cela même qu'elles méconnaissent ou condamnent l'assujétissement de la raison à l'autorité de l'Église, le sacrifice du cœur aux lois évangéliques, la mortification, la pénitence corporelle comme préparation à l'usage de l'Eucharistie ; par cela même qu'elles laissent l'homme libre de ne s'assujétir qu'aux dogmes qui lui paraissent croyables, de n'obéir qu'aux lois qui lui semblent praticables ; de ne rendre à Dieu qu'un culte qui n'incommode pas la chair : par cela même qu'au lieu d'exiger le sacrifice de l'intelligence, du cœur et des sens, elles ne font que les flatter ; par cela même qu'au lieu de condamner l'orgueil, les affections profanes, la mollesse, elles tendent à les fomenter ; par cela même qu'au lieu de placer l'homme dans un état de dépendance, de sacrifice, de peine, unique état qui naturellement convienne à un être aveugle, faible, maladif, corrompu, elles le placent dans un état diamétralement contraire à sa condition ; par cela même qu'elles lui parlent

(1) Si quis vult post me venire abneget semetipsum .. et sequatur me. Matth. XVI. — Ego sum via, veritas et vita. Jo. XVI.

d'indépendance, de liberté, de commodité et de jouissances sensibles ; qu'elles lui persuadent de s'attribuer à lui-même l'infaillibilité, la certitude, la justice, la force et lui inspirent une licence sans frein et sans limite, un empire absolu et arbitraire sur lui-même ; par cela même que, lui épargnant l'amertume salutaire, seul remède qui puisse le guérir, elles lui présentent, sous l'appât d'une douceur homicide, le poison qui doit lui donner la mort ; par cela même qu'au lieu de l'instruire pour le corriger, elles le flattent pour le corrompre ; qu'au lieu d'exiger de lui les travaux, les efforts, les sacrifices nécessaires pour obtenir la possession de Dieu, elles lui suggèrent que pour obtenir Dieu, pour acheter l'unique nécessaire, il est inutile de s'imposer le moindre sacrifice, et qu'elles donnent, par là un démenti sacrilége aux exemples des apôtres, des martyrs, des saints, et aux paroles de Jésus-Christ lui-même ; par cela même ces religions prétendues, ces soi-disant doctrines, ne sont nullement évangéliques, mais mondaines ; elles ne sont pas divines mais diaboliques ; elles sont, non-seulement sacriléges, mais encore absurdes, et non moins contraires à la raison qu'à la foi, non moins contraires à la philosophie qu'à l'Evangile.

Mais hélas ! ils ne sont pas moins stupides et insensés que les incrédules et les hérétiques, ces catholiques, qui, parce qu'ils ont le bonheur de vivre dans la véritable Eglise, où est la véritable parole, la véritable doctrine de Jésus-Christ, croient être dans la voie sûre pour arriver à l'union avec Dieu, à la possession de Dieu par Jésus-Christ, et cela sans accomplir ses lois, sans pratiquer son culte. C'est-à-dire que se contentant de sacrifier l'intelligence par la soumission de la foi, ils refusent d'immoler le cœur par l'obéissance aux préceptes, et d'immoler le corps par les exercices de la véritable piété.

Mais, certes, de même qu'il ne suffit pas à Madeleine d'être dans la même maison que Jésus-Christ, de même il ne doit pas suffire au chrétien d'être dans la véritable Eglise. Donc, comme Madeleine, se tenant aux pieds de Jésus-Christ, non-seulement appliquait son intelligence à sa doctrine, non-seulement gravait avec amour dans son cœur ses enseignements, mais encore lui rendait hommage par son attitude extérieure ; de même aussi le vrai chrétien ne doit pas se borner à demeurer dans le corps de l'Eglise par la profession de foi ; il doit aussi s'efforcer d'appartenir à l'esprit de l'Eglise par l'accomplissement de la loi et par la pratique du culte, sans quoi il ne parviendra jamais à l'unique nécessaire, à l'union avec Dieu.

Ou l'on possède Dieu tout entier, ou l'on ne le possède pas du tout ; ou Dieu est entièrement uni à l'homme, ou il en est entièrement séparé. On ne saurait appartenir à Dieu seulement par un côté, seulement par moitié. De même que l'hérétique, quelque fidèle qu'il soit à certains préceptes du Décalogue, quelques mortifications qu'il pratique, quelque multipliées que soient ses prières, par cela même qu'il n'a pas la foi divine, et que n'étant pas uni à Dieu par l'intelligence, il ne communique avec Dieu, ni par le cœur ni par les sens ; et que séparé de Dieu par un côté, il en est séparé par tout le reste ; de même aussi le catholique qui ne prie pas, qui ne fréquente pas les sacrements, qui n'entend pas la parole divine, qui ne se mortifie pas, qui ne fait pas pénitence, et qui, partant, ne participe pas à la vertu divine, laquelle se communique par ces moyens sensibles, ce catholique, demeure faible, tombe en péché, et dès lors cesse de participer à l'amour divin. Ce n'est pas tout, par cela même qu'il est devenu vicieux et corrompu, s'il ne perd pas encore la foi, s'il ne tombe pas dans l'incrédulité spéculative, il tombe dans l'incrédulité pratique ; s'il ne perd pas totalement la foi, du moins il lui porte un coup mortel. Il conserve encore la foi, il est vrai ; mais, selon la pensée de S. Jacques (1) il ne la conserve que comme un cadavre qui se dissout, non comme un remède qui vivifie ; comme un poids qui accable, non comme un appui qui soutient ; comme un remords qui déchire, non comme un miroir dans lequel on voie Dieu tel qu'il peut être vu ici-bas, et duquel on reçoive les splendeurs vivifiantes de la raison infinie ; et ainsi il ne participe nullement d'une manière efficace et salutaire à la vérité divine. Par conséquent, le chrétien qui n'a nul souci de s'unir à Dieu par les sens, au moyen des pieuses pratiques du culte, cesse à la longue de lui être uni de cœur par la soumission aux divins préceptes ; et il cesse enfin un jour de lui être uni par l'intelligence au moyen d'une foi vive, agissante, efficace. Par conséquent, ce mauvais catholique, appartenant au corps de l'Eglise par la profesion extérieure de la foi, est séparé de son esprit, et, partant séparé aussi de l'Esprit de Dieu, puisqu'il ne peut participer à l'Esprit de Dieu que par son union à l'esprit de l'Eglise, à l'âme de l'Eglise qui est Jésus-Christ. Il est donc en état permanent de schisme, de séparation d'avec Dieu ; et si la mort vient à le surprendre en cet état, cette séparation réelle d'avec Dieu où il se trouve, deviendra irréparable, éternelle.

Donc, ayons soin d'immoler à Dieu, de soumettre à Dieu non-seulement l'intelligence par l'humilité de la foi, mais encore le

(1) Fides sine operibus mortua est. Jacob. II.

cœur par la fidélité à la loi évangélique, et de plus les sens, par la pratique du culte, de la prière, des sacrements, de la pénitence. Ainsi unis entièrement à Dieu ici-bas, et par l'esprit, et par le cœur, et par les sens, nous mériterons de lui être encore unis dans les cieux; nous obtiendrons cet unique nécessaire pour lequel nous avons été créés; et nous partagerons, avec Madeleine, l'avantage d'avoir choisi pour nous, dans le temps, cette part meilleure, qui ne pourra jamais nous être ravie, et nous rendra heureux dans l'éternité. *Optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.* Ainsi soit-il.

LA FEMME EN TRAVAIL

ou les hommes enfantés spirituellement par Marie au pied de la croix

Mulier, cum parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus. Cum autem pepererit puerum, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum.

Une femme, lorsqu'elle est sur le point d'enfanter, a de la tristesse, de ce que son heure est venue Mais lorsqu'elle a enfanté un fils, elle oublie dès lors ses grandes douleurs, par la joie qu'elle a de ce qu'un homme est venu au monde. (Jo. XVI.)

De même qu'Adam, après le péché, fut condamné à vivre d'un travail pénible, de même aussi Eve fut condamnée à enfanter avec douleur (1).

Or, il est certain que Jésus-Christ s'étant mis à la place d'Adam pour expier sa faute, prit aussi sur lui toute la peine due au péché. Et, en effet, son pain qui, comme il l'a déclaré lui-même, était de faire la volonté de son Père, en accomplissant l'œuvre de notre salut (2), ce pain si dur, mais en même temps si doux et si délicieux au goût de son tendre cœur, le nouvel Adam voulut le gagner non-seulement à la sueur de son front (3), mais par une sueur de sang ruisselant de tout son corps (4).

Il est certain aussi que Marie a été appelée à prendre la place d'Eve, afin, dit S. Bernard, que les deux sexes concourussent à notre restauration, comme tous les deux avaient coopéré à notre ruine (5); et que, par conséquent, la femme, pour coopérer à l'expiation du péché d'Eve, eut aussi à en porter le châtiment qui est de n'enfanter qu'avec douleur : *In dolore paries.*

(1) In dolore paries. Gen. III. — (2) Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me ut perficiam opus ejus. Jo. IV. — (3) In sudore vultus tui vesceris pane tuo. Gen. III. — (4) Factus est sudor ejus quasi guttæ sanguinis decurrentis in terram. Luc XXII. — (5) Congruum fuit ut adesset nostræ reparationi uterque sexus, quorum corruptioni neuter defuisset. S. Bern.

Mais quand et comment cela a-t-il pu se vérifier en Marie, s'il est certain que son fils premier-né, Jésus-Christ, de même qu'il a été conçu sans concupiscence, a aussi été enfanté sans douleur? Ah! dit S. Jean Damascène, les douleurs, les peines, que Marie ne souffrit pas à Bethléem en enfantant son fils innocent, elle eut à les souffrir mille fois plus terribles sur le Calvaire, en enfantant l'homme pécheur (1). Hélas! joies payées avec usure! douloureux échange qui se fit ainsi dans la condition de Marie! C'est ce que Jésus-Christ, d'après S. Augustin et le vénérable Bède, a voulu décrire dans la parabole de la femme qui, arrivée à l'heure de son mystérieux enfantement, est absorbée dans un océan de mortelle tristesse, et qui change son affliction en joie dès qu'elle voit un homme de plus venu au monde : *Mulier cum parit tristitiam habet!*

Pénétrons donc dans l'esprit de cette parabole et voyons-y quelle a été la rigueur du martyre de Marie dans la passion de son Fils; avec quel courage et quelle joie Marie s'est associée à l'amour du Père, et comment, grâce à cette passion et à cet amour, nous tous hommes déchus, nous avons reçu de Marie une seconde naissance, et nous sommes passés du monde terrestre et corporel au monde spirituel et divin, afin que pénétrés d'une pieuse reconnaissance pour cette divine Mère, nous devenions les fils de son amour, comme nous avons été les fils de sa douleur.

Premier point. Il semble étrange, au premier abord, que le Seigneur, dans la parabole de la femme en travail, parle seulement de la tristesse qu'elle éprouve, tandis qu'en pareil cas les douleurs du corps sont bien plus atroces que la tristesse du cœur. Or, quelle est donc cette femme d'une condition si différente de celle des autres, qui, dans un enfantement réel, ne souffre nullement de corps et est en même temps en proie à une nouvelle tristesse au fond de son cœur? *Tristitiam habet!* Ah! dit S. Bernard, cette femme mystérieuse en travail, c'est Marie qui, en enfantant les hommes à la vie spirituelle, eut à supporter dans son tendre cœur toutes les peines, tous les outrages, tous les tourments, toutes les douleurs que son Fils bien-aimé souffrit dans son corps (2). Et, en effet, dit ce saint docteur, une mère n'est-elle pas toujours plus sensible aux souffrances de ses enfants qu'à ses propres souffrances (3)?

Que voit donc Marie sur le Calvaire? Elle voit s'avancer son Fils bien-aimé haletant, épuisé sous le poids énorme de sa croix; elle voit son front pâle, ses yeux éteints, ses lèvres livides, ses

(1) Quos dolores effugit pariens, illos passionis tempore sustinuit. S. Jo. Damasc. — (2) Quod Christus in corpore, beata Virgo in corde perpessa est. S. Bern. — (3) Parentes magis torquentur in filiis quam in scipsis. Id.

cœur par la fidélité à la loi évangélique, et de plus les sens, par la pratique du culte, de la prière, des sacrements, de la pénitence. Ainsi unis entièrement à Dieu ici-bas, et par l'esprit, et par le cœur, et par les sens, nous mériterons de lui être encore unis dans les cieux; nous obtiendrons cet unique nécessaire pour lequel nous avons été créés; et nous partagerons, avec Madeleine, l'avantage d'avoir choisi pour nous, dans le temps, cette part meilleure, qui ne pourra jamais nous être ravie, et nous rendra heureux dans l'éternité. *Optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.* Ainsi soit-il.

LA FEMME EN TRAVAIL

ou les hommes enfantés spirituellement par Marie au pied de la croix

Mulier, cum parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus. Cum autem pepererit puerum, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum.

Une femme, lorsqu'elle est sur le point d'enfanter, a de la tristesse, de ce que son heure est venue Mais lorsqu'elle a enfanté un fils, elle oublie dès lors ses grandes douleurs, par la joie qu'elle a de ce qu'un homme est venu au monde. (Jo. XVI.)

De même qu'Adam, après le péché, fut condamné à vivre d'un travail pénible, de même aussi Eve fut condamnée à enfanter avec douleur (1).

Or, il est certain que Jésus-Christ s'étant mis à la place d'Adam pour expier sa faute, prit aussi sur lui toute la peine due au péché. Et, en effet, son pain qui, comme il l'a déclaré lui-même, était de faire la volonté de son Père, en accomplissant l'œuvre de notre salut (2), ce pain si dur, mais en même temps si doux et si délicieux au goût de son tendre cœur, le nouvel Adam voulut le gagner non-seulement à la sueur de son front (3), mais par une sueur de sang ruisselant de tout son corps (4).

Il est certain aussi que Marie a été appelée à prendre la place d'Eve, afin, dit S. Bernard, que les deux sexes concourussent à notre restauration, comme tous les deux avaient coopéré à notre ruine (5); et que, par conséquent, la femme, pour coopérer à l'expiation du péché d'Eve, eut aussi à en porter le châtiment qui est de n'enfanter qu'avec douleur : *In dolore paries.*

(1) In dolore paries. Gen. III. — (2) Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me ut perficiam opus ejus. Jo. IV. — (3) In sudore vultus tui vesceris pane tuo. Gen. III. — (4) Factus est sudor ejus quasi guttæ sanguinis decurrentis in terram. Luc XXII. — (5) Congruum fuit ut adesset nostræ reparationi uterque sexus, quorum corruptioni neuter defuisset. S. Bern.

Mais quand et comment cela a-t-il pu se vérifier en Marie, s'il est certain que son fils premier-né, Jésus-Christ, de même qu'il a été conçu sans concupiscence, a aussi été enfanté sans douleur? Ah! dit S. Jean Damascène, les douleurs, les peines, que Marie ne souffrit pas à Bethléem en enfantant son fils innocent, elle eut à les souffrir mille fois plus terribles sur le Calvaire, en enfantant l'homme pécheur (1). Hélas! joies payées avec usure! douloureux échange qui se fit ainsi dans la condition de Marie! C'est ce que Jésus-Christ, d'après S. Augustin et le vénérable Bède, a voulu décrire dans la parabole de la femme qui, arrivée à l'heure de son mystérieux enfantement, est absorbée dans un océan de mortelle tristesse, et qui change son affliction en joie dès qu'elle voit un homme de plus venu au monde : *Mulier cum parit tristitiam habet!*

Pénétrons donc dans l'esprit de cette parabole et voyons-y quelle a été la rigueur du martyre de Marie dans la passion de son Fils; avec quel courage et quelle joie Marie s'est associée à l'amour du Père, et comment, grâce à cette passion et à cet amour, nous tous hommes déchus, nous avons reçu de Marie une seconde naissance, et nous sommes passés du monde terrestre et corporel au monde spirituel et divin, afin que pénétrés d'une pieuse reconnaissance pour cette divine Mère, nous devenions les fils de son amour, comme nous avons été les fils de sa douleur.

Premier point. Il semble étrange, au premier abord, que le Seigneur, dans la parabole de la femme en travail, parle seulement de la tristesse qu'elle éprouve, tandis qu'en pareil cas les douleurs du corps sont bien plus atroces que la tristesse du cœur. Or, quelle est donc cette femme d'une condition si différente de celle des autres, qui, dans un enfantement réel, ne souffre nullement de corps et est en même temps en proie à une nouvelle tristesse au fond de son cœur? *Tristitiam habet!* Ah! dit S. Bernard, cette femme mystérieuse en travail, c'est Marie qui, en enfantant les hommes à la vie spirituelle, eut à supporter dans son tendre cœur toutes les peines, tous les outrages, tous les tourments, toutes les douleurs que son Fils bien-aimé souffrit dans son corps (2). Et, en effet, dit ce saint docteur, une mère n'est-elle pas toujours plus sensible aux souffrances de ses enfants qu'à ses propres souffrances (3)?

Que voit donc Marie sur le Calvaire? Elle voit s'avancer son Fils bien-aimé haletant, épuisé sous le poids énorme de sa croix; elle voit son front pâle, ses yeux éteints, ses lèvres livides, ses

(1) Quos dolores effugit pariens, illos passionis tempore sustinuit. S. Jo. Damasc. — (2) Quod Christus in corpore, beata Virgo in corde perpessa est. S. Bern. — (3) Parentes magis torquentur in filiis quam in scipsis. Id.

joues adorables souillées de crachats et sillonnées de plaies ; elle voit sa tête sacrée horriblement enveloppée d'une épouvantable guirlande de poignantes épines, dont les piquants ensanglantés traversant le front, les paupières, les tempes, attestent et l'affreuse barbarie avec laquelle on a dû les enfoncer, et les cruelles déchirures qu'elles ont dû causer dans les tissus les plus délicats, et les spasmes atroces que doivent occasionner celles qui demeurent implantées dans le crâne ; elle voit enfin le sang qui en a jailli, et qui s'est coagulé en grumeaux sur le visage ; en sorte que, devenu tout à fait méconnaissable, il ne reste plus en lui aucune trace de sa ravissante beauté, de ses traits divins : ce n'est plus une figure humaine (1) !

O spectacle bien capable de déchirer les cœurs les plus durs ! ô scène de douleur et de pitié ! Les pieuses femmes qui le suivent ne peuvent en supporter la vue ; désolées et navrées, elles poussent des cris déchirants et fondent en larmes (2). Or, si telle est la compassion qu'éveille dans le cœur des autres femmes le piteux état auquel est réduit le Sauveur, quelle n'aura pas été l'impression produite sur le cœur de la plus tendre des mères ?

Mais quelque chose de plus atroce encore est réservé à son regard maternel : c'est sous ses yeux que les bourreaux arrachent violemment de dessus les épaules de Jésus les vêtements déjà collés sur ses plaies ; et ainsi ils ouvrent de nouveau et mettent à découvert ces plaies de la manière la plus impitoyable. Cette tendre Mère voit donc le corps adorable de son divin Fils, non-seulement de toutes parts meurtri et déchiré, mais ne présentant plus de la tête aux pieds qu'une seule plaie. Elle voit les chairs lacérées, la peau qui pend en lambeaux, les muscles brisés, les os mis à nu, et le sang qui ruisselle de toutes les parties du corps. Elle comprend toute l'horreur des ravages que la flagellation a produits sur une chair si délicate et si chère à son cœur ; et, par une mystérieuse correspondance, elle en éprouve en elle-même tout le supplice. Il n'y a, dit S. Bonaventure, qu'une seule différence, c'est que dans la personne de Jésus-Christ les plaies s'étendent sur toutes les parties de son corps, au lieu que dans Marie l'amour maternel, imitant la cruauté des bourreaux, les a toutes reproduites et concentrées dans son cœur (3).

Voici cependant arrivé le moment où la divine victime, Jésus-Christ, doit être placée sur l'autel de la croix. Les bourreaux le

(1) Vidimus et non erat adspectus. Is. LIII. — (2) Plangebant et lamentabantur eum. Luc XXIII. — (3) Singula vulnera per ejus corpus dispersa in uno Mariæ corde sunt unita. S. Bonavent.

poussent rudement vers la croix, le renversent dessus avec d'amères insultes, distendent ses membres avec des cordes, les fixent avec des clous. La mère éplorée entend de ses propres oreilles le cruel retentissement des marteaux, et le craquement des os déboîtés. Elle voit de ses propres yeux et les vêtements ensanglantés jetés à ses pieds, et les clous qui à travers les muscles déchirés s'ouvrent la voie par de larges blessures, et le sang qui jaillit et ruisselle de toute part jusque sur elle-même. Elle voit les palpitations de ses membres sacrés ; elle voit retourner la croix pour river les clous ; elle voit son Fils pressé, écrasé comme le raisin sous le pressoir. Et toutes ces douleurs et toutes ces horreurs, dont le Fils est victime, vont, dit S. Jérôme, par une ineffable correspondance d'amour, se reproduire et se répéter en écho funeste sur le cœur de la Mère (1).

Oh ! ne nous arrêtons pas aux seules apparences ; pénétrons dans la réalité des choses. Marie corporellement est seulement voisine de la croix dressée sur la cruelle montagne (2) ; mais spirituellement Marie, nous dit S. Augustin, est elle-même clouée à la croix (3). En effet, Marie ne se contente pas de jeter un regard fugitif sur cette sanglante scène ; mais elle la contemple immobile ; elle la considère dans toutes ses parties ; elle la pénètre avec toute la vivacité de son intelligence si clairvoyante, avec toute la vigueur de son imagination si pure. Elle se met en esprit à la place de son Fils ; elle réalise dans sa pensée les atroces souffrances qu'éprouve cette humanité si précieuse et si chère ; elle les transporte par l'imaginative en sa propre personne ; elle se les représente, elle se les dépeint si vivement dans toutes les parties de son corps qu'elle éprouve en quelque sorte tout ce que Jésus-Christ éprouve dans son propre corps ; et elle en ressent les mêmes spasmes que si elle y était soumise elle-même. C'est ainsi qu'elle a elle-même la tête percée d'épines ; les pieds et les mains percés de clous ; tous les membres disloqués par le chevalet de la croix. C'est ainsi qu'elle éprouve elle aussi l'ardeur de la soif qui le tourmente, l'amertume du fiel dont il est saturé, les avanies des hommes qui l'outragent, les rigueurs de son Père qui l'abandonne. C'est ainsi qu'avec lui elle pâlit, elle blêmit, elle se lamente, elle se trouble aux approches du dernier moment ; et comme elle partage le supplice de son gibet, elle partage aussi son agonie et sa mort (4).

Que si elle ne meurt pas réellement, elle aussi, ce n'est pas un

(1) Quot clavi, quot ictus Christi carnem rumpentes, totidem Mariæ animam verberantes. S. Hieron. — (2) Stabat juxta crucem Jesu mater ejus. Jo. XIX. — (3) Christo crucifixo crucifigebatur et mater. S. Aug. — (4) Imo et in cruce cum filio cruciatur. S. Bern.

adoucissement, mais un surcroît de peine. Oh ! si une victime purement humaine pouvait suffire à la justice divine, avec quel transport cette tendre Mère aurait mille fois accepté la mort à la place de son Fils ! Mais ne pouvant mourir pour lui, elle se tourmente, elle se désole, elle aspire au moins à mourir en lui, parce que, dit S. Amédée, c'est la pire de toutes les morts que de sentir toutes les douleurs de la mort, sans pouvoir mourir (1).

S. Thomas, avec sa précision théologique, soutient que les douleurs de Marie sur le Calvaire furent plus vives et plus intenses que toutes celles qui peuvent être endurées dans la vie présente (2). Que si elle ne laissa pas de survivre, cela provint de ce que la tristesse de cette mère, dans son mystérieux enfantement, est de la même nature que la tristesse de Jésus-Christ dans le Jardin, tristesse qui, capable de causer mille fois la mort, la laissa vivre, par le même miracle qui soutint son Fils dans sa première agonie (3).

Mais comment et en quelle manière cet horrible martyre, semblable à celui d'Abraham, tout spirituel et intérieur, comment et en quelle manière cette profonde tristesse de Marie est-elle féconde ? Comment et en quelle manière cette douleur est-elle la douleur de l'enfantement (4). De la même manière, selon la prédiction du prophète, que la mort de Jésus-Christ pour le péché est une mort vivifiante, une mort qui fait naître à la vie une nombreuse lignée, une innombrable descendance (5).

Oh ! combien grands et profonds sont les mystères du Calvaire ! Jésus-Christ sur la croix avec les spasmes atroces qu'il y souffre, avec la mort ignominieuse qu'il y endure, va détruisant le vieil homme, l'homme condamné à la réprobation et à la mort ; il va effaçant de son sang versé le décret qu'il y condamne (6). Et en même temps il ranime ce vieil homme, il le vivifie, il le fait entrer dans un ordre nouveau de providence et de grâce, il l'incorpore à une nouvelle nature, juste de sa justice, sainte de sa sainteté, glorieuse de sa gloire ; il le régénère, il accomplit une réforme, une refonte complète, et comme une nouvelle et mystérieuse création, une nouvelle vie de la nature humaine (7).

Mais qu'on observe bien que ce sang, si pur, qui répandu sur la terre y fait germer la génération nouvelle des enfants de Dieu,

(1) Ibi mors morte durior, ubi vita non tollitur et mortis angustia toleratur. S. Amed. — (2) Dolor Virginis fuit maximus inter dolores præsentis vitæ. S. Thom. — (3) Non crediderim tantos cruciatus, quin vitam amitteret, potuisse sustinere, nisi ipse spiritus Filii sui eam confortaret. *Ibid.* — (4) Mulier cum parit tristitiam habet. Jo. XVI. — (5) Si dederit animam suam pro peccato videbit semen longævum. Is. LIII. — (6) Hoc scientes quia vetus homo noster simul crucifixus est ut destruatur corpus peccati. Rom. VI. — (7) Sed nova creatura. Galat. VI. — In Christo omnes vivificabuntur. I Cor. XV.

cette chair innocente qui sans péché représente tous les pécheurs, cet homme nouveau en qui notre vieil homme est crucifié, est détruit pour renaître à une vie nouvelle ; qu'on observe bien que ce sang, cette chair, ce corps, appartiennent à Marie, sont la propriété de Marie, parce que seule elle les a fournis de son propre corps, de sa chair, de son sang et qu'elle en est vraiment la mère; et ainsi les mystères accomplis dans ce corps sacré sont communs à tous deux, non seulement parce que Marie souffre en son cœur, par l'impétuosité de l'amour, tout ce qu'elle voit Jésus-Christ souffrir dans son corps, mais encore parce que Jésus-Christ, en tant qu'il est homme, n'est que la chair et le sang de Marie. La personne du Verbe est tout, quant à l'étendue du mérite, dans le grand sacrifice qui s'offre ; mais quant à l'accomplissement extérieur, c'est aussi l'humanité offerte qui est tout ; et comme cette humanité, c'est Marie qui l'a fournie, en conséquence, bien que le fruit de ce sacrifice soit tout entier dû à Jésus-Christ qui en élève le mérite, il est dû aussi en partie à Marie, qui en a fourni la victime.

Le funeste mystère du péché peut lui-même nous faire mieux comprendre le précieux mystère de bonté qui le répare. Dans le paradis terrestre, Adam pécha plus grièvement qu'Eve, et comme il prévariquait en qualité de chef et de père de l'humanité, ce fut son péché qui dut se transmettre à tous les hommes. Mais ce péché que nous recevons tous d'Adam, Adam ne le commit que sur un fruit cueilli par Eve, offert par Eve, et qu'Eve persuada à son mari de manger, contre la défense de Dieu (1). Voilà pourquoi le péché d'Adam est aussi le péché d'Eve ; et bien qu'Adam soit proprement celui qui nous a donné la mort (2), pourtant cette mort nous vient aussi d'Eve, c'est-à-dire par la coopération et comme par les mains d'Eve elle-même. Pareillement sur le Calvaire où le péché reçoit sa punition, est effacé, est expié, sur le Calvaire où cette mort est réparée, est détruite, Jésus-Christ souffre plus que Marie, et comme il souffre en qualité de chef, de père, de nouvel Adam représentant de la lignée nouvelle qui doit naître de lui, c'est aussi sa propre justice qui nous est transmise par filiation. Mais cette justice que nous recevons de Jésus-Christ, il ne nous l'a obtenue que dans une chair qui lui a été fournie par le consentement libre de Marie ; c'est pour cela que le sacrifice de Jésus-Christ est en même temps le sacrifice de Marie. Et bien que ce soit Jésus-Christ seul qui, à proprement parler, nous engendre et nous

(1) Tulit et dedit viro suo qui et comedit. Gen. III. — (2) In Adam omnes moriuntur. I Cor. XV.

vivifie (1); toutefois cette vie spirituelle nous vient aussi par la coopération et par l'entremise de Marie.

Que fait donc Marie au pied de la croix? Ah! comme elle participe aux souffrances, elle participe aussi à cette mystérieuse génération des enfants de Jésus-Christ. Sa mortelle tristesse est féconde, c'est la douleur, le travail de l'enfantement (2); parce que, dit S. Bernard, dans l'immensité de sa douleur, parmi les angoisses et les agonies de la mort, elle nous enfante à la vie en Jésus-Christ et par Jésus-Christ (3). Et comme dans cet enfantement mystérieux, ajoute S. Bernardin de Sienne, elle devint la mère de tous les hommes, elle dut à elle seule souffrir en son cœur collectivement toutes les douleurs, toutes les angoisses qu'ont jamais éprouvées chacune à part soi dans leurs entrailles les mères qui ont enfanté (4).

Ainsi, comme Adam eut une complice dans le mystère d'iniquité qui nous donna la mort, Jésus-Christ eut aussi une compagne dans le mystère de grâce qui nous a vivifiés. Le peuple nouveau, le peuple sanctifié est né directement des souffrances et de l'amour du Fils, mais il est né aussi, quoique d'une manière indirecte, des souffrances et de l'amour de la Mère; et ce peuple fortuné trouve en Marie une mère véritable pour renaître à la vie; de même que le peuple ancien, le peuple corrompu, non-seulement est né de la désobéissance et de la sensualité d'Adam, mais encore de la sensualité et de la désobéissance d'Eve; et cette race infortunée eut aussi dans Eve une mère, mais une mère qui lui donna la mort.

De là aussi nous devons conclure que la grande parole prononcée par Dieu contre Eve: « Tu enfanteras dans la douleur, » fut en même temps une loi et un mystère, une condamnation et une prophétie. Dès cet instant, la douleur devint une condition indispensable pour devenir mère, non-seulement dans l'ordre de la nature, mais aussi dans l'ordre de la grâce. L'avantage d'avoir des fils spirituels non moins que la consolation d'avoir des enfants selon la nature, ne put s'acheter qu'au prix des douleurs. La qualité de mère est devenue inséparable de celle de martyre: « Vous enfanterez dans la douleur. » Ainsi Eve, qui ne devint mère des fils de l'homme qu'en souffrant dans son corps des douleurs aiguës, fut la figure prophétique de Marie qui, souffrant dans son cœur des

(1) In Christo omnes vivificabuntur. I Cor. xv. — (2) Mulier cum parit tristitiam habet. — (3) Erat magno dolore parturiens. S. Bern. — (4) Omnium cruciatus in hanc conspiraverunt matrem, quia omnium matrum collective dolores adæquavit. S. Bernardin Sen.

spasmes bien autrement aigus et intenses, devint la mère des enfants de Dieu : *Mulier cum parit tristitiam habet.*

O tendre, ô généreuse Marie ! devenue miraculeusement féconde au pied de la croix ! Après Jésus nous lui sommes redevables de notre naissance nouvelle. Sur le Calvaire où son Fils premier-né trouve la mort et une tombe, nous, les enfants puînés, nous avons trouvé le berceau et la vie. Là où il meurt, nous renaissons, mais nous renaissons encore de lui et par elle ; parce qu'elle nous y a conçus et enfantés dans ses peines, comme Jésus-Christ nous y a régénérés par son sang. Grande et déchirante a été la douleur de cet enfantement, mais grand aussi et innombrable est le peuple qui a été enfanté : c'est ce que le prophète Isaïe avait dit : « Tout un peuple est-il engendré en même temps ? Et cependant Sion a été en travail et elle a enfanté ses enfants en un même temps (1) ! » Or, Marie est la femme mystérieuse de l'Evangile, qui nous enfante non seulement en partageant le supplice de son Fils, mais en s'unissant de cœur aux sévères décrets du Père ; aussi, loin de gémir de ses souffrances, elle s'en réjouit, à la pensée que les hommes devront la vie à ses mortelles angoisses : *Cum autem pepererit non meminit pressuræ.* C'est ce qui nous reste encore à expliquer.

Il est vrai que Marie a pour Jésus le plus saint, le plus pur, le plus parfait amour, parce qu'il est son Dieu, et en même temps l'amour le plus tendre, le plus énergique, le plus violent, le plus intense, parce qu'il est son fils, son fils qu'elle seule a conçu de son sang le plus pur. Mais cette impétuosité de l'amour de Marie pour un fils qui est le Fils de Dieu, se trouve combattue en elle par un autre amour non moins fort et violent pour les enfants des hommes. Ces deux amours luttent ensemble dans le cœur de cette tendre mère, comme luttaient dans le sein de Rebecca ses deux enfants jumeaux (2). Ce que l'un de ces amours demande, l'autre le repousse ; ce que l'un recherche, l'autre l'abhorre ! Pour satisfaire l'un, il lui faut sacrifier l'autre. Les intérêts de ses deux amours sont aussi contraires que les objets en sont divers.

Marie ne peut désirer le salut des hommes sans vouloir la mort de son Fils. Elle ne peut désirer que son Fils vive, sans consentir à l'éternelle perdition des hommes. Vouloir le salut du monde et la mort de son fils, c'est trop de douleur ; vouloir que son fils échappe à la mort et que le monde périsse, c'est trop de cruauté. O guerre ! ô lutte intestine de deux amours rivaux dans un même cœur ! *Collidebantur in utero parvuli.*

(1) Numquid parietur gens simul ? Quia parturivit et peperit Sion filio suos. Is. LVI. — (2) Collidebantur in utero ejus parvuli. Gen. XXV.

Mais de même que Rebecca, instruite par l'oracle d'en haut, sachant que d'après les desseins de l'élection divine l'aîné de ses enfants devait servir le plus jeune (1), donna dans son cœur la préférence à Jacob, le plus jeune des deux, de même aussi, Marie sachant que d'après le décret divin, le Fils de Dieu devait servir de victime, de prix et de rançon pour le rachat des hommes, consentit à ce que le Fils de ses entrailles fût immolé aux enfants de l'adoption. Dans son cœur contristé, combattu, déchiré, l'amour du salut du monde obtint la préférence sur le désir de voir vivre son fils, et lui fit supporter, avec une fermeté admirable, et même avec joie, cette mort à laquelle les hommes devront la vie : *Non meminit pressuræ propter gaudium !*

O mystère ! ô scène tout à la fois, de grande douleur et de grande compatissance ! Le ciel et la terre semblaient conspirer ensemble pour désoler les derniers moments de la vie de l'Homme-Dieu. Jésus-Christ, du haut de la croix à laquelle il est barbarement fixé, pousse vers le ciel le cri de sa douleur, comme pour lui demander la consolation que lui refuse la terre : Père saint, Père juste, Père aimant, ne reconnaissez-vous plus votre Fils ? D'autre part l'enfer déploie contre le crucifié toutes ses rigueurs. Scribes et Pharisiens, peuple et magistrats, Hébreux et Romains se repaissent avidement de cette scène de douleur et, dans les transports de leur haine, ils éclatent en horribles blasphèmes, en insolents défis, en dérisions cruelles, en amères insultes. Marie présente sera témoin des sanglants outrages faits à la majesté, à l'innocence d'un Dieu qui est son Fils, d'un Fils qui est son Dieu.

A travers la faible et sinistre lueur que les astres presque éteints laissent tomber sur cette terre déicide, Marie contemple ce corps couvert de plaies, percé de clous, épuisé de forces, ruisselant de sang. Elle voit les lèvres livides, les joues décolorées, les yeux éteints, appesantis par le sommeil de la mort. Elle entend les sons languissants d'une voix mourante ; les plaintives lamentations de de cette sainte humanité qui va exhaler parmi les tourments une âme inondée de douleurs, accablée d'angoisses. Pourtant elle ne détourne pas son regard, elle ne peut détacher sa pensée d'un si piteux objet. Elle ne cesse pas un seul instant de boire à cette source d'amertume qui, par le canal des yeux et des oreilles, va inonder son cœur ; mais fixe et immobile de regard et d'attitude, elle est là debout, tout entière à son fils crucifié ; elle en considère une à une les plaies avec un religieux respect, elle en absorbe le sang jusqu'à la dernière goutte, et s'enivre de leur douleur ; elle

(1) Et major serviet minori. Gen. xxv.

les médite, elle les contemple, elle les approuve, elle s'y complaît, elle en fait ses délices, elle y applaudit, elles les offre à Dieu comme les fontaines inépuisables, les précieuses sources, les titres authentiques du salut et de la rédemption du monde (1).

S. Jean gémit; Madeleine fond en larmes. L'un a le cœur d'un disciple, l'autre d'une fille qui pleure son père; Marie a le cœur d'une mère tendre, mais elle est Mère de Dieu. Elle soutiendra avec honneur cette sublime dignité. Dans la force d'âme de la Mère doit éclater la divinité du Fils (2). Ainsi, dit un interprète, le miracle de ses douleurs est surpassé par le miracle de sa placidité; la gloire de sa virginale pureté se montre en elle unie au prodige de son courage surhumain. La plus pure, la plus délicate des vierges se montre la plus héroïque des femmes. Pas un signe d'impatience dans les traits, pas un mot de malédiction, ni même de plainte à la bouche. Inondée d'amertume au dedans d'elle-même, elle est impassible dans tout son extérieur. Son âme est abîmée dans la douleur, et ses yeux ne se mouillent pas de larmes. S'élançant au-dessus d'elle-même, ferme et immobile dans son attitude, elle manifeste toute l'élévation et la sublimité de son âme, qui seule dépasse l'étendue de sa douleur. Ce qui fixe toute son attention, c'est bien plus que le tragique évènement qui la prive d'un Fils, l'excès de la charité divine dont l'exemple lui est offert; et avec une majestueuse contenance, une fermeté héroïque, avec une résignation parfaite, elle s'élève jusqu'à Dieu; et entre l'admiration et la douleur, la compassion et l'amour, elle demeure absorbée et comme en extase devant le grand et ineffable mystère de la bonté d'un Dieu agonisant et expirant sur la croix pour le salut du monde (3). Oui, elle est la femme de l'Evangile qui souffre comme si elle ne souffrait pas; elle est dans la douleur, et elle est comme inondée de joie. Oui, la sainte joie de voir les hommes retrouver la vie dans les plaies, dans le sang, dans la mort de son Fils lui fait oublier ce qui lui en coûte de les enfanter : *Non meminit pressuræ.*

Mais si ses lèvres se taisent, son cœur ne se tait pas, et, dans les tourments de sa charité envers les hommes, se tournant vers le Père céleste, ah! lui dit-elle, Père juste, Père saint, ne tenez nul compte de ma douleur! Je suis mère, il est vrai, et vous savez quelle lutte mon amour suscite dans mon cœur; mais n'êtes-vous pas vous-même son Père? Il est le fruit de mes entrailles, mais

(1) Spectabat piis oculis filii vulnera per quæ sciebat hominibus redemptionem futuram. S. Ambros. — (2) Stabat non degeneri spectaculo mater. *Ibid.* — (3) Corpore excelso, animo excelsior, spectans et admirans magnum pietatis sacramentum, Deum in cruce. *Ibid.*

n'est-il pas l'image de votre substance ? Mon sang coule dans ses veines ; mais toutes vos divines perfections ne sont-elles pas avec votre nature, reproduites en lui ? Je le chéris comme mon Fils bien-aimé ; mais n'est-il pas aussi votre unique et bien-aimé Fils ? Pourtant vous l'abandonnez ; et moi aussi je l'abandonne ! Vous ne l'épargnez pas ; je ne l'épargnerai pas non plus ! Vous le condamnez ; moi aussi je le condamne ! Oui, qu'il meure cloué à la croix, pourvu que vous soyez satisfait et que les hommes soient sauvés ! Qu'il soit crucifié ! Qu'il soit crucifié (1) !

Voilà donc que le même cri de mort contre l'innocent Jésus sort en même temps du cœur haineux et barbare des Juifs et du cœur tendre et affectueux de Marie. Seulement en eux c'est un cri de fureur, en Marie un cri de bonté compatissante. Eux, ils crient : mort à Jésus ! Par haine contre Jésus ; Marie aussi crie : mort à Jésus ! Mais par amour pour les hommes. Dans les Juifs, ce cri est un nouvel attentat, le plus grand de tous les attentats, et ce cri sera leur perte ; dans Marie ce cri est le comble de la miséricorde, et il nous sauvera. Grâce à l'héroïsme de cette résignation et de cette offrande, on peut dire que, si les hommes pécheurs sont redevenus les enfants de Dieu par la mort de son Fils innocent, ils le doivent aussi à Marie : *Non meminit pressuræ, quia natus est homo in mundum.*

En effet, nous sommes certainement nés de Dieu le Père (2) ; nous sommes nés ses vrais fils d'adoption et de grâce, non seulement en paroles, mais encore en réalité (3). Or, en quelle manière nous a-t-il engendrés ? Jésus-Christ lui-même et ses Apôtres nous l'ont révélé : c'est en aimant le monde au point de sacrifier pour lui son propre Fils, le Fils engendré de sa substance (4). C'est en n'épargnant point ce Fils saint et innocent, afin que la vie de la grâce fût rendue aux hommes pécheurs (5).

Or, il est indubitable que Marie, dont la sainteté consiste principalement dans une conformité parfaite de pensées et de volontés avec les pensées et les volontés divines, il est indubitable, dis-je avec S. Bonaventure, que Marie a partagée avec Dieu les prodiges de généreuse charité envers les hommes, et que voulant se conformer à l'acte de sublime bonté par lequel le divin Père nous a fait don de son Fils unique, et par lequel ce même Fils s'est offert et donné lui-même à nous pour notre salut, elle aussi nous l'a offert et nous l'a donné pour la même fin miséricordieuse, avec

(1) Crucifige ! crucifige eum ! Jo. XIX. — (2) Qui ex Deo nati sunt. Jo. I. — (3) Ut filii Dei nominemur et simus. I Jo. III. — (4) Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret. Jo. III. — (5) Proprio Filio suo non pepercit Deus, sed pro nobis omnibus tradidit illum. Rom. III.

une générosité et une spontanéité qui ne le cède qu'à celle de Dieu, son modèle et son exemplaire. Ainsi Marie, qui partage avec Dieu la prérogative d'avoir Jésus-Christ pour Fils, partagera aussi avec lui sa charité pour les hommes ; et ainsi la conformité entre le Père qui est au ciel et la Mère qui est sur la terre deviendra sous tous les rapports entière et parfaite (1).

Donc, comme il y a eu conformité entre la fécondité de Marie et la fécondité divine, de même le cœur de Marie est conforme au cœur de Dieu par l'amour. Comme sans le concours d'un époux, Marie a engendré dans le temps le Verbe divin que le Père, sans le concours d'une mère, a engendré de toute éternité ; ainsi elle l'a donné avec le même désintéressement, avec le même transport, avec le même amour. La donation qui nous est faite de Jésus-Christ par le Dieu Père est l'effet d'une charité au-dessus de laquelle on ne saurait rien imaginer ; et la donation du même Verbe incarné faite par Marie est l'effet d'une charité qui ne le cède en charité qu'à Dieu seul (2).

Mais comme Dieu le Père, en nous donnant son fils unique comme le moyen et le prix d'achat de notre naissance spirituelle, nous a engendrés nous aussi à la grâce et nous a faits ses enfants par cette renaissance, ainsi Marie, en nous donnant ce même Fils unique pour la même fin, nous a nous aussi engendrés à la grâce. Notre filiation à l'égard du Père éternel et de Marie est l'effet d'une véritable naissance, bien que toute spirituelle, toute de cœur, toute d'amour ; et ainsi nous sommes nés de Dieu et de Marie, aux mêmes conditions, de la même manière. Nous pouvons même dire que nous sommes nés de Marie en quelque sorte comme Jésus-Christ, puisque ce fut le même Esprit-Saint, l'amour personnel du Père et du Fils, qui lui donna la fécondité pour nous engendrer en sacrifiant à notre salut ce même Fils, avec la différence que Jésus-Christ naquit de son sein virginal selon la chair, et que nous ne sommes nés que spirituellement de son cœur embrasé de charité (3). En effet, selon un interprète, qui suit en cela le sentiment commun des Pères, lorsque Jésus-Christ, du haut de la croix, désigna à S. Jean Marie pour mère, et à Marie S. Jean pour Fils, il entendit désigner dans la personne de S. Jean tous les enfants de la grâce dont Marie deviendrait véritablement la Mère

(1) Nullo modo dubitandum est quin Maria voluerit filium tradere propter salutem generis humani, ut mater per omnia conformis fieret Patri et Filio. S. Bonav. — (2) Fecit et illud charitas qua majorem nemo habet, fecit et hoc charitas cui post illam similis altera non fuit. S. Bern. — (3) Maria carne mater capitis nostri ; spiritu mater membrorum ejus; quia cooperata est charitate ut filii Dei nascerentur in Ecclesia. S. Aug.

par l'héroïque et sublime générosité de son amour (1). Profond et consolant mystère !

S. Augustin dit de la mère des sept Macchabées qu'elle devint une Mère plus féconde au jour où elle offrit à la mort avec tant de courage ses propres fils, qu'elle ne l'avait été quand elle les avait mis au monde ; parce que par cet acte sublime de religion elle devint spirituellement la Mère de tout le peuple juif, qu'elle confirma dans la véritable religion par l'exemple d'une si grande vertu (2).

Or, cette femme fut, selon l'abbé Rupert, la figure de Marie, qui elle aussi devint une Mère plus féconde au jour où volontairement elle offrit à la mort son propre Fils et le perdit dans la douleur, que lorsqu'elle le conçut dans la sainteté et l'enfanta dans la joie ; parce que, pour un Fils dont elle fut privée, elle en acquit des multitudes. Elle fit sur le Calvaire l'abandon de son Fils unique, et par lui et en lui elle enfanta à la vie non seulement S. Jean, mais encore tous les chrétiens dont elle devint la Mère (3).

Ainsi, par ces paroles si douces, « Femme, voilà votre Fils (4) ! » Jésus prétendait dire à Marie : Femme, puisqu'en ce moment, oubliant en vous ma tendre Mère, je ne veux voir en vous que la femme forte, la femme héroïque, la femme sublime, la femme parfaite, que j'ai fait préconiser et combler de louanges dans les Ecritures : *Mulier !* ô femme, voyez ici mon disciple Jean. Il est pur, il est saint ; il est courageux ; il ne rougit ni de mes ignominies ni de mon supplice ; il est fidèle ; il vit par conséquent de la vie de la grâce ; or, tels sont précisément les enfants dont en ce moment vous devenez la Mère ; et qui ne rougiront jamais de mon nom, de ma loi, de ma religion, de mon Evangile. Votre cœur est transpercé des mêmes clous qui ont déchiré ma chair ; votre âme partage et l'amour de mon divin Père pour le monde, et les souffrances auxquelles mon corps est en proie. Donc, comme vous avez été associée à l'amour de mon Père par votre généreuse charité, comme vous avez été associée à mon supplice par votre désolation profonde, vous entrerez aussi en société avec mon Père et avec moi, pour tout un ordre nouveau de mystères, d'œuvres et de prodiges. Comme vous aimez mon Père et que vous souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec mon Père et avec moi. Les enfants qui naissent aujourd'hui de l'amour infini de mon divin Père et de mes souf-

(1) In Joanne intelligimus omnes quorum Maria per charitatem effecta est mater. — (2) Fœcundior virtutibus quando filii passi sunt quam fœtibus quando nati sunt. S. Aug. — (3) Suis in cruce doloribus hoc etiam promeruit, ut non solum Joannis, sed omnium credentium mater diceretur et esset. Rupert — (4) Mulier ecce filius tuus. Jo. XIX.

frances naissent aussi de vous ; et, par la même raison qu'ils appartiennent à mon Père et à moi, ils vous appartiennent aussi. Vous les engendrez aussi dans votre amour et dans votre douleur : *In dolore paries!* Ces enfants ne sont pas à naître, ils sont déjà nés. Contemplez-en le type et le modèle dans mon disciple bien-aimé : *Ecce filius tuus* ! Ce fils est seul, parce que toute la communauté des fidèles, l'Eglise ne formera qu'un seul corps, dont je suis le chef ; mais, en même temps, ils seront une multitude de fils en un seul, parce que ces fils, ce seront tous ceux qui croiront en moi, voilà donc la nombreuse postérité que vous enfantez comme un seul Fils. Dieu en est le Père ; moi, le Rédempteur ; vous, la Mère : *Mulier, ecce filius tuus !*

O fécondes douleurs de Marie sur le Calvaire ! ô enfantement de la Mère de Dieu, dont la fécondité croît en proportion des douleurs ! ô transfixion de son tendre cœur, vraiment heureuse pour nous ! ô cœur sacré qui devient pour nous le sein maternel ! ô tabernacle du Fils de Dieu, et arche de salut pour nous, enfants des hommes, qui avons eu pour véritable mère, la mère même de Dieu ! ô gloire ! ô inappréciable avantage pour nous tous chrétiens ! passant par ce cœur, enveloppés dans cet amour, nous renaissons du monde terrestre et corporel au monde spirituel et divin ! ô supplice, ô martyre qui doivent être oubliés et réputés pour rien par cette tendre mère, à la vue de tout le bien qu'ils nous ont fait ! *Jam non meminit pressuræ* !

Deuxième point. Nous avons expliqué dans le sens allégorique la parabole de la femme qui enfante. Maintenant il s'agit de l'expliquer dans le sens mystique et moral pour l'instruction personnelle de chacun d'entre nous. Or, nous nous souviendrons qu'il est parlé dans les divines Ecritures de deux conceptions et de deux enfantements spirituels. L'un de ces enfantements est celui dont nous parle David, quand il nous dit : Voici que l'homme a conçu la douleur ; et il a mis au jour l'injustice et l'iniquité (1). Egalement S. Jacques a dit : La concupiscence enfante le péché, et le péché consommé engendre la mort (2). L'autre conception et l'autre enfantement spirituel, c'est ce dont parlait Isaïe, quand il disait : De même que la femme qui a conçu, lorsque approche le moment de sa délivrance, pousse des cris de douleur et d'angoisse, ainsi, Seigneur, sommes-nous en votre présence, lorsque, après avoir

(1) Ecce parturiit injustitiam, concepit dolorem et peperit iniquitatem. Ps. VII. — (2) Concupiscentia parit peccatum ; peccatum, cum consommatum fuerit, generat mortem. Jac. I.

conçu de bons désirs, il nous faut réaliser les œuvres de salut (1).

Vous comprenez parfaitement que dans ces oracles divins il est fait allusion aux œuvres des pécheurs et à celles des justes. Et, en effet, les œuvres de l'homme sont de véritables enfantements, de vrais fils spirituels, qui, d'abord, sont conçus par l'union de l'intellect et de la volonté, et qui sortent ensuite du cœur, comme les enfants du sein de leur mère (2). Mais hélas ! avec quelle différence ! Le pécheur commet le péché, avec satisfaction et avec délice ; puis à la courte ivresse du péché succède en son cœur le remords, l'inquiétude, la tristesse, le trouble, le bouleversement, l'angoisse qui le rend malheureux, par cela même où il se promettait de trouver le bonheur. L'œuvre de l'iniquité née du désordre et de l'injustice est fille du deuil et de la douleur : *concepit dolorem et peperit iniquitatem* ! Le péché, enfantement funeste de la concupiscence, enfante à son tour la mort temporelle de la perte de la grâce et la mort de la damnation éternelle ; et il donne aussitôt la mort au père qui lui a donné le jour : *peccatum cum consummatum fuerit generat mortem.*

Au contraire, le juste, pour vaincre cette passion, pour supporter cet affront, pour endurer cette disgrâce, pour restituer ce bien, pour pardonner cette offense, pour rompre cette intrigue, pour fuir cette occasion, pour dompter la rebellion de la chair, pour s'élever au-dessus des critiques du monde, et triompher du respect humain, pour confesser cette chute et cette faute, pour enfanter, en un mot, les œuvres de la grâce et du salut éternel, doit lutter contre lui-même, renoncer à lui-même ; et il ne peut y parvenir sans effort, sans agitation, sans douleur, sans tourments ; il prie, il se lamente, il implore aide et secours, comme une mère dans les douleurs de l'enfantement : *sic facti sumus a facie tua, Domine, concepimus et parturivimus et peperimus spiritum.*

Mais lorsque l'œuvre sainte, l'œuvre de la grâce et du salut est réalisée, est venue au jour, quand la loi de Dieu a été observée, quand on a rendu à Dieu ce qui appartenait à Dieu, quand on a rempli son devoir, oh ! alors, mes chers frères, quel calme ! quelle tranquillité d'esprit ! quelle joie intérieure dans le cœur ! Comme tout péché trouve même dès ce monde et sans retard, son châtiment dans le remords qui toujours l'accompagne ; de même aussi toute bonne action, tout acte de vertu chrétienne saintement pratiquée, trouve même dès ici-bas, et incontinent, une récompense

(1) Sicut quæ concipit, cum appropinquaverit ad partum dolens clamat in doloribus suis ; sic facti sumus a facie tua, Domine ; concepimus et quasi parturivimus et peperimus spiritum. Is. XXVI. — (2) De corde exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes. Matth. V.

dans la joie sainte et pure, dans le contentement céleste, qui en est la suite. Alors l'âme ne compte plus pour rien et même bénit les fatigues endurées, les efforts réalisés, les sacrifices consentis, offerts, pour opérer le bien, en regard de la joie qu'elle en éprouve ; absolument de même que la joie d'avoir mis un enfant au monde fait oublier à la mère les douleurs de l'enfantement : *non meminit pressuræ propter gaudium quia natus est homo.*

Mais cette joie, ce contentement que goûte le juste dans la pratique du bien durant la vie présente, n'est qu'un essai, n'est que l'avant-goût et les prémices de ce qu'il éprouvera lorsqu'il en recevra la récompense dans la vie future. Ah ! lorsque après avoir fermé les yeux dans le sommeil de la mort, il s'éveillera en compagnie des anges, des saints, de Marie, de Jésus-Christ, dans le sein de Dieu même ; lorsque pour quelques années, quelques mois, quelques jours de vertu, de sacrifices, d'efforts et de douleurs, il se verra introduit dans l'océan de la joie éternelle du Seigneur (1) ; lorsqu'il se verra, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, devenu homme parfait (2), heureux de cette nouvelle naissance, ou plutôt de cette nouvelle création (3) ; lorsqu'il se verra glorieux de la gloire même de Jésus-Christ, heureux de sa félicité même, oh ! alors il ne se rappellera plus que pour les bénir, les efforts qu'il lui fallut faire pour renaître à la grâce, parce qu'il se voit, avec Jésus-Christ, né de nouveau pour la gloire, homme nouveau, homme parfait, dans un monde nouveau ; dans le monde des esprits, dans le monde de Dieu : *Non meminit pressuræ propter gaudium.*

Courage donc, mes chers frères, relevons nos cœurs ! Je l'avoue : il en coûte à la nature corrompue, il en coûte à un cœur faible, à une volonté inconstante, de se soumettre à la sévérité de la loi de Dieu. Il en coûte d'être, comme S. Jean, le disciple bien-aimé de Jésus-Christ, c'est-à-dire pur de corps, fidèle de cœur, assez courageux pour ne pas rougir, assez généreux pour entrer en partage des souffrances et des opprobres de Jésus-Christ sur le Calvaire. Mais contemplons le fruit de cet enfantement mystérieux, contemplons la récompense de ces peines passagères, adoucies par l'onction de la grâce. Nous serons alors de vrais fils, des fils chéris et bien aimés de Marie : *Ecce filius tuus* ! et nous devrons regarder Marie avec la confiance d'une véritable mère : *Ecce mater tua* ! Fils de Marie et frère de Jésus-Christ, c'est tout un ; et ainsi devenus vrais fils de Dieu par l'amour et par la grâce, nous serons héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ dans l'éternité de la gloire (4). Ainsi soit-il !

(1) Intra in gaudium Domini tui. Matth. XXV. — (2) In virum perfectum. Eph. IV. — (3) In Christo nova creatura. II Cor. V. — (4) Si filii et hæredes : hæredes quidem Dei cohæredes autem Christi. Rom. VIII.

LA VÉRITABLE VIGNE

ou la communion avec Jésus-Christ

Et ipse erit expectatio gentium, ligans ad vineam pullum suum et ad vitem asinam suam. Lavabit in vino stolam suam et in sanguine uvæ pallium suum.

Il sera l'attente des nations. Il liera son ânon à la vigne et à côté de lui son ânesse. Il lavera sa robe dans le vin et son manteau dans le sang qui découle de la grappe. Gen. XLIX.

Le prophète-roi l'avait dit : L'homme qui, oubliant la noblesse de son origine, la sublimité de sa fin, les avantages de sa nature, l'excellence de sa condition, s'abandonne aux égarements de l'erreur, au désordre des passions, s'avilit, se dégrade, descend jusqu'à l'état de la brute et n'est plus qu'une stupide et vile bête de charge, sous forme humaine : *Comparatus est jumentis insipientibus* (1). Donc si aujourd'hui le Seigneur s'assied successivement sur deux montures pour parcourir la distance d'un mille, pour parcourir la distance qui sépare Béthanie de Jérusalem, ce n'est pas pour soulager la faiblesse de sa nature humaine, mais pour accomplir en figure un mystère de sa divine charité. L'ânesse assouplie au joug, dit S. Jérôme, représente le peuple juif assujetti au joug si pesant de la loi, le poulain indocile figure le peuple gentil qui vit sans loi et sans foi (2). Ainsi Jésus-Christ qui monte aujourd'hui ces deux animaux et les introduit dans la Jérusalem terrestre, c'est Jésus-Christ, qui, sous le symbole de la condition à laquelle se sont réduits les Juifs et les Gentils, prend possession de ces deux peuples, les sanctifie en se les unissant, les guide et les introduit dans la céleste Jérusalem.

Voici donc à la lettre et en figure tout à la fois l'accomplissement de la magnifique prophétie que Jacob deux mille ans d'avance avait prononcée sur le Christ, lorsqu'il avait dit : Toutes les nations seront dans l'attente de sa venue. Il introduira dans son enclos et il liera à son cep de vigne l'ânesse et l'ânon. Pour les recouvrir, il aura un vêtement d'honneur et un manteau de gloire : il plongera son vêtement dans le vin et son manteau dans le sang de la vigne (3).

Et, en effet, que la vigne soit la sainte Eglise, que le cep de vigne soit sa personne adorable, c'est ce qu'il nous a révélé lui-

(1) Ps. XLVIII. — (2) Asina quæ subjugalis fuit, synagoga intelligitur ; pullus asinæ lascivus et liber, populus gentium. S. Hieron. — (3) Lavabit in vino stolam suam et in sanguine uvæ pallium suum. Gen. XLIX.

même par la belle allégorie de la vigne, qu'il proposa dans la dernière cène, peu d'heures avant de mourir pour nous.

Or cette sublime allégorie nous devons l'expliquer ce soir, et y reconnaître la nécessité, les avantages, la gloire qu'il y a pour nous de nous unir intimement à Jésus-Christ, de porter sur nos épaules ce fardeau béni, d'être liés à sa personne pour être recouverts de ses vêtements, lavés dans son sang adorable, et de nous voir, nous, de la condition de bêtes où nous étions descendus, passer à la dignité d'enfants de Dieu et être introduits dans la céleste Jérusalem.

Premier point. L'Ancien et le Nouveau-Testament, les Prophéties et l'Evangile, qui ont été dictés par le même Esprit de Dieu, coordonnés à la même fin, savoir la gloire de Dieu et le salut des hommes, parlent à l'unisson le même langage, renferment également la même doctrine, révèlent sous diverses formes les mêmes mystères, éveillent le même zèle, présentent les mêmes promesses. Oui, l'Ancien et le Nouveau Testament sont tellement à l'unisson et se correspondent si bien, que l'un sert à l'autre d'explication et de lumière.

Voulez-vous, en effet, savoir ce qu'est et ce que signifie la vigne mystérieuse qui, dans le livre des Juges, est introduite comme prenant la parole? Ecoutez Jésus-Christ qui, dans l'Evangile S. Jean, se prit à dire peu d'heures avant d'aller s'immoler pour nous : « Je suis la vigne véritable (1); » et vous comprendrez ce que signifiait le langage de la vigne prophétique qui parlait ainsi d'elle-même : « Comment pourrais-je renoncer à produire mon vin qui réjouit Dieu et les hommes, pour prendre rang parmi les autres arbres (2)? » Oui, vous comprendrez que c'est Jésus-Christ qui ne se soucie nullement de n'être qu'un rédempteur temporel et d'être confondu parmi les autres rois de la terre; et qui, malgré l'ingratitude des Juifs, ne saurait renoncer à verser son sang pour apaiser la justice de Dieu et sauver le genre humain.

La synagogue fut primitivement une vigne véritable que Dieu avait plantée (3) : « La maison d'Israël est la vigne du Dieu des armées, » disait le prophète Isaïe (4). Mais, au temps de Jésus-Christ, cette vigne était devenue une vigne infidèle (5), qui avait renoncé à produire son vin, source de sainte allégresse, pour Dieu et les hommes. Elle était devenue une vigne de tout autre nature, que Dieu ne saurait plus reconnaître pour son œuvre, une vigne

(1) Ego sum vitis vera. Jo. xv. — (2) Numquid possum deserere vinum meum quod lætificat Deum et homines et inter ligna cætera promoveri. Jud. ix. — (3) Plantavi te vineam electam, Jerem. ii. — (4) Vinea Domini exercituum domus Israël est. Is. v. — (5) Quomodo ergo conversa es mihi in pravum vinea aliena. Jérem. ii ?

sauvage qui, au lieu de porter des raisins choisis et suaves, n'avait produit que des épines piquantes et des fruits amers (1). C'est-à-dire qu'au temps de Jésus-Christ les Juifs, préférant les intérêts temporels aux intérêts spirituels, la domination à la religion, l'or à la vérité, César à Jésus-Christ, loin de préparer les voies pour faire connaître et proclamer la venue du Messie, conjurèrent sa perte, et trahissant leur sublime mission, descendirent par l'abjection de leurs vices jusqu'au rang de toutes les autres sectes religieuses qui déclaraient à Dieu une guerre impie, au lieu de le faire connaître, et qui perdaient les hommes au lieu de les sauver.

Or c'est précisément, dit S. Augustin, pour se distinguer et se faire discerner de cette vigne dégénérée, de cette vigne aux fruits viciés et amers, que Jésus-Christ a dit : « Pour moi, il n'en est pas ainsi. Je suis la vigne sincère et véritable : *Ego sum vitis vera* (2). » Ensuite, d'une manière plus générale, Jésus-Christ a voulu nous faire entendre qu'il possède en lui-même tous les caractères d'une véritable vigne ; qu'il est dans l'ordre spirituel et divin précisément ce que la vigne est dans l'ordre des choses humaines et matérielles.

En effet, remarquez d'abord que la vigne ne se sème pas, mais se transplante ; la vigne naît de la vigne. Et ainsi, dit S. Bernard, Jésus-Christ est consubstantiel, coéternel au Père, qui l'a engendré, il est Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu (3). Mais le divin Père, dit encore Jésus-Christ, est un industrieux agriculteur (4). Car, dit S. Augustin, de même que nous cultivons Dieu par l'adoration et la prière, il nous cultive par sa grâce, par sa parole (5). Or, ce divin agriculteur, continue S. Bernard, afin que la vigne éternelle du Verbe incréé fructifiât à notre profit, l'a transplantée du ciel dans une terre vierge, dans le sein de Marie (6). Et cette terre élue, cette terre pure, cette terre de Jacob, toute privilégiée, cette terre bénie du Seigneur, fécondée par la seule vertu de l'Esprit-Saint, nous donna la vigne véritable : le Sauveur des hommes (7).

En second lieu, la vigne doit être taillée, elle doit être déchargée de l'exubérance du feuillage ; on ne doit lui laisser que le cep avec

(1) Expectavi ut faceret uvas et fecit labruscas...Expectavi ut faceret judicium et ecce iniquitas, et justitiam et ecce clamor. Is. v. — (2) Cum dixit : Ego sum vitis vera, ab illa se utique discernit, cui dicitur : Quomodo conversa es in amaritudinem vitis aliena ? Nam quo pacto est vitio vera, quæ expectata est ut faceret uvas, fecit autem spinas. S. Aug ? — (3) Vitis primo nata de vite, est Deus genitus de Deo, filius de Patre, coæternus, consubstantialis ei de quo genitus est. S. Bern. — (4) Et Pater meus agricola est. Jo. xv. — (5) Colimus Deum et colit nos Deus. S. Aug. — (6) Sed ut majorem faceret fructum plantatus est in terra, id est, in Virgine Maria. S. Bern. — (7) Terra quidem hæc non accepit operationem humanam, ut conciperetur in ea filius Dei, sed aqua spiritus sancti irrigata fuit. Aperta est terra et germinavit salvatorem. Id.

quelques rejetons; elle demeure ainsi réduite pour un temps à un état de nudité et d'appauvrissement qui fait peine à voir; mais par l'effet de la taille et de ces privations, elle acquiert une nouvelle force et une nouvelle vigueur; et au printemps, elle se développe plus riche, plus vigoureuse et plus belle. Ainsi Jésus-Christ s'est soumis à la circoncision, à la pauvreté, à la misère, à l'humiliation, à la douleur; il a été abaissé au-dessous de l'esclave, lui le Fils éternel de Dieu (1).

Mais aussi cette vigne mystique, pour s'être ainsi volontairement laissé tailler sans pitié, juqu'à consentir à être retranchée de la terre des vivants, lorsque vint le glorieux printemps de sa résurrection, apparut dans toute sa fécondité et donna ses fruits sans mesure (2). Ses peines se changèrent en joie, sa pauvreté en richesse, sa stérilité en abondance, ses humiliations en gloire, ses plaies en trophées : Oui, pour tout cela, Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom (3)

En troisième lieu, les branches de vigne doivent être rapprochées ensemble et liées à un tronc. Et Jésus-Christ a été d'abord invisiblement lié au tronc grossier et stérile de la lignée humaine, par les liens de son amour pour nous, amour infini, gratuit, prévenant, généreux; et ensuite à l'extérieur, il a été dans ses membres adorables, lié jusqu'à cinq fois : premièrement dans la crèche, avec des bandelettes et des langes (4); deuxièmement dans le jardin des Oliviers, avec des cordes (5); troisièmement dans le prétoire avec des chaînes, pour être flagellé (6); quatrièmement avec des clous, sur la croix (7); cinquièmement dans le sépulcre, avec des bandelettes (8). O aimant et bien aimé Jésus! ô véritable vigne de notre humanité! ô Dieu de la liberté et de l'innocence, tant de fois lié comme un criminel, comme un esclave! Mais hélas!... nos liens, nos chaînes, symboles funestes de la servitude qui nous asservit au démon et au péché, auraient été éternels, si, en les prenant sur lui, il ne les avait brisés. Si le Fils de Dieu n'eût consenti à être lié, l'homme n'aurait pu être affranchi (9) Ah! qui me donnera donc de pouvoir imprimer d'affectueux, de respectueux baisers, sur ces langes, sur ces cordes, sur ces chaînes, sur ces clous, sur ces bandelettes qui ont lié les membres de mon Sauveur! Je me prosterne, je vous adore, liens du divin amour, je vous salue et

(1) Exinanivit semetipsum formam servi accipiens. Philipp. II. — (2) Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum. Is. LIII. — (3) Propter quod et Deus exaltavit illum et donavit illi nomen quod est super omne nomen. Philipp. II. — (4) Pannis involutum. Luc II — (5) Et ligaverunt eum.. et adduxerunt eum ligatum. Jo. XVIII. — (6) Apprehendit eum Pilatus et flagellavit Jo. XIX. — (7) Foderunt manus meas et pedes meos. Ps. XXI. — (8) Ligaverunt illum cum linteis. Jo. XIX. — (9) Nisi ipse teneretur, non liberaretur homo. S. August.

vous bénis, comme le terme ineffable de ma servitude et le prix infini de ma liberté !

En quatrième lieu, souvent le vigneron plante en terre de longs échalas, il en place d'autres en travers, au haut de ces premiers, et à ces bois ainsi disposés, il appuie la vigne, l'y attache par le cep principal et par les branches. Ainsi relevée et étalée, la vigne présente un magnifique coup d'œil avec la riche abondance de ses raisins ; et son feuillage luxuriant offre une ombre agréable, une délicieuse fraîcheur contre les rayons du soleil. Oh ! la belle figure du crucifiement ! s'écrie S. Bernard ; comme elle est fidèle, comme elle est expressive ! Et qui ne reconnaît en elle Jésus-Christ, la véritable vigne, élevé de terre dans son crucifiement, cloué par les pieds et les mains, et étendu sur les bras de la croix (1)? O Jésus crucifié, scandale pour les Juifs obstinés, opprobre et folie pour les Gentils aveugles ; peut-on imaginer rien de plus admirable, de plus tendre, de plus émouvant, de plus délicieux que ce qui s'offre aux yeux du vrai chrétien, quand il contemple en vous la richesse inépuisable de vos mérites, l'infinie douceur de vos paroles, les transports infinis de votre tendre amour ; et que, confiant et plein d'espoir, il étend une main sûre vers le fruit copieux et abondant de la Rédemption qui dépend de vous ; qu'il se l'applique, se l'approprie et y trouve sa vie et son salut ? Que dirai-je encore ? Dans cette vigne précieuse, je trouve non seulement le fruit qui me nourrit, mais encore l'ombre amie qui me protége. Et en effet, Jésus-Christ, crucifié, le visage levé vers les cieux, les bras étendus pour implorer sans cesse merci en ma faveur, me protége, me met à l'abri des rayons brûlants de la justice divine provoquée par mes fautes. Justice éternelle, justice infinie, en élevant vous-même entre vous et moi cette vigne précieuse, Jésus crucifié, vous vous êtes désarmée vous-même : s'il est vrai que vous me poursuivez justement pour mes crimes, je sais aussi où je dois aller me réfugier et me cacher. Adam, le premier pécheur, lorsqu'il fuyait tremblant votre colère, attiré par un instinct prophétique, alla se cacher parmi les arbres (2). Par là il m'a enseigné où je dois moi aussi aller me cacher et trouver un asile, si j'ai le malheur de provoquer votre fureur. J'irai me réfugier auprès de la croix ; et là, avec l'humilité, avec la foi, avec le repentir, je m'approcherai le plus que je pourrai de cette vigne divine, de Jésus crucifié ; je me placerai derrière lui ; et là, vous ne sauriez m'atteindre, vous ne sauriez lancer sur moi ce feu qui va détruire l'impie. Les épaules

(1) Quid convenientius ! Cancellantur ligna crucis, elevatur in illa, et brachiis vitis nostra distenditur. S. Bern. — (2) Abscondit se Adam in medio ligni. Genes. III.

de mon Sauveur sillonnées par les fouets, seront mon bouclier et ma défense. Sous ses bras, comme sous les ailes du plus tendre amour, je n'ai plus à craindre aucun mal, j'ai à espérer tous les biens (1). Et vous, ô aimant Jésus, vous qui nous aimez alors même que nous ne vous aimons pas, soyez pour nous tous la véritable vigne protectrice ; gardez-nous comme la prunelle de vos yeux ; étendez toujours vos bras sur nous, comme les deux ailes de votre amour, pour nous défendre, pour nous protéger, pour nous sauver (2).

Cinquièmement enfin, la vigne est de tous les arbres, le plus précieux. Il n'est pas de fruit qui, pour l'excellence de ses propriétés, puisse être comparé au sien, puisque ce fruit est le raisin, et que le raisin donne cette précieuse liqueur qui guérit plusieurs infirmités du corps, qui corrobore, fortifie, réjouit le cœur de l'homme et lui fait oublier toutes ses peines. Or, sous ce rapport encore, Jésus est la véritable vigne ; il nous offre la grappe précieuse cueillie sur des plants de Chypre, dans les vignobles d'Engaddi (3) ; et l'épouse des cantiques, c'est-à-dire l'âme fidèle, soupire après le moment où elle la possédera, sûre d'y trouver ses délices, sa gloire, tout son bonheur. De cette grappe, que la main cruelle des Juifs a soumise au pressoir de la colonne et de la croix, a été exprimé un vin précieux, c'est-à-dire le sang que l'Homme-Dieu répandit sur le Calvaire et répand encore sur les autels ; jadis dans sa passion, et à cette heure, dans l'Eucharistie ; jadis de ses plaies, et à cette heure de la coupe des sacrements ; et ce sang monte jusqu'au trône de Dieu ; et il adoucit son courroux ; et il acquitte notre dette envers lui ; et il lui donne satisfaction pour nos offenses ; et il change sa sévérité en amitié passionnée, en amour de père tendre et d'époux fidèle ; puis, versé sur les hommes, ce sang les purifie de leurs souillures, les guérit de leurs maladies, les rachète d'esclavage, fait disparaître leurs difformités, les fortifie dans leur faiblesse, les console dans l'affliction, les rafraîchit quand ils ont soif, les rassasie quand ils ont faim ; recouvre leur nudité, les relève de leur avilissement ; et enfin, perdus sans retour, voués à la mort, les rend à l'espérance et à la vie. C'est là la coupe enivrante prédite par le prophète (4) ; la coupe des ineffables délices, du contentement céleste : Dieu et les hommes y goûtent une sainte allégresse, une joie pure. *Vinum... quod lætificat Deum et homines !*

(1) Scapulis suis adumbrabit tibi et sub pennis ejus sperabis. Ps. IV. — (2) Custodi nos Domine, ut pupillam oculi ; sub umbra alarum tuarum protege nos *Ibid.* — (3) Botrus cypri dilectus meus mihi in vineis Engaddi. Cant. I. — (4) Calix meus inebrias quam præclarus est. Ps. XXII.

O vigne précieuse ! Vigne divine ! Nous pénétrons maintenant le profond mystère, le sens de cette magnifique prophétie, dans laquelle parlant en la personne de la vigne terrestre, vous protestiez que vous ne vous confondriez jamais avec les rois d'ici-bas ; que jamais vous n'exerceriez comme eux le pouvoir, en versant le sang d'autrui ; mais que vous ne verseriez jamais d'autre sang que le vôtre. Comment, en effet, renoncer à une si noble charge, au ministère si sublime, si auguste, si divin, de médiateur entre l'homme et Dieu, de victime immolée à la gloire de Dieu, et au salut de l'homme ? La vigne répondit : « Puis-je consentir à régner parmi les autres arbres et renoncer à donner mon vin qui réjouit Dieu et les hommes (1). »

Mais pour participer à l'abondance de ces mérites et de ces bénédictions, il faut que l'ânesse obstinée, l'indocile ânon, c'est-à-dire l'homme charnel, l'homme corrompu, l'homme pécheur, se rende docile, maniable, de telle sorte que celui qui est l'attente des nations, le Sauveur, le Messie, puisse le lier à sa vigne, c'est-à-dire à lui-même, et le laver dans le vin, c'est-à-dire dans son sang, tout ainsi qu'il y a baigné ses habits, baigné son manteau : *Lavabit in vino stolam suam et in sanguine uvæ pallium suum.*

Cette doctrine, prophétisée par Jacob d'une manière si mystérieuse et obscure, Jésus-Christ nous l'a répétée clairement, lorsque dans l'allégorie de la vigne, il nous a dit : « Je suis la vigne et vous en êtes les branches. Unissez-vous donc à moi et demeurez en moi ; et faites que je puisse m'unir à vous et demeurer en vous (2). »

Or, selon Théophilacte, l'homme demeure en Jésus-Christ, s'appuie sur Jésus-Christ par la profession de la véritable foi (3). Et d'autre part, Jésus-Christ demeure dans l'homme par sa grâce sanctifiante, par la charité divine, puisqu'il a dit : « Celui qui m'aime est en retour aimé de mon Père céleste ; et moi, avec mon Père, nous viendrons à lui, et nous fixerons notre demeure en lui (4). » Et, ajoute S. Cyrille d'Alexandrie, non seulement Jésus-Christ habite d'une manière mystique en nous par le moyen de la grâce et de la charité habituelle, mais encore d'une manière réelle et corporelle, par le moyen de la communion eucharistique, puisqu'il a dit : Celui qui mange ma chair habite en moi et moi en lui (5).

(1) Respondit vitis : Numquid possum deserere vinum meum quod lætificat Deum et homines, et inter cætera ligna promoveri. Jud. IX. — (2) Ego sum vitis, vos palmites. Manete in me, et ego in vobis. Jo. XV. — (3) Omnis fidelis in Christo est, quatenus credit. Theophil. — (4) Qui diligit me, diligetur a Patre meo... et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus. Jo. XIV. — (5) Non per habitudinem solum, quæ per charitatem intelligimus, Christus in nobis est, sed etiam corporaliter communio carnis Christi eum in nobis facit habitare ; salvator enim ait : Qui manducat meam carnem in me manet et ego in vobis. S. Cyr. Alexandr.

Malheureux donc les hérétiques qui n'ont pas la vraie foi de Jésus-Christ ! Ils ne sont pas dans la véritable vigne qui est l'Eglise ; ils ne peuvent pas être liés au véritable cep de vigne qui est Jésus-Christ ; ils ne sont pas en Jésus-Christ. Vainement, dit S. Augustin, ils se glorifient du titre de chrétiens ; quiconque n'est pas dans la vigne (1), n'est pas en Jésus-Christ, n'est pas chrétien ; car ce n'est pas l'opinion, c'est la ferme croyance, ce n'est pas la foi quelconque, mais la foi pure, la foi sainte, la foi perpétuelle, la foi uniforme, la foi véritable de Jésus-Christ qui constitue le chrétien.

Mais non moins malheureux aussi les mauvais catholiques, qui n'ont nul souci de porter des fruits de vertu par l'exacte observance des divins commandements ! Qu'importe, dit Théophilacte, qu'ils soient en Jésus-Christ par la profession de la vraie foi, si Jésus-Christ n'est pas en eux par la communion de sa divine charité ? Ils demeurent unis à Jésus-Christ comme le sarment stérile est uni à la vigne, sans participer à son suc vivifiant, et n'est plus qu'un bois mort et inutile (2).

C'est pour cela que Notre-Seigneur a dit plus clairement encore : « Si vous demeurez en moi, et si mes paroles demeurent en vous... (3). » Et en effet, dit S. Augustin, alors seulement il est vrai de dire que les paroles de Jésus-Christ demeurent vraiment en nous, quand nous pratiquons ce qu'il a commandé, et quand nous aimons et désirons ce qu'il a promis (4). Il ne nous sert donc de rien de demeurer en Jésus-Christ par la foi à sa doctrine, à sa parole, si cette parole et cette doctrine demeurent seulement dans le cœur et ne se manifestent pas dans la conduite ; alors Jésus-Christ n'est pas en nous, et nous sommes en Jésus-Christ comme si nous n'y étions pas (5).

Aussi le Seigneur, non content de nous avoir ainsi révélé la nécessité et la manière de lui être unis, nous a encore révélé, afin que nous soyons bien avertis, la condition indispensable de cette union divine, quand il a ajouté : Mon Père aura soin de tailler les branches fécondes, afin qu'elles donnent encore des fruits plus abondants (6). Or, dit S. Jean Chrysostome, cette taille de la vigne, le divin agriculteur la pratique sur les bons chrétiens, sur les

(1) Qui in vite non est in Christo non est ; qui non est in Christo christianus non est. S. Aug. — (2) Quòd si solam fidei confessionem habet et non per observantiam mandatorum fructum ferat, mortuus palmes fit Theophil. — (3) Si manseritis in me et verba mea in vobis manserint. Jo. xv. — (4) Tunc verba ejus in nobis manent, quando facimus quæ præcepit et diligimus quæ promisit. S. August. — (5) Quando verba ejus manent in memoria et non inveniuntur in vita, nec palmes conputatur in vite. *Ibid.* — (6) Pater meus omnem palmitem qui fert fructum purgabit eum ut fructum plus afferat. Jo. xv.

chrétiens qui sont en état de grâce, sur ceux qui sont purs et fervents, et qui, par conséquent, sont des rameaux propres à donner des fruits. Cette taille, il l'opère par les tribulations, les injustices, par les affronts non mérités auxquels il les expose, et qui semblent des châtiments, tandis que ce sont des bienfaits ; qui semblent des actes de sévérité, tandis que ce sont des caresses de son amour, des moyens de sanctification et de salut ; car dans ces tentations, dans ces épreuves, leur foi devient plus forte, leur espérance plus solide, leur charité plus fervente, leur prière plus assidue, le détachement du monde plus parfait ; et par l'exercice de l'humilité, de la mansuétude, de la patience, la grâce s'augmente, le mérite s'accroît, et les fruits de la vie éternelle abondent de plus en plus ; absolument de même qu'il y a ce semble dureté à retrancher les branches et les feuilles superflues, tandis que c'est sagesse et industrie, et que par là le cep devient plus fécond en devenant plus vigoureux (1). Dieu l'a voulu ainsi afin que nous ne soyons jamais scandalisés par le spectacle de la prospérité des impies et des tribulations des justes.

Tenons-nous donc pour avertis par cette grande parole de notre Sauveur : et lorsque Dieu permet que les nations infidèles et hérétiques, les incrédules, les scandaleux, les pécheurs prospèrent dans leurs négoces, dans leurs industries ; qu'ils accroissent leurs richesses, leurs plaisirs, leur gloire, leur puissance sur la terre, reconnaissons en lui cet agriculteur qui laisse de côté, sans y faire la moindre attention, les branches stériles et infructueuses ; d'autre part, lorsque Dieu permet que les nations catholiques, les vrais fidèles, les âmes saintes et ferventes, soient pauvres, misérables, persécutées, en butte à toute sorte d'afflictions, voyons en lui l'agriculteur qui taille et semble tourmenter les rameaux les plus féconds pour les rendre encore plus fructueux : *ut fructum plus afferat*. En effet, dit S. Augustin, quel est le chrétien si pur et si parfait en cette vie, qui n'ait besoin d'être purifié de plus en plus (2) ? Soyons donc bien persuadés que les tentations, les tribulations, les croix sont la condition nécessaire de toute âme pieuse qui sert Dieu, qui est en grâce avec Dieu, chérie de Dieu, amie de Dieu et vraiment unie à Jésus-Christ. L'apôtre l'a dit : Tous ceux qui veulent vivre en Jésus-Christ selon les lois de la piété, souffriront persécution (3).

(1) Propter tribulationes eorum hoc dixit, ostendens quod tentationes fortiores eos faciunt, sicut circumcidere palmitem eum magis germinare facit. S Jo. Chrys. — (2) Quis autem in hac vita sic mundus, ut non sit magis magisque mundandus. S. Aug ? — (3) Et omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur. II Tim. III.

Mais après avoir vu la nécessité, le mode, la condition indispensable de notre union avec Jésus-Christ, voyons-en maintenant le mérite et le fruit.

Dans ce même évangile, le Seigneur a dit aux apôtres : Vous êtes maintenant exempts de souillure, vous êtes purs en vertu des paroles que je vous ai adressées et que vous avez écoutées (1). Voilà donc le premier résultat, le premier fruit que procurent à l'âme fidèle son union avec Jésus-Christ par la profession de la véritable foi, et l'union de Jésus-Christ avec elle par la charité et la grâce, lorsqu'elle l'accueille avec soumission, qu'elle accomplit avec fidélité et qu'elle retient avec amour sa loi et sa parole. C'est cette parole de Dieu, cette doctrine de Dieu, cette loi de Dieu pure, immaculée, comme le Dieu de qui elle émane, qui change l'âme de la manière la plus absolue, qui la dépouille de la corruption native, contractée par son union avec le corps, par son contact avec les objets sensibles (2). Oh! sachons-le bien : la parole de l'homme ne peut être d'aucun effet sur l'homme dans l'ordre de la sainteté et du salut.

La parole même de Dieu, contenue dans les saintes Ecritures, si elle est annoncée par les ministres de l'erreur, en passant par leur bouche, perd toute sa divine efficacité, s'altère, se corrompt; et c'est pour cela que la prédication des hérétiques est si stérile et si infructueuse. Oui, au lieu de convertir, elle pervertit; au lieu de purifier, elle souille; au lieu de sanctifier, elle scandalise; au lieu de sauver, elle perd les âmes volontairement aveugles et bien dignes, par conséquent, de telles prédications et de tels prédicateurs. En effet, tout ce que l'hérésie obtient par ses prédications est de raviver sans cesse dans le cœur de ses victimes la haine et l'opposition contre l'Eglise catholique, de réveiller et fomenter l'orgueil, principe de tous les vices; aussi, avec toutes ses théories morales, n'est-elle qu'un enseignement d'immoralité et l'école de toutes les passions.

Ce n'est pas la parole d'Arius, de Nestorius, de Photius, de Luther, de Calvin, de Zwingle, de Socin, de Fox, de Jansénius, de Saint-Simon, de Fourier, de Ronge, de Zreski, et de tels autres suppôts de l'esprit infernal, qui viennent parler en son nom et ne parlent que son orgueil; ce n'est pas, dis-je, la parole de tous ces sectaires qui peut sanctifier les hommes; il faut pour cela la parole de Jésus-Christ, dont l'Eglise est la dépositaire et la fidèle gardienne, et qu'elle continue de parler au monde par la bouche de

(1) Jam vos mundi estis propter sermonem quem locutus sum vobis. Jo. xv. — (2) Lex Domini immaculata convertens animas. *Ibid.*

ses légitimes ministres ; c'est elle seule qui, relevant l'homme de l'abjection du sensualisme et le dépouillant de la scorie de l'élément brutal de l'animalité, l'élève à la région pure des esprits et en fait un être non-seulement spirituel, mais encore divin : « Vous êtes purs en vertu de la parole que je vous ai fait entendre, *propter sermonem quem locutus sum vobis.* »

Dieu s'est réservé et s'est réservé à lui seul l'action sur le cœur de l'homme, pour l'incliner à faire le bien. La parole de l'homme ne peut rien sur l'homme dans l'ordre de la véritable vertu, dans l'ordre du salut éternel. Aussi les théories morales des philosophes, les prédications évangéliques des hérétiques sont-elles froides, stériles, infécondes ; elles laissent l'homme comme elles le trouvent. A l'école des philosophes et des hérétiques, chacun reste ce qu'il est. Quand donc l'hérésie, avec ses prédications, a-t-elle jamais fait d'un infidèle un vrai chrétien, d'un pécheur un saint ?

Je dirai plus : la parole de l'hérétique, vraiment hérétique, en tant qu'il parle comme ministre, et au nom de l'hérésie, n'est plus une parole humaine, mais une parole diabolique, puisque le démon est l'artisan, le fabricateur de toutes les hérésies ; et ainsi le ministre de l'hérésie n'est, en réalité, que le ministre du démon ; il n'enseigne que sa doctrine, il ne se présente qu'en son nom, il n'exerce que son ministère ; il ne parle que sa parole, n'ayant reçu que de lui sa mission. Et en effet, en remontant dans le passé l'échelle de la succession des ministres de l'erreur qui l'ont précédé, pour arriver jusqu'à l'auteur, jusqu'au premier inventeur de la doctrine qu'il prêche, il trouvera toujours un infâme hérésiarque plein d'orgueil et de vices, un monstre d'iniquité, l'homme de péché, c'est-à-dire l'homme qui est exclusivement dominé, animé, saturé de l'esprit du démon.

Or, la parole diabolique pervertit et ne saurait convertir ; elle corrompt et ne saurait sanctifier ; elle souille et ne saurait purifier l'homme ; elle l'éloigne et ne saurait le rapprocher de Dieu ; et de là ces effets tout contraires à leurs intentions les plus droites, qu'obtiennent avec leurs prédications les ministres de l'hérésie. Sous l'action de cette parole infernale, la foi en Jésus-Christ, au lieu de se ranimer, va toujours s'affaiblissant ; l'esprit demeure toujours plus vide, le cœur toujours plus froid, parce qu'il sent le néant de cette parole, parole sans vie, parce qu'elle est sans autorité, parole dénuée de sentiment, parce qu'elle est dénuée de grâce.

C'est en vain qu'ils prêchent l'Evangile : ils reproduisent les textes de l'Evangile de la même manière que le démon dans le dé-

sert alléguait à Jésus-Christ les passages de l'Ecriture ; c'est-à-dire dans un sens tout contraire à celui selon lequel ils ont été inspirés par l'Esprit-Saint ; c'est-à-dire pour inculquer le vice, pour fortifier l'erreur. Il y a, parmi les ministres de l'hérésie, des hommes probes, de bonne foi, plus malheureux que coupables : leurs intentions sont droites ; leur zèle est pur ; ils prêchent pour remplir un ministère, non pour faire un métier ; ils ont le sincère désir de faire du bien ; mais quel en est le résultat ? L'hérésie est un insecte venimeux, qui empoisonne tout ce qu'il touche. La parole même de Dieu passant par la bouche de l'hérétique perd toute sa force, toute sa pureté ; elle s'altère et se corrompt. Jésus-Christ, j'ose le redire, évangélisé par eux n'est pas cru, n'est pas aimé ; ce n'est plus sa parole, ce n'est plus la parole de vie éternelle, mais une parole de perdition, de mort et de ruine ; elle ne vivifie pas ; tout au contraire elle donne la mort. Ils ne réussissent pas à inspirer la charité, mais bien la haine contre l'Eglise. Ils ne sont puissants, ils ne réussissent qu'à éloigner les âmes du véritable bercail de Jésus-Christ. Le démon, par leur organe, parvient donc avec une excessive facilité à inculquer le mal aux personnes peu clairvoyantes et qui sont peu sur leurs gardes. Cette parole n'a donc qu'un effet purement négatif et contraire aux vues de Dieu.

A la seule parole de Dieu est attachée la force conservatrice, réformatrice des âmes, parce que seule elle est pure et immaculée : *Lex Domini immaculata convertens animas !* Si en ce moment, sous l'impression des paroles que je vous adresse, le pécheur a honte de son péché, l'hérétique de son erreur, le chrétien tiède et dissipé de sa tiédeur : si en ce moment vous vous sentez pénétrés, émus, contrits ; si, encore sur la terre, vous ne pensez qu'au ciel ; si, bien qu'appesantis par les sens, vous vous préoccupez des choses de l'esprit ; si en ce moment vous ne donnez accès qu'aux pensées saintes, aux pensées pures, vous êtes vous-mêmes purs et saints, vous êtes réellement chrétiens. Mais non, ne croyez pas que ce soit le fruit de ma parole, le succès de mon éloquence ; c'est parce que moi, indigne, mais légitime ministre de Jésus-Christ, je vous annonce sa doctrine, sa parole dans sa pureté, telle que je l'ai reçue de la véritable Eglise qui m'envoie ; c'est parce que la parole de Jésus-Christ est toujours accompagnée de sa grâce qui attire, qui réforme, qui améliore ; je n'y suis pour rien ; je n'entre pour rien dans les effets que produit en vous cette parole divine, ou bien ce n'est que pour en diminuer l'efficacité par mon impéritie et par mes péchés. Si, en l'écoutant, vous devenez plus spirituels, plus purs, c'est à Jésus-Christ qu'en revient tout le mérite,

toute la gloire, parce que c'est lui qui vous parle par ma bouche, en sorte qu'il peut encore aujourd'hui, comme autrefois, affirmer ce qu'il affirmait devant les Apôtres : « Si vous êtes purs, c'est parce que je vous ai fait entendre ma parole ; » *propter sermonem quem locutus sum vobis.*

En second lieu, le Seigneur a ajouté : De même que le sarment retranché de la vigne et abandonné sur le sol ne peut donner de fruit, vous non plus vous ne sauriez donner de fruit qu'autant que vous êtes en union avec moi ; parce que, sans moi, vous ne pouvez absolument rien faire de saint, de bon et de vertueux (1). Au contraire celui qui demeure en moi porte des fruits abondants et exquis pour la vie éternelle (2). O grande et précieuse doctrine, s'écrie S. Augustin ! Comme elle exprime bien la nécessité, l'efficacité et la gloire de la grâce ! oh ! comme tandis qu'elle instruit les humbles, elle fait taire et confond les superbes (3) !

Apprenons de là que, comme ce ne sont pas les rejetons qui font vivre la vigne, mais la vigne qui transmet aux rejetons la vie et la fécondité ; ainsi, lorsque nous demeurons unis à Jésus-Christ, ce n'est pas lui qui reçoit de nous quelque chose, mais nous qui recevons tout de lui ; et puisque sans lui nous ne pouvons rien, donc toutes les saintes pensées qui se présentent à notre esprit, toutes les pures affections qui s'éveillent dans nos cœurs, toutes nos vertus, toutes nos bonnes œuvres sont l'effet de la sève vivifiante de sa grâce, qui descend de lui jusqu'à nous, et opère en nous, germe en nous, fructifie et vit en nous (4). Et s'il en est ainsi, que peut donc, concluait S. Paul, que peut donc s'attribuer jamais à lui-même le chrétien ? De quoi peux-tu te glorifier ? En quoi peux-tu te complaire dans le peu de bien que tu fais, dans les grâces que tu conserves, dans les vertus que tu possèdes, si tu n'as rien en toi que tu n'aies reçu de Jésus-Christ, et qui ne soit l'effet de sa communion ineffable, du concours de sa grâce et de son tendre amour (5).

Mais cette même doctrine, qui est la base de l'humilité chrétienne, est le principe de la confiance chrétienne, du courage chrétien. De moi-même, je ne puis rien, je ne vaux rien, je ne sais rien sans Jésus-Christ. Mais uni à lui, comme la branche avec le cep, quand je suis en Jésus-Christ et Jésus-Christ en moi, alors

(1) Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso, si non manserit in vite ; sic nec vos nisi in me manseritis ; quia sine me nihil potestis facere. Jo. XV. — (2) Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum *Ibid.* — (3) Magna gratiæ commendatio, quæ corda instruit humilium et obstruit ora superborum. S. August. — (4) Ita vitis est in palmitibus ut eis vitale alimentum subministret, non sumat ab eis. *Ibid.* — (5) Quid habes quod non accepisti ? Si autem accepisti, quid gloriaris, quasi non acceperis ? I Cor. IV.

je puis produire des fruits abondants : *Hic fert fructum multum.* Et tel est le second précieux effet que produit mon union avec Jésus-Christ. Dans cette sainte union la vue de mes péchés m'attriste, mais ne me désespère point ; la lourdeur de mes mauvaises habitudes contractées par la coutume invétérée du mal m'humilie sans me décourager ; le sentiment de ma misère, de ma corruption, de ma faiblesse, me fait trembler, mais ne saurait m'abattre. Je dois répéter, avec S. Paul, que, fortifié par le vin généreux de la céleste vigne, par le mérite du sang de Jésus-Christ, je puis tout ; je me sens capable de tout ; je suis à l'épreuve de tout ; je puis tout entreprendre et tout accomplir ; je puis tout oser et tout supporter ; je puis dompter toutes mes passions, détruire toutes mes mauvaises habitudes, triompher de tous mes vices, m'élever à la pratique de toutes les vertus (1) ; parce que dès lors je suis fort de sa force ; et le fruit que je ne puis produire de moi seul, je puis le rendre copieux et abondant en lui et par lui, puisque c'est lui qui vit et opère en moi, comme je vis et opère en lui et par lui : *Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum.*

Enfin, le Seigneur conclut l'admirable allégorie de la vigne par ces paroles : « Si vous demeurez en moi et si je demeure en vous par mes paroles, par ma doctrine, par mes commandements, vous pourrez alors demander tout ce que vous voudrez, assurés que vous serez de tout obtenir (2). » Oh ! le magnifique et précieux effet de notre union avec Jésus-Christ ! Jésus-Christ ne refuse absolument rien à quiconque est en union avec lui. D'abord, dit S. Augustin, parce qu'il est impossible que l'âme unie par la foi et par la grâce à son Sauveur, demande rien qui puisse être étranger, rien au contraire qui ne soit utile, conforme et subordonné à son salut éternel ; et que toute prière faite dans ces dispositions doit toujours obtenir un favorable accueil (3). En second lieu, comme l'a dit S. Paul, quiconque s'unit à Dieu devient un même esprit avec Dieu (4). Si je demeure en Jésus-Christ et que Jésus-Christ demeure en moi, Jésus-Christ dès lors m'appartient tout entier et tout entier je lui appartiens. Je m'identifie, je me transforme en lui ; je deviens avec lui une seule et même chose. De même que je mets à sa disposition tout mon être, mon âme avec toutes ses puissances, mon cœur avec toutes ses affections, mon corps avec tous ses sens ; ainsi il met lui-même à ma disposition tout son être, sa divinité avec tous ses attributs, son humanité avec tous ses mé-

(1) Omnia possum in eo qui me confortat. Philipp. IV. — (2) Si in me manseritis et verba mea in vobis manserint, quodcumque volueritis petetis et fiet vobis. Jo. XV. — (3) Quid autem velle possunt manendo in salvatore nisi quod non est alienum a salute. — (4) Qui adhæret Domino, unus spiritus est. I Cor. VI.

rites ; et il m'encourage par ses exemples, et il me fortifie par ses sacrements ; et il m'anime par ses espérances ; et il me vient en aide avec ses grâces ; et il m'enrichit de ses mérites ; et il me purifie par son sang ; et il me délivre de toutes mes souillures et il assure mon salut éternel. Or, comme je n'ai avec lui qu'une même vie, je n'ai aussi qu'une seule volonté. Comme je ne veux que ce qu'il veut, il ne voudra aussi que ce que je voudrai. Ainsi seront accomplis tous mes désirs, ainsi seront faites toutes mes volontés, ainsi seront exaucées toutes mes prières : *Omnia quæcumque volueritis petetis et fiet vobis* !

Heureux donc ces mystérieux animaux sur lesquels s'accomplira la prophétie de Jacob, et que le désiré des nations introduira dans sa vigne mystique, l'Eglise ; et qu'il attachera au véritable cep de vigne, à sa divine personne ; et qui pourront couvrir leur nudité de ses vêtements précieux, de son royal manteau trempé dans son propre sang : *Ligans ad vineam asinam suam et ad vitem pullum suum* ! Oui, dans ce sang du divin Agneau, ils laveront leurs vêtements et par ce sang ils seront sauvés : Heureux, heureux ceux qui purifient leurs vêtements dans le sang de l'Agneau (1) !

Deuxième point. A côté des plus douces espérances qui consolent, nous trouvons toujours dans l'Evangile les menaces les plus terribles qui nous remplissent d'une salutaire crainte ; afin, dit S. Jérôme, que par la crainte, mais sans abattement, par l'espérance, mais sans présomption, par le moyen d'une crainte confiante, et d'une craintive espérance, nous puissions, comme l'ange avec ses ailes, nous élever jusques à Dieu.

C'est pour cela que dans la belle parabole de la vigne, pendant que d'une main le Seigneur nous a peint les avantages et tout le bonheur de lui être unis par les sacrements, il a dessiné de l'autre main la profonde misère, le malheur sans bornes de ceux qui sont séparés de lui ; car il a dit encore : Tout rejeton qui ne lui est pas uni, et qui demeure tout à fait stérile, mon divin Père le coupera, le retranchera et l'éloignera de lui, et il sera perdu à jamais (2). Celui donc qui ne demeure pas en moi, sera jeté dehors et loin de moi ; et, comme le sarment, une fois coupé, il deviendra sec et aride, jusqu'au moment où, ramassé et jeté au feu, il s'y embrasera sans se consumer, et brûlera sans jamais être anéanti (3).

O parole ! ô sentence ! Nous y trouvons brièvement retracé la

(1) Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni. Apoc. xxii. — (2) Pater meus omnem palmitem in me non ferentem fructum tollet eum. Jo. xv. — (3) Si quis in me non manserit, mittetur foras, sicut palmes, et arescet et colligent eum et in ignem mittent et ardet. *Ibid.*

lamentable histoire non seulement de beaucoup d'individus, mais aussi de beaucoup de nations ! Voyez la nation juive, les peuples de l'Orient, les chrétientés de l'Occident : parce que dans le cours des siècles elles n'ont pas donné en Jésus-Christ qui se les était attachés, le fruit qu'il avait droit d'en attendre pour la vie éternelle ; parce qu'elles ne se sont pas souciées de demeurer en Jésus-Christ par le moyen de l'humble foi et de la sainte charité, le divin Père les a retranchées de la vigne divine, c'est-à-dire de Jésus-Christ, comme des sarments inutiles, et il les a rejetées hors de la vigne, hors de l'Eglise. Et que sont devenues toutes ces nationalités ? Les Juifs n'ont conservé de l'antique religion que l'idée grossière de Dieu déshonorée par de ridicules superstitions, par des fables absurdes et sous le voile de vaines observances extérieures, le culte de l'or et de la morale de l'intérêt terrestre. Comme le sarment retranché de la vigne demeure encore vert pendant quelques jours, mais finit par se dessécher complétement, ainsi les peuples protestants en particulier, ainsi que nous le voyons de nos jours et sous nos yeux, après avoir pendant quelque temps conservé un reste de foi et de moralité qu'ils avaient reçue de la véritable Eglise, de la véritable vigne, à laquelle ils furent attachés pendant tant de siècles, se sont à présent complétement desséchés. Plus de foi en Jésus-Christ : Le rationalisme et le socinianisme qui ont envahi toutes les classes nient ouvertement sa divinité. Plus de pratique des vertus héroïques : elles ont été complétement absorbées, abolies par le plus honteux matérialisme, par l'idolâtrie de l'or et du plaisir. Plus de religion : il n'y a plus au sein de ces malheureux peuples, considérés en masse, une seule goutte de sève de l'antique grâce, de l'antique foi ; tout principe vivifiant s'est desséché et a péri en eux. Divisés entre eux par une profonde et interminable discorde d'opinions sottes, ridicules, impies, ils gisent en dehors de la véritable vigne, de l'Eglise, épars çà et là sur le sol, branches stériles qui n'attendent plus que le feu dont elles doivent être dévorées ! O déplorable catastrophe ! ô lamentable vicissitude ! ô terrible châtiment des nations qui cessent d'être par l'Eglise et en l'Eglise unies à Jésus-Christ !

Mais le même désastre, la même décadence, le même châtiment sont aussi réservés à tout mauvais catholique qui, uni au véritable cep de vigne par la profession de la véritable foi, ne porte jamais de fruits par l'exercice des vertus chrétiennes. Le Père céleste le retranche de la vigne divine, le chasse de l'Eglise, parce que le pécheur ne demeurant uni au corps de l'Eglise qu'à l'extérieur, devient étranger à son esprit ; et en effet, celui-là n'appar-

tient plus à l'esprit de l'Eglise, qui n'est pas uni à Jésus-Christ par le moyen de la grâce sanctifiante et de la divine charité (1). Hélas ! ô misère ! ô infortune de l'âme chrétienne que le péché constitue en cet état de schisme invisible par rapport à Jésus-Christ ! Elle se dessèche (2) ; elle s'en va peu à peu perdant les habitudes de vertu ; elle devient peu à peu insensible aux beautés de la foi, aux consolations de l'espérance, aux attraits de l'œuvre divine ; peu à peu elle perd l'esprit de prière, l'amour de la vertu, le goût de la dévotion, les idées d'une vie meilleure, l'intérêt de l'âme, les saintes pensées, les pieuses affections, le désir du paradis, le zèle pour son salut. Branche aride, privée de tout secours, sans jamais une pensée sainte dans l'esprit, sans jamais une affection religieuse dans le cœur, sans jamais une prière sur les lèvres, sans jamais une bonne action dans la conduite, sans mouvement, sans vie, incapable non seulement de porter des fruits des bonnes œuvres, mais même de se revêtir de feuilles par une conduite au moins extérieurement régulière et chrétienne, dépouillée de tout, sans feuillage, n'offrant aux regards que la nudité de ses vices, de ses mauvaises habitudes, de ses scandales, elle demeure couchée à terre comme un sarment aride, méprisée de Dieu, odieuse aux hommes : *Arescet* ! *arescet* !

Or, si en cet état la mort vient surprendre ces chrétiens, quel sera leur sort ? Ils demeurent, dit S. Irénée, là où ils se trouvent ; ils demeurent séparés pour une éternité d'avec ce même Jésus-Christ dont ils voulurent demeurer séparés dans le temps ; ils demeurent dans cet état de schisme et de division d'avec Jésus-Christ qu'ils ont choisi durant la vie et qu'ils se sont préparé eux-mêmes (3).

Et observez à ce propos, dit S. Augustin, que le sarment est le bois le plus précieux, le plus utile quand il est uni à la vigne ; et une fois qu'il en est séparé, il devient le bois le plus vil, le plus inutile, le plus impropre à tout usage, sauf à être brûlé (4). Il n'y pas pour le sarment d'état mitoyen, entre demeurer uni à la vigne, ou être destiné à brûler ; s'il ne demeure pas uni au cep, il sera jeté au feu (5). Egalement, point d'état mitoyen pour l'âme humaine : ou elle demeure unie à Jésus-Christ par la foi et par la grâce, et alors elle lui demeurera pour toujours unie dans la gloire, ou bien elle se sépare de lui par le péché, et elle en sera pour tou-

(1) Omnem palmitem non ferentem fructum, tollet eum. Jo. xv. — (2) Si quis in me non manserit, mittetur foras, sicut palmes, et arescet. *Ibid.* — (3) Separationem inducit quæ electa est ab eis. S. Iren. — (4) Ligna vitis tanto sunt contemptibiliora, si in vite non manserint, quanto gloriosiora si manserint. S. Aug. — (5) Unum e duobus palmiti congruit, aut vitis, aut ignis : si in vite non erit, in igne erit. *Ibid.*

jours séparée par la damnation. Les ministres de la divine justice n'ont autre chose à faire qu'à recueillir cette masse de bois sec, de sarments desséchés par les ardeurs de la concupiscence et des passions et à les jeter dans le feu où éternellement ils brûlent (2).

Remarquez bien cette dernière expression : qu'elle est profonde ! quelle est terrible ! Il ne dit pas : il brûlera, *ardebit;* mais il brûle, parce que le présent et le futur, le passé et l'avenir sont à jamais abolis dans l'enfer, et que là tout se réduit et se concentre en un perpétuel, immobile présent : *Ardet ! ardet* ! Il brûle ! il brûle ! La mort qui altère et change, qui décompose et détruit toutes choses dans le monde visible, ne fait plus par rapport à l'âme réprouvée, dans le monde invisible, que rendre fixes, inaltérables, indestructibles toutes les choses périssables ; elle met sans retour un point d'arrêt à tous les changements de la nature, à toutes les conversions de la grâce, à toutes les vicissitudes du temps. Plus d'espoir de grâce, plus de temps pour la pénitence, plus de recours au pardon. Le dernier jugement sera sans révision, la dernière sentence sans appel : *Ardet* ! *ardet* ! Là le sarment qui brûle ne croît ni ne diminue en dimensions, et la flamme qui le dévore ne diminue ni ne croît en intensité. Le sarment réprouvé est toujours dans le même état, et il brûle toujours de la même manière, et il est soumis à une ardeur toujours uniforme, toujours constante, toujours présente : *Ardet* ! *ardet* !

Quel désastre ! quelle infortune ! Et il serait vrai que quelques-uns des chrétiens qui m'entendent devront aboutir à une si cruelle destinée ? Et il serait vrai de dire que c'en est fait, que tout espoir est perdu pour eux ?

Non, non, reprenez courage, âmes que l'hérésie ou le péché tient séparées de Jésus-Christ. Le sarment, une fois retranché de la vigne, ne peut plus y être rattaché ni reprendre sa première place, ni recevoir comme autrefois la sève et la fécondité. Mais pour vous, il n'en est pas ainsi. Vous êtes encore dans le domaine du temps. Il y a pour vous encore le ministère de la réconciliation et du pardon, le ministère en vertu duquel tout ce qui se délie ou se lie sur la terre est aussi lié ou délié dans le ciel. En vertu de ce ministère vraiment sublime et divin, les successeurs des apôtres, peuvent encore aller prendre les malheureux ânons liés à la porte de l'enfer par les chaînes du péché et de l'erreur, et les conduire à Jésus-Christ, et le faire asseoir dessus. En vertu de ce ministère, vous, rejetons inutiles et desséchés, vous pouvez être miraculeu-

(1) Et colligent eum, et in ignem mittent et ardet. Jo. xv.

sement greffés à la vigne sainte et divine, à Jésus-Christ, et participer à toutes ses grâces, à tout son amour.

Courage donc, tandis que votre volonté n'est pas encore irrévocablement clouée au mal, tandis que la divine miséricorde n'est pas épuisée, tandis que le jour de salut, le temps de propitiation n'est pas entièrement écoulé, tandis que les forces ne manquent pas, que la santé vous seconde, que la grâce est toute prête, que la voix de Dieu vous appelle, que les exemples de tant de vos frères vous soutiennent; prenez résolûment le parti de retourner à la vérité par la profession de la foi catholique, à la grâce par un repentir sincère; faites que Jésus-Christ nous réunisse et vous et nous tous ensemble dans la véritable vigne, dans le sein de l'Eglise; qu'il puisse nous attacher au véritable cep de vigne, à sa divine personne; qu'il puisse nous revêtir du vêtement de sa grâce, des mérites de son sang; qu'il puisse reposer sur nous, nous guider et nous conduire; et que parmi les acclamations du peuple des justes, parmi l'*Hosanna* des anges, en compagnie des apôtres, il puisse nous introduire tous ensemble triomphants dans la Jérusalem céleste, et qu'ainsi s'accomplisse en nous tous la grande prophétie : « Il attachera à sa vigne l'ânon et l'ânesse; il lavera dans le vin sa robe, et dans le sang du fruit de la vigne son manteau. » *Legans ad vineam pullum suum et ad vitem asinam suam, lavabit in vino stolam suam et in sanguine uvæ pallium suum.*

LE SERPENT D'AIRAIN

ou le ministère de Jésus-Christ

Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, sic exaltari oportet Filium Hominis; ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam.

De même que Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut aussi que le Fils de l'Homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais obtienne la vie éternelle. (Jo. III.)

Nul doute que le serpent d'airain, jadis élevé dans le désert sur un poteau, ne fut, dans sa vérité historique, une parabole, une figure, une prophétie de Jésus-Christ élevé sur le bois de la croix au Calvaire; et que comme la vue du serpent cloué à un arbre guérissait les corps des morsures venimeuses et rendait la vie temporelle, ainsi la foi sincère et efficace, la foi vivifiante en Jésus crucifié guérit les plaies de l'âme et assure la vie éternelle : *Exal-*

tari oportet Filium Hominis, ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam.

Par ces paroles Jésus-Christ nous indique lui-même quel est le véritable point de vue sous lequel nous devons toujours envisager le grand, l'incompréhensible mystère de la croix, à savoir, comme le drapeau, le moyen, le remède, le prix du salut éternel.

Et c'est là précisément le point de vue sous lequel je veux aujourd'hui proposer à votre foi, à votre piété, à votre amour le mystère de Jésus-Christ crucifié, en vous expliquant la parabole historique du serpent d'airain, emblème sous lequel Jésus-Christ lui-même a voulu figurer ce mystère. C'est-à-dire que je veux faire ressortir les richesses, les avantages, les secours, les consolations, les encouragements que la divine bonté nous a préparés dans le mystère de Jésus crucifié.

O croix de mon maître, en laquelle Dieu a voulu opérer le grand mystère du salut des hommes ; ô croix, qui avez partagé avec Marie l'honneur d'être dépositaire de la précieuse vie de l'Homme-Dieu, puisque, commencée dans le sein de Marie, cette vie ineffable s'est éteinte dans vos bras, recevez les humbles hommages que nous vous rendons dans cette première Eglise du monde, en compagnie et au nom de tout le peuple chrétien. Que le juif blasphème contre vous, que l'incrédule vous tourne en dérision, que l'hérétique vous méprise, nous, vrais enfants de l'Eglise, nous n'avons pas honte de nous prosterner à vos pieds pour vous adorer ; nous vous saluons avec une pieuse affection, comme notre unique espérance : *O crux ave, spes unica !* Ennoblie par le corps sacré du Fils de Dieu, vous êtes devenue le délice du ciel, la terreur de l'enfer, la consolation de la terre, le plus précieux héritage, le drapeau glorieux des vrais disciples de Jésus-Christ ! Faites-nous donc éprouver la vertu toute-puissante du sang divin, dont vous fûtes trempée en ce jour ; faites que ce sang versé par l'amour engendre l'amour ; qu'il augmente la grâce dans le cœur du juste ; qu'il efface les fautes du pécheur en les lui faisant détester : *Hoc passionis tempore, piis adauge gratiam, reisque dele crimina.* Afin que tous, oui nous tous, passant sous votre protection la vie présente, et expirant avec une foi sincère entre vos bras, nous ne périssions point, mais que nous obtenions la vie qui n'a pas de terme : *Ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam.*

Premier point. Il est raconté dans le vingt et unième chapitre du *Livre des Nombres* que le peuple d'Israël, en punition de son

ingratitude et de sa révolte contre Dieu et contre Moïse dans le désert, fut livré par le Dieu de justice en proie à la fureur d'horribles serpents, qui par leurs cruelles morsures et leur brûlant venin, pour peu qu'ils vinssent à les blesser, portaient de toute part la désolation et la mort (1). Mais à peine les Israélites, épouvantés de ce fléau, et devenus sages par le châtiment, se sont-ils repentis de leur péché et ont-ils commencé à pleurer, à prier et à implorer miséricorde, pardon et remède contre les serpents qui les blessent, contre la mort qui les dévore, que le Dieu de bonté eut compassion d'eux (2) : « Tu façonneras, dit-il à Moïse, un serpent d'airain ; tu le placeras sur un poteau élevé, comme une enseigne, en sorte qu'il puisse être vu de tous ; et quiconque fixera le regard sur ce mystérieux serpent, je lui promets qu'il se trouvera à l'instant guéri des mortelles morsures (3). » C'est ce qui arriva : quiconque, en effet, après avoir été mordu par les serpents du désert, avait soin de fixer son regard vers la représentation du serpent dressé par Moïse en face de tous, se trouvait à l'instant rendu à la santé et à la vie (4).

Or puisque Jésus-Christ a dit lui-même dans l'Evangile : « De même que Moïse éleva dans le désert la représentation du serpent, de même il est nécessaire que le Fils de l'Homme soit élevé au-dessus de terre (5) ; « et puisque S. Jean l'Evangéliste, en rapportant ces mystérieuses paroles du Seigneur, ajoute que Jésus-Christ, en parlant ainsi, avait entendu faire allusion à la manière dont il serait élevé au-dessus de terre par son crucifiement (6), il est bien évident, dit S. Augustin, que la parabole historique du serpent d'airain avait été la figure, la prophétie du grand mystère qui devait s'accomplir quinze siècles plus tard, du mystère de Jésus crucifié, et qu'il n'est plus loisible à qui que ce soit d'interpréter autrement ce fait historique, après que Jésus-Christ en a donné cette interprétation (7). S. Cyrille ajoute que, dans la parabole historique du serpent d'airain, Dieu a voulu nous représenter une vive image, un fidèle tableau de toute l'admirable économie de la rédemption et du salut éternel (8).

Et d'abord cette grande figure exprima, de la manière la plus

(1) Quamobrem misit Dominus in populum ignitos serpentes. Numer. XXI. — (2) Ad quorum plagas et mortem plurimorum dixernnt : peccavimus, quia locuti sumus contra Deum. *Ibid.* — (3) Locutus est Deus ad Moysen : Fac serpentem æneum et pone illum pro signo ; et qui percussus aspexerit vivet. *Ibid.* — (4) Quem cum percussi aspicerent sanabantur. *Ibid.* — (5) Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, sic exaltari oportet filium hominis. Jo. III. — (6) Hoc autem dixit significans qua morte esset moriturus. *Ibid* — (7) Demonstratum esse ibi magnum rei futuræ sacramentum ipse Dominus testatur ut nemo possit aliud interpretari. S. Aug. — (8) Hæc historia est in qua, velut in tabula, totius figuratæ incarnationis mysterium adumbratur. *Ibid.*

vive et la plus sensible, que Jésus-Christ nous a été donné de Dieu comme notre justice, notre sainteté et notre rédemption (1). Et, en effet, cherchez la raison pourquoi le Seigneur a bien voulu figurer sous le serpent d'airain le mystère de Jésus crucifié : la raison nous en est clairement indiquée dans les saintes Ecritures, dont nous ne pouvons en cela trop admirer le consentement, l'harmonie, le systéme divin, selon lequel un fait reçoit d'un autre son éclaircissement et son intelligence.

Nous trouvons dans la Genèse que ce fut un serpent qui séduisit la première femme en l'entraînant à la révolte et au péché (2). Nous trouvons que c'est ce serpent infernal qui, par sa première morsure faite sur le premier homme, instilla son venin, fit passer par transfusion son esprit non-seulement dans son âme, mais encore dans celle de tous ses enfants qui, conçus dans le péché, souillés de la concupiscence du péché, durent former, comme l'a déclaré Dieu lui-même, la descendance, la famille de l'antique serpent, ennemie, rivale irréconciliable de la descendance de cette grande femme de laquelle devait naître le Messie. Dieu dit au serpent : « Je placerai une inimitié éternelle entre toi et la femme, entre ta race et sa race (3). » Que signifie cela ? C'est que tous les hommes, avant d'être incorporés et d'appartenir à la famille de Jésus-Christ par une naissance nouvelle, appartiennent à la famille du démon et la constituent, parce qu'ils sont devenus semblables par l'esprit et par le péché au même serpent qui, dans leur père, les a tous blessés, et les a fait tous devenir, eux aussi, de vrais serpents, ou, selon le langage même de l'Evangile, la race de la vipère, les fils du démon (4).

Ensuite il y a un rapport manifeste entre la figure et l'objet figuré : l'airain est un métal très-dur et incorruptible ; par conséquent, dit S. Augustin, la matière dont fut formé le serpent de Moïse, exprimait assez bien la divinité et l'éternité de Jésus-Christ en tant que Fils de Dieu (5). La forme de serpent donnée à ce métal exprimait aussi l'humanité de Jésus-Christ, en laquelle celui qui était possesseur de la nature divine s'anéantit jusqu'à prendre la nature de l'esclave, comme parle S. Paul (6). Et, en effet, Jésus-Christ n'a pas pris l'humanité telle qu'elle fut à l'origine, mais telle qu'elle était devenue par le péché ; il n'a pas pris l'humanité intègre, saine, immortelle, mais faible, infirme, mortelle, passi-

(1) Qui factus est nobis a Deo et justitia et sanctificatio et redemptio. I Cor. I. — (2) Serpens decepit me Gen. III. — (3) Dixit serpenti : inimicitias ponam inter te et mulierem et inter semen tuum et semen illius. — (4) Progenies viperarum. Matth. III. — Vos ex patre diabolo estis. Jo. VIII. — (5) Serpens æneus significavit divinitatem Christi ; æs enim durissimum est et incorruptibile. S. Aug. — (6) Qui cum in forma Dei esset, semetipsum exinanivit formam servi accipiens. Philipp. II.

ble ; il n'a pas pris la nature humaine paraissant par l'effet de la grâce sanctifiante se confondre presque avec la nature de l'ange ; mais la nature humaine paraissant par l'effet du péché se confondre dans sa forme extérieure avec la nature du serpent infernal ; non pas l'humanité telle qu'elle était au sortir des mains créatrices de Dieu et de son Fils ; mais l'humanité telle qu'elle devint après avoir été blessée par le serpent infernal, l'humanité devenue par le péché la race du serpent (1).

Oh ! comme le métal, façonné en forme de serpent, figurait donc bien le Fils de Dieu éternel, impassible, qui a pris notre nature pour représenter extérieurement, par son humanité, l'homme pécheur !

Le serpent d'airain, ainsi que l'affirme, s'appuyant sur la tradition, S. Justin, martyr, Père de l'Eglise de la plus haute antiquité, ne fut point placé par Moïse sur une longue perche, mais sur un pied d'arbre façonné en forme de croix (2). Et par là il voulut nous faire comprendre que, puisque l'homme séduit par le serpent infernal qui lui était apparu enlacé autour de l'arbre défendu, avait été par sa concupiscence comme crucifié à ce même arbre, il était naturel que la croix devînt le supplice le plus équitable et le mieux approprié à la condition de l'homme pécheur. Le serpent d'airain, placé par Moïse sur la croix, nous prophétisait donc Jésus-Christ, qui, à chaque page de l'Evangile, se désigne lui-même par le nom de fils de l'homme, ou fils d'Abraham ; et qui a pris, non-seulement le nom et la nature faible, infirme et dégradée de l'homme pécheur, mais encore, selon Tertullien, l'état, la condition et le châtiment de l'homme pécheur, qui est d'être pendu à la croix et de mourir en croix (3).

Nous aussi, dit S. Paul, à la vue de Jésus-Christ crucifié, à la vue de ce corps sacré étendu violemment sur deux pièces de bois, et suspendu sur des plaies, avec tous ses membres en proie à d'horribles tortures, aux plus cruels tourments ; avec tous ses muscles déchirés par le poids de son corps, avec tous ses os disloqués par l'excessive tension des membres ; avec ses chairs si délicates, déchirées par la flagellation ; avec ses lèvres imprégnées de l'amertume du fiel ; avec sa tête sacrée, percée de cruelles épines ; avec sa sainte humanité entièrement nue et exposée aux moqueries et aux insultes d'un peuple en furie ; à la vue de ce Dieu couvert d'opprobres, accablé d'avanies, entendant blasphémer son nom di-

(1) Serpentinam in similitudinem carnis peccati. S. Aug. — (2) Fecit Moyses figuram crucis. S. Justin. — (3) Effigies æuei serpentis suspensi Dominicæ crucis imaginem designavit. Tertull.

vin, tourner en dérision ses titres et sa qualité même de Fils de Dieu ; à la vue de ce condamné en butte à tant de moqueries, d'insultes et d'outrages, comme frappé de malédiction, abandonné de son Père, méprisé des hommes, portant la haine du ciel et l'exécration de la terre (1), comment ne nous reconnaîtrions-nous pas tout d'abord nous-mêmes ? Comment ne reconnaîtrions-nous pas le vieil homme, l'homme pécheur et partant maudit de Dieu ? Comment ne nous écrierions-nous pas : « Voilà ce que nous sommes ; voilà ce que nous avons mérité ; voilà la peine que nous avons encourue, le traitement qui nous était réservé ; car, si Jésus-Christ est ainsi traité, s'il est réduit à un tel état d'humiliation, s'il est en proie à de si grandes douleurs, c'est uniquement parce qu'il représente et personnifie en lui-même le vieil homme ; c'est qu'il s'est substitué en notre place en prenant sur lui pour l'anéantir, le poids excessif de nos prévarications, qui forment comme un corps horrible et monstrueux de péché (2). »

Dieu, en ordonnant à Moïse de façonner et d'élever au milieu du désert le serpent d'airain, à la vue de tout le peuple, employa une expression singulière et lui dit : « Placez ce serpent comme un signe (3). » C'est-à-dire, ainsi que l'expliquent les interprètes, comme une espèce de sacrifice permanent de réconciliation et de paix, et comme un signe de la réconciliation et de la paix qui est déjà conclue entre moi et mon peuple ; enfin, comme un signe du pardon et de la remise de la peine. Le serpent fut encore, selon S. Léon, la vraie figure de Jésus-Christ crucifié, parce qu'élevé de terre sur la croix comme sur une haute éminence, placé entre le ciel et la terre, comme sur un terrain neutre, Jésus-Christ est moins un criminel qui subit son supplice, qu'un ambassadeur qui traite, qui accomplit le grand mystère de la réconciliation du monde (4).

C'est à S. Paul que nous devons d'avoir levé le voile qui cachait aux regards des hommes ce grand mystère ; c'est lui qui en nous introduisant dans le sanctuaire de l'amour céleste nous a découvert en Jésus-Christ crucifié, pleurant et priant pour tous ceux qui ont coopéré à sa mort, le grand Pontife des biens futurs, plein de compassion pour nous, le Pontife saint, immaculé, séparé des pécheurs, et jusque dans cette abjection terrestre, plus noble et plus élevé que les cieux eux-mêmes ; le Pontife qui, les mains élevées en haut, le visage tourné vers le ciel, prie pour la paix,

(1) Factus pro nobis maledictum. Gen. III. — (2) Nos scimus quia vetus homo noster crucifixus est, ut destruatur corpus peccati. Rom. VI. — (3) Pones eum pro signo. Numer. XXI — (4) Dominus crucifixi corporis elevatione sublimis reconciliationem mundi exequitur in quadam arce supplicii. S. Leo.

pour le pardon, pour la réconciliation du monde, joignant à ses prières et à ses supplications son cri puissant et ses larmes (1); le Pontife qui fait monter jusqu'au trône de Dieu sa prière unie aux sentiments les plus humbles et les plus respectueux, comme un encens d'agréable odeur (2); qui plaide notre cause en joignant à son plaidoyer une rançon d'un prix infini, le sang dont il baigne la croix; qui négocie la paix, le pardon, la réconciliation du ciel et de la terre (3). D'autre part, l'apôtre nous montre le ciel ouvert, Dieu le Père fixant avec complaisance son regard sur cette médiation sublime d'un ambassadeur qui n'est autre que son Fils consubstantiel; Dieu le Père, qui prête l'oreille à ses puissantes prières, qui accepte le sang divin comme une satisfaction pleine et entière de toutes les offenses, de tous les péchés du monde, et qui commence à regarder d'un œil de commisération ce monde autrefois si odieux et maintenant réconcilié avec lui (4). C'est alors qu'avec une plume trempée dans le sang divin de son Fils, le Père efface le décret fatal dans lequel était écrite la condamnation de tous les hommes, tous pécheurs sans exception (5); et ce décret ainsi déchiré, il le remet à Jésus-Christ, comme au représentant de l'humanité, laquelle l'avait souscrit par le péché, et il le suspend à la croix, de la même manière que l'on rend à un débiteur le titre de l'obligation contractée, dès qu'il a acquitté sa dette (6). Voilà pourquoi le courroux divin que nous avions provoqué par nos péchés peut désormais être apaisé, après cette satisfaction d'un prix infini; et il est constaté que nos péchés nous seront sûrement remis, que le pardon ne nous en sera pas refusé, pourvu que nos larmes coulent avec celles de Jésus-Christ, et que nos prières soient unies à sa prière (7).

Ce pardon est sollicité non seulement pour le péché d'Adam, mais encore pour les fautes actuelles de tous ses enfants, pour les fautes graves ou légères dont tous les hommes auront pu se rendre personnellement coupables jusqu'à la fin du monde. Jésus-Christ a compris dans ce pardon tous les pécheurs passés, présents et à venir; ayant prié pour tous, et par anticipation offert à Dieu pour tous une satisfaction infinie. Par cette unique oblation, dit S. Paul, Jésus-Christ a consommé, en un seul instant, en un seul acte, la réconciliation, la sanctification de tous (8). Toutes nos dettes ont

(1) Preces supplicationesque... cum clamore valido et lacrymis offerens. Hebr. v. — (2) Elevatio manuum mearum. Ps. CXL. — Holocaustum Domino in odorem suavissimum. Numer. XXIX. — (3) Pacificans per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt. Col. I. — (4) Deus erat in Christo mundam reconcilians sibi. II Cor. v. — (5) Delens quod adversus nos erat chirographum decreti quod erat contrarium nobis. Col. II. — (6) Affigens illud cruci. *Ibid.* — (7) Non reputans illis delicta ipsorum. II Cor. v. — (8) Una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos. Hebr. x.

été par anticipation acquittées avec un prix soldé pour nous tous sur la croix. Ce maître, plein d'amour, en présence du juge irrité, prit la défense de tous, présenta les excuses, plaida la cause, paya la dette, obtint le pardon de tous. Ainsi, lorsque le Seigneur, avant d'expirer, prononça cette grande parole : « Tout est consommé (1) ! » ce fut comme s'il eût dit : Il est enfin conclu le traité de paix entre l'homme et Dieu, et voici que je le souscris. Homme et Dieu tout ensemble, je le souscris ; je le ratifie au nom de Dieu et de l'homme ; au nom de la justice et de la miséricorde, qui sont réunies en ma personne ; et par ma mort j'y mets ma sanction, j'y appose mon sceau royal (2). Or, comme en mourant il demeura toujours suspendu à la croix ; comme dans le sacrifice de la messe, répétition mystique du sacrifice du Calvaire, il demeure toujours crucifié sur la terre ; comme dans son corps lui-même, dans lequel il conserve toutes les cicatrices de son crucifiement, il est jusque dans le ciel en quelque sorte toujours crucifié, il reste donc avéré pour nous que le crucifiement fut la réalisation de la prophétie qui, dans le serpent élevé comme signe, montrait Jésus-Christ. Oui, il reste avéré que Jésus-Christ crucifié, soit voilé dans le sacrement, soit glorifié dans le ciel, est le signe perpétuel, impérissable, éternel, de la réconciliation de l'homme avec Dieu ; qu'il est comme le drapeau blanc arboré par une armée ennemie dès que la paix est conclue. Jésus-Christ, en effet, comme le dit S. Paul, est le signe qui annonce que la condition désespérée de l'homme a pris fin ; qu'il n'est plus cet être réprouvé et haï de Dieu, incapable de faire retour vers lui ; qu'enfin est abrégé le chemin et comblé l'abîme qui mettait entre Dieu et le pécheur une distance infinie ; que, par l'effusion de son sang divin, Dieu se trouve rapproché de l'homme, et l'homme de Dieu, en sorte que pour retrouver Dieu, l'homme même n'a pas besoin de revenir sur ses pas et de franchir une distance, il n'a, pour ainsi dire, qu'à se retourner (3). En effet, Jésus-Christ crucifié n'est pas seulement le médiateur de notre paix, mais la condition même de notre paix avec Dieu (4). Il nous transforme d'êtres odieux en êtres bien-aimés, d'étrangers en héritiers, d'ennemis en amis, d'esclaves en fils, de vases de colère prédestinés au feu en vases de miséricorde, créés pour le ciel ; et cela, en renversant le mur de division que le péché avait élevé entre Dieu et l'homme, et en crucifiant et faisant mourir toute inimitié entre eux par le crucifiement et la mort de sa chair adorable (5).

(1) Consummatum est. Jo. XIX. — (2) Et inclinato capite tradidit spiritum. *Ibid.* — (3) Et vos qui eratis longe facti estis prope in sanguine ipsius. Eph. II. — (4) Ipse enim est pax nostra. *Ibid.* — (5) Medium parietem solvens, inimicitias in carne sua. *Ibid.*

En sorte que toutes les voies étant aplanies, tous les obstacles étant levés, toutes les dettes acquittées, tous les droits rendus, l'homme jadis coupable peut pénétrer jusqu'au trône de Dieu (1), se présenter à lui avec confiance, se jeter de nouveau entre ses bras, l'aimer de nouveau comme un Père, en être aimé en retour comme un Fils.

Dans la guérison miraculeuse des Hébreux, opérée par un seul regard tourné vers le serpent, la nature ni la médecine n'avaient aucune part. Il est dit clairement dans le livre sacré de la Sagesse, que cette guérison n'était pas opérée par la vue du serpent matériel, qu'elle n'était pas l'effet magnétique de l'airain façonné en forme de serpent, mais que les Israélites qui fixaient sur lui leur regard étaient guéris par la vertu anticipée, par les mérites de Jésus-Christ, véritable médecin et Sauveur du monde, dont le serpent mosaïque était la figure (2); c'est-à-dire que Jésus-Christ voulut par ce grand miracle, d'après S. Augustin, prophétiser un miracle plus grand encore, celui qu'il devait opérer sur la croix, lorsque, par la vertu de son sang et de sa mort, il guérirait des morsures du serpent infernal ceux qui, dans un sentiment d'humble foi et de sincère piété, le contempleraient mourant sur la croix (3); mais, combien ce miracle, ajoute S. Maxime, est propre à relever notre espérance! Car si le serpent fixé au bois fut le salut du peuple d'Israël, comment douter que Jésus-Christ crucifié ne soit le salut et la vie spirituelle des peuples chrétiens (4)? Si la seule figure d'un si grand mystère opéra un si grand prodige, que ne pourra pas opérer le type divin qui était ainsi figuré? Si le symbole fut si splendide et si efficace, que ne pourra pas la réalité (5)? Ah! dit S. Jean Chrysostome, combien est admirable la correspondance entre la prophétie et son accomplissement, entre la figure et le type! Qu'elle est sublime, délicieuse, divine! A la vue du serpent, les Hébreux échappaient à la mort temporelle; et à la vue de Jésus-Christ crucifié, l'âme qui lui est fidèle, l'âme qui l'aime, échappe à la mort éternelle (6)!

Contemplez cette grande figure : combien elle est majestueuse! Le miracle de la guérison, à la vue du serpent de bronze, était public, solennel, égal pour tous. Le pauvre et le riche, l'esclave et le maître, l'Israélite et l'étranger, y participaient également. Il

(1) Per quem habemus accessum ad Patrem. Eph. II. — (2) Non per hoc quod videbat sanabatur; sed per te omnium salvatorem. Sap. XVI. — (3) Quomodo qui intuebantur serpentem æneum non peribant morsibus serpentum; sic qui fide intuentur mortem Christi sanantur morsibus peccatorum. S. Aug. — (4) Si affixas serpens ligno filiis Israël contulit sanitatem, quanto magis salutem præstat populis Dominus affixus in patibulo crucis? S. Maxim. — (5) Si figura tantum profuit, quantum prodesse credimus veritatem? *Ibid.* — (6) Vide ut figura veritati consentiat : illic mortem fugerunt, sed temporalem; hic fideles mortem fugiunt sed æternam! S. Jo. Chrys.

n'y avait ni exclusion, ni privilége d'âge, de condition, de sexe, de naissance, de fortune. Le bienfait était offert à tous ; nul n'était exclu ; tous pouvaient y participer. Il suffisait, en le fixant du regard, d'avoir foi en Dieu, qui l'avait fait élever au milieu du désert et au Messie futur, Sauveur de tous, qui était figuré dans ce signe. Cette foi était la seule condition pour obtenir la guérison promise contre les morsures venimeuses et contre la mort qui en était la suite. N'importe que tel malheureux eût été blessé en plusieurs endroits, qu'il fût déjà gonflé de venin, voisin de la mort, il suffisait de contempler ce bronze mystérieux et le bois sur lequel il était fixé. Tourner avec foi un regard mourant vers ce signe de salut, et recouvrer la santé et la vie, c'était tout un. Les serpents véritables, les serpents animés n'avaient plus de venin pour celui qui tenait son regard fixé sur cette représentation de serpent. De l'absence ou de la présence de cet objet, de l'attention à le fixer du regard, ou de la négligence de quiconque portait ailleurs ses regards, dépendait la guérison ou la mort.

Quelle belle figure ! comme elle exprime vivement le mystère de Jésus-Christ crucifié ! La puissante efficacité du remède de la croix ! son indispensable nécessité pour éviter les morsures du serpent infernal et la mort éternelle ! La publicité avec laquelle ce remède est offert à tous ; la facilité avec laquelle tous peuvent se l'appliquer et expérimenter l'efficacité divine d'une guérison instantanée, d'une immortalité assurée ! « Quiconque croit au crucifié ne doit point périr, mais obtenir la vie éternelle (1). » Quiconque, *omnis*, nul n'est donc exclu ! *omnis*, qu'il soit juif ou gentil, mahométan ou hérétique, schismatique ou pécheur ; *omnis*, qu'il soit savant ou ignorant, riche ou pauvre, maître ou esclave, sujet ou monarque, noble ou plébéien, homme ou femme, enfant ou adulte, barbare ou civilisé ; *omnis*, quel que soit son langage, quelle que soit sa race, quels que soient sa tribu, son peuple, sa nation ; il lui suffit de croire vraiment en Jésus-Christ, de le reconnaître avec une foi vive et efficace comme maître, comme rédempteur, comme père, pour être éternellement sauvé. Aussi la foi en la croix contemplée sans cesse avec l'hommage continuel et sincère de l'esprit, avec la dévotion affectueuse du cœur, avec la pratique sainte des œuvres, avec l'invocation d'une fervente prière, est-elle le fondement de l'espérance universelle. De toutes les parties de la terre, du fond des îles éparses dans les mers les plus lointaines, des continents les plus reculés, des dernières extrémités du monde, tous les regards des vrais fidèles sont fixés sur

(1) Ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam. Jo. III.

Jésus-Christ crucifié. Il est l'objet des espérances universelles, comme de l'amour de tous (1).

Dans le désert, par la vue du serpent d'airain, non seulement les Israélites étaient sauvés de la mort, mais encore leur sang était purifié, leurs plaies étaient cicatrisées, leurs douleurs dissipées, leurs infirmités guéries; et dès lors, exempts de tout venin, de toute souillure, de toute atteinte, ils passaient à l'état d'une santé vigoureuse et parfaite.

Or, c'était là encore une prophétie du grand miracle, du miracle permanent de Jésus-Christ crucifié. A peine avons-nous reçu avec une foi vive, avec un amour sincère, le baptême, la pénitence, l'eucharistie, en ayant soin de fixer véritablement sur Jésus-Christ le regard de l'âme, qui n'est autre que l'amour; en nous unissant à lui et par la foi, et par l'espérance, et par la charité; en nous plaçant au pied de la croix, en la serrant étroitement dans nos bras, en élevant vers le crucifié notre esprit et notre cœur afin qu'il daigne faire couler son sang sur nous par le canal des sacrements, qu'aussitôt nous recouvrons et la vie et une santé parfaite. Les blessés regardent le signe sacré et ils sont complétement guéris : *Quem cum percussi adspicerent sanabantur.* Dans ce sang divin chacun trouve les remèdes les mieux adaptés à son état et à sa condition particulière. Ce spécifique souverain réprime l'orgueil, éteint l'avarice, résiste aux désirs criminels, guérit toutes nos infirmités spirituelles, cicatrise toutes nos plaies (2). Il efface jusqu'aux vestiges les habitudes du péché; il renouvelle tout à la fois et l'esprit et le cœur; il fait naître en nous de saintes pensées, des affections pures; il fait de nous des créatures toutes nouvelles qui n'ont plus rien de commun avec le passé; il nous rend toute la vigueur de l'aigle rajeuni pour planer dans les hauteurs des cieux (3). Et ainsi nous nous trouvons pleins de santé, comblés des dons de la grâce; et non content de nous sauver de la mort éternelle, il nous fait participer à toutes les richesses de la perfection et des divines miséricordes, pour nous introduire jusque dans la gloire (4).

Le miracle du serpent d'airain ne changea rien aux conditions du désert, dans lequel les Israélites continuèrent de voyager pendant de longues années; il ne le purgea pas de serpents; et ce peuple, jusqu'à ce qu'il posât le pied dans la terre promise, vécut dans de perpétuelles alarmes, au milieu de ces monstres, exposé

(1) Spes omnium finium terræ. Ps. LXIV. — (2) Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis, qui sanat omnes infirmitates tuas. Ps. CII. — (3) Qui replet in bonis desiderium tuum, renovabitur ut aquilæ juventus tua. *Ibid.* — (4) Qui redimit de interitu vitam tuam, qui coronat te in misericordia et miserationibus. *Ibid.*

à leurs morsures venimeuses, à leur souffle pestilentiel et brûlant (1). Et pourquoi cela ! Afin que la vue de ces serpents entretînt toujours vivant au milieu de ce peuple le souvenir de sa rébellion et de son péché qui lui avait attiré ce terrible châtiment, et qu'elle leur fît apprécier l'avantage d'y avoir échappé ; mais la présence des serpents ne pouvait pas nuire au peuple voyageur, pourvu que dans le continuel danger il ne perdît jamais de vue le remède. Le prodige était permanent, pourvu que la confiance fût durable ; et en fixant continuellement le signe miraculeux, les Hébreux étaient non seulement guéris dans le cas de morsures venimeuses, mais encore maintenus en santé ; et ils trouvaient non seulement le remède contre les morsures des serpents, mais encore la force de repousser leurs attaques.

Voilà donc encore sous ce rapport, et la figure et la prédiction de toute l'économie des prévoyances et de la grâce de Jésus crucifié. Par sa mort il n'a pas expulsé du désert de ce monde les esprits mauvais et leurs satellites ; ils peuvent toujours nous y atteindre de leurs morsures et nous donner la mort. Tant que nous voyageons dans le désert de cette vie, tant que nous n'avons pas encore mis le pied dans la véritable terre promise du ciel, nous sommes toujours forcés de vivre au milieu des démons et d'hommes qui se sont transformés en véritables serpents spirituels ; nous sommes en péril continuel d'être mordus par eux et de devenir, nous aussi, des serpents venimeux, homicides de nous-mêmes par l'obstination de nos vices, et des autres par la contagion de nos scandales. Oui, la vie est ce vaste et horrible désert, où se trouvent d'affreux serpents au souffle brûlant et pestilentiel : *In solitudine magna atque terribili, in qua est serpens flatu adurens.*

Et pourquoi donc Jésus-Christ a-t-il voulu nous laisser dans cette condition ? Afin que le péril nous rappelât à chaque instant que nous étions perdus et que, par la vertu seule de la croix, nous avons été sauvés ; afin que rassurés sur notre présent et oubliant notre passé, nous ne devinssions ni indolents et ingrats, ni, par la sécurité contre tous les périls, totalement oublieux de la grandeur du bienfait.

Mais aussi, depuis que Jésus-Christ a été crucifié et est mort sur la croix, ces serpents qui nous environnent ne peuvent plus nous nuire, si dans la permanence du péril nous n'oublions pas l'efficacité du remède. Ah ! si nous tenons toujours fixé sur Jésus en croix, le regard de notre foi, de notre espérance, de notre amour,

(1) Ductor tuus fuit in solitudine magna atque terribili in qua erat serpens flatu adurens. Deuter. VIII.

si nous nous mettons sous les ailes de sa protection, si par l'exercice de la prière nous tenons fixé en lui le regard de notre cœur, si par la fréquentation des sacrements nous nous reposons en lui, nous nous unissons à lui, nous nous plaçons entre ses bras, qu'il ne tient étendus que pour nous recevoir, si nous nous cachons dans la plaie de son côté qu'il ne tient ouverte que pour nous offrir un refuge, non seulement nous serons guéris des blessures reçues, des péchés commis, mais nous serons protégés, défendus, fortifiés suffisamment pour n'en pas commettre de nouveaux. La croix, ce symbole de faiblesse, est la source d'une force, grâce à laquelle le chrétien est à l'épreuve de tout, est supérieur à tout, triomphe de tout. L'âme qui regarde Jésus crucifié, qui met en lui son espérance, ne tombe pas, ne pèche pas; elle peut être tentée, mais non vaincue; surprise, mais non séduite; combattue, mais non subjuguée. Pour le chrétien appuyé sur Jésus crucifié, le serpent, le dragon infernal, devient une bête impuissante, sa bouche est dégarnie de dents, sa bave est sans venin, sa morsure ne peut blesser, ses embûches sont sans succès, ses attaques demeurent impuissantes. Non, non, ne craignez pas, âmes fidèles, amantes de Jésus-Christ, qui vous tenez sur le Calvaire, auprès de Jésus-Christ crucifié, ne craignez pas ce dragon infernal autrefois si terrible et si redouté; ce dragon horrible et cruel, qui exerce de si affreux ravages parmi les enfants des hommes. Pour le chrétien qui fixe continuellement son regard sur Jésus-Christ, Satan n'est pas plus à redouter que cet oiseau impuissant dont le petit enfant fait impunément son jouet. Les enfants de Jésus-Christ n'ont pas à le craindre, ils peuvent n'avoir de lui aucun souci.

Non, entendez-le bien, âmes fidèles à Jésus-Christ: ne craignez pas et vous ne pécherez point. Le monde et ses vaines pompes, la chair et ses séductions, la cupidité et ses attraits, l'orgueil et ses enivrements, toutes les tentations de quelque part qu'elles viennent, toutes les attaques les plus malicieusement conduites par les serpents humains tout remplis de l'esprit du serpent infernal, pourront vous intimider, mais non vous abattre; vous atteindre, mais non vous transpercer; vous mordre, mais non vous blesser; il n'y a pas de force qui puisse vous arracher des bras de Jésus-Christ; dans l'asile de son côté ouvert, il n'y a pas de rigueur de justice qui puisse avoir prise sur vous; de ses pieds sacrés, il n'y a pas de violence qui puisse vous arracher; entre tous ceux qui se tiennent près de Jésus-Christ crucifié, qui sont armés de sa foi, de son amour, nul ne pèche, nul ne tombe, nul ne meurt, ni même ne demeure languissant et maladif; auprès de lui la santé de

l'âme est parfaite ; sa constitution est inaltérable, sa force inépuisable, son immortalité assurée : *Ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam* (1).

C'était avec un sentiment de confiance, de tendresse et de religieuse émotion que les Israélites contemplaient le serpent présenté à leurs regards par Moïse. Et pourquoi ? Ce n'était pas un serpent de chair, un serpent animé et vivant que l'on pût croire venimeux et funeste comme les autres, et qui, comme les autres, fût à redouter. Mais c'était une représentation en métal qui avait du serpent la forme et non le venin, qui avait la vertu miraculeuse de guérir, et non l'instinct cruel de mordre. C'est pour cela qu'on pouvait le considérer comme une vive image de la miséricorde divine et de la charité de Dieu pour son peuple ; aussi, bien qu'à l'extérieur ce fût une figure laide et désagréable à la vue, elle faisait les délices et l'amour du peuple hébreu.

Quelle belle image de Jésus-Christ crucifié ! Bien qu'il ait pris notre forme, notre condition, notre nature extérieure, il n'a pourtant pas en lui notre venin, notre concupiscence, notre péché. Semblable pour l'extérieur aux hommes serpents, c'est-à-dire pécheurs, il en est séparé et distingué par sa sainteté, par sa pureté, par son amour infini, puisque, d'après S. Augustin, si les serpents du désert avaient un souffle brûlant et comparable aux ardeurs de la flamme, Jésus crucifié était tout entier embrasé du feu de son immense charité (2).

Effectivement, jetons seulement un coup d'œil sur Jésus en croix : nous verrons en lui la victime d'outrages sans défense, d'angoisses sans consolation, d'abandon sans réconfort ; et avec cela il montre une patience admirable parmi les plus cruels tourments, une douceur invincible en présence des insultes les plus atroces, une persévérance constante, dans son immolation, en présence des blasphèmes sacriléges qui imputent à la faiblesse ce qui est l'excès de sa divine charité. Nous verrons qu'il entend les perfides provocations par lesquelles on voudrait le faire descendre de la croix, sans opposer d'autre réponse que d'implorer le pardon de ceux-là même qui insultent à sa souffrance, parce qu'ils n'en pénètrent pas le mystère, et qui sont avides de sa mort, altérés de son sang. Nous verrons des larmes pieuses unies à une contrition parfaite, comme si nos péchés étaient les siens propres ; une

(1) Bien que dans le manuscrit il y eût ici un avertissement à l'usage de l'auteur, qui renvoyait ce passage à la fin du discours et le rattachait à la seconde partie, toutefois nous avons cru devoir nous contenter d'en prévenir le lecteur intelligent et nous avons préféré ne rien changer dans l'ordre que présente le manuscrit. (*Note des éditeurs italiens.*) — (2) Serpens erat ignitus, Christus charitate succensus. S. Aug.

ardente soif de notre salut, une conformité parfaite avec la volonté divine, un profond respect, une soumission entière au divin vouloir ; aussi est-ce par obéissance qu'il termine sur la croix une vie que par obéissance il a passée dans l'obscurité, dans la misère, dans l'ignominie et dans la douleur (1).

Qu'importe donc que nous le voyions réduit à la condition d'un vil criminel, le jouet des hommes et la risée du peuple? Qu'importe que nous le voyions, comme le dernier des hommes, mourir de l'atroce et ignominieux supplice des esclaves? Qu'importe que nous le voyions le visage meurtri de soufflets, déshonoré de crachats, défiguré par ses plaies, horriblement hérissé d'épines, couvert de sang caillé? Qu'importe qu'à l'extérieur il soit difforme, plus affreux à voir qu'un serpent, en quoi il ressemble au plus vil pécheur? Puisque nous savons quel est le cœur, quelle est l'âme qui se cache sous cette apparence du serpent, puisque nous savons qu'il fut le plus beau, le plus saint des enfants des hommes, celui qui n'a plus même l'apparence d'un homme (2), nous devons comprendre quelle était notre laideur avant que la grâce qui découle de ses lèvres vînt nous embellir. Puisque nous savons qu'il a consenti à être enlaidi au point de ressembler au serpent, afin de mériter à l'humanité, à cette hideuse race du serpent, à cet objet de dégoût et d'horreur devant Dieu, le mérite et la grâce de sa beauté divine (3) ; puisque nous savons que cette laideur du serpent n'est que dans l'apparence et la forme extérieure, et qu'elle est tout à la fois le voile et la preuve de la beauté intérieure de son cœur, étant l'effet d'une tendresse infinie, d'une infinie charité, nous devons comprendre que Jésus-Christ, même à présent, dans les images qui le représentent moribond sur le Calvaire, est, bien mieux que Jésus-Christ transfiguré sur le Thabor, l'emblème, le monument de la charité infinie de Dieu envers l'homme, la preuve la plus sensible de tout ce qu'il a fait pour nous, et la garantie de sa fidélité à ses promesses. Jésus-Christ sous cette piteuse et horrible forme de serpent crucifié, de pécheur condamné de Dieu et exécré du monde, Jésus-Christ parait beau au véritable peuple d'Israël, aux vrais chrétiens éclairés de sa lumière, instruits et pénétrés de son amour, qui leur fait deviner la beauté de son cœur, la pureté infinie de son âme ; et eux, les vrais fidèles, ils ne se lassent pas de le méditer dans ses images, de le contempler, de lui faire leur cour, de tenir toujours fixé sur lui le regard

(1) Factus obediens usque ad mortem. Philipp. II. — (2) Non est species ei neque decor, et vidimus eum, et non erat aspectus. Is. LIII. — (3) Quoniam veniebat ad fœdum fœdus factum est, ut faceret pulchrum. S. Aug.

de leur tendresse et de leur amour. Or dans cet état si humiliant et si douloureux, dans ces traits de sa face adorable si altérés, si contrefaits, dans cet extérieur si piteux, si misérable de toute sa personne, d'où l'orgueil prend sujet de le mépriser, l'incrédulité de le tourner en dérision, les vrais chrétiens aperçoivent une beauté divine qui attire l'affection, qui ravit, qui enchante (1). Aussi Jésus-Christ crucifié fait-il les délices et les amours de tout le véritable peuple d'Israël, de toute l'Eglise, de tous les vrais fidèles du monde entier, qui tiennent leurs regards constamment fixés sur lui et mettent en lui toute leur espérance, tout leur amour (2). Pendant les quarante années du voyage des Israëlites dans le désert, jusqu'à leur entrée dans la terre promise, le serpent symbolique ne fut pas un seul jour déposé à terre, ne fut pas un seul instant caché; mais il demeura toujours exposé aux regards du peuple voyageur. Les douze tribus le suivaient dans leur ordre respectif, ayant chacune à leur tête leurs conducteurs et leurs chefs. Au milieu d'elles sur les épaules des prêtres était portée l'arche d'alliance, contenant les tables de la loi et la manne. Enfin venait le chef suprême, Moïse; mais à la tête de cette grande caravane, comme un étendard à la tête d'une armée, précédait toujours, porté par les lévites, le serpent mystérieux, en sorte qu'il pût être vu de tout le peuple : il ouvrait toujours la marche; il servait de guide et indiquait le chemin.

Quelle belle figure de la condition présente du véritable Israël, du peuple chrétien, qui durant cette vie, n'est qu'un voyageur qui chemine vers une région plus heureuse, vers une cité éternelle (3)! Divisé en douze tribus, c'est-à-dire en églises particulières fondées par les douze apôtres, et guidées par leurs successeurs, les légitimes évêques, le véritable Israël porte lui aussi l'arche véritable, savoir le dépôt de l'Ecriture et des sacrements, de la vérité et de la grâce, qui ne se retrouve que dans l'Eglise catholique; et ce peuple nouveau est suivi et guidé par le nouveau Moïse, le souverain Pontife, successeur de S. Pierre et vicaire de Jésus-Christ. Mais à la tête de ce grand peuple voyageur marche toujours Jésus-Christ crucifié, parce que la prédication apostolique de l'Evangile qui ouvre et montre le chemin du ciel, n'est que la prédication de la croix (4). C'est à la suite de cette bannière chérie que le peuple catholique, l'Eglise militante aspire à devenir Eglise triomphante, continue son pèlerinage terrestre sur le chemin royal

(1) Illud ipsum quod deridunt superbi inspicite quampulchrum sit. S. Aug. — (2) Cujus vultum desiderat universa terra. III Reg. x. — (3) Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. Hebr. XIII. — (4) Prædicamus Jesum Christum et hunc crucifixum. I Cor. I.

de la pauvreté, de l'humilité, du détachement des biens temporels, de la chasteté, de la patience, de la mansuétude, de la mortification, de la prière ; chemin royal sur lequel se trouvent empreintes les traces de Jésus-Christ crucifié, qui a passé le premier ; chemin inconnu à la philosophie des gentils, au paganisme, à l'hérésie, qui, par leurs diverses croyances plus ou moins favorables aux passions, engagent les hommes dans les intérêts matériels et temporels, les courbent et les clouent à la terre. Les processions qui se font continuellement dans l'Eglise, dans lesquelles diverses compagnies de laïques, les diverses communautés du clergé, avec l'évêque et le prélat qui clôt la marche, portant les reliques des saints ou la divine Eucharistie, mais à la tête desquelles est toujours l'image de Jésus-Christ crucifié qui ouvre la marche et indique la voie, ne sont que la figure en petit de la grande procession de tout le peuple chrétien, de toute l'Eglise, à travers le monde, pour aller prendre possession de la véritable terre promise, le ciel ; oui, l'Eglise, l'œil toujours fixé sur le crucifié, lequel n'est pas seulement vérité qui illumine, qui vivifie, mais encore voie droite qui conduit (1), calme et pleine de sécurité, sur les pas de ce guide fidèle, suit la voie unique, la voie étroite du salut éternel !

Malheur ! malheur cependant aux infortunés que, soit l'incrédulité, soit la superstition, ou les erreurs, ou les vices, tiennent séparés ou du corps ou de l'esprit de la véritable Eglise, qui ne voyagent pas avec elle, qui ne sont pas guidés par les véritables chefs des tribus, par les légitimes évêques, sous la dépendance de Pierre ! Pour ceux-là, semblables aux caravanes étrangères au peuple élu, lesquelles, traversant le désert sans guide et sans la sauvegarde du serpent miraculeux, étaient dévorés par les serpents venimeux qui désolaient la contrée, ils sont des peuples séparés du véritable Israël, à la tête duquel seulement se trouve Jésus-Christ crucifié ; étrangers qu'ils sont à son divin empire, ne pouvant fixer sur lui ni leur regard, ni leur cœur, ne pouvant jouir de sa sauvegarde, de sa direction ; sans défense, sans remède, ils demeurent exposés dans le désert de la vie aux morsures et à la fureur du serpent infernal qui blesse à mort leur intelligence par l'erreur, leur cœur par les atteintes du vice. Aussi n'étant point guidés par la croix de Jésus-Christ, dont ils se déclarent les adversaires, au gré de leurs croyances erronées, ou de leurs scandaleuses habitudes, ils vont çà et là, errant hors de l'unique voie qui conduit au salut, par des sentiers qui dès leur entrée, sont des

(1) Ego sum via, veritas et vita. Jo. XVI.

sentiers trompeurs, qui sont de plus en plus désolés à mesure que l'on avance et dont le terme conduit à une fin funeste. Ils marchent non à la victoire, mais à leur défaite ; non à la royauté, mais à la servitude ; non à la vie, mais à la mort ; non au ciel, mais à l'enfer ! *Inimicos crucis Christi, quorum finis interitus* (1).

Second point. Enfin le miraculeux serpent, toujours présent au regard des Hébreux, maintenait dans les cœurs la confiance. Soutenus par ce signe toujours visible de la protection divine, ils ne sentaient ni la longueur, ni les incommodités, ni les fatigues du voyage. Cette vue leur inspirait la patience dans les privations, la constance parmi les obstacles, le courage dans les combats ; cette vue leur assura la victoire sur leurs ennemis, leur facilita la conquête ; et pleins de sécurité et de joie, ils allèrent se reposer dans une terre de bénédiction, d'abondance et de paix.

C'est là une figure qui nous révèle que Jésus-Christ crucifié est aussi pour nous, voyageurs sur la terre, notre force, notre consolation, notre réconfort. S. Paul l'a dit : Le grand mystère de la croix qui est un mystère de folie pour ceux qui veulent à bon escient courir à leur perte, est au contraire, pour ceux qui mettent dans ce mystère toute l'espérance de leur salut, le mystère de la force et de la toute-puissance de Dieu (2). Oh ! celui qui recueille souvent dans les sacrements de l'Eglise le sang divin dont la croix fut trempée ; celui qui médite souvent ce grand arcane de l'infinie charité, un Dieu cloué à la croix pour le salut de l'homme, et qui met son espérance en Jésus-Christ crucifié, y puise une force, un courage invincible pour réprimer toutes les passions, triompher de tous les vices, offrir toutes les immolations, pratiquer toutes les vertus (3). Cette force n'est pas extérieure et corporelle, mais spirituelle et intérieure ; elle est l'écho par lequel la parole de la croix se reproduit dans le cœur avec l'onction, avec la douceur, avec la grâce de la charité divine, qui élève l'âme au-dessus d'elle-même, qui l'attache d'une manière ferme et constante à la justice, et lui fait surmonter jusqu'aux tourments après l'avoir fait triompher de la volupté ; lui donne le courage de clouer à l'autel de la douleur le monde et ses pompes, la chair et ses convoitises, l'ambition et ses délires, et qui lui fait trouver la force dans la justice.

En effet, c'est dans la méditation, dans la grâce de Jésus crucifié, que l'on voit continuellement les apôtres et les missionnaires puiser leur zèle, les martyrs leur force, les docteurs leur sagesse ;

(1) Philipp. III. — (2) Verbum crucis pereuntibus quidem stultitia est; iis qui salvi fiunt Dei virtus est. I Cor. I. — (3) Omnia possum in eo qui me confortat. Philipp. IV.

c'est par la méditation, par l'amour, par la grâce de Jésus-Christ crucifié que la jeune vierge s'immole, victime volontaire de la chasteté; que le solitaire entretient sa ferveur parmi ses austérités, que le pénitent flagelle sa chair, que le pécheur trouve l'esprit de componction, que le juste persévère, que l'élu parvient à la couronne; par la méditation, par l'amour, par la grâce de Jésus-Christ crucifié le pauvre se résigne, l'affligé se console, le pusillanime s'encourage, le faible se soutient, le grand se montre humble, le voluptueux devient pudique, l'avare triomphe de la cupidité, le vindicatif pardonne.

Que dirai-je encore ? Du tronc de la croix, emblème de douleur, transsude, selon la prophétie, une vertu secrète qui rend douce la souffrance, délicieuses les larmes, heureuse la mort même pour Jésus-Christ et en sa compagnie.

Oui, heureuse la mort même; puisque au moment de la mort, c'est en particulier Jésus-Christ crucifié qui est notre espérance, notre consolation, notre compagnon. O moment! ô jour! ô heure terrible et funeste! Quand à défaut d'une voix charitable, la gravité elle-même du mal, l'épuisement même des forces, nous répète en secret l'annonce terrible de la mort; quand le passé, le présent, l'avenir se mettent face à face avec notre esprit pour nous troubler, nous abattre et nous désespérer; quand tout humain secours, ou nous manque, ou devient inutile; quand le monde sensible nous échappe et nous abandonne; ah! dans ce moment terrible, où sur le bord de la tombe, sur le seuil de l'éternité, l'incrédule, le païen, l'hérétique de mauvaise foi, le pécheur endurci ne trouve rien qui le calme, rien qui le fortifie; mais qu'au contraire, il ne trouve que désolation, désespoir et ruine; le vrai chrétien tout au rebours trouve son espérance, son refuge, sa consolation, son réconfort en Jésus-Christ crucifié. Aussi lorsque le prêtre lui présente Jésus-Christ crucifié, ce Dieu compatissant, ce très doux Sauveur, ce tendre Père qui lui tend les bras, qui lui ouvre son côté, qui lui offre le pardon, qui lui porte sa grâce et le conduit à la gloire, ah! comme les douces paroles de la charité et du zèle du ministre de Jésus-Christ, pendant qu'elles retentissent à son oreille, pénètrent bien jusqu'à son cœur, le raniment, le pénètrent de componction et d'attendrissement! Aussi à peine la sainte image est-elle présentée aux yeux du moribond, placée entre ses mains, approchée de ses lèvres, oh! avec quelle confiance il la contemple, avec quelle ferveur il la presse contre sa poitrine, avec quelle tendresse il l'a baise, avec quel amour il l'invoque, avec quelle douceur il en prononce le nom! jusqu'à ce qu'enfin la sérénité sur le front, la joie

sur les lèvres, la confiance dans le cœur, se pressant contre ce signe de salut, cet arbre de vie, il abandonne, sans crainte comme sans danger, le désert de ce monde, et que chantant l'hymne de l'espérance, il s'élance dans la terre promise de l'éternité.

O heureux le vrai chrétien, le vrai catholique, qui a toujours voyagé dans le désert de cette vie avec les yeux et le cœur fixés vers Jésus-Christ crucifié; qui l'aime comme il veut être aimé, qui croit en lui en l'aimant et l'aime en croyant en lui; qui reçoit avec humilité ses enseignements, accomplit avec exactitude ses lois, écoute avec docilité sa parole, médite avec attention ses mystères, reçoit fréquemment ses sacrements, imite avec fidélité ses exemples, prononce avec tendresse son nom, obéit avec une soumission parfaite à son Eglise, se montre zélé pour sa gloire et pour la défense de sa religion! Oui, heureux! parce que c'est là croire d'une manière salutaire et parfaite; c'est croire non seulement par l'adhésion intérieure de l'esprit, mais encore par la confession extérieure de la langue et par la protestation extérieure des œuvres (1). O heureux le vrai catholique qui regarde Jésus-Christ crucifié comme son rédempteur, son délice, sa réconciliation, son salut, son guide, son consolateur, son maître, son médecin, son avocat! Heureux celui qui se promène et s'arrête souvent sur le Calvaire, qui fait de la croix le sujet ordinaire de ses pieux exercices, qui dans la vie se presse contre la croix par l'espérance, qui au suprême moment, en ce moment soumis à tant de chances imprévues, aura le temps, la liberté, la force de reconnaître et d'embrasser cette croix, et qui en attendant grave profondément dans son cœur le spectacle touchant qu'elle lui offre!

Oui, heureux! parce qu'il ne reste pas trompé, confondu; il ne périt pas; mais après avoir coulé en paix la vie qui est mesurée par le temps, il passe à la vie glorieuse de l'éternité : *Exaltari oportet filium hominis; ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam* (a).

(1) Corde enim creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem. Rom. x.

(a) Quinze ans après le carême prêché au Vatican le P. Ventura mourait à Versailles. Les témoins de sa longue agonie, les humbles disciples de saint François, qui ne le quittaient ni nuit ni jour, peuvent dire « avec quelle confiance il contemplait l'image de Jésus crucifié, avec quelle ferveur il la pressait contre sa poitrine, avec quelle tendresse il la baisait, avec quel amour il l'invoquait avec quelle douceur il en prononçait le nom. »

LE TEMPLE RELEVÉ

ou la résurrection de Notre-Seigneur

Solvite templum hoc et in tribus diebus excitabo illud. Ille autem dicebat de templo corporis sui.

Mettez à bas ce temple, et en trois jours je le relèverai. Or il disait cela du temple de son corps.

Jo. II.

Les choses se sont en effet exactement passées comme le Seigneur les avait prédites par les paroles que vous venez d'entendre. Le temple mystique du très saint corps du Sauveur avait été abattu, terrassé, comme détruit par la mort cruelle que lui avaient fait subir les Juifs. En le ressuscitant le troisième jour, le Sauveur l'avait comme reconstruit, relevé en un instant, orné d'une beauté nouvelle, d'une nouvelle grâce, d'une nouvelle gloire, d'une nouvelle majesté, d'une nouvelle magnificence.

O grand et éclatant prodige ! Prodige tout à fait nouveau dans l'histoire de l'humanité, par lequel le Rédempteur du monde, mort réellement par sa propre permission, par son propre vouloir, s'est par sa propre puissance ressuscité le troisième jour ! ô prodige singulier et unique, exclusivement propre à ce seul fils de la femme, qui en même temps vrai Dieu et vrai homme, a été réellement l'homme unique et singulier dans son passage sur la terre ! *Singulariter sum ego donec transeam* (1).

O prodige ! ô mystère ! dont il est plus facile d'admirer la grandeur que d'en discourir, de l'adorer que de l'expliquer, de bénir Dieu à son sujet que d'en parler aux hommes !

Mais puisque pour répondre à votre piété, il faut pourtant dire quelque chose de ce mystère ; et puisque je me souviens de vous avoir autrefois indiqué les circonstances principales de la magnificence avec laquelle il fut prédit, de la gloire avec laquelle il fut accompli, de la grâce avec laquelle il fut proclamé (2), nous le considérerons aujourd'hui dans la parabole du temple abattu et relevé, sous laquelle il a plu au Seigneur de le figurer. Voyons pourquoi Jésus-Christ a appelé *temple* son corps très pur ; et comment ce temple a été relevé dans la résurrection ; voyons aussi comment en relevant ce temple mystique de son corps le Seigneur a assuré en même temps la réédification du temple mystique de

(1) Psalm. CXL. L'interprétation donnée ici à ce passage du Psaume est peu conforme, il faut l'avouer, au sens du texte hébraïque. *(Note du Traducteur.)* — (2) Voy *Conférences et Sermons*, éditées en 1862.

notre corps ; et à quelles conditions nous pourrons participer à ce bienfait; afin que la mémoire d'un si grand mystère soit non seulement un motif de sainte *exultation* pour notre foi, mais aussi une règle pour la conduite de notre vie.

Premier point. Pour quelle raison le Seigneur, la première fois qu'il prédit sa résurrection, le fit-il en enveloppant sa prophétie sous la parabole du temple qui devait être par lui relevé? Pourquoi employer ce langage allégorique, qui au tribunal de Caïphe lui fut ensuite imputé à crime et motiva sa condamnation? « Il a dit, prétendaient ses accusateurs, je puis détruire le temple de Dieu et après trois jours le rebâtir (1). » Et enfin lorsqu'il eut été cloué à la croix, ces paroles lui furent rejetées à la face avec des démonstrations de dérision sacrilège et d'amère insulte : « Eh ! bien ! toi qui détruis le temple de Dieu, et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même (2). »

Mais avant de répondre à cette question, observons que si les Juifs abusèrent de cette magnifique prophétie, ce ne fut pas parce qu'elle était obscure, mais parce que leur cœur était perfide et injuste. Et en effet, Jésus-Christ n'avait pas dit, comme le déposèrent méchamment les faux témoins : « Je puis détruire le temple de Dieu ! » mais seulement : « Mettez à bas ce temple et en trois jours je le relèverai. » Et ici il est à remarquer que le Seigneur n'employa point les paroles, *détruire* et *rebâtir*, mais bien *mettre à bas* et *relever*, ou plus littéralement encore *dissoudre* et *faire revivre ;* et par ces paroles qui signifient un corps animé et un temple vivant et allégorique, paroles accompagnées d'un geste de la main qu'il rapprocha de sa poitrine, il donna clairement à entendre, dit S. Jérôme, qu'il parlait du temple de son corps sacré (3).

Ensuite quant au motif pour lequel le Seigneur voulut prédire le grand mystère de sa résurrection sous l'allégorie du temple relevé, je dirai qu'il y fut naturellement amené par la circonstance du temps et du lieu même où la prédiction fut faite. En effet, ce fut le jour, où, pour la première fois, depuis le commencement de sa vie publique, étant entré dans le temple et voyant le marché qui s'y tenait, les usures et les profanations qui s'y commettaient, animé d'un saint zèle, un fouet à la main, il avait frappé, mis en fuite et dispersé la tourbe insolente de ces profanateurs sacrilèges : Allez, leur disait-il, sortez d'ici, hommes indignes, qui avez

(1) Hic dixit : Possum destruere templum Dei post triduum reædificare illud. Matth. xxvi. — (2) Vah ! qui destruis templum Dei et in triduo illud reædificas, salva temetipsum. *Ibid.* — (3) Dominus autem ut ostenderet vivum animal et spirans templum, non dixerat destruo et reædificabo; sed solvite et excitabo. S. Hieron.

converti le temple, la maison de mon Père, en une officine de trafic et en une caverne de voleurs ! Ce fut en ce moment que les prêtres, les scribes, et les docteurs juifs, se présentant à lui, vinrent lui dire : « De quelle autorité, sans en avoir la permission, ni la charge de la part du grand prêtre, vous avisez-vous de chasser ainsi les gens de l'enceinte du temple ? De quel droit osez-vous appeler votre Père, le Dieu qu'on adore dans le temple ? Quel signe nous donnez-vous pour établir que vous avez reçu du ciel le pouvoir de faire ce que vous faites et de dire ce que vous dites (1) ? » Ce fut alors que le Seigneur répondit : « Le signe que vous me demandez, le voici : Mettez à bas ce temple, et, le troisième jour, je le relèverai plus solide et plus beau (2). »

Oh ! quelle sagesse dans cette réponse ! Quelle majesté, quelle grandeur dans ces simples paroles ! Elles peuvent, d'après les saints Pères et les interprètes se traduire ainsi :

« Dans votre téméraire audace, vous prétendrez attenter à ma vie ; mais vous ne le ferez que parce que dès cette heure je vous en donne la permission. Votre volonté criminelle, votre haine homicide ne pourra prévaloir contre moi, qu'autant que je consentirais à la laisser prévaloir. Mais si, sans ma volonté vous ne pouvez me crucifier, moi au contraire, sans votre concours et en dépit de vous, je puis par ma seule puissance et de moi-même, me ressusciter. Vous me demandez donc de quel droit, de quelle autorité je punis les profanateurs du temple de Dieu ! Et moi je vous réponds : Parce que ce temple m'appartient, et qu'il est ma maison, comme il appartient à Dieu et qu'il est la maison de Dieu. Or voici quelle est la preuve que je donnerai de mon origine céleste, de ma filiation divine : crucifié et mis à mort par vous, je saurai bien me ressusciter moi-même et délivrer le temple animé de mon corps d'entre vos mains ; de même qu'à présent je purge le temple inanimé de toutes vos profanations et de toutes vos scélératesses. »

Une autre fois également les Juifs ayant demandé au Seigneur un prodige en preuve de sa qualité de Messie et de vrai Sauveur du monde, il leur répondit : « Cette génération maligne et infidèle demande un prodige ; et il ne lui en sera point donné d'autre que celui de Jonas ; car de même que Jonas demeura enfermé dans le ventre de la baleine, trois jours et trois nuits, de même le Fils de l'Homme demeurera trois jours et trois nuits dans les entrailles de la terre (3). »

(1) Dixerunt ergo ei Judæi : Quod signum ostendis nobis, quia hæc facis? Jo III. — (2) Respondit Jesus : Solvite templum hoc, et tribus diebus excitabo illud. *Ibid.* — (3) Generatio mala et adultera signum quærit et signum non dabitur ei nisi signum Jonæ prophetæ. Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus et tribus noctibus, sic erit Filius Hominis in corde terræ tribus diebus et tribus noctibus. Matth. XII.

La résurrection du Seigneur est donc, au jugement du Seigneur lui-même, le prodige des prodiges, la preuve des preuves, le témoignage des témoignages pour démontrer de la manière la plus incontestable, la plus authentique, la plus solennelle, la légitimité de la mission de Jésus-Christ, la sainteté de sa vie, la vérité de sa doctrine, la gloire de sa divinité. Et en effet, en présence de ce grand miracle, que les Juifs en gagnant à prix d'or les gardes du sépulcre, purent bien cacher, mais nier jamais, en présence de ce grand miracle, dis-je, ils furent obligés, tout en frémissant, de reconnaître Jésus-Christ pour Dieu et Messie, bien qu'ils ne voulussent pas le croire. Ce grand miracle rendit inexcusable leur ignorance, mit à découvert leur perfidie, humilia leur orgueil, réfuta leurs blasphèmes, condamna leur obstination et confondit leur incrédulité. D'autre part ce grand miracle a fait accepter la foi, a confirmé le christianisme, a fondé l'Eglise, *authentiqué* l'Evangile, a été l'enseignement des simples, a converti les infidèles, a sanctifié le pécheur, a consolé le juste, a ouvert le ciel, a relevé la condition de l'humanité, a changé la face de l'univers! Béni soit donc le temps, l'heure, le jour où ce grand miracle fut opéré!

Mais tout ceci appartient à l'interprétation littérale de la prophétie du Seigneur. Pour ce qui est ensuite de l'interprétation allégorique et spirituelle, rien de plus vrai, de plus juste, de plus raisonnable, de plus exact, et en outre rien de plus auguste, rien de plus sublime, de plus profond, et en même temps rien de plus tendre et de plus gracieux que l'idée que nous a donnée le Seigneur de son corps très-saint en l'appelant un temple : *Solvite templum hoc!*

En effet, bien que Dieu par son immensité soit partout, il se trouve néanmoins d'une manière spéciale dans le temple; le temple est particulièrement la maison, la demeure de Dieu (1). Le temple est le lieu où, comme il l'a déclaré lui-même, il fixe particulièrement ses regards et ouvre son cœur (2). Or en Jésus-Christ conjointement avec la personne du Verbe était aussi le Père, puisqu'il l'a dit : « Je suis en mon Père, et mon Père est en moi (3). » Donc dans cette sainte humanité, selon l'expression de S. Paul, la plénitude de la Divinité habitait, non pas seulement d'une manière mystique et spirituelle, comme dans le temple de Jérusalem, mais d'une manière réelle et corporelle (4).

(1) Dominus in templo suo. Psalm. x. — (2) Et permaneant oculi mei et cor meum ibi. II Par. VII. — (3) Ego in Patre et Pater in me est. Jo. XIV. — (4) In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter. Col. II.

En second lieu, le temple est particulièrement le lieu dans lequel Dieu est reconnu par la confession de foi, invoqué par la prière, honoré par l'adoration, apaisé par le sacrifice. Or dans le corps de Jésus-Christ son âme bénie, unie substantiellement à la personne du Verbe, ne cessa dès l'instant où il entra dans ce monde, comme s'exprime S. Paul (1), jusqu'au moment où il en sortit, d'offrir continuellement au divin Père des adorations, des sacrifices, par l'humilité de son esprit, par la charité de son cœur, par les actes d'une entière sujétion, d'une obéissance universelle, d'une conformité parfaite aux volontés du Père, d'une offrande fidèle, continue, incessante de tout lui-même jusqu'à la mort de la croix (2), en reconnaissance de la majesté suprême de Dieu, si méconnu des hommes et en qualité de victime de sa justice. Oh! quelle n'était pas la force, l'efficacité de ces prières, de ces adorations, de ces offrandes, de ces sacrifices! De même que le temple de Jérusalem ne fut cher à Dieu que comme figure du corps de Jésus-Christ, vrai temple, temple vivant dans lequel la divinité même devait réellement habiter; de même aussi les offrandes, les adorations, les sacrifices qui y étaient présentés à Dieu, ne lui furent agréables qu'autant qu'ils figuraient les prières, les adorations, les sacrifices, que Dieu devait un jour recevoir de Jésus-Christ dans le temple de son corps (3). Ce corps sacré fut donc le véritable temple de Dieu, dans lequel seul Dieu a été adoré et reconnu pour le grand Dieu qu'il est; dans lequel il a reçu un culte véritable en esprit et en vérité, un culte parfait, un culte d'une valeur, d'un mérite, d'une excellence infinie; dans lequel il a été honoré d'une manière digne, convenable, conforme à son infinie majesté, à sa grandeur, à sa sainteté, à sa gloire infinie.

En troisième lieu, dans le temple le prêtre non seulement rend un culte à Dieu, mais il fait descendre sa miséricorde sur les hommes. Or c'est précisément ce que Jésus-Christ ne cessa de faire en son corps sacré tant qu'il fut sur la terre. Il offrit de continuelles supplications et prières accompagnées de cris puissants et affectueux, d'actes d'humilité intérieure, de larmes sorties du cœur pour le salut des hommes (4). Prêtre saint, innocent, immaculé, séparé de la masse coupable des enfants d'Adam, il n'avait pas besoin, comme les autres prêtres, de demander grâce pour lui-même avant d'intercéder pour le peuple (5). Aussi toutes les

(1) Ingrediens mundum. Hebr x. — (2) Factus obediens usque ad mortem. Philipp. II. — (3) Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi. In capite libri scriptum est de me ut facerem voluntatem tuam. *Ibid.* — (4) Qui in diebus carnis suæ preces supplicationesque, cum clamore valido et lacrymis offerens. Philipp. v. — (5) Qui non habet necessitatem, quemadmodum sacerdotes prius pro suis delictis hostias offerre, deinde pro populi. Id. II.

prières et les supplications qu'il ne cessait d'adresser à son Père, dans le temple auguste de l'humanité qu'il avait prise d'au milieu de nous, étaient-elles en notre nom et pour notre utilité ; et c'est bien plus par tous ces actes intérieurs de son humilité, de son obéissance, de son désir, de son immolation pour nous, que par les tortures extérieures auxquelles fut en proie ce corps divin, que nous avons été sanctifiés et sauvés (1). Ah ! puisque Jésus-Christ ne pouvait ni s'humilier, ni être assujetti, ni souffrir en tant que Dieu, mais en tant qu'homme, ce fut donc dans le temple de sa chair sacré qu'il nous obtint le pardon de Dieu, la réconciliation avec Dieu, la grâce, la liberté, la filiation divine, le droit à l'hérédité, à la gloire de Dieu, et cela à cause du profond respect avec lequel ce prêtre compatissant tout à la fois et tout-puissant supplia et s'offrit pour nous, n'ayant besoin de rien demander ni obtenir pour lui-même (2).

Oh ! que c'est donc avec justesse que Jésus-Christ a appelé son corps sacré un temple ! Non, dans la terre entière, dans le ciel entier, dans la création toute entière, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de lieu plus saint, de temple plus auguste et plus digne de Dieu que le corps sacré de Notre-Seigneur. O temple vénérable, temple pur, temple auguste, temple gracieux du corps de mon Sauveur, souffrez que je me prosterne devant vous, et qu'en union de foi et d'amour avec le véritable grand prêtre qui y exerce les fonctions divines, je reconnaisse, je confesse, j'adore mon Dieu en la manière qu'il doit être reconnu et adoré (3) !

Mais ce temple auguste, intérieurement si saint et si pur portait dans sa forme extérieure les signes de vétusté, les dévastations du vieux temple, du corps d'Adam coupable, puisque cette chair très-sainte, conçue sans péché, exempte de l'ombre même du péché, ressemblait pourtant par sa passibilité, par sa faiblesse, à la chair de l'homme pécheur (4) ; il était donc nécessaire que ce temple, par la ressemblance qu'il avait prise avec un édifice ruineux, fût abattu et mis à terre ; il était nécessaire que cette sainte humanité, afin qu'il ne restât plus de traces de l'ignoble structure du premier temple de l'homme pécheur, temple qui n'était plus qu'une officine, un lieu profane où Dieu n'était plus honoré, mais insulté, que ce temple tombât sous les coups de la mort. Et c'est précisément pour cela que Jésus-Christ, qui ne pouvait mourir sans le vouloir, a laissé faire les Juifs, a consenti à ce que son corps divin

(1) In qua voluntate sanctificati sumus. Philipp. x. — (2) Exauditus est pro sua reverentia. Id. v. — (3) Adorabo ad templum sanctum tuum et confitebor nomini tuo. Psalm. v. — (4) In similitudinem carnis peccati. Rom. viii.

fût crucifié, fût enseveli sous terre, que ce temple fût mis à bas et ses matériaux désunis : *Solvite templum hoc !*

Mais puisque ce divin édifice n'a été renversé qu'en ce qu'il avait dans ses formes extérieures de commun avec la misérable condition de l'édifice humain ; puisque Jésus-Christ n'a été crucifié, n'est mort et n'a été enseveli qu'en tant qu'il avait, quant à l'extérieur, un corps semblable à celui du vieil homme, de l'homme pécheur, nous pouvons être assurés qu'en Jésus-Christ l'édifice antique, bouleversé, profané par l'homme a été mis à bas ; nous pouvons être assurés que notre vieil homme, l'Adam pécheur, a été crucifié, abattu, humilié, afin qu'en lui fût détruit cet infâme édifice, qui ne donnait asile qu'au péché, dans lequel l'âme n'opérait que par le péché ; afin qu'il ne restât plus de trace du péché et que le pécheur fût sauvé (1).

Ceci nous amène à concevoir la véritable raison pour laquelle Dieu ne permit pas que les Juifs, nonobstant leur haine et leur fureur contre Jésus-Christ, lui fissent rompre les os sur la croix, comme ils en avaient conçu l'infernal dessein, ni que la putréfaction décomposât ses chairs dans le sépulcre. La vérité est qu'une main invisible toute-puissante arrêta la fureur des Juifs et la force des éléments, afin que deux prophéties eussent leur accomplissement, l'une d'après laquelle le véritable agneau pascal ne devait pas avoir même un seul de ses os brisé (2) ; l'autre d'après laquelle le saint de Dieu ne devait pas être sujet à la putréfaction du tombeau (3). Or comme les faits évangéliques n'ont pas eu lieu parce qu'ils avaient été prédits, mais qu'ils ont été prédits parce qu'ils devaient ainsi avoir lieu, et que la prophétie a été subordonnée à Jésus-Christ, et non pas Jésus-Christ à la prophétie, comprenons précisément pour cela que le très saint corps de Jésus-Christ, bien qu'il fût de la même nature que le nôtre, n'était pourtant pas entièrement de la même condition que nous. Conçu du sang très pur de Marie par la puissance de l'Esprit-Saint, et n'ayant point été formé de la même manière que les corps des autres hommes, ce corps était un temple, un tabernacle infiniment pur, infiniment saint, le chef-d'œuvre de la création (4).

Il ne convenait donc pas à la dignité, à la majesté de ce temple auguste, qu'aucune de ses colonnes fût brisée, que sa divine architecture perdît une seule de ses proportions et de ses mesures, que la main des hommes portât le désordre dans un édifice où toutes

(1) Nos scimus quia vetus homo noster crucifixus est, ut destruatur corpus peccati. Philipp. VI. — (2) Os non comminuetis ex eo. Jo. XIX. — (3) Non dabis sanctum tuum videre corruptionem. Ps. XV. — (4) Per amplius et perfectius tabernaculum non manu factum. Hebr. IX.

choses avaient été mises à leur place de la main même de Dieu. C'eût été le déshonorer, le dégrader, que d'en séparer, d'en briser une seule partie, ce qui aurait pu rendre douteuse son intégrité intérieure et secrète, en détruisant son intégrité extérieure et visible.

Parce que le Fils de Dieu, dans l'excès de sa charité pour l'homme, avait voulu donner sa vie pour le sauver, il était nécessaire que son âme bénie, qui était comme le prêtre du temple de son corps, en fût séparée, et qu'en ce sens ce temple auguste fût comme rendu inutile, anéanti, désagrégé, n'étant plus consacré au culte ni à aucun usage : *Solvite templum hoc !* Mais ce corps sacré sur la croix et dans le sépulcre était toujours le tabernacle de Dieu, uni substantiellement à la personne du Verbe. Ainsi, sauf la séparation violente de l'âme d'avec ce corps, il devait conserver son intégrité, il ne devait, il ne pouvait subir dans aucun de ses membres aucune perte réelle, qui eût besoin d'être réparée par une espèce de création nouvelle ; il ne pouvait subir aucun changement dans sa première structure, dans son premier dessein ; aussi le troisième jour, lorsque ce temple dut se relever, il ne fut nullement besoin d'y rien restaurer, d'y rien renouveler, d'y rien ajouter. Il dut suffire que l'âme très sainte du Sauveur, de retour des limbes où elle avait comblé les espérances et opéré la délivrance des âmes des justes de l'ancien temps, rentrât dans son corps. Il dut suffire que le prêtre reprît ses fonctions pour que ce temple auguste, sans réparation extérieure, sans secours extérieur, mais par la seule vertu du Verbe, qui lui était uni, se relevât en un instant plus majestueux et plus beau qu'il n'était auparavant : *Et in tribus diebus excitabo illud.*

O mon Rédempteur, ô mon Sauveur ! Oh ! comme le miracle de cette restauration du temple vivant de votre corps le venge bien de tous les tourments, de toutes les peines, de toutes les douleurs, de toutes les ignominies, de tous les affronts, de toutes les hontes qu'il a subies ! Oh ! que de grâce l'orne, que de beauté le décore, que de lumière le revêt, que de magnificence le recouvre, que de gloire l'environne !

Mais pourquoi, Seigneur, en ressuscitant conservez-vous néanmoins toutes les cicatrices de vos plaies ? Quelle en est donc la signification ? Il est vrai qu'elles étincellent de lumière, qu'elles enchantent par leur beauté, qu'elles ravissent d'amour. Il est vrai que ces ouvertures, qu'une main cruelle a faites au temple auguste de votre corps, loin de déparer cet édifice divin, contribuent à l'orner ; loin de l'affaiblir, le rendent plus solide, plus harmonieux,

plus riche de vie; mais au jour de votre triomphe et de votre gloire, pourquoi enfin avez-vous conservé dans vos mains et vos pieds ces signes d'ignominie et de douleur (1)? Ah! répond ce Sauveur plein d'amour, je conserve ces marques de mes blessures dans l'intérêt de ceux qui me les ont faites (2).

S. Paul nous a expliqué ce grand et profond mystère, non moins glorieux pour Jésus-Christ, que tendre et précieux pour nous. Souvenez-vous, nous dit-il, que dans le temple de Jérusalem, après le second voile, il y avait un lieu réservé, appelé *Sancta Sanctorum*, où nul ne pouvait pénétrer. Or dans ce *Sancta Sanctorum*, où il n'était permis à qui que ce fût d'entrer, l'Esprit-Saint a voulu figurer le ciel, fermé et inaccessible avant la venue de Jésus-Christ, même pour les hommes les plus purs et les plus saints (3). Le grand prêtre seul, une fois l'année pouvait entrer dans ce *Sancta Sanctorum*, portant dans ses mains deux coupes pleines du sang des victimes, qui avaient été immolées dans l'autre partie du temple en présence de tout le peuple. Et il offrait ce sang pour ses propres péchés et pour ceux du peuple (4). Cette nécessité où était le grand prêtre de renouveler chaque année le même sacrifice, sans que l'entrée du tabernacle devînt pour cela plus accessible aux hommes, était la figure de la triste condition à laquelle étaient réduits les hommes de l'ancien temps; et en effet, ils avaient beau prodiguer les sacrifices les plus magnifiques et les plus solennels. Ces offrandes, après tout stériles et grossières, ne pouvaient ni sanctifier l'homme, ni plaire à Dieu et l'apaiser (5).

Mais, ajoute l'Apôtre, tout est changé maintenant grâce à Jésus-Christ. Il est le pontife des biens futurs, égal à Dieu (6). Une fois entré dans le *Sancta Sanctorum*, portant avec lui l'auguste et saint tabernacle de son corps, il en a pour toujours laissé à tous l'entrée ouverte, ayant consommé l'œuvre de la Rédemption pour l'éter-

(1) Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum. Zach. XIII. — (2) His plagatus sum in domo eorum qui diligebant me. Zach. VIII.

Nota. Selon saint Augustin, Jésus-Christ a conservé les cicatrices de ses plaies pour faire reconnaître l'identité de son corps, et démontrer qu'il est ressuscité avec le même corps avec lequel il a été crucifié et pour donner ainsi à ses disciples et à nous une preuve certaine de sa résurrection.

Selon saint Ambroise, Jésus-Christ a conservé les cicatrices de ses plaies, comme un vainqueur conserve et montre à tous avec honneur les armes et les enseignes de de sa victoire.

Selon saint Grégoire, pour stimuler de plus en plus notre amour et notre confiance en lui.

Selon saint Cyrille, pour humilier et confondre encore plus les réprouvés au jugement dernier, en leur fournissant dans ces plaies la preuve vivante de son amour malgré leur monstrueuse ingratitude envers lui.

(3) Hoc significante Spiritu sancto nondum propalatam sanctorum viam. Hebr. IX. — (4) In secundo semel in anno solus Pontifex intrabat non sine sanguine, quem offert pro sua et populi ignorantia. *Ibid.* — (5) Quæ parabola est instantis temporis juxta quam munera et hostiæ offeruntur quæ non possunt juxta conscientiam perfectum facere servientem. *Ibid.* — (6) Christus autem assistens Pontifex futurorum bonorum. *Ibid.*

nité (1). Inutile de dire qu'il n'entra point dans le *Sancta Sanctorum*, construit par Salomon, et simple figure du véritable *Saint des Saints ;* mais il est entré avec son corps saint et sacré dans le ciel même et voici pourquoi : Il y est entré pour être là toujours présent à son divin Père, en notre place, par l'humanité qu'il a prise de nous, pour être là toujours vivant et en état d'intercéder en notre faveur (2).

Le voilà donc dévoilé, le mystère de ces plaies que notre affectueux Sauveur a voulu conserver même après sa résurrection glorieuse : Jésus-Christ qui entre dans le ciel portant sur lui ces stigmates sacrés, est le véritable grand-prêtre, qui entrait dans le *Sancta Sanctorum*, portant dans ses mains le sang de la victime immolée ; et par le mérite de ces plaies non seulement il ouvre le ciel à ses fidèles ; mais en les montrant à son Père il appelle continuellement sur nous miséricorde, pardon, grâce, protection et appui.

Jésus-Christ a donc porté dans le ciel le temple de son corps, mais il l'a porté avec de tels ornements, de tels embellissements, que le divin Père ne peut pas ne pas s'attendrir à cette vue, et ne peut détourner autre part ni ses regards ni son cœur ; mais il doit toujours tenir et ses regards et son cœur fixés sur ce tabernacle si pur, si saint, si digne de captiver l'attention, la tendresse, et l'amour de Dieu, et d'attirer les effets de sa miséricorde et de sa bonté. Or comme il n'a pas besoin d'implorer et d'obtenir cette bonté, cette miséricorde pour lui-même, n'ayant, comme les autres prêtres, rien en lui-même qui réclame indulgence et pardon (3) ; il n'attire à lui cette miséricorde, cette bonté, ce pardon, par la vue de ses plaies, que pour les faire descendre sur nous. C'est donc pour nous qu'il présente à son Père ses plaies sacrées (4). C'est pour nous qu'il sollicite miséricorde, grâce et pardon par le mérite de ces plaies ; et de cette charge d'intercesseur et d'avocat pour nous tous il fait son éternelle occupation et sa vie dans la gloire, de même que sur la terre cette occupation et cet exercice était pour lui la vie de la grâce : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Ainsi en conservant dans sa sainte humanité, ses plaies sacrées, Jésus-Christ, selon Tertullien, se montre le prêtre catholique, le prêtre universel auprès du divin Père (5). Il continue éternellement, dans son corps adorable, comme dans son véritable temple,

(1) Per amplius et perfectius tabernaculum... introivit semel in sancta æterna redemptione inventa. Hebr, IX. — (2) Non in manufacta sancta Jesus introivit exemplaria verorum sed in ipsum cœlum ut appareat nunc vultui Dei pro nobis. *Ibid.*... — Semper vivens ad interpellandum pro nobis. *Ibid.* VII. — (3) Qui non habet necessitatem quotidie pro suis delictis offere. *Ibid.* — (4) Ut appareat vultui Dei pro nobis. *Ibid.* IV. — (5) Catholicus Patris sacerdos. Tertull.

temple du plus grand prix, de la plus insigne beauté, de la plus haute dignité, il continue à offrir mystiquement le sacrifice de son cœur et de tout lui-même, parmi les flammes de son infini amour; et ce sacrifice toujours sera auprès de Dieu un sacrifice d'agréable odeur, un sacrifice d'un prix infini (1).

Or, Jésus-Christ ne s'est pas contenté de se mettre à même de tout obtenir pour nous; mais par la résurrection du temple de son corps, il a préparé la restauration du temple de notre corps; car il a voulu nous appeler à partager tous ses priviléges, toutes ses grâces, et son éternel séjour (2).

Bien que Jésus-Christ ait eu un corps semblable au nôtre et de même nature que le nôtre, toutefois ce corps, tabernacle le plus parfait, le plus noble qui fut jamais, chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint, produit immédiat de création divine (3), et uni substantiellement, comme son âme, à la personne divine du Verbe, était un corps divin, et par conséquent pur, saint, immaculé, exempt de tout foyer de concupiscence et de toute ombre de péché. Ce n'était pas l'indocile esclave, mais le frère, le compagnon fidèle de son âme bénie, et le ministre obéissant de toutes ses volontés, de tous ses désirs, de tous ses sacrifices, de toutes les aspirations de sa ferveur. N'ayant rien à punir, ni à expier, pour lui-même et en lui-même, il n'était pas de lui-même sujet à la mort et à la corruption. Nous au contraire, conçus du sang impur d'Adam pécheur, conçus dans le péché par la chair et la volonté de l'homme, nous n'avons qu'un corps de péché, un corps infecté jusqu'à la moëlle des os par le venin de la concupiscence, source originaire du péché, un corps qui pour les hommes même les plus justes et les plus saints est l'asile et le refuge de la loi funeste de la chair, loi qui en perpétuelle opposition avec la loi de l'esprit, nous pousse au désordre du péché; notre corps est par conséquent un corps vicieux en lui-même et corrompu, et par suite caduc et mortel. Voilà pourquoi S. Paul nous dit que lors même que notre âme est vivante de la vie de la grâce, qui la sanctifie et la vivifie, le corps est néanmoins un temple profané, destiné à la dissolution, à la mort, et comme déjà mort par suite du péché (4). Ce qui revient à dire qu'il est nécessaire que ce corps meure, que ce temple soit détruit, ruiné, mis en poudre, et cela en punition de ce qu'il a servi de réceptacle à la concupiscence et au péché; que cet édifice de corruption, infecté, profané dans toutes ses parties par une lèpre que tous les

(1) Præcursor pro nobis introivit Jesus secundum ordinem Melchisedech Pontifex factus in æternum Hebr. IX. — (2) Et ubi sum ego, illic et minister meus erit. Jo. XII. — (3) Per amplius et perfectius tabernaculum non manufactum, id est, non hujus creationis. Hebr. IX. — (4) Corpus quidem mortuum est. Rom. VIII.

sacrifices et tous les rites de la loi ancienne ne sauraient guérir doit nécessairement être abattu et détruit jusque dans ses fondements; qu'il est nécessaire que l'air funeste, que le germe, que l'herbe vénéneuse qui a surgi dans les parties les plus secrètes de ses murs, dans l'intérieur de ses colonnes, et qui s'y conserve en dépit de toutes les précautions et de tous les efforts de l'âme pénitente, s'exhale et s'échappe au dehors par l'entière dissolution du tout : *Corpus quidem mortuum est.*

Mais si nous conservons la grâce sanctifiante reçue au baptême, ou que l'ayant perdue par de nouvelles fautes, nous la recouvrions par la pénitence, et qu'à l'heure de notre mort nous nous trouvions incorporés avec Jésus-Christ et vivant de son esprit, nous aurons droit de ressusciter comme est ressuscité Jésus-Christ; le temple de notre corps se relèvera de son abjection et de la poussière en laquelle il aura été réduit par la main de la mort; parce que l'esprit de Jésus-Christ qui aura habité dans notre âme, aura aussi en elle et par elle habité dans notre corps (1) et comme le péché originel y avait laissé un germe vénéneux de mort, de même cet esprit divin y aura déposé un germe de résurrection et de vie qui ne peut être stérile et infructueux, qui doit en son temps se développer en nous; et cet esprit divin aura la force de faire sortir intact des entrailles de la terre le temple de notre corps, comme un lis revêtu de candeur céleste, comme une fleur éternellement odorante et agréable aux yeux de Dieu (2).

Et ainsi s'accomplira la grande parole prononcée par Jésus-Christ dans l'Evangile : Les fils de la résurrection deviendront vrais fils de Dieu et ne pourront plus mourir (3).

O paroles pleines d'infinie douceur! Elles signifient que Dieu le père avec la même puissance, avec le même empressement, avec le même amour qu'il montra en ressuscitant le corps sacré de son divin Fils ressuscitera aussi le nôtre en tant que le nôtre sera associé à celui de son fils par la participation du même esprit. Il nous traitera comme il a traité son fils lui-même; il nous donnera encore cette marque de son amour paternel; il imprimera encore en nous ce caractère de filiation divine; en sorte qu'il ne nous manquera plus rien pour paraître et être en réalité, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, les vrais fils de Dieu (4).

S. Paul a voulu nous faire encore mieux comprendre cette

(1) Qui suscitavit Jesum a mortuis vivificabit et mortalia corpora nostra propter inhabitantem spiritum ejus in nobis. Rom. VIII. — (2) Justus germinabit sicut lilium et florebit in æternum ante Dominum. — (3) Neque enim ultra mori poterunt: æquales enim angelis sunt et filii sunt Dei cum sint filii resurrectionis Luc XX. — (4) Qui suscitavit Jesum a mortuis vivificabit mortalia corpora nostra. Rom. VIII. Ut filii Dei nominemur et simus. I Jo. III.

sublime et consolante doctrine, quand il a dit : Tenez pour certain qu'après que notre corps, demeure terrestre de notre âme, sera tombé en dissolution sous les coups de la mort, un jour Dieu lui-même viendra reconstruire ce misérable édifice de boue, cette tente ignoble de notre pèlerinage terrestre et en formera un temple auguste, solide, spirituel, céleste, non de fabrique humaine, mais de divine structure, qui ne devra rien à l'homme, mais qui devra à Dieu seul sa structure, ses proportions, sa beauté, sa durée éternelle (1).

Remarquez cette expression, *non manufactum*, qui ne sera pas l'œuvre de la main des hommes. C'est la même expression que le grand Apôtre a employée en parlant du corps de Jésus-Christ, qu'il appelle un tabernacle non ouvré de la main des hommes : *Tabernaculum non manufactum*. Ce qui signifie que comme le corps du Sauveur ne dut au pur sang de Marie que la matière dont il fut formé, mais qu'il reçut de Dieu, immédiatement de Dieu sa structure admirable ; de même les corps des justes ne devront à leur ancienne poussière que les matériaux de leur réédification nouvelle mais quant à leur forme nouvelle, ils la recevront immédiatement de Dieu : *Ædificationem non manufactam*.

Ainsi lorsque Dieu façonnera de nouveau l'argile de notre corps, que la main de la mort avait jadis humiliée (2), il opérera, en quelque sorte pour ses fils adoptifs, dans cette nouvelle naissance à l'immortalité le même prodige qu'il opéra dans l'incarnation de son Fils consubstantiel ; et ainsi se vérifiera la parole de l'Evangile : qu'à la manière ineffable dont Dieu nous ressuscitera, on reconnaîtra qu'il est notre tendre Père et que nous sommes vraiment ses fils bien-aimés : *Filii sunt Dei, cum sint filii resurrectionis*.

Et comment Dieu pourrait-il traiter notre corps autrement que le corps de son Fils, puisqu'il verra dans nos restes mortels l'empreinte de son Fils adorable ? Oui, puisque nous aurons participé à l'esprit de son Fils, il faudra que nous puissions aussi participer à la condition glorieuse et aux privilèges de sa chair, et que compris avec lui dans l'amour du Dieu Père, nous soyons ressuscités avec le Fils et par le Fils (3).

Mais nous ne pourrons avoir part à ce grand mystère de la puissance et de l'amour d'un Dieu, qu'autant que notre corps, pendant

(1) Scimus enim quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus domum non manufactam æternam in cœlis. II Cor. v. — (2) Reformabit corpus humilitatis nostræ. Philipp. III. — (3) Qui suscitavit Jesum Christum a mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra propter inhabitantem spiritum ejus in vobis. Rom. VIII.

cette misérable vie, aura été aussi un temple digne de la divinité, un temple saint (1). Voilà pourquoi S. Paul nous invite à faire en sorte par l'humilité de notre esprit, par la sincérité de notre cœur, par la ferveur de notre prière, par la générosité de notre détachement, par la sainteté de nos œuvres, par l'exercice de notre charité, par l'édification extérieure de toute notre conduite, que Dieu réside avec complaisance en nous, et que la frêle argile de notre corps devienne comme un temple portatif, temple où abondera pour nous la grâce divine, et sur lequel il daignera faire reposer sa gloire (2).

Heureux, mille fois heureux les vrais enfants de l'Eglise, les vrais disciples de Jésus-Christ, qui s'attachent inséparablement à sa foi, observent religieusement ses préceptes, conservent inaltérable sa doctrine, fréquentent ses sacrements, pratiquent avec courage le détachement, la pénitence et la mortification, imitent fidèlement ses exemples, se livrent fréquemment à la méditation des divins mystères, à l'exercice de la prière et de la louange de Dieu! Ils sont vraiment des Porte-Dieu. Oui, ils portent réellement Dieu dans eux-mêmes. Leur corps est un vrai temple, dans lequel Dieu réside avec complaisance, dans lequel il verse avec abondance sa grâce, dans lequel il se *délicie* avec amour; parce que dans ce temple vivant l'âme, faisant les fonctions de prêtre, non seulement offre à Dieu le continuel sacrifice de ses affections, de ses désirs, de ses passions, non seulement lui offre le seul culte en esprit et en vérité qui puisse l'honorer; mais le manifeste et le fait connaître dans ce temple sanctifié par la chasteté, orné par la modestie, embelli par la pudeur, sanctifié par la mortification, gardé par la vigilance, orné par la grâce, enrichi par le mérite de toutes les vertus, illuminé par la foi, réchauffé par la charité, sans cesse purifié par la mortification, lavé par les larmes du repentir dans le sang divin, sanctifié par l'Eucharistie. Oui, Dieu habite là comme dans un trône de gloire; oui Dieu, j'ose le dire, par cette créature si vile, si ignoble, si misérable en elle-même, mais ennoblie par la participation au sacerdoce de Jésus-Christ, est honoré en Dieu, est glorifié en Dieu, de la seule manière qui convienne à Dieu, qui soit digne de Dieu, et qui est la sainteté (3).

Heureuses, mille fois heureuses, âmes chrétiennes! Vous aussi vous pouvez, avec une sainte confiance, avec un noble orgueil, avec un majestueux mépris, avec une souveraine indifférence dire

(1) Templum Dei sanctum est quod estis vos. I Cor. III. — (2) Glorificate et portate Deum in corpore vestro. *Ibid.* VI. — (3) Domum tuam decet sanctitudo. Psalm. XCII.

aux passions, aux maladies, à la mort : Conjurez ensemble l'abrégement de mes jours. Otez-moi cette misérable vie. Ramenez cet édifice de poussière à l'élément dont il est composé : *Solvite templum hoc !* Je sais avec certitude que ce temple, dans lequel j'ai porté Dieu, j'ai honoré Dieu, dans lequel Dieu a daigné habiter, se complaire et se glorifier, ne sera pas toujours livré à la corruption et au mépris. Ce Dieu de bonté, en l'habitant, y a déposé un germe précieux, il y a laissé l'empreinte de son esprit ; et j'ose me promettre, en vertu et avec l'aide de l'esprit de Jésus-Christ, de reprendre un jour ce corps orné des mêmes qualités glorieuses que le corps très saint de Jésus-Christ lui-même, savoir, de la subtilité, de l'agilité, de la clarté, de l'impassibilité. Moi-même, par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, je relèverai ce temple, que vous aurez en vain abattu et brisé. Tout ce que vous ferez, tous les efforts de votre cruauté contre moi, seront impuissants à me détruire ; les pénitences, les mortifications ne feront qu'accroître ma gloire, la félicité de mon triomphe. Les tourments, les avanies, les martyres ne sauraient empêcher qu'après avoir repris à la terre mon corps glorieux, vivant, immortel, impassible, je ne porte ce précieux tabernacle dans les cieux, pour continuer dans ce corps, au sein de la gloire et de l'amour parfait, le sacrifice intérieur, que maintenant j'offre à Dieu dans le temps pour le continuer dans l'éternité : *Solvite templum hoc !* O mort, tu ne saurais donc me faire peur ! Tyrans, qui voudriez, par les tourments du corps, m'arracher du cœur la foi et l'amour de Dieu, mortifications, jeûnes, sacrifices, vous ne me faites pas peur ! Là où finit votre pouvoir, là commence le mien ; parce que Dieu a mis à ma disposition son esprit, et, par conséquent, sa puissance. Mon âme, sans obstacle, sans résistance, exercera son éternel sacerdoce en présence de Dieu, par une mystérieuse et continuelle inondation d'amour et ce sera sa félicité : *Solvite templum hoc... et excitabo illud* !

O magnifique théologie ! ô sublime doctrine ! ô profondes raisons ! ô harmonies ineffables des mystères chrétiens !

Second point. Nous avons vu comment, uni au corps de Jésus-Christ, le corps du chrétien est lui aussi vraiment un édifice sacré, un temple de Dieu, un tabernacle de l'Esprit-Saint (1).

Et, en effet, de même que les temples matériels sont consacrés au culte divin par des ablutions, par l'onction du saint chrême et

(1) Templum Dei sanctum est quod estis vos. I. Cor. III. — Membra vestra templum sunt Spiritus sancti. Id. VI.

par l'Eucharistie ; de même aussi le temple vivant de notre corps a été consacré par le baptême, par le saint chrême et par la communion.

Ceci nous donne à comprendre que l'impureté, le péché propre en particulier du corps, qui pour l'infidèle n'est qu'un simple péché, devient, en outre, pour le chrétien, une véritable profanation, un véritable sacrilège.

Oui, le temple de notre corps a été au baptême lavé dans le sang de Jésus-Christ (1). En devenant membre de son corps, il a été élevé à l'insigne honneur d'être quelque chose de ce temple adorable. Quel crime n'est-ce donc pas, disait S. Paul en frémissant d'une sainte indignation, quelle horreur, qu'un chrétien impudique, au gré des instincts aveugles de la concupiscence, s'en aille prostituer un corps que Jésus-Christ, par son propre sang, a dédié à sa gloire, à son culte et qu'il ose profaner, non seulement ses propres membres, mais encore les membres mêmes de Jésus-Christ, en les faisant servir à l'iniquité et en les abaissant jusqu'à devenir un même corps avec l'objet infâme de sa passion (2) !

Nous avons été consacrés par l'huile sainte et par la bénédiction du saint chrême ; nous avons été marqués du sceau de la foi. L'onction sainte est descendue sur notre front. En nous imposant les mains on nous a fait comprendre que dès cet instant nous étions devenus les temples de la grâce de Jésus-Christ. Quel crime n'est-ce donc pas que d'afficher le cynisme des plus scandaleux désordres, et de ne pas respecter jusqu'au feu de l'enfer ?

Enfin, n'avons-nous pas reçu encore une consécration spéciale par la communion eucharistique ? Par cette communion, Jésus-Christ n'est pas seulement en nous comme il est dans le temple matériel, mais uni à nous, identifié avec nous, son sang coule dans nos veines, s'unit et se confond avec le nôtre. Quel crime n'est-ce donc pas que de faire passer le venin de la corruption et de la mort sur des lèvres qui viennent de sucer le sang du divin Agneau, et de prostituer à l'ordure et à l'iniquité une chair sanctifiée par l'attouchement de la chair virginale du Fils de Dieu ? Ne frémirions-nous pas d'horreur et d'indignation si quelqu'un, en notre présence, profanait le tabernacle, le saint ciboire et le calice où réside Jésus-Christ ? Or, le sang, la chair que nous avons reçus par la communion eucharistique, sont les mêmes qui avaient été contenus dans les vases sacrés, et nous-mêmes, à notre tour, nous sommes devenus d'autres vases sacrés, d'autres tabernacles. L'au-

(1) Ipse lavit nos in sanguine suo. Apoc. I. — (2) Qui adhæret meretrici unum corpus efficitur. Tollens ergo membra Christi faciam membra meretricis. I Cor. VI.

tel de pierre sur lequel réside Jésus-Christ, n'est certes pas plus sacré que notre corps dans lequel ce même Jésus-Christ repose. Quel crime n'est-ce donc pas, quelle horreur, quelle infamie, que de faire servir ces tabernacles, ces vases sacrés, non à notre propre table, comme fit l'impie Balthasar, mais aux dérèglements les plus indignes, les plus honteux, les plus vils ?

Non seulement donc l'impudique profane le temple de son propre corps, mais, outre qu'il en chasse le vrai Dieu, il y introduit le dieu de la volupté, le dieu de la chair, l'esprit impur ; il lui offre ses adorations et son amour, il lui immole comme victimes ses affections, son propre cœur, sa propre âme ; et ainsi, selon la solide et juste pensée de Tertullien, l'impureté a avec l'idolâtrie une étroite affinité (1).

O corps du chrétien avili, dégradé jusqu'à devenir la pagode, la mosquée, le *delubrum* d'une idole infâme ! ô profanation ! ô sacrilège ! L'homme pudique porte Dieu dans son propre corps, l'homme devenu impudique y porte le démon.

Mais, hélas ! combien les menaces de Dieu contre les profanateurs de son temple inanimé, de son temple de pierre, s'accomplissent bien plus rigoureusement contre ceux qui profanent ses temples animés, leurs propres corps ! « Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra (2). » Vainement l'âme que ses instincts empêchent de pouvoir se résigner à vivre sans honneur, quand elle a faibli contre le vice, cherche toujours à atténuer l'horreur du libertinage, le justifie, le canonise pour avoir le droit de l'adorer ; à tel point qu'aujourd'hui on voit le profanateur des serments les plus sacrés, le violateur du sanctuaire domestique, l'adultère marcher la tête haute, le front sans pudeur. Vainement le monde, en parfaite opposition sur ce point avec l'Evangile, cherche à ennoblir ce vice par les noms de faiblesse et de galanterie, et cherche à honorer le déshonneur lui-même ; en essayant d'en effacer l'infamie, il n'a pu en paralyser les tristes effets ; en le rendant commun parmi les hommes, il n'a pu le rendre plus tolérable et plus innocent aux yeux de Dieu ; en essayant d'en effacer l'horreur, il n'a pu en alléger les châtiments. Dieu ne le punira pas moins sévèrement parce qu'il sera devenu dans toutes les classes si universel et si éhonté ; parce qu'il aura infecté les cités entières, il n'en sera pas moins pour cela la grande plaie de la civilisation moderne, le gouffre sans fond où vont se perdre tant d'existences, et qui s'oppose à la naissance de tant d'autres ; il n'en sera pas moins le

(1) Mœchia affinis idolatriæ. Tertull. — (2) Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus. I Cor. III.

destructeur des familles et des dynasties qui vont s'éteignant chaque jour frappées par une coupable stérilité ; le grand ennemi de la santé publique et de la morale publique, le plus grand fléau de la société.

Hélas ! il n'est que trop vrai, ce vice porte avec lui dès ce monde son châtiment. Les habitudes voluptueuses dégradent l'intelligence, corrompent l'imagination, plongent l'âme dans la matière, lui ôtent sa vigueur et sa fécondité. Aussi, quand la mythologie païenne nous a dépeint les impudiques divinités du paganisme changées en bêtes brutes, elle a, selon la belle remarque de Clément d'Alexandrie, dans ces horribles fictions, dans ces humiliantes métamorphoses, exprimé une vérité, hélas ! bien trop commune, c'est que l'impureté efface dans les plus grands génies les plus brillantes qualités et tout ce qu'ils avaient de noble, d'élevé et de divin. . . . . .

AVIS DES ÉDITEURS ITALIENS
POUR L'HOMÉLIE SUIVANTE

Nous croyons de notre devoir de rappeler à la mémoire de nos honorables lecteurs comment ce Carême, composé à la hâte et en très peu de temps, était demeuré incomplet jusqu'à la mort de l'auteur, qui ne voulait le mettre au jour qu'après lui avoir donné de plus amples développements et l'avoir rédigé avec plus de soin. De là vient que s'il a fallu se donner beaucoup de peine pour recueillir et coordonner entre elles les feuilles éparses, il a fallu en prendre bien davantage pour mettre en ordre, et non sans crainte d'insuccès, cette dernière homélie, laquelle écrite par fragments détachés, sur des feuilles éparses, sans pagination ni numéros d'ordre, avait moins l'air d'un discours suivi que d'un ensemble de matériaux jetés çà et là pour servir à former le canevas d'une homélie destinée à devenir plus complète et plus finie. L'imparfaite connexion des parties, et l'excessive longueur du tout, trouvent dans ce fait même leur origine, en même temps qu'elles en sont l'explication et la preuve. Toutefois, le compilateur s'est abstenu d'y ajouter rien de son cru, s'attachant uniquement à disposer les matériaux dans l'ordre qui lui a paru le plus convenable.

LE GRAIN DE SÉNEVÉ

ou l'Église

Simile est regnum cœlorum grano sinapis... Quod minimum quidem est omnibus seminibus; cum autem creverit, majus est omnibus oleribus et fit arbor; ita ut volucres cœli veniant et habitent in ramis ejus.

Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé... Cette semence est, il est vrai, la plus petite d'entre les semences; mais lorsqu'elle a pris son accroissement elle est plus haute que tous les légumes et elle devient un arbre; en sorte que les oiseaux viennent se reposer sur ses branches. Matth. XIII.

Quel est donc ce royaume des cieux dont parle Jésus-Christ dans cette parabole, et qui, semblable au grain de sénevé, n'est d'abord que la plus petite d'entre les semences, devient ensuite un grand arbre dans son développement, et sur lequel, comme sur une ramée épaisse et touffue, viennent se réfugier avec transport, se reposer avec sécurité de nombreuses tribus d'oiseaux?

Ce royaume, c'est Jésus-Christ, disent les saints Pères, S. Hilaire, S. Augustin, S. Grégoire; c'est Jésus-Christ lui-même, lequel non seulement est la voie qui conduit au ciel, mais encore la vérité et la vie, en quoi consiste la félicité des cieux. Il a été, en effet, la plus petite des semences par l'humilité de la chair, et le plus grand des arbres par sa résurrection, à tel point qu'il a éclipsé la grandeur, la renommée et la gloire de tous les saints, de tous les patriarches, de tous les prophètes. Sur les plus solides rameaux de ce tronc divin, c'est-à-dire sur les apôtres, toutes les nations, cherchant comme les habitants de l'air à s'élever au-dessus de la corruption terrestre, sont venues avec empressement se reposer, chercher un solide appui dans les vrais biens du ciel et un abri contre les vents des fausses doctrines, contre les tempêtes des tentations infernales.

Or c'est la doctrine de tous les Pères, de tous les interprètes et de tous les théologiens, que, comme la vie de Jésus-Christ a été exprimée, figurée et prophétisée dans la vie des patriarches, de même aussi celle de l'Eglise et son histoire l'a été dans celle de Jésus-Christ. Donc dans cette parabole le Fils de Dieu, tout en nous retraçant le tableau de son existence humaine, a voulu encore nous présenter la figure la plus ressemblante et la plus gracieuse des vicissitudes et des caractères de son Eglise. Il les prédisait encore d'un seul mot dans l'Evangile de ce jour, quand il affirmait que sous peu seraient prêchées en son nom la pénitence

et la rémission des péchés parmi toutes les nations de la terre (1).

Examinons donc aujourd'hui ces vicissitudes et ces caractères de la véritable Eglise dans cette courte mais gracieuse parabole du grain de sénevé. Chantons dans ce dernier jour de notre prédication une hymne à la gloire de cette sainte Eglise catholique à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir, afin que, sentant mieux le bonheur de l'avoir pour mère, nous nous affermissions toujours davantage dans la résolution prise de vivre en vrais enfants de l'Eglise, et que nous éprouvions toujours plus vive la pieuse et sainte allégresse que nous inspire la solennité de ce jour.

Premier point. Le grain de sénevé est effectivement une des plus petites semences que nous connaissions : *Minimum est quidem omnibus seminibus*. Et c'est pour cela même, dit S. Jérôme, qu'il est une figure fidèle de la prédication évangélique, d'où est née et s'est formée l'Eglise. Elle aussi a été dans son principe la plus petite, la plus méprisable, la plus insignifiante de toutes les sociétés religieuses qui se sont de tout temps formées dans le monde (2).

Et, en effet, comment a-t-elle commencé? Par douze hommes obscurs de naissance, pauvres quant à leur avoir, vulgaires par leur profession, obtus d'esprit, ignorants en fait de doctrine, grossiers de manières, persécutés par l'autorité publique, odieux au peuple, sans faveur, sans protection, sans défense. Ces hommes entreprennent de prêcher le renoncement aux vices que l'on adorait comme des divinités, la pratique de vertus dont on ignorait jusqu'au nom ; une vie d'humilité, de continence, de pureté, de détachement, de charité contraire à toutes les doctrines reçues, à toutes les coutumes en vigueur, à toutes les idées établies, à tous les intérêts, à tous les principes, à toutes les passions ; en un mot ils se mirent à prêcher l'obligation de se repentir comme d'un crime de tout ce qui jusqu'alors avait été réputé saint, juste, légitime ou indifférent ; et cela au nom d'un personnage inconnu au monde, rejeté et condamné par ses propres concitoyens, mort, comme l'esclave le plus criminel, dans un coin de la Judée, par le supplice ignominieux et barbare de la croix. Voilà l'homme au nom duquel la résipiscence devait être prêchée à toutes les nations : *Et prædicari in nomine ejus pœnitentiam*. Non, il n'est pas de plante qui plus que le sénevé ait une semence petite, méprisable, peu capable de se développer, de croître et de fructifier. Mais aussi nulle société n'a eu à son origine des principes en apparence plus

(1) Oportebat Christum pati et resurgere a mortuis tertia die, et prædicari in nomine ejus pœnitentiam et remissionem peccatorum in omnes gentes. Luc XXIV. — (2) Est prædicatio evangelica quæ minima est omnibus disciplinis. S. Hieron.

contradictoires, plus insensés, plus ineptes que l'Eglise, ce royaume de Dieu parmi les hommes : *Simile est regnum cœlorum grano sinapis.*

Et pourtant qu'est-il advenu ? Les sectes philosophiques et les cultes idolâtres, semences considérables dès leur principe, répandues et déposées dans le terrain le plus favorable à des entreprises humaines, ombragées par toutes les forces du pouvoir souverain, favorisées par le souffle de toutes les passions, arrosées par la pluie de toutes les richesses et de tous les avantages temporels, embellies, cultivées par le génie de l'élégance, de la grâce, de l'éloquence et de la poésie ; tandis qu'elles paraissaient devoir surgir en arbres fruitiers, vigoureux, touffus, et immortels, n'ont abouti qu'à produire de misérables arbustes, de pauvres herbes, sans substance, sans suc, sans goût, sans couleur, sans vie, qui, au premier choc du vent de la science et de la vérité, sont tombées arides et desséchées sur le sol et se sont converties en foin et en fumier. Le temps est allé détruisant ces monstrueux produits de l'orgueil, de la cupidité et de la lasciveté, qui, semblables à des météores sulfureux, après avoir brillé d'un sombre éclat, se dissolvent et disparaissent, ne laissant, comme traces de leur apparition et de leur passage, que l'horrible puanteur de leurs vices et de leurs méfaits (1).

Au contraire, l'Eglise, semence si chétive, plantée par des mains si faibles, si inexpérimentées, dans une saison si contraire, dans un sol si peu favorable, sous un climat pestilentiel, parmi la furie des vents de toutes les passions et de toutes les erreurs, a germé, a pris les proportions d'un arbre, qui, en force, en vigueur, en grosseur, en solidité, a laissé au-dessous de lui les chênes antiques, honneur de la forêt : *Majus est omnibus oleribus et fit arbor.* Il a étendu ses majestueux rameaux au travers des contrées les plus barbares et sur les plus lointains rivages, jusqu'aux extrémités du monde ; en sorte que tous les peuples, toutes les nations sont venues y chercher et y ont trouvé nourriture, abri, défense et repos : *Ita ut volucres cœli veniant et habitent in ramis suis.* Ainsi s'est vérifiée la prophétie sortie aujourd'hui de la bouche du Sauveur, savoir que sa religion, religion de pénitence et de pardon, de justice et de grâce, de sévérité et de douceur, d'esprit et de vie, serait prêchée et acceptée dans le monde entier : *Prædicari in nomine ejus pœnitentiam et remissionem peccatorum in omnes gentes.*

(1) Sed dogmata philosophorum cum creverint nihil mordax, nihil vitale demonstrant ; sed totum flaccidum et emollitum ebullit in olera quæ cito arescunt et corruunt. S. Hieron.

Voyez comme dans cette belle parabole sont bien indiqués les principaux caractères de la vraie Eglise. Jésus-Christ dit d'abord que le petit grain de sénevé devient un arbre, *fit arbor*, l'arbre par excellence, l'arbre unique, l'arbre qui seul domine par sa hauteur au-dessus de tous les autres; tandis qu'autour de lui s'élèvent diverses plantes qui ne forment pas un arbre unique. Or voilà indiquée la grande prérogative de l'unité qui appartient à la seule Eglise catholique. Seuls les catholiques, dit S. Cyprien, sont le véritable arbre venu d'une petite semence et formant un tronc unique, un arbre unique, bien qu'il déploie de toute part ses rameaux en grand nombre (1).

Les peuples idolâtres qui n'ont entre eux d'autre lien d'affinité que le péché abominable d'adorer la créature au mépris du Créateur, sont divisés entre eux en une infinie variété de cultes honteux et cruels, superstitieux et absurdes. Les Juifs, épars sur la superficie entière du globe, tout en disant qu'ils croient à Moïse et à sa loi, sont divisés en autant d'écoles que de synagogues, parce que chacun entend cette loi à sa manière et la pratique comme il l'entend; ils n'ont rien autre chose de commun qu'un grossier déisme, la circoncision, l'esprit d'intérêt et la haine contre Jésus-Christ. Les mahométans, bien que professant tous le culte de Mahomet et du Coran, sont eux aussi divisés en autant de sectes qu'ils ont de chefs politiques auxquels ils obéissent; et ils ne se ressemblent entre eux que par la frénésie des plaisirs charnels et la haine contre les chrétiens.

Imitateurs des mahométans et des juifs, les peuples hérétiques et les schismatiques, qui se vantent tous de croire en Jésus-Christ, à son Evangile, n'ont pas d'autre unité, ne fraternisent point autrement entre eux que par une haine, par un mépris commun contre l'Eglise catholique. Du reste ils sont divisés en autant de sectes, non seulement diverses, mais contradictoires, rivales et ennemies, qu'il y a d'Etats non catholiques, de familles dans chaque Etat, d'individus dans chaque famille; qu'il y a dans chaque individu de manières diverses d'opiner dans les divers états et conditions de la vie, d'après des études, des lectures, des raisonnements, des disputes diverses. Comme chacun a sa manière propre de penser, il a aussi sa religion propre; il n'y a pas dans ces sectes deux individus qui croient de la même manière, pas plus qu'il n'y a pas deux visages égaux. Le symbole de l'hérésie que tous jurent, que tous professent et que nul ne croit, étant greffé sur la

(1) Ecclesia una est quæ in multitudinem latius incremento fœcunditatis extenditur; quomodo rami arboris multi sed unum robur tenaci radice fundatum. S. Cypr.

constitution de l'Etat, a pu conserver longtemps une espèce d'unité religieuse, mais seulement apparente, politique, extérieure, qui n'a d'autre appui que la force, d'autre principe que l'intérêt. Le temps a fait justice de cette unité trompeuse ; et comme le pouvoir ne peut plus la maintenir, le voile s'est déchiré, et l'on ne voit plus qu'un amas d'opinions discordantes, qui ne sont unies entre elles que par leur antipathie pour l'unité imposée par la force et soutenue par le pouvoir.

L'Europe du seizième siècle vivait sous l'empire de l'unité catholique. Cela ne convint pas à un moine ambitieux, qui résolut de rompre cette unité pour en constituer une autre à sa guise, sur l'Evangile, sur l'Ecriture, qu'il prit pour unique pierre angulaire de son unité. Il semblait qu'il n'y eût aucun danger à placer les idées sous la sauvegarde désintéressée de la raison et de la liberté. Pourtant le monde sait ce qu'est devenue cette unité entre les mains de Luther et de ses successeurs.

Après trois siècles le monde a été invité, en 1846, à un spectacle passablement ridicule, s'il était permis de rire du blasphème et de l'aveuglement en matière de religion : un concile a été réuni par toutes les puissances protestantes, pour chercher la pierre philosophale de l'unité au moyen de la plus épouvantable anarchie. Le concile a dû se dissoudre sans avoir rien établi. Je me trompe ! Il a établi une chose, l'impossibilité pour les protestants de s'entendre et de rien constituer, et partant, la nécessité de laisser le protestantisme courir ses destinées.

Aussi le désespoir commence-t-il à s'étendre. Dans ce siècle d'intelligence on a entendu cette terrible phrase : « La division est notre bien. » C'est-à-dire l'enfer est notre paradis, le chaos notre patrie, la confusion notre félicité et notre fin dernière.

Toute unité est un lien. Tout lien est un poids. Tout poids une servitude. Toute servitude est le comble de l'infortune et le désespoir de l'orgueil.

Malheureux ! Jouissez de la situation qui vous a été faite à l'ombre de cette doctrine. Réjouissez-vous de l'unité perdue, du plaisir de commencer et de finir par vous-mêmes, de tourner en dérision vos pères et d'être à votre tour la risée de vos fils. Réjouissez-vous d'être seuls, de penser et d'agir par vous seuls, d'être tout à vous seuls, et de vous seuls, de détruire le soir les idées du matin, de vivre sans maître et sans disciples, sans ancêtres et sans postérité ; d'appeler cela votre force et votre vie ; de n'avoir pour tout fonds commun que l'anarchie et le doute, pour toute perspective le néant.

Esprits pulvérisés, corps avortés, rameaux brisés, en attendant

que l'unité militaire armée du fouet du cosaque abandonne votre orgueil aux ignominies d'une servitude sans limite, oblige votre présomptueuse intelligence à se courber sous un dogme né dans les bureaux de police ou dans les saturnales d'un camp de prétoriens ; et réduise en esclavage un peuple de sophistes devenu un peuple sans force et sans caractère, qui ne pourra plus opposer qu'une obéissance passive !...

Y a-t-il une doctrine divine et humaine de nature à fonder la société des esprits sans sacrifier la raison et la liberté ? Y a-t-il un dogme public librement reconnu, accepté du riche et du pauvre, du docte et de l'ignorant ? Je prête l'oreille, et du sein de ces murs, du fond de cette tombe, d'au-dessous de ce sol, j'entends résonner sous l'immense voûte, sous la coupole, œuvre la plus gigantesque de l'homme, la voix harmonieuse de l'unité, qui va se répétant, depuis dix-huit siècles, sur tous les points du monde, avec un écho merveilleux. Elle chante l'hymne de la seule société des esprits qui soit au monde ; elle va répétant sans cesse la seule parole noblement consolante. Je crois en l'Eglise une. *Credo in unam Ecclesiam* ! Et nous, fils de cette unité, répondons tous avec véritable adhésion d'esprit, affection de cœur, expansion et transport de joie : Je crois !

Cette société vit et se soutient et maintient avec la même immutabilité son dogme public.

Autre n'est pas la foi du pauvre et autre celle du sage opulent ; autre celle des mandarins, et autre celle du peuple. Tous croient et tous prient le même Dieu, avec la même obligation d'être humbles, pieux, chastes, charitables, convaincus de leur néant.

La science et l'ignorance deviennent, dans la foi commune, une différence imperceptible, couronnant l'unité sans la rompre, et rendant plus sensible son inaltérable splendeur.

Seule l'Eglise catholique présente le spectacle unique, majestueux, imposant, de plusieurs centaines de millions d'hommes épars, d'une infinité de peuples séparés les uns des autres par d'immenses étendues de terre et de mer, et encore plus par le caractère, les habitudes, les nuances de culture, de couleur, de race, de langage, et qui cependant professent un même symbole dans une si grande variété de langages, observent la même loi dans une si grande différence de mœurs, et dans une si grande variété de rits offrent à Dieu le même sacrifice.

Deux mille ans sont passés sur elle. Après une si longue durée, elle n'a souffert aucune altération dans ses dogmes, dans sa constitution morale, dans son culte, dans son efficacité et sa beauté.

Après deux mille ans elle inculque toujours les mêmes vertus, elle inspire les mêmes sacrifices, elle provoque la même obéissance d'esprit et de cœur, elle obtient les mêmes hommages. Après deux mille ans elle engendre toujours, elle forme toujours avec la même facilité des apôtres, des martyrs, des docteurs, des confesseurs, des vierges. Son martyrologe ne se ferme jamais. La foi en Jésus-Christ est prêchée avec le même zèle, confessée avec la même constance, pratiquée avec la même perfection, qu'aux premiers jours du christianisme naissant. Le nombre des vrais catholiques diminue dans un lieu et augmente dans un autre. Mais le catholicisme a toujours le même esprit, la même force et la même fécondité, parce que l'arbre qui le produit est toujours le même.

Seule l'Eglise romaine croit ce qu'elle a toujours cru : *Quod semper*. Sa foi est la seule qui remonte jusqu'aux apôtres, jusqu'à Jésus-Christ. Seule elle a des idées justes et vraies sur Dieu et sa nature, sur ses attributs et ses œuvres ; des idées justes et vraies sur le Médiateur et sa mission, sur ses mystères, ses doctrines, sa grâce, sa qualité de rédempteur ; sur l'homme et son origine, sa fin, sa décadence, sa restauration. Elle est comme les grandes archives où se conservent inaltérables les traditions du monde, les notions de Dieu, les titres authentiques de la divinité de Jésus-Christ, de l'antique noblesse de l'homme, de ses droits, de ses privilèges, de ses espérances. Elle est comme la Bulle d'or, la grande charte de l'humanité. Quiconque veut savoir quelque chose de précis et de certain touchant Dieu, Jésus-Christ, la loi, les devoirs, doit interroger l'Eglise.

Les sectes nées de la fange des chrétientés corrompues, comme les vers naissent au sein de la corruption, si on les interroge sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur l'homme, pourront plus facilement nous dire ce qu'elle ne croient pas que ce qu'elles croient. Vous ne trouverez pas deux seuls individus qui à la même demande fassent la même réponse. Vous n'apprendrez jamais d'elles d'une manière certaine, précise, déterminée ce qu'il faut nécessairement croire, affirmer, prêcher.

Chaque secte parut avoir dans le principe un symbole commun à tous ceux qui la formèrent. Mais à peine adopté ce symbole commença à s'altérer. Aux inventions de l'homme il est toujours permis à l'homme d'ajouter ou ôter quelque chose. De là les variations perpétuelles des sectes hérétiques. Des hommes dressèrent les trente-neuf articles de la confession d'Augsbourg ; d'autres hommes peuvent les modifier ou même les abolir ; et c'est ce qu'ils ont fait. Il n'y a pas une seule secte qui puisse se vanter de deux jours

seulement d'immutabilité et d'unité avec elle-même; et qui soit restée deux jours seulement fidèle à la confession fabriquée par son fondateur, qui ne l'ait pas ou étendue ou restreinte, renouvelée ou abandonnée.

Où trouver encore en Allemagne ou en Angleterre un seul protestant qui croie, comme ses pères, la confession d'Augsbourg, les trente-neuf articles ? L'arbre de l'hérésie est détruit, renversé par les mêmes mains qui l'ont planté. Chacun en enleve une branche ou une feuille; et ce droit d'élagage ne peut être contesté à qui que ce soit.

La doctrine catholique, bien différente de ces voix de mensonge faciles à promettre, impuissantes à tenir, a lancé dans le monde des idées immuables, communes, fondamentales, acceptées librement par des hommes de toute condition.

Chose merveilleuse! nonobstant la mobilité du temps, l'instabilité de l'esprit humain, les idées catholiques n'ont jamais changé et ne changent jamais. Il y a en elles une racine de persévérance, d'immortalité; une racine forte, dure comme le bronze et le diamant, mais qui nonobstant sa dureté obstinée, ne cesse de se mouvoir et de fleurir parmi le monde.

Depuis dix-huit siècles tous les pontifes, tous les évêques, tous les docteurs, tous les fidèles catholiques, des hommes si divers de génie, de doctrine, de condition, de naissance, de nation, de caractère, de mœurs, de langage, de passions, de préjugés; tant de millions d'hommes ont tous et toujours cru, pensé, affirmé, prêché, écrit la même chose. Ce qu'on dit aujourd'hui, on l'a toujours dit. Ce qui se dit en orient, se répète en occident. Ce qui se croit au septentrion, se croit au midi.

Il n'y a pas une seule éclipse à cette immutabilité (1). Trouvez-moi une page catholique où la doctrine catholique soit niée. Trouvez-moi un homme qui dès qu'il s'éloigne de cette doctrine, ne se voie aussitôt chassé de l'Eglise, fût-il le plus éloquent des

(1) Immutabilité et non immobilité : choses bien différentes ! L'immobilité est une immutabilité morte ; tandis que l'immutabilité est une immobilité vivante, active, féconde en œuvres

L'immobilité est unie à une servitude inerte, l'immutabilité à une activité libre : Dieu est immuable, le néant est immobile. L'arbre fruitier est immuable mais mobile, parce qu'il a en lui-même le mouvement, principe de la végétation ; et pourtant il est immuable parce qu'il est toujours le même. Le cadavre n'est pas immuable, puisqu'il se dissout ; mais il est immobile, parce qu'il est inerte.

Le mahométisme est immobile, parce qu'il est un point d'arrêt forcé infligé à l'esprit humain par une raison que la violence a enchaînée ; il manque à ses idées la libre acceptation de l'intelligence. Mais il n'est pas immuable : le souffle de la science le décompose ; la discussion le détruit, le dissout ; c'est comme un cadavre qui à l'ouverture du tombeau paraissait intact, et au moindre souffle d'une bouche vivante il se dissout en une poussière qui ne laisse ni trace, ni souvenir de sa forme primitive. *(Note de l'Auteur.)*

hommes, comme Tertullien, le plus dévot des évêques, comme Nestorius, le plus puissant des princes comme un Constance, un Valens, un Henri VIII. Trouvez-moi un homme à qui la pourpre, le génie, la force ait servi de bouclier contre les anathèmes de l'Eglise, une fois que par l'hérésie il a touché à la robe sans couture de Jésus-Christ.

Doctrine immuable ! Quand tout change et se transforme, l'astronomie, la physique, la chimie, la philosophie, la politique, la jurisprudence, les modes, les systèmes, les dynasties, les empires, les formes de gouvernement, l'administration, le commerce, les arts, les manufactures, les langues ; quand il ne reste plus trace de tout ce qui fut antique, usages, mœurs, lois, institutions : seule l'Eglise catholique avec sa doctrine est toujours la même. Elle seule ne marche pas avec le siècle, parce qu'elle est de tous les siècles et que sans changer elle sait toujours s'y adapter.

Tout change sur la terre ; et la doctrine catholique, tenue dans leurs mains par des vieillards caducs en un lieu qui se nomme le Vatican, sans défense, résiste au courant des siècles, aux rêves des sages, à la puissance des rois, à la chute des empires ; demeure toujours une, constante, identique à elle-même. C'est qu'elle vient de Dieu ; et Dieu ne change pas ; il est toujours le même. Il l'a dit : « Je suis le maître et je ne change point (1). »

Le sang ne lui fait pas peur ; le sang versé est comme la sève qui l'a toujours rajeunie. La persécution fait sa force, l'humiliation est sa gloire, la mort son immortalité.

Comment changer ? L'immutabilité est la racine de l'unité, et l'unité la racine de la durée. Le fait est impossible à expliquer et impossible à détruire.

Combien a-t-elle vu de dynasties naître et périr, d'empires se former et se détruire ; de royaumes s'agrandir et tomber en ruines ; de républiques croître et disparaître ; de peuples se former et se détruire ; de systèmes philosophiques faire grand bruit et tomber dans l'oubli ; de sectes religieuses s'étendre et se réduire à rien ! Et au milieu de tous ces débris de sceptres brisés, de couronnes effeuillées, de trônes abattus, de chaires mises en pièces, que le temps est venu entasser autour de ses flancs, elle seule demeure debout, comme la colonne de Phocas au milieu des ruines du forum romain.

Arbres inféconds, deux fois morts, morts à la vérité des croyances, morts à la sainteté des œuvres, dépourvus de toute racine (2),

(1) Ego Dominus et non mutor. Malach. III. — (2) Arbores infructuosæ, bis mortuæ, eradicalæ. Jud. XII.

le luthéranisme et le calvinisme se sont complétement desséchés. L'un est venu aboutir au rationalisme, l'autre à l'épicurisme. Un docteur protestant a dit : « Je crois que difficilement on trouverait en Allemagne un seul docteur protestant irréprochable sur les articles les plus essentiels de la foi. »

Au milieu de l'irrésistible décomposition de toutes les sectes protestantes qui se pulvérisent au souffle d'un rationalisme sans frein et se dissolvent dans la fange d'un abject sensualisme, l'Eglise catholique montre à l'Allemagne, qui s'en émerveille et qui en frémit, le faisceau intact des dogmes éternels que rien ne peut disjoindre, que rien ne transforme, rien ne détruit, et qui résiste à toutes les épreuves de la force, de la science et du temps.

La divine unité que viennent embrasser en ce moment avec une si grande ardeur tant de nobles cœurs, tant de doctes intelligences, tant d'âmes généreuses détachées de l'hérésie anglicane, n'est pas sans effet sur les chercheurs allemands, dont les pas se sont égarés dans toutes les voies de l'erreur.

Que de mensonges accrédités par l'histoire, que de sophismes fabriqués par la philosophie, croulent à chaque instant à la seule vue des faits contemporains, et portent les esprits sages à réviser les iniques axiomes de la prévarication et de la mauvaise foi ! Y a-t-il un seul sophisme, un seul sarcasme voltairien qui puisse prévaloir dans l'esprit d'un homme sensé, en présence du spectacle de l'Irlande restée nation libre et forte, parce qu'elle est restée catholique ?

Partout où est prononcé le nom de l'Eglise catholique, ce nom, revêtu aujourd'hui d'une nouvelle grâce, d'une nouvelle douceur et d'une nouvelle importance, exprime et proclame la sauvegarde des nations qui y sont restées fidèles. En Espagne, il est l'ordre, l'unité, la justice ; en Allemagne, il est la seule unité possible ; à l'orient de l'Europe, il est la nationalité, l'existence, l'espérance ; au septentrion, il est la véritable lumière, la véritable liberté, sous le joug des ténèbres et des préjugés ; en Italie, il est la pierre fondamentale sur laquelle les esprits les plus distingués établissent dorénavant leurs plans de véritable régénération, abandonnent les restes des doctrines du jansénisme et de l'impiété, et les funestes théories d'un carbonarisme inconsidéré et cruel ; en France, il est l'abrégé des droits essentiels du chrétien, du père de famille, du citoyen. Partout l'intérêt de la liberté de l'Eglise est indissolublement lié à quelque intérêt national, politique, humanitaire. La cause de l'Eglise est désormais la cause de l'ordre, de la justice, de l'humanité.

C'est elle qui préserve la Suisse d'une horrible anarchie. L'ordre s'est réfugié dans le cœur des catholiques de cette romantique contrée du véritable honneur, du véritable courage, du véritable patriotisme. En Espagne, à ses mains est confié l'étendard de la liberté civile et politique du peuple, tout comme jadis elle sut y porter haut et ferme celui de l'indépendance nationale. Cette liberté ne pourra s'y établir sur une solide base qu'autant que l'Eglise en aura sa bonne part. . . . . .

. . . . . .

Et remarquez, je le répète, cette expression de la parabole : « Elle devient un arbre, » *fit arbor*. En effet, dit S. Cyprien, cette expression signifie que tandis que toutes les autres sociétés religieuses ne sont que des rameaux arides et desséchés, des troncs pourris, misérablement dispersés çà et là, seule l'Eglise, royaume de Dieu sur la terre, est un arbre à la racine solide, au tronc robuste (1). En effet, tandis que les sectes antiques détruites les unes par les autres ont disparu, et que les sectes modernes semées et développées au prix de tant d'efforts, d'entreprises, d'usurpations, de massacres, de crimes, au prix de tant de sang répandu, après s'être transformées en mille autres sectes, se sont complétement desséchées et éteintes comme institutions religieuses, et ne subsistent plus que comme institutions politiques qui menacent d'entraîner dans leur chute les gouvernements qui les ont soutenus et sur lesquels elles s'appuient ; tandis que l'arbre de la Réforme, battu en brèche par le bélier du Rationalisme, entamé de divers côtés, tombe brisé en lambeaux, et que les efforts du Piétisme dogmatique avec les conciles auxquels président des pontifes civils armés de glaives pour houlettes et du code criminel pour Evangile, ne peuvent retarder une chute imminente, l'Eglise catholique a soutenu dix-huit siècles de tempêtes et de chocs violents sans rien perdre de sa vigueur et de sa solidité.

A peine cet arbre surgissait-il dans Rome, et déjà quelle furieuse tempête s'élevait contre lui pour l'extirper d'un sol où dominaient les puissances infernales personnifiées dans tant de divinités infâmes, d'un sol où s'agitaient les vents de toutes les doctrines contradictoires d'une philosophie licencieuse, d'un sol que bouleversait la violence de tous les vices charriés par les courants de toutes les erreurs ! A peine cet arbre surmonté de la croix a-t-il été implanté dans ce sol, que, pendant trois siècles entiers, le fer et le feu, la calomnie et la fraude, la séduction et la cruauté se sont déchaînés, sans retenue et sans pudeur, contre l'Eglise. Toutes les

(1) Ecclesia est unum robur, tenaci radice fundatum. S. Cypr.

écoles la combattent par les sophismes de leurs doctrines, tous les empereurs l'oppriment par la violence de leur pouvoir ; toutes les nations idolâtres de l'empire romain la persécutent par la fureur de leurs superstitions ; le monde entier se soulève pour former contre elle une seule et commune tempête ; et cet arbre de l'Eglise seul, sans aide, sans appuis, combattu par les vents furieux qui soufflent de toutes parts, semble ne pouvoir échapper à une destruction inévitable. Ses pontifes sont emprisonnés, ses prêtres dispersés, ses enfants égorgés par millions parmi des supplices atroces, aux pieds d'idoles infâmes ; et l'arbre semble avoir disparu dans un torrent de sang. Il n'y a donc plus d'Eglise, il n'y a plus de chrétiens, il n'y a plus de christianisme ! L'enfer est tout en liesse ; la philosophie sourit malignement ; le paganisme triomphe, et ose à un monstre couronné, souillé de tant de sang chrétien, ériger un monument, avec cette inscription factueuse : Au divin Dioclétien, pour avoir aboli la superstition chrétienne dans le monde entier. Mais, illusions insensées ! rêves diaboliques ! oh ! comme tout cela bientôt s'évanouit !

Quel prodige ! Est-ce un songe ? Suis-je bien éveillé ? Le lieu même où je parle fut le palais de Néron. L'arbre de la croix a brisé la hache et le glaive impérial. La tiare pacifique a rompu le sceptre, effroi de l'univers. Néron a immolé Pierre et ses successeurs ; et voici Pierre et ses successeurs qui trônent dans ce temple, élevé sur les ruines du palais de Néron. Les Césars persécuteurs ont disparu du monde, et Pierre, toujours survivant dans une succession inextinguible, règne ici, près du lieu où Néron le fit crucifier.

La tempête n'a nui qu'à ceux qui la suscitèrent. L'empire romain, si vaste, si puissant, a voulu abattre la plante de sénevé ; et cette plante, si faible, si exiguë, est demeurée sur pied, et elle a fait tomber, et pour jamais disparaître du sol, le grand arbre, le chêne séculaire de l'empire romain.

Vainement aux Césars qui immolaient les corps ont succédé les hérétiques qui en veulent aux âmes ; qui, ne pouvant détruire l'arbre de l'Eglise, ont tenté de le défigurer, attaquant un à un tous les dogmes de son enseignement, et ont nié Jésus-Christ et sa nature, ses sacrements et leur efficacité, la loi et ses obligations, l'Eglise avec ses droits et ses prérogatives. Au quatrième et au cinquième siècle d'abord, après mille ans dans le seizième siècle, ces erreurs trouvèrent des évêques pour les enseigner, des prêtres pour les soutenir, des moines pour les suivre, des princes pour les défendre, des empereurs pour les imposer, des peuples pour les professer. Rien ne résiste à l'erreur qui se présente avec tout l'ap-

pareil de la force, avec tous les artifices du mensonge, avec toute la fureur des passions. Dans ce double exemple, de triste mémoire, l'hérésie semblait devenue la foi universelle ; et comme dans le siècle d'Arius, le monde chrétien s'étonna d'être devenu presque tout entier arien, ainsi dans le siècle de Wiclef et de Luther, qui ressuscitèrent les blasphèmes des anciens hérésiarques, l'Europe catholique s'étonna de se trouver presque tout entière luthérienne et wiclefiste.

Mais l'hérésie n'est pas plus forte contre l'Eglise que ne le fut la cruauté. Marcion, Arius, Nestorius, Eutychès, Pélage, Donat, Novatien, Wicleff, Luther, Calvin, ne furent pas plus heureux que Néron, Domitien, Caligula, Maximien, Dioclétien, Julien l'Apostat et Mahomet.

Les divers arbres de l'hérésie plantés et conduits à leur plein développement au prix de tant d'efforts, de travail, de crimes, arrosés de tant de sang, ont déjà été déracinés et sont gisants à terre. Toutes les sectes antiques détruites les unes par les autres ont disparu. Les Orientaux qui les accueillirent expient depuis des siècles leur apostasie par la perte de toute culture intellectuelle et morale, de toute science, de toute civilisation ; et ceux à qui parut trop pesante la houlette de Pierre, sont condamnés à gémir sous le joug du croissant, à trembler sous le cimeterre musulman.

Les luttes, les tempêtes, les apostasies de peuples entiers, ont été un avantage pour l'Eglise, de même que de rapides et légères tempêtes, en tourmentant le feuillage d'un chêne antique, peuvent bien rompre quelques-uns des rameaux qui déshonoraient sa couronne ; mais l'arbre séculaire n'en devient que plus beau et plus vivace, après avoir perdu ce bois mort qui vient pourrir à ses pieds et contribue encore à engraisser le sol où ses puissantes racines vont puiser une vigueur nouvelle. De fait, les longues et opiniâtres tempêtes de tant d'hérésies, n'ont fait que fournir l'occasion à l'arbre de l'Eglise de se débarrasser des branches de tant de peuples corrompus et infructueux, qu'elle a elle-même retranchés de son unité ; tandis qu'elle s'est compensée de ses pertes en produisant de nouveaux rejetons, en étendant d'autres branches parmi les nouveaux peuples conquis à la foi en Asie et dans les Amériques.

Les sectes modernes aussi, après s'être transformées en mille sectes, sont mortes comme institutions religieuses. Elles ne subsistent plus que comme institutions politiques qui menacent d'entraîner dans l'abîme les gouvernements qui les ont soutenues.

Pendant trois siècles, les empereurs les plus puissants, pendant trois autres siècles, les hérétiques les plus doctes et les plus pas-

sionnés, pendant trois autres siècles, les peuples les plus féroces, pendant trois autres siècles, le mahométisme triomphant dans l'univers presque entier, et dans les trois derniers siècles, ces quatre forces diverses réunies toutes ensemble, sous le nom de protestantisme, de philosophie, de révolution, c'est-à-dire la puissance des gouvernements, les blasphèmes de l'impiété, l'astuce de l'hérésie, la cruauté des nouveaux Vandales, l'abject sensualisme de nouveaux musulmans, ont de toutes parts attaqué l'Eglise avec une volonté diaboliquement déterminée et obstinée à la détruire. Eh bien ! quel en a été l'effet ? Tant de persécutions, tant d'assauts si longs, si puissants, si opiniâtres, n'ont fait que la dépouiller de quelques rameaux, et que lui assurer de nouvelles conquêtes, de nouvelles forces, de nouvelles gloires.

Voyez l'Angleterre et la Chine, les deux plus puissants empires, l'un du monde hérétique, l'autre du monde idolâtre. Tous les deux avec la force immense qu'ils ont pu trouver dans la séduction, la cruauté, la science et l'or, se sont, pendant trois siècles, appliqués à détruire, l'un le christianisme, l'autre le catholicisme. Et Rome, en dépit de leurs lois, qui ne respiraient que cruauté, barbarie, carnage, sang, proscription, a su maintenir son culte, sa foi, sa doctrine, sa loi dans ces superbes contrées, qui, lasses enfin d'une inutile guerre séculaire contre une ennemie indestructible, cèdent devant elles disposées à traiter, et ne délibérant plus que sur les concessions qu'elles pourront lui faire.

Ce que l'adulation inspirait à un poète de Rome païenne devient une vérité historique par rapport à l'arbre de l'Eglise, par rapport à la Rome chrétienne. L'arbre s'est élevé plus vigoureux, après les coups redoublés de la hache ; dépouillé de feuillage, il a reparu plus touffu ; déchargé de plusieurs de ses rameaux, il est devenu fécond ; privé de sa sève, il s'est chargé de plus de fruits (1).

A l'égal de son divin agriculteur, cet arbre est passé par toute espèce d'épreuves et de tentations : *Tentatum per omnia* (2). Lucifer ne sait plus qu'inventer pour l'abattre ; dans les arsenaux de l'enfer il n'y a plus de machines qui déjà n'aient été employées pour le perdre. Tous les systèmes de destruction lui ont été appliqués ; tous les efforts ont été faits, toutes les tentatives ont été expérimentées. La science et la force, la cruauté et la séduction, les scandales intérieurs et les hérésies extérieures, les sectes ca-

(1) Per damna, per cædes ab ipso
Ducit opes animosque ferro.
(Horat. lib. IV, carm. IV.)

(2) Hebr. IV.

chées et les schismes manifestes, les peuples et les rois se sont maintes fois évertués à le détruire.

Au milieu de tant de chocs, de tant d'assauts, on voit cet arbre prendre en Europe de continuels accroissements : la foi est plus vive, la science religieuse est plus catholique, la prière est moins négligée, les œuvres chrétiennes plus multipliées, la charité plus généreuse, le zèle plus entreprenant, le courage à se déclarer catholique plus commun, le philosophisme plus discrédité, le respect humain plus faible ; l'incrédulité passe de mode, le rationalisme excite le rire, quand il ne réveille pas l'horreur, le protestantisme tombe en ruine, la réforme est en voie de décadence.

Pendant que tous les trônes tremblent, que toutes les sociétés menacent ruine, que toutes les institutions humaines sont sur le déclin, seule l'Eglise est ferme et constante. Ce grain de sénevé, imperceptible et dédaigné, cette plante qui paraissait si débile, que l'orgueil des politiques prenait en pitié, dont paraissaient se rire et se moquer les puissants arbres du protestantisme et du rationalisme, est aujourd'hui un arbre aux profondes racines, au tronc solide, aux rameaux étendus, à la chevelure touffue, qui promet, avec la majesté de sa force expansive, de couvrir un jour l'univers entier ; d'étouffer et de dessécher sous son ombre les arbres jadis si robustes, réduits aujourd'hui à n'être plus autour de lui que de chétives broussailles, eux qui naguère insultaient à sa faiblesse.

l'Eglise est toujours ce qu'elle a été. Elle est toujours sortie de ses épreuves dans toute son intégrité. Plus dans ces derniers temps elle a perdu de ses richesses, plus elle a gagné en accroissement de pouvoir.

Les évêques sont aujourd'hui plus que jamais unis à leur auguste chef. De toutes les parties du monde les peuples tendent vers Rome leurs mains suppliantes. Les rois n'ont point de sécurité sans son appui ; les peuples ne peuvent se passer de sa protection. Les nations mêmes qui s'en sont séparées et qui semblent la fuir, se rapprochent de plus en plus d'elle par des voies occultes, elles la recherchent et soupirent après l'instant où elles pourront se reposer sur ses branches.

Remarquez encore cette expression : sur ses rameaux, *in ramis ejus*. Ce qui signifie que cet arbre unique de l'Eglise, s'étend universellement partout, se dilate de toute part par le miracle de sa fécondité, par sa force divine d'expansion que rien ne peut arrêter ni diminuer (1).

(1) Ecclesia est quæ in multitudinem latius incremento fœcunditatis extenditur.

Tous les empires terrestres sont semblables aux métaux, plus ils gagnent en extension, plus ils perdent en solidité ; plus ils se dilatent, plus ils s'amincissent et s'affaiblissent. Tous les liens se relâchent et finissent par se rompre par le seul effet de la distance. A mesure que le rayon se prolonge et s'éloigne du centre, il s'affaiblit ; à mesure qu'un pays est plus éloigné du centre du pouvoir, la dépendance va s'amoindrissant. A cent milles de distance on obéit ; bien peu à la distance de trois cent milles, mais à celle de dix fois cent milles, plus du tout. S'il existe quelque union momentanée entre la mère patrie et la colonie, le temps vient bientôt sonner l'heure de la séparation totale. L'histoire est pleine de ces exemples ; la distance donne des leçons à l'orgueil et le confond. Quel empire a jamais pu se dilater dans une grande partie du monde et prolonger sa durée ? L'extension détruit la force et dévore l'unité.

Seule, l'Eglise catholique est en dehors de cette loi à laquelle obéissent toutes les choses humaines. Où ne s'étend pas, où n'existe pas aujourd'hui, plus que jamais, l'Eglise ? Marais pestilentiels, îles perdues dans les mers glaciales du pôle, montagnes les plus hautes, recouvertes de neiges éternelles, sables brûlants, landes arides, forêts profondes, dans les plus lointains continents, où n'a jamais pénétré l'avarice, pourtant si entreprenante, partout se voit une croix, partout s'est formée une chrétienté ; partout se sont étendus les rameaux de l'arbre catholique ; partout on fait profession de dépendre de Rome, et partout il y a unité soumise, comme si l'on était aux portes de Rome.

Sans armées qui combattent pour étendre ses conquêtes et pour la défendre, sans flottes, sans marine, sans gouverneurs militaires, sans forteresses qui fassent respecter sa bannière, la croix se trouve partout avec toute l'unité de sa doctrine, de sa loi, de sa hiérarchie, de sa juridiction, de sa magistrature, de son gouvernement.

Nul pouvoir humain ne peut établir en aucun lieu son autorité, sa magistrature, sa hiérarchie sociale, sans assujettir le pays. Seule l'Eglise catholique, sans s'assujettir politiquement les royaumes, les laissant soumis à leurs autorités sociales ; sans altérer en rien les formes de leur gouvernement civil et politique, y porte non seulement sa doctrine, mais encore sa souveraineté spirituelle. Parce que, comme l'arbre ne détruit pas, mais couvre de ses rameaux les humbles chaumières qui sont au-dessous de lui, de même l'Eglise catholique ne détruit pas, mais protège et défend les sociétés humaines. Il y a en elle quelque chose d'homogène avec toutes les conditions de l'humanité ; c'est un élément naturel,

nécessaire, qui s'assimilie et s'identifie avec toutes les sociétés, quel que soit leur degré de civilisation ou de barbarie. Ni la défiance de leur gouvernement, ni le soin jaloux de leur propre indépendance, quand elles ne sont pas aveuglées par les préjugés, ne leur inspire, vis-à-vis de l'Eglise, aucune appréhension, ni aucun sentiment de rivalité.

Elle s'étend, sans se diviser, dans toutes les plages de l'Océanie. La distance, l'espace, le climat, ne changent rien ni à la majesté qui commande, ni à l'humilité qui obéit. A mesure que le pouvoir pontifical est plus isolé, plus désarmé, il devient plus puissant. Le Pape est plus Pape aux yeux des catholiques mêlés parmi les infidèles et les hérétiques, là où ses bulles n'ont pas besoin d'*exequatur*.

L'Eglise est le seul pouvoir qui, sans l'appui de la force, reçoit une adhésion libre et qui gouverne dans l'ordre spirituel tant de nations diverses, tandis que tant de gouvernements, avec toutes les forces dont ils disposent, ont tant de peine à gouverner un seul peuple qui menace d'échapper de leurs mains.

Le pontife romain, sûr de son autorité, assuré de sa succession, plein de foi dans la force et le pouvoir qui lui viennent d'en haut, institue des évêques, envoie des missionnaires dans toute la terre. Du haut de son trône pacifique, le Pasteur et Père de 200 millions dispersés sur toute la surface du globe, élève sa voix pour condamner les erreurs et enseigner la vérité, et il est cru ; il donne des ordres et il est obéi ; il envoie ses vicaires et ils sont bien accueillis ; il promulgue des lois et elles sont exécutées, il règle les cérémonies et elles sont pratiquées ; il accorde des dispenses et elles sont acceptées ; il octroie des indulgences et elles sont reçues. Il provoque au réveil l'Orient ; il pacifie l'Occident ; il civilise l'Océanie, il reconquiert l'Afrique, il pénètre dans la Chine. Ses seules paroles ont écho dans l'univers entier, donnent à penser aux potentats, font naître jusque sur les trônes des sollicitudes que l'on essaie mal de cacher sous le masque d'une sécurité mensongère ou d'un dédain affecté. Seule sa juridiction est reconnue, seule sa voix est obéie, seule son action est respectée, seul son pouvoir s'étend et domine véritablement dans le monde entier.

Mais nous n'avons pas besoin de recourir aux siècles passés pour admirer cette miraculeuse force d'expansion propre à la véritable Eglise ; il suffit de jeter les yeux sur ce qui est arrivé sous nos yeux dans le siècle présent.

A peine y a-t-il quelques années que parmi les politiques, les littérateurs, les philosophes, on se demandait, avec l'air d'un insultant dédain, ce qu'était devenue l'Eglise catholique ? En France,

elle était presque étouffée sous les efforts du philosophisme et de la révolution. En Angleterre, elle n'était la croyance que de la populace irlandaise. En Espagne, elle était tombée en dissolution. En Italie, elle était affectée d'une incurable torpeur. En Allemagne, et dans le reste de l'Europe, ici sécularisée par les doctrines jansénniennes, là méconnue et vilipendée par le fanatisme protestant, ailleurs tolérée à peine, ailleurs encore persécutée et opprimée. Secte à peine visible parmi les sectes de l'Orient, germe fragile, semence imperceptible dans le vaste territoire des Etats-Unis ; partout reléguée parmi les femmes, les enfants, les paysans, les ignorants et la plébécule ; traitée comme une épouse répudiée, à qui on fait l'honneur de la retenir à la maison, mais privée d'honneur, d'influence et d'autorité, elle ne comptait plus pour rien dans la grande famille humaine. On la regardait comme une plante desséchée, une institution ruinée, une société éteinte. Aussi, dans les dernières transactions politiques, fut-elle condamnée à un humiliant ostracisme, et on n'en tint aucun compte ; on ne daigna même pas la nommer. On la regardait, au contraire, comme chose tellement faible et inepte que l'on estimait également bassesse de l'attaquer et imbécilité de lui rendre hommage. Les chefs, les meneurs des esprits et des intelligences, les grands professeurs, les grands historiens, les grands philosophes, les grands politiques, réputaient à honneur de lui accorder quelque protection contre les insolences de leur livrée : car seule la livrée, ou la plébécule des écrivains irréligieux et corrompus, toujours audacieuse autant qu'ignorante, continuait encore à combattre l'Eglise, qui passait pour un arbre déjà desséché et mort.

Aujourd'hui, on chercherait vainement une puissance européenne, un coin du monde où les intérêts, les sentiments catholiques, la question de l'Eglise ne soit pas le principal objet des préoccupations publiques et l'élément nécessaire des transformations sociales, vers lesquelles nous marchons, le refuge de l'ordre menacé dans sa base, l'espérance dernière des justes garantiés des gouvernements et des peuples, l'unique appui de la civilisation et de la société.

A la même heure, l'idée catholique, l'intérêt social ecclésiastique reparaissent en vingt pays différents et viennent prendre la première place dans les discussions de tous les intérêts, de toutes les doctrines, de toutes les passions, d'où on les avait entièrement exclus.

Les jeunes gens, devenus hommes faits, indignés de tous les mensonges dont on avait nourri et trompé leur premier âge, ont

interrogé l'Eglise catholique; et dans cette répudiée, objet de contradiction et de mépris de la part des courtisans et des concubines, ils ont reconnu leur mère légitime, ils ont conçu pour elle un tendre amour; ils se sont associés, et ils ont juré de la remettre au premier rang de grandeur et d'honneur dans la maison paternelle.

En Europe, dans ce centre du doute, il faut admirer l'immense travail du sentiment religieux. Quelles luttes ne soutient pas cette Eglise que l'on prétendait, il y a peu d'années, éliminer définitivement du nombre des existences sérieuses d'ici-bas? L'Angleterre, la France, la Russie, les trois plus grandes puissances du monde, font leur cour au pape et ont besoin de lui. Elles craignent ce vieillard octogénaire, désarmé, plus que s'il avait à sa disposition un million de soldats. La Russie et la France, qui se traitent réciproquement avec si peu d'égards, jalouses de faire voir dans les plus petites occasions que l'une n'a pas peur de l'autre, n'ont que des sentiments de respect pour le souverain Pontife. Ce prêtre, qui n'a qu'une poignée de soldats de parade, plus pour le *decorum* que pour la défense, avec sa cour composée de prêtres et de diacres, impose et donne à penser à tel qui dispose de millions de baïonnettes et de plusieurs centaines de vaisseaux de guerre.

En Angleterre, la question la plus sérieuse qui se représente à chaque session d'un parlement, où se décident les destins du monde, est de savoir ce que l'on accordera à l'Eglise; en France, comment on pourra la désarmer ou la séduire; en Prusse, comment on pourra la faire entrer dans les vues et les intérêts du gouvernement, qui naguère emprisonnait ses pontifes; en Russie, on ne peut parvenir à la détruire. Oui, la question de l'Eglise est la première entre toutes.

En attendant, le divin Père, le divin agriculteur cultive cet arbre de prédilection; la rosée céleste le fait prospérer; ses profondes racines le fortifient; son tronc grossit; ses rameaux s'étendent; ses feuilles se multiplient; ses fruits abondent de plus en plus. Chaque année, de son sein, où fermente toujours la divine sève du Calvaire, il pousse un plus grand nombre de rameaux dans tous ces missionnaires qui se répandent par le monde. On compte par milliers ces héros déterminés au martyre, qui commencent leurs courses là où se sont terminées celles des plus hardis navigateurs. Sans regarder ni en arrière ni en avant; sans demander d'autres secours qu'une prière, sans prendre d'autres armes qu'un crucifix, d'autre provision que la pierre nécessaire pour célébrer le saint sacrifice; assurés de mourir parmi les fatigues et les tor-

tures, ils s'élancent dans les profondeurs de pays inconnus, de terres sauvages, de climats homicides, de peuples inhospitaliers, et ainsi s'étendent les rameaux de l'Eglise. Dieu, qui suscite ces merveilleux sentiments, ce courage inouï, fait descendre sur eux sa bénédiction. Le missionnaire succombe ; mais il a déjà fondé une Eglise ; et son sang ne sera pas longtemps à attendre un successeur. Aux mêmes conditions, avec la même perspective du martyre, non pas un, mais cent autres s'offrent à continuer l'œuvre commencée. Plus la cruauté est atroce, plus elle a de charmes et d'attraits (1). Le martyre attire d'autant plus puissamment qu'il est plus certain ; la mort séduit d'autant mieux qu'elle est plus impitoyable. Ce qui semblerait devoir refroidir le zèle, le réchauffe ; ce qui devrait arrêter l'affluence l'augmente ; ce qui devrait épouvanter le courage le fortifie. Non, il n'y a rien de plus doux, de plus précieux, de plus flatteur pour le véritable apôtre chrétien, que de mourir pour Jésus-Christ après l'avoir fait connaître.

Je dirai plus encore. Chose inouïe dans les temps les plus riches en prodiges du christianisme ! même les femmes, même les jeunes vierges toutes délicates se consacrent aujourd'hui à cet apostolat viril. Sous la conduite d'un prêtre, et souvent seules, elles abandonnent leur famille, leur patrie, leur cloître ; et à travers les orageux océans, au prix de privations, de périls, de fatigues, de souffrances, de douleurs capables de briser le courage des hommes et d'épouvanter les complexions les plus robustes, elles se transportent parmi les infidèles, les idolâtres, les sauvages. Tout vaisseau qui part pour les Indes porte toujours une précieuse surcharge de ces femmes apôtres. Les naufrages ne les empêchent pas de voler au devant des pauvres peuples idolâtres perdus au fond de l'Océanie. Les rameaux reçoivent la séve de la racine et du tronc. Jésus-Christ leur a donné son esprit et son cœur et ses transports pour le salut des âmes. Elles volent avec le zèle des apôtres, le courage des martyrs, le cœur de véritables mères. Elles n'ont pas encore vu les sauvages infidèles, et elles se sentent déjà pénétrées de la plus vive compassion, du plus tendre amour pour eux. Imaginez ensuite avec quel soin elles les instruisent, avec quelle patience elles les souffrent, avec quelles industries elles les attirent, avec quel amour elles les servent en santé et les veillent dans la maladie, et vous n'aurez pas de peine à concevoir avec quelle merveilleuse facilité elles les convertissent ! Le fruit de l'arbre de vie, la charité chrétienne, sortant d'un cœur de femme que la grâce de la chasteté a élevé au rang angélique, passant par une

(1) In Christianis crudelitas illecebra facta est.

bouche virginale qu'a sanctifiée la communion eucharistique quotidienne, embelli par les grâces de la tendresse féminine, ennobli par la sainteté de la pudeur et de la force invincible que possède la vertu mêlée à la beauté, exerce sur les âmes un suave enchantement auquel rien ne résiste et qui triomphe de tout. C'est la voix du sage enchanteur dont parle le Psalmiste (1). Force irrésistible. enchantement suave, puissante attraction ! Des hommes qui ne conservent de l'homme que la figure ; des hommes en qui se trouvent tous les vices, tous les instincts cruels des bêtes féroces, dont ils partagent les sauvages retraites et les habitudes brutales ; des hommes accoutumés à faire de la chair humaine leur mets le plus recherché, en présence de ces êtres miraculeux, à la vue de ces figures célestes, demeurent sans force et sans hardiesse. Les armes tombent de leurs mains ; leur visage dépose sa férocité, leur cœur sa barbarie ; redevenus hommes et changés en agneaux, ils se rendent, vaincus par l'ascendant de la charité chrétienne, et par la douce persuasion de cette jeune vierge qui devait être la proie de leur voracité. Elles sont la puissante avant-garde des missionnaires : après que la femme, la jeune vierge sont passées devant, il reste peu à faire au prêtre ; il ne reste guère plus qu'à baptiser, confirmer, distribuer dans la communion, sous les accidents du pain, ce Verbe divin que déjà les prêtresses de la charité et de la chasteté leur ont administré, sous les accidents de la parole, en leur enseignant le *Credo*.

Nonobstant son désir d'étendre parmi les hommes le règne de sa lumière et de son amour, Dieu ne fait pas violence à la liberté humaine. Ceux qui viennent se reposer sur les rameaux de cet arbre divin, y viennent volontairement et demeurent toujours libres de s'en éloigner. Nul ne les force d'y venir, et nul ne les empêche de s'en aller en toute liberté : cette faculté ils l'ont toujours dans toute sa plénitude.

Nous acceptons librement par un acte d'intelligence le dogme public qui constitue notre unité. Nous ne sommes pas les fils de la violence, de la crainte et de la servitude. Un homme arrive en un pays étranger ; il a un langage qui à peine se comprend ; sans armes pour intimider, sans trésors pour séduire, sans l'appât des promesses, ni la terreur des menaces, seul en compagnie de son crucifix, il prêche une doctrine de souffrance, d'humilité, de sacrifice, qui humilie l'orgueil, mate les sens, réprime la cupidité, met l'homme à la torture. L'arbre étend ses bras âpres et sauvages ; les oiseaux le contemplent ; le branchage leur paraît fort et sûr ;

(1) Vox incantantis sapienter. Psalm. LVII.

ils viennent spontanément s'y reposer; par milliers ils suivent l'étranger et ils deviennent des anges. Luther se présente avec l'apologie des passions; Henri VIII avec la potence; Mahomet avec le glaive. La persécution éclate; elle trouve les croyants plus solides que le bronze; ils goûtent le bonheur jusque dans les cachots; après avoir appris à vivre en saints, ils apprennent à mourir en martyrs.

Y a-t-il là ombre de violence? La violence! c'est l'hérésie qui la cherche. Agenouillée devant les trônes, elle implore un lambeau du manteau royal pour recouvrir sa nudité, et l'appui du glaive pour se soutenir. L'Eglise, au contraire, en face des plus puissants monarques, ne demande que la liberté d'exécuter sa mission divine sur la terre. Avec la liberté, le schisme et l'hérésie n'ont à attendre que la décadence; plantes parasites, elles ont besoin d'appui. L'erreur s'attache toujours aux sommités sociales; la vérité au peuple. Les grands, les premiers au pouvoir, sont appelés les derniers à la grâce; les premiers dans le royaume terrestre, ils sont les derniers dans celui du ciel.

Observez que Jésus-Christ, sous le symbole des oiseaux, indique les hommes qui viennent se reposer sur les rameaux de l'arbre de l'Eglise, parce que les oiseaux descendent rarement à terre, s'y arrêtent peu, et s'envolent au moindre bruit. Leur domicile, c'est leur nid, qu'ils construisent sur la cime des arbres ou sur les hauts édifices; ils aiment les hautes régions de l'air, leur vol tend vers les cieux. Par là, le Seigneur a voulu nous faire comprendre quelle est la condition indispensable, nécessaire, absolue, pour appartenir à l'Eglise, pour se reposer sur ses branches, pour y trouver la sécurité qu'elle seule procure, l'aliment de la grâce qu'elle nous prépare, et l'ombre tutélaire sous laquelle elle nous protège. Cette condition, c'est d'arracher notre cœur à ces basses régions du monde, où l'on respire l'air grossier, l'air homicide des passions; c'est de nous élever sans cesse par le détachement du monde, par la récollection intérieure, par la sublimité d'un noble élan, par la sainteté des désirs, par la pureté d'intention, par la générosité des affections, par la pratique de la prière, dans la région supérieure de l'homme spirituel, de l'homme céleste, pour y respirer l'air, le parfum de Dieu; et ainsi, comme nous y exhortait S. Paul, la préoccupation continuelle du chrétien sur la terre doit être de converser continuellement en esprit dans les cieux (1).

Oui, les quadrupèdes et les reptiles qui circulent, qui se traînent

(1) Nostra autem conversatio in cœlis est. Philipp. III.

sur la terre, qui se nourrissent des produits de la terre, ou de cadavres, ou de fange, ne peuvent s'élever en haut, monter sur les arbres et habiter dans les plaines de l'air. En d'autres termes, les hommes charnels, adultères, avares, qu'un instinct vil courbe vers la terre pour y recueillir passionnément les biens terrestres ou les maigres plaisirs des sens, ne peuvent s'élever jusqu'à l'arbre de l'Eglise, et s'ils y sont une fois montés, ils ne s'y arrêtent pas ; ils n'y font pas séjour, ils s'en éloignent repoussant la vérité et la grâce, fruits du ciel, pour se reposer dans l'erreur et le vice, misérables et douloureuses productions de la terre.

Mais pourquoi le Seigneur, entre toutes les plantes dont la semence est petite et le développement considérable, a-t-il choisi le sénevé pour terme de comparaison avec sa religion et son Eglise ? Parce que, dit S. Ambroise, la doctrine de Jésus-Christ est à l'âme ce que le grain de sénevé est au corps (1). Le grain de sénevé contient un suc très âcre et piquant, qui fait plisser le front, larmoyer les yeux et offre au palais une saveur amère et brûlante. Mais, une fois avalé, il restaure, fortifie et rend alerte, ; il guérit nombre de maladies et en éloigne beaucoup d'autres. Vous trouvez donc dans ce végétal clairement indiqué le caractère de la religion chrétienne, dont S. Paul a pu dire que par les obligations qu'elle impose, par les sacrifices qu'elle demande, par la vigilance qu'elle exige, par les privations qu'elle veut de nous, par l'abnégation de l'homme tout entier qu'elle réclame, elle présente les apparences d'une religion, d'une doctrine toute d'amertume, de tristesse, de larmes et de douleur ; mais que pratiquée fidèlement elle produit dans l'âme la sainteté qui la comble de paix et de joie, et lui donne la santé et la vie (2).

Courage donc, M. F., prenons des ailes pour nous élever comme des oiseaux célestes au-dessus de la fange des choses de la terre (3). Préparons dans nos cœurs ces mystérieuses ascensions qui conduisent à Dieu. Reposons-nous sur l'arbre de l'Eglise ; nourrissons-nous courageusement du sénevé mystérieux qu'elle nous offre, de l'amertume, de la tristesse apparente, inséparable de la pratique des lois de Dieu, de la vertu, de la justice, de l'édification, de la pénitence. Et nous trouverons sous cet arbre divin la sûreté contre les tempêtes de l'erreur, la défense contre les ouragans des tentations, l'ombre tutélaire contre les rayons du soleil de la justice

(1) Quod succus sinapis in corpore, hoc fides Christiana operatur in anima. S. Ambros. -- (2) Omnis disciplina in præsenti quidem videtur non esse gaudii, sed mœroris : postea autem.... fructum pacatissimum reddet justitiæ. Hebr. XII. — (3) Assumamus pennas, ut columbæ, ut volitare ad altiora possimus terrenaque fugientes ad cœlestia festinare. S. Hieron.

divine, la brise rafraîchissante de la divine miséricorde (1). Nous y trouverons la tranquillité de l'esprit, la paix du cœur ; paix dans la vie, paix dans la mort ; paix dans le temps, paix dans l'éternité. Jésus-Christ a dit, en effet : Bienheureux ceux qui pleurent ici-bas, parce qu'ils seront consolés dans le ciel (2).

Second point. Arrivé, Dieu merci, au terme de notre prédication quadragésimale auprès de vous, nous ne croyons pas pouvoir mieux faire pour prendre congé de vous cette année-ci que de vous adresser les paroles par lesquelles S. Paul prit congé des fidèles de Milet, après leur avoir annoncé Jésus-Christ :

Vous savez, leur disait-il, comment je me suis conduit envers vous dans l'exercice de mon ministère apostolique (3).

Vous savez que je n'ai ménagé aucun vice, flatté aucune passion, fait grâce à aucune erreur, passé sous silence aucune vérité ; que je n'ai rien omis de ce qui était utile ou nécessaire à dire dans l'intérêt de votre sanctification et de votre salut (4).

Or, comme la fin de toute prédication est non seulement d'émouvoir, mais encore d'instruire ; non seulement de secouer le pécheur dans l'assoupissement de ses vices, le mécréant dans ses erreurs, mais encore d'éclairer le fidèle, le juste, de la lumière de la véritable religion, et de la faire toujours de plus en plus connaître, pour la faire plus aimer ; moi aussi, en vous excitant à la véritable pénitence, à la véritable ferveur en présence de Dieu, je n'ai jamais négligé de vous faire envisager la grandeur, l'importance, la vérité, les attraits de la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ (5).

Or, puisqu'il a plu à ce divin Maître de nous révéler dans son Evangile, sous le voile de paraboles, d'allégories, de figures, les plus hautes vérités, les plus importantes leçons, pour nous les rendre plus faciles, non seulement à concevoir, mais encore à retenir et à répéter, je me suis renfermé avec l'aide de Dieu dans l'explication de ces paraboles, et j'ai tâché de n'omettre aucun des précieux mystères, des salutaires enseignements que la sagesse divine et l'amour infini de Dieu a voulu y cacher (6).

Je sais que je n'ai aucun des talents, des avantages de l'orateur profane, mais Dieu m'a donné d'annoncer sa parole avec le zèle, avec la simplicité, avec la fidélité et la conviction qui constituent

(1) Ad hos ramos nos fortiter tenentes et sub umbra illorum latitantes ab æternæ tempestatis procella securi, gehennæ non patiemur ardores. S. Ambros. — (2) Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur. Matth. v. — (3) Vos scitis qualiter vobiscum fuerim, Act. xx. — (4) Scitis quomodo nihil subtraxerim utilium quominus annuntiarem vobis. *Ibid.* — (5) Testificans in Deum pœnitentiam et fidem in Dominum nostrum Jesum Christum *Ibid.* — (6) Non enim subterfugi quominus annuntiarem omne consilium Dei vobis *Ibid.*

le prédicateur chrétien. Aussi, quel que soit le manque de vertu dans la personne du prédicateur qui n'est pour rien dans le succès du ministère évangélique, n'ayant épargné ni étude, ni labeur, ni fatigue, ni prière, je crois pouvoir affirmer que, si quelqu'un d'entre vous est resté endurci et obstiné dans les voies de l'erreur et du vice, je pourrai gémir dans un sentiment de compassion pour lui, mais nullement éprouver un remords, comme si son malheur m'était imputable (1).

Mais il n'en est rien : si selon la mesure de la grâce que Dieu m'a départie, j'ai cherché à remplir de mon mieux mon ministère en vous annonçant la parole sainte, vous avez, à ma grande édification, rempli le devoir d'auditeur chrétien en l'écoutant religieusement.

Que dirai-je de cet insigne chapitre, de ce vénérable clergé qui, avec tant d'assiduité, de patience, d'attention, de recueillement et de ferveur, a écouté cette sainte parole, et qui avec une unanimité de suffrages, bien remarquable dans une corporation, a comblé d'honneurs et de distinctions uniques le pauvre orateur qui l'annonçait? Certes je me déclare profondément pénétré et touché des marques d'une si généreuse indulgence. Mais sans prétendre diminuer en rien le poids de la reconnaissance que je vous dois à cet égard, j'ose dire qu'en agissant ainsi vous vous êtes encore plus honorés vous-mêmes. Vous avez en effet applaudi à une parole sans ornement mais sincère, inculte mais pure, simple mais fidèle, qui n'a d'autre mérite que celui qu'elle tire de la doctrine évangélique, de l'exposition des Pères, du sentiment de l'Eglise, et d'une religieuse conviction. Vous avez déclaré, d'une manière publique et solennelle, que dans les prédications du temple de Saint Pierre, indifférents à tous le reste, vous cherchez avant tout la sincère et pure doctrine de Pierre; que vous préférez la solidité à l'apparence, la vérité qui édifie à la grâce qui plaît; le prédicateur de Jésus-Christ au prédicateur de lui-même. Vous avez donné un témoignage public et de la sagesse de votre esprit et de la droiture ainsi que du zèle de votre cœur. Vous vous êtes montrés dignes du poste que vous occupez, du lieu où vous siégez, du temple que vous avez en garde, dépositaires que vous êtes de la véritable foi, comme des cendres de S. Pierre. Vous vous êtes attiré, croyez-le bien, les complaisances de Dieu et les applaudissements du peuple fidèle.

Et vous, mes chers auditeurs, vous avez eu aussi votre part de ce mérite et de cette gloire. Vous qui, sans être arrêtés par les dif-

(1) Quapropter contestor vos quia mundus sum a sanguine omnium. Act. xx.

ficultés matérielles que présente la prédication dans ce temple, avez rivalisé, avec la tribu sainte, d'empressement à l'écouter, d'assiduité, de recueillement, de modestie ; vous qui sans tenir compte de l'absence des talents qui constituent l'orateur profane, êtes accourus ici pour écouter la parole de Dieu annoncée sans prétention et sans apparat par un orateur chrétien ; vous avez aussi donné une preuve de ce prodigieux instinct de foi qui est le propre des vrais chrétiens de Rome, et qui vous fait distinguer le pain céleste de la parole de Dieu d'avec la nourriture seulement apparente qu'on peut trouver dans la parole de l'homme. Vous avez ainsi rendu un public hommage à Jésus-Christ et à son Evangile, à l'Eglise et à sa doctrine ; vous avez édifié l'étranger, confondu le mécréant, ébranlé l'hérétique. Jésus-Christ qui est adoré dans ce temple et les anges gardiens qui y veillent, Marie et les saints qu'on y invoque sont contents de vous ; et pour moi je suis édifié, je suis ravi et tout ému.

Maintenant que puis-je faire pour vous? si ce n'est de vous recommander à ce Dieu de bonté, à son Verbe dispensateur de la grâce et de la vérité, afin que comme il vous a donné sa grâce pour vous édifier de cette parole, il vous accorde aussi la grâce de vous sanctifier ; que comme il vous en a inspiré le goût, il vous en accorde le fruit ; et que comme vous en avez le mérite, il vous en donne aussi la récompense (1).

Oui, bon et clément, doux et miséricordieux Jésus, notre Sauveur, bénissez ce chapitre avec son chef et tout ce clergé. Maintenez-y la sagesse et les vertus qui le distinguent. Il s'est montré la véritable famille d'Aaron par l'humble et sainte confiance avec laquelle il a écouté votre parole ; faites-lui éprouver l'efficacité de votre appui et de votre protection (2).

Bénissez ce peuple, qui avec une égale humilité et confiance est venu se nourrir de votre doctrine, confirmez-le dans votre foi, dans votre grâce. Il s'est fait reconnaître pour la véritable maison d'Israël : sauvez-le donc de tous les périls de l'âme, secourez-le dans toutes les misères, dans tous les maux du corps (3).

N'oubliez pas, Seigneur, ceux qui étant hors de l'Eglise, n'appartiennent ni à la maison d'Aaron, ni à la maison d'Israël, qui ne professent pas encore la véritable foi, n'ont pas la véritable charité, mais qui pourtant sont chrétiens et vous craignent, puisqu'ils croient en vous. Eux aussi sont venus ici pour écouter le

(1) Et nunc commendo vos Deo et Verbo gratiæ ipsius, qui potens est ædificare et dare hæreditatem in sanctificatis omnibus. Act. XX.— (2) Domus Aaron speravit in Domino; adjutore orum et protector eorum est. Psalm. CXIII. — (3) Domus Israël speravit in Domino ; adjutor eorum et protector eorum est. *Ibid.*

ministre de l'Eglise, avec la confiance d'être éclairés par votre parole. Ah! ils ont conçu de bons sentiments; ils sentent quelques remords; ils rougissent de ne pas être de la véritable Eglise. Protégez-les contre l'obstacle de l'intérêt et du respect humain. Aidez-les à réaliser dans leur cœur ces désirs que votre grâce y a fait naître (1).

Oui, versez vos grâces sur tous ceux qui, dans le cours de cette longue station, se sont réunis ici en votre nom pour entendre votre parole; faites que cette année-ci soit pour eux tous l'année de la conversion, de la grâce, du salut; en sorte qu'ils puissent dire : « Le Seigneur s'est souvenu de nous dans sa miséricorde, et il nous a tous bénis, grands et petits, laïques et clergé, catholiques et hérétiques, en les faisant passer de la crainte à la confiance de l'amour (2). »

Mais, Seigneur, en ce jour ne restreignez pas à ce temple vos miséricordes et votre amour.

Je vous recommande d'abord le véritable Aaron, le chef de toutes les tribus du véritable Israël, votre auguste Vicaire sur la terre, le souverain Pontife, Chef, Pasteur, Guide, Maître, soutien et gloire de l'Eglise universelle. Accordez-lui le complément de ses sublimes desseins, le but de ses saints désirs, le succès de ses infatigables sollicitudes, la fin de ses dures épreuves, les consolations de ses grandes amertumes. Donnez de nouveaux accroissements à cet esprit de sagesse, de constance, de générosité, de force, dont il a donné de si grandes preuves et qui dans des temps difficiles lui est si nécessaire pour bien guider votre peuple dans les voies de la vérité, de la justice et du salut éternel. Etendez ces dons à tout l'apostolique sénat, afin que de plus en plus y resplendissent ces vertus qui font de lui l'admiration du monde et la gloire de l'Eglise. Comprenez-y encore tout le corps épiscopal, les missionnaires, qui avec tant d'efforts portent dans le monde entier la connaissance de votre nom et de votre amour. Joignez-y tous les rangs ecclésiastiques de l'un et de l'autre clergé, de l'un et de l'autre sexe; toutes les vierges qui vous sont consacrées et qui font aussi partie de la véritable famille d'Aaron. Oui, cette famille qui se confie en vous, est bien digne de votre protection, et de votre appui : *Domus Aaron speravit in Domino.*

Je recommande ensuite Rome tout entière, d'une manière spéciale à votre miséricorde, à votre piété. Faites que cette véritable

(1) Qui timent Dominus speraverunt in Domino; adjutor eorum et protector eorum est. Ps. CXIII. — (2) Dominum memor fuit nostri et benedixit nobis... Benedixit omnibus qui timent Dominum, pusillis cum majoribus. *Ibid.*

maison d'Israël que vous avez distinguée entre toutes avec tant de prédilection et tant d'amour, soit toujours le centre de la sainteté de la loi, comme elle l'est de la vérité de foi. Faites fleurir les vertus chrétiennes dans toutes les familles, dans toutes les conditions, dans tous les états ; délivrez-la de tout fléau, soutenez-la, sanctifiez-la ; afin que cette cité qui ne manque pas de forces matérielles et qui espère en vous, brille toujours plus pure dans la foi et que l'odeur de ses vertus se répande au loin avec suavité : *Domus Israël speravit in Domino.*

Mais non, je ne vous oublie pas, vous tous chrétiens répandus sur la surface de la terre entière, à vous aussi je souhaite, pour vous aussi je sollicite et j'implore auprès du Dieu créateur du ciel et de la terre, paix et bénédiction ; je demande que sur vous tous et vos enfants descende la divine miséricorde, qu'il éclaire l'infidèle, qu'il ramène l'hérétique, qu'il convertisse le pécheur, qu'il console le malheureux, qu'il entretienne la ferveur du juste ; afin que Dieu qui s'est réservé le ciel pour y recevoir les adorations des anges, et qui a préparé la terre pour y recevoir les hommages de l'homme, soit de tous les hommes connu, confessé, adoré, béni, aimé (1).

Eh ! Seigneur, les infidèles ne peuvent vous louer et vous bénir ; morts qu'ils sont par l'erreur à votre foi et par le péché à votre grâce, ils courent inconsidérés sur la voie qui conduit à l'enfer. Nous seuls qui sommes dans la véritable Eglise, et qui avons la confiance d'être en état de grâce, nous seuls qui vivons de cette double vie divine, nous pouvons vous bénir, vous louer comme vous voulez être loué et béni (2).

Donc, Seigneur, faites descendre sur tous et sur nous en particulier, l'abondance de vos célestes grâces et bénédictions. Bénissez-nous dans l'âme et dans le corps, dans les biens et dans les maux, dans la vie et dans la mort, dans le temps et dans l'éternité : *Benedictio Dei omnipotentis Patris et Filii et Spiritus sancti descendat super nos et maneat semper.*

(1) Benedicti vos a Domino, qui fecit cœlum et terram. Cœlum cœli Domino, terram autem dedit filiis hominum. Ps. CLIII. — (2) Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in infernum ; sed nos qui vivimus benedicimus Domino. *Ibid.*

FIN DU TOME CINQUIÈME DES HOMÉLIES

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVERTISSEMENT..... 1

Le Trésor enfoui, ou le Prix et l'importance du service de Dieu et de notre salut..... 11

L'Invitation au banquet dédaignée, ou les Causes de l'incrédulité.. 23

Le Méchant serviteur, ou le Pardon des offenses..... 43

La Distribution des talents, ou la Fin de l'homme..... 60

Les Préparatifs du Jugement dernier..... 77

Le Roi sur son tribunal, ou le Jugement dernier..... 86

Le Publicain et le Pharisien, ou l'Humilité et l'orgueil..... 109

Les Dix vierges, ou les Difficultés de la conversion à l'heure de la mort..... 126

Les Ouvriers de la vigne, ou les œuvres du salut..... 144

Le Riche voluptueux, ou la certitude de la mort..... 159

L'Econome infidèle, ou les Avantages de l'aumône..... 171

Le Mauvais riche, ou l'Obligation de l'aumône..... 184

Le Mauvais riche et Lazare, ou Condition du pécheur dans l'opulence et du juste dans la pauvreté..... 202

Le Mauvais riche en enfer, ou l'Enfer peine du sens..... 218

Le Mauvais riche en enfer, ou l'Enfer peine du dam..... 240

Le Mauvais riche en enfer, ou l'Eternité des peines..... 265

Le Mauvais riche en enfer, ou Peine de l'Eternité..... 279

Les Loups ravisseurs sous des peaux de brebis, ou les Professeurs de fausses doctrines..... 296

Le Serviteur prudent et fidèle, ou la Grandeur de saint Joseph..... 312

Le Débiteur insolvable, ou les Ames du Purgatoire..... 332

Le Maison de prière devenue une caverne de larrons, ou Respect et profanation des temples..... 350

Les Serviteurs vigilants, ou la Vigilance chrétienne..... 366

La Perle de grand prix, ou le Mystère de l'Incarnation..... 382

Le Samaritain, ou l'Amour de Dieu pour l'humanité..... 395

Le Bon Pasteur..... 411

La Semence, ou la Parole de Dieu..... 424

La Parabole du Levain, ou la Grâce..... 441

L'Unique Nécessaire, ou l'Union de l'homme avec Dieu..... 456

La Femme en travail, ou les Hommes enfantés spirituellement par Marie au pied de la Croix..... 474

La Véritable Vigne, ou la Communion avec Jésus-Christ..... 490

Le Serpent d'airain, ou le Ministère de Jésus-Christ..... 508

Le Temple relevé, ou la Résurrection de Notre-Seigneur..... 528

Le Grain de sénevé, ou l'Eglise..... 546

FIN DE LA TABLE.

MARSEILLE. — IMPRIMERIE ET STÉRÉOTYPIE DE J. MINGARDON.

252
M663

65761

Encyclopédie de la Prédication
AUTHOR

Contemporaine
TITLE

Homélies Tome V.

DATE DUE	BORROWER'S NAME
	STORAGE - CBPL

65761